NOISE

NOISE

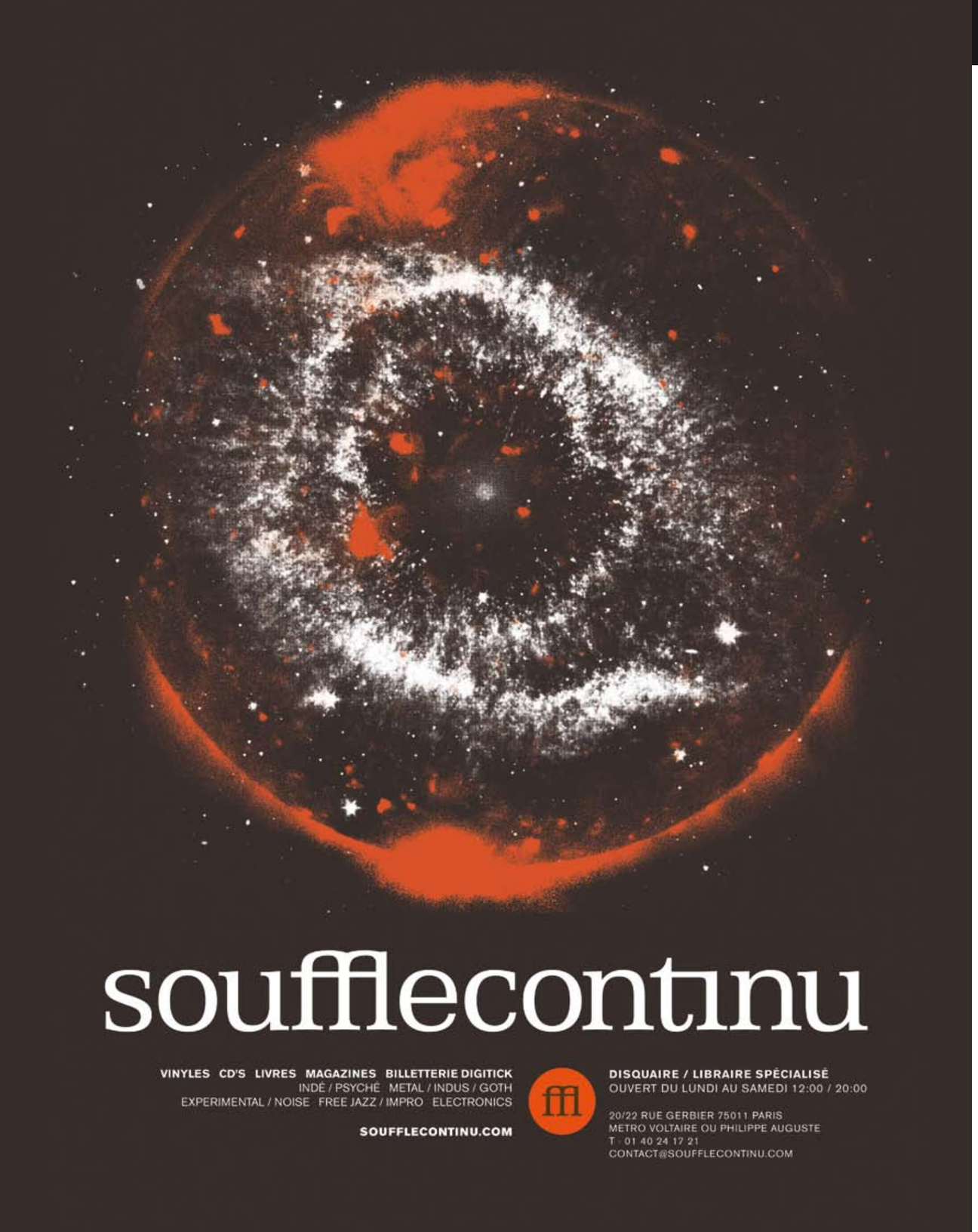
N°17 - AOUT/SEPT - BEL : 6.5 € - CH : 11.80 FS

ENLARGE YOUR MUSIC

PVT

The High Confessions
Godflesh
Mike Ladd
Chrome Hoof
The 80's Matchbox
B-Line Disaster
Scorn
!!!
The New Pornographers
Yussuf Jerusalem
Interpol
Knut
Eels
Starkweather
Hunx And His Punx
Ian McKaye

L 16726 - 17 - F: 5,90 € - RD



NOISE
ENLARGE YOUR MUSIC
www.noisemag.net

Contact rédaction :
93, Rue Ménilmontant
75020 PARIS
(redaction@noisemag.net)

Directeur de la Publication :
Didier Lellouche
(d.lellouche@noisemag.net)

Rédacteur en Chef :
Olivier Drago
(olivier.drago@noisemag.net)

Secrétaire de Rédaction :
Catherine Fagnot
(catherine.fagnot@noisemag.net)

Ont collaboré à ce numéro :
Jérémy André, Lelo Jimmy Batista, Élodie Denis, Émilie Denis, Catherine Fagnot, Arnaud Lemoine, Françoise Massacre, Bertrand Pinsac, Olivier 'Zoltar' Badin, Bil, Adrien Cadot, Patricia Débias, Gilles Garrigos, Emmanuel Hennequin, Alexis Laffillé, Stéphane Leguay, Lorène Lenoir, Mélanie Meyer, Hazam Modoff, Nagawika, Thomas Papay, Marianne Peyronnet, Benjamin Rivière, Michaël Rochette, Johan Sebenne, Thierry Skidz, Jérémy Swan, Fabien Thévenot.

Graphisme & Maquette :
Éric Chancelier & Arnaud Pédandola

Photo de couverture :
McLean Stephenson

Régie publicitaire
Travel Media
12 Rue Vivienne 75002 Paris
Tél. : 01 40 26 56 85
(téléphone de la régie publicitaire à n'utiliser que si votre appel concerne la… publicité)

Contacts
Musique :
Olivier Drago
Hors musique :
Danny Lellouche
(d.lellouche@noisemag.net)
Judith Atlani
(j.atlani@noisemag.net)

Abonnement/commandes :
abonnement@noisemag.net

N° ISSN : 1956-2837
Commission paritaire : 1112 K 89369
Distribution : MLP
Imprimerie : Rivadeneyra s.a, Italie

NOISE MAGAZINE est une publication des éditions **Travel Media**

La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, dessins et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute reproduction de textes, photos et dessins publiés dans ce numéro est rigoureusement interdite sans l'accord express de l'éditeur.

Site internet : www.noisemag.net
Avec des compte-rendus, des articles, des news, notre agenda concerts et notre forum si convivial...

Chrome Hoof

Dans la famille « tous en toge » je veux le groupe le plus funky, le plus space, le plus prog, le plus disco, le plus cintré ! Humm, Sunn o))) ne correspond de toute évidence guère à la définition, Secret Chiefs 3 certainement un peu plus, mais pas totalement, c'est donc bien de Chrome Hoof dont il s'agit [...]

Page 18

Eels

Dire de chaque disque d'un artiste qu'il est comme une tranche de vie, voilà bien un lieu un peu trop commun. Pourtant, Mark Oliver Everett (alias E, alias – à quelques nuances près – Eels) met tellement de sa personne dans ses albums, qu'il pourrait à lui seul redonner à ce vieil aphorisme archi-rebattu des airs de pimpante jouvencelle [...]

Page 28

Villette Sonique

Cette année encore, les programmateurs du festival Villette Sonique ont su monter une affiche aussi éclectique qu'osée, sans perdre de vue ce désir de placer côte à côte figures historiques des musiques modernes, groupes aventureux confirmés, mais encore trop peu connus par chez nous et jeunes pousses prometteuses [...]

Page 38

002 : News
012 : PVT
018 : CHROME HOOF
020 : Mirror Mixtape : !!!
023 : HORSEBACK
024 : GODFLESH
028 : Disco : EELS
031 : ARANDEL
032 : STARKWEATHER
034 : Disco : SCORN
038 : Live : VILLETTE SONIQUE
042 : Shoot to Thrill : HUNX AND HIS PUNX
045 : GENEVA
046 : Disco : BLUT AUS NORD
049 : LUDICRA
050 : Versus : MIKE LADD vs HEITHAM AL-SAYED
053 : RAMESSES
054 : HERE WE GO MAGIC
055 : MOSE GIGANTICUS
056 : YUSSUF JERUSALEM
058 : THE HIGH CONFESSIONS
062 : THE EIGHTIES MATCHBOX B-LINE DISASTER
064 : KNUT
066 : Bibliothèque de Combat : Didier Séverin/KNUT
068 : Live : HELLFEST
073 : IMPERIAL STATE ELECTRIC
074 : Art : KHOMATECH
078 : Perdu de Vue : RORSCHACH
080 : THE NEW PORNOGRAPHERS
082 : Dossier : IAN MAC KAYE part. 2
087 : THE SWORD
088 : Label : ATELIER CISEAUX
090 : FIELDS OF THE NEPHILIM
092 : INTERPOL
094 : Sélection albums nouveautés
120 : Sélection albums express
121 : Peel It Up
122 : Sélection rééditions et compils
126 : Sélection livres
127 : Cinéma : LA MEUTE
128 : Mondo Carne : GAGAKU

Harvey Milk

Avec deux sucres

C'est Massacre qui m'a demandé si je voulais bien m'occuper de Harvey Milk à sa place. Elle a dit : ça changera. J'ai dit : okay.

Alors bon, j'ai posé quelques questions à Creston Spiers parce que bon, le dernier album il est pas joli joli, enfin, je veux dire, sans vouloir remuer le couteau dans la plaie, il est aussi sombre qu'un chapitre de l'Apocalypse. Celui d'avant, *Life...The Best Game In Town*, l'était pas si terrible. Et moi, comme je suis malin comme un coyote, je me suis dit qu'il avait dû se passer quelque chose, séparation, décès, banqueroute ? Alors j'ai fouillé un peu et je suis tombé sur une entrevue qui disait que les Hervé Lait (mdr), et ben ils étaient tombés sur un blog où un drôle de gus disait que *Life...*, c'était un album trop facile, trop accessible et pas assez bizarre pour lui (oh l'autre). Enfin tu vois le truc, ça leur a foutu la rage quoi. Alors ils ont fait ce nouveau disque, *A Small Turn Of Human Kindness* avec la rage (d'ailleurs, si quelqu'un peut me traduire le titre-là, je lui offre un kinder, lol). Mais donc Creston il dit qu'en fait, c'est pas vraiment comme ça que ça s'est passé. Il dit : « *Je me souviens du jour où on est tombé sur ce blog et sur ce commentaire. Le type disait que* Life… *était trop accessible pour lui. Non seulement je n'ai absolument aucun problème avec le fait de faire une musique accessible mais jamais il ne me viendrait à l'idée d'écrire un morceau dans l'intention de faire fuir les gens qui l'écoutent. En revanche, je suis d'accord avec lui sur un point : pour moi,* Life *est un album faible. Globalement, les morceaux ne sont pas très bons. Ceci dit, nous n'avons pas écrit le nouvel album en réaction à ce type. On est parti d'une idée assez viscérale qui était d'écrire un disque en racontant une histoire. Si le résultat est inaccessible, du moins comparé à* Life, *c'est, en ce qui nous concerne, complètement involontaire. On a juste essayé de faire un disque qui sonnait comme on le voulait.* » Ouais enfin je me demande quand même ce qu'ils avaient mangé ce jour-là, lol. Après, toujours en suivant mon instinct de vieux coyote, j'ai voulu savoir si tout ça (le nouveau disque j'entends), il fallait le prendre au premier degré, parce qu'à la fin de *Life...* par exemple, ils avaient mis le générique des *Looney Tunes/Merry Melodies*. C'était drôle et ça me rappelait quand j'étais petit. Mais là par contre, on rigole plus du tout. Alors mon petit doigt me dit qu'il doit y avoir un peu de cynisme dans l'air non ? Ah ah. « *Rien n'est volontairement ironique ou drôle dans ce disque. Il faut le prendre au premier degré.* » Caramba, encore raté. N'empêche que j'avais raison sur une chose (un vrai coyote, je vous dis), c'est que les titres des nouveaux morceaux, là – du genre le mec en pleine dépression au bord du suicide, lol (désolé, je rigole mais je sais que ça se fait pas de rire avec ça) : « I Just Want To Go Home », « I Am Sick Of All This Too », « I Alone Got Up And Left » ou « I Know This Is All My Fault » (au secours, un Prozac, haha) –, bon moi ces titres mis bout à bout, je vois ça comme des chapitres dans une histoire. Et des bouquins, j'en ai lu, je sais de quoi je parle. Et là, Creston, il confirme : « *Oui, c'est une seule et même histoire qui fait référence à la toute première piste de notre premier album, revisitée et (j'espère) améliorée.* » Eh ben mon cadet, c'est que ton histoire, elle me fout un de ces blues moi ! Mdr. Nan je rigole parce que le disque au début, il devait s'appeler *Music Blues* (là au moins, je lisais l'anglais dans le texte, ah ah). « *L'idée qu'on est un blues band ne me déplaît pas.* » Un blues band ? Pis quoi encore. Enfin au moins, il jacte. Pour ça, l'est pas bavard le Creston. Enfin remarque, comme ça je parle pour deux, lol. Bon, c'est pas tout ça mais la tournée en Europe prévue cet été a été annulée parce que, figurez-vous, ces *Messieux* avaient mieux à faire comme « *passer l'été avec [leur] famille* ». Hé bé. J'ai quand même voulu lui poser une dernière colle (*Alors vous voyez pourquoi on m'appelle Gérard « Le Coyote » ? On me colle tous les sales boulots du secteur !) :* comment ça se fait que Kyle Spence ait remplacé Murph sur la dernière tournée de Dinosaur Jr hein ? (Heureusement la réponse, je l'avais déjà : Kyle a joué dans The Fog, **wink**) « *Il y a une amitié de longue date et une vieille connivence musicale entre Kyle et Jay. Je suis extrêmement jaloux qu'on lui ait proposé ça. J'aurais tué pour faire ces dates !* » Tuer ? Holà, tout doux Creston. T'y vas un peu fort de café mon pote… au lait. Lol. Allez, sur ce, ciao !

HARVEY MILK
A Small Turn Of Human Kindness
(Hydra Head/La Baleine)
www.harveymilktheband.com

En Bref...

C'est le 7 septembre que l'on pourra découvrir en DVD chez Thrill Jockey l'étonnante prestation *77 Boadrum*, durant laquelle 77 batteurs avaient été réunis à proximité du Brooklyn Bridge à l'initiative des **Boredoms**, le 7 juillet 2007 à 07h07 pour une performance unique mêlant improvisation et exercices imposés. Parmi eux on reconnaîtra Brian Chippendale (Lightning Bolt), David Grubbs, Sadie Laska (Growing, I.U.D.), Aaron Moore (Volcano The Bear), Chris Brokaw, Lizzy Bougatsos (Gang Gang Dance, I.U.D.) ou encore Andrew W.K. Le tout a été filmé par diverses web TV, des utilisateurs anonymes de YouTube et Jun Kawaguchi, lequel en a tiré un film de 89 mn. Du boucan en perspective !

Slayer s'apprête à sortir en DVD sa première vidéo maison de 1995, *Live Intrusion*. La version originale avait été publiée en VHS mais grâce à quelques prouesses technologiques, le concert – filmé sur le Divine Intervention Tour de 1995 – sera transféré en haute qualité. Il est attendu pour le 16 août.

Shrinebuilder dont la tournée avait été annulée pour cause de nuages de cendres islandais, revient en Europe pour trois dates françaises : le 22/11 à Feyzin (Épicerie Moderne), le 23/11 à Orléans (Astrolabe) et le 24/11 à Paris (GlazArt). Ils seront également en Suisse le 21/11 à Zurich (Rote Fabrik) et en Belgique le 10/11 à Kortijk (De Kreun).

C'est le 14 septembre prochain que sortira *Phosphene Dream*, le très attendu troisième album des **Black Angels** sur Blue Horizon. En attendant les Texans ont posté un teaser vidéo sur leur site www.theblackangels.com

Ministry, qui n'en finit plus de sortir de sa tombe, propose un énième album de remixes le 17 août : *MiXXXes Of The Molé*.

Jon King et Andy Gill s'apprêtent à sortir un album sous le nom de **Gang Of Four** intitulé *Content* pour le 4 octobre prochain chez Groenland Deutschland GmbH. Le premier single à en être tiré sera *Who Am I?*, prévu pour le 13 septembre. Une version intitulée *Ultimate Content Can* devrait contenir, entre autres, une version livresque d'une oeuvre d'art réalisée par Jon et Andy retraçant 40 ans d'histoire mondiale sur des carreaux de céramique…

Indian Jewelry

Zap zap zap

Indian Jewelry, collectif d'Austin (Texas) commandé par Erika Thrasher et Tex Kerschen, a tout du groupe insaisissable auquel on prêtera toutes sortes d'influences, pourvu qu'elles soient issues du giron des musiques bien barrées et psychédéliques. *Totaled*, leur dernier et excellent disque, se tourne du côté des boîtes à rythmes et des basses flangées sans rien perdre de sa bizarrerie et de sa modernité. Nous avons demandé à Tex de nous faire un étalage abusif et sans triche de ses véritables goûts et influences.

Nous jouons de la musique depuis si longtemps maintenant, qu'il est difficile de dire ce qui ne nous a pas influencés, mais voici une liste totalement hasardeuse de groupes que nous avons découverts ces derniers temps, arrangée par associations d'idées : Sixes/Deathroes, Country Teasers/The Rebel, Geneva Jacuzzi, Sword Heaven, Garbaj Kaetz, Clipd Beaks, Psychic Ills, Excepter, SS Pyramid Snake, Mazing Vids, Leslie Keffer, Glass Candy, GA'AN, Oakeater, Night Gallery, Mater Suspiria Vision, Bad Party, Genders, Gardens, Adult, etc… Mais les disques qui m'ont profondément marqué ne sont pas forcément ceux auxquels les gens pensent. En ce qui me concerne, je n'ai jamais eu beaucoup d'argent, j'avais donc très peu accès à la musique avant qu'Internet ne rende tout gratuit, sauf la liberté. Adolescent j'écoutais beaucoup AC/DC, Metallica (*Kill Em All* et *Master Of Puppets*) Ozzy Osbourne, Depeche Mode, Guns 'n' Roses, Johnny Cash (j'ai grandi en écoutant ses disques), tout ce que passait la radio Magic 102 ici à Houston, NWA, Leonard Cohen (par le biais de ma mère), les Sex Pistols, Pantera (je les ai vus plusieurs fois en concert à leur période glam), The Misfits, David Bowie, Mötley Crüe, The Doors (j'ai même emprunté quelques recueils de poèmes de Jim Morrison à la bibliothèque et certains étaient vraiment bons), Black Flag, les Dead Kennedys, Fugazi, Jane's Addiction et les Butthole Surfers. J'ai bousillé les versions vinyles pressage original de *Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band* et *Abbey Road* en voulant apprendre à scratcher comme les DJ des années 80. Mais si tu poses la question à Erika ou quelqu'un d'autre du groupe, ils te citeront des groupes tout à fait différents et bien plus cool : Mudhoney, Bauhaus, New Order, Blondie, Voidoids, Bongwater, mais c'est à moi que tu la poses, et donc voilà tous ceux qui m'ont convaincu de foutre ma vie en l'air. Récemment j'ai aussi beaucoup écouté Death In June, Trouble Funk et Samhain. Au-delà de ça, il y a toujours les groupes et artistes que tu découvres forcément, les indémodables : Old Dirty Bastard (RIP) Eno, Wire, Syd Barrett, Parliament Funkadelic, Can, Pere Ubu, PIL, Roky Erickson, The Fall, Velvet Underground, Geto Boyz, Royal Trux, les Ramones, Mayo Thompson, Suicide, The Pop Group, Cabaret Voltaire, etc. Je me suis par contre mis à Throbbing Gristle et Psychic TV uniquement parce que les gens n'arrêtaient pas de m'en parler, mais j'aime beaucoup maintenant.

INDIAN JEWELRY
Totaled
(We Are Free/Differ-ant)
www.myspace.com/indianjewelry

NAGA'wiked

par Nagawika

Hifiklub
Des amis haut placés

Comment attirer l'attention du public quand on est un groupe varois, département pas éminemment rock'n roll à la base ? Les garçons de Hifiklub ont trouvé une solution : collaborer avec des grands noms du rock et au-delà, s'ouvrir aux influences les plus diverses, de Lee Ranaldo à Andrew WK et d'Earl Slick à Mike Watt, en passant par Lio, le Legendary Tigerman ou Alain Johannes.

Derrière le Hifiklub, Luc Benito, Régis Laugier (les deux membres fondateurs, anciens batteur et bassiste du trio The Hi-Fi Killers) et Nicolas Morcillo qui les a rejoints après leur premier album, *French Accent*. « *D'emblée la proposition a été de concentrer le Hifiklub autour de trois individus, qui ouvriraient leurs créations à des interventions extérieures* », raconte Régis Laugier. Cet open-trio, comme ils s'auto-qualifient, s'inspire de projets tels le premier album solo de Mike Watt, *Ball-Hog Or Tugboat?* (« *Mike Watt faisait preuve sur ce disque d'une liberté totale, sollicitant des musiciens issus de la scène indépendante, du punk, de la noise, du jazz avant-garde* »), des Desert Sessions ou de la collaboration entre John Zorn et Violent Femmes. Une versatilité confirmée par l'influence avouée de Philippe Petit, dont l'orgue Hammond nourrit de multiples projets funk, world et jazz.

Mais n'est-il pas difficile de garder une identité avec tant de membres éphémères ? « *Artistiquement, il est très excitant de voir ses propres créations évoluer en quelques échanges. En même temps, elles restent tout de même très rattachées à nos trois individualités… elles ne peuvent nous échapper car c'est bien notre trio qui définit la mélodie, les changements rythmiques et harmoniques, le minutage etc.* » À l'origine prévu pour être un album produit par le seul Lee Ranaldo, *How To Make Friends* est devenu un projet de plus grande ampleur : quatre EP avec, chacun, un producteur différent. C'est là qu'interviennent Andrew WK, Don Fleming et kptmichigan. Mais « *la maison de disques a ensuite souhaité regrouper ces 4 EP sur un unique album pour lequel deux formats sont proposés : d'une part la version CD qui présente les 3 premiers EP et un titre en bonus du quatrième EP, et, d'autre part, une version vinyle (à sortir) qui à mon sens présente parfaitement le projet en dévoilant un EP complet par face.* », prévient Régis Laugier. Du coup, effectivement, la version CD peut sembler manquer de cohésion. Cependant, poursuit-il, « *la cohésion se forge plus autour des morceaux, tous composés par le groupe, que par les producteurs. Alors certes, l'approche du son est variable suivant l'EP, mais cela renforce à mon sens la singularité de notre projet.* » Une ouverture qui ne se fait pas qu'à la production, puisque les invités font preuve d'une belle diversité, oscillant entre pop et avant-garde, noise et jazz : à la voix, Lio, à la guitare, Alain Johannes ou Jean-Marc Montera, au saxo Skerik, qui collabore aussi avec Les Claypool, ou Robert Aaron, qui joua avec Bowie ou les B52's, sans oublier leurs amis de Get Back Guinozzi !, un autre groupe varois qui mérite le détour. Grand atout de Hifiklub, leur studio : « *Lorsque nous enregistrons dans le sud, nous bénéficions d'un lieu de résidence très intéressant et inspirant : une ancienne boite de nuit aujourd'hui vidée de tout contenu et dont les seules sources de lumière sont des hublots donnant sur le fond d'une piscine située juste au-dessus.* » C'est là qu'ils reçoivent la plupart de leurs intervenants. D'autres participent à distance, grâce à Internet. Mais ils sortent aussi de leur night-club fantôme, par exemple pour rendre visite au studio new-yorkais de Sonic Youth : « *La qualité du matériel et l'approche artisanale dans le traitement du son nous ont marqués.* » Ce côté pointu, versatile et hyper sociable est probablement un reflet de l'autre casquette de Laugier, aussi administrateur de la Villa Noailles, centre d'art contemporain d'Hyères. Lui-même le reconnaît : « *La villa est pour moi un facilitateur où les liens se tissent naturellement et sans arrière-pensée. Certains artistes deviennent des amis et je prends plaisir à développer avec eux des tentatives en relation avec le Hifiklub. Pour moi, nos échanges constants avec le photographe Olivier Amsellem ou le travail de Marc Turlan sur la pochette de notre dernier album sont aussi importants que la participation de tel ou tel musicien sur nos disques. Tous font partie du Hifiklub.* »

Et d'ailleurs, l'été puis la rentrée verront de nouvelles collaborations dans le domaine de l'art contemporain (expo à Toulon) et de la vidéo avec Arnaud Maguet, un EP de remix en vinyle, des collaborations avec R.Stevie Moore et Mike Watt, nouveaux membres rejoignant cette famille musicale transocéanique.

HIFIKLUB
How To Make Friends
(Parallel Factory/Le Son Du Maquis)
www.myspace.com/hifiklub

En Bref…

Jamie Stewart (**Xiu Xiu**) et Jonathan Meiburg (**Shearwater**) s'associent pour un projet commun du doux nom de **Blue Water White Death**. On retrouvera aux manettes John Congleton (Modest Mouse, Okkervil River, This Will Destroy You…). L'album éponyme sortira le 12 octobre via Graveface Records (qui a dans son écurie Daturah, Jakob, The Appleseed Cast…).

Wire enregistre actuellement un nouvel album à paraître en 2011. Le groupe annonce aussi la sortie digitale d'une série de live, *Legal Bootleg Series*, soit neuf enregistrements : trois des débuts du groupe, en 1978-80, trois des années 80, puis trois des années 2000. La première trilogie est déjà téléchargeable-sur http://pinkflag.greedbag.com. Une formule abonnement est même prévue avec en bonus le DVD bonus *21 Jul 1985 Bloomsbury Theatre*.

Basement en tournée aux USA en septembre.Toutes les dates sur www.myspace.com/furianoise

Nivek Ogre qu'on a pu voir en très très grande forme sur scène à l'occasion des concerts estivaux de Skinny Puppy, revient sous son avatar **ohGr** avec « Tragek », un single à télécharger contre 1$ sur son site foutraque : www.wdihtf.com

Trent Reznor et Atticus Ross sont sur le point d'achever l'enregistrement de la B.O. du nouveau film de David Fincher, ayant pour thème… Facebook. *The Social Network*, c'est son titre, envahira les écrans américains le 1er octobre. Un trailer est disponible sur www.nin.com. Par ailleurs le premier album du projet How To Destroy Angels (EP chroniqué dans ce n°) initialement prévu pour bientôt, est repoussé à 2011 puisque Madame Reznor va donner naissance au premier enfant du jeune couple en octobre.

We Were So Turned On, un album tribute à **David Bowie**, dont les bénéfices seront reversés à l'asso War Child, verra le jour le 11 octobre. Seront de la partie : Mick Karn, A Place To Bury Strangers, Vivian Girls, Warpaint, Duran Duran, Megapuss (Devendra Banhart), ou encore Swahili Blonde et John Frusciante.

KILLYourTV

Une sélection de vidéos Youtube à mater au bureau entre 2 conversations MSN quand le boss a le dos tourné. Branchez bien votre casque !

The Fall
« Bury Pts 1+4 » 2010
De la sale face de Mark E. Smith jusqu'à ses artworks d'albums tous absolument ratés, The Fall rime avec laideur. On est d'autant plus surpris par cette vidéo des plus esthétiques… et drôle quelque part.
Tags : The Fall + Bury Pts 1+4

M.I.A & Martin Rev
« Born Free » 2010
Une armada de M.I.A chante le vitupérant « Born Free » en compagnie d'un batteur ayant piqué sa casquette sur le tournage de *Tron 2* et de Martin Rev qui martyrise son clavier à coups de poing pour jouer live les parties du « Ghost Rider » de Suicide samplées par la jeune anglo-sri lankaise.
Tags : M.I.A + Born Free + Letterman

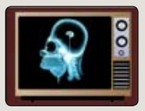
Die Hard Battery vs Gary Numan
« Cars » 2010
Le toujours fringuant Gary Numan joue son tube « Cars » avec un synthétiseur et… 24 voitures, dans cette publicité pour les batteries Die Hard.
Tags : Gary Numan + Battery

Necro
« I Need Drugz » 2000
Le death-rappeur Necro, toujours aussi sordide, dans ce vidéo-clip de 2000 où – le récemment décédé – oncle Howie se shoote à mort avec un pote sosie de Ben Laden. Léger, frais.
Tags : Necro + Drugz

PVT
« Window » 2010
Vidéo façon « *filmons-nous en répét avec tout notre matos, on est de vrais synth-geeks* » du nouveau single des Canadiens, « Window » extrait de *Church With No Magic*. Excellent.
Tags : PVT+ Window

Aucan
« Crisis » 2010
Vidéo façon « *filmons-nous en répét avec tout notre matos, on est de vrais synth-geeks* » du nouveau single des Italiens, « Crisis » extrait de l'EP *DNA*. Excellent.
Tags : Aucan + Crisis

Chris Connelly
« Stowaway » 1991
Premier single extrait du premier album solo de l'alors co-vocaliste des Revolting Cocks et Ministry : basse qui freine sa funkitude, guitares flangées, boîte à rythmes, mélodie vicieuse et vocalises Bowiesques. Du tout bon.
Tags : Chris Connelly + Stowaway



The Disposable Heroes Of Hiphoprisy
« Television, Drug Of A Nation » 1992
Deuxième version du titre phare de Michael Franti, déjà interprétée par son premier groupe indus hip-hop-punk The Beatnigs (Alternative Tentacles). Un classique indémodable.
Tags : Hiphoprisy + Television

Iron Maiden
« The Final Frontier » 2010
Nouveau vidéo-clip goûtu de la vierge de fer, entre court métrage sci-fi et jeu vidéo, avec moult références à *Indiana Jones*, *Le Cinquième Élément*, *Alien*, etc. Déjà kitsch. Et où est Eddie ?
Tags : Iron Maiden + frontier + new video

Frog Eyes One Step Beyond

Ça pousse, ça progresse et ça évolue du côté de Frog Eyes. Preuve en est un cinquième album à l'intitulé prémonitoire, du moins judicieux : *Paul's Tomb: A Triumph (chroniqué dans notre précédent n°)*. Issu de la bouillonnante scène canadienne actuelle, refusant toute forme de compromis artistique, le chanteur-guitariste Carey Mercer réactive donc à nouveau notre batracien favori et ce, après la divine parenthèse qu'était le second album de Swan Lake, l'un de ses autres projets. L'occasion donc de faire le point sur l'évolution et l'activité de la formation.

Enregistré dans des conditions proches du live et sans overdub, ce nouvel opus voit Frog Eyes poursuivre le travail antérieurement entamé avec *Tears Of The Valedictorian*, album où le quatuor assouplissait déjà quelque peu sa formule. Carey Mercer (guitare-chant) : « Paul's Tomb: A Triumph *est très proche de* Tears Of The Valedictorian, *notre précédent disque, ils respirent tous les deux davantage que nos anciens enregistrements. J'ai, personnellement, beaucoup de mal avec le concept même d'accessibilité : je ne comprends pas pourquoi certaines musiques sont plaisantes pour la masse alors que d'autres sont automatiquement labelisées "de niche". C'est comme s'il y avait une envie, un désir de couper net le cordon avec une partie des bonnes choses.* » Pour autant, si Frog Eyes polit ses mélodies, il ne les caresse pas dans le sens du poil et exige toujours de la part de l'auditeur une réelle implication, preuve en est cet inaugural « A Flower In A Glove » de près de dix minutes, peuplé de multiples changements de tempos et riche d'une grande variété harmonique, comme une invitation à s'abandonner totalement. « *C'est ce que je demande à chacun de nos auditeurs, sur album comme sur scène. Je veux vraiment que celui qui nous écoute ressente comme une sorte de voyage émotionnel intérieur. Nous travaillons en temps réel et enregistrons dans la foulée. Nous faisons sciemment un travail de composition très fouillé, notamment au niveau rythmique.* » Lorsqu'on lui demande la raison du délai de trois années entre le dernier album et le nouveau, Mercer botte en touche : « *J'essaie juste de réduire mon empreinte culturelle* » répond-il avec sarcasme. De même si l'on s'essaye à évoquer une potentielle, bien que peu probable, nouvelle participation de Spencer Krug à l'aventure Frog Eyes (dont il fut à l'origine l'un des membres fondateurs), la réponse négative tombe sans détour ni hésitation. A contrario, si on le lance sur la manière dont le groupe fonctionne en interne et la façon dont il gère sa propre créativité entre ses différents projets, là le frontman se fait volontiers bien plus affable et bavard : « *Pour Frog Eyes c'est particulier puisque je compose en fonction de la façon dont va réagir Melanie, mon épouse et batteuse du groupe. Mes autres projets peuvent m'amener à composer derrière mon ordinateur ou en studio, mais Frog Eyes est un groupe qui fonctionne exclusivement à l'humain. Presque toutes les idées d'arrangements sont créées par nos soins avant d'intégrer le studio. La plupart du temps nous testons nos nouveaux morceaux devant un public. C'est un bon baromètre pour savoir ce qui fonctionne ou non. Je ne travaille que sur une seule chose à la fois. J'écris spécifiquement pour Frog Eyes et si un riff dégage une énergie âcre et dissonante alors je le considère comme faisant partie de son domaine. De même, lorsqu'une mélodie s'avère plus cérébrale, alors j'opte plus pour Blackout Beach.* » Un certain positionnement tant artistique qu'éthique qui prend tout son sens et sa justification dans son rapport aux médias et la vision que Mercer en a : « *Je leur prête un certain intérêt, notamment ceux où l'on sent l'implication des journalistes. Tu sais, je ne comprends pas pourquoi il y a autant d'agitation et de grincements de dents autour du déclin de la critique. Tant de lecteurs refusent d'apporter leur soutien aux publications qui payent ces auteurs ou aux labels qui achètent des espaces publicitaires dans les magazines, alors...* »

FROG EYES
Paul's Tomb: A Triumph
(Dead Oceans/Differ-ant)
www.myspace.com/frogeyes

En Bref...

Une réédition 3 CD du *Cowboys From Hell* de **Pantera** sortira en septembre, coïncidant avec le vingtième anniversaire de son arrivée dans les bacs... Cette version sera agrémentée de live, demos et d'inédits dont « The Will To Survive », un titre datant des sessions d'enregistrement de l'album.

Alors que leur prochain album *He Who Saw The Deep* est enregistré depuis quelques mois, les Anglais d'**iLiKETRAiNS** ont décidé de demander à leurs fans d'en financer la sortie et la promotion. Avec un système de promesses de dons via le site « Pledge Music », le groupe espère réunir assez d'argent pour livrer le disque vers le mois de novembre et partir en tournée. Le minimum est fixé à un peu moins de 7 euros et donne droit au téléchargement exclusif du disque, mais en misant davantage on peut aussi acquérir des objets personnels, figurer dans les notes de l'album, voire même se payer des leçons particulières de guitare données par les membres du combo de Leeds !

Suite au départ de Clint Bower (chant et guitares), Abscess vient de splitter, et ça tout le monde s'en fout. Mais du coup, il a été décidé de réanimer le groupe death metal culte **Autopsy**, avec Eric Cutler plus Danny Coralles aux guitares, Chris Reifert au chant et à la batterie et enfin, Joe Trevisano à la basse. Un nouvel EP et un album sont d'ores et déjà planifiés. Ils sortiront sur Peaceville, en plus d'un DVD documentaire. Enfin, un nouveau site web officiel dédié à Autopsy devrait prochainement voir le jour.

History Of Modern, c'est le titre du prochain album... d'**Orchestral Manoeuvres In The Dark** à sortir le 20 septembre dans une édition limitée sous forme de coffret designé par Peter Saville. Premier album d'OMD depuis *Universal* en 1996, il sera assuré par le line-up suivant, pas réuni depuis 1986 : Andy McCluskey, Paul Humphreys, Martin Cooper et Malcolm Holmes. Cette édition limitée sera disponible en CD et double vinyle, accompagnée d'un DVD/book et making-of, de notes sur l'élaboration de l'album, d'un CD de demos de *History*, d'un picture book 12" et d'un t-shirt exclusif.

Le label Divebomb Records vient de rééditer *Alpha Omega*, troisième album des coreux new-yorkais **Cro-Mags**.

Sur les Conseils de

FP de Lab°

Je ne cherche plus à écouter de musique. C'est souvent mon entourage qui me la procure, une forme de filtre environnemental naturel. Donc dernièrement, à part le chaos des cigales et la noise du vent, je me suis pris d'une affection obstinée pour **The Units** (78/84) que je ne connaissais pas. Leur morceau « High Pressure Days » est très contemporain, avec une construction de caractère et un discours pro-arty qui se tient, de l'intention au résultat (c'est très rare dans l'arty de cette période et encore plus dans celui d'aujourd'hui). The Units m'a naturellement redirigé vers un ancien amour incestueux : **D.A.F.** Du synth punk au fachist funk, c'est fleuri à Pantin. Suite à la rétro de la Cité de la musique, j'ai découvert **Xenakis** qui ne m'avait auparavant jamais touché. Les concerts ont débloqué quelque chose. Je ne me lasse pas de « Jonchaies ». Je n'y comprends rien mais ce que j'entends me procure une satisfaction instinctive dénuée d'intelligence. C'est comme un feedback face à l'ampli. Ma journée finit bien si j'écoute « Ambulance Blues » de **Neil** (*Ndlr : **Young**, bien sûr*). Niveau contemporain, encore une fois ce sont les gens que je fréquente que j'aime : **Suzanne The Man** que je connais comme si je l'avais épousée, **Thos Henley** que les boutiques sonores m'ont fait découvrir, **I Love UFO** avec lesquels on joue souvent (on remet sur pied Admire All avec Butch d'I Love UFO, ma gueule et celle de Dylan de Lab°) ou la pop française hasardeuse de **Maison Neuve**... Plus éloignés, **Thee Oh Sees**, malgré la déception que fut leur prestation au Villette Sonique, **Megapuss** pour le matin au lever ou au coucher, **Women** chez Jagjaguwar pour les moments seuls (« Black Rice »), **Dragons Of Zynth** pour le grandiloquent, **Comets On Fire** pour le flying lovely blues. Enfin, **Liars** reste pour moi LE groupe de ces dix dernières années.
www.mille-milliards.com

Top5 Bouclage

PVT
Church With No Magic **(Warp/Discograph)**

The High Confessions
Turning Lead Into Gold With... **(Relapse/PIAS)**

Horseback
The Invisible Mountain **(Relapse/PIAS)**

Hydroze Plus
s/t **(Optical Sound)**

Crippled Black Phoenix
I, Vigilante **(Invada/Differ-ant)**

The Blood of Heroes

Accouchement difficile

Originellement prévu pour être un nouvel album de Method Of Defiance, un des collectifs à géométrie variable qui tournent autour de Bill Laswell, *The Blood Of Heroes* n'a pas été finalisé sans mal. Mais tous les obstacles ont cédé sous l'acharnement de Kurt Gluck aka Submerged, boss du label Ohm Resistance, prêt à tout pour donner vie à sa créature. Retour à la source du pourquoi et du comment avec l'initiateur du projet.

Kurt Gluck : En 2007, nous avons sorti l'album *Inamorata* de Method Of Defiance sur Ohm Resistance et nous en étions tous très contents. Nous avons donc voulu continuer l'aventure ensemble. Bill m'avait dit qu'il voulait changer de line-up pour chaque disque, alors je lui ai d'abord suggéré Lynn d'End.user et moi-même – nous sommes très bons amis – pour se charger des beats. Et puis je lui ai proposé Justin Broadrick à la guitare. Justin est un de mes musiciens préférés depuis longtemps et je le respecte beaucoup. Je l'ai donc contacté et il a accepté. Il a enregistré ses parties de guitares et à partir de là, j'ai tout envoyé à Bill une première fois. J'ai ensuite reçu un coup de téléphone d'un de ses managers, Steven Saporta (Invasion Group), pour m'entendre dire qu'il n'était plus possible que l'album sorte sous le nom de Method Of Defiance. Il y avait trop de guitares metal pour lui. Je venais de payer tout l'enregistrement… C'était comme la scène de *Mulholland Drive* où le producteur exécutif dit au réalisateur quelle fille ils ont retenue pour être la star du film ! Ce type est une sangsue comme on en rencontre pas mal dans le business, le genre à se faire de l'argent sur le dos des autres et à organiser des tournées avec une naine en guise de fausse Britney Spears ou Lady Gaga. Mais malheureusement, Bill lui est redevable pour des raisons financières. S'en est suivi une longue argumentation sur ce point et, au final, je leur ai demandé de me rembourser les frais déjà engagés. Comme ils n'avaient pas l'argent, on a commencé à négocier. Vu que Method Of Defiance partait peu à peu sur des chemins musicaux beaucoup plus doux et balisés que ce que je fais personnellement, j'ai accepté de démarrer un nouveau projet sous un autre nom. Ça m'a quand même bien gonflé jusqu'à ce que je réalise qu'on partait sur quelque chose de vraiment différent. J'ai alors demandé à Dr. Israel (*Ndlr : producteur dub transgenre, toaster ragga, et collaborateur de longue date de l'écurie Wordsound que l'on a déjà pu entrevoir aux côtés de Mad Professor, Jah Shaka, Santogold ou Sepultura*) de faire les voix et d'emmener le projet dans une nouvelle direction. C'est ce qu'il a fait, et c'est même lui qui a proposé le nom The Blood Of Heroes, du titre d'un film post-apocalyptique australien avec Rutger Hauer, entre *Mad Max* et *Rollerball*. Le Doc habite dans le même immeuble que moi, à l'étage en dessous. C'était pratique. Il m'a aidé à tenir les rênes et accoucher du meilleur scénario. Les choses ont finalement bien tourné et on a fait du bon boulot je crois… Bill a fait un premier mixage, avec beaucoup de respirations. Mais je trouvais que ça ne rendait pas justice à tout le travail des différents contributeurs. Alors j'ai apporté toutes les bandes à Joel Hamilton (*Ndlr : Tom Waits, Dub Trio, Made Out Of Babies…*) au Studio G de Brooklyn pour produire le disque avec lui. Je l'ai laissé derrière la console pour le mix final et c'est la raison principale pour laquelle l'album sonne si bien, de façon si organique, alors que tout a été enregistré dans un tas d'endroits différents, de NY à Seattle, en passant par Budapest, Washington, le Pays de Galles ou le New Jersey. On devait jouer en Angleterre cet été au Glade Festival, sans Bill, mais le fest a été annulé… Ce projet est donc toujours une bagarre de tous les instants, mais la musique en vaut la peine, elle est assez bonne pour plonger dans 20 000 batailles, se relever et continuer encore !

THE BLOOD OF HEROES
S/t
(Ohm Resistance)
www.ohmresistance.com

En Bref…

Southern Lord a annoncé la sortie pour septembre d'un EP quatre titres intitulé *BXI*, enregistré et mixé à Tokyo en avril dernier, et réunissant les Japonais de **Boris et Ian Asbury**, l'exceptionnel chanteur de The Cult. L'EP, dont l'artwork est signé Stephen O'Malley, comprendra trois nouveaux titres plus une reprise du classique du Cult « Rain ». Tracklisting : 01. « Teeth And Claws » / 02. « We Are The Witches » / 03. « Rain » / 04. « Magickal Child »

Après ses premières parties pour Fever Ray, Nika Danilova alias **Zola Jesus** sera de retour en solo au Point Ephémère de Paris le 16 septembre et en Europe avec un plateau de rêve puisque sa formation fera équipe avec Xiu Xiu et Former Ghosts. Les dates connues pour l'instant : 17 et 18 novembre prochain respectivement à Lyon (Grrrnd Zéro) et Paris (Fondation Cartier). En attendant Not Not Fun sort un vinyle sur lequel la belle partage la vedette avec L.A. Vampires, le projet d'Amanda Brown de Pocahaunted. On vous en reparle bientôt. Par ailleurs la sortie de *Stridulum II*, soit une nouvelle version de l'EP *Stridulum* chroniqué dans notre précédent numéro, agrémentée de titres bonus et d'une autre pochette est annoncée pour le 6 septembre. On en reparle bientôt.

Au top du cool, Bethany Cosentino et son groupe **Best Coast** ont emboité le pas au rappeur Kid Cudi et à Rostam Batmanglij des Vampire Weekend en livrant un spot publicitaire pour la célèbre marque Converse. Le clip est visible sur www.converse.com.

C'est confirmé par quelques déclarations faites par le leader commun aux deux groupes Maynard James Keenan. **Tool** travaille actuellement et « tranquillement » sur ses nouvelles compositions, dont certaines pourraient être entendues live lors de sa prochaine tournée d'été, si toutefois les morceaux sont prêts. Le travail sur un nouvel album du projet **A Perfect Circle** est quant à lui entamé, mais on n'en est qu'au tout début de l'histoire. Des chances, donc, pour que l'album de Tool sorte antérieurement à l'autre. À suivre. Quant à *C is for…*, le nouvel EP de **Puscifer**, il sortira en CD et vinyle le 7 septembre.

I LOVE UFO
DIRTY ANIMALS
Le nouvel album
disponible en CD & digital

En concert:
Le 31 juillet à Bruxelles (Madame Moustache)
Le 22 octobre à Bordeaux (St Ex)
Le 5 novembre à Rambouillet (Usine à Chapeau)
Le 24 novembre à Paris (Glaz'Art)
Le 25 novembre à Rennes (festval K Barré)

Asphalt Duchess/Bruit Blanc (AD007)

www.myspace.com/iloveufoofficial
www.asphaltduchess.com

Warp Records

PVT (anciennement Pivot)
Church With No Magic
Sortie 23.08.10

En concert :
11.09 Tourcoing, Festival Radar
15.09 Paris, Nouveau Casino
16.09 Nantes, Festival Scopitone
17.09 Grenoble, La Bobine
18.09 Nancy, L'Autre Canal

!!!
Strange Weather, Isn't It?
Sortie 30.08.10

En concert :
09.10 Paris, Factory © Festival d'Ile de France / La Cigale
05.11 Orléans, Astrolabe
06.11 Bordeaux, Le Rocher de Palmer
13.11 Marseille, Cabaret Aléatoire

The Hundred In The Hands
Sortie 27.09.10

"Electro pop vicieuse et douces agressions soniques, (…) constructions malignes et voix mutine, son sexy en diable"
lesinrocks.com

En concert :
14.08 Saint-Malo, La Route du Rock

Warp.net Bleep.com

Neptunes Folly

Mer Démontée

Pochette de merde, nom pourri, label parfaitement inconnu et feedback quasi nul dans les milieux autorisés : le premier album de Neptunes Folly, paru dans l'indifférence la plus totale fin 2009, réunissait tous les éléments nécessaires à susciter la curiosité la plus perverse. Déviance salutaire, tant le disque s'est imposé sans grand effort comme une des plus belles surprises de la scène underground US, quelque part entre l'art-punk angulaire d'A-Frames et les scies mongoloïdes des Spits.

Formé à Nevada City, Californie, autour de Rodney Bivin (chant/guitare), Mark Priolo (basse) et Jay Tausig (chant/batterie/claviers), tous issus d'obscures formations psyché, punk et hardcore qui n'ont connu guère plus qu'une poignée de lendemains, Neptunes Folly a enregistré ses premiers morceaux fin 2007. « *À cette époque,* raconte Bivin, *le son du groupe était encore un véritable bordel. Nous venions tous de groupes très différents, du space-rock le plus total au hardcore pur et dur, et nous ne savions pas nous-mêmes ce que nous voulions avec ce nouveau projet. Nous avons essayé de nous mettre d'accord sur quelque chose de plus ou moins précis à un moment, mais on a vite compris que ça ne fonctionnerait pas, alors on a préféré arrêter de se poser des questions et juste composer des morceaux, sans rien prévoir en amont. Tout ce qu'on sait pour le moment, c'est que nos morceaux nous emmènent généralement vers des territoires assez sombres et visiblement difficiles à définir avec précision, ce qui nous convient tout à fait.* » Le résultat, effectivement indescriptible (le groupe a été comparé dans les fanzines US aussi bien aux Wipers, à Naked Raygun et à Fugazi qu'à… G.B.H) va attirer l'attention de Milk & Chocolate, jeune label allemand basé à Munich. « *On pensait logiquement sortir un simple 45-t mais Chris, qui dirige le label, était davantage intéressé par un album. C'était un choix assez surprenant, d'autant plus qu'on n'avait encore strictement rien sorti, mais vu que rien ne se passait vraiment comme prévu avec ce groupe, on a décrété que finalement, ça suivait la logique des choses.* » Dans la foulée de son deal avec Milk & Chocolate, Neptunes Folly va rapidement nouer de nombreux contacts en Europe, qui va très vite devenir, loin devant les USA, le terrain d'action du groupe. « *On a reçu énormément de demandes pour des concerts, des propositions de 45-t, de splits. On a eu pas mal d'excellentes chroniques et de bons retours aux USA aussi, mais ça se limite à un périmètre très local, à la stricte scène underground californienne. Du coup, l'enthousiasme des Européens, qui proviennent tous de scènes et de milieux différents, dans des pays tous très différents, nous apparait comme nettement plus excitant. Un des pays où l'on a le plus de contacts et de demandes actuellement, c'est l'Espagne. La pochette de l'album a d'ailleurs été réalisée par Mr. Bratto, un artiste espagnol, et on devrait très prochainement sortir un split 45-t avec Le Jonathan Reilly* (Ndlr : excellent groupe de Valence déjà responsable de deux splits avec Black Sunday et Christmas Island et d'un premier album sur Holy Cobra Society Records). *L'ironie dans tout cela, c'est que maintenant qu'on suscite un certain intérêt en Europe, les USA commencent à s'intéresser plus sérieusement à nous et on commence à avoir des propositions ici aussi. On a plusieurs plans en cours en ce moment, mais rien n'est encore défini. Tout ce qu'on sait c'est qu'on a envie d'enregistrer un maximum de choses cette année, parce qu'on a pas mal de nouveaux morceaux et qu'on a hâte de vous les faire écouter.* » Et comment donc, Houston. En attendant, on ne saura que trop vous recommander de vous procurer le premier album de Neptunes Folly afin de combler votre inexcusable retard face à ce qui pourrait très vite devenir une des plus singulières références des eaux erratiques du weird-punk.

NEPTUNES FOLLY
S/t
(Milk & Chocolate Records)
www.myspace.com/neptunesfolly

En Bref…

Arab On Radar, le groupe noise des 90's, se reforme après une absence de huit ans. Les membres ayant ensuite œuvré dans The Chinese Stars, Made In Mexico, et Athletic Automaton, travaillent sur un album et tourneront cet été aux États-Unis. Une venue en Europe est prévue pour 2011.
http://arabonradar.info/

Les **Swans** reviennent avec un nouvel album, *My Father Will Guide Me Up A Rope To The Sky* chroniqué dans ce numéro, et une tournée européenne prévue pour la fin d'année dont voici quelques dates :
- 28 octobre : Londres, Koko Theatre
- 25 novembre : Bruxelles, AB
- 26 novembre : Lille, Le Grand Mix
- 27 novembre : Rouen, 106 Club
- 28 novembre : Paris, BBMIX festival
- 30 novembre : Toulouse, Le Phare
- 1er décembre : Lyon, Épicerie Moderne
- 2 décembre : Genève, L'Usine

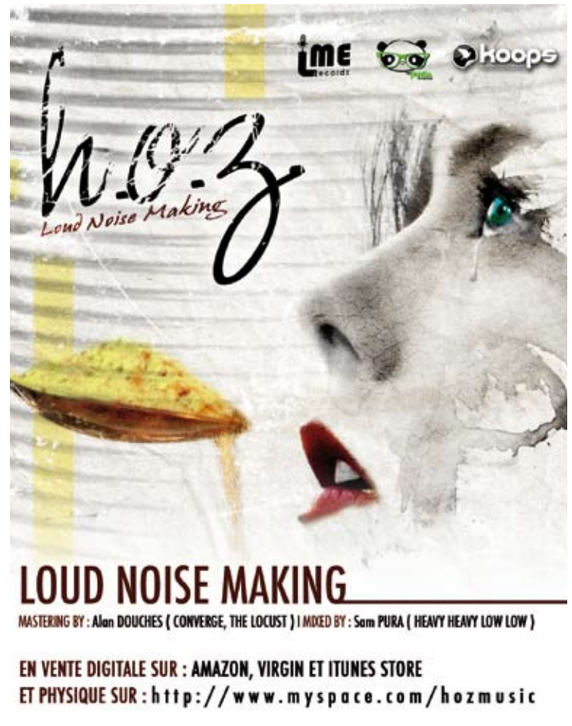
Le batteur Michel « Away » Langevin, des visionnaires **Voivod**, a précisé il y a peu que devraient prochainement ressortir les versions remasterisées des albums *Rr-roooaaarrr*, *Killing Technology* et *Dimension Hatross* en format CD/DVD incluant des extraits des *Iron Gang Archives*. Langevin finalise actuellement les nouveaux booklets et l'artwork pour ces rééditions, annoncées « en cours » depuis 2006. En outre, et c'est la nouvelle la plus importante, Voivod a décidé de poursuivre sa route malgré la mort de son guitariste historique Piggy. Le groupe compose donc actuellement avec son nouveau line-up (Dean Sartain à la guitare, le revenant Blacky à la basse) Les choses semblent bien se passer mais Langevin affirme qu'il est trop tôt pour parler de la sortie d'un nouvel album studio.

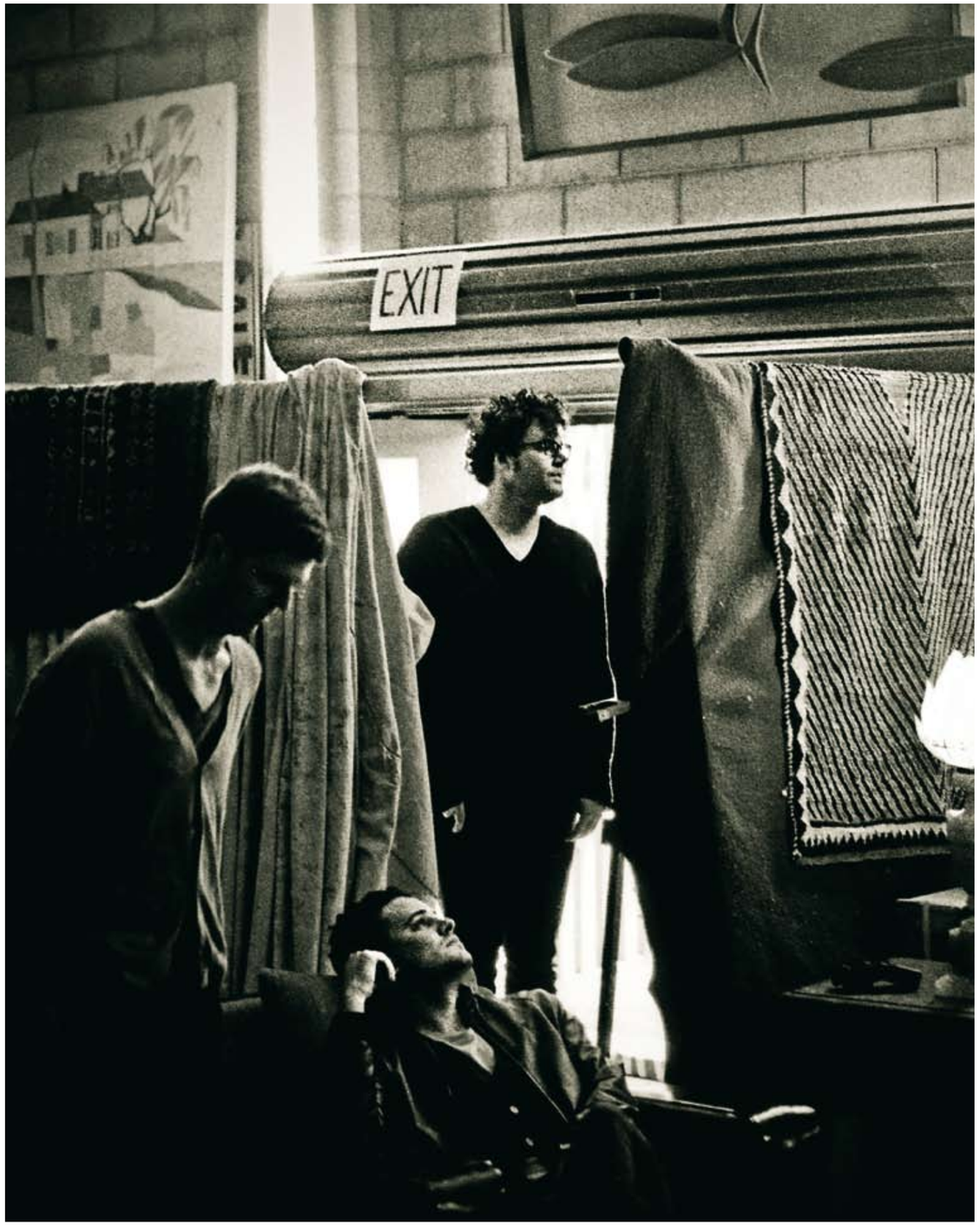
Le prochain album de **Bryan Ferry** comportera moult collaborations telles celles de Johnny Greenwood (Radiohead), David Gilmour (Pink Floyd), Flea (Red Hot Chili Peppers), Mani (Primal Scream) ainsi que la participation de membres de Scissor Sisters et Chic. *Olympia*, qui sortira le 25 octobre marquera la première fois où Ferry travaillera avec Phil Manzanera, Andy Mackay et Brian Eno depuis *For Your Pleasure* datant de 1973. Le premier single extrait de l'album, « You Can Dance », sera dans les bacs le 9 août.

Missing in Action

Ils sont originellement prévus au sommaire et pour une raison ou une autre nous sommes obligés de leur trouver des remplaçants… Aucun de nos numéros n'y coupe. Voilà ce à quoi vous avez échappé.

Au moment où j'écris ces lignes, à 48 heures du bouclage, toujours pas trace des réponses à nos questions envoyées à **Blacastan**, **Secret Chiefs 3** et **Blessure Grave**. Nous avons aussi renoncé à faire figurer **Mogwai** au sommaire devant le peu de temps imparti entre la proposition d'interview et l'interview elle-même. Et aussi, il faut bien l'avouer, parce que discuter au téléphone avec des Écossais incompréhensibles – un accent à couper au couteau en tranches aussi épaisses que celles de leur haggis matinal (© Lorène Lenoir) – au sujet d'un album live ne fait pas rêver grand monde ici. On se rattrapera dans notre prochain n°, d'une façon détournée. Deux fois repoussée, notre conversation téléphonique avec le ténébreux **Danzig** ne pourra finalement avoir lieu qu'une fois notre magazine à l'imprimerie. Rendez-vous avec lui dans notre numéro d'octobre donc, qui, soit dit en passant, sera supervisé par Françoise Massacre et Catherine Fagnot, moi je file en vacances…





Changement de nom, de Pivot à PVT.
Changement de ville, de Sydney à Londres.
Changement de style ? L'electro-rock instrumental qui valut au trio australien quelques comparaisons avec Battles en 2008 (à la sortie d'*O Soundtrack My Heart*, leur deuxième album sur Warp) fait place à une synthpop gothique polyrythmique ultra contemporaine en même temps que rétro futuriste : du chant sur presque tous les titres, des instruments vintage au service d'une musique bien dans son époque donc, faite de structures ambitieuses, de rythmiques tribales enrayées et de mélodies vocales limpides. Sur les traces de Suicide, Vangelis ou des Talking Heads – entre autres –, PVT établit les nouvelles règles de sa propre grammaire musicale sans se reposer sur ses acquis, ni couper les ponts avec son passé. Et signe avec *Church With No Magic* un des albums les plus aventureux de 2010. Blind-test sur mesure avec Richard Pike, chanteur, claviériste, guitariste et producteur.

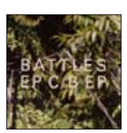
Evangélisme contrarié

PVT

AVOUER QUE QUELQU'UN COMME VANGELIS EST UNE INFLUENCE PEUT PARAÎTRE RIDICULE, MAIS QUAND TU T'INTÉRESSES AUX SYNTHÉTISEURS, TU NE PEUX PAS PASSER À CÔTÉ, IL EST LE MAÎTRE.

Un blind test, hmm, ça me stresse…
T'inquiète pas, il n'y aura que des morceaux d'AC/DC…
Qui ça ? Connais pas. (*Rires*) Je n'écoute pas de musique, juste le bruit des vagues de l'océan…
Sur les plages en Australie je veux bien, à Londres j'en doute. (*Rires*) Allez, tu vas voir, ça va bien se passer, le but n'est pas de te piéger. On a un article à rendre avec autre chose que des « *je connais pas* ».

BATTLES
" Sz2 "
extrait de la compilation *EP C / B EP*



S'il te plaît, arrête, c'est horrible. (*Rires*) Je ne vois pas du tout ce que c'est…
Oui, oui bien sûr… C'est un groupe signé chez Warp et on vous a souvent comparés à eux, donc mon œil…
(*Rires*) … Oui, puis on a souvent joué avec Battles. On a toujours trouvé plutôt drôle le fait d'être comparés à eux, car nous n'avons jamais eu pour but de faire la même musique. Nous ne sommes pas aussi techniques qu'eux, on ne serait même pas capables de jouer ce qu'ils jouent… à la guitare par exemple. C'est vraiment un groupe unique, raison de plus pour ne pas valider cette comparaison. Mais je la comprends : à l'époque où nous avons signé chez Warp, leur album venait de sortir et il a généré un gros buzz. Nous étions un nouveau groupe rock instrumental un peu bizarre à débarquer sur ce label et on nous a rangés dans la même case. C'était vraiment une déception, car notre album était déjà terminé avant que le leur ne sorte. Mais bon, comme vous avez pu vous en rendre compte, le nouveau est totalement différent.
C'est sûr… Êtes-vous tout de même intéressés par ce genre de groupes atypiques et techniques, le math-rock, etc. ? Votre musique n'est pas basique non plus, loin de là…
Pas vraiment en fait. C'est marrant ce post-rock, ce math-rock. Enfin, je trouve normal qu'on parle de math-rock concernant Battles, leur musique est très « math », pas de doute. Mais ils doivent détester ce terme. Idem pour Tortoise, qui pourtant est bien LE groupe post-rock. Quand j'entends le terme, je pense en premier lieu à eux, mais il doit leur sortir par les yeux aussi. Une fois qu'on te colle une étiquette, tu as souvent l'impression d'être enfermé dans une boîte et il devient difficile d'en sortir. C'est flippant, d'autant plus quand on a conscience de ça. On veut juste faire des chansons, nous, c'est tout.
Quand tu dois décrire ta musique à quelqu'un, que dis-tu ?
Va sur MySpace ! (*Rires*) Non, c'est vrai en plus, car je n'aime pas trop faire des comparaisons ou parler de nos influences. Nous l'avons fait par le passé, en interview, dans nos bios, mais ensuite tu retrouves ces mêmes références dans tous les articles et ça donne un peu l'impression que tu cherches « à faire comme untel » ou « à devenir untel ». Alors que ce n'est pas le cas : on cherche notre voie en mélangeant les musiques qu'on aime. Je préfère dire que nous sommes un mélange entre Neubauten, Can et Aphex Twin. (*Rires*)
Quelle est la chose la plus gentille, la plus touchante qui ait été écrite à propos de ta musique ?
Très bonne question… Quand quelqu'un qui aime vraiment ta musique t'envoie un message personnel pour te dire à quel point elle le touche et que cette personne t'écrit depuis l'autre bout du monde, c'est extrêmement gratifiant. Ce n'est pas comme après les concerts, quand les gens viennent te voir alors qu'ils sont à moitié bourrés pour te dire « *héééé, les mecs, vous êtes suuuppeeer !* » « *Oui, oui ok, merci, c'est gentil.* » Je préfère les échanges un peu plus personnels. Quoi que, pas toujours…
Genre le fan acharné qui vous harcèle ?
Ouais, c'est à ça que je pense, car c'est arrivé. Un gars chelou qui n'arrêtait pas de nous envoyer des espèces de poèmes spontanés, et dans l'un d'eux il expliquait combien il aimerait nous embrasser tous les trois. (*Rires*)

SNOWMAN
" We Are The Plague "
extrait de l'album *The Horse, The Rat And The Swan*

(*Immédiatement*) Snowman !
Tu les connais ? Ils sont de Perth à l'origine.
Oui, oui, c'est un bon groupe. Ils vivent à Londres en ce moment… Ils travaillent sur un nouvel album, vraiment calme, ambient…

Différent du précédent alors ?
Oui. Enfin, tu reconnais toujours le groupe, mais il y a davantage de moments épurés. Je pense qu'ils méritent plus de succès qu'ils n'en ont, ils n'ont pas eu assez d'exposition médiatique. Ils ont un son étrange, unique, indéfinissable. Ils sont plus connus en Australie qu'ici tout de même, mais ça fait un petit moment qu'ils vivent en Europe maintenant. Je les préfère même live, c'est plus cru.
Ah bon ? Je les ai loupés quand ils ont joué ici, mais la plupart des gens qui aimaient l'album et qui les ont vus ont été déçus…
Vraiment ? Moi je les préfère live…
Dans tous les cas, c'est que le rendu doit être différent des albums…
Oui, tout sonne énorme et compact sur l'album, et lorsque tu les vois live, tu t'aperçois que tous les musiciens font preuve d'une forte personnalité et tu saisis mieux ce que chacun apporte au groupe.
Et chez vous, le live diffère beaucoup du studio ?
Avec ce nouvel album nous avons voulu obtenir un rendu plus live, plus proche de ce que nous sommes sur scène, certainement parce que nous venons de l'electro et que nous voulions en arriver à quelque chose de plus organique.
En fait, si j'ai choisi Snowman c'est parce que comme vous, il s'agit d'un groupe australien, qui a décidé de venir s'installer à Londres. Pourquoi ce choix ?
Je ne sais pas. (*Rires*) J'y vis avec ma copine. Un des gars de Snowman y fait ses études, c'est pour ça que le groupe est venu ici à l'origine. Beaucoup de groupes s'installent à Londres pour l'effervescence, les médias. Si tu arrives à faire parler de toi à Londres, le reste du monde sait que tu existes. À l'inverse, il y a tellement de groupes qu'il est encore plus difficile qu'ailleurs de te faire remarquer. Mais donner des concerts là-bas, c'est naze. Mauvaises conditions, mauvaises payes… Tu connais le groupe Here We Go Magic ? Ça marche pas mal pour eux aux USA, mais ils sont venus faire une tournée en Angleterre qui s'est très mal passée car personne ne les connaissait. Ils sont repartis déprimés. La première fois que nous avons tourné en Angleterre, en 2008, nous savions que ça allait être difficile, mais on s'y était préparés et nous étions mis en « battle mode », comme des militaires dans un sous-marin (*rires*). Car ça ressemble un peu à ça une tournée en van là-bas. Il faut rester concentré. Et se retenir de pleurer. (*Rires*) Je jouais avec mon frère dans un groupe allemand, Flanger, et nous avions fait une tournée en Europe avant ça, en 2005, mais nous n'avions pas joué en Angleterre.
Les conditions sont meilleures en Australie ?
Ça devient difficile pour les groupes qui débutent car beaucoup de salles de concert ferment, à Sydney et à Melbourne notamment. À Sydney, il y avait une super salle, d'une capacité de 150 personnes, donc idéale pour les petits groupes. Les gens qui y travaillaient étaient tous des musiciens, il y avait en moyenne cinq concerts par semaine et une communauté s'était créée autour de ce lieu qui existait depuis vingt ans. Mais à cause de nouvelles lois de l'État, pour des histoires de normes de sécurité, la salle a dû fermer. Les jeunes groupes sont obligés de jouer dans des bars merdiques maintenant. En même temps, il y a une tripotée de festivals sans âme qui se créaient partout dans le pays…
C'est un peu une tradition pour les groupes australiens de déménager à Londres depuis The Birthday Party… Récemment, il y a eu HTRK et donc Snowman, et vous.
Il a fallu pas mal de temps à The Birthday Party avant d'être reconnu en Angleterre, le groupe a implosé car ils n'avaient pas d'argent, ils vivaient dans des squats… Puis ils ont dû bouger à Berlin. À cette période Berlin était légendaire ! Lou Reed, Bowie. Maintenant, pour un groupe australien, Londres est une ville légendaire parce que Nick Cave et The Birthday Party sont venus ici. Mais on a eu de la chance, on n'a pas eu besoin de devenir des junkies, de vivre dans des squats comme des punks, etc., car on a trouvé un bon label pour nous aider.
Pas besoin de bouger à Berlin.
Ouais ! Mais tu sais, on y a pensé à un moment (*rires*). C'est une ville cool quand même aussi.

JEAN-MICHEL JARRE
" Oxygène part I "
extrait de l'album *Oxygène*

(*Immédiatement*) : Jean-Michel Jarre !
Vous avez utilisé une œuvre de Michel Granger, l'artiste français qui a réalisé la pochette d'*Oxygène*, pour l'artwork de votre premier album.
Oui, et c'est une malédiction (*rires*).
Pourquoi ?
Parce qu'à chaque fois que l'on vient en France, tout le monde nous pose la question !
Il fallait y penser avant… (*Rires*)
On regardait les pochettes d'albums qui nous avaient marqués par le passé… Warp nous avait fait quelques propositions, mais rien ne nous convenait vraiment. On leur avait expliqué ce que nous voulions, certaines étaient plutôt pas mal, mais… non. À chaque fois je demandais au dessinateur, « *tu ne peux pas me faire un truc dans le genre de la pochette d'*Oxygène *de Jean-Michel Jarre ?* » Et un jour, le label nous a dit : « *Mais si voulez vraiment un truc dans le genre, pourquoi ne pas contacter directement le gars qui a fait ça ?* » « *Hein, ah bon, on peut ?!* » (*Rires*) Pour nous c'était étrange, on était en Australie, cet album date de la fin des seventies… Je l'écoutais quand j'avais dix ans, pour moi c'était comme un monde fantastique dans lequel il ne m'était pas permis d'entrer. Et puis même, je ne sais pas pourquoi, je pensais que le dessinateur de la pochette était probablement mort ou ne s'intéressait plus du tout à la musique… Les gars de Warp ont trouvé son contact, ils lui ont envoyé l'album, qu'il a aimé et nous avons choisi trois ou quatre de ses œuvres que nous trouvions cool sur son site. On ne l'a pas rencontré, mais c'est plutôt marrant car son fils a fait un stage chez Warp quelque temps après.
Le nouvel artwork est très différent.
Oui, il a été réalisé par deux de nos bons amis à Sydney : Glen Wilkie, un photographe, et Jack Ladder, un chanteur. Il réalise toutes les pochettes de ses albums, c'est un fantastique graphiste et un super songwriter. On a discuté pendant longtemps avec eux, de la signification du titre de l'album, on avait l'idée d'une photo avec une pièce vide et un feu à l'extérieur, on voulait faire quelque chose de plus personnel cette fois.

HEALTH
" USA Boys "
extrait de la compilation de remixes *Disco 2*

(*Au bout de vingt secondes*) Ah, j'ai entendu cette chanson hier, c'est Health ! C'est sur leur album de remixes, c'est ça ? Je ne l'ai pas encore écouté en entier, juste ce premier titre.
Oui, c'est leur nouvel album de remixes, mais c'est un nouveau morceau, produit par Alan Moulder de Nine Inch Nails. Health est un groupe assez expérimental, mais avec des voix très claires, très pop, comme vous maintenant.
Oui, ok, je vois… mais ils ont ce son punk/noise que nous n'avons pas. Mais j'aime beaucoup, c'est ce contraste qui les rend intéressants.
Pourquoi avez-vous décidé d'intégrer du chant sur tous les morceaux cette fois.
Je chante depuis très longtemps, mais pas dans un groupe…
Sous ta douche ?
Euh… oui, c'est ça ! Non, j'avais déjà un peu chanté dans Flanger, sur des demos, mais jamais sur un album entier et j'ai pensé qu'il était temps. Avec Pivot, nous avions petit à petit commencé à intégrer du chant en concert. J'ai commencé à improviser des mélodies vocales en répétitions, puis j'ajoutais des textes, ça a été facile en fait.
La première fois que tu écoutes l'album, lorsque tu es habitué au précédent, ça surprend.
Oui j'imagine, mais je pense tout de même que tu reconnais PVT. Enfin Pivot ! (*Rires*) En fait le plus difficile a été de trouver des façons de chanter adéquates et les bons mots pour qu'ils s'intègrent à notre son, sans que nous ayons à l'altérer. Il fallait garder une connexion avec nos autres albums.
Les textes sont personnels ?
Parfois, ils n'ont pas de signification bien distincte, ce sont juste des sensations, des sentiments par rapport à certaines époques ou endroits. Parfois, ils ont pour sujet l'amitié et les communautés. Un des autres thèmes récurrents est l'inauthenticité, c'est ce à quoi se réfère le titre *Church With No Magic*, à ces endroits sans magie, ces événements vides de sens…
Les Festivals en Australie par exemple ?
(*Rires*) Voilà, ce genre de trucs… ou alors… une coupe du monde de football avec participation de l'équipe de France. (*Rires*) Désolé.
(*Rires*) Oh vas-y, tant que tu veux, ce n'est pas nous que ça va vexer…
(*En français*) : Zut !
Quels chanteurs ont compté pour toi ?
Bonne question. J'ai redécouvert Nick Cave récemment, car justement, après avoir aménagé à Londres, j'ai beaucoup repensé à The Birthday Party. Je me suis aperçu qu'il y avait de nombreux albums que je connaissais mal et je les écoute donc beaucoup en ce moment. John Maus est fantastique, je ne sais pas si vous le connaissez. C'est un prof de philo de Miami qui enregistre des albums seul. Sa musique on appelle beaucoup à la synthpop des années 80, mais elle mélange beaucoup d'autres genres. Ce n'est pas un très bon chanteur… un gars a même écrit qu'il chantait comme « *quelqu'un en train de vomir de la merde* ». Ce qui est loin d'être flatteur, non ? (*Rires*) Mais ce qu'il fait est unique. Sur sa page MySpace, il a mis des extraits de toutes les chroniques négatives de son dernier album. Enfin, il n'a pas eu le choix, elles sont certainement toutes négatives. (*Rires*) Puis David Byrne aussi, et certainement d'autres auxquels je ne pense pas spontanément.

VANGELIS
" Blade Runner Main Theme "
extrait de la B.O du film *Blade Runner*

(*Au bout de deux secondes*) C'est un blind-test sur mesure, vous avez été gentils avec moi ! Le thème de *Blade Runner* par Evángelos Odysséas Papathanassíou (*Rires*). Ça date donc de 1982…
Nom du studio où ça a été enregistré ? (*Rires*)
Oh, le studio a un nom étrange aussi… merde, je ne sais plus, c'est au dernier étage d'un building avec vue sur toute la ville. J'aimerais trop y aller ! Vangelis, c'est le Jean-Michel Jarre grec, drôle, pompeux, ridicule même parfois, mais c'est un personnage unique et j'aime ça. Ça peut paraître ridicule d'avouer que quelqu'un comme lui est une influence, mais quand tu t'intéresses aux synthés, tu ne peux pas passer à côté, il est le maître. Puis son synthé Yamaha est fabuleux. Nous avons eu le plaisir de jouer avec ce modèle à Londres et de s'en servir pour l'enregistrement du nouvel album.
Tu écoutes beaucoup de musiques de film ?
Pas beaucoup, mais j'en écoute, j'aime bien les thèmes des James Bond, John Barry, puis ceux de Vangelis.
Goblin, non ?
Oui, un peu… Mais pour être franc, je perds vite patience avec Goblin, j'aime bien, mais bon… J'aime beaucoup Bernard Herrmann aussi,

Track by track

« Community »
Nous avons ajouté cette chanson au tracklisting assez tard. Je voulais quelque chose de léger, pas de rythme, juste des voix et un arpégiateur. Le titre fait référence à l'un des thèmes récurrents de l'album : l'isolement et le besoin de rejoindre une communauté. Et par extension, la façon dont une communauté peut se transformer en un rassemblement de gens vide de sens. C'est à ça que le titre de l'album *Church With No Magic* fait référence.

« Light Up Bright Fires »
Cette chanson, c'est une sorte de célébration païenne de la vie. Des chèvres et du feu. Et des danses. On voulait que ce morceau soit dansant, mais petit à petit il est devenu trop compliqué rythmiquement pour rester dansant au sens traditionnel. C'est quelque chose de nouveau pour nous, ce rythme dancehall. Dave (*Ndlr : Dave Miller*) est un gros fan de ce genre de rythmes africains. Une petite mélodie de clavier, puis bang, le plus gros son de basse synthétique du monde contre une boucle de batterie. Cette chanson s'inspire d'un morceau d'Usher. Et des chèvres et du feu.

« Church With No Magic »
C'est l'un des derniers morceaux que nous avons composé. On voulait un titre plus léger, le reste était déjà si dense. Les autres se sont lancés dans des improvisations, avec des boucles de boîte à rythmes vintage et une batterie. Et ils me les ont envoyées par les Interwebs. Ça sonnait un peu comme du Cabaret Voltaire. J'ai branché une basse et une pédale de distorsion et j'ai trouvé le riff, j'étais assez content de moi. On écoutait pas mal Suicide à ce moment-là. « Church With No Magic » fait aussi référence aux endroits et aux événements culturels qui attirent les gens mais manquent de substance, d'authenticité.

« Crimson Swan »
On s'est inspiré du morceau « The Overload » des Talking Heads, mais au final ça ne lui ressemble pas du tout. J'ai lu quelque part que cette chanson était leur tentative de sonner comme Joy Division, mais sans réécouter Joy Division. Ils se sont juste basés sur les descriptions de la musique de Joy Division dans les magazines. Car à l'époque, les gens lisaient au sujet de la musique dans des magazines. Bref, j'aime me dire que cette chanson, c'est un peu nous tentant de sonner comme les Talking Head tentant de sonner comme Joy Division.

« Window »
On voulait un morceau qui pulse, qui file tout droit plutôt que de partir en digressions. On a expérimenté avec les sons du memotron (*Ndlr : mellotron numérique*) et des softsynths. C'est la première chanson que nous avons composée pour l'album. La première fois que nous l'avons jouée, c'était horrible. On avait organisé une répét pour laquelle on avait fait venir quelques amis pour leur jouer quatre ou cinq nouveaux titres. Et ils n'ont pas su quoi dire, en tout cas rien de positif dans un premier temps. On s'est dit : « *merde, personne ne va aimer cet album.* »

« The Quick Mile »
À la base du morceau, il y a cette petite mélodie que j'ai écrite à la fin d'une répét à Sydney, puis nous avons terminé les parties de synthé chez mon oncle et ma tante dans un petit village près de Paris. On avait amené notre studio portable dans leur château vieux de 180 ans. C'est un morceau vraiment riche rythmiquement, Laurence ne savait pas comme le rejouer quand il nous a fallu le répéter. Cette prise c'est un peu une expérience rythmique extra corporelle.

« Waves & Radiation »
Tous les autres morceaux nous semblaient si massifs, que nous voulions un break au milieu de l'album, on y a donc placé ce morceau ambient. Nous nous sommes rendus dans le studio d'un ami à Londres qui possède une collection de synthés vintage vraiment… obscène ! Il a même le Yamaha CS80, le fameux synthé de *Blade Runner*. Il est vraiment rare, cher et lourd, mais aucun autre ne sonne comme lui. Je suis obsédé par ce son.

« Circle Of Friends »
Je ne joue pratiquement que du clavier sur cet album, alors que d'habitude je suis plutôt guitariste. Je ne sais pas comment j'en suis arrivé là, certainement parce qu'il est plus facile de brancher un clavier pour composer quand tu ne veux pas que les voisins se plaignent. Je pensais donc qu'il nous fallait une autre chanson à guitare, et voilà.

« Timeless »
J'avais cette chouette progression technoïde d'accords et cette mélodie vocale improvisée. Ce morceau parle du besoin d'authenticité, des trous du cul qui te font perdre ton temps. L'enfer c'est les autres, ce genre de trucs. Je voulais qu'il se termine comme un morceau acid rave à la Luke Vibert. C'est vraiment ridicule, mais ça fonctionne. En live notamment.

« Only The Wind Can Hear You »
C'est encore une chanson à propos de l'isolement. Mais l'album n'est pas déprimant ou sombre, au contraire. Cette chanson est née d'un jam, la mélodie vocale a été totalement improvisée à partir d'accords que nous avons mis en boucle. C'était assez cosmique, on mettait en boucle tout un tas de trucs. Ça a été le morceau le plus facile à composer.

il a composé la musique pour pas mal de films d'Hitchcock mais aussi celle de *Taxi Driver*.

Tangerine Dream ?

J'adore Klaus Schulze en solo même si tous ses albums se ressemblent. Il applique toujours la même formule, une séquence d'arpégiateur (*il chante*) puis une montée en tension, puis l'entrée de la batterie, etc., mais c'est cool, c'est son truc. J'aime moins Tangerine Dream par contre, même s'ils ont fait quelques bons albums ambient.

De toute évidence, les schémas préconçus en matière de composition, ce n'est pas vraiment votre truc, oui…

Oui, on ne veut surtout pas. Notre seule règle c'est « *ne faisons pas ce que nous avons déjà fait sur l'album précédent.* » On savait juste qu'on voulait *Church With No Magic* plus souple, avec de l'écho, plus caverneux. Nos précédents albums étaient un peu secs, il y avait beaucoup de couches… Mais on ne réfléchit pas trop. Il y a même eu certains moments où on ne savait même plus ce qu'on faisait.

Tous les morceaux enregistrés figurent sur l'album ?

Non, il en reste beaucoup. Pour la plupart des morceaux ambient qui ne collaient pas avec le reste de l'album. Pas mal de morceaux au synthé, qu'on utilisera pour un EP ou autre chose.

Vous aimeriez composer une musique de film?

Oui, carrément, mais pour l'instant nous n'avons pas eu de demande…

Pour quel genre de film dans l'idéal ?

Hmmm… un film avec Scarlett Johansson et… Bill Murray. (*Rires*) Oh, en parlant de lui ! On a vu Bill Murray l'autre jour à Austin, au South By Southwest Festival. Tout le monde dans la salle avait les yeux rivés sur lui au lieu de regarder le groupe qui jouait. (*Rires*) C'est vrai en plus. Tout le monde se passait le mot, « *hey, t'as vu, c'est Bill Murray.* »

Tu as vu le film *Welcome To Zombieland* ?

Non…

Bon, je ne t'en dis pas plus, mais regarde-le…

GENGHIS TRON
" Board Up The House "

extrait de l'album
Board Up The House

On dirait Yngwie Malmsteen avec plein de synthé. Non, je ne connais pas.

C'est Genghis Tron, un groupe signé chez Relapse, leur musique mélange grind, ambient, electronica et ils adorent les synthés. Tu écoutes ce genre de musiques heavy ?

Plus trop maintenant, mais j'en ai écouté beaucoup en particulier Slayer et Pantera. J'adore Pantera, une vraie usine à riffs. Mais il n'y a pas très longtemps je réécoutais *Master Of Puppets* de Metallica, et franchement cet album est fantastique, vraiment fantastique. J'avais oublié combien les vieux Metallica étaient bons : phénoménaux ! Mais une partie de moi ne veut plus écouter ce genre de groupes qui sentent trop les répétitions prises de têtes à base de 36 riffs de guitare, de changements de tempos. « *Ok les gars, aujourd'hui on va répéter la partie 52 du morceau 3, allez !* » (*Rires*) Je ne sais pas, je m'en suis lassé. Ça me paraît si peu naturel et même si ce genre de musique est excitant, il est vraiment rare que ces groupes parviennent à dépasser le domaine de l'exhibition technique. Ou alors ils sonnent comme des groupes de lycée.

ZOMBI
" Through Time "

extrait de l'album ***Spirit Animal***

Je ne vois pas…

C'est un groupe américain, Zombi, toujours chez Relapse, ils sont très influencés par Carpenter, etc.

De toute évidence, mais ça a l'air vraiment bien.

En France, nous avons un groupe un peu similaire, mais plus krautrock…

Zombie Zombie…

Voilà, en fait ils s'appellent Zombie Zombie car Zombi existait déjà je crois… Ce qui nous amène à votre changement de nom…

Oui, on ne s'est pas foulés, on a juste enlevé les voyelles. On aurait eu des problèmes aux USA si on avait gardé notre nom car un groupe appelé Pivot y existe déjà. Ils n'ont pas intenté de poursuites, mais ils nous ont fait savoir qu'ils existaient. Et on ne veut pas courir de risques, on n'a pas les moyens de se lancer dans une bataille juridique pour ça. Techniquement, on pourrait garder le nom Pivot partout, sauf là-bas, ils ne sont jamais sortis des USA…

C'est quoi, un groupe de rednecks de l'Arkansas qui joue du bluegrass dans le même tripot depuis vingt ans ?

Non, ce n'est pas aussi bien que ça. (*Rires*) Non, j'arrête, je ne veux pas dénigrer ce qu'ils font, ils doivent y prendre du plaisir. C'est juste pénible d'avoir eu à faire ça. Et franchement, c'est à cause d'Internet. Il y a quinze ans nous n'aurions pas eu ce problème. Je déteste Internet.

C'est à double tranchant, ça permet de rester en contact, mais ça révèle les pires tendances égocentriques de certains.

Ouais, et quand je vois le terrain vague qu'est devenu MySpace, c'est horrible. Chaque groupe doit avoir sa page car c'est le standard actuellement, mais franchement quand tu te connectes sur une page maintenant tu n'y trouves plus que du spam ou des insultes de la part de mecs qui posent torse nu avec leurs bandanas, pour faire comme les gros durs ricains.

BRIAN ENO
" St Elmo's Fire "

extrait de l'album
Another Green World

(*Immédiatement*)

Oh, cool, Brian Eno.

Vous avez joué dans un festival en Australie et il était chargé de la programmation, c'est ça ?

Oui, enfin pas tout à fait, il donnait la ligne directrice, les organisateurs du festival lui ont recommandé des groupes australiens, et il nous a sélectionnés. On l'a donc rencontré, oui, il est cool, un peu comme une espèce de vieil oncle sympa, très british. Il a beaucoup d'humour bizarrement. Je m'attendais à quelqu'un de super sérieux.

Tu aimes ces albums solo ?

Oui, j'ai toujours été épaté par ses concepts, il a aidé à briser le mur entre technologie et performance live et c'est ce que nous essayons de faire aussi. Il a fait un discours au festival à propos du contrôle et de l'abandon lors d'un concert. Il expliquait comment faire la part des choses, assumer techniquement et se réserver des moments de laisser-aller. Il est vraiment intéressant. Bon, il produit aussi de très mauvais albums pop. (*Rires*)

SUICIDE
" Hot Ticket "

extrait de l'album ***Why Be Blue?***

Je ne sais pas.

C'est Suicide.

Ah ok, quel album ?

***Why Be Blue*?**

Ah, je ne connais pas celui-là, fais voir. De 2004 ? Il faut que je l'écoute. Je connais surtout les deux premiers.

Comme beaucoup. En fait, c'est une réédition de leur album de 1992 produit par Rick Ocazek. Ton chant sur « Church With No Magic » m'a rappelé…

… Alan Vega. (*Rires*) J'adore sa façon de chanter, très dark, mais avec cette nonchalance… celle du mec cool, mais qu'il faut pas faire chier. Il utilise vraiment le delay comme un instrument à part entière. Enfin bref, tu m'as gaulé. (*Rires*) Non, mais c'était fun, au lieu de chercher à faire la prise parfaite, je me suis amusé avec le delay.

Suicide, c'est une influence ?

Oui, absolument. Je ne suis pas rentré dedans tout de suite, mais maintenant j'adore. J'aime bien ses albums solo aussi, *Collision Drive*…

Ouais, certains sont bien *cheesy*, mais je les aime bien aussi. Le dernier par contre est vraiment abrasif, c'est marrant cette évolution.

Ah, il faut que je l'écoute aussi.

Pour terminer, quels sont les albums un peu honteux que tu aimes écouter ?

J'aime certains morceaux de Beyoncé, mais j'ai essayé d'écouter un album entier l'autre jour et c'est affreux ! À part les deux ou trois singles, le reste est vraiment mauvais. C'est comme s'ils s'étaient dit, « *c'est bon, on a nos trois tubes, remplissons le reste avec de la merde.* » Sinon, j'aime bien Justin Timberlake, j'aime beaucoup certains de ses sons. On se quitte sur cette belle phrase, donc ? (*Rires*)

PVT
Church With No Magic
(WARP/Discograph)
www.pvtpvt.net

sortie du split double 45tours.
à l'occasion de la tournée des "Colonies de Vacances".
MARVIN / PAPIER TIGRE / PNEU / ELECTRIC ELECTRIC
un inédit de chaque groupe par face.

PAPIER TIGRE: Intelligent Horses
MARVIN: Copainscabana
ELECTRIC ELECTRIC : My Athlet
PNEU: No I'm Not

HEAD records

Dans la famille « tous en toge » je veux le groupe le plus funky, le plus space, le plus prog, le plus disco, le plus cintré ! Humm, de toute évidence Sunn o))) ne correspond guère à la définition, Secret Chiefs 3 certainement un peu plus, mais pas totalement, c'est donc bien de Chrome Hoof dont il s'agit. Le « *groupe saisonnier* » de Leo Smee (bassiste de Cathedral) et de son frère Milo fait une nouvelle fois exploser tous nos repères en une myriade de paillettes argentées sur *Crush Depth*, titanesque album power-funk-space-disco-europrog-metal qui invite aux festivités une moitié de Simian Mobile Disco, Cluster et Jean-Pierre Massiera. La fête sera folle.

Beyond Death (Disco)

Chrome Hoof

ON NE CHERCHE PAS À ÊTRE « DIFFICILES À ÉTIQUETER » À TOUT PRIX, C'EST JUSTE DE LA MUSIQUE POUR NOUS.

Lee Dorrian m'a dit que tu avais passé énormément de temps sur ce nouvel album de Chrome Hoof. Je crois me rappeler que *Pre-Emptive False Rapture* avait été enregistré en trois semaines, cette fois ça vous a pris un an…

Pour *Pre-Emptive,* nous avions déjà composé une bonne partie des titres avant d'entrer en studio et nous les avions même déjà pas mal rodés sur scène : nous étions prêts et c'est allé très vite. Cette fois-ci nous n'en avions écrit que quelques-uns et avions une deadline à respecter, que nous avons grillée deux fois… On composait en même temps qu'on enregistrait, et composer avec plus de onze musiciens prend du temps. Nous sommes passés de studio en studio et nous sommes venus mixer en France au Black Box (rip Ian Burgess). Plusieurs fois nous avons été bloqués par le manque d'argent, si bien que nous ne pouvions pas passer à l'étape suivante. Mais ça nous a laissé du temps pour expérimenter, pour embringuer dans l'histoire des gens qui ont beaucoup apporté au disque et pour faire un tas d'overdubs, à la maison, dans les toilettes, dehors, partout. On ne bossait pas en permanence sur l'album non plus, juste quand les musiciens étaient disponibles ou que nous avions du temps.

Est-il toujours aussi difficile de répéter avec le groupe – ou devrais-je dire l'orchestre ? – au complet ? Combien êtes-vous en ce moment ?

Oui, il est toujours difficile de répéter avec tout le monde. Il manque toujours au moins une personne. D'ailleurs on ne répète pas souvent à cause des horaires de travail de chacun et du fait que Milo vit désormais à Berlin. À la base nous sommes huit, mais le groupe peut compter jusqu'à 22 membres si on inclut les danseurs. Ça dépend de l'événement et de combien de musiciens on peut se permettre d'amener avec nous. Ce n'est pas tous les jours facile, mais grâce à l'enthousiasme de tout le monde on y arrive au final. Et puis, quand tu vois tes potes s'éclater sur scène en sautant partout dans leurs toges qui réfléchissent la lumière dans tous les sens, tu te dis que tout ça vaut le coup !

***Crush Depth* est un album vraiment dense, mais qu'on écoute tout de même en entier, comme si les morceaux étaient liés les uns aux autres. L'avez-vous conçu de façon à ce qu'il forme un ensemble logique ?**

Bonne question ! La plupart de mes disques préférés sont des albums qui forment un tout cohérent et quasi indissociable. Je pense que lorsqu'un groupe passe par plein de galères pour capturer un moment de sa vie en musique, il peut difficilement tout dire en une seule chanson. La première amène à la deuxième, etc., comme les chapitres d'un livre. La capacité d'attention des gens de nos jours est de plus en plus faible. Ils sont habitués au mode aléatoire de leurs *iplayers*, et ne peuvent plus écouter un CD du début à la fin. Enfin, j'espère que tout ce que je dis ne s'applique qu'aux consommateurs de musique mainstream, un secteur du marché musical où tout a toujours été fait pour que les choses aillent dans ce sens : un ou deux hits et du remplissage pour compléter un album, et le tour est joué. Au départ, je voulais que *Crush Depth* ne dépasse pas les 40 minutes, pour rentrer sur un vinyle, mais nous avions tellement de titres que nous n'y sommes pas parvenus. Nous avons déjà dû être sans pitié et en mettre de côté pas mal, nous en avons donc beaucoup en rab que nous utiliserons dès que possible.

Vous avez récemment joué au Barbarican avec Jean-Pierre Massiera (producteur génial et guitariste français, aussi prolifique – une centaine d'albums entre 1963 et 1994 – qu'extravagant ayant versé dans le rock progressif, le rock psyché, le space-disco, la chanson, le hip-hop…) pour le Celestial Mass Magma. Comment ça s'est fait ?

Je suis un gros fan de rock progressif français : The Visitors, Horrific Child, etc. J'ai toujours voulu faire une reprise du morceau « Visitors » de J.P Massiera. Le label Finders Keepers, qui venait juste de rééditer le premier album de Visitors et de sortir une compil où nous figurons aux côtés de Magma, nous a demandé de collaborer avec lui. J'ai sauté sur l'occasion et je dois avouer que ce fut vraiment un plaisir et une expérience unique pour nous que de pénétrer son univers. Et vice versa… enfin j'espère. Malheureusement mon français est vraiment mauvais et Massiera n'est pas meilleur en anglais. Heureusement, il y avait le langage universel de la musique… aidé par un peu de gestuelle. C'est vraiment un sacré personnage et son background musical est légendaire. Il nous a dit qu'il aimerait se joindre à nous sur scène pour hurler quelques poèmes lorsque nous jouerons en France ! Si ça se fait, on va devoir rajouter quelques bouteilles de rosé sur nos *riders*.

C'est lui qui récite un poème sur « Toward Zero » ?

Yep ! Il est venu diner chez moi quelques fois et j'ai pensé que c'était l'occasion de le laisser un peu délirer devant un micro. La soirée a été marrante !

En parlant de prog français, certains passages de l'album me font penser à Shub Niggurath ou Magma. Ton frère et toi écoutiez ce genre de groupes étant plus jeunes ? Vous ont-ils influencés plus que par le passé cette fois ?

Je ne connais pas Shub Niggurath, mais oui, je suis un fan de Magma depuis des années. Leur existence suffit, pas besoin que d'autres s'inspirent d'eux pour tenter de faire la même chose. Les gens établissent toujours des comparaisons entre groupes, mais au final ce que tu fais vient de toi. Et être honnête envers toi-même reste le plus important.

Oui, bien sûr, mais quand on écoute le nouveau Cathedral et *Crush Depth*, on se dit que tu dois être immergé dans les musiques progressives de toutes sortes en ce moment…

J'ai toujours été intéressé par les musiques qui explorent les sentiments et qui font avancer les choses en s'extirpant de toute case. C'est ce que faisaient les groupes progressifs des années 70. Tout comme de nombreux groupes kraut, jazz, disco, metal, afro beat. Je m'intéresse toujours aux nouveaux groupes, mais j'en découvre aussi beaucoup d'anciens… J'écoute beaucoup de rock prog argentin en ce moment. Et mes groupes et artistes préférés restent certainement Steve Reich, Univers Zero, Fela Kuti, Weidorje, John Fahey, Ennio Morricone, Sabbath, King Crimson, Zepplin, Goblin, Donna Summer, Tarantula Hawk, etc., la liste est longue en fait.

Vous avez aussi collaboré avec Cluster (*Ndlr : duo electro krautrock culte*) sur ce disque.

Oui, on avait partagé l'affiche avec eux il y a deux ans à Londres, et étant fans de leur travail on s'était dit qu'on devrait essayer de travailler sur un interlude commun. Quand nous avons rencontré Roedelius et Moebius à la salle, nous leur avons demandé s'ils voulaient qu'on répète un peu notre collaboration, et ils nous ont répondu « *non, pas la peine, ce sera plus excitant.* » On a apprécié leur démarche. Depuis, nous avons jammé une ou deux fois ensemble et ils jouent sur l'album.

Le groupe est né de votre envie de jouer ensemble, alors que ton frère était plutôt branché par l'electro, la house, le hip-hop ou le post-punk, toi davantage par le metal, et que vous ne vous retrouviez que sur le prog. Pas étonnant que Chrome Hoof soit une bête étrange, mais écoutiez-vous aussi ces groupes hybrides genre Mr Bungle, Naked City, Old Lady Driver les Boredoms, etc. ?

Bien sûr que j'adore la musique heavy et bien sûr que je joue dans Cathedral, mais la bonne musique reste de la bonne musique, peu importe le genre. En fait Milo et moi nous retrouvons sur tout ce qui sonne frais et paraît fun à jouer en même temps. Je ne connais pas Old Lady Driver et Naked City mais les Boredoms sont un extraordinaire groupe de scène. Disons qu'on a eu la chance de grandir avec la collection de disques de notre père où on pouvait trouver des trucs aussi variés que les Stones, Zappa, Zepplin, des disques de la motown, du blues, de la pop, etc. Je vois juste les différents genres comme des couleurs et je les aime toutes !

Est-ce que votre label pense que Chrome Hoof est un groupe difficile à marketer ?

C'est à eux qu'il faut le demander, mais longtemps, quand nous cherchions un label, personne ne voulait entendre parler de nous à cause de cette prétendue difficulté à nous marketer. Eh oui, dans quel rayon les magasins allaient-ils bien pouvoir nous ranger ?! Heureusement, les choses changent et les musiques minoritaires sont en train de devenir la majorité…

Quel est le mieux pour Chrome Hoof, tourner avec Test Icicles ou Sunn o))) ?

On n'a pas tourné avec Test Icicles, juste fait un remix pour eux. Par contre on a tourné avec Klaxons, un groupe à l'opposé total de Sunn. J'aime voir des festivals ou des concerts qui proposent des affiches de qualité et éclectiques. Il n'y a rien de pire que de voir trois ou quatre groupes identiques à la suite. Donc pour répondre à ta question, on aime jouer avec n'importe qui, pourvu qu'il s'agisse d'un groupe unique en son genre. Un des meilleurs concerts que j'ai vus, c'est Jimmy Tenor et Electric Wizard. Tous les deux différents mais complémentaires dans un certain sens.

Pensez-vous rééditer votre premier album ? Sur Rise Above peut-être ?

On n'est plus sur Rise Above et je préfère aller de l'avant.

Un journaliste vous a décrits comme faisant du « cosmic-disco high energy prog ». C'est une bonne description ?

Ouais, je l'aime beaucoup ! On nous a collé un tas d'étiquettes. Les labels ont en permanence besoin de nouveaux genres : nu rave, nu metal, pour maintenir l'intérêt des gens et les guider dans leurs achats. Mais on ne cherche pas à être « difficiles à étiqueter » à tout prix, c'est juste de la musique pour nous.

Vous avez travaillé avec le producteur James Ford du duo electro Simian Mobile Disco. Vous l'avez rencontré par l'intermédiaire de Test Icicles qu'il avait produit ?

On le connait depuis un bail par le biais d'amis communs. C'est un gars vraiment ouvert. Et il collectionne les vieux synthés, on s'est donc bien éclatés pendant quelques jours. On a remixé un titre de Simian Mobile Disco il y a quelques années aussi, et ils nous aiment bien tous les deux. C'était cool de la part de James de nous offrir son aide et je pense que nous allons retravailler ensemble.

Andrew Weatherall a été l'un des premiers à manifester de l'intérêt pour Chrome Hoof. N'avez-vous jamais pensé travailler avec lui sur vos albums ou pour des remixes ? Il était DJ lors d'un de vos concerts au Bocking St Warehouse il y a quelques mois.

Ouais, on adorerait travailler, collaborer avec lui… Et ça va certainement arriver plus tôt que tu ne le crois ! Il a vraiment assuré pour notre soirée au Warehouse avec un set qui collait parfaitement à notre show.

Votre concert de juillet à La Machine Du Moulin Rouge a été annulé, pourquoi ? Est-il vraiment reporté à fin novembre comme je l'ai entendu dire ?

C'est honteux qu'il ait été annulé, mais on a hâte d'atterrir à Paris pour un show spécial dès que possible.

CHROME HOOF
Crush Depth
(Southern Records/Differ-ant)
www.myspace.com/chromehoof

Top4
Leo Smee

Artistes et groupes progressifs français :

Jean-Claude Vannier
Sa musique et ses bandes originales de films sont si riches, si imaginatives, si fun… Les qualités indispensables à toute bonne musique, non ? Il est le Ennio Morricone français. Si vous ne le connaissez pas, direction Google. Enjoy !

Horrific Child
Un truc bien malsain ! Un voyage dans les ténèbres à base de proto-sampling et d'expérimentations en studio. J.P Massiera a bien dû s'éclater. Dieu sait où son esprit divaguait à cette époque. J'ai beaucoup d'admiration pour ce producteur.

Magma
J'ai toujours adoré les groupes uniques. Ceux qui font preuve de personnalité, au sein de leur musique, mais aussi au niveau de leur look, et qui développent une philosophie qui leur est propre. Magma, c'est tout ça et bien plus encore. Aujourd'hui, ils sont toujours excellents sur scène, éclatants voire futuristes.

Visitors
J'ai entendu ce groupe pour la première fois sur une compilation psyché. Je ne sais pas ce que ce morceau foutait là, puisque ce n'est pas spécialement un groupe de ce genre. Mais peu importe, c'était le seul bon titre de la compil. C'était avant que je n'entre dans le monde Google, j'ai donc mis beaucoup de temps avant de mettre la main sur leur premier album. Les suivants, plus disco-barrés, sont aussi vraiment spéciaux.

Client historique de la Mirror Mixtape, Nic Offer, frontman des New-Yorkais de !!!, avait essuyé les plâtres de la rubrique peu après son inauguration en fanfare par Trans Am quelques semaines plus tôt. Malheureusement, l'enregistrement a été perdu et l'entretien n'a jamais été publié. De quoi justifier ce second round amplement mérité à l'occasion de la sortie de *Strange Weather, Isn't It?*, quatrième et meilleur album du groupe dont la sortie est prévue fin août.

Brooklyn Hip Shake

DURANT UNE SÉANCE D'ENREGISTREMENT, IL Y AURA TOUJOURS QUELQU'UN POUR DIRE *"HEY, JETONS UN COUP D'ŒIL AU JEU DE CARTES DE BRIAN ENO POUR VOIR S'IL Y A MOYEN DE SE SORTIR DE CE PÉTRIN"* (RIRES)

Le premier morceau de l'album s'intitule « AM/FM », je vais donc te demander de me donner un titre ou un disque qui reste pour toi éternellement lié à la radio.

Ce morceau, "AM/FM", parle du côté romantique de la radio, de cette époque un peu révolue où un DJ pouvait jouer un morceau qui allait être écouté au même moment par des milliers de gens dans la même région ou le même pays. C'était quelque chose de très fort, de très poétique, quand tu y penses. Et ça a pour ainsi dire complètement disparu. Il y a quelques années de cela, au milieu des années 90, quand je vivais encore à Sacramento chez mes parents, une nuit, j'étais dans mon lit à écouter la radio justement. Il devait être aux alentours de 3 heures du matin, et cette fille a appelé l'émission que j'étais en train d'écouter. Elle a raconté à l'animateur du show qu'elle sortait avec un type depuis trois ans et que depuis toutes ces années, il avait gardé ses distances et refusé de s'engager sérieusement dans une relation avec elle. Et elle a raconté que ce soir-là, ils ont fait l'amour et que ça avait été mieux que jamais et qu'après qu'ils aient baisé, après ces trois années de liaison erratique, le type l'a finalement demandé en mariage (*rires*). Alors elle a demandé à l'animateur de l'émission de jouer ce morceau de RnB, « Last Night » d'Az Yet, parce que les paroles étaient en total raccord avec ce qu'elle venait de vivre ! « *Last night/ While making love to you/you told me secrets that/You never told a soul* », tu saisis le délire ? Ce soir-là, cette putain de chanson lui parlait directement ! (*Rires*) Et là, le mec de la radio lui dit « *oh, je suis désolé mais j'ai joué ce morceau il y a un peu plus d'une heure et je ne peux pas le rejouer pour le moment.* » Mec, je me suis redressé d'un coup sur mon lit, j'étais hors de moi ! (*Rires*) Il était 3 heures du matin, cette fille venait de vivre un putain de moment ultra-intense et ce trouduc' ne voulait pas jouer son morceau parce qu'il avait été diffusé deux heures avant ??! Alors je me suis levé, je suis descendu de ma chambre, j'ai pris le téléphone et j'ai appelé l'émission (*rires*). Et quand j'ai eu cet idiot au bout du fil, je lui ai dit « *Mec, il faut que tu joues ce morceau ! Tu joues toujours les mêmes trucs de toute façon, qu'est-ce que ça peut te foutre ? Joue ce putain de morceau !* » (*rires*). Et lui il était là : « *non, je ne peux pas, si je fais ça je peux me faire virer*. » À l'époque c'était la seule émission RnB de Sacramento et on l'écoutait assez régulièrement. Ils ne diffusaient quasiment jamais de hip-hop et un soir je les ai appelés pour leur demander de passer un morceau de Maxwell et le type de l'émission m'a sorti « *oh, j'adore cette chanson, mais je ne peux pas la jouer parce que Sacramento est un secteur Midwest, un secteur rural, et les gens ne sont pas prêts pour ce genre de choses.* » J'étais dingue ! (*Rires*) « *J'aime ce morceau, tu aimes ce morceau, alors tu devrais fermer ta gueule et le jouer !* » Heureusement, trois mois plus tard, une station hip-hop s'est implantée à Sacramento et a fait couler cette putain d'émission (*rires*).

Le deuxième titre c'est « The Most Certain Sure » et j'aurais donc voulu que tu me donnes un titre ou un disque qui est une certitude pour toi, une valeur sûre, un repère vers lequel tu reviens régulièrement.

En musique, je ne peux pas m'empêcher de bouger, d'avancer, je reviens très peu vers ce que je connais déjà. Par exemple, les Smiths étaient mon groupe préféré au collège mais je n'écoute plus du tout leurs disques aujourd'hui. Les autres membres du groupe ne fonctionnent pas du tout comme moi, eux reviennent avec plaisir vers les disques qu'ils ont écoutés il y a 10, 15 ou 20 ans. Mais moi, j'en suis totalement incapable. Cela dit, je vais tout de même pouvoir répondre à ta question, parce qu'il y a une poignée de disques que je peux écouter et réécouter sans jamais m'ennuyer une seconde, dans lesquels je découvre de nouvelles choses, de nouveaux détails, de nouvelles idées à chaque fois, et celui que je mets au-dessus de tous, c'est *There's A Riot Going On* de Sly & The Family Stone. Les rares disques que j'ai gardés et que je réécoute au fil des années sont des albums comme celui-ci, très riches, très denses, qui ne dévoilent leurs secrets qu'au bout de nombreuses écoutes.

Troisième titre, « Wannagain Wannagain ».

Tu sais que ce titre fait référence à la France, j'imagine ?

Oui, j'allais t'en parler ensuite à vrai dire (*rires*).

Ok, parce que ça vient d'un ami français. Aux USA, quand on veut se moquer des Français, on les imite en faisant « *oh-oh, oui, oh la la, moi-moi, oui* » (*rires*). Et il m'a dit que les Français, eux, nous imitaient en faisant « *wannagain, wannagain* » (*rires*). On a trouvé ça hilarant et on a commencé à le faire sur scène durant nos concerts en France. Parfois je présentais un morceau ou je m'adressais au public en n'utilisant que des wannagain-wannagain, et ça pouvait durer tout le concert (*rires*).

Donc, pour « Wannagain Wannagain », je vais te demander un disque ou un titre avec un accent ou un défaut de prononciation dans les paroles.

C'est une bonne question, il faut que je réfléchisse un instant... Je dirais Björk, sur son deuxième album je crois. J'ai un pote qui se moque tout le temps d'elle parce que dans un des titres du disque elle prononce « jettoblaster » au lieu de « ghettoblaster » (*rires*). C'est un classique.

Quatrième titre, « Strange Weather, Isn't It? », qui est également le titre de l'album. J'étais curieux de savoir comment vous aviez choisi ce titre parce que je le trouve assez approprié à la situation du groupe. C'est un lieu commun qu'on utilise pour briser la glace dans une conversation et c'est un peu ce que vous faites avec ce disque, déjà parce qu'il est arrivé sans prévenir, ensuite parce que vous n'étiez plus aussi attendus par les médias que par le passé et enfin parce que vous sortez d'une période assez difficile pour le groupe, qui a vu le départ (et même le décès, avec la mort du batteur Jerry Fuchs, tombé dans une cage d'ascenseur en 2009) de certains de ses membres.

À la base, ça vient du film de Wong Kar-Wai, *In The Mood For Love*. Il y a cette scène où le couple du film est en pleine crise, ils sont dehors et il pleut. Et au lieu de parler de leurs soucis et des nombreux problèmes qu'ils doivent résoudre tous les deux, le type dit juste « *strange weather, isn't it?* » J'ai trouvé que ça résumait assez ce qu'on vivait avec le groupe (*rires*). Les choses ont changé, tout est différent désormais, mais il faut l'accepter et aller de l'avant.

À l'arrivée, c'est clairement pour moi le meilleur disque de !!!. Il n'est évidemment pas aussi marquant qu'ont pu l'être votre premier LP ou *Louden Up Now* mais il y a sur cet album vos morceaux les plus aboutis, les plus impressionnants aussi, mais surtout les plus enjoués, décomplexés et immédiats. Pourtant, en lisant la bio du disque, j'ai vu que vous considériez *Strange Weather, Isn't it?* comme votre disque le plus sombre à ce jour (*rires*).

C'est assez paradoxal, parce qu'effectivement il y a sur cet album certains de nos morceaux les plus directs et efficaces, mais les paroles sont en revanche beaucoup plus sombres que par le passé. Si tu lis les lyrics séparément, sans écouter les morceaux, ça saute aux yeux. C'est très amer.

Toujours sur cette bio, j'ai vu que vous parliez également d'Oblique Strategies, le jeu de cartes de Brian Eno à utiliser en studio, sur lequel sont inscrits des conseils en cas de panne d'inspiration ou de problèmes techniques. Vous l'avez utilisé durant l'enregistrement ?

Oui, bien sûr. En fait, tous les groupes l'ont utilisé à un moment ou un autre en studio, c'est un truc incontournable. Durant une séance d'enregistrement, il y aura toujours quelqu'un pour dire « *hey, jetons un coup d'œil au jeu de cartes de Brian Eno pour voir s'il y a moyen de se sortir de ce pétrin* » (*rires*). Et on ne coupe pas à la règle. Pour tout dire, je l'avais même comme économiseur d'écran à un moment (*rires*). Il faut dire que la première fois qu'on l'a utilisé avec !!!, la carte que l'on a tirée nous a dit de régler notre problème à pile ou face et il en a résulté « Me And Giuliani Down By The Schoolyard (A True Story) », soit notre plus gros hit à ce jour (*rires*).

Il y a quelques années, Trans Am m'ont raconté qu'ils avaient fait leur propre jeu de cartes pour l'enregistrement de leur album *Sex Change*, et qu'ils avaient remplacé tous les conseils par des trucs débiles du genre « fais une bataille de polochons », « va te saouler et reviens demain » (*rires*). Je les ai interviewés de nouveau il y a quelques mois et ils m'ont justement parlé de !!!. Je leur ai demandé d'élire le meilleur groupe avec qui ils avaient tourné, le plus chiant, le plus sympa, etc. Ils vous ont choisis comme le groupe le plus sale parce que vous étiez trop nombreux (*rires*).

Quoi ? Et ils n'ont même pas pensé à nous pour le titre de meilleur groupe live ? (*Rires*) Merde, les mecs, tous ces efforts pour ça... (*rires*).

Quel est le dernier groupe qui t'ait laissé une forte impression sur scène, à toi ?

Figure-toi que pas plus tard qu'il y a quelques semaines j'ai été totalement scotché par ce groupe, WhoMadeWho. En fait, ils sont venus nous voir avant les balances pour savoir s'ils pouvaient « emprunter » notre sonorisateur parce qu'ils n'en avaient pas ce soir-là. On a dit « *ok, allez-y* » et quand ils ont commencé à jouer, j'ai été littéralement soufflé. Je me suis tourné vers notre ingé-son qui était tout aussi impressionné que moi et on s'est dit presque au même instant « *Mec, ils assurent* » (*rires*).

Ils sont assez connus en Europe, du moins dans la scène électronique. Ils ont même fait des reprises de morceaux club comme « Satisfaction » de Benny Benassi ou « Easy Lee » de Ricardo Villalobos.

Ah oui, vraiment ? Il faudra que j'écoute ça. Ils ont sorti des albums ?

Oui, un, c'est certain, il y a deux ou trois ans, peut-être deux, mais je ne suis pas sûr. Ils sont toujours plus ou moins déguisés sur scène ?

Oui, d'ailleurs j'ai trouvé ça assez nase au départ. Pour être tout à fait honnête, quand ils sont montés sur scène, je me suis dit « *Mon dieu, qu'est-ce que c'est que ces nases ?* » (*rires*) Mais ils étaient tellement bons que j'ai vite fermé mon clapet (*rires*).

Cinquième titre, « Jamie, My Intentions Are Bass ». Je vais donc naturellement te demander un titre ou un disque avec un énorme son de basse.

« For All My Niggaz & Bitches » de Snoop Dogg ! On s'est d'ailleurs largement inspirés de la ligne de basse de ce morceau pour « Jamie, My Intentions Are Bass ». J'ai grandi en Californie et j'écoutais les stations de radio hip-hop toute la journée, tous ces titres massifs du milieu des années 90 sont des classiques pour moi. Il y a un autre morceau de DMX que j'adore, comment il s'appelle déjà... (*il me chante la ligne de basse*)

« Ruff Ryder's Anthem » ?

Ouais, c'est ça ! Il y a TELLEMENT de basse dans ce morceau (*rires*). J'adore tous ces trucs.

Tu as de la chance parce que c'est un des rares trucs que j'ai écouté de cette période. J'ai plutôt grandi avec le hip-hop du tout début des années 90.
Il y a toujours eu des tubes dans le hip-hop, mais c'est vrai que pour ce qui est des albums et des groupes en général, je préfère aussi le début 90. Tiens, on parlait tout à l'heure des disques que tu peux écouter des centaines de fois et toujours y découvrir quelque chose, *Fear Of A Black Planet* de Public Enemy est un très bon exemple.
Le cinquième titre de l'album s'intitule « Steady As The Sidewalk Cracks ». Je voudrais donc un disque ou un titre qui soit pour toi, irrémédiablement lié à la ville, ou dans ton cas précis à une ville en particulier, vu que tu as habité à Sacramento, à New York et à Berlin.
Il y a un morceau sublime de Grace Jones, qui s'appelle « The Apple Stretching ». C'est un putain de morceau, absolument génial. C'est un titre qui résume parfaitement New York et ma vie là-bas.
Vous avez enregistré la majeure partie de *Strange Weather, Isn't It?* à Berlin. Qu'est-ce que vous a apporté cette ville ?
Énormément d'énergie. Comme tu le sais sans doute, la vie nocturne et les clubs là-bas sont vraiment exceptionnels. C'est difficile de ne pas en revenir changé, ou tout du moins sérieusement inspiré. Je ne sais pas si ça peut s'apparenter à l'expérience berlinoise de gens comme David Bowie qui y ont enregistré des albums absolument uniques en leur temps, mais ça nous a définitivement apporté quelque chose. On l'a souvent ressenti quand on répétait là-bas. Il y a clairement une vibration et une atmosphère propres à Berlin qui sont à l'opposé de ce que peut susciter une ville comme New York. Tiens, tu sais que depuis quelques mois il y a une soirée à New York qui s'appelle la Berlin Night ? (*Rires*) C'est une excellente soirée d'ailleurs. Ils ont le meilleur sound system de Brooklyn et ne programment que des DJ de Berlin, les résidents du Berghain, du Watergate, du Panorama Bar, etc.
Sixième titre, « Hollow » (*Ndlr : « creux » en français*), je vais donc te demander un titre ou un disque que tu aimes mais qui soit justement un peu creux, un disque jetable.
Il faut que je réfléchisse un instant, parce que j'aime pas mal de trucs pourris et un peu creux (*rires*).
C'est normal, les gens qui n'aiment aucun truc pourri et un peu creux n'aiment pas vraiment la musique.
On est d'accord ! Hum... Voyons voir, quel est le truc le plus nase sur lequel j'ai bloqué récemment... J'ai envie de répondre Lady Gaga, mais tout le monde aime Lady Gaga, c'est presque devenu de bon goût d'aimer Lady Gaga, ça en devient désolant d'ailleurs (*rires*)... Cela dit, il y a de très bons singles sur son premier album. Attends, attends, il y a ce morceau de Nicki Minaj que j'adore, « Your Love », celui avec le sample d'Annie Lenox, tu connais ?
Oui, figure-toi que je l'ai écouté pas plus tard que ce matin (*rires*). Je l'ai entendu pour la première fois il y a quelques semaines et j'ai trouvé ça franchement atroce. Et ce matin je me suis dit « *merde, il faut que je retrouve ce morceau auto-tuné avec le sample d'Annie Lenox* » (*rires*).
Ouais, le sample est vraiment super évident. Quand tu tombes dessus à la radio, ça sort vraiment du lot.
Le septième morceau de l'album s'intitule « Jump Back ». Je vais donc te demander un titre ou un disque qui te renvoie instantanément à un instant très précis de ton passé.
C'est difficile à dire... N'importe quel disque de ma collection peut me remémorer un instant. Il me faudrait une indication supplémentaire. Tiens, donne-moi une année.
Ok, 1993.
1993, bon choix. Voyons voir... J'ai un doute, je ne sais plus si le premier Unwound est sorti en 1993 ou en 1994.
***Fake Train* ? Il est sorti en 93.**
C'est un putain de disque. Je me souviens d'un retour à Sacramento un week-end après une virée à Los Angeles quand j'avais 16 ou 17 ans. Il était 6 ou 7 heures du matin, le jour se levait, j'étais dans la voiture avec un casque sur les oreilles et j'écoutais *Fake Train* et je me souviens m'être dit que je ne m'étais jamais senti aussi en phase avec un disque qu'à cet instant très précis. C'était un groupe de mon époque, qui avait des paroles et un discours avec lesquels je pouvais m'identifier, qui était composé de types qui me ressemblaient.
C'est aussi un groupe qui aurait pu devenir beaucoup plus important qu'il ne l'a été. Carrément. Le disque suivant, *New Plastic Ideas* était génial aussi. Mais après, ça a très vite décliné. Tu connais le vrai premier album d'Unwound ? En fait, c'est le tout premier disque qu'ils ont enregistré, mais il n'est sorti que des années plus tard, en 97 ou 98. J'aime beaucoup celui-ci également. Il est moins bon que *Fake Train* et *New Plastic Ideas*, mais il est meilleur que *Repetition*.
Huitième et avant-dernier morceau, « Even Judas Gave Jesus A Kiss ». Là, je vais te demander un titre ou un album que tu aimes enregistré par un groupe ou artiste que tu détestes en temps normal.
Hum... Laisse-moi réfléchir... C'est difficile mais je vais trouver. J'adore ces questions, mec. C'est une des meilleures interviews que j'ai faites, sérieusement. Je m'éclate à répondre à ces trucs (*rires*).
C'est une rubrique assez difficile, généralement ça passe ou ça casse. Soit le groupe pige le truc dès le départ, soit il ne comprend rien ou alors ça le saoule de chercher des titres et tu n'as plus qu'à improviser autre chose (*rires*). Trans Am font partie des gens qui s'en sont le mieux sorti justement.
Ils étaient tous les trois ?
Non, il y avait juste Sebastian, le batteur.
Ah Seb, tu m'étonnes. Seb aime parler (*rires*). Ah, ça y est ! Four Tet. Voilà un type que je déteste mais dont j'aime au moins un morceau. En fait, j'ai lu cette interview de lui où il nous descendait de manière complètement stupide. Il disait que nous n'avions pas le droit de faire du funk, que les blancs devaient se limiter à porter de longs manteaux et à faire du Joy Division. Mais putain, va te faire foutre ! Je n'ai jamais joué de rôle dans !!!. Quand je monte sur scène, je suis exactement la même personne que dans la vie de tous les jours. Et lui, il se pointe et décide qu'on n'a pas le droit de jouer ce type de musique de cette façon. Mais pour qui il se prend ? J'étais vraiment offensé. On a même failli en venir aux mains dans un festival il y a quelques années. Mais il faut reconnaître qu'il a enregistré un morceau sublime, « Love Cry ». Le son de batterie sur ce titre est absolument phénoménal.
Visiblement, il est assez lunatique. Un autre magazine pour qui je travaille l'avait interviewé il y a plusieurs années et il s'en était pris assez durement à Tiga à cause de sa reprise de « Louder Than A Bomb » de Public Enemy. Je ne suis pas vraiment fan de Tiga, mais bon, je n'ai pas compris qu'il réagisse aussi violemment.
J'aime bien Tiga. C'est lui qui avait fait ce morceau, « Pleasure From The Bass » ? C'était mortel ça. Ça aussi c'est un bon morceau de basse ! J'aurais pu le citer tout à l'heure, mais ça aurait été trop facile (*rires*).
Dernier morceau de l'album, « The Hammer ». Je vais donc te demander un titre ou un disque qui t'a réduit en miettes.
« Lost In The Silver Box » de Hardfloor ! Massif !
Quels sont tes projets avec !!! pour les mois à venir ?
Il va y avoir une très grosse tournée à l'automne, on a également quelques maxis en préparation, avec pas mal de remixes prévus, mais pour le moment le gros truc c'est vraiment la tournée. Normalement, on devrait passer par Paris début octobre (*Ndlr : le 9, à la Cigale, avec Detachments*).

!!!
Strange Weather, Isn't It?
(Warp/Discograph)
www.chkchkchk.net

Autosonothérapie
Horseback

Relapse réédite ces jours-ci *The Invisible Mountain* (paru l'an dernier chez Utech) le deuxième album de Horseback, projet mené par l'Américain Jenks Miller. Un disque étrange qui voit une mélodie magnifique évoluer au gré d'une instrumentation changeante le long de quatre titres marqués par le blues, le post-rock, le stoner, le black metal et l'ambient synthétique pour un résultat aussi surprenant que grisant.

Comment a débuté le projet Horseback ?
J'ai commencé Horseback en 2004, c'était un bon moyen pour moi de canaliser mes tendances autodestructrices (*Ndlr : il souffre de troubles obsessionnels compulsifs*), pour moi c'était un peu comme méditer. Écouter et jouer une musique lente et répétitive m'a permis de m'apaiser l'esprit et de focaliser mon attention sur un processus créatif et par extension sur ce pouvoir de créer, présent en chacun de nous, qui permet de garder le contrôle de sa vie. Le premier album, *Impale Golden*, est construit sur des répétitions de mélodies et de textures, celui-ci est foncièrement plus rock même si le but reste le même.
***Invisible Mountain* voit se répéter le même motif musical sur chacun des cinq titres, mais porté par une instrumentation de moins en moins rock au fur et à mesure, pour se terminer sur de l'ambient synthétique. Est-ce pour symboliser une sorte d'ascension ? Vers un monde « éthéré » ?**
Oui absolument, de cette façon la structure du disque reflète le fait de composer, jouer et écouter de la musique ritualiste ou méditative. Bien que la métaphore d'un monde céleste soit pratique, il me paraît important d'ajouter que ce monde est bien réel et prend racine au sein de nos voies neuroniques comme tout paysage mental que nous construisons. Pas besoin d'avoir recours à la pensée dualiste pour le concevoir.
Est-ce que tes titres évoluent depuis leur conception jusqu'à leur enregistrement ?
Oui, je les écris par bribe pendant que je les enregistre, donc chaque partie est réexaminée avant d'atteindre sa forme finale. Ou ses formes finales. Ce processus permet une évolution importante, d'ailleurs lorsque les titres sont terminés mon rapport à eux semble changer encore.
J'ai lu que l'album s'inspirait du film de Jodorowsky *la Montage sacrée*, dans quelle mesure ?
J'interprète *la Montagne sacrée* comme une satire de l'épanouissement personnel tel qu'on s'imagine le concept en Occident. Dans le film, le processus d'accomplissement spirituel – ou de soi – est réservé aux riches, et se gagne grâce aux bénéfices provenant de la corruption et l'exploitation. Ce n'est que dans la séquence finale que les personnages se rendent compte qu'ils sont les seuls responsables de leur épanouissement spirituel. La tension au cœur du film de Jodorowsky – parmi d'autres influences – a joué lorsque j'ai mis au point le langage symbolique d'*Invisible Mountain*.
Justement, dans une chronique de l'album je lisais « *Avec Horseback ce n'est pas la destination qui importe mais le voyage* », es-tu d'accord ?
Oui, je m'intéresse davantage à la tension qu'à son relâchement, c'est vrai, avec le temps cette accumulation me paraît plus puissante qu'un climax. J'ai essayé de reléguer la libération couramment associée à la musique rock à un rôle plus servile afin de permettre une catharsis plus méditative et extatique.
Les lignes de chants typées black metal – des grognements malsains – semblent s'opposer aux ambiances stoner-blues, ambient et aériennes, que cherches-tu à exprimer via ce contraste ?
Je m'intéresse davantage à la texture des voix « extrêmes », leur aspect malsain n'en est qu'un parmi d'autres. Il n'existe pas de véritable conflit entre le mal et la beauté par exemple, ce sont des notions qui n'existent qu'à travers l'être humain et peuvent donc cohabiter. Leur juxtaposition peut paraître surprenante, car elle n'a pas été suffisamment explorée, c'est tout.
C'est la première fois que tu utilises ta voix, dans le cadre de Horseback du moins…
Oui, la grosse majorité de ce que j'ai enregistré avant *The Invisible Mountain* était purement instrumentale. Cette fois je voulais un chant, dont le rôle serait proéminant. Je ne voulais pas qu'on puisse étiqueter ce disque comme étant post-rock, stoner, psyché/drone ou black metal, j'ai donc essayé de synthétiser toutes ces influences.
Qui participe à l'album ?
De nombreux amis : Nick Petersen (Monsonia), John Crouch (Caltrop), Scott Endres (Suntan, MAKE), Jon Mackey (Sweater Weather) et Denis Kostromitin qui a réalisé ce fantastique artwork. Nous avons enregistré tous les morceaux sans jamais faire plus d'une prise, puis j'ai rajouté les voix et fait les overdubs chez moi.
Entre le premier album de Horseback et *The Invisible Mountain* tu as sorti un album solo dont le titre est *Approaching The Invisible Mountain*…
Oui, il s'agit d'une improvisation de 45 minutes à la guitare. J'expérimentais avec les effets : il est intéressant de constater à quel point la façon dont tu appuies sur les cordes de la guitare, la relation entre ce qui est en train de se passer sur le plan physique et ce que tu entends à ce moment-là, est encore accentuée lorsque tu en utilises.
Avec quel instrument as-tu débuté, quel est ton préféré ?
Enfant je jouais du piano et du violon, j'ai pratiquement tout oublié, désormais je suis plus à l'aise à la guitare.
As-tu d'autres projets ?
Oui, je joue de la guitare dans le groupe d'americana Mount Moriah, j'en ai aussi joué dans le groupe pop Un Deux Trois et j'étais batteur du groupe noise rock Year Of The Pig.
Tes influences semblent larges en tout cas, de Rhys Chatham, King Tubby et Talk Talk à Mayhem et Gorgoroth. Horseback est-il ta tentative de les marier ?
On peut facilement trouver un tas de points communs entre tous les artistes que tu as mentionnés, et c'est sur ceux-là que je me concentre justement. Je pense que les distinctions de genre sont inutilement restrictives et sont plus pratiques qu'utiles. Au lycée, j'écoutais beaucoup de black metal et il m'arrivait de m'endormir en en écoutant, car je trouvais cette musique terriblement hypnotique. À partir de là, je me suis mis à la recherche de musiques provoquant les mêmes effets et j'en suis arrivé aux compositeurs minimalistes, à la noise, au drone, etc. Toutes ces musiques sont liées. Les gens comparent beaucoup Horseback à Om et Earth depuis la sortie d'*Invisible Mountain* et je comprends très bien pourquoi, mais par exemple, je me suis plutôt inspiré des Stooges et de leur façon de répéter et répéter encore le même riff garage, sans jamais lasser. Et personne ne le devine. Mais mes artistes préférés sont Skullflower, Tony Conrad et Darkthrone, ceux qui brisent les frontières entre « bruit » et musique.
Quels sont tes projets dans l'immédiat ?
Des splits avec Locrian et Voltigeurs, un nouveau projet de Matthew Bower (Skullflower), puis un album bien noise et abrasif intitulé *Forbidden Planet*. Je travaille aussi sur un nouveau disque chez Relapse, *Half Blood*, ainsi que des collaborations avec Nicholas Szczepanik, William Fowler Collins et Locrian.

HORSEBACK
The Invisible Mountain
(Relapse/PIAS)
www.myspace.com/horsebacknoise

« *Hey Olivier ! Oh, je suis désolé, je sais que j'ai des questions à toi sur mon bureau depuis des mois…* » Effectivement, voilà plusieurs mois que nous courrons après Justin Broadrick. Depuis l'annonce de la reformation de Godflesh, après dix ans d'absence. Un brin stressé, le cheveu long, la barbe filandreuse et une casquette blanche vissée sur le crâne, Justin se confond en excuse, mettant la faute sur le compte d'une connexion internet capricieuse et de l'attaché de presse d'Hydra Head. Mouais, mouais. Pas grave, on savait que nous le coincerions ici. « *Vous vous connaissez ? Non ? Ben, voici Olivier, il m'a déjà interviewé plusieurs fois. Olivier, voici Ben Godflesh !* » À l'exact opposé, Ben Green, petite chemise et cheveux courts, paraît extrêmement relaxé. Nous sommes quelques heures avant leur grand retour scénique, au Hellfest. Une prestation malheureusement entachée par des problèmes techniques, mais qui a néanmoins confirmé les dires des deux musiciens : le metal industriel mécanique, froid et psychédélique de Godflesh les fait vibrer comme au premier jour.

Révolution par l'abstraction

Godflesh

IL N'Y A PAS QUE LA PRESSE METAL QUI AVAIT DU MAL À NOUS ACCEPTER, LES FANS DE METAL AUSSI. TU PARLES, NOUS ÉTIONS DES EXTRATERRESTRES POUR EUX. LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES ON S'EST SOUVENT FAIT LYNCHER SUR SCÈNE.

Alors, comment vous sentez-vous avant ce « premier » concert ?
Justin : Nerveux, vraiment nerveux, anxieux, stressé… tous les trucs du genre quoi ! (*Rires*) J'essaye désespérément de me relaxer. Ceci dit, je n'ai jamais cessé de jouer live toutes ces années et je stresse systématiquement. Enfin, aujourd'hui c'est un mélange de stress et d'excitation. Ben, lui, n'a pas donné de concert depuis dix ans et il est moins nerveux que moi !
Ben : Oh, de toute façon les concerts ne m'ont jamais stressé. Mais je suis tout excité, j'ai hâte de voir ce que ça va donner après toutes ces années. Nous avons répété il y a deux semaines et tout m'est revenu naturellement, exactement comme la dernière fois que j'avais joué ces morceaux. J'espère juste que tout va bien se passer au niveau du son.
Justin : Oui, ça me préoccupe aussi !
Vous avez donc joué vos vieux morceaux sans problème. Après toutes ces années, ça ne vous a pas fait bizarre ?
Ben : Oui et non. C'était un peu comme rendre visite à un vieil ami que tu es content de retrouver. Puis j'ai joué certains de ces morceaux pendant plus de dix ans et même une décennie après, mon corps s'en souvient, ils sont là, en moi. On appelle ça la mémoire corporelle je crois. Tout te revient presque automatiquement sans t'en rendre compte. Et pourtant, je n'avais plus pris une guitare autrement que pour jouer chez moi.
Qu'as-tu fait tout ce temps ?
J'ai travaillé dans un domaine qui n'a rien à voir avec la musique, j'aide des drogués dans un centre. C'est totalement différent, une autre expérience. Mais je suis resté fan de musique, elle a toujours autant d'importance pour moi.
Étiez-vous toujours en contact ces dernières années ?
Justin : Parfois oui, parfois non. Pas aussi régulièrement que nous aurions dû, mais nos vies ont tellement changé du tout au tout. On peut considérer que nous avons passé treize ans coincés dans une pièce tous les deux à l'époque, il nous a donc été bénéfique de s'épanouir dans d'autres projets chacun de son côté avant de se retrouver. Car si certaines choses n'ont pas changé, d'autres si : nous avons évolué en tant que personnes, mais nous nous sentons encore comme des frères. Il y a cette passion de la musique qui nous unit. Nous avons beaucoup de goûts communs, encore aujourd'hui. D'ailleurs, nous avons tout de suite retrouvé cette complicité créative et envisagé de monter de nouveaux projets musicaux ensemble, hors du cadre de Godflesh, ce sera des choses différentes. En rejouant ces chansons, nous avions l'impression de nous être quittés il y a quelques mois et non pas dix ans auparavant. Ben n'a rien perdu de ses talents de musicien, il a toujours continué à jouer de ma vieille guitare chez lui : la première guitare de Godflesh. Il s'établit une connexion spirituelle et physique entre nous deux lorsque nous jouons. Comme le disait Ben, la musique de Godflesh est une musique « du corps ». Et être de nouveau connecté avec ces instruments, ces chansons, d'un coup comme ça, c'était une sensation étrange finalement ! Mais ça ne nous a pas paru être une régression pour autant. Nous ne sommes pas dans le trip nostalgie comme beaucoup, car nous nous sentons mieux là où nous sommes aujourd'hui, plus à l'aise, sans pression de maisons de disques, sans nouvel album à défendre, juste des concerts à assurer, pour nos fans. Nous nous sentons plus libres.
C'est donc Ben Barbaud (programmateur du Hellfest) qui t'a sollicité ?
Oui, il essaye de me convaincre depuis plusieurs années, 3 ou 4 ans… Les premières fois qu'il m'a demandé, j'ai refusé catégoriquement. Je ne pensais pas que Ben serait intéressé et je ne pensais pas être intéressé non plus. Pour moi, de toute façon il était encore trop tôt… Les derniers mois de Godflesh ont été horribles. À la fin, après le départ de Ben, lors de la tournée en ouverture de Fear Factory, avec Paul Raven à la basse, ce n'était de toute façon même plus Godflesh… Ça ne compte pas pour moi.
Que penses-tu du Godflesh d'après ton départ ?
Ben : Je ne les ai pas vus sur cette tournée. Mais étant donné que Justin est le plus grand fan de Killing Joke au monde, je supposais qu'il était heureux de jouer avec Paul Raven, d'autant plus que sur cette tournée, Jaz Coleman s'est invité pour chanter « Requiem ». Après, Justin m'a expliqué qu'au contraire, tout ça l'avait décidé à arrêter…
Justin : On n'a pas fait grand-chose en définitive après le départ de Ben, juste cette tournée européenne. Et pour rebondir sur ce qu'il vient de dire, oui c'est vraiment durant ce show, lorsque Jaz est venu chanter « Requiem » que le déclic a eu lieu : j'étais là, sur scène avec la moitié de Killing Joke et Ted Parsons à la batterie en train de jouer du Killing Joke. (*Rires*) Ce n'était plus Godflesh.
Ben : Quelques années avant, on aurait trouvé l'événement historique, mais là…
Justin : … ça a juste été le début de la fin. Chaque autre concert qui a suivi, je me posais des questions, je ne me sentais pas à ma place… Je devais m'éloigner de tout ça. Je savais que je prenais un risque en arrêtant tout, mais je ne voulais pas devenir comme tous ces groupes qui continuent par nécessité, par lâcheté, juste pour le confort financier… Il fallait que je passe à autre chose. Franchement, je me voyais déjà travailler au Mc Do la semaine suivante, mais heureusement quelques personnes ont acheté le premier disque de Jesu (*rires*) et j'ai pu continuer.
Ce concert au Hellfest est soi-disant votre seule date…
Nous allons… (le blanc du suspens)… en donner d'autres. Dans des festivals, mais nous allons être très sélectifs…
L'ATP ?
Peut-être, oui, et le Supersonic. L'annonce va être faite la semaine prochaine en ce qui concerne le Supersonic…
Avec les Swans…
Oui, ils sont la tête d'affiche un soir et nous le suivant, c'est bizarre.
Vous étiez au Supersonic l'an dernier ?
Non.
J'y étais, j'ai vu Head Of David…
Ah ouais, je devais participer à ce concert. Mais je ne trouvais pas ça très approprié. Cette reformation était basée sur le line-up originel. Ils m'ont proposé de jouer de la guitare sur un morceau, mais j'ai préféré refuser, il fallait que ce soit eux et rien qu'eux.
C'était marrant, au moment de jouer « Dog Day Sunrise », Stephen a dit : « *maintenant on va vous faire une reprise de Fear Factory !* »
(*Éclats de rire*) C'est pas vrai ? Énorme… toujours aussi sarcastique…
Ben : Ça ne m'étonne pas, à 16 ans il était déjà comme ça…
Et justement, le fait que de tels groupes cèdent au jeu de la reformation, ça ne t'a pas influencé ?
Justin : Peut-être bien que oui… Lorsque leur reformation a été rendue publique, et même avant ça, quand ils me l'ont annoncée, j'ai pensé que ce n'était pas forcément une bonne chose… Mais lorsque je les ai vus prendre tant de plaisir à jouer ces vieux morceaux, ça m'a forcément donné à réfléchir et je me suis dit qu'ils avaient fait le bon choix. Ça n'a pas été un déclencheur non plus, mais ça a pesé dans la balance quant à ma décision concernant le retour de Godflesh.
Ben, quand Justin t'a téléphoné pour te proposer cette reformation, tu as hésité ?
Ben : Non, je n'ai pas mis longtemps pour dire oui. Ces dix dernières années, on m'a souvent demandé si ça me manquait, si nous allions rejouer, et franchement je pensais que ça n'arriverait jamais. Pour moi, Justin était passé à autre chose depuis la fin de Godflesh. Il jouait des musiques bien différentes et il avait tourné la page. Bref, quand il m'a demandé, j'ai dû mettre… dix secondes pour dire oui, et encore, sous le coup de la surprise !
Justin : Ah, ah, c'est vrai !
Ben : Je n'avais rien à perdre, c'est une opportunité pour moi. Et cette musique me parle toujours, elle me semble toujours aussi pertinente, je suis fier de cette partie de ma vie, je n'avais aucune raison de dire non.
Justin : C'est ce qu'on disait tout à l'heure, en définitive cette musique fait partie de nous. Et je n'ai pas l'impression d'être un has been en la jouant… Et pourtant, jamais je n'aurais cru dire tout ça il y a ne serait-ce que trois ans. Pour moi, il s'agissait du passé et il était enterré… Mais il y a encore une place pour notre musique dans le domaine des musiques heavy. Nous avons influencé toute une génération de groupes, mais personne ne sonne véritablement comme nous aujourd'hui, nous sommes toujours à part.
Ce n'est pas étrange de faire votre comeback dans un festival si « metal », vous n'avez jamais été fans du genre…
Ben : On a toujours été immergés dans cette scène. Nous étions chez Earache, nous tournions avec des groupes metal, donc nous ne sommes pas trop dépaysés. On a toujours été programmés soit dans des festivals arty/expérimentaux soit dans des festivals metal de toute façon.
Jouez-vous les morceaux de la même façon qu'autrefois ?
Justin : Oui. Enfin non. Nous les jouons de façon encore plus respectueuse des versions studio, nous tenons vraiment à ça. Nous n'allons pas proposer des « interprétations ». Nous voulons revenir à l'essence même de Godflesh, le Godflesh le plus pur : Ben, moi et les machines. La dernière fois que nous avons joué du Godflesh « pur », sans additif, c'était en 1996, ça fait donc très longtemps. C'est pourquoi il n'y aura pas d'invités, juste nous, les machines et un grand écran. Car nous avons toujours voulu en utiliser un, mais nous n'en avions jamais eu l'occasion jusqu'à présent. Dans une certaine mesure, nous allons jouer ces morceaux exactement comme nous aurions dû les jouer à l'époque. Lors des répétitions, c'est la réflexion que je me faisais : en définitive, la musique de Godflesh est une dérive abstraite du metal, ajouter des vidéos sur scène semble donc presque logique. Il est plutôt marrant de constater que tout un pan de la musique heavy s'est dirigé vers cette abstraction et le travail sur les textures ces dernières années : regarde Sunn O))) et consorts. Mais même par rapport à eux, nous sommes différents, toujours hors case.
Parlons un peu de la réédition de *Streetcleaner*, tu t'es vraiment investi dans celle-là.
Oui, j'ai pris les rênes. Ils ont réédité d'autres albums de Godflesh, mais se sont chargés de la remasterisation eux-mêmes. Heureusement, leur boulot n'est pas mauvais. Il y avait beaucoup de ressentiment entre Earache et nous, nous avions totalement coupé les ponts, etc. Puis récemment je me suis dit que de l'eau avait coulé sous les ponts et je leur ai demandé de me laisser m'en occuper cette fois. La réponse a été : « *oui, oui, bien sûr, pas de problème.* » On voulait reprendre un peu le contrôle de nos « produits ». Et heureusement, ils nous ont laissés faire, je me suis chargé du mastering et j'ai élaboré cette version « deluxe » – pour faire comme tout le monde – de l'album. On ne voulait pas qu'un gars de la maison de disques décide de tout. C'est ce qui se passe dans 90% des cas pour ce genre de rééditions, les groupes ne sont pas impliqués, et ça sert juste à générer de l'argent assez facilement. Ce qui ne risque pas d'arriver avec nous. (*Rires*) On voulait seulement être totalement satisfaits de cette réédition, après tout c'est notre album le plus « légendaire ».
Vous allez toucher quelques royalties cette fois ? (*Rires*)
Ouh la la… Earache n'a jamais été très net avec ces histoires d'argent, et si tu ajoutes les problèmes de licence, les contrats, etc. Franchement, si je commence à mettre mon nez là-dedans nous allons entrer dans le domaine légal et ne plus en finir… Nous ne toucherons absolument rien, c'est aussi simple que ça.
Tu penses toi aussi qu'il s'agit du meilleur album de Godflesh ?
Nous y sommes beaucoup attachés en tout cas. À l'époque nous ne savions pas quelles réactions l'album allait susciter. Quand on nous a annoncé que nous en avions vendu 2000, on n'en croyait pas nos oreilles. Et au final, on en a vendu plus de 100 000. En fait au départ, nous espérions surtout qu'il allait plaire à John Peel ! On a eu de bons retours de la presse généraliste en Angleterre, c'est surtout la presse metal qui a eu un peu de mal. C'est vrai, c'était un disque étrange, nous avions voulu mélanger toutes nos influences : de Killing Joke à Public Enemy, de Whitehouse à Black Sabbath, de Slab ! à Eric B & Rakim. Tu vois, le beat de « Christbait Rising » ? Eh bien c'est ma repompe de celui de leur « Microphone Fiend ». Mais dans un contexte si différent, qui aurait pu s'en douter ? (*Rires*) Avec le recul, je pense que nous sommes parvenus à digérer toutes ces influences sur *Streetcleaner,* dès notre premier album, c'est plutôt pas mal. Et il semble être considéré comme notre classique aujourd'hui.
Ben : Il n'y a pas que la presse metal qui avait du mal à nous accepter, les fans de metal aussi. Tu parles, nous étions des extraterrestres pour eux. Un groupe heavy, sans batteur, qui samplait des rythmes hip-hop. Les trois premières années on s'est souvent fait lyncher sur scène.
Justin : (*Rires*) Je me souviens d'un concert en première partie de Napalm Death à nos débuts,

en Écosse. Le public nous gueulait dessus : « *mais où est votre batteur ???!!!! Jouez plus vite !!!!!* » Certains montaient sur scène et nous hurlaient « *plus vite, bordel !!!* » Notre musique les rendait fous, ils voulaient du blast et rien d'autre.

Oui, tu écoutais beaucoup de hip-hop à l'époque, mais depuis Techno Animal, tu sembles avoir totalement laissé de côté cette influence. Tu en écoutes encore ?

J'aime surtout le hip-hop old-school, tu en trouves encore, mais rien de bien excitant. En fait ces dernières années je suis tombé sur des choses bien plus intéressantes du côté du r&b/rap/hip-hop mainstream que dans l'underground, les albums de Jay-Z par exemple. Mais c'est pareil pour la musique extrême actuelle, je n'en écoute plus beaucoup, mis à part du black metal déviant. L'approche de ces groupes me rappelle la nôtre : ce désir de « réduire » le metal, de le purger de ses attributs machistes, en en gardant uniquement l'essence et en utilisant la dissonance. J'écoute aussi certains trucs power electronics, notamment Prurient qui lui aussi peut-être associé au black metal, sa musique est hybride. Et Ben écoute encore moins de musique extrême que moi.

Ben : On écoute tous les deux plus de songwriters que de musique extrême, c'est sûr.

Désolé Ben, mais j'ai quelques questions concernant les autres projets de Justin…

Oh, mais pas de problème…

Le dernier EP en date de Jesu est justement sorti sur Caldo Verde le label de Mark Kozelek…

Oui ! Comme tu dois le savoir, nous sommes de gros fans des Red House Painters, Ben et moi, nous avons découvert le groupe ensemble.

Ben : Oui, vers 1992…

Justin : Ça m'a fait vraiment bizarre lorsque Mark s'est intéressé à Jesu. Pour moi c'était plus qu'un honneur, c'était du domaine de l'incroyable. Un de mes songwriters contemporains préférés – de tout l'univers ! – s'intéressait à ma musique ! C'est une énorme influence dans le cadre de Jesu, une influence qui n'a jamais fait surface du temps de Godflesh, mais beaucoup depuis.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Par l'intermédiaire de Zak Sally qui jouait dans Low. Je l'ai rencontré à Minneapolis et nous avons sympathisé. À un moment de la discussion, il m'a dit « *Hey, tu es un grand fan de Mark Kozelek, c'est un ami à moi. Tu sais qu'il est fan de Jesu, il voudrait venir vous voir en concert.* » Je n'en croyais pas mes oreilles. Il est effectivement venu à l'un de nos concerts, mais nous ne nous sommes pas croisés. Quelques semaines plus tard, il m'envoyait un mail en me disant qu'il avait adoré le concert et qu'il souhaitait sortir un disque de Jesu. Il était prêt à sortir un album, mais j'ai préféré lui proposer d'abord un EP pour qu'il puisse voir si ça lui convenait. Le prochain album de Jesu paraîtra donc aussi sur Caldo Verde.

Ah bon, pas chez Hydra Head, pourquoi ?

À travers Mark et Caldo Verde, la musique de Jesu va être de nouveau présentée à un tout autre public, et rien que cette perspective me motive. Même si Jesu reste un groupe heavy, il n'a rien à voir avec toute cette scène post-hardcore, je veux m'échapper de ça. Je ne renie rien et j'adore Hydra Head qui de la même façon m'a fait connaître à un nouveau public à l'époque. Dans la musique de Jesu certaines bases metal restent présentes, mais utilisées dans un contexte de « songwriting ». Du songwriting là aussi abstrait en quelque sorte. Et c'est pourquoi j'ai trouvé vraiment intéressant que quelqu'un comme Mark Kozelek se retrouve dans ce que je fais. C'est un nouveau contexte qui va me permettre de me présenter à un autre public qui n'a jamais été exposé à cette musique…

Oui, il doit vraiment apprécier ce que tu fais, car il ne sort pratiquement pas de disques hormis les siens…

Tout à fait. Je crois qu'il travaille juste avec deux autres artistes, dont une chanteuse.

Oui, Corrina Repp et Retribution Gospel Choir.

Oui, le label ne lui sert principalement qu'à sortir ses disques. Il en a eu assez de toutes les galères que tu rencontres souvent avec les labels et a décidé de tout gérer lui-même, et il continue. Avec la même attitude DIY que certains groupes punk en fait.

Le nouvel album de Jesu est donc enregistré ?

En partie. Enfin, seulement les versions demos. J'ai voulu m'éloigner un moment de Jesu, car nous avons sorti tellement de disques en peu de temps. Actuellement je me concentre sur ces concerts de Godflesh et c'est une bonne chose, ça m'a permis de prendre du recul par rapport à Jesu. J'ai déjà passé neuf mois sur ce nouvel album et je vais m'y remettre pendant deux ou trois mois pour le finaliser. Maintenant, je vais laisser s'écouler beaucoup plus de temps entre les disques de Jesu pour ne plus saturer les gens.

Qui jouera sur l'album ?

Pour l'instant, il n'y a que moi. Sur *Opiate Sun*, je jouais de tous les instruments. Ce sont des morceaux très rock : basse guitare, batterie, chant, pas d'électronique. Ils me font penser à du Hüsker Dü au ralenti. (*Rires*) Mais là, je pense faire appel à Ted Parsons pour les parties de batterie de l'album. Je ne suis pas un bon batteur, et je n'ai pas assez confiance en moi pour enregistrer un album entier. Un de mes meilleurs amis est batteur professionnel, je vais donc sûrement avoir recours à ses services aussi…

Diarmuid Dalton ne jouera pas de basse ?

Je ne pense pas qu'il joue de la basse sur l'album, non. Jesu est vraiment devenu quelque chose de plus en plus personnel.

Oui, j'ai vu que tu avais donné des concerts sous le nom Jesu, seul…

Juste un en fait, celui au Roadburn l'an dernier et c'était horrible ! J'imaginais que ça allait être intéressant, juste moi et un grand écran. Mais en fait, j'avais choisi de jouer deux morceaux très électroniques de vingt minutes. Dans un festival metal ! J'ai subitement réalisé que ce n'était pas une très bonne idée. (*Rires*) J'ai perdu toute confiance en mon show avant de monter sur scène, j'étais vraiment flippé… Bref, c'était catastrophique… Enfin, les gens m'ont dit avoir apprécié, mais je ne le ferai plus jamais…

Je pensais que tu avais aussi joué seul le concert en ouverture de Swervedriver…

Ah non, là nous étions deux.

Et c'était bien ?

Oui, fantastique ! C'était une très bonne affiche, Swervedriver et Jesu, et en plus dans l'une de mes salles préférées de Londres, l'ICA : bon son, un grand écran, j'adore jouer là-bas.

Sinon, je viens de tomber sur l'album de The Blood Of Heroes, et j'adore !

Oh, tu aimes ?! Cool !

Il y aura d'autres albums, des tournées ?

Pas de tournée, c'est sûr, juste une date unique dans un festival. Je ne suis qu'invité, donc pour la suite, je ne sais pas.

Oui, mais tu joues sur presque tous les titres au final…

Oui, c'est vrai. En fait, c'est Submerged, un Américain qui fait de la drum 'n' bass qui est à l'origine de ce projet. Il m'a contacté en me disant que Laswell et Enduser étaient partants, j'ai donc tout de suite accepté. Je crois que je joue de la guitare sur tous les morceaux, c'était bien fun en tout cas. J'ai aimé les pistes qu'ils m'ont envoyées : Bill Laswell est fantastique. Le résultat final m'a vraiment surpris quand j'ai écouté le disque, je me suis dit « *waouh, c'est bon !* »

Et Greymachine, il y aura d'autres albums ?

Oui, c'est sûr. Mais pas avant l'année prochaine, car c'est vraiment toute une organisation. D'autant plus qu'il y aura encore davantage de musiciens impliqués : Kevin Martin, Xasthur, Prurient… Nous allons avoir un gros line-up et sur le plan logistique ça va être compliqué : dix personnes en tout.

Et enfin Pale Sketcher, c'est un projet né de ton envie de séparer le « Jesu electro » du « Jesu rock » ?

Oui, c'est de l'electro pure, mais très émotionnelle. Pas « emo », hein : émotionnelle. C'est de la « sad boy electronica » : un peu l'exact opposé de Godflesh en somme !

GODFLESH
Streetcleaner (deluxe reissue)
(Earache/PIAS)

JESU
Opiate Song
(Caldo Verde)

THE BLOOD OF HEROES
s/t
(Ohm Resistance)
www.avalancheinc.co.uk

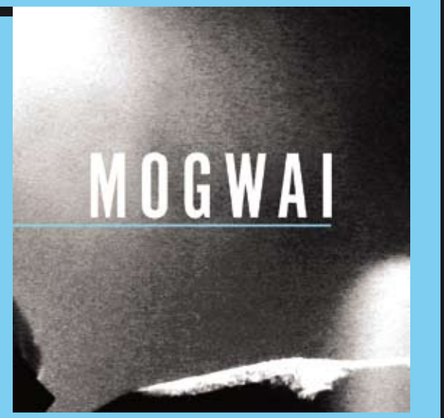
Le premier live du groupe culte de Glasgow

MOGWAI

SPECIAL MOVES
Live in Brooklyn, NY 2009

Sortie le 23 Août
CD+DVD / Box Deluxe et Digital

Inclus Burning le Film : Le concert de Brooklyn mis en image par Vincent Moon et Nat Le Scouarnec



ROCK ACTION [PIAS]FRANCE NOISE BE ROCK

THE SWORD

Warp Riders

Nouvel album des génies d'Austin
produit par Matt Bayles (**Mastodon**)

Le groupe le plus important du revival heavy stoner 70's

« *C'est le seul groupe à être plus cool que nous* ».
Lars Ulrich (Metallica)

En concert
24/11 PARIS – La Flèche d'Or

KEMADO RECORDS [PIAS]FRANCE NOISE

Dire de chaque disque d'un artiste qu'il est comme une tranche de vie, voilà bien un lieu un peu trop commun. Pourtant, Mark Oliver Everett (alias E, alias – à quelques nuances près – Eels) met tellement de sa personne dans ses albums, qu'il pourrait à lui seul redonner à ce vieil aphorisme archi-rebattu des airs de pimpante jouvencelle. Toute la merde du monde se donnant régulièrement rendez-vous sous ses semelles, sa discographie prend du coup des airs de montagnes russes émotionnelles : chaque album possède une humeur et une couleur propres. Heureusement pour Everett, l'humeur est aujourd'hui au beau fixe si l'on en croit le béat *Tomorrow Morning*, à sortir fin août. Troisième et dernier opus d'une trilogie entamée un an plus tôt (*Hombre Lobo* est paru le 2 juin 2009 et *End Times* le 19 janvier 2010), ce neuvième album est l'occasion rêvée pour *Noise* de proposer à son auteur une rétrospective complète.

Le jour d'après

Eels

J'AIME QUAND MÊME PENSER QUE *SOULJACKER* EST UN ALBUM POUR TOUTE LA FAMILLE… LA FAMILLE MANSON (RIRES)

Si tu veux bien, on va commencer par tes premiers albums solo pré-Eels : *A Man Called E* et *Broken Toy Shop*…
C'était assez bizarre. J'enregistrais compulsivement depuis mon adolescence sur un vieux quatre-pistes et ça n'avait jamais intéressé personne jusque-là (certainement à raison, parce que ce n'était pas très bon). Tous ces rejets n'ont pourtant jamais réussi à me faire abandonner. J'ai donc continué et à force, j'ai fini par m'améliorer. Lorsque j'ai déménagé de Virginie à Los Angeles, j'enregistrais le matin avant de partir pour mon boulot pourri et le soir en rentrant, je travaillais encore sur mes chansons. Finalement, quelqu'un a entendu une de mes cassettes et a tellement aimé qu'il a voulu me signer. C'était une vraie surprise pour moi vu que je ne tournais même pas, je me contentais d'enregistrer des cassettes – littéralement – dans mon placard.

BEAUTIFUL FREAK (1996)

Comment es-tu passé d'un projet solo à un groupe ?
Je connaissais Butch, le batteur, d'avant, et j'ai rencontré le bassiste, Tommy, à une fête. Il m'a dit « *fais-moi savoir si tu as besoin d'un bassiste* » et j'ai répondu « *justement, il se trouve que oui* » (*rires*). C'est aussi simple que ça.
Comment s'est passée l'écriture de ce premier album ?
Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'était pas un effort de groupe. J'avais juste composé et enregistré des tonnes de chansons entre *Broken Toy Shop* et ce premier album d'Eels. Une bonne partie de *Beautiful Freak* date de cette période. C'était une époque assez sombre : je venais de perdre mon contrat, je n'avais plus d'argent, je ne savais pas du tout ce que j'allais faire…
***Beautiful Freak* a pourtant été l'album qui t'a révélé…**
Pour un bref moment, oui (*rires*).
Ton morceau préféré de l'album ?
Pour tout te dire, c'est probablement l'album que j'apprécie le moins, mais il y a quand même des choses que j'aime bien dessus, comme « My Beloved Monster » ou… euh… en fait, je ne me rappelle même plus ce qu'il y a d'autre dedans. C'est trop vieux.

ELECTRO-SHOCK BLUES (1998)

Tu traversais une période horrible (*Ndlr : sa sœur se suicide et sa mère meurt d'un cancer du poumon*), et pourtant tu as trouvé la force d'écrire un album.
C'est étrange, car même si c'était évidemment une des pires périodes de ma vie, j'ai de très bons souvenirs de l'écriture et de l'enregistrement des chansons d'*Electro-Shock Blues*. Probablement parce que c'était les seuls moments où les choses allaient bien. Je pense que si l'album marche, c'est grâce à ça : j'allais très mal, mais écrire ces chansons m'a fait du bien.
Est-ce qu'à un moment il y a eu une vraie écriture de groupe dans Eels, ou est-ce que ça a toujours été toi qui écrivais et les gars qui jouaient ?
La plupart du temps, c'est moi qui écris tout en amont, mais je laisse toujours une porte ouverte pour que quiconque se trouve dans la pièce puisse apporter des idées. La plupart sont très mauvaises (*rires*), mais ça vaut quand même le coup parce qu'il y a toujours au moins une idée qui va sortir et à laquelle je n'aurais pas pensé tout seul.
Ta chanson préférée de l'album ?
Je dirais « 3 Speed », je trouve encore que c'est une de mes meilleures chansons. J'aime toujours la jouer en concert, ça doit vouloir dire quelque chose.

DAISIES OF THE GALAXY (2000)

À propos de cet album, tu as déclaré qu' « *Electro-Shock Blues était comme ce coup de fil au milieu de la nuit auquel on ne veut pas répondre, alors que* Daisies Of The Galaxy *était plutôt celui où on t'appelle le matin pour prendre un bon petit dej' bien chaud* »…
C'était une bonne période pour moi, oui. Je me suis vraiment démené pour me remonter le moral et j'avais l'impression de m'être sorti d'un des pires moments de ma vie. J'ai aussi déménagé dans une nouvelle maison, c'était un agréable sentiment de « nouveau départ ».
À l'époque, tu n'avais pas voulu que le premier single « Mr E's Beautiful Blues » soit incorporé à l'album, pourquoi ?
Les gens pensent souvent que je n'aime pas ce morceau, mais c'est faux. En fait, j'ai écrit cette chanson bien après avoir terminé l'album, qui est resté près d'un an sur les étagères du label. J'avais beau essayer, je n'arrivais pas à trouver un moyen de l'incorporer sans que ça me donne l'impression de foutre en l'air la cohérence de l'album, donc on l'a finalement mis à la fin, comme une chanson bonus.
***Daisies Of The Galaxy* est peut-être le premier album à avoir une identité sonore aussi marquée, est-ce que pour chaque album tu te poses des règles de base, des postulats de départ ?**
La plupart du temps, j'aime bien me poser ce genre de règles, oui. Ça permet de garder l'excitation d'un album à l'autre, c'est bon d'étirer un peu son imagination et l'emmener ailleurs. Mais je ne le fais pas pour le seul plaisir d'être versatile, il faut aussi que ça fasse écho à mes envies du moment.
Ton titre préféré ?
Je dirais le morceau-titre, « Daisies Of The Galaxy ». Certainement aussi une de mes meilleures chansons…

SOULJACKER (2001)

***Souljacker* est de loin ton disque le plus rock, y avait-il une volonté de clasher avec le reste de ta discographie ?**
Quand j'y repense aujourd'hui, je me rends compte à quel point le changement était radical alors qu'à l'époque je n'en avais pas conscience ; j'avais seulement l'impression de suivre une envie naturelle qui m'amenait à la prochaine étape. Je savais bien sûr en le faisant que le son était plus dur, mais ce n'est qu'une fois fini que je me suis rendu compte à quel point ça l'était. Je comprends que certains fans aient pu se dire « *wow, qu'est-ce que c'est que ce truc ? Je l'ai vu en concert l'année dernière et c'était joli, mais là…* » J'aime quand même penser que c'est un album pour toute la famille… la famille Manson (*rires*).
Ta chanson préférée ?
J'aime beaucoup la deuxième, « That's Not Really Funny », mais c'est parce que John Parish l'a écrite presque en entier. C'est peut-être pour ça qu'elle est si bonne… J'aime aussi « Fresh Feeling » et « Bus Stop Boxer ». J'ai le droit d'en choisir plus d'une ?
Oui, oui. Penses-tu que travailler avec John Parish a pu influencer le son de cet album ?
On pourrait croire que je lui dois les chansons les plus rock de l'album, pourtant j'avais déjà écrit « Souljacker part 1 » et quelques autres avant qu'il n'arrive sur le projet. Par contre, il y a d'autres morceaux comme « That's Not Really Funny » sur lesquels il a presque tout fait.
Le clip de « Souljacker part 1 » a été réalisé par Wim Wenders, comment t'es-tu retrouvé à travailler avec lui ?
C'était marrant de travailler avec lui. Il m'a appelé un jour en me disant qu'il voulait « *faire un clip pour "Souljacker" où il n'y aurait qu'Eels et des filles en bikini, ça se passerait dans une prison de Berlin Est et on tourne ce samedi.* » J'ai répondu « *OK.* »

SHOOTENANNY! (2003)

D'où vient le titre de cet album ?
Une « Hootenanny » est une fête en Amérique où tout le monde joue de la folk, je me suis demandé ce que ça donnerait si quelqu'un y amenait des flingues ; ça ferait probablement « Shootenanny ». C'était une sorte de commentaire sur ce qu'il se passait aux États-Unis à ce moment-là, avec des gamins qui commençaient à s'entretuer dans les lycées. On dit souvent que c'est mon album « folk » à cause de la référence à Hootenanny, mais j'y ai quand même injecté pas mal de guitares pour matérialiser le côté agressif des flingues, qui m'intéressait plus.
Tu as enregistré *Shootenanny!* en dix jours, alors que tu étais en plein travail sur *Blinking Lights And Other Revelations*, ton double album qui allait sortir juste après…
Oui, c'était une sorte de récréation en plein milieu du processus de composition de *Blinking Lights*… C'était une période très difficile pour moi, Eels n'existait plus vraiment en tant que groupe, et je collaborais avec pas mal de gens différents pour donner corps à une vision plutôt ambitieuse. *Shootenanny!* a été l'occasion de m'éloigner un peu de tout ça et me recentrer sur l'écriture et l'enregistrement de chansons…
Ton titre préféré ?
Probablement « Love Of The Loveless ».
C'est marrant, depuis le début tu n'as jamais cité une seule fois un morceau qui a servi de single…
Pas forcément, dans le cas présent justement, j'aime bien aussi « Saturday Morning », qui était le seul single de *Shootenanny!*. Mais c'est vrai qu'en général ce ne sont jamais mes préférés. C'est pour ça que je ne devrais jamais bosser dans un label : je ne saurais pas choisir les bons singles. Remarque, je trouve qu'ils n'y arrivent pas forcément mieux non plus, donc autant que ce soit moi qui choisisse mes propres singles.

BLINKING LIGHTS AND OTHER REVELATIONS (2005)

Là on arrive au gros morceau…
C'est clair que c'était une bête !
Comment s'est passé le travail sur cet album ?
C'est assez dur à mesurer en définitive, parce que l'album a été créé par petits bouts au fil des années. Il correspond à beaucoup d'états différents, de phases que j'ai traversées pendant que j'essayais de lui donner vie. C'était un vrai soulagement quand je l'ai enfin terminé.
Est-ce qu'après tout ce travail, tu le considères comme « complet » ?
Oui, j'en suis très fier au final, mais bon… en même temps, c'est moi qui l'ai fait, donc je ne vais pas te dire le contraire (*rires*).
Quelle est ta chanson préférée sur cet album ? Tu peux en choisir plusieurs…
Hmm, il y en a tellement… Encore une fois, j'aime le morceau-titre, « Blinking Lights For You », et aussi « Ugly Love »… Mais il y a tellement de chansons sur cet album, je ne pourrais pas toutes te les citer.
Il y a un peu plus d'un an, tu as sorti un coffret monstrueux à 200 $ pour la version vinyle de l'album, peux-tu nous en parler ?
Tous les albums d'Eels étaient sortis en vinyle jusqu'ici, sauf celui-ci, parce que la maison de disques disait qu'il était trop long et qu'il faudrait au moins six vinyles pour le contenir entièrement. Or je n'ai jamais voulu le croire ; vois-tu, c'est une pure coïncidence mais *Blinking Lights* a exactement la même longueur que le *White Album* des Beatles, et il tient sur deux disques. C'est bien sûr différent puisque le son n'était pas aussi ample à l'époque, mais même en prenant plus de bande passante, *Blinking Lights* tenait facilement sur trois disques. Il y a un an et demi, j'ai enfin récupéré les droits du disque et j'ai pu enfin le sortir en vinyle sans passer par le label, donc je me suis dit autant en faire quelque chose d'un peu exceptionnel. D'où le coffret à 200 $.
Sans comparer bien sûr, dirais-tu que *Blinking Lights* est un peu ton *White Album*, justement ?
C'est ce qui s'en rapproche le plus vu qu'il s'agit de mon seul double-album à ce jour, mais il est plutôt orange et violet, donc pas très blanc… (*rires*).

EELS WITH STRINGS, LIVE AT TOWN HALL (2005)

On va s'écarter un peu de la discographie studio pour parler un peu de tes concerts, et notamment celui-ci, que tu as enregistré lors d'une tournée avec un orchestre de cordes. Est-ce important pour

toi que chaque tournée ne ressemble pas à la précédente ?
C'est tout simplement ce genre d'artistes qui m'intéresse et que j'aime aller voir : ceux qui vont me surprendre en concert, qui vont constamment se réinventer, et réorchestrer leurs chansons pour qu'elles ne sonnent pas comme sur disque. Je traite donc mon public comme j'aimerais qu'on me traite quand je suis dans le public. Tu ne peux pas faire plaisir à une audience si tu n'es toi-même pas heureux. Donc j'essaye d'abord de rendre heureux le « moi-ado-de-15-ans-qui-va-aux-concerts ».
Et ça marche…
Malheureusement, ça ne marche pas pour tout le monde. Il y a des gens qui préféreraient revoir le même concert que la fois d'avant. Mais ce n'est pas moi, je n'arrive même pas à le comprendre… J'ai bien conscience que c'est un peu difficile de me suivre, et que je demande parfois beaucoup à mes fans. Mais j'aime ces fans hardcore qui s'accrochent et qui appréhendent en bloc tout ce que je fais. Ce sont mes préférés parce que c'est le genre de fan que je suis moi-même : j'aime être constamment surpris par les artistes que j'aime.

MEETS THE EELS (BEST OF) (2007)

Ce premier best of représente-t-il une porte qui se ferme et une nouvelle ère qui s'ouvre ?
Disons qu'il tombait bien. Le label allait le sortir de toute manière, donc je me suis dit qu'à choisir, il valait mieux que je m'investisse. Après *Blinking Lights*, je me sentais complètement vidé. Je venais de commencer à écrire mon livre, *Things The Grandchildren Should Know*, et j'allais réaliser le documentaire sur mon père (*Ndlr : un théoricien de l'application de la physique quantique aux mondes parallèles*), c'était le bon moment pour mettre le passé derrière moi. Mais maintenant c'est un peu bizarre, c'est comme si j'étais aujourd'hui dans un « tome 2 » de ma vie… Normalement, tu sors un best of quand tu es à la retraite.
À quel moment t'es-tu vu switcher d'artiste de major à artiste au suivi plus « culte » ?
Je pense qu'on a toujours relevé de la deuxième catégorie, et qu'il y a seulement eu un bref moment où on nous voyait tout le temps sur MTV et on nous entendait partout à la radio, mais ce n'était qu'une anomalie. Ceci dit, ce statut « culte » est probablement la meilleure situation, je ne pense pas que je serais très à l'aise avec l'idée d'être une priorité pour un label, à devoir faire de la musique pour tout le monde : si c'était le cas, ce ne serait certainement pas très bon. Je vends assez d'albums pour pouvoir enregistrer celui d'après, et pour moi c'est un succès.

USELESS TRINKETS (2007)

En même temps que ton best of est sorti ce double CD de raretés et de faces B qui constitue un peu la porte de derrière de ta discographie entière. On n'y trouve pourtant pas les chansons que tu as écrites pour certains films comme *Shrek 2* et *3*… Est-ce un autre exercice de travailler pour le cinéma ?
Oui, c'est amusant parce que tu fais des choses que tu ne fais pas en temps normal, c'est comme si on te donnait un devoir à faire. On te demande d'écrire quelque chose qui doit coller avec ce que tu vois avec tes yeux, c'est une autre approche de la musique. Et le côté « one shot » donne au tout des airs de récréation. J'aime bien faire ça de temps en temps.
En 2003, tu as même écrit un « score » pour le film *Levity*…
Oui, c'est encore un autre exercice. Et je n'ai vraiment pas aimé. C'est trop dur. J'aime bien ne faire les choses qu'une fois, la plupart du temps quand une chanson est finie, elle est finie. Là il fallait constamment reprendre la musique que j'avais écrite pour qu'elle colle au film. Et puis tu travailles pour quelqu'un, et je me suis rendu compte que je n'aimais pas ça (*rires*).

HOMBRE LOBO (2009)

On arrive à la trilogie que tu as entamée l'année dernière. Est-ce que dès les premières notes composées pour *Hombre Lobo*, tu savais déjà que ça serait un triptyque ?
Oui, je savais dès le départ que ce serait constitué de trois éléments distincts. Après, comme toujours, c'était aussi un miroir de ce que je vivais à ce moment-là, donc ces trois ambiances très différentes sont toutes arrivées au « bon » moment, si j'ose dire – *End Times* n'était visiblement pas une très bonne période de ma vie. Mais à la fin, la trilogie fonctionne.
***Hombre Lobo* est un album basé sur le désir et la chair, comment l'as-tu appréhendé ?**
Ce sont tout simplement des choses que je n'avais pas l'impression d'avoir suffisamment dans mon catalogue, et puis j'ai fini par réaliser que personne n'en avait assez de nos jours. La scène indie rock est devenue tellement sérieuse aujourd'hui qu'on dirait qu'ils ont tous oublié d'où vient le terme « rock'n'roll » et la dimension sexuelle que ça sous-entendait à l'époque. *Hombre Lobo* était ma tentative de réintroduire cet élément dans le mélange…
Quelles sont tes chansons préférées ?
Je dirais les deux premières de l'album : « Prizefighter » et « That Look You Gave That Guy ».

END TIMES (2010)

***End Times* est un de tes albums les plus, disons tristes…**
C'est vrai qu'il faut être dans un certain état d'esprit pour l'écouter, mais j'aime les disques comme ça. Malgré tout j'ai toujours su que les choses allaient s'améliorer à la fin, c'est pour ça que je ne considère pas cet album comme déprimant, parce qu'il n'est pas désespéré. Triste oui, mais pas désespéré. Quand tu regardes le titre, « La Fin des temps », et celui de l'album d'après, « Demain matin », ça met les choses en perspective et change la signification d'*End Times* : « *comment ça peut être la fin s'il y a un lendemain matin ?* » Je ne me suis pas inquiété du ton triste d'*End Times* parce que je savais que j'avais encore une autre chance après de toute façon…
Est-ce la raison d'être du morceau « On My Feet », qui termine l'album sur une note plus positive ?
Complètement oui. Je savais où je devais aller ensuite… « On My Feet » ouvre la porte pour *Tomorrow Morning*…
Quelle est ta chanson préférée ?
Je dirais « In My Younger Days » ou alors le morceau-titre, « End Times ».

TOMORROW MORNING (2010)

Ce qui nous amène donc à ce dernier album. Dirais-tu que c'est un album d'amour ?
D'amour pour le monde, oui, d'amour pour la vie.
Tu y parles beaucoup d'une fille…
Oui, il y a de ça aussi. C'est une fille, c'est la vie, c'est pas mal de choses, en fait… C'est se lever le matin et avoir le choix entre apprécier ce que tu as ou te plaindre de ce que tu n'as pas. Ce matin-là, j'ai décidé d'apprécier ce que j'avais.
Est-ce la première fois que tu utilises une boîte à rythmes ?
J'en ai déjà utilisé par le passé, mais pas dans ces proportions. L'album est en fait né de deux idées séparées que j'avais à ce moment-là : d'un côté je voulais faire un album très électronique à base de claviers et de boîtes à rythmes, à la Peaches – que j'aime beaucoup –, et de l'autre côté je voulais un son très chaud, très lumineux pour donner cette impression de célébration de la vie. Et pendant longtemps je n'ai jamais envisagé de mêler ces deux approches. Mais une fois que j'ai essayé, c'était devenu un nouveau challenge de « réchauffer » ces instruments froids.
Au final, c'est peut-être ton album le plus « joyeux »…
Je pense que c'est plus difficile d'écrire des chansons joyeuses, ou du moins de celles qui ont un sens. Pour une raison qui m'échappe, ça me semble plus simple d'écrire des chansons tristes et dépressives.
Ton morceau préféré ?
Sans hésiter « Looking Up », je crois même que c'est le meilleur que j'aie jamais écrit.
Et finalement, as-tu un album préféré ?
En fait, je ne suis pas trop du genre à avoir un album préféré. Je sais que beaucoup d'artistes vont te dire que leur dernier album est celui qu'ils préfèrent, que c'est le plus abouti, bla bla bla, mais dans mon cas, il s'agit vraiment de *Tomorrow Morning*. Je n'ai jamais ressenti autant de plaisir à écouter un album que j'ai fait par le passé…
Plus de quatre ans se sont écoulés entre *Blinking Lights* et le début de cette trilogie, as-tu eu besoin de te ressourcer après avoir tout donné sur ton double album ?
Oui, c'était le bon moment pour moi de faire autre chose, comme écrire un bouquin. Je n'en ai pas forcément tiré de nouvelles idées, mais ça m'a donné du temps et de l'espace. Parfois, le plus important dans ce que tu fais, c'est ce que tu ne fais pas. Il est parfois nécessaire de disparaître pendant un an pour se réinventer.
Maintenant que cette trilogie est terminée, *what's next* ?
C'est une période assez difficile pour moi parce que cette trilogie touche à sa fin après m'avoir occupé l'esprit pendant un sacré bout de temps. Le troisième album est sorti début août, on va partir en tournée pour le défendre et une fois la tournée finie, je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais faire ensuite. Il m'arrive de temps à autre de me retrouver dans cette situation, mais ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. C'est à la fois excitant et flippant, mais l'excitation l'emporte malgré tout. Tout est possible à présent.

EELS
Tomorrow Morning
(E Works/Vagrant)
www.eelstheband.com

Ad Lib
Arandel

Avec *In D*, Arandel livre un premier album à l'architecture renversante. En hommage au *In C* de Terry Riley sorti en 1964, cet inconnu, masqué jusqu'alors, construit son propre univers au-delà de tout carcan électronique (minimale organique ? krautrock ? prog ? néo-classique ? ethno dub ?) et nous dévoile quelques recoins de son mystérieux et fascinant laboratoire sonore. En attendant de le découvrir sur scène en septembre au Grand Rex…

Pourquoi intituler ton premier album en hommage à *In C*, pièce maîtresse de la musique répétitive ? N'as-tu pas peur d'être prisonnier d'une étiquette d'emblée, en tout cas sur le papier ?
À mon sens, la comparaison avec Terry Riley s'arrête à ce titre en forme de clin d'œil. Cet hommage était une façon de poser quelques points de repère, à la fois pour l'auditeur, mais aussi pour le projet en lui-même. Définir d'où je viens, et où nous allons ensemble. Après, ce n'est qu'un point de départ, et il n'appartient qu'à moi de ne pas en rester là.
En quoi la musique répétitive serait-elle au centre de tout ?
Je ne sais pas si elle est au centre de tout, mais à la base des musiques électroniques, certainement. C'est amusant d'ailleurs, qu'historiquement, l'aspect répétitif soit à l'origine même de la musique, et qu'en même temps il incarne aujourd'hui une certaine idée de la modernité, voire de la musique « du futur ». La musique minimaliste new-yorkaise est comme le chaînon manquant entre la tradition folklorique et le modernisme. D'ailleurs quelqu'un comme Steve Reich, par ses études à la fois des musiques tribales et des possibilités électroniques, illustre assez bien cette idée.
Ta bio évoque un « dogme sonore » que tu te serais imposé (utilisation exclusive de « vrais » instruments, pas de sampler). Avais-tu besoin de ce cadre pour créer paradoxalement plus librement ?
Disons que je voulais faire l'expérience de la création au sein de ce cadre-là, oui. Pour moi, le MIDI, c'est l'anti-contrainte : tout est facile, tout est rapide, et surtout : tout est possible. Et au final, la facilité mène souvent à une impasse. Les chances de se perdre en route sont beaucoup plus importantes, et celles de développer un langage qui nous est propre en sont réduites d'autant. Ça me parait beaucoup plus intéressant de buter contre les parois d'une contrainte, et se demander « *puisque je ne peux pas le faire comme ça, qu'est-ce que je peux faire pour contourner l'obstacle, et si je prends un autre chemin, où est-ce que ça va mener ?* » C'est au fond le principe des fameuses stratégies obliques de Brian Eno.
Même si le dogme instauré ici suppose un tas de contraintes, tu réussis le tour de force de rendre ton univers sonore accessible voire carrément dansant, inspirant, onirique par endroits autrement que par une transe répétitive. Ce qui semble pour le coup assez éloigné des univers de Steve Reich, Stockhausen ou Terry Riley justement. Quel univers musical te transporte particulièrement ?
Hmm… j'aime autant la mélodie que la répétition, et précisément avec Arandel, c'est aussi ce point de rencontre que je recherche. Ces deux aspects sont d'ailleurs assez fascinants à observer dans la musique minimaliste new-yorkaise. Alors que Reich, ou Stockhausen que tu cites, avaient cette volonté de sortir de l'académisme mélodique, harmonique et narratif, Glass ou Riley ont, eux, réintégré assez rapidement la mélodie, le thème, l'histoire dans leurs compositions. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si ces deux derniers ont beaucoup servi le cinéma. Sinon à côté de ça, je suis assez fasciné par les pionniers, les faces B, les projets oubliés dans les archives des maisons de disques qu'on redécouvre 30 ans après, les albums perdus, les sorciers du son, les chercheurs et les laboratoires en général, et la véritable fin cachée des morceaux qui se terminent en fade-out.
Pourquoi ces non-noms de morceaux, dans le désordre ? Est-ce uniquement pour qu'on te pose la question ?
Ne pas donner de nom aux différentes variations, c'était surtout une volonté de ne pas influer sur la façon dont l'auditeur allait s'approprier le morceau. Et ainsi laisser sa seule imagination décider de ce dont le morceau parlait, ce qu'il racontait, là où il l'emmenait. Donc, les morceaux ont été simplement numérotés dans leur ordre de composition (du premier au dixième), et on les a « ré-ordonnés » sur l'album pour donner une cohérence et un sens à cette suite de variations.
Hormis Fredo Viola, as-tu fait appel à d'autres collaborateurs sur *In D* ? Comptes-tu le faire par la suite ?
Pas mal de monde a collaboré à l'album, en fait. Nicolas Colas a préparé de façon acoustique tous ces petits sons qui grouillent sur « In D#5 » et ces enregistrements fantômes d'une carrière de pierres dans « In D#10 ». Manvoy de Saint Sadrill a enregistré des parties de sax ténor, et Joseph Merrick a fait les trombones. Il y a eu aussi une section de cordes – Amélie Bouard au violoncelle, Pierrick Monnereau au violon et Mathieu Destailleurs à la contrebasse. Et bien sûr Stéphane Garry (de Pokett) qui a mixé l'album à l'arrivée. Il y a vraiment cette envie qu'Arandel reste un laboratoire, un champ d'exploration, de rencontres, d'expériences. Et bien sûr, ça passe par les collaborations.
Ton « Carols mix » pour *Tsugi* a été la seule « composition » que l'on pouvait entendre avant cet album et supposait une véritable maîtrise du mix, entre autres. Quel événement a été le déclencheur de cette orientation ou de cette démarche ?
Je ne suis pas DJ, je n'ai pas de technique et je serais incapable de construire un set « classique ». L'idée de ce mix, avant la sortie de l'album, était davantage de présenter une sorte de portrait chinois d'Arandel, une note d'intention qui le définirait en documentant ses influences : de la techno (James Holden, Rechenzentrum, Carl Craig), de la musique contemporaine (Arvo Pärt, Steve Reich), des amis (Nicolas Colas, Agoria, Sylvie Marks, Baiekesh) et des choses un peu plus « pop » (Juana Molina, David Crosby).
J'arrête de tourner autour du pot, pourquoi avoir choisi l'anonymat Mr. Hyde ?
Pour plein de raisons. D'abord parce que je ne suis pas le sujet du spectacle, mais simplement son marionnettiste. Ce n'est donc pas sur moi qu'il faut braquer les projecteurs. Aussi parce que dans l'idéal je veux pouvoir laisser la porte ouverte pour qu'un jour d'autres personnes puissent animer Arandel et qu'il ne soit pas lié à un seul et unique créateur identifié. Et pourquoi pas même qu'Arandel devienne sa propre chose. Et puis c'est aussi une façon en 2010 de poursuivre l'expérience d'un projet anonyme, et de sa possible survie en marge des codes du star system. Et ça n'a rien de très nouveau, surtout dans le domaine des musiques électroniques. Mais de temps à autres, surtout pour répondre au culte médiatisé de l'individu, je crois que ce n'est pas inutile de remettre ce genre de questions sur le tapis…

ARANDEL
In D
(InFiné/Discograph)
www.myspace.com/arandelmusic

Poursuivant son parcours en marge, aux confins du metal le plus retors, Starkweather nous a récemment offert *This Sheltering Night*, nouvel album paru sur le label Deathwish (dirigé par Jacob Bannon de Converge) : un recueil alternant longues pièces épiques et interludes ambient signés Sophia Perennis et Oktopus du groupe hip-hop Dälek, également producteur du disque. Rejoint par un guitariste additionnel, Bill Molchanow, féru de solos technodeath, le groupe signe ainsi son œuvre la plus aboutie, en attendant de futurs splits qui s'annoncent d'ores et déjà surprenants à en croire les descriptions de Todd Forkin (guitare) et Rennie Resmini (chant).

Me(n)tal madness
Starkweather

MÊME APRÈS VINGT ANS JE ME SENS PHYSIQUEMENT ET MENTALEMENT MALADE AVANT DE MONTER SUR SCÈNE, ÇA NE S'ARRÊTE PAS TANT QUE LA DERNIÈRE NOTE N'EST PAS JOUÉE.

Pourquoi *This Sheltering Night* a-t-il mis autant de temps à sortir ? On sait que vous n'êtes pas des rapides, mais…
Rennie Resmini : Mettre fin aux engagements contractuels avec Candelight a pris du temps. Sans compter le fiasco des rééditions. Jacob Bannon a engagé un avocat pour démêler l'histoire et une fois les obligations remplies nous avons pu rejoindre Deathwish. Candelight envisageait de sortir les quatre titres qui nous restaient des sessions de *Croatoan* en bonus de l'édition européenne. Seules les prises de batteries avaient été terminées. Mais nous n'aimions pas cette idée, ni celle de décaler la sortie entre les différents continents alors nous avons pensé à sortir un mini CD.
Todd : Nous sommes entrés au DeadVerse studio avec les prises de batterie des titres « Bustuari », « Epiphany » et « All Creatures Damned And Divine » en novembre 2007 et nous les avons terminés. La seconde partie du disque, « One Among Vermin », « Martyring » et « Broken From Inside » a été enregistrée courant 2008 dans le même studio. Étant donnés nos emplois du temps, on enregistre par session de trois ou quatre jours. On doit aussi faire avec la disponibilité d'Alap Momin (*Ndlr : Oktopus, du groupe hip-hop Dälek*) puisqu'il vit en Allemagne. Bout à bout on doit avoir dix jours d'enregistrement et de mix, ce qui reste une courte durée au final.
***This Sheltering Night* présente un son plus metal, avec ces solos de guitare hallucinants, comment Bill a-t-il rejoint le navire ?**
Bill Molchanow jouait dans le groupe qu'avaient Harry et Vince Rossa (*Ndlr : batteur et bassiste*) avant et au début de Starkweather. Il s'appelait Netherworld et jouait un metal progressif dans la veine de Queensrÿche et Fates Warning. Déjà à l'époque sa technique était hallucinante. Bill a déménagé à San Diego pour bosser au Ministère de la Sécurité Intérieure, mais je me suis dit que ce serait cool qu'il participe aux nouvelles compos. Je sais que je me plains souvent de l'arrivée du numérique en musique, mais sans ça sa participation aurait été difficile. On s'est échangé nos idées par e-mail puis il a enregistré les trois premiers titres au DeadVerse en une seule journée. Notre musique étant assez alambiquée, il a dû envisager son apport de façon moins traditionnelle que pour ses autres projets. Ensuite il a enregistré ses solos pour « Broken From Inside », « One Among Vermin » et « Martyring » sur son ordinateur portable et nous les a mailés. Je n'ai jamais entendu quelqu'un concilier aussi bien technicité et émotion, il possède un talent incroyable, je n'aurais jamais pu en faire autant.
Rennie : En fait, Bill avait déjà participé à l'enregistrement d'un titre de Starkweather, le solo qu'on entend sur la première version du titre « Hushabye: Goodnight » présente sur les rééditions d'*Into The Wire* et *Crossbearer* et sur la compilation *Definitely Not The Majors* sortie en 1997 ou 1998.
On trouve des éléments jazz metal, des signatures rythmiques bizarres, des solos qui peuvent rappeler la scène technodeath (Cynic, Atheist, Pestilence…), vous semblez aller dans une direction toujours plus metal au détriment du hardcore.
Je pense qu'on a toujours été davantage metal. Nous n'avons jamais composé de structures classiques couplets/refrains. Les cassures rythmiques, les changements de ton ont toujours été présents, seuls les solos de guitares leads sont vraiment nouveaux. Nous avons toujours été influencés par des groupes plus techniques que nous : Mind Over Four et son *Goddess*, King Diamond/Mercyful Fate, King Crimson, Watchtower, Atheist, Morbid Angel, etc. À ça tu ajoutes nos outsiders comme Voivod, Void, Die Kreuzen ou Articles Of Faith.
Todd : J'ai lu certaines chroniques de notre dernier album qui nous décrivent comme un groupe technique et citent les formations que tu mentionnes, Atheist, Cynic, Pestilence, mais je ne vois pas vraiment pourquoi. Ces groupes démontrent une maitrise irréprochable de leurs instruments et pourraient jouer n'importe quoi. Je ne parle qu'en mon nom, mais en ce qui me concerne Starkweather reste la seule musique que je suis capable de jouer. Je suis très limité, je ne peux même pas jouer de reprises. Je suppose que ce sont les solos de Bill qui ajoutent cette dimension. Les breaks, cassures, changements nous sont naturels, nous ne nous forçons pas. Nous n'avons jamais abandonné le hardcore parce que musicalement nous n'avons jamais fait partie de cette scène. Je rejoins Rennie lorsqu'il affirme que nous sommes un groupe de metal avec une éthique de travail hardcore. Beaucoup de groupes de cette scène ont influencé ma vision des choses, peu la musique que j'écris en revanche. Quant au reste du groupe, Harry et Vince, ils ne se sont jamais sentis proches de cette scène.
Vous vous décrivez souvent comme des « barbares autodidactes », ne pensez-vous pas que les gens qui dépassent leurs limites techniques pour envisager la musique sous un angle différent sont précisément les musiciens qu'on préfère en général ?
Todd : Nous sonnons ainsi car nous ne savons pas sonner autrement. Si notre ignorance peut nous limiter, elle nous permet aussi de ne pas nous sentir contraints par de quelconques règles théoriques. Tu peux considérer Steeve Hurdle de Gorguts ou Negativa comme un bon exemple de cette approche, je suis quasiment sûr qu'il n'a pas de background classique. Mais l'approche qu'il a de son instrument est inédite, libérée d'idées préconçues, il a développé un langage nouveau. J'aime dire qu'avant d'entendre l'album *Obscura* de Gorguts je n'avais que vingt-six lettres à mon alphabet et une infinité ensuite. La dissonance, la beauté décalée nous seraient probablement étrangères si nous avions reçu un enseignement classique. Pour moi les meilleurs guitaristes sont ceux qui semblent venir d'une autre planète : Piggy de Voivod, Trey de Morbid Angel et Steve Procopio de Human Remains par exemple, ils ont un talent de composition et une technique remarquables.
Est-ce que les parties de Bill seront jouées d'une façon ou d'une autre en live ?
Rennie : Non, nous envisageons les enregistrements et la scène comme deux expériences bien distinctes. La deuxième est plus crue, écorchée et directe, la première plus léchée avec beaucoup de textures et de détails qui se révèlent à chaque écoute. Todd joue des parties tout en textures, nous avions d'ailleurs une blague à ce sujet pendant l'enregistrement, nous lui disions que pour retranscrire correctement les compos il faudrait un mini concert de Glenn Branca (*Ndlr : guitariste avant-gardiste ayant dirigé une centaine de guitaristes en même temps pour certains de ces concerts*). Il nous faudrait au moins deux guitaristes pour tout jouer, si Bill vivait toujours dans le coin nous lui offririons le poste sans hésiter, il a grandi avec les frères Rosa.
Todd : À moins que Bill passe dans le coin personne ne jouera ses parties. Je ne crois pas que quelqu'un puisse de toute façon, et je n'ai pas envie d'essayer. Il fait partie intégrante de Starkweather en tant qu'entité studio, tant du point de vue musical qu'humain.

Comment est venue l'idée d'intégrer des passages ambient ?
Rennie : J'écoute beaucoup d'artistes industriels ou ambient, l'idée était de lier nos morceaux grâce à ces interludes car ils provenaient de sessions d'enregistrement différentes. L'album de Seance *Salt-Rubbed Eyes* compte parmi mes albums de metal préférés, j'adore la façon dont s'imbriquent les parties d'In Slaughter Natives. J'aimerais collaborer à nouveau avec Oktopus et Liz/Sophia Perennis. Nous aimerions que le travail de Liz s'intègre à nos morceaux cette fois, nous en avons déjà parlé en tout cas. Oktopus a travaillé ces pistes à partir d'éléments que nous avions enregistrés donc ses parties sont plus proches des nôtres. Il a écouté ce que Liz et le groupe avaient fait et a ajouté une nouvelle facette.
Comment s'est déroulée la collaboration avec lui ? Il ne vient pas de la scène metal, mais a récemment collaboré avec le groupe suisse Sludge par exemple…
Todd : Même s'il a un vocabulaire musical très étendu, il garde des références assez spécifiques en metal : Corrosion Of Conformity, Leeway, Isis, Melvins, Slayer, Confessor, Metallica ou Tool et je pense qu'on lui a permis de se familiariser avec d'autres entités comme SAMO, Gorguts, Nevermore, Ulcerate, Esoteric, Dysrhythmia, Meshuggah et Deathspell Omega. Travailler avec Alap fut très productif, étant un outsider il a amené des techniques et des influences nouvelles. Il sait gérer la psychologie de l'enregistrement, quand les gens deviennent de moins en moins gérables, il peut quand même tirer le meilleur d'eux. Il connait la différence entre une prise correcte techniquement et une prise dotée d'émotion. Lui et moi on est pareils, dès qu'on a une idée on devient durs à arrêter. *This Sheltering Night* ne sonnerait pas du tout ainsi s'il n'avait pas été là, je ne peux lui faire de meilleur compliment que celui-là.
Quels souvenirs gardez-vous de vos premiers enregistrements, dans les années 90 ?
Notre premier, en 1989, a eu lieu dans le local de répétitions du groupe de Philadelphie, Mama Volume, sur Front et Market Street. C'était une pièce insalubre, avec un plafond haut et une console dans un coin, je me souviens des champignons qui poussaient sur les rebords des fenêtres. On a enregistré trois ou quatre titres, c'était super comme expérience car nos répétitions étaient horribles à l'époque. Je crois bien que c'est la première fois qu'on a vraiment entendu ce qu'on jouait. Même si je ne suis pas renversé par ces chansons aujourd'hui, ça a lancé la machine, et je crois qu'il n'est pas difficile de tracer un trait entre ces sessions et celles avec Alap.
Rennie : On aborde encore l'enregistrement de façon analogique, on enregistre les bases des morceaux en une prise, du début à la fin, on fait plusieurs prises tant qu'on n'a pas la bonne. Je me verrais mal enregistrer par bribes puis assembler.
Comptez-vous retourner en Europe, vous avez souvent déclaré ne pas aimer tourner. C'est le stress ? Les conditions ?
Le Japon et l'Europe sont des endroits où j'adorerais tourner, mais on n'a pas de propositions donc on reste chez nous pour l'instant… Je n'ai pas de problème avec la performance en elle-même, c'est le voyage et l'attente qui m'énervent. Souvent on ne joue pas avec des groupes qu'on aime, sauf en Europe justement avec Amen Ra, Profane, Peal et Rise And Fall.
Todd : Notre première tournée en Europe était un aboutissement personnel et pour le groupe. J'adorerais y revenir. C'était très relax par rapport à nos tournées passées aux États-Unis. Effectivement le trac est mon principal problème. Même après vingt ans je me sens physiquement et mentalement malade avant de monter sur scène, ça ne s'arrête pas tant que la dernière note n'est pas jouée. Je ne trouve rien de stimulant au fait de jouer live, je n'ai même pas la décharge d'endorphine que je peux avoir après avoir fait de la course à pied. Je crois qu'il faut encore que je me découvre sur scène. Mais en tournée, je peux rester éveillé plus longtemps que les autres, conduire longtemps sans tuer personne – du moins pour l'instant – et porter des équipements plutôt lourds. En général je ne sociabilise pas trop, pour me calmer j'essaye de marcher un peu ou d'éviter le contact avant de monter sur scène.
Je crois savoir que de nombreuses sorties sont prévues dans les prochains mois…
Rennie : On travaille sur un nouvel album et trois splits arrivent, le premier avec Overmars, deux chansons de chaque groupe sur Deathwish. Le second sort sur le label français Swarm Of Nails avec le groupe Little Girl Terrorist. Puis un troisième avec le groupe de grind Thousandswilldie. Le titre du split avec Little Girl Terrorist dure une demi-heure, il a vraiment été difficile à apprendre et à enregistrer. L'artwork sera signé de l'artiste qui a réalisé celui du mini CD *Verses* de LGT : Alex Eckman-Lawn. Il vient de Philadelphie lui aussi et s'implique dans la scène musicale et graphique, il participe au roman graphique *The Awakening* notamment. Sur le disque avec Thousandswilldie, notre morceau est vraiment l'opposé du leur.
Todd : Nous avons quatre compos pratiquement terminées ainsi que pas mal de fragments à développer. Notre rythme de répétitions étant modéré, on a du mal à épuiser le stock d'idées accumulées. Même si nous ne composions plus une note, il nous resterait assez de matière pour sortir un paquet d'albums. La première session studio après *This Sheltering Night* a permis d'enregistrer les titres du split d'Overmars : « Nightmare Factory » et « Armed Memory ». Ces deux compos tirent vers le sludge, avec un accordage plus grave, elles sont plus denses et crades que tout ce qu'on a sorti jusqu'à présent, elles vont plus loin dans la claustrophobie et le dissonant. Si je devais décrire « Nightmare Factory » je dirais qu'elle est dense, lente et paranoïaque, un peu comme du Black Sabbath sous Thorazine. « Armed Memory » est plus compacte et rapide dans la veine d'un titre comme « Machine Rhythm Confessional » sur *Croatoan*. Pleine de cassures, elle compte sept minutes et demie d'agression déviante. En ce qui concerne nos enregistrements les plus récents, pour lesquels il nous reste encore les voix, le mix et le master, nous avons une composition de trente minutes « Drug Holiday » et une de dix-sept minutes avec comme titre de travail « Space Jam ». La première résulte de trente-six heures de songwriting intense et paranoïaque. J'ai arrêté de prendre mes médicaments, je me suis détaché de tout et j'ai écrit « Drug Holiday ». Aucun titre ne me rend aussi fier que celui-là, c'est celui qui retranscrit le mieux l'horrible bande originale de mon esprit. « Space Jam » est venue une nuit, alors que nous jammions en studio pour tromper l'ennui, c'est la première fois que nous composons un titre entier ainsi, il est très différent de nos autres compos, il a ce côté étrange d'un Voivod qui rencontrerait Pink Floyd, j'ai hâte qu'on s'occupe des voix et du mix.

STARKWEATHER
This Sheltering Night
(Deathwish)
www.myspace.com/starkweather

Voilà bientôt vingt ans que Mick Harris s'est échappé de Napalm Death pour se noyer dans un univers de machines et s'hypnotiser la cervelle à grands coups de beats assassins et de basses terrassantes. Ça n'a pas été facile tous les jours, il aura fallu se battre mais Mick la teigne n'est pas du genre à faire de compromis. Scorn sera toujours Scorn, de l'electro vieille école matraquée au dub metallique sous label de qualité AOC en provenance de Birmingham, ville détestée, mais matrice de béton pour la naissance du son Scorn. Retour sur un parcours original en compagnie d'un Mick Harris en grande forme, parfaitement disposé à nous narrer ses aventures dans et contre le music business.

Escape from Birmingham

Scorn

JE SUIS TOUJOURS EN QUÊTE DE NOUVEAUX BEATS ET DE NOUVEAUX SONS POUR LES ANALYSER, LES DÉCONSTRUIRE ET LES RECONSTRUIRE. C'EST FUN.

Retour en 1991 sur la genèse de Scorn. Quelle était l'idée principale à la base du projet ?
C'était un vrai changement, un grand pas à franchir après avoir quitté Napalm Death. J'avais besoin d'un nouveau challenge. Comme batteur, mon style de jeu était puissant, direct, minimal et c'est la même idée que j'avais en tête pour construire Scorn en me concentrant sur la basse, la batterie et les sons. Et rien n'a changé depuis. Ça nous a pris au moins deux albums à Nick (*Ndlr : Bullen, ex-Napalm Death également*) et moi pour nous trouver, former une bonne équipe et savoir où on allait. Au bout du troisième, on savait à peu près. Mais, malheureusement, Nick est parti. J'avais déjà quitté un groupe et je n'avais pas envie d'arrêter Scorn, alors j'ai laissé tomber toutes les prises live, que ce soit pour la basse, la batterie ou les voix, et j'ai continué tout seul en me concentrant sur les machines.
À quelle époque as-tu as acheté ces machines ?
Fin 1990, à la fin de mon expérience Napalm, j'ai acheté mon premier 4-pistes, mon premier sampler, ma première boîte à écho et j'ai commencé à faire de la musique électronique.
Est-ce que tu avais l'idée précise d'appliquer les techniques du dub au metal ?
Je ne sais pas. J'ai grandi avec les émissions de John Peel et la scène punk qui te faisaient découvrir des tas de choses, des nouvelles musiques alternatives, une certaine éthique de soi et de ce que l'on pouvait faire de sa vie, l'idée de repousser les limites… Au cours de ces dix années d'éducation, je suis tombé sur le dub, les 45-tours importés de Jamaïque, les DJ's, etc. John Peel passait toujours les faces B avec les versions dub, instrumentales. J'adorais les effets, les échos. J'étais fasciné par ce que l'on pouvait faire avec cette musique. Beaucoup de punks s'y intéressaient à l'époque. Les DJ's passaient du dub et du reggae dans les concerts punk. Et je n'ai jamais arrêté d'en écouter même quand j'étais dans Napalm. C'est resté une influence déterminante sur ma façon de travailler jusqu'à maintenant, autant en studio qu'en live.
Est-ce qu'il y avait des sound systems à ce moment-là à Birmingham ?
Je ne me souviens plus très bien, mais oui, sûrement. Je me rappelle qu'il y avait des sound clashes dans une salle mal famée tenue par des rastas, un endroit très chaud et assez dangereux, surtout quand tu avais 13,14 ans. Mais ça va, 9 fois sur 10, je m'en sortais sans encombre. C'est beau la jeunesse ! Je ne me rendais pas vraiment compte, je ne connaissais rien et je découvrais tout. Je me souviens que je trainais souvent dans les caves de clubs alternatifs où il y avait en permanence des sound clashes quand j'ai quitté l'école à 16 ans. On appelait ça les « blues parties » et on y restait jusqu'au petit matin pour écouter du reggae. C'était super ! J'y allais avec deux, trois potes qui aimaient aussi le dub et le reggae, mais j'étais le seul à ne pas fumer de ganja et ne pas boire de Red Stripe (*Ndlr : bière jamaïquaine*) alors que tout le monde picolait et que des tas de mecs te proposaient de gros paquets d'herbe. Toutes les trente secondes, je devais dire « *non merci, je suis juste là pour la musique* ».
Quand on te voit sur scène, cette parenté avec le dub et les sound systems semble évidente, c'est la même façon d'envisager la musique live.
J'ai fait pas mal de recherches sur cette musique, pour savoir comment les DJ's procèdent. J'utilise la table de mixage comme eux, comme un instrument à part entière, pas juste pour trafiquer le son. Tu peux faire des tas de choses en live entre les filtres, les réverb, les delays, les phasers… Je veux être physiquement impliqué plutôt que de poser mon cul devant un ordinateur avec des contrôleurs midi. Faire ça live au maximum. C'est une vieille manière de faire mais c'est la mienne. Je n'en connais pas d'autres. Il faut juste que la sono de la salle soit bonne. Et malheureusement ce n'est pas souvent le cas. Mais vraiment, je fais tout mon possible pour que ça sonne comme je l'aime.
La plupart du temps, tu tournes plutôt dans le circuit rock. Tu es encore associé à la scène metal alors que ça fait près de vingt ans que tu fais de la musique électronique. Je suppose que tu préférerais jouer dans les clubs electro disposant de grosses sonos adéquates ?
Ne m'en parle pas, ça me fait royalement chier et ça me déprime. J'ai l'impression d'être une erreur, un malentendu. C'est très fatiguant. Le circuit des clubs ne sait pas quoi faire de Scorn. Ça les inquiète, ils ont les jetons.
Quand tu enregistres, tu procèdes de la même façon ? Aucun instrument live ? Que des machines ?
La base est composée de samples. Après je bosse surtout avec Cubase et des séquenceurs. J'aime avoir les mains dans le cambouis. Vers 2002, un pote m'avait installé plein de logiciels et de plug-in sur mon ordi, mais dès qu'il est parti j'ai tout viré. Il a tenté de me convaincre que c'était intéressant, que ce serait bien pour moi d'essayer tout ça mais c'est vraiment pas mon truc. J'utilise quelques logiciels, mais c'est surtout le vrai matos qui m'excite, le truc physique. C'est tout de suite plus chaud et bien plus sale. Je ne voudrais absolument pas être enfermé dans le numérique. Il y a tant de disques qui sont faits uniquement avec des ordinateurs maintenant. Je ne peux tout simplement pas les écouter. Je ne ressens rien quand j'écoute cette musique moderne. C'est juste une question de ressenti, de plaisir. Et je suis pleinement satisfait de la façon dont je travaille, comme d'autres sont sûrement très heureux avec leurs logiciels et leurs contrôleurs midi.
Tu n'utilises pas de synthé à la base des samples ?
Si, si, des vieux machins que j'ai achetés au cours du temps comme des Bass Station, des Juno's, des Oscar's, des Korg MS-20, des 101…

Vae Solis
(Earache)

Quels sont les premiers morceaux que tu as enregistrés ? C'était pour *Vae Solis* ?
Je faisais des trucs avec Justin (*Ndlr : Broadrick*) et il m'a dit que Nick était intéressé pour jouer de la basse avec nous (*Ndlr : à la place de Shane Embury – Napalm Death toujours – qui avait décliné l'offre. Nick avait déjà rejoint Final, premier projet de Broadrick, en 1983*). On a très rapidement commencé à répéter ensemble et enregistrer

les morceaux qui sont sur *Vae Solis*. C'était très sommaire, mais comme on avait plein de temps et plein d'idées, on a tout mis dedans, on a mélangé toutes les musiques que l'on écoutait depuis longtemps dans un gros fatras. À la fin, on était plutôt déçus du résultat. On ne savait pas très bien où on allait alors on a commencé par réduire la place des voix, même si celle de Nick était super (*Ndlr : c'est vrai, on dirait Alan Vega de Suicide*), se concentrer sur le sampling et composer des mantras rythmiques hypnotiques à base de beats basiques et de belles basses dub à la Jah Wobble.
C'est vrai que tu adorais PiL. Tu écoutais beaucoup Godflesh à ce moment-là ?
À fond, surtout le premier maxi et le premier mini-album. C'est vraiment mes préférés avec quelques morceaux de *Streetcleaner*. Leur son était terriblement massif, dense, âpre, écrasant. Ils arrivaient avec de nouvelles sonorités toutes fraiches et une nouvelle dynamique, dans le sillage de Big Black, les Swans ou Head Of David. C'était très excitant. Par contre, j'ai toujours détesté le son de leurs synthés et après *Streetcleaner*, j'ai abandonné.

Deliverance & Colossus
(Earache)

On ressert les rangs et on fait un pas de plus avec l'excellent maxi *Deliverance*, déjà très dub, et *Collosus*, le premier album en duo, juste toi et Nick…
Nick avait beaucoup aimé la façon dont on avait travaillé sur le remix de Black Sabbath (*Ndlr : « The Wizard » sur la compilation* Masters Of Misery). Alors on a loué le studio deux jours de plus et on a fait nos propres remixes (*Ndlr : « Deliverance Through Dub » et « Delivered »*) et c'est comme ça que *Deliverance* est né. Pour *Collosus*, on se concentre encore davantage sur les machines, les beats et les mantras de basse. Comme on n'avait plus personne pour faire les guitares, c'est Nick qui s'y est collé. On a foutu plein d'effets et j'adore le son des guitares sur cet album, très psychédélique, complètement irradié. Vu le budget dont on disposait, c'est une bonne progression dans la création du son Scorn. On savait ce qu'on voulait et on a plutôt bien réussi notre truc malgré un ingénieur du son du genre buté qui s'entêtait à vouloir donner ses directives personnelles. Il ne comprenait pas nos demandes. On lui disait de monter les niveaux et il les baissait dans notre dos. Il nous disait « *Vous entendez ? La basse est trop forte, ça fait un gros BOUM !* » Et on lui répondait que c'était super, c'était ça qu'on voulait, bordel ! Il était très bon, il travaillait vite et il essayait vraiment de nous aider, il voulait améliorer notre son, mais n'arrivait pas à mettre ses idées de côté et juste faire ce qu'on lui disait de faire. Si on met la basse à tel niveau, tu la laisses à ce niveau-là. Pendant tout l'enregistrement, il a été très dur de ne pas craquer, de rester calme pour que la situation n'explose pas. Il fallait qu'on continue. Mais il était trop impliqué. Je ne peux pas comprendre ce genre de type. Il était juste payé pour faire ce qu'on lui disait de faire, pas pour prendre des décisions, bordel ! C'est la dernière fois qu'on a enregistré dans un studio pro. C'est pour ça qu'ensuite, j'ai monté le mien, The Black Box. Dommage que Nick soit parti et n'ait pas voulu partager ce studio avec moi. Encore maintenant, c'est une vraie déception.
Tu étais content des remixes d'« Exodus » (morceau d'*Evanescence*) par Sabres Of Paradise aka Andrew Weatherhall en bonus sur la réédition de *Deliverance* ?
Pas du tout, ils sont très mauvais, minables. Je pense que ça ne lui a pas pris plus d'une heure. On les a refusés d'entrée. Earache a appelé son manager pour lui demander s'il pouvait refaire un autre mix mais il a répondu qu'il avait déjà encaissé l'argent et que c'est tout ce que l'on aurait. Attitude de merde. On pensait avoir un bon remix dub au départ et pas ce mix broute-choux avec quelques sons par-ci par-là…

Evanescence & Ellipsis
(Earache)

Avant le départ de Nick, vous enregistrez quand même *Evanescence* avec James Plotkin à la guitare, un album qui porte bien son nom, certainement le plus planant de toute ta discographie et en même temps très diversifié, avec des influences quasi orientales et une belle basse dub liquide à la Laswell, et même du didgeridoo.
Oui, l'album le plus poppy que j'ai fait. Le son est très beau, très chaud mais les morceaux sont trop structurés pour moi. Et ça sonne trop propre, trop joli. Plein de potes sont venus jouer sur cet album. C'est Nick qui joue toutes les parties de basse, pas de samples, et Plotkin les guitares. On était de bons amis depuis longtemps et on aimait son son de guitare. Il est très bon guitariste, très sous-estimé, juste parce qu'il fait ses trucs dans son coin, sans la ramener. Un peu comme moi… Il est venu plusieurs fois jammer avec moi sur scène après *Gyral*.

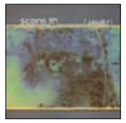
Gyral
(Earache)

Après *Ellipsis* (album remix d'*Evanescence* essentiellement, avec Coil, Autechre, Scanner, Laswell, Meat Beat Manifesto…) sort *Gyral*, ton premier album en solo et c'est une vraie réussite. Tu as parfaitement trouvé ta voie avec celui-là.
Oui, je savais parfaitement où je voulais aller et comment y arriver. J'avais mon propre studio et je pouvais faire autant de bruit que je voulais. Pendant deux ans, ça a été parfait, j'ai pu avancer comme je le voulais. J'étais tous les jours au studio et j'ai vraiment pu faire beaucoup de musique à ce moment-là. Donc, oui, j'ai vraiment réussi ce que je voulais faire sur *Gyral*, que ce soit les titres, l'artwork, la production… Le son est très profond, sombre et très panoramique. J'avais trouvé ma voie et me suis trouvé en même temps.

Logghi Barogghi
(Earache)

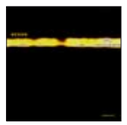
Et tu continues sur le même chemin avec *Logghi Barogghi*, sûrement ton album le plus minimal.
Tout à fait. *Logghi* s'est fait super rapidement, à peine une dizaine de jours, mais c'était suffisant. C'est vraiment un album très, très minimal. Je l'ai fait pour emmerder Earache parce que, vu les termes du contrat qui nous liait, ils ne pouvaient rien faire pour moi. Ils n'avaient pas le bon statut, la bonne équipe, ni le bon circuit de distribution, ni le bon marketing, ni les bons réseaux, tout était mauvais. Ils essayaient mais pour Scorn, ça ne marchait pas. Alors j'ai fait *Logghi* en espérant qu'ils me lâchent. Et ça a marché !
Cet album me rappelle ce que Spectre et Wordsound pouvaient faire à la même époque. Sur des morceaux comme « Look At That », « Do The Geek » ou « Black Box II », Sensational ferait un malheur !
Carrément, surtout leurs premières productions, très minimales. Je l'aime encore cet album, il y a plein de bonnes idées. Il devrait ressortir en vinyle en version limitée à 400 exemplaires sur le label d'un copain, Breaking Heaven, ou sur Ohm Resistance, si ça ne pose pas de problème à Earache. Il faut absolument que j'en parle avec eux. Je sens que ça va être la merde pour des histoires de signature et de copyright… Mais j'insiste toujours pour que mes disques soient disponibles en vinyle. C'est très important pour moi.
Tu ne voudrais pas travailler avec des rappeurs ?
Si, si, j'ai déjà essayé une fois en 1996 avec un mec de Birmingham, mais ça a plutôt été une mauvaise expérience. Ça n'a rien donné alors je n'ai pas voulu retenter. C'est dommage parce que je sais que je pourrais faire des beats solides pour des instrus hip-hop, mais ce n'est pas un milieu très simple à pénétrer. Il y a déjà beaucoup de bon hip-hop, alors est-ce que ça vaut le coup que je me lance ? J'ai préféré enterrer cette idée et l'oublier. Il y a plein de bons rappeurs ici mais ils font leurs trucs dans leur coin. Certains m'ont déjà demandé de leur donner des beats, mais finalement je ne suis pas un hip-hop kid et c'est un truc qui doit rester sincère et personnel. C'est avant tout une histoire de crew et de gamins qui bossent dans leur chambre sur leur propre truc. Dälek m'avait demandé un remix une fois mais je n'ai plus jamais entendu parler d'eux… Sensational est mortel. Ça ferait un super album *Mick Harris Vs Sensational,* mais ce serait te mentir de dire que ça se fera un jour. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ?
Quand as-tu découvert le hip-hop ?
À la fin de mes années Napalm. Je crois que le premier disque que j'ai acheté c'était Erik B & Rakim. Après, j'ai craqué sur LL Cool J, Gangstarr, A Tribe Called Quest… J'adore ce groupe, leurs beats, leurs prods. *The Low End Theory* est un album incroyable. DJ Premier aussi m'a beaucoup marqué. C'est le mec qu'il te faut pour les beats qui tuent. Écoute Sho & AG ! Je ne suis pas un spécialiste, je n'ai pas une tonne de disques de hip-hop dans ma collec mais j'achetais pas mal de trucs de scratchs et de turntablism dans les 90's. Ce que j'aime c'est les beats et s'ils sont bons, c'est ok pour moi. Comme ce que je faisais avec Hednod.
Que devient Hednod d'ailleurs ?
Je ne sais pas. Je crois qu'il est mort. Je devais sortir le cinquième maxi à la suite des autres mais ça ne s'est jamais fait. Alors deux ans après, j'ai sorti la compilation *Hednod Sessions* avec les cinq premiers maxis en CD sur le label d'un copain, Hidden Art. Mais, au départ, je voulais sortir une série de douze maxis, puis arrêter de faire des beats hip-hop. Faute de moyens, on s'est arrêté avant. C'était trop dur, même pour en sortir 300 copies.
Dommage, la série avait vraiment bien débuté…
Ouais, j'ai adoré faire ça. C'était tout simple et ça m'éclatait vraiment de m'amuser avec le swing hip-hop. Dommage, mais c'est ce qu'il arrive quand t'as pas de thunes.
Tu crois que ce serait plus facile maintenant ?
Je ne crois pas, non. Je n'ai toujours pas les moyens de payer pour presser les disques. Un ami canadien voulait le faire mais il n'a plus les moyens non plus. Et en ce moment, tu sais, on vit plutôt des temps difficiles. Je ne crois pas que la situation soit très propice.

Zander & Whine
(KK Records)



On retourne à ta discographie avec *Zander* et *Whine* et sa version live, qui sont peut-être tes albums les plus indus.
Zander a plutôt été un disque agréable et facile à faire, mais je venais de changer de label pour KK Records et ça a été une catastrophe. Leur manager avait l'air motivé, mais j'avais pas réalisé que c'était un putain de businessman complètement crétin qui voulait vendre des milliers et des milliers de disques de Scorn. Ça a été un désastre. Si entre 1997 et 2000 je n'ai rien sorti avec Scorn, c'est parce que j'étais toujours sous contrat avec eux. C'était vraiment dur.

Anamnesis
(Invisible)



C'est pour ça que tu sors la compile de raretés *Anamnesis* ?
Oui, un ami m'a suggéré de faire cette compile avec des trucs que j'avais dans mes tiroirs après la troisième Peel Session qui était bien représentative de ce qu'était Scorn à l'époque. Pour les collectionneurs et pour les fans. C'était cool à faire, du boulot facile.

Greetings From Birmingham
(Hymen)

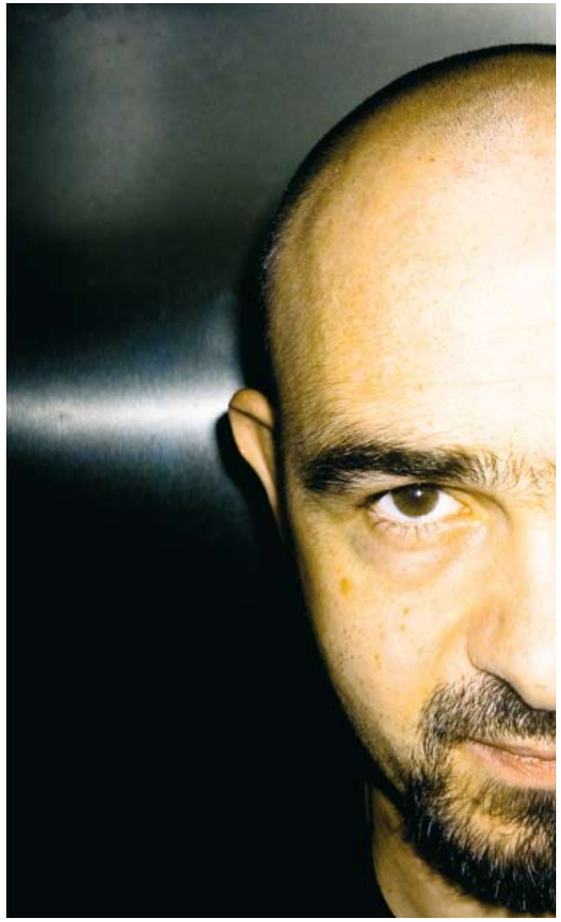
Et la bonne nouvelle arrive avec *Greetings From Birmingham*, nouvelle missive postée en 2000 sur Hymen.
Ouais, avec le maxi *Imaginaria Award*. Stephan, le boss de Hymen, a fait un super boulot. Il était vraiment derrière moi, il aimait vraiment Scorn, on se parlait pendant des heures au téléphone, il était en Europe, il avait un bon réseau de distribution, il me trouvait des concerts, c'était le pied. J'avais toujours mon studio, je le connaissais par cœur, pas de pression, pas de stress. *Plan B* sort deux ans après. J'avais toute la liberté artistique que je voulais, c'était cool. Mais il ne s'est pas très bien vendu et le label a commencé à avoir des soucis financiers. Les ventes de disques commençaient à baisser et je sentais bien qu'on n'allait plus pouvoir continuer ensemble très longtemps. Alors je me suis mis au travail pour sortir un nouveau disque très rapidement. Mais Stephan pensait que c'était trop tôt. Je lui ai dit « *ok, je vais patienter en continuant de bosser sur les morceaux*. » Mais comme il ne me rappelait pas, il ne répondait plus à mes e-mails, je lui ai dit qu'il ne s'était rien passé pour *Plan B*, pas de presse, pas de concert, que dalle, et je me suis cassé. C'est là que j'ai vraiment arrêté Scorn. J'en avais vraiment marre de tous ces problèmes avec les labels. Je pensais que personne ne savait quoi faire de Scorn. Je n'avais plus envie de courir après un label. Alors je me suis dit « *Fuck it ! J'ai besoin d'un break.* » J'ai fait une dépression nerveuse. Je n'avais plus aucune envie de faire de la musique.
Le business, ce n'est pas vraiment pour toi…
Oh non, ça craint vraiment. Ça te suce la moelle, c'est épuisant. Je suis juste un artiste, je veux juste faire ma musique, faire des concerts et exploser la sono, mais ce n'est pas aussi simple que ça.
Hymen était peut-être quand même le premier label à t'avoir exposé à plus large audience et introduit dans les cercles electro.
C'est vrai, oui, sûrement. Stephan faisait du super boulot mais pour *Plan B*, c'était fini.
Tu arrêtes tout pendant trois ans et tu pars pêcher, c'est ça ?
C'est tout ce que je faisais, oui, aller à la pêche.

List Of Takers
(Vivo Records)

Et en 2004, te voilà de retour avec *List Of Takers* ?
Oui, c'était un mix que m'avait demandé une radio de Londres. C'est un set live que j'ai fait dans ma chambre. Vivo, un label polonais, m'a contacté pour le sortir dans un chouette packaging. J'étais pas très emballé pour ressortir un disque, mais je me suis laissé tenter et j'ai dit oui. Pourquoi pas, après tout. Et je suis content de l'avoir fait. Il s'est très bien vendu, le label a fait du bon boulot. J'ai tourné pendant près d'un an avec ce set.

Stealth & Refuse; Start Fires
(Ohm Resistance)

Trois ans plus tard, sort enfin un nouvel album, *Stealth* sur Ohm Resistance (Ad Noiseam et Jarring Effects en Europe).
C'est Kurt de Ohm qui me tannait depuis des années pour sortir un disque de Scorn. J'étais plutôt mal en point, mais il me disait « *Écoute Mick, pas de pression, je t'envoie de l'argent pour t'acheter du nouveau matos et tu me renvoies un super album, ok ?* » Et c'est comme ça que je l'ai enregistré, dans ma chambre parce que je ne pouvais pas payer un studio. C'était pas simple, j'avais une mini-table de mixage mais le résultat est pas mal.
Où en es-tu, maintenant, de tes problèmes de studio ?
J'ai des potes qui me prêtent un local dans leur salle de répète. Ça va, l'endroit est cool, je m'y sens bien, je peux y aller quand je veux, 24h/24, 7j/7, et je peux y faire autant de bruit que je veux. Ce n'est pas l'idéal non plus, mais c'est plutôt cool. J'y ai passé beaucoup de temps pour faire *Refuse; Start Fires*. Je n'allais même plus pêcher, je n'avais plus le temps et ça, ça me faisait vraiment chier !
Mais ça valait le coup !
Bien sûr que ça valait le coup ! Je me suis vraiment éclaté à faire cet album. C'était super de répéter avec mon pote Ian Treasey à la batterie, qui était technicien batterie dans Napalm en 89. C'est marrant parce qu'on ne s'était pas reparlé depuis ce temps-là et maintenant on joue ensemble. C'est un fondu de Scorn et un très bon batteur. On a discuté avant de ce que l'on voulait faire et tout s'est passé comme sur des roulettes. Un vrai plaisir. On va refaire des choses ensemble, c'est sûr.
Kurt de Ohm Resistance m'a parlé d'un disque dub avec lui, non ?
Oui, on a déjà commencé, fait quelques tests pour prendre la température. Et je dois rencontrer le mec qui doit jouer de la basse ces prochains jours (*Ndlr : deuxième semaine de juillet*). Il devrait donc y avoir une basse live, avec des mouvements très très cycliques. Comme ça, je pourrai me concentrer sur les machines et jouer au producteur et à l'ingénieur du son. On cherche encore un label pour ça, on verra.
N'étais-tu pas tenté de tenir les baguettes, toi-même ?
Oh non, aucune chance, plus jamais. Aussi simple que ça puisse paraître, je ne pourrais jamais jouer avec ce groove, cette dynamique, cette maîtrise. Ce n'est pas seulement réussir à faire des boucles comme je le fais habituellement avec les machines. J'adore ça, c'est très



hypnotique et ça fonctionne très très bien pour Scorn, mais sur *Refuse* tu peux entendre tous ces changements de dynamique. Je suis incapable de faire ça.
Aucune chance de te revoir derrière les fûts, donc aucune chance de te revoir avec Painkiller ou Black Engine ?
Non. Je crois que Painkiller c'est vraiment fini. On a fait ce concert à Paris en 2008 mais c'était le final.
Tu avais l'air hyper content d'être là !
Ouais, dommage que ça ait été si court. Mais on a eu beaucoup de chance de pouvoir faire ce concert vu l'état de santé dans lequel était Laswell. Zorn était très content que je sois là. Il me donne toujours la confiance dont j'ai besoin. Je rejouerai sûrement avec lui un jour. Il m'envoie toujours de belles lettres et me dit des choses agréables. Il sait que j'ai besoin de cette confiance totale pour jouer de la batterie. C'est quelqu'un de très chaleureux et bienveillant, j'aimerais beaucoup retravailler avec lui. Avec Bill, on n'est plus tellement en contact depuis 10,12 ans. On fait chacun nos trucs de son côté. Quant à Black Engine, c'est vrai que c'est dommage que l'on n'ait pas continué ensemble, mais bon…
Tes boucles de batterie, elles proviennent juste d'un séquenceur ?
Oui. Je passe du temps à construire les sons, je les joue au synthé puis je les passe au séquencer et j'en fais plusieurs versions jusqu'à ce que j'en aie assez. Alors j'attaque la basse puis je réattaque l'ensemble et j'en fais aussi plusieurs versions avec différents sons jusqu'à ce que j'obtienne une chanson. C'est ce que je déteste le plus, faire une chanson avec un début et une fin. Mais je dois bien, il faut bien que ça se termine un jour ! Et là je commence à enregistrer, les mains sur la table de mixage et la table d'effets. Et si la première prise est bonne, je passe au deuxième morceau. Je sais très bien quand la prise est bonne ou pas. Dans Napalm, c'était pareil. Si c'est bon, tu gardes, sinon tu recommences, jusqu'à la fin.
Même si tout est fait avec des machines, il y a une dynamique très proche d'une vraie batterie.
Oui, sûrement parce que je reste un batteur et que j'aime toujours le son d'une vraie batterie. Je ne m'amuse pas à compresser le son, j'aime que ça reste ample, aéré, très libre. J'utilise aussi pas mal de sons de batteries électroniques classiques. J'ai des tonnes de hits de batterie, du jazz, du hip-hop, et j'adore mixer les sons, les fixer. Je suis toujours en quête de nouveaux beats et de nouveaux sons pour les analyser, les déconstruire et les reconstruire. C'est fun.
Vu que tu es un fana de la table de mixage, ça ne t'a jamais branché d'enregistrer des groupes ?
Personne ne me l'a jamais demandé, personne n'avait assez confiance ! Mais je ne fais rien de spécial derrière une console. Je sais faire mon truc – je ne sais pas si c'est unique – mais je ne crois pas être capable d'enregistrer. C'est trop d'engagement, trop compliqué. Ce n'est pas juste « *vous jouez et moi je mixe* », c'est trop de compromis.
Tu fais toujours des remixes ?
Très rarement maintenant. Mais j'aime bien ça. Ils veulent le son Mick Harris et je sais comment le leur donner. Je demande à avoir toutes les pistes de l'enregistrement, le plus de fichiers possible, mais ne t'attends pas à reconnaître le morceau original. C'est marrant à faire, j'aime bien mettre mon son sur un morceau de quelqu'un d'autre.
Tu écoutes ce qui sort aujourd'hui ou tu as complètement arrêté d'écouter les nouveautés ?
Je suis complètement en dehors du circuit. Je vais juste à la pêche. Je ne sais absolument pas à quoi ressemble la musique d'aujourd'hui, si elle est bonne ou non, et je m'en fous. J'ai 42 ans et je sais ce que j'aime, les vieux trucs, les choses organiques. Mais ce n'est pas pour ça que je vais descendre ce qui se fait maintenant. On m'envoie souvent des trucs et j'écoute un peu mais tout sonne pareil, tout est fait avec les mêmes machines, les mêmes productions, les mêmes boucles… C'est mon impression générale. Rien qui ne sonne frais, me remue vraiment et me fasse dire « *wow, j'aime ça !* » (*Ndlr : Il a quand même avoué avoir beaucoup aimé King Midas Sound de son vieux pote Kevin Martin, pour lequel il aurait bien fait un remix, et l'excellent maxi de remixes de Black Sabbath par Venetian Snares sorti l'an dernier sur Kriss, autant qu'il a détesté celui de Lee Perry…*) Alors que je ne me lasse pas de mes vieux trucs. Il y a assez de rééditions de back catalogue pour le temps qu'il me reste à vivre, parce que je continue quand même à chercher de nouveaux disques.
Ça te fait quoi d'être considéré comme le parrain du dubstep, cette invasion de merdes surgelées ?
100% d'accord avec toi. Quel est le crétin qui a inventé ça ? Je le maudis ! Je n'ai absolument rien à voir avec ça. Le dubstep ou ce crapstep n'a rien à voir avec ce que je fais ni ce que je suis. Et je n'ai rien inventé. Je viens du punk et du grindcore. On m'a présenté comme l'inventeur du blastbeat, maintenant c'est le dubstep… Mais porter le titre de parrain du dubstep, non merci ! C'est de la musique de moutons. Ils font tous la même chose. Il faut écouter mille disques pour en trouver un bon et je n'ai pas le temps pour ça. Quand j'écoutais de la jungle, de la drum'n'bass ou de la techno, il y avait aussi plein de merdes mais tellement de trucs fantastiques, si frais et organiques. Ok, il y a de la basse dans le dubstep mais les sons de batterie me font tellement rigoler. C'est tout plat, tout compressé, entièrement repassé à la machine… La jungle en 1993, ça détruisait tout. Pareil pour la drum'n'bass en 1994-95. Là, rien de nouveau, rien de spectaculaire, uniquement des productions en plastique. Je suis juste quelqu'un qui aime les sons futuristes, les gros beats, les grosses basses, les sons électro-acoustiques, les manipulations sonores, les bonnes sonos et les faire exploser pour que les gens aient une vraie expérience physique.
Merci de ne pas changer, Mick !
Je ne suis pas prêt de changer. J'essaie de ne pas me faire écraser. Il me faut maintenir quelque chose en vie, quelque chose auquel je crois, pour lequel je me suis battu et ai traversé les Enfers. Ce n'est pas pour les raves, ni pour la hype du moment, mais je crois qu'après toutes ces années, Scorn a prouvé sa pertinence et sa solidité. Créer à partir de l'idée d'une musique hypnotique à base de beats et de basse avec des ambiances sonores. C'est toujours ce que je désire et c'est cool. Dans ce nouveau studio, je sais que je peux faire encore beaucoup mieux que *Refuse*, alors c'est ce que je vais faire, toujours la même chose, toujours un peu plus loin.
Tu dois sortir un EP pour Jarring Effects, non ?
Oui, ce sera sûrement le prochain disque, un quatre titres. Mais je ne commencerai pas avant fin octobre, à la fin de mon contrat de travail (*Ndlr : il bosse comme technicien dans une fac audio/vidéo*)
On peut espérer te voir en France cette année ?
Oui. Même si le disque n'est pas prêt, Jarring Effects veut m'organiser une tournée en France en novembre-décembre. Je ne peux pas refuser, ils sont super cool et font du super boulot. Fuckin' great respect!
Et avec le succès de groupes comme High Tone, Ez3kiel ou La Phaze, ils ont un très bon réseau.
Absolument, c'est pour ça que je voulais bosser avec eux. En France, il y a une grosse scène dub, beaucoup de fans d'electro. C'est ce que j'adore ici, les gens qui viennent aux concerts sont très ouverts, écoutent du dub, de l'electro, du hardcore, même du grindcore parfois, plein de musiques alternatives. C'est toujours un plaisir.
Et tu sais qu'il y a plein de bons endroits pour la pêche aussi !
Oui, oui je sais, putain, mais j'ai vraiment pas le temps, ni l'argent pour voyager. L'autre jour, je me disais « *Tu es encore jeune, Mick* ». Qui sait ce que je vais faire ces dix prochaines années ? Quand je voyage en tournée, je scrute toujours les rivières et les bons coins pour pêcher et je me dis que je serais bien là. On peut toujours rêver.
Still young & dreaming!
Yes, definitely!

SCORN
Refuse; Start Fires
(Ohm Resistance)
www.myspace.com/mjhscorn

Cette année encore, les programmateurs du festival Villette Sonique ont su monter une affiche aussi éclectique qu'osée, sans perdre de vue ce désir de placer côte à côte figures historiques des musiques modernes (Diamanda Galás, Young Marble Giants, Polvo, Arto Lindsay, Kevin Martin), groupes aventureux confirmés, mais encore trop peu connus par chez nous (Secret Chiefs 3, Oneida, Om...) et jeunes pousses prometteuses (Fuck Buttons, Yussuf Jerusalem, Oneohtrix Point Never, Joanna Newsom…). Au programme : cinq soirées en salle dans le périmètre du parc de la Villette (Grande Halle, Trabendo, Cabaret Sauvage) et un week-end de concerts gratuits en extérieur. Malgré l'absence de GRANDS concerts (du niveau de ceux de Shellac et Pansonic en 2008 ou Jesus Lizard en 2009) et même certaines déconvenues (Om, Diamanda Galás, Oneida) cette cinquième édition nous a captivés une semaine durant.

Villette Sonique 2010

Yussuf Jerusalem, Polvo, Atlas Sound
(Trabendo, 2 juin)

Pas franchement motivés ni par la harpe grinçante de Joanna Newsom, ni par l'effroyable garde-robe d'Alison Statton (des pourtant géniaux Young Marble Giants qui jouaient pour l'occasion l'intégralité de leur chef-d'œuvre *Colossal Youth*), c'est le mercredi 2 juin que débutera pour nous cette cinquième édition du Villette Sonique, avec une affiche aussi excitante qu'improbable puisqu'elle réunissait ni plus ni moins que le meilleur groupe de Paris (Yussuf Jerusalem), une des formations les plus rares et exigeantes de l'indie rock US (Polvo) et le responsable du pire disque de 2009 (Atlas Sound, projet de post-folk souffreteux de Bradford Cox, leader de Deerhunter). Malgré un handicap de taille (leur nouveau batteur, tout juste arrivé au sein du groupe, a eu deux jours pour apprendre les morceaux du set), Yussuf Jerusalem assurera une prestation certes syndicale (on ne s'éloigne jamais trop loin ni de la tracklist ni des instrumentations de l'album) et terriblement bridée, mais où la qualité inespérée des morceaux de Benjamin Daures s'imposera avec bien plus d'évidence encore que sur disque. Difficile de croire que près de 18 ans se sont écoulés entre leur premier album et ce concert parisien : lorsque Polvo monte sur scène, c'est comme si *Cor-Cane Secret* était sorti hier. Éternels adolescents, les 4 membres du groupe vont livrer un set quasi parfait en forme de best-of où les vertigineux échafaudages de riffs de *Today's Active Lifestyles* viendront soutenir les pop songs mutantes d'*Exploded Drawing* (« Fast Canoe », ultime), ne laissant au final quasiment aucune chance au pourtant excellent *In Prisms*, dernier album en date du groupe, furieusement zappé (hormis l'époustouflant « Beggar's Bowl ») sans que personne n'ose pourtant s'en plaindre à l'arrivée. Une empeigne magistrale dont on sera obligés de se remettre un peu trop précipitamment, les lumières se rallumant dès la fin du set pour que le tuberculeux Bradford Cox puisse terminer son soundcheck, s'assurer que sa guitare est bien désaccordée et que ses fans ont bien la bouche ouverte. On a donc décidé de procéder nous aussi à quelques réglages en nous positionnant à la terrasse d'un bar situé à plus d'un kilomètre de la salle, afin de voir si, à cette distance, la musique d'Atlas Sound était plus supportable. Inutile de préciser que le résultat sera plus que concluant. **(L.J.B.)**

Wolf Eyes, Om, Acid Mothers Temple
(Cabaret Sauvage, 3 juin)

Autre jour, autre lieu. Cette fois, c'est sous le splendide chapiteau de bois et de velours rouge du Cabaret Sauvage que se déroule la troisième soirée de l'édition 2010. Quelques heures plus tôt, le coup de fil à la billetterie du festival ne nous avait pas franchement rassurés sur la fréquentation du concert : « *Il reste environ 500 places en vente pour ce soir.* » On s'attendait donc à une salle cruellement dépeuplée, ce qui ne fut finalement et heureusement pas le cas. C'est **Wolf Eyes** qui ouvre les hostilités bien que, disons-le franchement, on a connu la bande à Nate Young autrement plus hostile que ce soir-là. Flutiaux noyés dans l'écho, sax soprano et harmonica filtrés, plaques métalliques grinçantes : les vingt premières minutes de bidouille bruitiste lénifiante semblent interminables et auront raison des moins endurants. Et c'est au moment où on commence à baisser les bras qu'insidieusement, la rythmique s'emballe, que les guitares explosent et que l'atmosphère se sature peu à peu de grésillements et de déflagrations soniques de plus en plus éprouvantes jusqu'à un final *harshi-correct* qui vient sauver in extremis la performance des Michiganders du marasme initial. Et puisqu'on parle de marasme, le concert d'**Om** en fut un beau. Intégral même. Pas qu'on s'attendait à se faire pulvériser les chakras (la réputation qui les précède en live : « *un groupe rare et chiant* ») mais enfin, pour avoir vu Al Cisneros dans une forme (para)olympique avec Sleep l'an passé, on espérait au moins succomber un minimum à la transe molle et adipeuse du duo basse-batterie, ce qui n'arrivera jamais. Outre quelques problèmes techniques interrompant le set par deux fois et un son calamiteux (volume de la basse inconvenant, chant quasiment inaudible), Cisneros, figé et raide comme la justice (sans doute pour ne pas faire exploser la bulle de son vortex malmené par les mauvaises vibrations alentours), restera planté sur la scène comme un épouvantail en plein ring pendant qu'Emil Amos se débattra furieusement de moulinets en roulements et de roulements en moulinets ; les deux semblant évoluer dans des univers parallèles totalement hermétiques. Pétard mouillé. **(F.M)**

Acid Mothers Temple

Polvo

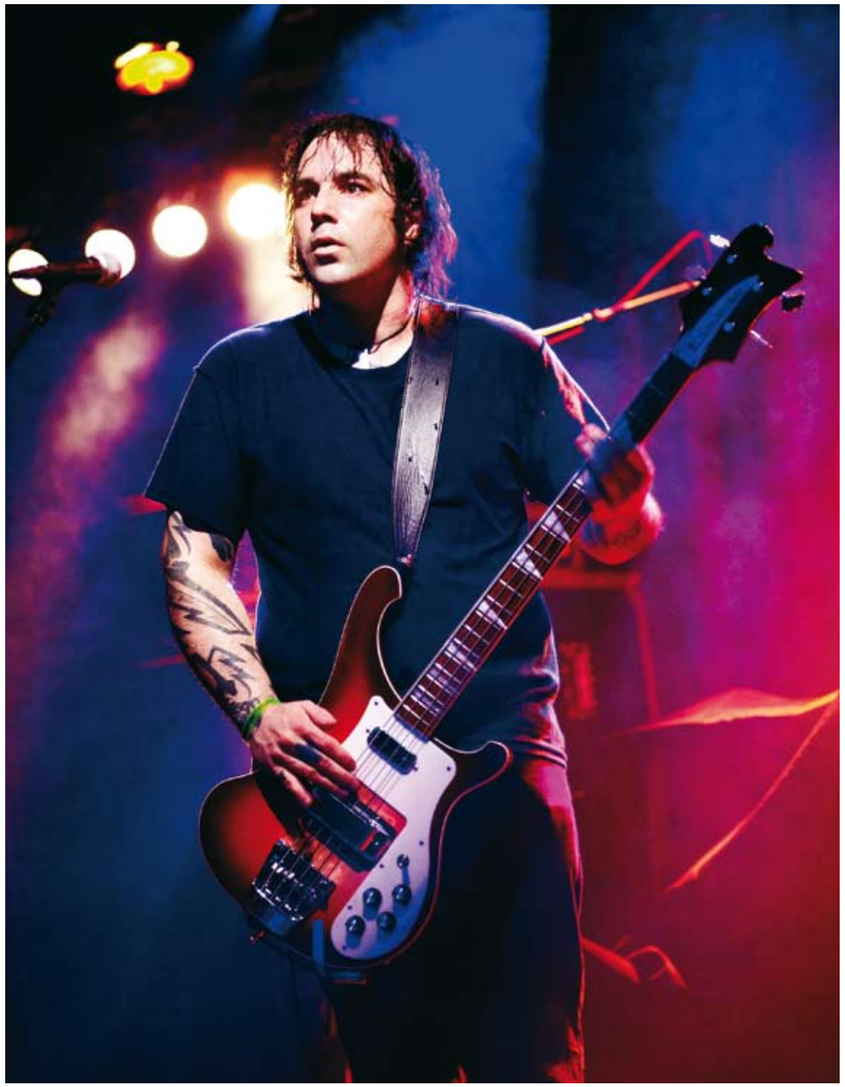
Les Nippons d'**Acid Mothers Temple** n'auront par contre en rien trahi leur réputation de bêtes de scène. Débutant leur set par un titre furieux non identifié, qui évidemment nous rappelle Hawkwind dès les premiers riffs, les chevelus bridés nous entraînent dans leur tornade psychédélique quitte à nous perdre dans les méandres de leur morceau phare, « Pink Lady Lemonade », une bonne vingtaine de minutes endiablées durant. On s'étonnera par contre de les voir accompagnés ce soir d'un bassiste belge (ou suisse, trou de mémoire), puis bientôt rejoints par deux de ses compatriotes pour une fin de concert à trois guitares, deux batteries et deux basses, histoire de faire encore plus de raffut. Kawabata n'hésitera pas à détruire deux guitares, dont les dépouilles atterriront dans le public. À plus d'un kilomètre du chapiteau, leur tempête sonique s'entendait encore. **(O.D)**

Bo Ningen, Programme, Diamanda Galás
(Grande Halle de la Villette, 4 juin)

Arrivés sur place en retard, on assiste aux dernières minutes du set de **Bo Ningen**, trio de ce que l'on pensera être des Japonaises, mais erreur sur le sexe : les cheveux longs masquant le visage et les silhouettes malingres nous ont induits en erreur, tout comme le fait de se remémorer le concert de Nissenenmondai dans la même salle un an plus tôt. Ces quelques minutes glanées nous auront montré un groupe psychédélique (encore un) plutôt déjanté sur scène. L'explosion finale typique des concerts de rock certainement, car aux dires des non-retardataires le début du set fut moins mouvementé. Le duo **Programme** entre en piste : saluons le courage de programmer trois groupes/artistes si différents un même soir, mais les bonnes initiatives ne font pas toujours tout : le noise-rock *boîte-à-rythmé* bardé d'électronique d'Arnaud Michniak et Damien Bétous n'a guère de prise sur nous. À mi-chemin entre flow hip-hop maladroit et spoken words, la scansion de Michniak fatigue plus qu'elle ne fait réagir et malgré les phrases assassines qui ont fait sa réputation, ses textes sociaux-politico-sarcastiques se noient dans les saturations jusqu'à perdre tout sens. En un mot comme en cent : chiant. **(O.D)**

Diamanda Galás s'installe au piano et parachève une soirée bien mal entamée. Elle donne peu ou prou un set identique à ses deux précédents (au Théâtre du Gymnase et à la Villette). En interview, elle se plaignait de n'être sollicitée que pour jouer ses reprises, alors pourquoi ne pas opter pour un set plus spécial dans le cadre d'un festival comme la Villette Sonique ? L'espoir déçu d'assister à un spectacle nouveau, le sentiment de déjà vu et la lassitude font qu'on quittera la salle avant la fin – comme beaucoup – fatigués par l'interprétation poussive et sans surprise. La performance, quasi sportive (il faut voir la diva vider la moitié d'une bouteille d'eau entre chaque titre) impressionne la première fois, mais indiffère la troisième. **(Em.D)**

Om



Secret Chiefs 3, Oneida, These Are Powers, King Midas Sound, Thee Oh Sees, Fuck Buttons.

(Parc de la Villette, 5 et 6 juin)

Voici venu le week-end et ses concerts gratuits dans le parc de la Villette, le beau temps est au rendez-vous en ce samedi et nous quittons le stand *Noise* du village labels (présence de nombreux labels indépendants, magazines, disquaires, et même quelques showcases) juste à temps pour ne pas rater **Secret Chiefs 3**, créature musicale protéiforme du guitariste Trey Spruance, ex-Faith No More et surtout ex-Mr Bungle, dont SC3 fait figure d'extension. Fusion des styles à tout va donc, avec grosse emphase sur la world music, le garage-surf, le metal et les musiques de film. Aucun morceau purement death/grind à se mettre sous la dent aujourd'hui, mais les instrumentaux orientalisants sont véritablement joués avec la ferveur d'un groupe thrash : en toges ou en costards, les cinq musiciens (dont Ches Smith à la batterie et Toby Driver de Kayo Dot à la basse, que nous n'avons pas reconnu derrière ses lunettes noires) impressionnent, notamment Spruance et son jeu de scène bondissant. À plusieurs reprises, il semble même se lancer dans quelques duels d'improvisation avec son fantastique batteur, communiquant ainsi un plaisir de jouer flagrant. À noter une surpuissante reprise du thème d'*Halloween*, point d'orgue d'un des tout meilleurs concerts du festival. On ne s'attardera par contre pas sur la prestation d'**Oneida** : les trois hommes au charisme d'huître ne provoquent qu'ennui… Quoi que : en fermant les yeux, on se laisse prendre dans les filets de leur krautrock moderne, mais le résultat eut été le même dans un salon en écoutant leurs (habituellement très bons) disques. Aucune plus-value scénique ici. Le lendemain, les New-Yorkais de **These Are Powers** y vont d'une interprétation énergique des titres abrupts de leurs trois albums : beats concassés, basse minimale, samples abstraits, chant tout en soupirs et éructations de la très féline Anna Barie, qui ne ménage pas sa peine lorsqu'il s'agit de faire onduler son corps. On rappellera que le groupe s'est monté autour de Pat Noecker, ex-bassiste de Liars, et que si sur album These Are Powers se laisse lui aussi aller à des moments de psychédélisme déglingué, il semble plutôt tout miser sur le groove (raide du post-punk) et l'énergie en contexte live, malgré le « *These Are Powers, yes, but not very much today* » lâché par la chanteuse. Place à **King Midas Sound**, nouveau projet de Kevin Smith (God, Techno Animal, The Bug…) sur la grande scène. Et là aussi, les morceaux subissent quelques métamorphoses, pour le meilleur (beats poids lourd, saturations impressionnantes) et pour le pire (le chant trop présent de Kiki Hitomi – girlfriend de Kevin qui envahit sa discographie depuis peu – pourtant assez discret sur l'album). Alors que Smith, dont on avait oublié la bonne tête de serial killer, s'arcboute sur ses machines en envoyant une masse de sons ahurissante, le toaster Roger Robinson, lui, tout sourire et yeux mi-clos – mais totalement sobre d'après l'entourage du groupe – assure comme un chef au micro ou empoigne une guitare pour gratter indéfiniment le même accord. Alors, trip-hop, dub, dubstep, oui, mais l'ambiance est frondeuse et électrique : les « Earth A Killya », « Cool Out » ou « Waiting For You » perdent ici en intimisme et en minimalisme feutré ce qu'ils gagnent en relief et en puissance. **(O.D)** Les fins de festivals ressemblent un peu aux fins de siècles, avec leur lot d'excitation et de décadence. Dans ce contexte, le rock-garage psyché lo-fi teinté de freakbeat et de pop 60's façon *Nuggets* de **Thee Oh Sees** (un des innombrables projets du stakhanoviste John P. Dwyer : Landed, Burmese, Pink & Brown, Coachwhips, Zeigenbock Kopf, etc.) se prête parfaitement à l'état d'ébriété et/ou de béatitude générale, piquant également la curiosité des badauds venus passer leur dimanche en famille sur les pelouses du parc : pas un qui ne se dandine, le sourire imbécile accroché au visage. L'évidence brute des mélodies et des lignes de basse (comme une incessante variation de « You Really Got Me » des Kinks), la simplicité des refrains (« *la-la-la* » « *pa-pa-pa* »), le charme mature de Brigid Dawson et le plaisir non dissimulé des quatre Californiens en font probablement le concert le plus fun de tout le festival, avec en prime, le stage-diving le plus furieux et le plus intrépide jamais vu de mémoire de concert. **(F.M)** Enfin, conclusion idéale avec le duo **Fuck Buttons** dont l'atmo-electro-noise se prête impeccablement à cette ambiance de fin de week-end au grand air, alors que le soleil commence sa descente vers l'horizon. Face à face, derrière leurs machines et jouets en tout genre (Gameboy, micro Fischer Price etc.), les deux Anglais sautillent, triturent, pianotent et hurlent même parfois. Si leur formule s'avère répétitive, elle fait aussi mouche à coup sûr : longues divagations synthétiques sur fond de rythmes minimalistes, montées en tension, et nappes de saturations qui s'écrasent telle une chape de plomb : une partie du public est totalement hypnotisée, une autre – les premiers rangs – s'adonne aux joies du surf-crowding en toute allégresse : on aura tout vu. **(O.D)**

SHOOT to Thrill

Les numéros se suivent, les rubriques aussi : dernière arrivée, Shoot To Thrill présentera une série de photos personnelles, rares, inédites et parfois jamais publiées d'une personnalité majeure du Grand Livre du Zouk. Et c'est tout naturellement à Seth Bogart, prince gayrage, heureux propriétaire du salon de coiffure le plus déluré d'Oakland et leader de Hunx And His Punx (dont la version CD du premier album, *Gay Singles*, vient de sortir chez Born Bad avec les inénarrables clips du groupe en bonus) que revient l'honneur de lancer cette nouvelle section du magazine.

Hunx and his Punx

Une photo prise durant le tournage de notre dernier clip, « You Don't Like Rock N Roll ». C'est sans doute la meilleure photo qui existe du groupe. On a recouvert la pièce de papier aluminium qu'on a froissé et remodelé pour que ça ressemble à la paroi d'une caverne. Ça nous a pris une éternité.

Cette photo provient d'une session assez bizarre réalisée par Suzy Poling. Je ne sais pas du tout pourquoi j'ai ce maquillage.

Cette fille, Annie Danger, a réalisé ce téléphone géant pour le clip de « Teardrops On My Telephone ». J'ai dû mettre un tabouret à l'intérieur pour pouvoir tenir sur le combiné sans que tout s'écroule.

C'est la photo que nous avons utilisée pour la pochette de notre album Gay Singles. *J'ai utilisé l'intégralité d'un flacon d'huile de massage pour obtenir ce résultat.*

Une photo prise sur le tournage du clip de « Cruising ». C'est ma vision très personnelle de ce à quoi devrait ressembler un salon de manucure. C'est moi qui ai dessiné la main sur le mur.

Ça c'était à Guerneville, j'étais complètement fracassé et le barman m'a aspergé les fesses de soda. Très rafraichissant.

Sur cette photo, je suis avec Peggy Noland dans son magasin. C'est elle qui réalise une partie de mes costumes. Note son badge géant de Hunx.

Mon ami Jamie Warren anime une émission télé à Kansas City intitulée Whoop-Dee-Doo. Ces deux petites filles sont venues à l'enregistrement du show et je leur ai prêté deux de mes nœuds papillon fétiches.

Une photo non utilisée de la session qu'Alexis Penney a réalisée pour mon premier single « You Don't Like Rock n Roll ». Cette photo me rend nostalgique parce que c'est la toute première fois que je posais nu.

C'est Clayton du groupe Box Elders. Il n'a même pas 21 ans, mais j'ai quand même réussi à me le faire. Les Box Elders sont un excellent groupe pop d'Omaha, Nebraska.

C'est Brande, déguisée en sapin pour Halloween. On était tellement bourrés qu'on a copieusement uriné sur le trottoir avant de s'étaler par terre et de nous endormir dans notre propre pisse.

On a fait pas mal d'auto-stop au festival South By Southwest cette année. Sur cette photo, Brande, notre mascotte, essaie tant bien que mal de se maquiller à l'arrière d'un pick-up qui nous a pris sur la route.

Parfois je suis tellement à bloc durant nos concerts que je me déshabille complètement. Et comme je suis assez paresseux, il m'arrive également de faire des pauses à même le sol.

Look ahead

Geneva

À la force de son premier album *Sail On Suds*, Geneva a su séduire de nombreux blasés du genre post-hardcore. Ceci dit, leur style actuel, s'il cultive des envolées instrumentales riches en mélodie entre deux bourrasques hurlées et méchamment riffées, se nourrit aussi de noise 90's et d'indie-rock pour mieux asseoir une personnalité qui privilégie la dynamique à l'écrasement. Et surtout, au-delà de ces futiles histoires d'étiquettes, le trio fait preuve d'un talent de composition qui impose le respect.

Votre bio parle « d'accouchement dans la douleur » en ce qui concerne la création de ce premier album : les choses ont été longues à se mettre en place pour Geneva ? Vous existez depuis 2004, avez tous eu d'autres expériences en groupe par le passé et pourtant votre premier album ne sort que maintenant... Les groupes ont plutôt tendance à brûler les étapes de nos jours...
Nous existons depuis février 2004, nous avons sorti un EP en 2006, qu'on peut considérer comme un album à part entière de par sa longueur. Suite à nos précédentes expériences, on se fixe juste pour objectif de se faire plaisir, sans aucune ambition de carrière, ni de revenu, just for fun ! La composition des morceaux a pris du temps, car nous voulions réellement proposer quelque chose de différent de l'EP. Le processus d'enregistrement et de sortie de l'album a été encore plus long et parsemé d'obstacles... Du coup, nous nous sommes permis cette petite blague dans la bio. C'est vrai qu'une fois l'album enregistré en 2008, les choses ont été assez longues à se mettre en place, mais on espère que petit à petit la sortie de ce disque nous permettra de passer à la vitesse supérieure, tant au niveau des dates de concerts que des prochains enregistrements. Les choix futurs se feront sûrement plus rapidement et plus efficacement.
On vous catalogue post-core – y compris dans nos pages –, pourtant personnellement je pense davantage à un mélange de noise rock 90's et de post-rock à la Explosions In The Sky qu'à Neurosis, Isis, Minsk ou Cult Of Luna en écoutant le disque. On dirait même que vous cherchez à fuir cet étiquetage post-hardcore, non ?
Complètement, oui. On fuit cette étiquette post-hardcore, même si on ne la renie absolument pas. Pour nous, le post-hardcore renvoie également à des groupes des années 90 comme Drive Blind, Portobello Bones, Unsane, Helmet ou Quicksand... Nous avons voulu développer notre penchant pour un certain post-rock déjà présent chez Dont Look Back, l'ex-groupe de Charles. Nous avons tous des influences communes et variées, même si nous écoutons chacun aussi des choses très différentes. Nous garderons toujours une touche très noise, mais les morceaux pourront avoir une teinte aussi post-rock, metal ou indie. On n'a d'ailleurs pas hésité à reprendre « Little Fury Things » de Dinosaur Jr sur scène avec le guitariste d'H-Burns dans notre « bonne » ville de Valence lors d'un festival d'été pour faire plaisir à nos dix potes qui étaient au bar.
Pour moi, le point faible de l'album, c'est le chant, efficace et maîtrisé, certes, mais un peu monotone sur la longueur. Est-ce parce que vous êtes conscients de cette petite faiblesse que vous vous lancez dans de longues parties instrumentales et que vous invitez deux chanteurs extérieurs pour des featurings, histoire de varier les ambiances ?
Renaud (*Ndlr : H-Burns*) est un véritable ami qui a également partagé l'aventure Dont Look Back et nous voulions vraiment l'entendre sur un de nos morceaux, en grande partie pour son sens du phrasé et des mélodies. Pierre est un cadeau qu'on s'est fait tous les trois car nous sommes tous archi-fans de Drive Blind et Tantrum. C'est un ami que nous sommes toujours très contents de croiser quand nous avons l'occasion de jouer sur Montpellier. On ne fermerait d'ailleurs pas la porte à d'autres collaborations avec eux... Quant à la voix, j'ai totalement conscience de mes limites. Au départ nous voulions des parties vocales spontanées et écorchées. Les nouveaux morceaux que nous avons déjà écrits sont plus rock et catchy et la voix se met davantage au service de la mélodie.
Votre force ce sont ces morceaux extrêmement bien structurés, longs mais sans temps morts et aux mélodies accrocheuses : vous êtes du genre à passer des heures et des heures sur la composition ?
Sur cet album, nous avons effectivement passé beaucoup de temps sur la composition des morceaux. On s'est aussi laissé un ou deux titres à finir une fois en studio, pour le défi, mais certains avaient déjà presque deux ou trois ans. On compte sortir nos nouveaux morceaux le plus vite possible, que ça soit par le biais d'un split ou d'un EP afin de maintenir une dynamique. Geneva a toujours aimé l'énergie, quel que soit le style, tout en se servant de mélodies accrocheuses qui donnent un côté plus émotionnel, même si... nous jouons vraiment fort !!!
Vous avez composé de nouveaux morceaux depuis la sortie de l'album, à quoi doit-on s'attendre ?
Oui, on a actuellement plusieurs nouveaux morceaux, encore à l'état d'ébauche pour certains, d'autres plus aboutis. J'espère que ces nouveaux morceaux seront très vite disponibles. Notre fonctionnement en tant que trio fait que nous ne nous interdisons rien, que ce soit pour faire un morceau à la Tad ou un autre à connotation beaucoup plus noisy voire pop. Nous sommes très excités à l'idée de jouer de nouveaux titres, ce qui n'enlève en rien notre envie de défendre *Sail On Suds* sur scène.
Qu'entendez-vous par « Sail On Suds » ?
Je vois ça comme une voile sur des bulles de savon, c'était une idée plutôt légère au vu du contenu de l'album... Ça nous a fait beaucoup rire. Il y a aussi un clin d'œil à un certain groupe belge... Énigmatique...
Pourquoi ce nom, Geneva ? Dès que je parle de vous, c'est la même question qui tombe : « *c'est un groupe suisse ?* »
En fait, ça a dû partir d'une mauvaise blague un peu nostalgique, mais je crois qu'on en a tous oublié le sens exact. Mais c'est vrai qu'on a tous les trois une affection toute particulière pour la Suisse car chaque fois que nous avons l'occasion d'y jouer, ce sont d'excellents moments !
Touchez-nous deux mots de ce tribute à Tantrum.
Nous avons été contactés à l'origine, en 2006 je crois, par un membre des Every Reason To de Paris, pour participer à ce projet. Flo de Prototype Record et Virgil de notre label Trendkil Recording semblent avoir aidé à relancer le projet récemment. Nous étions ravis de pouvoir y participer et on s'est fait vraiment plaisir à travailler sur une version un peu différente de « Huntdown ». Cet album hommage regroupe une bonne dizaine de groupes et on a hâte d'entendre leur reprise car nous n'avons encore rien pu écouter ! En tout cas, je crois que la sortie est prévue pour cette année, septembre peut-être, qui sait ?
Dont Look Back est-il définitivement enterré ?
Pour l'instant il n'est pas question d'une reformation du groupe, mais pourquoi pas ? Le batteur joue désormais dans un groupe indus qui s'appelle DK, quant à Renaud (H-Burns), Greg (basse) et moi, nous nous sommes retrouvés dans Fuck Me Baby à assouvir nos envies de rock 90's.

GENEVA
Sail On Suds
(Trendkill/Season Of Mist)
www.myspace.com/genevafr

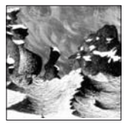
Ça fait longtemps que l'on ne parle plus de black metal en ce qui concerne Blut Aus Nord. Toute catégorisation paraît futile, tant cette mystérieuse entité, qui a toujours cultivé son anonymat (aucun concert, aucune photo) comme pour mieux marquer son indépendance face à la masse grouillante et désincarnée, est un cas à part : un groupe dont l'histoire démarre dans les sphères black metal les plus conventionnelles mais qui, au fil de sa route, accède à quelque chose d'autre, à une musique dissonante, subversive et sans cesse en mouvement. Alors que les douze prochains mois s'annoncent extrêmement chargés – réédition vinyle des quatre premiers albums, deux splits, un maxi « thématique » et j'en passe –, Vindsval nous éclaire sur quatorze années de métamorphose et de recherche musicale.

La Stagnation c'est la Mort

BlutAusNord

JE N'AI PAS AIMÉ VOIR LE BLACK METAL PERDRE UNE PARTIE DE SON MYSTÈRE ET DE SA SUBVERSION EN DEVENANT UN STYLE COMME LES AUTRES, PARFAITEMENT ASSIMILÉ PAR LE BUSINESS DE LA MUSIQUE

Ultima Thulée
(Impure Creations Records) 1995



À la base, Blut Aus Nord se nommait Vlad. Pourquoi avoir changé de nom juste avant la sortie d'*Ultima Thulée* ?
Durant la composition d'*Ultima Thulée,* un obscur projet français nommé V. L. A. D. a sorti son premier et unique album – enregistré par Scott Burns si mes souvenirs sont bons. Pour éviter la confusion, nous avons préféré changer notre nom même si ça nous embêtait quand même un peu : les deux premières demos s'étaient vraiment bien propagées en Europe et en changeant de nom, j'avais l'impression de tout reprendre de zéro. Mais finalement la nouvelle s'est répandue assez vite. Le plus étrange est que ce V.L.A.D. est arrivé de nulle part et a disparu juste après, comme s'il n'avait existé que pour nous amener à choisir un autre patronyme. Ce fut une bonne chose au final.
***Ultima Thulée*, « My Prayer Beyond Ginnungagap », « The Last Journey Of Ringhorn », la pochette de l'album… Peut-on dire qu'à l'époque, BAN était complètement assujetti à l'influence de la culture scandinave et de ses croyances païennes ?**
Totalement. Avant que la vague black metal scandinave ne déferle sur l'Europe, je m'intéressais déjà beaucoup aux cultures nordiques. Les Vikings ont joué un rôle important dans la création de la région dont je suis originaire et c'est un peuple dont j'ai logiquement « étudié » la culture. Ensuite Bathory est arrivé avec *Blood Fire Death* et *Hammerheart*, qui m'ont ouvert les portes de la mythologie nordique. Ce groupe est à l'origine de la création de Blut Aus Nord et son influence sur les deux premiers albums est immense.
Cet album a-t-il été entièrement réalisé par tes soins ou y avait-il d'autres musiciens ?
J'ai composé une grande partie de l'album seul et nous avons enregistré à deux. Blut Aus Nord a toujours été la réunion de deux âmes.
Peut-on dire qu'à l'époque, BAN était encore un groupe de BM « comme les autres » ?
Oui, probablement. Notre personnalité n'était pas encore bien marquée. J'étais très jeune quand j'ai composé *Ultima Thulee* et mes capacités en tant qu'artiste, en tant que créateur et musicien n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui. Ma vision de la musique était beaucoup plus restreinte, mes influences étaient plus marquées et avaient plus d'impact sur moi. J'aurais été incapable d'imaginer *MoRT* ou le premier *Thematic…* à cette époque. Si on me les avait fait écouter, il est même probable que je les aurais rejetés en bloc. Malgré ça, *Ultima Thulee* est un album immédiatement reconnaissable qui dégage un feeling particulier, quelque chose d'unique.
Justement, le dernier titre de l'album est comme une ouverture quasi spirituelle, appelant à une forme de sérénité comme un avant-goût de l'album suivant. On pourrait le voir aussi comme une façon de terminer le voyage que représentait ce premier album.
Je crois que c'est quelque chose qui a toujours été présent chez BAN. Même *MoRT* est illuminé par des mesures plus mélodiques, presque aériennes. Si tu veux que ta musique soit très sombre, elle doit aussi être très lumineuse. Tu ne distingues pas le noir sur un fond noir, si tu accentues le contraste, ce noir deviendra de plus en plus obscur. J'ai un besoin viscéral d'explorer les bas-fonds de la musique, mais pour plonger plus profondément, j'ai besoin d'oxygène. L'aspect le plus mélodique de BAN représente cet oxygène. Je puise dans nos instants de plénitude pour nourrir les autres, plus sinistres. Plus un album est « beau », plus le suivant risque d'être laid.

Memoria Vetusta I : Fathers Of The Icy Age
(Impure Creations Records) 1996

Je trouve ce disque encore plus marqué par le sceau Bathory, notamment à cause du chant clair, des chœurs et du souffle épique. Mais par rapport à son prédécesseur, on y sent une forme de plénitude, comme si après un *Ultima Thulée* racontant la bataille, *Memoria* en contait les lendemains ?
Memoria est beaucoup plus mélodique, il est plus complexe, travaillé et certains riffs sont absolument magnifiques. Ce sentiment de plénitude dont tu parles vient justement de cette approche plus musicale. Chaque plan s'emboîte parfaitement avec le suivant, c'est très progressif et c'est justement sur ce point que nous avons beaucoup travaillé durant la composition de *Memoria Vetusta II*. J'aime beaucoup cet opus, à tel point que si je devais l'enregistrer aujourd'hui, je ne changerais absolument rien. C'est aussi sur cet album qu'apparaît la patte Blut Aus Nord au niveau des guitares.
Sur ce deuxième album, plus encore que sur *Ultima Thulée*, vous avez vraiment réussi à obtenir un grain de guitare très particulier, proche de Burzum.
C'est étonnant que tu cites Burzum qui n'a jamais vraiment été une influence musicale, ni même extra musicale. Mais effectivement, c'est sur ce disque qu'apparaît réellement la griffe BAN, peut-être plus dans les riffs eux-mêmes que dans le son ou le grain des guitares. En tout cas, c'est l'album qui a définitivement lancé la machine Blut Aus Nord, à tous les niveaux.
Je me souviens que si le numéro « *I* » avait été ajouté derrière le titre de l'album, c'était parce que vous l'envisagiez déjà, à l'époque, comme la première partie d'une suite qui n'a finalement été complétée que quinze ans plus tard. Que s'est-il passé ?
Après *Memoria,* la scène black metal est devenue étrange. Des dizaines de groupes sont apparus un peu partout, proposant une musique de plus en plus propre, mieux produite, plus accessible et qui, surtout, apparaissait en pleine lumière. Il s'agissait simplement de la fin de l'ère « underground » de cette scène et à l'époque, je n'ai pas aimé voir cette forme d'art ténébreux perdre une partie de son mystère et de sa subversion, en devenant un style comme les autres, parfaitement assimilé par le business de la musique. Je suis donc resté en retrait pendant quelque temps, ne voulant pas participer à cette mascarade. Les groupes étaient de plus en plus maquillés, encore plus poseurs que Mötley Crue ou Cinderella. Ils partaient en tournée comme n'importe quel groupe de pop. La magie s'était envolée, à mes yeux en tout cas. Finalement l'album qui a fini par sortir était une réaction assez primitive à tout ça, à l'opposé de ce que proposaient les groupes à ce moment-là, une musique primaire, agressive et surtout très sombre.
À cette période, on a vu éclore deux projets parallèles de BAN : The Eye et Children Of Maani. As-tu mené ces projets parce que tu percevais déjà les limites du genre BM à ce moment-là ? Avec le recul, que penses-tu de ces projets qui se sont révélés, hélas, de courte durée ?
En fait, j'ai toujours composé énormément, c'était le cas à cette époque et ça l'est encore plus aujourd'hui. The Eye et Children Of Maani sont des rescapés, beaucoup d'autres projets sont passés à la trappe et des centaines de morceaux ont fini à la poubelle. Aujourd'hui, nous pouvons absolument tout faire avec Blut Aus Nord. Si demain nous sortons un album de hip-hop ça ne choquera plus personne, le feeling sera le même et les gens savent que BAN est un projet vivant qui explore de nombreuses directions et en crée de nouvelles. À l'époque ça n'était pas encore le cas et je pensais qu'il fallait créer un nouveau projet dès qu'un morceau sortait un peu du « cadre » BAN. Aujourd'hui le cadre n'a plus de bords.
Vous avez réédité ce disque tel quel. Il n'a même pas été remastérisé. Tu le considères comme un disque « parfait » ?
C'est un témoignage de l'époque, quelque chose de très pur. Il est loin d'être parfait mais quand nous l'avons enregistré, il semblait l'être et je n'ai pas envie de renier ce sentiment-là. Et puis, pourquoi remasteriser un disque quand la majorité des gens écoutent de la musique encodée en 128 kbps sur des enceintes de PC ?

The Mystical Beast Of Rebellion
(Oaken Shield) 2001

À quel moment as-tu décidé d'abandonner le projet de donner une suite à *Memoria Vetusta* ? Et jusqu'à quel point ce projet était-il alors avancé ?
Il était déjà bien avancé. Quelques morceaux étaient déjà enregistrés – dont certains circulent d'ailleurs sur le Net, je me demande comment ils y ont atterri. Mais l'envie n'y était plus vraiment. Je n'aimais pas l'évolution de la scène black metal et je ne voyais pas vraiment où situer Blut Aus Nord dans ce cirque. Quelques labels, petits et gros, nous ont fait des œillades pour de mauvaises raisons et j'ai décidé de stopper le processus de composition et de prendre du recul.
Pour *Mystical*, votre ancien logo, où l'on distinguait entre autres le marteau de Thor, a disparu au profit d'un nouveau plus épuré. Hautement symbolique ?
Oui, l'envie de rompre avec cet aspect particulier de la mythologie. Blut Aus Nord est devenu beaucoup plus occulte à ce moment-là et on ne voulait pas être aussi simples à identifier ou à classifier. Tout est devenu beaucoup plus noir à partir de ce disque.
Les morceaux n'ont pas de titre, pourquoi ? L'utilisation des « chapitres » était-elle une façon de souligner que les morceaux faisaient partie d'un seul et même ensemble ?
Oui, cet album est une masse sonore. Rien ne se détache, c'est un bloc noir.
D'ailleurs, le livret de la version originale est entièrement noir et ne contient que deux phrases. La première parle du « *travail décadent d'un art non-musical* », comme si vous expliquiez que BAN ne recherchait plus la beauté et la mélodie, mais la laideur et la dissonance ?
Je considère le black metal comme un Art subversif. S'il devient lui-même codifié, alors il est totalement dénaturé et il n'est plus qu'une simple extension (vaguement extrême dans la forme) du rock ou de la pop. Il fallait donc titiller la théorie musicale, détourner cet apprentissage et créer une autre génération de riffs. C'est à ça qu'a servi cet album. Tout cela sera beaucoup plus développé sur les suivants.
Et pourquoi cette dédicace « *à la mémoire de Vindsval* » ? Était-ce aussi une manière de souligner que l'ancienne façon de penser de BAN n'existait plus ?
Vindsval est un simple morceau de viande que l'on a jeté en pâture aux gens qui avaient besoin de se défouler sur Blut Aus Nord. C'est un pseudo qui n'a d'autre valeur que celle que les regards extérieurs veulent lui accorder. En tuant cette chimère, Blut Aus Nord s'est totalement déshumanisé pour devenir une entité artistique sans ego. Les gens derrière n'ont aucun intérêt, seul le projet doit compter.
Si j'ai bien compris, cette nouvelle version de *Mystical* contiendra également un second album, composé dans le même état d'esprit mais enregistré récemment.
Pas réellement un nouvel album. Plutôt le chapitre final, le Chapitre 7(77), totalement différent des six premiers, plus sombre et plus oppressant. C'est un long morceau, la compo la plus lente et la plus lourde que nous ayons composée. Le résultat est très morbide.

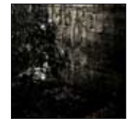
The Work Which Transforms God
(Appease Me/Oaken Shield) 2003

Avec *The Work*, peut-on considérer que la métamorphose de BAN est achevée ?
Non, c'est une nouvelle étape qui amènera vers d'autres choses, qui elles aussi nous pousseront vers de nouveaux horizons. Je ne veux voir aucun de nos albums comme un aboutissement. Je préfère qu'ils soient créateurs de possibilités futures.
Pourquoi ce titre présomptueux ?
Ce titre n'a rien de présomptueux. Il est juste adapté au concept traité. L'être conscient devient le Mal absolu. Libéré du joug de la pensée, les peurs exercées par toutes les formes de pouvoirs n'ont plus d'emprise sur lui et il ne fait plus qu'un avec les éléments… Satan et Bouddha méditent ensemble.
Peut-on dire que c'est la première fois que vous avez vraiment cherché à générer un effet de transe ?
Nous avons surtout cherché à brouiller les pistes, à perturber l'auditeur en minimisant les repères, notamment sur le plan rythmique (et il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine). L'atmosphère devait être poisseuse, dérangeante, ce qui sera exacerbé sur le suivant.
Justement, tu disais que *Mystical* était presque de l'« *easy listening* », comparé à ce qui allait suivre. *The Work* est-il un album difficile ?
Non. *MoRT* est un album difficile, voire impossible pour certains.

Thematic Emanation Of Archetypal Multiplicity
(Appease Me/Candlelight) 2005

Juste avant *MoRT*, il y a eu cet EP très cinématographique, quasi industriel dans son approche. Est-ce que cet aparté a pesé sur *MoRT* ?
Pas du tout. *Thematic Emanation Of Archetypal Multiplicity* est le titre générique d'une série de releases qui possèderont toutes un sous-titre et qui nous permettront de présenter des travaux plus cinématographiques, industriels, electro parfois ou totalement ambient. Le prochain devrait être « 777 », suivront « Nam-Khâ » et « Lighteater ». Tous serviront à expérimenter de nouvelles choses et à élargir encore un peu les possibilités en termes de création.

MoRT
(Appease Me/Candlelight) 2006



Tu le disais toi-même, *MoRT* est un album difficile, voire impossible. En quoi est-ce intentionnel ? Y avait-il une intention d'effrayer vos fans avec ce disque ?

Nous n'avons rien fait en pensant aux réactions des gens. Nous avons simplement eu cette envie de pousser le black metal dans des contrées qu'il n'avait pas encore visitées ; quelque chose de nauséabond, marécageux, où la vie n'a plus beaucoup de place. Nous voulions composer un album réellement extrême. Nous n'avons aucun contrôle sur la façon dont est perçue notre musique. Nous la faisons et ensuite, chacun en dispose et l'appréhende à sa façon, avec son vécu, sa culture et sa sensibilité. Certaines personnes ont trouvé *MoRT* très beau, ce qui est assez fascinant. Ça résume tout.
Est-ce qu'on peut parler de « chansons » à part entière sur *MoRT* ?
Non, et on peut rarement le faire avec BAN. Nous composons peu de « chansons ».
L'une des caractéristiques de ce disque, c'est cette façon peu orthodoxe de jouer de la guitare. Peux-tu nous en parler ?
La façon d'en jouer, la façon de la régler, de l'accorder et le fait qu'elle soit, ou non, frettée. La technique de jeu en elle-même est assez proche de ce que l'on peut faire sur un piano mais en travaillant directement sur les cordes. Il ne s'agit pas non plus de tapping, même si l'approche est la même. Le fait de pouvoir travailler avec huit doigts en même temps sur le manche – cette phrase prêtera à confusion ! – permet de développer une harmonie beaucoup plus riche. L'attaque est également beaucoup plus feutrée et évite d'obtenir un résultat agressif.
Musicalement, *MoRT* m'évoque une espèce de déliquescence physique et mentale.
Absolument, mais il évoque aussi la naissance.
Le but de cet album était-il, en un sens, d'aller jusqu'au bout d'une certaine démarche ?
Oui et nous pensions être allés au bout après sa sortie. Aujourd'hui, je suis de nouveau attiré par cet aspect lugubre de la musique et je suis convaincu qu'il est possible de faire pire. Malheureusement, je sais qu'un jour je replongerai dans ce bain de fange, je n'y peux rien, c'est comme ça.

Odinist
(Appease Me/Candlelight) 2007

Est-ce qu'*Odinist* est une façon de rendre l'horreur de *MoRT* plus tangible ? Une chose est sûre, les deux disques paraissent très liés.
S'il n'est pas le meilleur album de BAN, *Odinist* a certainement été pour moi le plus nécessaire. Une œuvre comme *MoRT* laisse des traces, tu dois aller puiser très loin pour composer ce genre de choses et te confronter mentalement à un univers hostile, dérangé, dérangeant. J'ai eu besoin de remonter à la surface aussitôt après l'enregistrement et, de ce fait, *Odinist* a été composé très rapidement, de façon presque impulsive. Ce fut comme une bouffée d'oxygène après une apnée un peu trop longue, avec le besoin de retrouver une structure rythmique solide, des riffs presque mélodiques et des morceaux presque normaux.
Pour moi, la particularité de ce disque vient entre autres de l'utilisation de la boîte à rythmes. Pour la première fois, ce sont ces tempos mécaniques qui semblent guider les riffs, et pas l'inverse.
Ça n'est pas faux. *MoRT* était très nauséeux et, toujours en réaction, il fallait une assise rythmique très carrée cette fois-ci, quitte à ce qu'elle soit aussi très mécanique.
Pourquoi ce titre ? Pour mieux tisser un lien avec les débuts de BAN ou pour désorienter l'auditeur ?
Parce qu'il correspond à l'aura qui entoure *Odinist* : une approche différente, plus réfléchie, une façon plus mûre d'aborder le mysticisme, les mythes, les religions. Ce titre tisse évidemment un lien avec les débuts mais il montre aussi l'évolution du groupe ainsi que notre propre cheminement spirituel. L'interprétation des textes est différente quinze ans plus tard, et j'espère qu'elle le sera encore dans quinze ans.

Memoria Vetusta II : Dialogue With The Stars
(Appease Me/Candlelight) 2009

***Memoria Vetusta II* est un cas à part dans la discographie de BAN : d'abord, c'est la première fois que le groupe semble regarder en arrière, alors que vous alliez toujours vers l'avant. Certains parlent même de régression. Ton point de vue ?**
Le but était de donner une suite cohérente à un premier volet sorti treize ans plus tôt. Il a donc fallu regarder en arrière pour retrouver ce feeling épique, cette approche particulière au niveau des riffs et ce côté progressif, déjà présent sur le premier volet mais beaucoup plus poussé ici. On aurait pu parler de régression si on avait fait un copié-collé du premier volet, mais c'est loin d'être le cas. Les deux albums sont proches dans le style mais développent chacun un univers particulier.
Est-ce que ce disque ne tenait pas un peu de l'exercice de style : voir comment BAN se comporterait avec un canevas très précis, après avoir sorti plusieurs disques dont le but était justement de faire exploser les codes ?
Un peu oui, mais ça a surtout été un réel plaisir de renouer avec ce style de musique. C'est l'un des albums qui a été le plus agréable à composer.
Pourquoi renouer les liens avec *MV* treize ans après ?
Parce que cette suite était annoncée dans le premier volet et qu'il fallait qu'elle sorte un jour. Au cours des dernières années, des envies plus lugubres nous ont poussés vers des chemins tortueux. Nous savions qu'il ne fallait pas forcer les choses car l'album aurait alors manqué de feeling. Il aurait pu faire illusion dans la forme, mais pas dans le fond. *MV II* devait être une œuvre sincère, pas un album de commande. Il a fallu attendre le bon moment et il est arrivé treize ans après.
Est-ce que tous les titres ont été composés en 2008-2009 ou y a-t-il des pistes qui remontent à plus loin ?
Cet album a été commencé plusieurs fois, parfois presque entièrement composé, puis effacé au fur et à mesure. Tout ce qui figure sur *MV II* a été composé en 2008/2009, après *Odinist*.
Ce retour était-il aussi justement une façon de solder le passé, d'y ajouter un point final ?
Pas du tout, je ne veux rien solder, rien oublier, et ne mettre aucun point final. BAN doit pouvoir puiser dans son passé, s'en inspirer et s'en servir comme base de travail. Comme je te l'ai dit, aucun de nos albums n'est un aboutissement, tous sont des points de départ possibles. Je peux très bien imaginer un *MV III* par exemple.

What Once Was... Liber I
(Appease Me/Debemur Morti) 2010

Il semble que *What Once Was... Liber I* soit le premier d'une série de travaux parallèles ?
Effectivement, il s'agit d'une série d'albums qui serviront à « assouvir » nos besoins en matière de black-death primitif. Nous adorons les groupes comme Beherit, Incantation, Blasphemy et nous avons toujours composé des morceaux dans cette veine, par plaisir. Et puis ces morceaux ont été oubliés, jetés ou bien archivés je ne sais où. L'idée de cette discographie parallèle, plus obscure, qui n'est pas commercialisée dans les mêmes circuits a germé il y a de nombreuses années, mais notre précédent label ne voyait pas ça d'un très bon œil. Avec Debemur Morti les choses sont très différentes et le moment de concrétiser cette vieille idée est enfin arrivé. Dans ce cadre, il s'agit d'enregistrements très impulsifs, de musique bestiale, sans réelle fioriture.
Tu disais que dans les 90's, tu avais créé des entités parallèles qui abritaient les idées qui correspondaient moins à la feuille de route de BAN. Aujourd'hui, tu les sors sous le nom de BAN en créant des séries thématiques.
J'aime voir BAN comme un arbre dont le tronc serait un feeling unique qui lui-même nourrirait chaque branche. Les branches représentent différentes facettes du groupe : plus industrielle, plus atmosphérique, plus sombre, plus lourde, plus expérimentale, plus technique, etc. C'est ce que nous faisons depuis quelques années. Nos albums sont très différents les uns des autres et nous inaugurons effectivement des séries de sorties spécifiques qui permettent à notre son d'évoluer vers des sphères différentes, des concepts qui étoffent le parcours plus classique du groupe. Nous avons la chance d'avoir un public suffisamment ouvert pour comprendre cette démarche et s'intéresser à ce que nous proposons. Certains font l'impasse sur certaines facettes de BAN qui les touchent moins, mais ils acceptent la démarche et comprennent le fait que toutes ces branches que nous ajoutons contribuent à l'accomplissement d'un projet global. Aujourd'hui nous sommes totalement libres au sein de la nébuleuse Blut Aus Nord. Nous pourrions sortir un album de hip-hop sans que les gens soient choqués, parce qu'ils savent pertinemment qu'ils y retrouveraient un feeling commun à tous nos enregistrements, quelle que soit leur forme. La musique progressive des 70's est une référence pour nous, à ce niveau-là. Les artistes étaient totalement libres d'expérimenter, d'enregistrer trois albums différents la même année, de composer, ou d'improviser des morceaux de 30 minutes. Cette liberté est l'essence même de toute forme de création et elle est le but à atteindre.

BLUT AUS NORD
What Once Was… Liber I
(Debemur Morti)
www.debemur-morti.com

Grey's anatomy

Ludicra

Des Dead Kennedys à Faith No More en passant par Grötüs, Deerhoof, Flipper, Victims Family, Primus ou Triclops!, c'est toute une cohorte de groupes transgenres qu'a engendrée la ville cosmopolite de San Francisco. Et Ludicra ne déroge pas à la règle, en repoussant les limites du black metal depuis 1998 : deux chanteuses, un penchant avéré pour les structures mouvantes du rock progressif, des textes ancrés dans la réalité urbaine, soit autant de singularités dans lesquelles leur metal s'est dilué pour virer du noir au… gris.

Pour commencer, parlons de votre signature chez Profound Lore…
Aesop : Nous connaissons Chris Bruni (*Ndlr : boss de Profound Lore*) depuis un bon moment déjà, c'est un vieux fan du groupe. Il y a quelque temps il est venu à San Francisco et nous avons beaucoup traîné ensemble. De notre côté, nous voulions bosser avec lui depuis un moment, et il nous a justement proposé de sortir *The Tenant* sur son label peu de temps après que nous l'ayons enregistré.
Penses-tu qu'il s'agit d'un label plus approprié pour Ludicra que ne l'était Alternative Tentacles ?
Absolument, Chris est un fan de metal et il a d'excellents goûts en la matière. Même si nous adorons Alternative Tentacles et sommes conscients de tout ce qu'a accompli Jello avec le label, Profound Lore a établi sa réputation sur des sorties d'excellente qualité et est reconnu comme l'un des labels metal underground les plus intéressants du moment. Cette signature va certainement nous permettre de nous faire connaître auprès d'un public davantage susceptible d'aimer notre musique mais qui n'avait pas forcément entendu parler de nous.
Vous avez quitté Alternative Tentacles en bon terme ?
Oui, oui bien sûr, il n'est pas du tout exclu de travailler de nouveau avec à eux l'avenir.
Comment avez-vous rencontré Jello Biafra ?
Certains de nos amis bossent chez Alternative Tentacles et lui ont parlé de nous. Il est venu nous voir jouer, par curiosité – il est curieux de tout, encore plus lorsqu'il s'agit de musique – et ce qu'il a vu l'a convaincu. Il vient d'ailleurs toujours à nos concerts dès qu'il le peut, c'est quelqu'un de bien, je n'ai absolument rien de négatif à dire à son sujet.
Rien – ou presque – ne prédisposait Ludicra à donner dans le black : vous êtes de San Francisco, avez deux chanteuses et chaque membre du groupe est issu d'un background musical différent : death metal, prog-metal, grind, noise, punk , hardcore, dark folk, cold wave, etc. Comment en êtes-vous venus à jouer une musique aux racines black metal ?
Au départ, John Cobbet et moi n'envisagions Ludicra que comme un projet studio. Notre seul objectif était d'enregistrer un album black metal dans la veine de Dodheimsgard ou Gorgoroth. La seconde vague de groupes black metal norvégiens nous a beaucoup influencés à l'époque. Puis nous avons intégré Christy Cather et Jessika Gorton au groupe. Jessika nous a quittés avant même que l'on enregistre quoi que ce soit, puis Ross et Laurie nous ont rejoints. Christy et Ross venaient du death metal, alors que John, Laurie et moi avons grandi en écoutant du punk et du crust : Discharge, etc. Une fois que Ludicra est devenu un vrai groupe actif nous ne nous sommes plus souciés de ces histoires de genres, notre seule intention était de composer les meilleures chansons possible et notre style s'est développé naturellement, même si je pense que l'idée à l'origine du groupe nous a servi à définir un axe – le black metal – autour duquel bâtir notre personnalité, sans nous imposer de limites.
***The Tenant* est certainement votre album le plus abouti, le plus aventureux, celui qui synthétise le mieux toutes vos influences...**
Disons qu'on a pu davantage se concentrer sur la composition. Mais pour moi il n'est pas si différent des trois précédents, il a juste été conçu de façon plus habile, donc oui, je pense qu'il s'agit de notre meilleur album… avant le prochain !
Il s'est écoulé quatre ans entre *The Tenant* et *Fex Urbis*.., alors qu'habituellement vous laissiez seulement deux ans entre vos albums. Vous avez passé plus de temps sur vos autres projets cette fois ?
Oui, c'est tout à fait ça, nous avons consacré du temps à nos autres projets, Hammers Of Misfortune, Impaled, Agalloch, etc., ainsi qu'à nos vies personnelles : études, travail, famille, etc.
Vos textes sont ancrés dans la réalité urbaine, à mille lieues des thèmes couramment associés au black metal tels le satanisme, les forces de la nature, etc.
Bien sûr. Nous vivons dans un environnement urbain. En gros, nous aimons beaucoup San Francisco, mais comme dans toutes les grandes villes il y a des moments où tu as la sensation d'étouffer, les gens vivent les uns sur les autres, la vie est chère, la ville exerce une pression… Voilà notre quotidien. Écrire à propos de l'influence des cycles lunaires sur les fleurs ou des grandes étendues boisées n'aurait pas de sens, ça ne fait pas partie de notre vie.
Depuis quelques années de nombreux groupes estampillés black metal (Cobalt, Wolves In The Throne Room, Krallice, Nachtmystium, Blut Aus Nord, etc.) transgressent ses codes en brassant de nombreuses influences extérieures.
Les genres musicaux prisonniers de règles rigides n'ont pas d'avenir… Ce genre d'évolution me paraît logique : au bout d'un moment ta créativité ne peut plus s'exprimer, il ne reste plus rien à explorer à l'intérieur des frontières du genre, et les dépasser devient une nécessité pour ne pas stagner. Les pionniers vieillissent, se lassent et passent à autre chose aussi, le black metal en est là je pense. Le punk est le bon exemple d'une musique qui n'a jamais su évoluer. Je suis un fan du genre et pourtant aucun groupe punk actuel ne m'intéresse, justement parce qu'ils ne proposent rien de neuf.
En lisant les chroniques de *The Tenant*, on a un peu l'impression que les gens ne réalisent que maintenant que vous aviez déjà fait ce grand pas avant les autres…
C'est vrai, les gens semblent ne reconnaitre les mérites de Ludicra qu'un peu tardivement, mais peu importe…
D'où vient l'étiquette grey metal que l'on vous a collée… Et pourquoi le gris ? Pour sa connotation urbaine, ou parce que le gris, ce n'est pas tout à fait le… noir ?
Je ne sais pas qui a trouvé ce terme pour nous catégoriser, c'est à cette personne qu'il faudrait poser la question, mais je le vois désormais utilisé pour décrire des groupes tels qu'Agalloch ou Altar Of Plagues. On l'a adopté, car nous avions conscience de ne pas être un groupe black metal typique, et comme il n'est pas toujours évident de décrire notre musique…
Certains membres de Ludicra sont actifs dans d'autres groupes, ce n'est pas difficile à gérer ?
Ce n'est pas toujours évident en ce qui concerne les répétitions et les tournées, c'est certain, mais on y arrive en planifiant tout longtemps en amont. Dès janvier je sais en général à quoi mon année va ressembler. Ceci dit, aucun des groupes dans lesquels nous sommes impliqués n'est actif à un niveau professionnel, donc on s'en sort.

LUDICRA
The Tenant
(Profound Lore)
www.myspace.com/ludicra

Nous avons demandé à Heitham Al-Sayed, chanteur des groupes doom prog psyché Fiend et electro hip-hop metal Senser, d'interviewer Mike Ladd, rappeur atypique d'origine new-yorkaise (du Bronx) et parisien d'adoption depuis plusieurs années.

Mike Ladd est une anomalie post-moderne, un authentique précurseur, un poète, un rappeur multi-instrumentiste avec dix concept albums au compteur, sans compter des représentations théâtrales et des collaborations avec d'autres artistes variés issus de l'underground hip-hop. S'entretenir avec lui est toujours une expérience passionnante tant il se montre ouvert et intéressé par tout type de musique. D'ailleurs, peu importe que notre enregistreur ait ce jour-là décidé de faire des siennes et qu'il nous faille reprendre à zéro, Ladd que nous rencontrons à Paris où il vit désormais fait preuve de patience et d'humour tout du long. Un discours fantaisiste qui n'aide pas à distinguer la réalité de la fiction, les deux se rejoignant souvent comme lorsqu'il évoque son dernier disque en date *Bedford Park*, lequel clôt la trilogie Infesticons/Majesticons.

Future is now?

Mike Ladd vs Heitham Al-Sayed

SI TU M'AVAIS DIT EN 1986, QUAND J'ÉCOUTAIS DE LA MUSIQUE AFRICAINE DU ZIMBABWE, QU'UN GROUPE DU NOM DE VAMPIRE WEEKEND DEVIENDRAIT COOL EN PILLANT *GRACELAND* DE PAUL SIMON, JE T'AURAIS ENVOYÉ UNE BEIGNE.

Peux-tu nous parler du concept de ton dernier opus (*Ndlr : chroniqué dans notre dernier numéro*), quelle place tient-il dans la trilogie ?
Les « Infesticons » désignent les opprimés et les « Majesticons », les clinquants, les mainstream, ceux qui réussissent. Ce n'est pas seulement une métaphore du conflit dans la scène hip-hop, c'est une classification qui s'applique partout. L'idée qui a présidé au premier album remonte à longtemps déjà, quand ce mec, Puff Nana, a fabriqué ces cyborgs pour conquérir le Bronx. Les Infesticons les ont stoppés au niveau de Gunhill Road, où j'habitais à l'époque. Le second volet de la trilogie se consacrait aux Majesticons, c'était un peu leur « *Empire Contre-Attaque* », quand ils ont pris le dessus, que tout s'est mis à ressembler à des clubs bling-bling et que tu ne pouvais quitter les lieux sans qu'un videur te barre la route. Mais les Infesticons se sont rassemblés et ont lancé l'offensive, une grande bataille s'est tenue entre Gunhill road et Bedford Park. « The Infesticon Marching Band », le groupe qu'on entend sur l'album, s'est caché dans un bunker en 2005 et a enregistré ces demos. Lorsqu'il est sorti, la guerre était terminée depuis longtemps, le monde reconstruit comme la ville de Caen après la Seconde Guerre mondiale. Imagine que tu fais surface en 1968… Ils essayent de se réhabituer au monde.
De qui se compose « The Infesticon Marching Band » justement ?
Déjà, en premier lieu, de Creature, qui a vendu 30000 disques de la main à la main, dans les rues de New York.
Tu lui en as déjà acheté ?
Bien sûr, mais je le connaissais bien avant ça, c'est un vieil ami. Ensuite tu as Jamal/Seraphin qui chante sur beaucoup de titres et appartient à un super groupe : No Surrender. Mon ami Luana Diaz de la scène underground de São Paulo, Monica Sharpe. Tahiti Boy, Dave Acknan et Saul Williams car il habite Paris et que c'est un vieux pote. L'enregistrement s'est tenu dans le Bronx et au studio Microbe à Saint-Cloud. Un grand merci aux mecs de là-bas pour leur aide précieuse.
Saint-Cloud ?
Oui la ville du Front National.
Tu as vu des mecs du parti ?
Non, juste des mamans canons, des nazis sexy (*rires*)… Scotty Hard s'est chargé de la production des titres plus hard.
Parlons de jouets, je sais que c'est personnel mais comment influencent-ils ton travail ?
D'une certaine façon je préfère que ça reste privé, car ce n'est pas très sexy… (*rires*)
J'ai une conception très large du terme sexy.
Tu mentionnes les jouets devant une nana et elle fuit instantanément (*rires*), « *hé chérie, que penses-tu du M1A1 Abrams (*Ndlr : modèle de tank*) ?* » Silence, juste le bruit du sac à main qu'on ramasse et des pas qui s'éloignent. Quand j'ai arrêté de boire et de prendre des drogues, l'obsession pour les jouets a pris la relève. C'est un peu fétichiste, presque pornographique, une célébration de l'obscène. Ça transparaît d'ailleurs un peu dans l'artwork de l'album mais à la base c'est un cheminement personnel, plutôt privé. En général je joue une bataille géante avant de réaliser un disque et une autre juste après. Je n'écoute pas de musique pendant le processus, juste des débats à la radio. En fait quand je suis arrivé ici, je pense que Paris a tué une partie de moi, du moins au début. Je n'ai pas écouté de musique pendant un bail. J'ai mis du temps à me poser, à m'installer. J'arrête les drogues et l'alcool et deux ans plus tard me voilà à Paris. J'étais en couple avec une femme, neuf mois plus tard j'avais un enfant. Il a fallu que j'apprenne à être un bon mari et un bon père, ça prend du temps.

On fait une pause pour manger un gâteau et boire un café turc et Mike me parle de son amie turque qui prétend lire l'avenir dans le marc de café. Les traces du haut dénotent le bonheur, celles au fond la tristesse. En se servant de cette règle rudimentaire on se lit l'avenir.

Pour revenir à l'album, il est très bon. Je l'adore, mais il n'est pas facile d'accès, les structures des morceaux, les sons…
Là, je flippe (*rires*), parce que justement j'ai essayé de faire un disque assez immédiat…
Ah bon, il n'y a plus d'espoir pour toi alors...
C'est à ce niveau que je pèche un peu.
Non il est très bon mais certains, spécialement la frange purement hip-hop, vont peut-être avoir du mal à entrer dedans.
En fait je me suis éloigné du hip-hop et une partie de chaque disque célèbre aussi mes racines rock, car j'ai grandi en écoutant à la fois du punk, du reggae et du hip-hop. Un mélange logique, qui reflète ce qui se passait à New York et à Londres à l'époque. C'est de là que vient le hip-hop, beaucoup d'artistes punk ont joué sur les premiers disques hip-hop. Après, certains s'éloignent de ça, les Beastie Boys par exemple, je sais qu'ils reviennent aux beats et aux rimes en ce moment. On trouve des rimes et des beats sur mon album aussi, mais j'ai toujours brouillé les pistes, ma plus grande peur : sonner comme Urban Dance Squad…
Pas de danger.
Ce disque, c'est un peu une façon de dire : « *hé les gars, vous pensez que vous faites vraiment un album rock/hip-hop, allez-vous faire foutre.* »
Il a été pensé pour le live, on l'a déjà joué à la Bellevilloise et ça l'a fait.

Ensuite Mike m'explique qu'il envisage de voir combien de personnes assisteront à ses concerts s'il ne les annonce pas. Il sort des disques pour se faire plaisir, et nous tombons d'accord sur le fait que c'est pour ça qu'il galère.

Un de mes concepts préférés c'est « the afterfuture » (son album de 2000, *Welcome To The Afterfuture*), qui semble être ta façon d'affirmer que la réalité a dépassé la fiction, est-ce une bonne définition ?
Oui, on a dépassé le futurisme tel que l'entendaient les écrivains des années 50 et 60, du coup on vit dans une ère post-futuriste. Si tu tapes ce terme sur Google, tu verras qu'il regroupe trois ou quatre mouvements différents. Le mien, « the afterfuture », a commencé en 1998, il diffère un peu du post-futurisme parce que c'est le mien. (*Rires*) Nous en sommes au point où la réalité a dépassé la plupart des prévisions de la science-fiction. J'étais obsédé par *Blade Runner*, comme beaucoup. Quand j'ai déménagé à New York en 1992 j'ai vécu entre la 42e rue et la 5e avenue et lorsque je grimpais en haut de l'immeuble je voyais la fumée des cigarettes, le trafic aérien, la densité des lumières et je me disais « *je vis déjà dans* Blade Runner ».
J'aime tes concepts parce qu'ils sont faciles à comprendre pour les pseudo-intellos (*Ndlt : Bootleg intellectual*) comme moi…
Eh bien, de pseudo-intello à pseudo-intello… (*rires*)
J'adore la science-fiction vintage, particulièrement Philip K. Dick, ce qui m'amène à *The Nostalgialator* (*Ndlr : le titre de son album de 2004*), peux-tu nous décrire cette notion ?
Il s'agit d'une grosse machine, comme une machine à voyager dans le temps virtuelle : tu rentres dedans, tu te retrouves avec les accoutrements, etc., de l'époque choisie mais tu ne voyages pas vraiment dans le temps. Ça marche un peu comme un Holodeck (*Ndlr : salle qui recrée des environnements virtuels pour l'entraînement ou le divertissement dans la série télé* Star Trek). Imagine que tu es Daedalus « *je veux retourner en 1903* », ou les Dap-Kings « *je veux retourner en 1968* », ou Amy Winehouse « *je veux aller dans le Nostalgialator* », mais la machine déconne et il y a danger de rester bloquer dedans…
Tu lis beaucoup de SF ?
Du K. Dick, Samuel Delaney, le premier roman de Colson Whitehead *The Intuitionist* a eu un impact certain sur moi, je le lisais au moment où je travaillais sur l'album *The After Future*, il y est d'ailleurs mentionné à plusieurs reprises.
Je sais que tu écris, s'agit-il de ce type de littérature ?
J'ai écrit des essais sur l'After-futurisme et un autre sur le fait d'écouter Funkadelic en haut de l'Himalaya, ça m'est arrivé lorsque j'étais au lycée et c'est un bon exemple d'expérience after-futuriste.

Tu mentionnes souvent les voyages dans le temps, peux-tu toujours te projeter dans le futur et imaginer les possibilités qu'il offre ?
Pas aussi bien qu'avant, à l'époque j'étais doué pour prédire la prochaine tendance, mais si tu m'avais dit en 1986, quand j'écoutais de la musique africaine du Zimbabwe ou en 1988-89, quand j'habitais là-bas qu'un groupe du nom de Vampire Weekend pillerait *Graceland* de Paul Simon pour élaborer sa musique, je t'aurais envoyé une beigne. Tu m'aurais dit qu'un groupe deviendrait cool en s'inspirant de quelqu'un ayant sorti une version délavée d'une musique authentique mais tout sauf cool à l'époque… je t'aurais envoyé te faire foutre… Paul Simon a de bonnes chansons à son répertoire, « The Only Living Boy In New York » par exemple, mais putain pas *Graceland* ! Cet album déclencheur d'un mouvement de musique pop afro non-afro que les blancs jouaient parce qu'ils se sentaient coupables… Au final le seul mec capable d'embaucher du monde en tournée en Afrique du Sud devait probablement être Johnny Clegg, il devait d'ailleurs bosser à plein régime car ce n'est pas un mauvais gars. Alors non je n'ai rien vu venir, sauf le retour des jeans slim et le look *Heavy metal parking lot* (*Ndlr : documentaire anthologique filmé devant les concerts de heavy metal dans les années 80*).

Tu sors deux types d'albums, des disques sexy pouvant plaire aux filles et d'autres pour les mecs, je pense à un titre très sexy : « Housewives At Play ».
Après mon premier album tout le monde me disait : « *yo, ma copine adore ton disque* », et je prenais ça comme une insulte, c'était une erreur. Le fait de le prendre mal et la guerre en Irak sont probablement les deux grosses erreurs de ces vingt dernières années. Mais mon prochain album sera bourré de sex appeal.

Je voudrais parler du fait de durer dans la scène hip-hop, certains affirment que c'est impossible, genre « vas-y, profites-en et tire-toi ».
C'est une question étrange, nécessité est mère de longévité, et beaucoup de rappeurs qui pouvaient arrêter l'ont fait : Will Smith, LL Cool J, Queen Latifah… Mais beaucoup d'autres, aussi riches qu'ils soient, ont toujours besoin d'argent, pour maintenir leur niveau de vie dans la haute. Ils sont comme Dick Cheney, avec un mode de vie différent, plus cher, qui implique d'envahir plusieurs pays. De La Soul, Public Enemy tournent pour maintenir leur niveau de vie. Je suis issu de deux générations après eux, après Mobb Deep, ma génération tourne toujours.

S'ils sont toujours créatifs, j'aimerais voir des papys, des RL Burnside du rap.
C'est l'idée, rester créatif, mais ça ne veut pas dire réussir à vendre. J'ai toujours voulu évoluer ; sur cet album il s'agissait de sortir des chansons qui me plaisent et qui soient fun à jouer live. Rester accrocheur même si le son est agressif et cru.

J'ai l'impression d'entendre un combat entre le cru et le policé sur tes albums.
Les Majesticons m'ont baisé. J'ai changé car j'ai toujours aimé les sons sales, les Bad Brains restent une grande influence. J'ai écouté *Rock For Light* et *Banned in DC* en cassette. Minor Threat : ce sont de super enregistrements. Honnêtement je n'ai jamais été fan de Nirvana car ils avaient un son de batterie trop fort. *Bleach* était cool mais *Nevermind* beaucoup trop propre. Voilà pourquoi tu ne m'entendras jamais sur une radio à moins qu'il s'agisse d'une radio campus. Radio Nova n'a rien trouvé de diffusable sur ses ondes dans mon album. Mais c'était cool de céder devant les Majesticons aussi. D'une, ça devait se passer ainsi pour la trilogie, et de deux j'ai toujours aimé la pop. En 2003, quand mon album (*Ndlr : Beauty Party des Majesticons*) est sorti, beaucoup de groupes versaient dans le hip-hop chelou et je ne voulais pas être affilié à eux. En tournée j'ai réalisé que cet aspect policé m'était étranger, on jouait les morceaux puis à la moitié du set on craquait et on jouait les titres des Infesticons. Souvent des nanas sexy dansaient, j'adore en voir aux concerts, mais elles prennent les titres des Majesticons très au sérieux, car ils ont probablement été diffusés en radio etc., et dès qu'on passait à la deuxième partie du set elles s'envolaient. La pop implique un échange simple, ce n'est pas « *comment vas-tu améliorer mon quotidien* » ou « *comment vas-tu me permettre d'impressionner mes potes* », c'est plus terre-à-terre : « *comment vas-tu me faire oublier ma journée de travail, peut-être me permettre de tirer un coup.* » Je pense que tous les musiciens essayent de recréer leur première rencontre ou vrai coup de cœur musical, c'est ma théorie en tout cas. Par exemple Timbaland et Nerd ont probablement eu un flash sur un dancefloor et ils essayent de retrouver ce feeling. Je les imagine bien, ado, à tripper sur du Michael Jackson ou Shannon et essayer de reproduire ça.

En ce qui me concerne cette expérience a eu lieu chez moi, seul, lorsque j'ai mis *Axis: Bold As Love* sans connaitre Jimi Hendrix. Une expérience solitaire : regarder la pochette, mettre le casque et entendre ce bourdonnement et ne pouvoir en croire mes oreilles. Idem pour les disques d'Alice Coltrane, puis Sly And The Family Stone, « Sex Machine » de l'album *Stand!*. Je me suis dit, mon dieu il faut que je me procure tout ce qui sonne comme ça, et j'ai alors acheté tout ce qu'avait produit George Clinton pour une bouchée de pain. J'ai commencé en 1982 et j'ai continué pendant dix ans. Ma collection de disques se compose de quelques perles, tous les disques d'Ohio Players, de George Clinton, Kool And The Gang, Sly Stone et Pierre Henri. Maintenant encore je fais des disques avec en tête ces gamins de douze ans qui découvrent et sont scotchés. Et ça a marché, certains sont venus me trouver.

Que penses-tu de la France maintenant ?
Je m'y sens mieux, j'étais réticent au début car si je devais être un artiste black américain dans la tradition de James Baldwin ou Dexter Gordon, Paris n'est pas l'endroit le plus approprié. Je devrais plutôt aller à São Paulo, ou Guangzhou. La ville ressemble à une usine géante, avec sa scène techno comme si c'était la nouvelle Detroit. C'est le genre d'endroit qui me fascine, Shanghai me fascine. Tout ce que Paris représente, le début du XXe siècle, le vieux monde s'ouvrant aux nouvelles technologies et les perspectives offertes par ces dernières. Cette transformation que connaissent d'autres villes aujourd'hui, Paris est une sorte de musée, une entité internationale connectée à Abidjan, Dakar, Brooklyn, Mumbai…Les banlieues sont connectées à ces lieux, même si le pouvoir reste dans la partie intra-muros. Maintenant que mes studios sont à Saint-Denis, je trouve ça plus stimulant. Saint-Denis ressemble à Brooklyn, le centre de Paris par contre me rappelle un peu ce que j'ai essayé de fuir en quittant Boston : une classe modeste invisible et pleine de rancœur pour les classes plus aisées. Je devais me cacher ici, j'avais un gros problème de drogues et d'alcool, j'ai fait une attaque cardiaque quand j'avais 26 ans. Je suis allé à l'hôpital, ça ne m'a pas arrêté, quand je suis arrivé ici je sortais des disques depuis dix ans alors je voulais souffler un peu. Ensuite le mariage, les enfants, s'habituer à tous ces changements.

Parle-moi de ton concept de race future, faite de transsexuels et de transgenres.
Les gens prêts à changer leur apparence ont une longueur d'avance, ils anticipent le futur, et je respecte ça. Enfin, quelqu'un qui fait ça pour l'argent par contre… Miami est une ville incroyable car tout le monde y est refait, pas seulement les transsexuels, tous, qu'il s'agisse d'implants pectoraux, de Botox, c'est futuriste et dans un fantasme dystopique ça s'étendrait au reste du monde, mais je ne suis pas pressé de voir ça.

Moi non plus. Pour finir, sur quoi travailles-tu en ce moment ?
Je travaille avec le pianiste Vijay Ayer sur un projet pour lequel on interviewe des vétérans de l'Irak et de l'Afghanistan, à propos de leurs rêves, tous les rêves, qu'ils soient érotiques, surréalistes, humoristiques. En fait on récolte surtout des cauchemars dont je tire des poèmes qu'on transpose en musique, une sorte de néo-opéra.

Ça semble assez grave comme thème.
Oui, appelons ça de l'« Irritainement » (*rires*).

THE INFESTICONS
Bedford Park
(Big Dada/PIAS)
www.mikeladd.net

Le retour de la malédiction ?

Ramesses

Voilà cinq ans que ces ex-Electric Wizard cherchent, dans les caves les plus insalubres de l'Enfer et au péril de leur santé mentale, le stupre nécessaire pour goudronner leurs tridents rouillés. Cinq ans de galère et de revers incroyables, comme si Mère Nature, effrayée par ce qu'elle entrevoit dans cette musique, faisait tout son possible pour les empêcher d'atteindre la lumière. Mais le Malin est définitivement du côté de Ramesses : leur nouvel album, *Take The Curse*, a enfin vu le jour avec deux ans de retard, et ce, in extremis avant leur tournée française prévue en septembre prochain.

Une nouvelle fois, il semble que ce disque a été enfanté dans la douleur.
Oui. L'enregistrement en lui-même n'a duré que deux jours. Le problème c'est qu'on n'avait pas pu enregistrer toutes les pistes de voix. Et quand il a fallu caler une nouvelle session, j'ai eu un mal fou à joindre l'ingénieur du son qui est devenu quasiment insaisissable. Il laissait parfois passer deux ou trois semaines sans donner aucun signe de vie. Mark (batterie) et Tim (guitare), qui eux avaient rempli leur part du contrat, me voyaient perdre complètement la boule au fur et à mesure que j'essayais désespérément de terminer ce disque. J'ai fini par y arriver. Et je crois que toute cette frustration a contribué au caractère presque hystérique et acharné de ma performance. Juste après, c'est Feto, notre label, qui nous a lâchés. Shane Embury est trop occupé avec Napalm Death et Mick Kenney vit désormais la moitié du temps à Los Angeles. Ils n'avaient plus le temps ni l'argent pour pouvoir sortir le disque. Alors, on a dû prendre notre destinée en mains et notre manageuse, Cristiane, a fini par monter sa propre structure (*Ndlr : Ritual Productions*). On ne doit plus rien à personne et ça nous convient très bien, à tel point qu'on se dit qu'on aurait dû prendre cette décision bien avant au lieu d'attendre que les événements nous y obligent.

L'année dernière, vous avez sorti *Baptism Of The Walking Dead*, un mini CD trois-titres autoproduit et limité à 200 exemplaires. Était-ce une façon de tâter le terrain ?
À ce moment-là, on était en tournée avec nos vieux amis d'Unearthly Trance, que nous considérons comme un groupe « frère ». On devait trouver un moyen de financer la tournée, surtout que notre disque précédent *Misanthropic Alchemy* était sorti depuis deux ans et que nous jouions déjà certains titres de *Take The Curse* en live. Pour Cristiane, ça a été en effet une façon de se faire la main, même si ça tenait plus du bricolage qu'autre chose. Et puis le packaging était assez cool, ça faisait une croix inversée quand tu le dépliais ! Les trois morceaux apparaissent dans des versions un peu différentes sur *Take The Curse*, mais on devrait quand même ressortir ce 3 pouces en vinyle avec un titre bonus.

En parlant de design, celui de *Take The Curse* est assez incroyable : qu'est-ce que c'est que ces espèces de gigantesques maquettes mettant en scène des figurines de soldats-squelettes-nazis torturés ?
Ça vient du catalogue de l'exposition « Fucking Hell », avec les dioramas réalisés par Jake et Dinos Chapman, deux frères un peu barjos qui, selon moi, sont les plus grands artistes plasticiens en activité en Grande-Bretagne avec Damien Hearst. C'est peut-être l'une des œuvres les plus perturbantes et les plus intenses que j'aie jamais vues de ma vie : elle fait trois mètres sur deux, contient plus de dix mille petites figurines et décrit toutes les souffrances endurées par les soldats nazis une fois arrivés en Enfer, comme pour mieux les punir de toutes les atrocités qu'ils ont perpétrées sur Terre. C'est un peu comme un tableau de Jérôme Bosch en 3D. L'expo initiale contenait en tout neuf dioramas qui étaient disposés en forme de swastika. Un truc de dingue ! Le problème, c'est que ces types n'ont pas de site web, pas d'agent, pas de contact, rien. Il a donc fallu que je cherche parmi mes connaissances quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui, éventuellement, pourrait rentrer en contact avec eux. Alors, plutôt que de me contenter d'une lettre traditionnelle, je leur ai envoyé une boîte pleine de dessins, de peintures de ma composition, d'une croix renversée « customisée » ainsi qu'un message manuscrit. Je crois qu'ils ont compris que nous étions sur la même longueur d'onde et nous sommes aujourd'hui devenus de très bons amis.

***Take The Curse* semble être encore une fois un disque marqué par la haine, comme le soulignent très bien les plans black de « Black Hash Mass »…**
C'est très difficile à expliquer à quelqu'un d'extérieur, mais dès le début, il y a toujours eu une espèce d'électricité incroyable entre nous trois. Elle se manifeste de façon très violente et elle est amplifiée par le côté rituel des textes et le grain de guitare, très sombre. Le plus bizarre, c'est que tous les gens qui ont assisté à une de nos répètes ont affirmé avoir ressenti comme un souffle glacé à un moment ou à un autre. Je suis persuadé que la musique – ou n'importe quel Art à partir du moment où il est pratiqué comme il faut – a un pouvoir incantatoire insoupçonné. Et crois-moi ou non mais c'est le cas avec Ramesses.

Si on en croit votre page MySpace, vous êtes déjà retournés en studio.
Même si *Take The Curse* vient de sortir, comme je te l'ai expliqué ces morceaux ont été écrits il y a deux ou trois ans déjà et avec tous les problèmes que nous avons rencontrés, nous avons eu le temps d'écrire l'album suivant et même de commencer à l'enregistrer. Entretemps, nous devrions sortir un EP contenant cinq nouveaux titres plus trois morceaux live. Maintenant que nous sommes maîtres de notre destin, je croise juste les doigts pour que l'accouchement de notre prochain disque ne soit pas aussi difficile que celui des autres.

RAMESSES
Take The Curse
(Ritual Productions/Southern)
www.myspace.com/ramesses666

L'illusionniste

Here we go magic

De passe-passe en tour de magie, Luke Temple n'en finit plus de se jouer de nos sens : en bon prestidigitateur indie-pop qu'il est devenu au fil des ans, il se permet même sans crier gare de sortir ces jours-ci de son chapeau rien moins qu'un nouveau groupe, lui qui ne jurait que par l'indépendance lo-fi et le *do it yourself*. Pour autant, le patronyme Here We Go Magic est conservé, ajoutant un peu plus de confusion à la situation. Un délicieux imbroglio qui s'estompe pourtant à l'écoute de ce nouvel album, *Pigeons*, son effort le plus précieux à ce jour que l'intéressé nous présentait lors de son passage parisien en mai dernier.

La dernière fois que j'ai entendu parler de Here We Go Magic, c'était un simple pseudo sous lequel tu évoluais et je retrouve désormais sous cette dénomination un groupe à part entière de cinq personnes.
Lorsque le premier album est paru, j'ai commencé à planifier des shows et je me suis vite rendu compte que si je voulais restituer correctement ma musique je devais m'entourer de musiciens. J'ai alors fait appel à Mike (Bloch, guitare) et Peter (Hale, batterie). Quant à Kristina (Lieberson, claviers) et Jennifer (Turner, basse), elles ne nous ont rejoints qu'après notre tournée avec Grizzly Bear. C'est le travail le plus collectif de toute ma carrière, c'est indéniable.
Le style a pas mal évolué en comparaison du premier album : *Pigeons* paraît moins brumeux, plus pop et accessible.
Ce n'est qu'une question de procédé et de réaction ; nous avons enregistré ce nouvel album avec les outils qui étaient à notre disposition, tout en essayant d'explorer au mieux les effets qui convenaient pour chaque titre. Il est évident que *Pigeons* est bien plus hi-fi que son prédécesseur, tout en restant très analogue.
Tu viens d'employer le mot *réaction* qui me semble définir à merveille la façon dont tu sembles gérer ton œuvre. Si l'on prend en compte tous tes disques, dont ceux que tu as enregistrés sous ton propre nom, chacun d'entre eux me paraît avoir été créé en réaction au précédent, en en prenant le total contre-pied.
C'est véritablement inconscient de ma part : le plus grand plaisir que j'ai en tant qu'artiste est de me mettre un peu en danger. C'est très excitant de se retrouver dans une impasse et d'arriver à trouver un moyen de s'en sortir, cela stimule la créativité. Selon moi, la véritable réaction concernant *Pigeons* fut surtout liée aux problèmes créatifs auxquels nous avons dû faire face en essayant d'apporter certaines solutions.
N'est-ce pas dur, après avoir enregistré trois albums seul, de devoir laisser de l'espace aux quatre autres individus sur le plan créatif ?
Non, car nous sommes partis de l'idée que ce projet était le nôtre et pas uniquement le mien, ce qui remet d'entrée de jeu les choses en perspective. Qui plus est, nous jammons énormément et ça aide à créer une cohésion. C'est par ce biais que nous apprenons à jouer ensemble, juste en improvisant et en essayant de composer dans ces moments-là.
Je trouve qu'avec ce nouvel album, vous vous inscrivez pleinement au sein de la sphère musicale actuelle de Brooklyn.
C'est difficile à dire, je pense que vous autres journalistes avez une meilleure perception que nous de ce sujet. Nous sommes au beau milieu de tout cela et comme on dit : « impossible de voir son propre nez. » On parlait tout à l'heure de réaction et je crois que c'est exactement ce dont il s'agit au sein de Brooklyn : il y a tant de groupes qui envisagent ce qu'ils font avec sérieux, essayant d'amener leur musique à passer un cap, que ça dynamise toute la scène, comme une sorte de compétition fraternelle entre nous. Du coup, on ne peut pas s'empêcher de s'influencer mutuellement. À force de se croiser sur des festivals, d'ouvrir les uns pour les autres, ça finit par créer une collectivité mais il n'y a pas, au départ, de véritable scène. On ne se connaît pas forcément, on n'est pas potes et on ne traîne pas ensemble. Après, pour revenir à ta question, c'est difficile de nous voir comme le représentant typique du son de Brooklyn car je pense que ce qui le définit justement le mieux est son éclectisme et sa diversité.
C'est plutôt dans ce sens que je posais cette question. Pour les journalistes, c'est toujours un peu délicat de définir la scène de Brooklyn, on est obligé de se creuser un peu la tête pour trouver des adjectifs qui puissent être parlants.
On ne peut pas vraiment la caractériser comme, par exemple, la scène du mouvement grunge, où tous ces groupes étaient liés et unis, sinon par un style, du moins par un son commun. Ils pouvaient venir de lieux divers et variés, ils se retrouvaient malgré tout autour d'une certaine idée du rock'n roll. Ce qui fait ou non la scène de Brooklyn est seulement que tous les groupes qui la constituent y vivent. Après, tu peux jouer dans un groupe de marimba, de surf-music ou être DJ, cela importe peu.
***Pigeons* me paraît avoir été pensé puis enregistré avec l'idée qu'il y ait deux faces : la première très groove et la seconde plus lounge.**
C'est vrai, c'était clairement notre but dès le départ. Lorsque nous avons terminé d'écrire ces chansons et que nous avons cherché un ordre à leur donner, ça s'est fait naturellement. J'aime l'idée que l'on prête une plus grande attention à un album plutôt qu'à une chanson seule, à cause du travail fourni pour le concevoir. Qu'il contienne ou non des hits, il forme au final un ensemble indissociable qui peut t'emmener ailleurs.
Tes multiples changements de style sont-ils à attribuer à une certaine insatisfaction ?
Oui, on pourrait le formuler comme ça, mais je préfère me décrire comme un artiste impatient. Ce n'est pas quelque chose de conscient, je ne cherche pas nécessairement à aller dans une direction particulière, mais je crois que mon système nerveux m'indique quand il faut que j'aille voir ailleurs (*rires*).

HERE WE GO MAGIC
Pigeons
(Secretly Canadian/Differ-ant)
www.myspace.com/herewegomagic

Keytar Hero

Mose Giganticus

Mademoiselle Marvinodon et Monsieur Transvins ont un enfant, comment l'appellent-ils ? Devoness ? Kraftlesa ? Eh non : Mose Giganticus. Le petit nait en 1999 en Pennsylvanie. Actif et créatif dès son plus jeune âge, il peine pourtant à se faire des amis et ses parents finissent par l'abandonner. Il est malade (dégénérescence synthétique héréditaire, selon les médecins) et devient un fardeau. On le place en foyer pendant cinq ans. 2005. Il est enfin recueilli par diverses familles d'accueil cependant incapables d'offrir un cadre idéal à son épanouissement, mais il persévère. 2010, la famille Relapse l'adopte : Mose a pris du muscle, il impressionne. De plus, les docteurs avaient tout faux : sa maladie n'entraîne aucune dégénération, certains dictionnaires médicaux ne la considèrent même plus comme un trouble de l'organisme…

Je n'ai pas encore pu écouter les albums précédents de Mose Giganticus mais ils sont souvent décrits comme « plus électroniques », sont-ils si différents de *Gift Horse* ?
Matt Garfield : *Gift Horse* est bien plus heavy et sombre que mes précédents albums. Chacun d'eux est différent, il y a une évolution constante, mais aussi un grand écart entre *Commander* et *Gift Horse,* comme s'il en manquait un entre les deux. La plupart des fans ont été vraiment surpris la première fois qu'ils ont écouté *Gift Horse*, mais après quelques écoutes je pense qu'il devient évident que ce n'est que du Mose Giganticus plus heavy, plus massif. J'ai commencé Mose Giganticus en 1999, c'était un projet solo vraiment rudimentaire et entièrement électronique. Le seul point commun avec le Mose Giganticus d'aujourd'hui, c'est le nom en fait. De 2000 à 2005 le projet est resté en stand-by car j'ai joué de la batterie dans plusieurs groupes punk, hardcore et indie-rock. J'ai relancé Mose en 2005 pour utiliser des idées qui n'avaient pas trouvé leur place dans ces divers groupes. J'ai sorti quelques CD-R enregistrés dans mon sous-sol, mais je ne travaillais pas sérieusement sur le projet. Puis mes amis du groupe Abiku de Baltimore m'ont encouragé à poursuivre, à retravailler mes morceaux pour le live, et j'ai fini par faire une petite tournée avec eux, toujours en 2005. Ça a attiré l'attention de plusieurs labels indé et j'ai donc pu sortir un premier album, *The Invisible Hand* en 2006. Un an plus tard tous mes autres groupes avaient splitté, mais je voulais continuer à tourner et je me suis donc concentré sur Mose à temps plein.
Est-ce parce que Mose Giganticus a débuté en tant que projet solo électronique, qu'il est aujourd'hui plus ou moins une sorte de one-man band avec musiciens additionnels ?
J'ai commencé seul car le projet n'intéressait aucun des autres musiciens avec lesquels je jouais, ou parce qu'ils n'étaient pas disponibles pour tourner. Pour restituer les morceaux seul sur scène, j'ai dû m'en remettre à la technologie, aux instruments électroniques. Le Mose Giganticus version one-man band était plus une nécessité qu'autre chose. Aujourd'hui Mose a évolué, c'est davantage un groupe à géométrie variable, comme un collectif que je dirige.
Tu es multi-instrumentiste, mais quel est ton instrument de prédilection ?
La batterie, j'en fais depuis quinze ans maintenant, mais ces trois dernières années j'ai davantage travaillé le clavier et le chant. J'ai encore du mal à me considérer comme un claviériste tout de même. Mose Giganticus a démarré le jour où je me suis décidé à sortir la tête de derrière ma batterie avec l'intention de jouer d'un instrument mélodique. En tant que batteur, le clavier m'a paru être l'instrument que j'aurais le moins de mal à appréhender et c'est aussi celui qui offre le plus de possibilités avec ses millions de patches disponibles via les logiciels et les hardwares. Mais même après quelques années à jouer du clavier, je me sens plus à l'aise derrière la batterie.
Tu composes au clavier donc ?
J'ai toujours composé mes chansons au clavier pourtant, oui. Mais j'envisage d'apprendre la guitare, pour mieux me faire comprendre de mon guitariste déjà. Peut-être que je composerai certains morceaux avec à l'avenir.
Beaucoup de gens trouvent Mose Giganticus étrange, principalement à cause du clavier et du vocoder sur la voix. Comment expliques-tu que cet instrument dérange toujours dans le cercle des musiques dures ?
Bonne question, je me la suis toujours posée. Bien sûr il n'y a pas de réponse précise, mais j'ai quelques idées là-dessus. Les synthés ont laissé une grande empreinte sur toutes les formes de musique heavy des années 70, du hard rock au rock progressif, avec des groupes comme Yes, Emerson, Lake And Palmer, Deep Purple, The Edgar Winter Group et même Led Zeppelin qui utilisait parfois de gros riffs de synthé et d'orgue. Puis le heavy metal s'est durci et est devenu une musique plus underground et extrême. Le prog, lui, a perdu de sa magie originelle en devenant une musique pompeuse et grandiloquente, avec pour meilleur exemple l'album de 1975 de Rick Wakeman *The Myths And Legends Of King Arthur And The Knights Of The Round Table* et son adaptation type spectacle sur glace. Dans les années 80, les claviers étaient devenus synonymes de prog-pop, de hair metal, de new wave ou de nerd-rock à la Devo. L'abus de synthétiseurs dans la pop a ruiné la réputation de l'instrument dans les cercles heavy. Pourtant, même des groupes comme Maiden et Sabbath utilisaient beaucoup de synthés, mais en concert leur claviériste jouait de derrière la scène, quelle honte…
Fais-tu partie de ces geeks qui collectionnent toutes sortes de claviers vintage ?
Non. J'ai même un peu honte de ne pas m'y connaitre un peu plus. Je ne connais pas les modèles de synthé vintage, je ne connais pas les équipements, j'ai même un peu peur d'utiliser certains logiciels générateurs de fréquences tellement leurs possibilités paraissent infinies. Je préfère me concentrer sur le matériel que je possède et bien le maîtriser, plutôt que d'accumuler des instruments dont je ne sais pas me servir. Je joue avec les deux même modulateur de fréquences depuis 1999, j'ai pris la décision d'en changer il y a peu mais ce n'est toujours pas fait. J'ai dû changer mon keytar trois fois, car les tournées en ont eu raison, mais à chaque fois j'ai racheté le même modèle.
Pourquoi *Gift Horse* est-il si court ? Seulement sept morceaux et 30 minutes.
Pour deux raisons : lorsque j'ai enregistré l'album, il n'était pas encore prévu que Relapse le sorte, mes moyens étaient très réduits. En plus, j'avais fait le tour du concept de l'album avec ces sept titres. Le thème : la lutte de forces cosmiques débouchant sur la destruction de toute chose. Plus précisément, le combat entre les figures mythologiques du Dieu chrétien et de l'ange déchu, Lucifer ou Satan, conduisant à la bataille d'Armageddon. Les paroles sont écrites du point de vue de chaque personnage, presque sous la forme d'un débat, avec l'humanité en tant que public. Le dernier morceau est la réponse de l'humanité à l'issue de l'Armageddon. Il y avait une autre chanson, « Aftermath », enregistrée au cours des sessions de *Gift Horse*, mais qui stylistiquement ne cadrait pas avec le reste du disque. Toutefois, elle est incluse dans la version japonaise en tant que bonus track.

MOSE GIGANTICUS
Horse Gift
(Relapse/PIAS)
www.myspace.com/mosegiganticus

Que dire sur Yussuf Jerusalem que nous n'ayons pas déjà dit ? Que c'est de très loin le meilleur groupe de la place de Paris ? Que Benjamin Daures est le songwriter le plus scandaleusement doué du moment ? Qu'un groupe incapable de choisir entre Lee Hazlewood et Darkthrone ne peut qu'être foncièrement passionnant ? Que maintenant que Born Bad a réédité le génialissime *A Heart Full Of Sorrow*, vous n'avez plus aucune excuse pour passer à côté de ce qui s'est clairement imposé comme un des tout meilleurs disques de ces cinq dernières années ? Ultime séance de rattrapage avant confirmation solennelle, en compagnie de Benjamin Daures, éminence noire de Yussuf Jerusalem.

Eight Miles High

Yussuf Jerusalem

Quel a été ton parcours musical jusqu'à Yussuf Jerusalem ?
J'ai d'abord commencé à jouer de la basse à 15 ans, ce qui fait que très vite, je me suis retrouvé à jouer dans tout un tas de groupes sans lendemain... un peu comme tout le monde (*rires*). J'ai d'ailleurs longtemps gardé cette habitude de collectionner les groupes vu qu'ensuite, outre mon projet principal, les Creteens, que j'ai démarré en 2003, j'ai aussi joué avec d'autres gens en France et aux USA, parfois juste sur une tournée, ou pour remplacer un musicien qui n'était pas disponible ou venait de quitter le groupe. C'est comme ça que je me suis retrouvé dernièrement à jouer de la basse avec Jack Of Heart par exemple. C'est une simple histoire de rencontres. Quand je faisais les Creteens, j'ai pas mal joué aux USA, ça m'a permis de croiser beaucoup de monde, de nouer des contacts.
Le fait d'être français, ça a aidé à te démarquer là-bas ?
Pas tellement. Je faisais du garage, donc bon... (*rires*) Aujourd'hui, en revanche, c'est peut-être différent, parce que le public et les labels US manifestent pas mal d'intérêt pour les groupes français depuis quelques années. Des groupes comme A.H. Kraken, The Feeling Of Love, Cheveu...
J'ai même vu pas mal de zines ou de sites Internet qui parlent carrément de Metz comme le vivier des meilleurs groupes du moment (*rires*).
Oui, c'est assez marrant. C'est la même chose que quand tu fais jouer un groupe américain à Paris. Forcément, les gens viennent, ils sont américains, c'est obscur, c'est exotique. Là, c'est pareil mais à l'envers. Un groupe français aux USA, c'est forcément ultra underground, ça permet d'entretenir son snobisme (*rires*). Après, il y a un réel intérêt pour les groupes, c'est certain. Ça a commencé il y a quelques années avec la compil *Tête de Bébé* sur S-S Records et de là, tout le truc a commencé à prendre de l'ampleur, petit à petit.
Tu as monté Yussuf Jerusalem quand exactement ?
Fin 2007.
Les Creteens existaient encore à ce moment-là, non ?
Oui et non. Disons que les Creteens existent toujours, techniquement. Mais on ne joue plus que très sporadiquement. On ne fait plus de tournées et on n'enregistre plus vraiment non plus. On joue juste une ou deux fois par an, quand un groupe de potes est de passage et qu'ils ont besoin d'une première partie, par exemple. La priorité pour moi aujourd'hui, c'est vraiment Yussuf Jerusalem.
L'album de Yussuf Jerusalem est d'abord sorti en 2008 aux USA sur Florida's Dying.
Oui, c'était finalement assez logique vu que Florida's Dying avait déjà sorti le premier 45-t des Creteens et qu'on se connaissait donc déjà depuis un moment avec Rich Evans, qui dirige le label. Cela dit, à la base, je n'avais pas du tout prévu de sortir un album aussi vite avec Yussuf. J'avais juste ces morceaux que j'avais enregistrés à droite et à gauche et que j'avais réunis sous ce nouveau nom. Rich me relançait sans arrêt pour que j'enregistre un album avec les Creteens et je lui ai dit « *écoute, j'ai un peu mis les Creteens en veilleuse pour le moment, mais j'ai ce truc-là si ça t'intéresse.* » Il a écouté, il a adoré et m'a proposé de directement sortir un LP. Il a pressé 500 disques et tout est parti en deux mois, sans que je donne le moindre concert. Du coup, je me suis mis à la recherche de gens pour monter un groupe et pouvoir tourner sous ce nom-là. Tout est donc arrivé comme ça, très subitement, comme tu peux le voir (*rires*).
Et maintenant que tu as un vrai groupe, tu as les problèmes de line-up qui vont avec (*rires*).
Oui, de fin 2008 à fin 2009 on a eu Chloé à la batterie, qui est partie après une tournée de deux mois aux USA qui nous a pas mal épuisés physiquement et moralement. À notre retour en France, on a fait une pause, j'ai commencé un boulot, on voulait souffler un peu. Et là-dessus, JB de Born Bad me contacte parce qu'il veut sortir le disque sur son label. Parce que jusque-là, Yussuf avait surtout tourné aux USA et très peu de gens avaient entendu parler de nous en France, ni même dans le reste de l'Europe.
Les deux éditions du disque sont très différentes au niveau du tracklisting. La version Florida's Dying a un tracklisting très fluide, qui se déroule de façon très progressive, comme une histoire assez tordue (*rires*). Alors que la version Born Bad met beaucoup plus l'accent sur les compositions. Les morceaux les plus évidents sont placés beaucoup plus stratégiquement sur le disque, alors que les titres plus déviants comme « Gilles De Rais », le morceau black-metal, sont carrément dissimulés en piste cachée. L'impression à l'écoute est très différente d'une version à l'autre.
C'était une des conditions que JB a posées quand il m'a proposé de rééditer le disque. Il n'aimait pas le tracklisting original, où le morceau black-metal était carrément en ouverture. La version Florida's Dying correspondait plus à ce que je voulais : j'avais choisi moi-même l'ordre des morceaux, la pochette était sérigraphiée. Mais je comprenais le point de vue de JB et puis le principal était que les morceaux soient à nouveau disponibles, c'était le plus important. Après, si jamais on devait re-presser le disque une nouvelle fois, je pense que j'insisterais pour reprendre la tracklist d'origine, parce que c'est comme ça que je voulais ce disque à la base (*rires*).
Est-ce que le fait de devoir défendre ce disque à nouveau, deux ans après sa première sortie n'est pas un peu aliénant pour toi ?
Si, bien sûr. C'est toujours un peu bizarre d'avoir des gens qui viennent te voir pour te parler d'*A Heart Full Of Sorrow* comme d'un truc tout nouveau alors que toi, tu tournes avec depuis plusieurs années et que tu es passé à autre chose depuis. Mais bon, ça fait partie du jeu...
Cela dit, les retours que tu as aujourd'hui en France et en Europe sur le disque sont sans commune mesure avec ceux que tu as pu avoir aux USA.
Oui, JB a envoyé le disque aux médias et on a eu pas mal de retours, parfois assez étonnants d'ailleurs. Alors qu'aux USA, il n'y a eu aucune promotion, tout s'est fait dans le réseau underground et les retombées médiatiques se sont limitées à des articles sur des blogs ou dans des fanzines.
Tu as déjà pu constater une différence au niveau du public depuis la sortie du disque chez Born Bad, par exemple ?
Oui et non. Le truc c'est que la sortie du disque chez Born Bad nous a permis de jouer dans des contextes très différents de ceux dont on avait l'habitude jusqu'à présent, comme par exemple dans une salle blindée de monde en première partie de Hunx And His Punx, ou à la Villette Sonique. Après, est-ce que les gens qui nous ont vus à ces concerts ont été interpellés par ce qu'on faisait, je n'en sais rien. Le concert de la Villette Sonique par exemple, je ne sais absolument pas comment les gens l'ont ressenti.
Surtout que c'était une date assez particulière vu que c'était le premier concert avec votre nouveau batteur qui n'avait eu que deux jours pour apprendre tous vos morceaux (*rires*).
Oui, on a juste répété une fois avant (*rires*). On avait un nouveau batteur depuis un petit moment, mais il a eu un accident de mobylette (*rires*). Il s'est pété la cheville et la clavicule deux semaines avant le concert de la Villette et il a donc fallu trouver quelqu'un en urgence, tout en sachant que les concerts des semaines à venir allaient fatalement être plus approximatifs que nos sets habituels... Là, ça commence à aller un peu mieux. On revient d'un festival stoner en Sardaigne où on a joué sur un mur d'amplis, au bord de la mer, c'était une expérience assez cool (*rires*). Et on a des dates prévues ce mois-ci en Suède et en Grèce. On veut vraiment jouer un maximum en Europe cette année.
L'identité visuelle du groupe est assez réussie je trouve. Toute cette imagerie médiévale qui prend le contre-pied des clichés pop ou garage.
Oui, je voulais me moquer des clichés, brouiller les pistes. Ça me permet aussi de ne pas me poser de limites, de ne pas me cantonner à un genre. Là par exemple, j'aimerais bien enregistrer des titres plus metal. Pas forcément pour un prochain album, mais plutôt pour un projet one-shot, un 45-t ou un truc du genre.
Le metal, c'est une marotte récente ?
Non, j'ai beaucoup écouté de metal durant mon adolescence, c'est juste que je suis clairement passé au punk par la suite. Après, j'y suis beaucoup revenu dernièrement, parce que toute la scène garage punk, weird punk a fini par me lasser avec tous ses petits ragots, ses forums débiles, ses 30 nouveaux groupes pourris qui débarquent chaque mois. Du coup je suis reparti dans le metal et j'ai découvert de nouveaux groupes qui m'ont redonné envie d'acheter des disques, d'explorer un peu tout ça. En ce moment, j'écoute Sleep, Weedeater, Peste Noire. Je suis allé voir Eyehategod il y a quelques jours, ça m'a complètement retourné. Et dans un autre genre, j'écoute aussi beaucoup Creedence Clearwater Revival, que je redécouvre complètement.
Quels sont tes projets avec Yussuf pour les mois à venir ?
Une vraie tournée européenne, ce serait cool. Je réparais des Vélibs depuis un peu plus d'un an, mais j'ai réussi à négocier un licenciement pour pouvoir me consacrer pleinement aux concerts, donc tout est possible désormais (*rires*). Au niveau des sorties, je bosse bien sur un nouvel album, mais je ne me presse pas trop pour le moment vu que j'ai envie de prendre mon temps. Du coup, il est probable qu'on sorte un ou deux 45-t en attendant. Il y a d'ailleurs un split qui vient de sortir sur Born Bad, *Mauvaise Graine*, sur lequel on figure aux côtés de Feeling Of Love, Jack Of Heart et JC Satan. Et pour ne rien gâcher, c'est un très bel objet, avec des sérigraphies d'Elzo et Winschluss.

YUSSUF JERUSALEM
A Heart Full Of Sorrow
(Born Bad/PIAS)
www.myspace.com/ridersofallah

The High Confessions ? Collaboration inattendue entre Steve Shelley, batteur de Sonic Youth, Sanford Parker, producteur, leader de Minsk et nouveau venu chez Nachtmystium, Jeremy Lemos de White/Light et enfin Chris Connelly, ex-chanteur de Finitribe, Ministry, KMFDM, Revolting Cocks, Murder Inc, The Damage Manual ou encore Pigface. Qu'attendre d'une telle association ? La réponse avec *Turning Lead Into Gold With The High Confessions* (chroniqué dans notre précédent n°), monolithe krautrock surgissant des flammes d'un enfer industriel et urbain pour aussitôt geler sous l'effet de vents cold wave charriant leur lot de mélancolie. Apocalyptique et psychédélique.

Apocalypse Now

the High Confessions

> J'AIME CE GENRE DE DÉFIS, TROUVER UNE MÉLODIE À CHANTER SUR UN GROS MUR DE SON NOISE, POUR MOI C'EST FUN.

Comment as-tu rencontré les autres membres de The High Confessions ?

Chris Connelly : En fait, je connais Jeremy Lemos depuis assez longtemps car j'ai travaillé avec sa femme. En ce qui concerne Sanford Parker, j'ai enregistré un album avec lui il y a deux ans. Lui et Jeremy tiennent un studio à Chicago. Lorsque j'ai enregistré là-bas, le courant est vraiment bien passé entre Sanford et moi, et Jeremy nous a alors suggéré de monter un groupe ensemble, avec Steve Shelley qu'il connait bien, car il travaille souvent avec Sonic Youth. Juste pour voir ce que ça pouvait donner.

C'est ton prochain album solo que tu as enregistré dans leur studio ?

Oui, la première fois que j'ai rencontré Sanford, c'était pour l'enregistrement de cet album qui est sur le point de sortir. Mais lorsque nous nous sommes retrouvés tous les quatre, c'était pour enregistrer les premiers morceaux de The High Confessions.

Tu aimes les groupes de Sanford : Buried At Sea, Minsk, Nachtmystium, etc. ? Tu écoutes du metal, du black metal, du drone metal, ce genre de trucs ?

Humm… non. Enfin, je n'ai jamais suivi ces genres-là, mais j'ai entendu quelques morceaux que j'ai appréciés. De toute façon, j'aime la musique extrême et les gens qui en jouent en général, je me trouve toujours des affinités avec eux. C'est juste que je n'ai pas une culture metal à la base, et je ne m'y suis jamais réellement intéressé.

Je vois… tu étais peut-être plus Sonic Youth donc ?

Oui, carrément. J'écoute Sonic Youth depuis leur premier album et je pense qu'il s'agit d'un groupe extrêmement important. À l'époque, je ne ratais aucun de leurs concerts en Écosse (*Ndlr : Chris est d'origine écossaise*). C'était un groupe très radical. À cette période, de nombreux groupes n'hésitaient pas à faire des choses très extrêmes, mais Sonic Youth ne se contentaient pas de ça, ils avaient en plus une vraie personnalité. Dès que tu les entends, immédiatement tu sais qu'il s'agit d'eux, pas de doute.

Tu dois être content de jouer avec Steve alors…

Oui, c'est un batteur fantastique. Pour moi, ce qui fait un bon musicien, c'est non seulement son habileté à jouer de son instrument, mais aussi sa capacité à écouter et comprendre ce que font les autres dans le cadre d'un groupe. Et Steve possède ces qualités. La seconde étant rare. (*Rires*)

Vous partagez des influences communes tous les quatre ?

Je pense oui, bien que nous ayons des goûts différents. Ceci dit, nous n'en avons pas beaucoup parlé. Nous n'avons même pas évoqué quelques références. Du genre « *On devrait faire quelque chose dans le genre de… ou de…* » Non, pas du tout. On n'a pas parlé, on a agi. (*Rires*) Parle quand il faut, mais ne parle pas trop, sinon le travail ne se fait pas.

Donc, faire un album psychédélique, avec de très longs morceaux, ce n'était pas votre intention dès le départ, c'est juste le résultat de vous quatre jouant ensemble ?

Tout à fait. Je me souviens avoir demandé à Jeremy : « *On discute un peu tous les quatre avant de rentrer là-dedans histoire d'échanger quelques idées ?* » « *Non, non, pas la peine tu vas voir ça va être cool.* » « *Très bien, tant mieux.* » Nous n'avions aucun plan, nous avons joué et tout s'est développé de façon très organique et naturelle. Nous n'avions pas du tout prévu de nous retrouver avec d'aussi longs morceaux, c'est venu comment ça. Je ne pensais pas forcément écrire ce genre de textes non plus.

Trouver des mélodies vocales sur de tels morceaux, ce n'est pas difficile ?

Pas pour moi, j'ai de l'entrainement. Ce n'est pas évident non plus, mais ce n'est pas « difficile », du genre à désespérément essayer de trouver quelque chose pendant des heures. Mais j'aime ce genre de défis, trouver une mélodie à chanter sur un gros mur de son noise, pour moi c'est fun. (*Rires*)

Tu disais récemment t'être lassé de la formule chanson pop, couplet, refrain, tu dois être servi avec The High Confessions…

C'est le cas de le dire. (*Rires*) J'aime les chansons classiques. Mais c'est bon, je sais faire et je veux essayer autre chose. Je m'intéresse aux mots désormais et je cherche à leur associer les sons qui leur correspondent le plus. J'ai beaucoup travaillé en ce sens sur mon nouvel album solo.

N'avez-vous pas l'impression de reproduire dans un contexte moderne les expérimentations de groupes tels que Can ou Neu! ? The High Confessions m'y fait beaucoup songer, en plus noir, plus industriel : un krautrock de fin du monde. Le jeu de batterie de Steve n'est certainement pas étranger à l'affaire, mais comme eux vous développez de longs morceaux où la répétition et les ambiances psychédéliques tiennent une place de choix…

… oui, et comme nous, un groupe tel que Can entrait en studio sans idée préconçue de ce qu'ils allaient y faire. Mais ce qu'ils avaient, et que je n'ai jamais vu chez beaucoup de groupes, c'est une philosophie… Hmmm, et puis, comment expliquer ? La grosse différence, c'est que les gars de Can pouvaient jouer ensemble tous les jours pendant des mois. Ce qui te permet de connaître les musiciens avec lesquels tu joues, d'anticiper leurs réactions… Un peu comme dans une famille. Heureusement, nous nous sommes pas mal débrouillés à ce niveau-là, et en très peu de temps. Nous n'avons passé que quatre jours en studio et avons très vite appris à nous connaître musicalement.

Les morceaux sont le fruit de jams donc…

Oui, Sanford et Jeremy ont installé tout un équipement dans le studio et nous improvisions. Nous faisions une pause toutes les demi-heures, j'allais écrire quelques paroles sur mon cahier, et je les testais. Et on ralentissait ou accélérait le tempo suivant le besoin. En bref, oui beaucoup d'improvisations retravaillées ensuite.

Je croyais que tu détestais l'impro ?

(*Rires*) Je sais, je sais, je l'ai dit plusieurs fois et c'est vrai. Je déteste improviser… jusqu'à ce que ce soit avec les bonnes personnes. Pour tout te dire, j'étais vraiment stressé avant d'entrer au studio. Dans ces cas-là, tu ne peux rien savoir avant de t'être lancé… Est-ce qu'une sorte de conscience collective va se créer ? Vais-je assurer ? Vais-je me souvenir de mes parties ? De ce que j'ai fait tout à l'heure ? Est-ce que les autres ne vont pas penser que je suis dingue ? Puis en fait, après quelques minutes, je me suis relaxé, je savais que tout allait bien se passer. Et là, j'ai pris du plaisir, le processus de création est devenu cathartique… C'est très important pour moi et je pense que ça l'est pour beaucoup de musiciens. Bref, je me suis tout de suite senti à l'aise avec eux. Mais dans l'absolu je déteste ça, ça m'évoque trop le Grateful Dead ou ce genre de trucs. J'étais bien flippé. (*Rires*)

Tu t'imaginais quoi ? Que Sanford allait se pointer avec de gros riffs black metal et que tu allais devoir chanter là-dessus ?

(*Rires*) Non, non, ce n'est même pas ça, franchement je ne savais pas du tout à quoi m'attendre. Mais tu sais, on a essayé ça aussi ! (*Rires*) Franchement, avec cet album j'ai… appris des choses. Et ça aussi c'est fabuleux. Sur moi-même, sur ce dont j'étais capable dans certaines situations par exemple. Et c'est la première fois que ça m'arrive dans un contexte d'improvisation. Tu sais pourquoi je déteste improviser en fait ? À cause de Pigface (*Ndlr : groupe rock industriel participatif, dirigé par Martin Atkins et ayant vu passé des dizaines et des dizaines de musiciens d'horizons bien différents, de Flea à Frank Black en passant par Trent Reznor et Genesis P. Orridge*). À chaque fois qu'on improvisait, c'était toujours horrible. Je quittais la scène et je rentrais directement à l'hôtel. C'est ce qui m'en a dégouté pendant des années, je n'y voyais que de l'auto satisfaction merdique. Mon Dieu, certains solos… Ce n'est pas que je n'aime pas les solos, il faut juste qu'ils soient bien intégrés, bien sentis. Puis bon, nous étions Pigface, pas le Miles Davis Quintet. Voilà pourquoi j'avais peur de l'improvisation, mais je suis guéri là. (*Rires*)

Tu dis souvent qu'en musique, tu aimes bâtir du neuf avec du vieux. Comme les Revolting Cocks ont pu le faire avec la disco et l'electro, comme The Damage Manual avec le dub et le post-punk, est-ce la même chose cette fois avec The High Confessions ? Ce qui rejoint un peu ma question sur le krautrock…

Disons que je ne suis pas trop du genre à regarder en arrière. Je préfère aller de l'avant. Et j'aime construire à partir de rien, j'ai la foi. Si tu me donnes un crayon et un papier j'arriverai à faire quelque chose de valable et ce sera la première pierre d'un édifice. Et quand je me lance dans une collaboration, c'est pour créer quelque chose de nouveau. Si je pense que ça ne va pas être le cas, je refuse.

Relapse vous décrit comme un groupe post-rock, ça te va ?

Post-rock ? Oui, ça me va… ce terme est utilisé pour caser toutes les musiques un peu bizarres, mais jouées avec au moins une guitare, une basse et une batterie, non ?

Oui, de Tortoise à Mogwai en passant par Don Caballero et Slint, en gros…

Oui, exactement. Je ne blâme pas les magazines et les labels pour ce genre de classification, même si en tant que musicien ou auditeur ça m'amuse. Post-rock, pourquoi pas, c'est toujours mieux que s'ils nous classaient en polka. (*Rires*)

Et cette fois, ne t'es-tu pas lancé dans l'aventure en sentant que le résultat avait toutes les chances d'être expérimental et dur,

car quelque part, jouer une musique nihiliste et bruyante te manquait ?
J'adore… le nihilisme. (*Rires*) J'ai toujours écouté de la noise. Et avec The High Confessions, j'ai le sentiment que la musique reflète à merveille mes textes sombres et… politiques dans un certain sens. C'était le milieu de l'hiver, il faisait très sombre et ça a joué sur ma façon d'écrire, cette atmosphère urbaine, l'hiver, la nuit. J'ai beaucoup écrit, d'une façon très impressionniste, à propos de désastres… ou de personnes victimes de la dictature et du fascisme. Je n'ai pas toujours traité ces thèmes, longtemps j'en suis resté à des textes bien plus personnels, mais lorsque je vois ce qui se passe autour de moi, je me sens obligé d'en parler désormais.
Allez-vous donner quelques concerts ?
Je pense, oui, mais c'est malheureusement très difficile pour moi, car j'ai deux enfants très jeunes. Je travaille tous les jours et ma femme aussi, je dois être présent pour mes gamins, et donc je ne peux souvent me consacrer à la musique que la nuit. Mais je pense qu'en début d'année prochaine nous allons donner quelques concerts.
Tu n'aimes pas trop ça non plus, je crois…
Oui. Enfin, jeune j'adorais ça, mais maintenant, à mon grand âge, je deviens de plus en plus nerveux, je stresse… Mais ceci dit, si on m'invite à jouer dans un pays aussi beau que la France, pas de problème… (*Rires*)
Ça fait une éternité que tu n'as pas joué ici.
Oh oui, trop longtemps… je me demande si la dernière fois ce n'était pas en 1991…
Ah oui, quand même… Avec quel groupe ?
Avec les Revolting Cocks… Oh, je me trompe peut-être, j'ai dû venir avec Ministry après ça. Et j'aurais dû rester. Définitivement. (*Rires*)
D'où vient le nom du groupe ? Je le trouve étonnamment proche du titre de ton recueil de poèmes, *The Confession Of The Highest Bidder* qui était aussi le titre d'un morceau assez expérimental sur ton premier album solo.
C'est vraiment une coïncidence. Au départ je suis arrivé avec le nom The Confessions et Jeremy en a suggéré d'autres en se basant tout de même sur celui-là et nous avons gardé The High Confessions. Ce n'est pas commun, mais ça sonne tout de même comme un nom de groupe, à la The High Numbers (*Ndlr : le premier nom des Who*) par exemple. Rien à voir avec mon livre, je n'ai fait le rapprochement qu'après.
Comment avez-vous signé chez Relapse ? Via Sanford je suppose.
Oui, il leur a envoyé ce que nous avions enregistré et ils ont beaucoup beaucoup aimé. Et lorsqu'un label paraît si enthousiaste, c'est bon signe. On n'a pas hésité, ils semblaient tant vouloir le sortir qu'on s'est dit qu'ils allaient certainement bien le bosser. Nous venons d'ailleurs d'enregistrer un deuxième album.
Ah bon, déjà ?
Oui, enfin on l'a juste enregistré il y a deux semaines, rien de plus encore, ce n'est donc pas terminé. On le sortira l'an prochain. Le résultat risque d'être très différent. Comme pour le premier, nous y sommes allés sans savoir ce que nous allions faire. Nous avons enregistré davantage de morceaux cette fois. Ils sont plus rapides pour la plupart, plus up tempo et plus courts. Un peu plus courts, mais pas si courts. (*Rires*)
Cool. Tu sembles très occupé ces derniers temps, avec The High Confessions, mais aussi la sortie imminente d'un nouvel album solo, le douzième, et de ton premier roman.
L'album sort la semaine prochaine, et comme je te le disais Sanford l'a enregistré.
Et là encore, les morceaux sont très longs…
(*Rires*) Ah oui : deux longs morceaux « How This End part 1 » et « How This End part 2 ». C'est un album étrange, qui tient du collage, beaucoup de gens y participent : Gordon Sharp (*Ndlr : Cindytalk*), Bill Rieflin (*Ndlr : R.E.M, ex-Ministry*)… J'y récite et y chante un long poème, les thèmes sont les mêmes que chez The High Confessions : la corruption, les génocides, le fascisme, etc. Certains passages sont très mélodiques et d'autres extrêmement noisy. Ma femme me disait l'autre jour qu'écouter cet album lui donnait comme une idée de ce que devait être l'enfer. Je l'ai pris comme un compliment. (*Rires*)
Et ton roman ?
Il sort en juillet, c'est une fiction et c'est donc tout nouveau pour moi. Ça n'a aucun rapport avec la musique, c'est un thriller psychologique. J'avais vraiment pris du plaisir à écrire mon premier livre (*Ndlr : autobiographique,* Concrete, Bulletproof, Invisible And Fried: My Life As A Revolting Cock) et donc là je voulais voir si j'étais capable d'écrire une histoire qui n'avait rien à voir avec moi.
Penses-tu qu'il y aura un autre album de The Damage Manual ?
J'en doute vraiment. J'en parlais il y a un petit moment avec Martin… et tout le monde est vraiment occupé. Après notre premier album, celui à la pochette orange, les choses se sont envenimées entre Martin et Jah Wobble. Et Wobble ne veut plus rien avoir à faire avec lui. Geordie est très occupé avec Killing Joke et je crois savoir qu'il s'éclate bien.
Vous en avez bien enregistré un deuxième, très bon, sans eux…
Oui, mais je n'ai pas vraiment le temps moi non plus et j'aime vraiment ce que je fais actuellement. L'autre truc cool avec The High Confessions, c'est que nous n'avons aucune attente. Avec The Damage Manual, ce n'était pas le cas. Pas en termes de succès, mais quant à la direction que le groupe devait prendre. Martin, Jah et Geordie n'étaient pas d'accord du tout, ce qui a créé des tensions. Avec The High Confessions, nous sommes tous sur la même longueur d'onde et je ne te parle même pas d'attentes en termes de succès, car comme tu t'en doutes le potentiel commercial de ces chansons est très très faible. (*Rires*) Franchement, c'est l'une des premières collaborations dont je suis entièrement satisfait.
Justement, de tous les albums sur lesquels tu chantes, quel est ton préféré et pourquoi ?
Mes albums les plus récents, je sais, ce n'est pas très original, mais j'y cumule toutes mes expériences passées, ils sont l'aboutissement de tout ce que j'ai appris jusque-là. Et c'est l'une des choses intéressantes lorsque tu es musicien, toujours profiter de l'expérience acquise pour t'améliorer. Après, je suis content lorsque quelqu'un me dit qu'il adore un de mes vieux disques, bien sûr.
Et celui que tu aimes le moins ?
Oh la la (*rires*), sans hésitation le premier Pigface… (*mort de rire*) C'est un cauchemar, une horreur… Mais au moins, tu vois, je peux en rire, le transformer en un sujet de rigolade, c'est au moins ça. Il y a un ou deux autres trucs dont je ne suis pas très fier, mais que veux-tu, ce qui est fait est fait. Je ne regrette rien (*Ndlr : en français*).
Je n'ai pas lu ton livre, mais j'ai l'impression que tu méprises un peu la frange de tes fans qui n'a pas encaissé ton évolution et qui voudrait que tu ne chantes que sur de la musique rock industrielle…
Oh, non, je ne les méprise absolument pas, je trouve juste ça drôle. Enfin, pour être franc, à un moment de ma vie, j'ai trouvé ça très frustrant. Mais je ne peux pas blâmer les gens… C'est un peu comme ce film, *Les Griffes de la nuit*, tu connais ? Avec Freddy Kruger. L'acteur Robert Henglund n'a jamais pu jouer autre chose que le rôle de Freddy, car tout le monde voulait qu'il soit Freddy. (*Rires*) Et à mon niveau, je ne voulais pas de cette situation. C'est dur d'aller de l'avant et de le faire accepter parfois, mais si tu fais abstraction de pas mal de choses, tu peux y parvenir. Au début, j'avais du mal à comprendre pourquoi les gens n'évoluaient pas avec moi, mais j'étais naïf. Ils ne voulaient pas, c'est tout, et tu ne peux pas les forcer.
Tiens, par exemple, comment expliquerais-tu que la majeure partie de cette scène rock industrielle n'a pas évolué, n'a jamais rien su proposer de réellement neuf et qu'aujourd'hui, elle semble moribonde ?
Oui, moi aussi je pense que cette scène est moribonde, mais d'un autre côté, la plupart des groupes du genre ont un public où qu'ils partent jouer. Si tu peux te faire de l'argent et vivre en faisant toujours la même chose, eh bien pourquoi pas ? Si certains s'en satisfont et aiment toujours ça. Et puis, tu sais c'est la même chose pour le punk… Regarde des groupes comme Exploited. Ils ne peuvent pas changer de formule et se mettre à la folk par exemple, c'est impossible… Ils sont condamnés à être The Exploited pour l'éternité. C'est sûrement la même chose pour Front Line Assembly.
Oui, effectivement, c'est valable pour tous les genres, mais le rock industriel est une musique qui fait appel à la technologie, la technologie évolue, et il me semble qu'elle peut aider à trouver de nouvelles idées, de nouveaux sons, je ne parlais même pas de changements de style, de révolution, juste d'évolution…
Oui, tu as raison. Avec l'évolution des technologies, la principale différence, c'est qu'un groupe peut produire la même musique aujourd'hui avec du matériel qui loge dans une valise. Quand j'ai commencé, on avait un Fairlight, tu vois ce que c'est ? C'est un clavier et un ordinateur, un échantillonneur et un synthétiseur numériques, et c'est énorme, pratiquement impossible à soulever. Maintenant, tu peux faire – et bien mieux – tout ce que faisait un Fairlight avec un laptop. Peut-être même avec un iPhone ! (*Rires*) Donc ils profitent de ça oui, mais ne modernisent pas forcément leur son pour autant, c'est vrai. Enfin, certains groupes ont toujours évolué : Coil, Throbbing Ghristle… Ceci dit, ils ont dès leurs débuts été des groupes plus expérimentaux. Et je suis d'accord avec toi, il ne se passe plus grand-chose d'excitant dans le rock industriel et il n'y a guère eu de relève.
As-tu écouté le nouvel album des Revolting Cocks ?
Oui. Je suis devenu ami avec le nouveau chanteur et il me l'a envoyé. Je lui ai demandé pourquoi ils s'appelaient toujours les Revolting Cocks, alors que leur musique ne ressemble plus en rien à celle des Revolting Cocks ! C'est un chic type, mais qui a besoin de ce type de musique aujourd'hui ? Au mieux, il y a quelques bonnes idées qui pourraient servir dans un show télévisé, mais la plupart du temps ça me fait penser à un mec de 70 ans qui essaye de paraître cool devant un gamin de 15 ans… (*Rires*)
Je suis d'accord, ça n'a plus grand-chose à voir, mais ils gardent ce nom… parce que c'est un nom justement…
Oui, ceci dit je m'en fiche. Je n'y vois pas d'inconvénients, ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Ce n'est juste plus très pertinent. Enfin si, car à l'heure actuelle, c'est en tournant que tu peux te faire de l'argent dans la musique et il n'y a qu'en gardant ce nom qu'ils attireront du monde à leurs concerts. Tant mieux pour eux si ça marche.
Es-tu encore en contact avec Paul Barker et Al Jourgensen ?
Avec Paul, oui, je lui ai parlé pas plus tard que ce matin, c'est l'un de mes plus vieux amis, tout comme Bill Rieflin, qui joue du piano sur mon nouvel album. Oui, nous sommes toujours en contact, et assez souvent.
Quels artistes ou groupes t'ont donné envie de te mettre au chant ? David Bowie ?
Oui, c'est sûr. Je l'ai découvert vers neuf, dix ans. Mais j'adorais tous les chanteurs qui pouvaient utiliser leur voix de différentes façons, comme Iggy Pop, capable de chanter des ballades crooner aussi bien que du punk. Et Syd Barrett, Genesis P. Orridge, tous les gens qui savent utiliser leur voix d'une façon unique.
Tu t'es rendu compte tout de suite que ta voix partageait des similitudes avec celle de Bowie ?
Non, car je chantais dans une chorale à l'époque, et j'avais donc toujours chanté avec beaucoup d'autres garçons de mon âge, jamais seul. Je n'ai prix conscience de ce à quoi ressemblait ma voix que plus tard quand j'ai chanté dans mon premier groupe vers 1980. Mais franchement, j'écoutais les albums de Bowie nuit et jour, comme font les gamins, ça rendait mes parents complètement dingues. Et j'aime toujours les écouter. Ah, et il y avait aussi Wire et ses deux chanteurs. Deux voix différentes, avec Colin Newman d'un côté et Graham Lewis de l'autre, qui lui avait vraiment une voix de baryton à la Scott Walker. J'aimais beaucoup, ce groupe a énormément compté pour moi, parce qu'ils avaient de bonnes mélodies aussi.
Tu as écouté leurs derniers albums ?
Le dernier, *Object 47* ? Oui. Mais j'adore vraiment *Send*, l'avant-dernier. Je les ai vus en concert à l'époque et c'était vraiment génial de se retrouver face à ces gars qui jouent de la musique depuis presque quarante ans et qui avaient encore l'air de psychopathes sur scène.
Ces groupes-là sont-ils restés les plus importants pour toi ? Ne penses-tu pas qu'il est difficile de retrouver les mêmes émotions en musique par la suite en vieillissant ?
Non, je ne pense pas, j'aime toujours autant ces groupes, mais d'autres m'ont foutu des claques depuis et j'aime toujours en découvrir de nouveaux.
Quelles sont tes dernières découvertes ?
Un groupe de Chicago, Disapears, que j'adore et M.I.A. Je pense que ce qu'elle fait est vraiment unique. Je me sens un peu vieux, quand j'écoute ça, c'est clairement de la musique de jeunes, mais j'adore son énergie, elle me fait penser aux Sex Pistols à l'époque : c'est immédiat, urgent et nouveau. J'écoute aussi pas mal de rééditions, de la musique africaine et sud-américaine, j'ai toujours adoré ça.

THE HIGH CONFESSIONS
Turning Lead Into Gold
With The High Confessions
(Relapse/PIAS)
www.myspace.com/thehighconfessions

CHRIS CONNELLY
How This Ends
(Lens Records)
www.chrisconnelly.com

Chris Connelly, par où commencer ?

Ministry
The Mind Is A Terrible Thing To Taste
(Warner/Sire, 1989)
Connelly y chante l'inusable « So What? », « Never Believe » et « Cannibal Song » et cosigne une moitié de l'album, pierre angulaire de la discographie de Ministry et grand classique metal industriel.

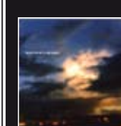
Chris Connelly
Whiplash Boychild
(Wax Trax, 1991)
Premier album solo, partagé entre ballades dark au piano que ne renierait pas David Bowie, titres post-punk cold-wave dont l'excellent single « Stowaway » et quelques expérimentations bien senties.

Murder Inc.
Murder Inc.
(Invisible, 1992)
Unique album de ce supergroupe composé des ¾ du Killing Joke de l'époque (Geordie Walker, Martin Atkins, Paul Raven) et de Connelly : post-punk metal abrasif et industriel de haut niveau.

Revolting Cocks
Linger Ficken' Good… and Other Barnyard Oddities
(Warner/Sire, 1993)
Les trois premiers albums des Revolting Cocks, ceux auxquels participe Connelly, sont indispensables à toute discothèque, mais étant donné que c'est sur celui-ci qu'il donne le plus de sa voix…

Bill Rieflin and Chris Connelly
Largo
(First World, 2000)
Inspiré par le *Songs For Drella* de John Cale et Lou Reed, jusque dans l'artwork, voici une collection de compositions piano/voix décharnées et mélancoliques. Pour longues journées d'hiver pluvieuses.

The Damage Manual
Double Damage
(Invisible Inc, 2003)
Même line-up que Murder Inc. mais sans Raven et avec Jah Wobble (PIL). Imaginez les guitares de Killing Joke et le chant de Connelly sur un lit douillet de basse dub sérieusement chahuté par des rythmes electro et hip-hop. Moderne et barré.



Chris Connelly
Night Of Your Life
(Invisible Inc, 2004)
Dix chansons « adult pop » poétiques, tristes et élégantes. On pense toujours énormément à Bowie et la voix de Connelly colle encore une fois des frissons. Un disque nocturne, comme l'indique sa pochette.

The Damage Manual
Limited Edition
(Invisible Inc, 2005)
Même nom de groupe, musiciens différents : Steven Seibold (Hate Dept) remplace les démissionnaires Walker et Wobble. Moins expérimental, *Limited Edition* s'impose par contre comme une belle collection de tubes post-punk.

Et aussi : KMFDM – *Xtort*, Acid Horse (Ministry + Cabaret Voltaire) – *No Name, No Slogan* EP, Pigface – *Easy Listening*..., Finitribe – *Noise, Lust & Fun*, Chris Connelly – *Shipwreck*…

« *Les drogues auront pratiquement eu ma peau* » déclare Sym Gharial, bassiste des Eighties Matchbox B-Line Disaster au sujet des mois qui ont suivi la sortie de leur dernier single, « In The Garden ». Flashback direction 2007 : rongé par la came, le groupe qui n'a plus de maison de disques, est contraint à l'autoproduction. « *J'étais complètement à côté de la plaque, on a dû me foutre à l'isolement pendant près d'un mois. Je me suis retrouvé dans un centre de traitement et je crois que c'était la meilleure des choses qui puissent m'arriver. Tout ça est derrière nous. Avec les Eighties, il y a toujours eu une certaine confusion, savoir si nous étions totalement opposés à l'alcool, ou si nous étions des héroïnomanes notoires ! Je crois que la vérité était un peu à mi-chemin* (rires)*. Du moins c'était comme ça jusqu'à notre Résurrection !* » Les mots de Sym en guise de préambule, une invitation à se replonger dans l'histoire de ce drôle de groupe.

Le retour des morts-vivants

the Eighties Matchbox B-line Disaster

AVANT MÊME NOS PREMIÈRES CHANSONS, J'AVAIS LE SENTIMENT QU'ON ALLAIT ÊTRE UN GROUPE TERRIBLE !

On ne pensait pas les revoir de si tôt, les mecs de Brighton. Ils avaient pris tout le monde par surprise en 2002 avec un premier album expéditif, *Hörse Of The Dög*, brûlot punk psychobilly grand-guignolesque qui en 26 minutes imposait son univers décalé en rupture avec la frange rétro classique de la pop britannique de l'époque (celle des Libertines, Razorlight ou des Doves). Confiants dans leur potentiel (« *Avant même nos premières chansons,* raconte Gharial, *j'avais le sentiment qu'on allait être un groupe terrible ! On sentait que quelque chose de spécial était en train de se passer, les choses semblaient couler dans une certaine direction et nous suivions ce flot. Je ne pensais pas qu'on durerait, mais il nous reste encore de la route à faire ensemble* »), ils s'embarquent sur les routes, confirmant chaque soir la puissance de leur album en donnant des shows apocalyptiques entamés backstage à grands coups d'infusions médicinales et de mantras bouddhistes ! Un décorum culminant sur scène avec Guy McKnight, chanteur halluciné, n'hésitant pas à descendre hurler ses paroles à la face du public médusé, terminant souvent les concerts dans un état second, pris de convulsions et de vomissements. Le chanteur ajoute d'un ton des plus solennels : « *Le bouddhisme m'a permis de transformer mes luttes personnelles, certaines en lien avec la drogue, mais pas seulement. La méditation et la psalmodie restent d'immenses sources d'espoir dans ma vie.* » Ce chaos scénique, Sym le résume ainsi : « *Il y a quelque chose d'apocalyptique dans notre musique, nous avons toujours renvoyé cette image, tout au moins lors de nos concerts, sans pour autant sombrer dans l'autodestruction et la débauche de folie. Chez nous, il y a toujours eu cette idée de "renaissance".* »

À droite de la scène, on remarque le look déglingué d'Andy Huxley, comme Gharial métis d'origine indienne, crête punk, yeux de braise passés au khôl, jeans coupés sous les genoux et déchirés, pieds nus dans des rangers sans lacets. On les catalogue « psychobilly », les compare à Birthday Party ou à Joy Division, de quoi faire rire le bassiste : « *Nous, on écoutait les Stooges, Love, les Pixies, les 13th Floor Elevators, Nirvana, Brian Eno, Captain Beefheart ou les Doors. Je n'ai pas le souvenir qu'un de nous ait apprécié Joy Division, Gun Club ou ait même entendu parler de The Birthday Party !* »

Après avoir semé la panique dans toute l'Europe pendant l'année 2003, TEMBD fait figure d'OVNI et cristallise pas mal d'espoirs chez la presse spécialisée, insuffl ant sa jeunesse et sa fougue dans un business nombriliste et pas vraiment fun en dehors des colonnes des tabloïds. S'appuyant sur des singles imparables (« Chicken », « Celebrate Your Mother », « Morning Has Broken »), le combo peut en plus se targuer de posséder un certain potentiel commercial ! Lequel n'est pas passé inaperçu du côté des majors, puisque c'est l'ogre Universal qui décide de ressortir le premier album. Sym et la bande se retrouvent dans le cirque de la promo : « *C'était fun, on faisait de la promo partout. J'ai souvenir d'une interview avec Andy en France. Nous étions très jeunes et nous faisions face à ce type d'un certain âge, à la tête d'un magazine réputé, qui nous demandait quels étaient nos objectifs, nos aspirations. Or, à l'époque nous étions bien incapables de mettre cela en mots ! Nous n'existions qu'à travers notre musique et nos concerts. Mais lui, sans nous dicter ses propres mots, est parvenu à nous faire sortir tout un tas de choses que nous ne pensions pas être capables d'exprimer. Comme une espèce de super psy !* »

Galvanisés par ce succès, les cinq jeunes gens retournent composer et se fendent même d'un séjour aux States pour enregistrer. C'est au fameux Rancho de la Luna, le fief du desert-rock californien, que la troupe va mettre en boîte un disque bien plus ambitieux que son prédécesseur. « The Royal Society *est un super album,* annonce fièrement le bassiste. *Nous voulions vraiment qu'il soit un cran au-dessus du premier, qu'il soit une évolution de notre son. Nous avons passé pas mal de temps à reconstruire les chansons lors de notre séjour dans le désert et l'environnement nous a profondément marqués. Ce fut vraiment génial de bosser avec Chris Goss, et il nous a vraiment aidés à rassembler nos morceaux. Il a su tirer parti de notre excentricité.* » Si les singles « Mister Mental » ou « I Could Be An Angle » s'appuyaient sur les mêmes fondations que celles qui soutenaient les compos de *Hörse Of The Dög*, certaines chansons laissaient déjà présager une évolution des Eighties vers une identité encore plus radicale, délaissant l'énergie frontale des débuts pour prendre l'auditeur par surprise avec des ritournelles insidieuses (« Temple Music » et autres « Puppy Dog Snails »). Et Guy de renchérir : « *Notre premier album reflétait notre jeunesse, la vigueur de la vingtaine, la pureté et l'honnêteté du propos, sans aucune arrière-pensée. Avec* The Royal Society, *l'insouciance et l'énergie devenaient corrompues par l'abus de drogues.* »

Curieusement le disque ne va pas être promu à sa juste valeur et le groupe aura tout le mal du monde pour sortir des frontières du Royaume de Sa Majesté. Sym raconte même que « *lorsque le single "Rise Of The Eagles" est sorti, le label n'envoyait même pas le disque dans les temps aux magasins ! Il s'en fichait.* » Ils parviennent tout de même à accrocher la première partie des Angelinos. Une affiche iconoclaste qui va les surmotiver : « *Le public était totalement hostile, ils n'attendaient que SOAD, et pour eux on retardait l'arrivée de leurs favoris ! N'importe quel groupe aurait eu droit à ce traitement : on était hués avant même de jouer une seule note. C'était incroyable et on a vraiment adoré !* », se marre le bassiste. En dépit d'un succès grandissant – du moins outre-Manche – Universal a d'autres chats à fouetter et lâche l'affaire. « *On sentait tous que ce deal commençait à partir en vrille, donc quand on nous a virés en novembre 2004, ce n'était pas vraiment une surprise,* raconte un Sym fataliste. *Je crois qu'on a pris ça comme une vraie délivrance : on pouvait enfin aller de l'avant.* »

Sans label, les garçons doivent en plus faire face à la défection de Huxley, parti former les Vile Imbeciles, un groupe qu'il qualifie d'« horror-jazz extrême » et au sein duquel il se sent plus à même d'exprimer son énergie créative. Les Eighties tentent de garder le cap, s'engagent dans une tournée britannique en parallèle à la sortie du EP *In The Garden* leur « *premier disque sans Andy, on savait donc que ce serait particulier. Mais au final il sonne un peu comme* Hörse *: ultra rapide et ultra enragé ! On était dans l'urgence : on avait dû reprendre des boulots car l'argent d'Universal avait fini par s'épuiser au cours de l'année 2006. Certains étaient inscrits au chômage, d'une manière générale on était fauchés !* »

C'est dans cette ambiance que Guy décide de faire un break et s'envole vers la Russie pour jouer dans un court-métrage, *Ciel, éteint !*, dans lequel il interprète le rôle d'un Français, en V.O. alors qu'il ne parle pas la langue ! C'est sous la houlette du touche-à-tout FJ Ossang (poète, acteur, réalisateur, musicien) qu'il fait ses débuts à l'écran. « *En 2003, FJ avait assisté à l'un de nos concerts parisiens. Il est venu nous voir backstage et m'a rapidement proposé un rôle dans un de ses courts. Mais on s'est ensuite perdu de vue pendant quelques années durant lesquelles je déménageais beaucoup et étais souvent complètement stone. Quand j'ai voulu reprendre contact avec lui j'ai pensé que j'avais raté vraisemblablement le coche, mais il m'a informé qu'il avait pu montrer ses films dans plusieurs festivals et qu'il avait assez de subventions pour bosser sur celui dans lequel j'avais un rôle. Une chance ! En septembre 2007, je saute dans un avion pour Paris, puis un autre pour Moscou où je manque ma correspondance pour me retrouver dans un hôtel miteux pendant 15 heures avec un barman qui animait les repas en chantant du karaoké ! Ensuite, direction Vladivostok, de l'autre côté du pays, juste en face du Japon, pour filmer un court sur 35mm n&b, avec un rôle en français ! Tout un programme. Je m'étais entraîné auparavant et Ossang était plutôt content du résultat. Le tournage a duré 10 jours, et à mon retour j'ai embrayé sur la tournée des Eighties en compagnie des Queens Of The Stone Age.* »

Mais à la sortie de cet interlude, la situation du groupe est devenue encore plus précaire : toujours pas de maison de disques, en rupture avec son management, et le remplaçant de Huxley, Rich Fownes, a décidé de jeter l'éponge pour rejoindre N.I.N. en tournée (*Ndlr : au final il ne participera même pas à la tournée du groupe de Reznor*). Comble de l'ironie, la personne la plus motivée pour continuer, Sym, se retrouve en désintox. L'intéressé se souvient : « *Je ne sais pas comment on a trouvé la force d'avancer. Je crois que quand tu as commencé quelque chose, il faut aller jusqu'au bout. Bien sûr nous étions tous tentés de passer à autre chose, mais plus on était dans la merde, plus on avait envie de continuer. Comme si nous avions reçu une mission de la plus haute importance !* »

Du coup, ils invitent un vieux pote de Brighton, Tristan Mc Lenahan, à prendre la place laissée vacante par Fownes. « *Je l'ai vu débarquer dans le vidéoclub dans lequel je bossais à l'époque* raconte un McKnight extatique : *c'est simple, j'entendais presque la musique dégouliner de son crâne ! Et pourtant j'étais sobre depuis plus de 6 mois !* » Sym renchérit : « *On a fait passer des auditions pendant le printemps 2008 et finalement c'est Tristan qui a été retenu. Guy et Tom, notre batteur, le connaissent depuis déjà quelques années, en plus il était super motivé par nos nouvelles compos. C'est un super guitariste et je pense que son arrivée nous a vraiment revitalisés et ressoudés.* »

En avril 2008, la bande est de nouveau d'aplomb et quasiment clean : « *Sym replonge de temps en temps… mais rien de trop grave* » lance en souriant le chanteur qui, lui, ne touche pas une goutte d'alcool sept mois dans l'année. Les Eighties composent 30 nouvelles chansons, se dégottent un nouveau manager, passent du temps en studio : c'est gonflés à bloc qu'ils terminent l'année, prêts à en découdre à nouveau. « *L'arrivée de Tristan, c'était comme une résurrection pour nous* » raconte Sym. Il était temps de revenir aux affaires ! Et le groupe va s'y atteler en partant se mettre au vert en France avec une seule idée en tête : « *pondre un disque qui dépasse tout ce que nous avions pu faire auparavant, qui aille plus loin que nos deux premiers albums* » s'amuse Guy. Et le bassiste d'expliquer : « *Les parents de Tristan ont une maison avec un petit studio pas loin de Limoges. On voulait absolument enregistrer pour pouvoir donner quelque chose au public, même s'il fallait qu'on distribue nous-mêmes les disques dans la rue, de la main à la main ! C'était bizarre parce que nous étions livrés à nous-mêmes, sans management, sans label, sans producteur. Aaron, le frère de Tristan, nous a donné un coup de main en tant qu'ingé son, et il a vraiment fait du bon boulot mais on a vraiment galéré. Au final je pense que nous pouvons être fiers du travail accompli.* »

Une vingtaine de morceaux plus tard, il faut encore prendre le temps de faire le tri : « *On avait bien bossé en amont, seules quelques lignes de chant ont été changées au final. C'est le choix de la tracklist définitive qui n'a pas été une mince affaire.* » Enregistré avec un budget de misère (les cachets des festivals amassés pendant l'été 2008), *Blood & Fire* prend des allures d'album de la renaissance à l'image de l'artwork imaginé par le batteur Tom Diamantopoulo : « *On est tous fans de groupes psyché à la 13th Floor Elevators et on voulait une pochette qui puisse être à la hauteur des leurs ! Un truc qui retienne l'attention et qui soit aussi complètement barré. Le phénix représente notre persévérance dans l'adversité et notre invincibilité.* » se targue Sym, qui enchaîne : « *Nous avons mis beaucoup de nous-mêmes dans ce disque, c'est quelque chose de très intense qui se retrouve dans chaque chanson, que tu écoutes "Monsieur Cutts" ou la ballade "So Long Goodnight".* » Et Guy de préciser : « *C'est l'esprit de la Beat Generation qui pour moi hante* Blood & Fire, *c'est ce souffle qui a contaminé le folk des 60's, celui de Dylan, pour ensuite prendre d'assaut le rock et finalement donner naissance au punk.* » S'ensuit un démarchage de labels londoniens, et c'est la petite structure Black Records qui se montre la plus motivée pour sortir le disque. La machine semble repartie de plus belle. Le groupe a même déjà des projets : « *On a un festival chaque semaine jusqu'à mi-septembre, mais on passe aussi pas mal de temps en studio à répéter de nouvelles chansons. On espère pouvoir sortir quelque chose de nouveau d'ici le printemps et on crève d'envie de jouer sur le continent, tout spécialement en France !* » On les attend de pied ferme : revenus d'entre les morts on les imagine dorénavant presque inarrêtables ! Et ils en sont conscients : « *À mes yeux, ce disque c'est un peu un témoignage à la gloire de la persévérance, celle de suivre son cœur contre l'avis général* » claironne un Guy McKnight barbu et attifé façon Lynyrd Skynyrd (et qui a depuis participé au prochain long-métrage de FJ Ossang, *La Succession Starkhov*, dans lequel il joue un Français amnésique en plein délire parano – « *un personnage auquel je n'ai pas eu de mal à m'identifier* » sourit-il).

« *Aucun autre groupe ne fait ce que nous faisons, c'est pour ça que nous continuons, et tant que personne ne viendra réclamer notre place, nous nous efforcerons de continuer !* » Sym desserre à peine les dents et enchaîne : « *C'est devenu notre mission, et personne ne peut remettre en question notre putain de démarche.* »

THE EIGHTIES MATCHBOX B-LINE DISASTER
Blood & Fire
(Black Rds)
www.eightiesmatchbox.co.uk

1994 : Formation de Knut en Suisse. On n'y avait à peu près rien entendu de potable depuis Coroner, les Young Gods et Celtic Frost.
1998 : *Bastardiser* sort sur Snuff Records, label géré par Roderic, batteur, et Didier, chanteur. Froid, sec, furieux, ce disque hybride (metal, hardcore, noise) se veut la réponse européenne aux américains Today Is The Day et aux japonais Zeni Geva.
2002 : *Challenger*, leur premier album sorti chez Hydra Head, label d'Aaron Turner (Isis). Pour beaucoup le disque ultime, sans aucun doute le plus chaotique, dingue et radical.
2005 : *Terraformer* débarque, majoritairement instrumental, expérimental et heavy. Il perturbe le fan de *Challenger* autant qu'il marque un tournant pour le groupe : dans les mois précédents et suivants, Knut annonce l'arrêt des concerts, perd deux de ses membres majeurs, se retrouve à deux doigts de l'implosion.
2010 : Depuis quatre ans, Knut donne régulièrement des concerts et revit petit à petit. Le chant reprend les rênes, le groupe, grâce à un line-up neuf renoue avec l'énergie brute. *Wonder*, premier disque en cinq ans, est leur album le plus accessible et frontal.

At The Mountains Of Madness Knut

C'EST COMME SI KNUT ÉTAIT AU MOINS AUTANT UN MOYEN DE « RÉ-ENCHANTER » NOTRE MONDE, NOS VIES, QUE D'EXPULSER DES SENTIMENTS NÉGATIFS

Roderic, si je te dis que dans les grandes lignes, *Wonder* me semble retrouver la hargne de *Bastardiser* et conserver l'aspect massif de *Terraformer*, grâce à quelques titres instrumentaux, mais qu'il prend aussi une dimension « heavy rock » via les guitares, qu'en dis-tu ?
J'en dis que tu n'as pas cité *Challenger* et que c'est déjà très bien. Sérieusement, que tu y trouves un côté heavy ne m'étonne pas, étant donné les affinités de nos deux guitaristes issus du punk hardcore et fans de trucs bien rock'n'roll. Pour le reste je ne sais pas, *Bastardiser* remonte à une lointaine époque de Knut, plus froide et mécanique, non ? Ce qui est sûr, c'est que la refonte du line-up nous a logiquement conduits à un retour du chant et plus d'agressivité du côté des guitares, l'expérimentation est reléguée au second plan. Mais tu ne perds rien pour attendre.

***Wonder* est l'album le plus accessible et varié que vous ayez composé, le plus aéré. Toujours musicalement exigeant, mais dans ses riffs et son agencement, plus direct et abordable. Es-tu d'accord ?**
Tant mieux si c'est le cas, car il a été plus difficile que par le passé de respecter, du moins de cerner une direction. La faute à ces envies contradictoires (rock vs expérimental) et à la maturation d'une nouvelle alchimie interne. Nous nous sommes toisés pendant des mois, avec sans doute trop de respect ou de timidité de la part des nouveaux, et de ma part et celle de Didier une expectative, du genre « qui va prendre le pouvoir? » L'envie de changer le mode opératoire sans trop savoir comment.
Est-ce parce qu'en vieillissant, on a envie d'ouvrir sa musique à quelque chose de plus « mélodique », ou d'y intégrer des influences moins crues ?
Personnellement, c'est effectivement une des contradictions que j'ai à gérer en tant que compositeur dans le groupe, d'un côté l'envie de fabriquer un truc « laid » et extrême – je pense aux accords ultra dissonants de « Fast Forward Bastard » –, de l'autre celle de cultiver nos penchants les plus « expansifs », psychédéliques, voire classic rock (même si ça ne saute pas aux oreilles) – à l'image de « Neon Guide » sur *Challenger*, cette influence *breachi*enne et suédoise assez évidente, ou des trucs comme « Evian » sur *Terraformer* et « If We Can't Fly There We'll Take The Boat » sur le dernier, avec un penchant pour les arpèges et les développements harmoniques un peu plus chiadés.
Il faut absolument que tu m'expliques une chose : cet artwork, c'est quoi ? Celui du LP sera-t-il identique ? (*Rires*)
Ok, tu n'aimes pas. L'artwork et Knut, c'est bizarre. On laisse les gens bosser librement et on se retrouve avec… du bon et du moins bon, comme l'édition US de *Bastardiser* par Jacob Bannon, c'est bien le pire. Et en fait je trouve que celui-ci est le plus réussi. Bizarre ? Pour moi, et apparemment c'était clair pour Aaron Turner, c'est un mélange de Charles Burns (les méandres de *Black Hole*) et de Rothko pour les couleurs, tendance « monochrome métaphysique ». Aaron cite Ed Ruscha. Quoi qu'il en soit, c'est un vrai boulot d'artiste, pas du photoshop/illustrator de base. Depuis *Terraformer*, j'ai l'impression qu'il travaille vraiment la texture et le détail, autour des idées véhiculées par le contenu, pour obtenir une véritable œuvre. Toujours pas convaincu ?
Éclairé en tout cas. *Wonder*, en français « merveille » : il créait un sacré contraste avec vos anciens titres d'albums, à commencer par *Bastardiser*.
Wonder pour « enchantement », plutôt, mais ton interprétation est flatteuse. (*Rires*) Je ne suis pas responsable du titre ni de l'idée derrière, mais en y réfléchissant, c'est comme si Knut était au moins autant un moyen de « ré-enchanter » notre monde, nos vies, que d'expulser des sentiments négatifs : colère, frustration et tout le tralala. Peut-être même davantage, à mesure que le temps passe. Pour répondre à ta question, le choix de *Bastardiser* allait de pair avec notre nature hybride : des racines indie/noise-rock et une totale contamination par les extrêmes, death metal, black, doom, industriel, noisecore, etc. Le metal tel que nous le concevions avait davantage à voir avec ce qu'en avaient fait Zeni Geva et Today Is The Day (celui des trois premiers albums) qu'avec Pantera, Sepultura ou Machine Head, les trucs en vogue quand on a démarré. Il faut se rappeler que Converge, Botch, Coalesce, Breach et consorts n'existaient pas en 1994-95, du moins pas pour nous. Le metal laminé par le grunge n'en menait pas large, à quelques exceptions près. Le hardcore, n'en parlons pas, c'était NYHC, H-8000 et compagnie. On a dû bâtir sur nos racines indie avec des repères hors catégorie comme Neurosis, Melvins, Godflesh, Voivod, Helmet, Fudge Tunnel, Eisenvater, etc., dont on s'est toujours sentis proches. Puis vers 1997 sont arrivés les groupes de cette scène US post-Rorschach/Deadguy qui ont donné un putain de coup de fouet au hardcore et nous ont permis de nous situer un peu mieux dans le paysage, tout en conservant notre spécificité. Hydra Head, qui incarnait cette scène, semblait attiré par un truc européen dans notre son, la répétitivité, le côté monolithique, la voix torturée S/M de Didier. En tout cas, la première fois que j'ai entendu Coalesce je me suis senti moins seul. Alors que j'avais acheté ce fameux split pour la face Napalm Death ! Je dois aussi mentionner la rencontre capitale avec Tantrum, qui avaient un son original et marginal en France, et avec d'excellents groupes comme Condense, Basement, Heliogabale...

Et parviens-tu aujourd'hui à saisir ce qui vous a motivés à l'approche de chacun de vos albums ? Dans le fond, Knut reste Knut, à part, mais dans la forme, vous proposez à chaque album quelque chose de différent, une nouvelle approche de votre son, ici plus latente, ici plus épileptique, ici plus écrasante, etc.
Le processus de composition et l'inspiration dans Knut restent un mystère. Te dire comment et pourquoi on a composé tel ou tel morceau relève du trou noir. Concernant *Challenger,* même s'il devait rester le mètre étalon de Knut, il a été produit dans des conditions matérielles et un contexte émotionnel qui appartiennent au passé. Inutile de vouloir reproduire ça aujourd'hui, à nos âges, avec nos expériences et un line-up qui a sa propre histoire à écrire.
Penses-tu donc que *Challenger* a pu fausser la donne quant à votre identité ? Comme tu le dis, il reste une référence pour beaucoup, votre chef-d'œuvre. As-tu parfois le sentiment qu'il a figé l'image de Knut, celle d'un groupe destiné à jouer une musique violente, chaotique, arythmique. Dès le début de l'entretien, tu me dis « *tu n'as pas cité* Challenger *et c'est déjà très bien !* » Vous êtes fatigués qu'on réduise Knut à cet album ?
On ne va pas se plaindre d'avoir fait un disque qui laisse une trace et qui a été capital pour nous. Avec le recul, il est clair que musicalement, humainement, tous les potards étaient sur douze. Heureusement, au milieu, il y avait Serge (*Ndlr : Morattel, ingénieur du son*) et sa patience légendaire. *Challenger* nous a projetés dans une nouvelle dimension, sans qu'on s'en rende compte sur le moment. Je n'oublierai pas le moment où on a fait écouter le master pour la première fois à Aaron, à Boston, avec les mecs de Cave In et Old Man Gloom dans son salon, juste avant de partir pour trois semaines sur la route avec Isis. L'enchaînement était plutôt intense.
J'aimerais revenir sur le revirement de situation d'il y a 4/5 ans. Vous vous mettez à l'écart, ne vous séparez pas, mais annoncez la fin des concerts, votre ras-le-bol… avant de revenir jouer deux fois à Paris en un mois, puis au Hellfest, et depuis, faire régulièrement quelques dates éparses. D'où venait cette lassitude ? Et pourquoi ce soudain regain de motivation ?
Le ras-le-bol ne concernait pas fondamentalement Knut, c'était un état de frustration quant à son dysfonctionnement. Au moment d'attaquer *Terraformer* le line-up de Knut avait atteint ses limites, c'était la fin d'un cycle. On s'en est tenu à un compromis bancal pour composer l'album, Jeremy passant à la guitare – et assurant toujours la basse en studio –, mais il n'était plus question de partir en tournée. En 2004, on a donné un seul et unique concert, à Genève, avec Pelican, et pour te donner une idée du flou dans lequel nous nous trouvions, il était entièrement centré sur nos titres lents et expérimentaux. En même temps on faisait avancer l'album anniversaire de remixes (*Ndlr :* Alter), qui nous a demandé pas mal de suivi car nous l'avons réalisé nous-mêmes, en contactant, et si possible en rencontrant, tous les participants, en séparant les pistes, dont certaines planquées dans des tiroirs, pour qu'ils puissent les retravailler. En attendant la parution de *Terraformer*, on s'est consacrés à d'autres projets – tournée Jesu pour moi, création de Mumakil pour Jeremy. Une fois l'album sorti, Jérôme est arrivé à la basse et nous a permis d'étancher notre soif de concerts pour la promo de *Terraformer*. Philippe ne faisait déjà plus partie du groupe – il joue maintenant dans Nebra et Intercostal. Quand Tim est arrivé à la seconde guitare, tout semblait aller pour le mieux. On est en 2006, les tournées se passent à merveille, le Hellfest correctement sans plus – nouvelle phase dépressive en vue... Deux mois plus tard, Jeremy nous annonce sa volonté de quitter Knut pour se consacrer entièrement à Mumakil. Là, franchement, ça a été dur, pas loin du coup de grâce. Mais Jérôme était suffisamment motivé pour qu'on bidouille des riffs sur ordinateur dans notre local, durant plusieurs mois. Période de frustrante, retour à la case velléitaire. Chris était arrivé entre-temps à la seconde guitare mais rejoignait aussi Impure Wilhelmina. Bref, personne n'était suffisamment dispo et créatif. La désagrégation du line-up originel avait laissé des traces. Mais le temps a fait son œuvre, les concerts donnés dans l'intervalle nous ont rechargés, les morceaux se sont mis en place et les nuages se sont dissipés.
De toute cette scène ayant émergé au milieu des années 1990, Knut fait à la fois partie des plus originaux et des moins connus. N'y a-t-il jamais la sensation d'avoir « loupé quelque chose » ? Quel regard portes-tu sur cette période ? Je ne l'ai connue qu'a posteriori, mais lui voue un culte sans bornes. Rorschach, Mohinder, Breach, Dazzling Killmen, Coalesce... Difficile de savoir si je fantasme et idéalise ces années où si elles ont vraiment été spéciales…
C'est une période spéciale, tu as raison, encore que cela puisse être très subjectif… mais puisque tu le penses aussi… Ma génération a tendance à estimer que les années 1989-92 ont été ultra productives et révolutionnaires pour l'underground. Qu'il y en ait eu une autre après – celle du « noisecore », tel qu'on l'appelait alors, que tu évoques – est une chance incroyable. Ça l'a été pour nous, du moins en termes d'inspiration. Et merci d'avoir cité Dazzling Killmen, on leur a objectivement piqué quelques plans (*rires*).

KNUT
Wonder
(Hydra Head/Conspiracy/Differ-ant)
www.myspace.com/unknut

La première fois que j'ai mis les pieds à Genève il y a de cela une dizaine d'années, Didier Séverin, le chanteur de Knut, m'a chaleureusement invité à passer quelques jours chez lui. En arrivant dans son appartement, j'ai d'abord été étonné par la place qu'y occupait la bibliothèque. Ce qui m'a ensuite brûlé la rétine, ce fut l'incroyable torrent de titres et de références qui s'étalaient sous mes yeux et qui m'étaient alors largement inconnus. Si ce voyage me permit de découvrir la Suisse romande, sa scène locale, ses squats, son activisme, son mode de vie, ses disquaires et ses librairies que je devais plus tard fréquenter assidument, il a surtout été l'occasion de me familiariser avec des tas d'éditeurs underground et d'ouvrages les plus rares consacrés à la contre-culture américaine. C'était une époque où Amazon commençait tout juste à mettre en place son projet de supermarché mondial / bibliothèque totale.
C'était une époque où Internet ne vous offrait pas encore l'illusoire sensation que le monde ne recouvrait désormais plus aucun secret. C'était une époque où il y avait encore matière à s'émerveiller de découvrir par le plus grand des hasards une série d'ouvrages tombés du ciel et qui avaient la capacité magique de changer votre vie.
Dix ans plus tard, rencontre avec un passeur.

Didier Séverin

Knut

***Wonder*, le nouvel album de Knut vient de sortir, pourrais-tu nous raconter un peu la genèse de ce disque ?**
Il n'y a pas de mythe originel particulier. Le groupe a connu de nombreux changements de personnel pour diverses raisons peu après l'enregistrement de *Terraformer*. *Wonder* est donc plus le résultat de la dernière mutation de Knut dans laquelle tout le monde s'est exprimé, plutôt que le fruit d'une vision précise.
Comme d'habitude, tu as signé la totalité des lyrics de l'album. Quelles sont pour toi les conditions sine qua non te permettant d'accoucher d'un texte ?
Euh… 90% de procrastination douloureuse, 9% d'inconscient collectif et 1% d'inside joke.
L'écriture, c'est plutôt une corvée ou un espace personnel dans lequel tu t'épanouis?
L'écriture est déjà un truc pénible que je ne fais que le couteau sous la gorge, mais le pire vient après. Je ne te parlerai pas des séances d'enregistrement quelquefois douloureuses.
Tes textes ont toujours eu une forme très télégraphique. Qu'est-ce qui selon toi a influencé cette manière d'écrire ?
Franchement, j'ai été traumatisé par des trucs 80's à la Swans/DAF/Godflesh, etc. avec très peu de texte, beaucoup de répétitions et un côté mantra halluciné incantatoire qui dégageait toujours une situation, une ambiance ou une image forte. Le minimalisme et la retenue laissent beaucoup de place à l'auditeur dans la formation de la vision de cette situation ou ambiance.
Tu sembles aussi avoir horreur de la ponctuation, ce qui rend les lyrics parfois excessivement obscurs. Est-ce un but recherché ou juste le résultat d'une manière instinctive d'écrire ?
Là j'assume complètement. C'est mon hommage aux Swans période *Cop*. Tous les lyrics sont là en un seul bloc. Il faut suivre, écouter et réécouter les skeuds pour démêler tout ça. Donc oui les paroles restent incompréhensibles pour ceux qui ne s'impliquent pas. No pain no gain.
À la lecture de tes lyrics, on a l'impression que tu es plus à la recherche de l'impact que du sens. Quel effet cherches-tu à voir sur le lecteur/auditeur en écrivant un texte ?
Oui, c'est une façon de le voir. Mais je pense peu à l'impact. Je cherche surtout à coucher une ou deux impressions ou une image de la manière la plus floue possible qui laissera le maximum de champ libre à l'auditeur.
Aaron Turner s'est encore chargé de l'artwork de votre dernier album. Comment travaillez-vous avec lui ? Vous lui donnez des indications ou est-il libre de s'inspirer des morceaux ?
On a donné des indications assez vagues à Aaron pour les pochettes de *Terraformer* et de *Wonder*. Pour *Terraformer*, il a eu les textes, les titres et quelques explications complémentaires quant au choix des titres ou des samples. Pour *Wonder* c'était juste l'idée d'une antithèse entre un album constitué de pas mal de titres rentre-dedans et « l'émerveillement » – wonder, merveille, to wonder s'émerveiller, s'étonner – à une époque où on ne semble plus être étonné ou émerveillé par quoi que ce soit.
Il y a un truc qui m'avait frappé dans la pochette de *Terraformer*, votre avant-dernier album, c'était la puissante relation entre les titres (qui portaient pour la plupart des noms de villes) et les « racines » qu'on retrouvait sur la pochette qui rappelait un peu les réseaux Gibsoniens ou les Rhizomes de Deleuze/Guattari. Un peu comme si on avait mis à jour une sorte de carte souterraine des relations (économiques, épistémologiques, historiques) qui unissaient ces différents lieux. Mon interprétation te semble recevable ?
Oui, j'aime bien ton interprétation même si je n'ai pas pensé à Deleuze une seule fois en faisant cet album. *Terraformer* était notre point de vue sur l'état du monde et un album de citations : peu de chant, des morceaux instrumentaux avec pour seuls repères tangibles les titres et quelques samples. Je trouve que la pochette d'Aaron est une géniale interprétation graphique de l'idée que nous avions de *Terraformer*.
Reste à l'auditeur d'y trouver son propre chemin, avec ou sans carte.
Quel est le premier groupe qui t'ait marqué du point de vue des textes, sans forcément qu'il ait eu une influence sur les tiens ?
Le premier Young Gods, avec les jeux de mots dadaïstes à la « *je fais la mouette* » de Franz, m'avait bien halluciné en son temps.
Si tu devais résumer les différentes périodes de ta vie en une série de livres qui t'ont marqué, lesquels seraient-ils ?
Certains livres m'ont marqué, mais à une époque je lisais vraiment beaucoup de trucs en plus de la fac et j'avais un délire complétiste. J'ai lu tout ou presque de certains auteurs, j'étais fasciné par quelques maisons d'édition et quelques librairies dont j'ai bien fait de suivre les recommandations. Une adolescence SF et heroic fantasy. Eh oui, j'ai eu quelques années de jeux de rôles avant la musique. Après j'ai très vite nourri une certaine fascination pour les trucs interdits ou une certaine « frange », Sade, Bukowski, le zen, l'anarchisme etc. Mais après être tombé sur mon premier numéro de *MRR* aux USA en 88, ça m'a lancé sur plus d'une décennie de collection de fanzines. Je commandais régulièrement *Factsheet Five*, lisais religieusement toutes les chroniques et après j'envoyais 5 à 10 lettres avec des timbres ou des dollars, attendais 2, 3 semaines voire bien plus parfois pour recevoir autant de fanzines perso, fringe stuff et magazines quasi encyclopédiques dédiés à la musique indé.
J'ai fini par léguer 95% de ma collection à la fanzinothèque de Poitiers. Si je me rappelle bien, il y avait 5-6 cartons bananes, le tout était bien entendu rangé dans des boites d'archives, j'étais vraiment un *zine freak*. En même temps je consommais régulièrement un bon paquet de comics : Peter Bagge, Crumb, Joe Matt, Charles Burns, Seth, Art Spiegelman, Harvey Pekar, Julie Doucet, Fiona Smyth, Joe Sacco, Daniel Clowes, Chris Ware etc. Début vingtaine je suis tombé sur l'*Industrial Culture Handbook* de Re/sSearch – des interviews et articles sur Throbbing Gristle, Cabaret Voltaire, Z'ev, SPK, etc. – et le fantastique *Tape Delay* de Charles Neal, dont les interviews fleuves et les listes de recommandation ont orienté mes achats pour une décennie, mais j'étais plus William Burroughs que Ballard. Dans l'*Industrial Culture Handbook*, il y avait une certaine fascination pour le savoir et l'accès à une information de qualité. Nombre de manuels ou publications scientifiques étaient listés. Cette idée est revenue en force avec le Cyberpunk – « *Information wants to be free* », les magazines *Mondo 2000* et *Boing Boing* – et les débuts du Net – les premières années de la revue *Wired*. Ça m'a aussi orienté vers les manuels et un éditeur comme Loompanics qui sortait des trucs vraiment incroyables à l'époque dans des catégories aussi diverses que Anarchism and Egoism, Big Brother is Watching You, Conducting Investigations, Crime and Police Science, Drugs, Fake I.D., Gimme Shelter, Guerrilla Warfare, Head for The Hills, Heresy/Weird Ideas, Intelligence Increase, Locks and Locksmithing, Privacy and Hiding Things, Reality Creation, Revenge, Self-Publishing, etc.Mes années *Wired* m'ont amené à Burning Man en 1998, à cause d'un super article écrit par Bruce Sterling l'année précédente. J'ai vécu ma révolution psychédélique là où il fallait la faire et les années 2000 ont été dévolues à Jung, Buckminster Fuller et les enthéogènes, en gros. Ces trucs de hippie m'ont amené jusqu'au *Whole Earth Catalog: Access to Tools & Ideas* et là on retrouve un esprit cyberpunk pré-Internet fascinant qui a existé entre 1968 et 72. Le *Whole Earth Catalog* doit être un de mes livres préférés et il y a plusieurs dizaines d'éditions différentes.
En parlant de cette culture du fanzine, début 1998 tu as été l'un des initiateurs du fanzine genevois *EVIL* qui a eu une vie très courte (deux numéros) mais qui a marqué les esprits à l'époque. Quel regard portes-tu aujourd'hui sur cette expérience ?

> L'ÉCRITURE EST DÉJÀ UN TRUC PÉNIBLE QUE JE NE FAIS QUE LE COUTEAU SOUS LA GORGE, MAIS LE PIRE VIENT APRÈS.

Wow, c'était une période assez folle. On était un petit groupe très soudé et hyperactif. En plus de la fac et/ou de nos jobs respectifs, on faisait en même temps le groupe, le label Snuff, *Evilzine* et on organisait encore des concerts à côté. Le premier numéro était très artisanal mais ces deux volumes étaient assez titanesques. On était vraiment sur la même longueur d'onde et on a quand même fait pas mal de trucs avec peu de moyens, les talents de tous et beaucoup de bonne volonté pour organiser toutes ces soirées de soutien histoire de financer ces gouffres à fric.
Tu cites Bruce Sterling, mais tu sembles lire aujourd'hui assez peu de romans. Toi qui as un gros passé en tant que lecteur de SF, les auteurs contemporains ne t'attirent plus ou bien tu as changé de trip ?
Oui, je lis très peu de romans maintenant. Le dernier c'était *The Road* en vacances l'an passé. Je lis utile.
Toi qui t'es passionné un temps pour Burroughs, penses-tu que qui que ce soit ait fait quelque chose d'intéressant avec son héritage littéraire et « philosophique » ?
J'avais bien aimé le film de Cronenberg quand même, *The Naked Lunch*. Sinon je pense qu'on retrouve son héritage de manière diffuse ici et là. Le sampling fait partie du paysage maintenant, on ne la ramène donc plus trop avec le cut-up. Les *Dream Machines* repointent le bout de leur nez de temps à autre. Personnellement je retiens *Junky, Cities Of The Red Night* et *The Electronic Revolution* de l'oncle Bill, ce sont des livres importants pour moi. Je trouve qu'on a peu parlé de lui avec les histoires de Jeremy Narby et de l'ayahuasca alors que yage = ayahuasca.
Si Knut était un roman, selon toi lequel serait-il ?
L'Expédition du Kon-Tiki (*Ndlr : livre racontant la traversée en radeau qu'effectua l'anthropologue, archéologue et navigateur norvégien Thor Heyerdahl en 1947. Partant du Pérou pour débarquer dans l'archipel polynésien, il s'agissait de prouver à l'époque que le peuplement des îles avait pu se faire depuis le continent sud-américain*).
Quelles sont tes librairies préférées sur Genève ?
Maintenant je vais dire que c'est Archigraphy (architecture, design et graphisme) mais mon choix est biaisé. Ma chère et tendre y travaille et le patron est plutôt généreux avec moi. Il a plein de magnifiques bouquins ceci dit. Mmmh me want!
Je sais que tu as beaucoup voyagé, vécu aussi un moment aux États-Unis. Y a-t-il des librairies qui existent encore aujourd'hui que tu nous conseillerais ?
Sans hésiter City Lights Bookstore à San Francisco, la littérature et la poésie au rez. Le reste, c'est au sous-sol et là c'est un peu ma sélection idéale qui s'y trouve. Mais plus près de tes lecteurs se trouve le Regard Moderne, un endroit assez incroyable !
Que trouve-t-on dans la bibliothèque de Didier Séverin ? Quels sont tes derniers achats ?
Peu de choses ces derniers temps mais quelques beaux livres. Le *Red Book* de CG Jung qui a finalement été rendu public par ses héritiers. C'est un magnifique fac-similé avec plusieurs dizaines d'illustrations de Jung. Autrement un très beau Taschen printed in China *MoonFire* de Norman Mailer. Ce truc était sorti il y a un an en édition limitée avec une pierre de lune. Là c'est la version cheap, mais les photos pleine page sont superbes et il y en a énormément que je n'avais jamais vues. De plus il y a des ombres plutôt louches à la page 231, bleearg. Acheté aussi très en retard *La Genèse de Crumb*.
Je crois savoir que tu as rencontré Charles Neal (*Ndlr : auteur de* Tape Delay: Confessions From The Eighties Under-ground*, un livre paru en 1997 chez SAF Publishing Ltd regroupant une tonne d'interviews sur la scène rock/expérimentale des années 80, Cabaret Voltaire, Nick Cave, Genesis P. Orridge, Michael Gira, Psychic TV, Henry Rollins, Sonic Youth, etc.*). **Dans quelles conditions cela s'est-il passé ?
Euh, j'ai le first printing 1987, 5000 copies. Acheté début 90 certainement. J'étais en vacances à New York en 96 sauf erreur et l'ami d'un ami qui était journaliste connaissait Charles Neal. Ils devaient le rencontrer et j'ai sauté sur l'occasion. On l'a vu une première fois un après-midi. Ce n'était pas les meilleures conditions, Charles Neal était en famille, on était un peu nombreux et il n'était plus vraiment dans le délire de cette scène industrielle/expérimentale. À ce moment-là, il était déjà à fond dans son commerce de spirituex (pub : www.charlesnealselections.com). J'ai quand même pu lui dire tout le bien que je pensais de *Tape Delay* et lui demander naïvement « *Mais pourquoi tu n'as pas interviewé Whitehouse* ? » Il ne m'en a pas voulu, quelques jours plus tard on est allé voir un concert des Cows au CBGB. C'était assez mythique cette soirée, Charles est un mec délirant.
J'ai entendu dire que Neal s'était depuis reconverti à San Francisco dans l'import de vin français. Tu as lu ses bouquins sur l'Armagnac ? (*Ndlr : en 1999, il a écrit un livre intitulé* Armagnac: The Definitive Guide to France's Premier Brandy *édité chez Wine Appreciation Guild*).
Je ne l'ai pas lu. J'ai par contre reçu son roman *Sumac* quelque temps après notre rencontre et là c'était plutôt White Trash. *Sumac* reflétait sa fascination pour une Amérique très très profonde on va dire.
En tant qu'amoureux des livres doublés d'un « ultra new technologies addict », que penses-tu du phénomène de la numérisation du livre et de l'arrivée sur le marché des lecteurs d'e-books ? Quel impact ces machines vont-elles avoir selon toi sur les générations futures et quel rapport vont-elles entretenir avec la connaissance ?
Ça fait longtemps que le papier électronique a été développé en laboratoire. J'ai attendu des années le kindle et non ça ne l'a pas fait. Design trop moche et c'est trop fermé. Il semblerait que ce soit l'iPad, la couleur et le multi touch qui vont remporter la mise. Est-ce que ce sera vraiment un iPod pour les livres ? Je ne sais pas, je n'ai pas encore craqué pour la chose. De toute façon, le Net et les ordinateurs en général ont déjà beaucoup changé mes habitudes de lecture. Je ne lis presque plus de zines, je visite régulièrement un bon paquet de blogs. Je lis moins de livres et encore beaucoup plus d'articles qu'avant. Je ne suis plus allé à la bibliothèque depuis longtemps. Je google, je commande mes livres directement et j'ai beaucoup moins de peine à les trouver maintenant. Plus besoin de traverser la planète pour trouver tel ou tel bouquin.
Trois livres de ta bibliothèque que tu protégerais au péril de ta vie dans un monde post-apocalyptique ?
Facile ! Des trucs utiles pour la fin du monde : *Peak Oil Survival Manual, Where There Is No Doctor* et *The Big Book Of Self-Reliant Living* ou alors *The Encyclopedia Of Country Living*.

72000 festivaliers : le Hellfest fait son plus beau score cette année, et le retentissement médiatique ayant suivi les attaques d'affreux politiciens (Boutin, De Villiers) et de certaines ligues chrétiennes a sûrement aidé. Beau retour de manivelle. Comme le reportent la plupart des médias (généralistes) : aucun débordement à signaler et encore moins de sacrifices humains, bien évidemment. Juste un festival metal dont plus d'un autre devrait s'inspirer, notamment en matière d'éclectisme. Car passées les têtes d'affiche ultra-*cheesy* – nombreuses cette année – obligatoires pour rendre pérenne l'événement, quel autre festival du genre proposera à la fois les Young Gods et Brant Bjork, Godflesh et Jello Biafra, Rwake et Discharge, Fields Of The Nephilim et Infectious Groove, Obscura et Kyuss, Deftones et Doom ? Aucun.

HellFest 2010

Deftones

VENDREDI 18 juin

Présents dès le jeudi soir pour le concert de **Valient Thorr** au camping, on petit-déjeune au son des néo-thrasheurs bristish d'**Evile** cultivant la sacro-sainte old-school de la Bay Area comme Voltaire son jardin du Poitou. Après cet amuse-gueule matinal, c'est **Crowbar** qui va nous illuminer de son doom-core aussi pesant qu'imposant sous le soleil de midi, à l'instar d'Eyehategod l'an passé. L'ambiance est à peine moins *caliente* et c'est avec bonheur que la foule accueille un Kirk Windstein tout sourire, une SG violette entre les pattes, un t-shirt Type O Negative en guise d'hommage à Peter Steele. Gras et massif comme il se doit, trainant comme leur accent southern, leur set sera un ravissement de tous les instants (« Planets Collide », magique), de quoi entrer de plain-pied dans ce Hellfest, cinquième du nom. **(T.S)**

Les vétérans du metal industriel **KMFDM** investissent la mainstage 01 pour un set assez statique : Sascha Konietzko ne fait pas preuve de plus de conviction que ça et Lucia Cifarelli, pourtant très joli brin de femme, fait peine à voir dans sa tenue teenage gogoth du plus mauvais goût (bottes et pantalon argentés, couettes), arpentant la scène telle une tigresse prête à mordre : kitsch, kitsch, kitsch. Niveau set-list, du neuf, du vieux, mais le neuf ne rivalise souvent pas avec le vieux. On passe aux choses sérieuses avec **Deftones**. Les Californiens assurent un set impeccable et énergique à l'extrême opposé de celui des Allemands : deux nouveaux morceaux sont interprétés d'emblée, avant une tripotée de classiques issus des trois premiers albums : « Change », « Passenger », « Be Quiet And Drive Far Away », « My Own Summer », « Root », « 7 Words ». Si on ne regrette pas que l'album éponyme passe à la trappe, dommage tout de même de faire totalement l'impasse sur *Saturday Night Wrist*. Peu importe, Chino Moreno, dans une chemise rose de circonstance, bondit de part et d'autre de la scène comme en

Kyuss

1998 et semble avoir retrouvé toutes ses capacités vocales en même temps qu'il a perdu du poids. Brillant. **(O.D)**

Les Suisses de **Monkey 3** délivreront un set à peine plus sauvage qu'au Roadburn où tout était si mesuré, étudié au carré, bref, d'une propreté inhumaine. Et du psyché interprété avec une précision d'horloger, c'est véritablement une exécution en règle. La fougue de leur jeunesse semble les avoir définitivement quittés. **(T.S)**

Toujours sur la mainstage 01 le défilé des groupes nineties continue avec **Infectious Groove**. L'an dernier les mêmes musiciens donnaient un concert mémorable sous leur autre identité collective : Suicidal Tendencies, bien sûr. Et si Infectious ne jouit pas de la même renommée, le public répond présent et réagit vivement au funk metal de Mike Muir et ses monstrueux musiciens. Points d'orgue du set : « Violent & Funky », la reprise d'« Immigrant Song » de Led Zeppelin, l'apparition de Mike Clark, forcément dans les parages puisque les musiciens alternaient concerts de Suicidal Tendencies et d'Infectious Groove (autant se rebaptiser Infectious Tendencies à ce niveau-là) sur cette tournée, et qu'Infectious Groove + Clark = Suicidal Tendencies. Puis bien évidemment la prise d'assaut de la scène par des centaines de fans à la demande de Muir. Oui, encore, comme l'an dernier, même si paraît-il, cette fois, l'homme au bandana s'est fait tirer les oreilles par les organisateurs. Terrorizer Tent : l'un des concerts les plus attendus en ce qui nous concerne débute : **The Young Gods** pour leur grand retour à l'électricité après de nombreuses tournées en formation acoustique. Surprise, le multi instrumentiste Vincent Hänni est toujours du line-up, ici principalement à la basse et le set débute sur une version méconnaissable de l'instrumental « No Color Code » de *Super Ready/Fragmenté,* dernier album en date très à l'honneur en ce début de set avec aussi « El Magnifico » et « C'est quoi c'est ça » délivrés dans des versions absolument monstrueuses, tout comme « Supersonic », terrassant de groove et psychédélique à la fois : en quelques titres, nous voilà absorbés dans le monde electro-organique des Young Gods, puis soudain, c'est le violent retour à la réalité : une coupure de courant met un point final au set après un quart d'heure de prestation, alors que nous étions partis pour assister au meilleur concert du festival, assurément. Comment pourrait-il en être autrement alors que le quatuor n'avait encore décoché aucun de ses classiques et que Franz Treichler, toujours aussi charismatique, semblait dans une forme olympique. Ces problèmes techniques entacheront le concert suivant, lui aussi très attendu : le grand retour de **Godflesh**. Malheureusement amputé d'une vingtaine de minutes donc, le temps que le duo effectue de nombreux réglages, d'où un show en dents de scie où chaque fin de morceau était synonyme de stress : vont-ils perdre encore quelques minutes de plus à effectuer de nouveaux réglages, le concert va-t-il s'arrêter là ? Green & Broadrick (chevelu et barbu, mais apparemment toujours aussi poissard) rattrapent le coup avec de monstrueuses interprétations de « Like Rats », « Christbait Rising », « Streetcleaner » ou encore « Crush My Soul ». Broadrick, penché en arrière à s'en casser la colonne vertébrale, semble habité par cette musique comme au premier jour et crache ses tripes dans le micro : on en remarque à peine les vidéos projetées en fond de scène. Une chose est certaine, en 2010 la musique de Godflesh sonne toujours aussi moderne, unique et dérangeante, et à l'issue de ce concert on brûle d'envie de revoir le duo dans de meilleures conditions (au Supersonic de Birmingham ?). Mainstage 01 : on manque de s'endormir devant ce qu'il reste de **Sepultura**, pénible à souhait, pour ensuite revenir au même endroit une heure plus tard histoire de continuer notre parcours musical estampillé 90's : 400 kg de viande humaine sur scène : le **Fear Factory** nouvelle formule est dans la place. Set efficace et sans surprises : Burton C. Bell est certes un bon beugleur, mais saccage toujours aussi lamentablement chacune de ses envolées mélodiques (allez, « Self Bias Resistor » était presque correct à ce niveau-là, bel effort !) et ce, même avec plus de vingt ans de pratique : irrécupérable le bonhomme, et qui plus est pas très en forme ce soir – jeu de scène minimal. Sinon, les rythmiques power-metal mécaniques font toujours leur petit effet,

Gene Hoglan n'a rien à envier à son prédécesseur Raymond Herrera question maîtrise de la double-pédale. Constatons là aussi que les extraits du petit dernier, *Mechanized*, ne dépareillent pas face aux oldies. Efficace sans être inoubliable faute à la portion maigre du groupe. **(O.D)** 21h, **Watain**, l'heure du blasphème a sonné. Après avoir servi d'épouvantail à chrétiens sur TF1, les W.A.S.P. du black metal entrent en scène barbouillés de cendre et de sang. Intro en grande pompe avec « The Devil's Blood ». Tridents enflammés et braseros incendiés en guise de décorum. Des gerbes de feu s'élèveront également sur certains refrains (l'ahurissant « Reaping Death »). Il fait encore un peu trop jour, le son est un peu faiblard, mais leur set enflammera le cœur des fans et des impies ici présents. Un tourbillon de noirceur épique interprété avec une conviction de tous les instants. Très bon show, tout feu, tout flamme. **(T.S)**

Nineties toujours avec **Biohazard**, de retour sous sa formation originelle et n'interprétant que des titres de ses trois premiers albums (dommage pour *Mata Leão*). Le guitariste Bobby Hambel et son jeu de scène tourbillonnant sont donc de retour, et malgré son absence du circuit rock pendant de nombreuses années, il semble le plus marqué par l'âge. Evan Seinfeld, la pornstar/rockstar du New York hardcore, lui, semble avoir fait un régime et de la musculation alors que Billy Graziadei, un peu plus épais qu'autrefois, fait toujours preuve d'autant de charisme. Après quelques titres le verdict tombe déjà : le metal hardcore de Biohazard remue les foules comme en 95 : entre deux sermons bien clichés – passages obligés dans le genre – c'est une tornade de groove et de riffs qui s'abat. Sur scène, les deux guitaristes en font des tonnes, de sprints dynamiques en bonds spectaculaires. **(O.D)**

Pendant ce temps, **Marduk** déchirait la Rock Hard Tent avec la délicatesse d'une Panzer Division. Encore plus forts qu'en 2008, ces illustres gardiens du trve black metal assèneront un set radicalement punitif, tout à fond, au taquet. À la chaleur des missiles se frottait la glaciale rugosité des hurlements du sieur Mortuus. Rude, teigneux, brutal et totalement jouissif. On tombe donc en adoration (« Baptism By Fire ») devant cette parfaite composition d'ultraviolence sale et perverse, entre Immortal, Darkthrone et Sodom. Leur nouveau batteur est hallucinant et en remontrerait à n'importe qui en matière de blastbeat (oui, même à Rich Hoak de Brutal Truth). De la folie furieuse. Bonus non négligeable : malgré leur réputation de parfaits connards, consciencieusement cultivée par une badass attitude sans faux pas et distillée à grands coups de provocation dans le plat, la gueule de leur bassiste, Devo, appelle instinctivement à l'autodérision. **(T.S)**

Jello Biafra
And The Guantanamo School Of Medicine

SAMEDI 19 juin

Petit tour sous la Rock Hard Tent pour assister médusé aux derniers morceaux d'**Asphyx**, groupe batave de death très old-school que l'on ne voyait pas aussi flamboyant. Final d'enfer sur l'épopée de « The Rack ». Très bonne surprise. **(T.S)** En manque de thrash et plutôt séduits par leur nouvel album, on prend place devant la Mainstage 02 pour le show des Canadiens **d'Annihilator** en espérant surtout entendre « Alison Hell » et « Set The World On Fire ». Mais le set démarre sur le plutôt mollasson « The Box » extrait de *King Of The Kill*, annonciateur d'un concert mécanique et sans vie. Même si les titres désirés sont effectivement joués, il leur manque cette énergie quasi festive typique des concerts thrash. Trop d'application, pas assez de défoulement, malgré le très speed « Ultra-Motion » ou l'antédiluvien « Fun Palace ». Dommage. Juste le temps d'apercevoir **Twisted Sister** s'éclater sur « We're Not Gonna Take It » et on file voir **Discharge**, parce que c'est Discharge. Pas de chance pour notre cœur de glammeur mais excellente surprise pour notre vieux fond keupon, les vieux punkers en ont encore sous la semelle de leurs rangers et délivrent un set décapant de bout en bout à base de courtes, mais meurtrières décharges. C'est Rat, également chanteur des Varukers, qui tient le micro. Le guitariste à tête de tueur (genre taulard endurci reconverti dans la guitare) découpe ses riffs à même la ferraille avec une tension peu commune. Le batteur avoine le D-beat originel repris depuis par toutes les hordes crust de la Terre. Super son, grosse énergie, saine violence, joie dans nos cœurs. Ils auront fait honneur à leur histoire et à leur culte **(T.S)**.

Certains d'entre nous préfèrent saisir l'occasion de voir les grands Twisted Sister en France, puisque les années se sont écoulées en dizaine depuis leur dernier passage, comme le rappelle un Dee Snider en grande forme. Ce dernier entre en scène sur un medley hard-drock façon « transistor radio qui déconne » s'attardant sur « Man On A Silver Mountain » de Rainbow. Un morceau sera d'ailleurs dédicacé à Dio, par un groupe qui joue à l'énergie, à l'image d'un chanteur qu'on a connu nettement plus grimé et qui semble plutôt bien décidé à transpirer ce soir : grand moment que ce « Captain Howdy » pesant, interprété en rampant, enchaîné à l'excellent « You Can't Stop Rock'n'roll ». Les fans (assez nombreux si l'on en croit les tee-shirts et les sing-alongs) reprennent les tubes en chœur « We're Not Gonna Take It », « The Kids Are Back », « Come Out And Play », « SMF », « I Wanna Rock »… Dantesque ! **(E.D)**.

La messe doom de **Candlemass** vient de commencer lorsqu'on pénètre sous la tente. Robert Lowe, également chanteur de Solitude Aeturnus et meilleur fils vocal de Dio, est moins impressionnant qu'en 2008, mais plane avec aisance (un peu trop même, trop facile, peu d'effort) sur la nuée des besogneux. Le concert se finit sur le sublime « Solitude » qui consolera les Roadburners privés du special set *Epicus Doomicus Metallicus* par un malheureux volcan islandais. On voulait voir **Fields Of The Nephilim** essentiellement pour leur look de cow-boys goth, et pas de déception : tout était en place, les chapeaux, les impers en cuir poussiéreux, les lunettes de soleil : parfait. Sur le plan musical, rien de déplaisant et même du très bon avec « Mourning Sun » et « Chord Of Souls », soit les deux derniers titres joués ce soir, vraiment hypnotiques. Sans compter quelques morceaux du *Zoon* de Nefilim, le projet autrement plus metal du leader Carl Mc Coy, désormais intégrés aux sets de FOTN. On ne regrette pas le déplacement. Fin de la deuxième journée en beauté avec **Carcass** et un set spécial *Necrotism*, augmenté de quelques titres de *Heartwork*. Après « Reality Asylum » de Crass en intro, la bande à Bill Steer et Jeff Walker sort la grande classe british pour un concert qui surpassera d'une bonne tête leur déjà très bonne prestation de 2008. Incisif, gras, tendu et racé, leur grind/death se décompose en riffs tous plus catchy et démoniaques les uns que les autres. Super ambiance, super son, super concert. On en reveut en 2011 ! **(T.S)**

Au même moment sous la Terrorizer Tent **Jello Biafra And The Guantanamo School Of Medicine** met lui aussi un terme aux festivités de cette deuxième journée. On avait pu

Slayer

le constater l'an dernier au Nouveau Casino, mais du haut de ses 52 ans et malgré l'embonpoint, l'ex-Dead Kennedys fait preuve d'une énergie folle, toujours à l'aise dans son trip de mime Marceau revendicateur. Sans compter que ce soir, sa chemise découpée dans un drapeau américain lui sied à merveille. Mais c'est en blouse blanche tachée de sang que le chanteur surgit sur scène, toujours soutenu par son groupe formé d'exrades des DK, aujourd'hui ennemis jurés : « *voici encore un nouveau morceau. J'espère que vous l'aimerez, car pour moi le punk c'est ça : aller de l'avant et non pas jouer toujours les mêmes titres encore et encore. J'en profite, car je sais toujours composer ce genre de merde !* » Effectivement ! **(O.D)**

DIMANCHE 20 juin

Réveil alpha au son de l'**Omega Massif**. Massif. C'est **Solace** qui enchaine avec un très bon set stoner-core raclé par le son typique de la Rickenbacker en mode tractosaure. **(T.S)** Puis, toujours sous la Terrorizer Tent, **16** : le stoner core teigneux des quatre Californiens finit de nous réveiller en quelques secondes, malgré un son qui manque de puissance et un set bien trop court se terminant bien évidemment sur « Born To Lose ». Le sludge metal on ne peut plus classique et basique de **Weedeater** en live vaut surtout pour l'attitude scénique de Dixie, ex-Buzzoven, qui, elle, rompt par contre avec les codes du genre : le chanteur/bassiste n'hésite par exemple pas à marcher sur les genoux, tournoyant dans cette position tel un R2D2 flippé au rythme pachydermique de ces morceaux, assez vite lassants pour la plupart… On tiendra trois morceaux devant **Saviours** : pas d'humeur à rester devant une bande de rednecks jouant au heavy metalleux pure souche à coups de riffs, de soli et de poses éculées. Une prochaine fois. Dans le genre, on préfère voir les vrais de vrais, en l'occurrence **U.D.O** sur la grande scène 01. Mais grosse erreur, comme souvent, le résultat s'avère un peu triste car n'est pas Iron Maiden ou Heaven & Hell qui veut : musiciens déconfis et sans charisme, réaction polie du public sur les morceaux d'U.D.O puis déchaînement sur les classiques d'Accept que sont « Metal Heart » et « Balls To The Walls » que finalement on préfère écouter chez soi lors d'un bon vieux trip revival metal, même si Udo Dirkschneider s'avère toujours en voix. Et à notre très grande surprise, voici enfin un excellent concert de **Black Cobra** : gros son, énergie démoniaque, comme toujours, mais enfin des riffs intelligibles et non plus une bouillie de saturation : le duo guitare et chant/batterie a fait très fort. **(O.D)**

Rollins Band, Ween et Victims Family, entre autres. Très bon choix d'ailleurs que d'avoir fait appel à Ralph Spight : lui et Jello volent la vedette aux trois autres, c'est certain. Le groupe alterne évidemment les décidément très bons titres de son unique album et quelques classiques des Dead Kennedys (« Holiday In Cambodia », « Let's Lynch The Landlord », « Police Truck ») même si Biafra ira de quelques piques envers ses ex-cama-

Rwake débarque ensuite pour un premier concert en France (merci et bravo à Ben), démarrant son set poisseux et puissant sur un excellent « The Cat And The Snake » propre à ravir aficionados et curieux. Les morceaux les plus épiques du groupe (« Stoner Tree », « Crooked River », « War Against Christians »…) ne perdent rien par rapport aux versions des albums et gagnent même en intensité. Chant guttural du frontman, cris démoniaques de la claviériste, samples, nappes de moog cosmiques, arpèges et soli hardrock, basse tellurique (avec un ampli décoré d'un drapeau sudiste)… Tout y est, et lorsque cette musique *made in Arkansas* s'arrête, c'est pour nous laisser pantelant et un rien déphasé. Déjà ?! **(E.D)**

Quelques heures plus tard au même endroit, mais à l'exact opposé musical, **Brant Bjork** donne la parole au cool, accompagné de ses nouveaux musiciens : rock seventies, bluesy et tranquillement groovy, de bonnes mélodies, de bons riffs, une voix reconnaissable entre mille et une sélection de titres parfaite s'étalant de l'unique album de Ché (le groupe de Brant et Alfredo Hernandez) à son petit de dernier, *God And Godesses*. Mine de rien, Mister cool signe l'un des meilleurs concerts que nous ayons vus durant ces trois jours. Changement d'ambiance encore avec **Exodus** sur la Mainstage 02. Les trasheurs californiens interprètent là leur album culte *Bonded By Blood* de A à Z et la réaction du public – motivé par les harangues du boucher-chanteur Rob Dukes – ne se fait pas attendre : un pit gigantesque (le plus gros du festival ?) se forme dans un tourbillon de poussière. On est très loin de la prestation molle d'Annihilator la veille : Exodus joue la bave aux lèvres, net, sec, précis et puissant. Impressionnant. Tout le contraire de **Motörhead** en somme. Existe-t-il plus ennuyeux que le mythique trio sur scène ? Mêmes paroles prononcées aux mêmes moments, très peu de changement dans les set-lists, le trip bien beauf de la stripteaseuse ou de la danseuse du ventre qui surgit au beau milieu du set et le solo de batterie inutile, surtout lorsqu'on ne joue qu'une heure. Totalement incompréhensible de la part d'un groupe aux 35 ans de carrière, avec un réservoir de titres énorme et qui continue à sortir régulièrement des albums de bonne, voire très bonne facture. Ce qui n'est pas souvent le cas chez les

formations d'une telle longévité. Malgré un son de guitare un peu faible et trop de batterie dans le mix, le concert de **Slayer** nous redonne la pêche : trois extraits de l'excellent *World Painted Blood*, le fabuleux « Disciple » (de *God Hates Us All*), un bon lot de classiques et un Tom Araya tout sourire. **(O.D)**

Impossible de passer à côté de la reformation de **Doom**, deuxième père reconnu des légions crust aux côtés de Discharge. Après un sample d'un long discours anarcho-punk suivi d'une musique grandiloquente, les quatre Anglais arrivent sur scène. Les quatre lettres de Doom écrites avec des lights clignotants en mettent plein la vue. On se croirait déjà devant Kiss ! Croui-croui, pschiit, plus de son... Souvenir d'Immortal en 2008… Dix minutes à se tourner les pouces le temps de changer une corde et c'est reparti (sans le discours interminable, ouf). Ce coup-ci c'est du tout bon. Ce seront quarante minutes d'ultraviolence régénératrice, de la hargne à déterrer les morts. Leur batteur est terrible (surtout pour un vieux punk) et ne se contente pas de rejouer le D-beat, cataclop cataclop, mais assure toute une variété de rythmiques à te scotcher les sourcils. Le son de basse est absolument ahurissant, sorte de bourdonnement électrostatique infernal à faire pâlir n'importe quel joueur de vuvuzela sur une ligne à haute tension. Jamais entendu un truc pareil. Et le type qui s'en occupe est loin d'être manchot. Son attitude et son jeu nous ont même rappelé Mighty Dan Lilker, c'est tout dire. Grosse claque, l'aller et le retour avec Discharge la veille. En 2007, après une intro qui avait plié de rire tout le monde, **Immortal** avait conquis les âmes et les cœurs avec un show bluffant, hypnotique et transcendant, qui nous avait fait ranger la boîte à sarcasmes. Les Kiss du BM sont de retour cette année, toujours avec la même recette (Abbath aux entrechats, Abbath cracheur de feu, mur de Marshall en carton-plastique, corpsepaint légendaire), mais la désillusion sera grande. Problèmes techniques, son cra-cra et surtout le pauvre Abbath qui ne semble même plus être capable de jouer correctement de la guitare (problème d'arthrose m'a-t-on dit). Tous les morceaux seront consciencieusement massacrés, même le fabuleux « Withstand The Fall Of Time ». Abattement général. Seule note positive : dans le prolongement exact de l'éclipse de lune du fond de scène apparait la vraie lune luisante et marmoréenne, merveille du solstice lunaire, mieux qu'à Stonehenge ! **(T.S)**

Oublions Motörhead, c'est l'heure de **John Garcia plays Kyuss**. Et là on assiste au clou du spectacle, la cerise si énorme qu'elle en écrase le gâteau, car le voilà LE concert de ce Hellfest 2010, tout bonnement incroyable, alors que rien ne l'y prédestinait vraiment. Pensez donc : un tribute-band aux trois-quarts et des retours pas plus positifs que ça de leur prestation au Roadburn… Mais non seulement les trois musiciens font preuve d'une certaine classe – nous sommes loin du backing band invisible – tout en assurant leurs parties à merveille, et John Garcia, guère réputé pour sa présence scénique (car chantant souvent de dos, accroupi contre la batterie par exemple), semble avide de contact avec son public, toujours bien en avant, frondeur et surtout fabuleux au chant, vraiment. Ce n'est plus un concert, c'est une messe, d'« Asteroid » au final fabuleux que sera « Whitewater » avec entre les deux les interventions tant attendues : Nick Oliveri à la basse sur « Freedom Run », rejoint par Brant Bjork à la batterie pour « Gardenia » et « Green Machine » dont il chantera même « à la cool » quelques phrases de l'un des refrains. Bref, les trois-quarts de Kyuss époque *Wretch* et *Blues For The Red Sun* réunis sur scène. On s'étonne qu'Alfredo Hernandez, qui jouait plus tôt l'après-midi avec son groupe Yawning Man, ne soit pas venu s'installer aux fûts pour un ou deux titres d'… *And The Circus Leaves Town*. Mais croisé un peu plus tôt ce dernier nous a avoué ne pas avoir été invité à participer… Quoi qu'il en soit, voilà bien un concert exceptionnel, idéal pour terminer cette édition 2010 du Hellfest, même si on ne comprend toujours pas pourquoi le groupe, prêt à revenir sur scène pour un rappel, en a été empêché par le régisseur, alors que sur la scène principale Kiss jouait encore. Du coup, « Demon Cleaner » manquait à l'appel. **(O.D)**

C'est enfin le tour de **Kiss**, l'heure de retomber en enfance avec les Immortels du rock à paillettes. Sur leur écran méga-géant qui rend inutile celui du festival, on assiste au petit film introductif : Google Earth repère Clisson sur la carte du monde (pas un mince exploit) où le vaisseau des Dieux va atterrir. Les quatre Godzilla débarquent dans ta ville en écrabouillant tous les buildings de la mégapole clissonaise avant de se retrouver backstage dans une parodie d'entrée sur scène. Quand la porte s'ouvre sur l'écran, les Dieux arrivent sur leur platform boots rivées sur des plateformes hydrauliques à vingt mètres du sol. Effet garanti. On ne va pas lésiner sur les moyens, on a un culte à entretenir. C'est parti pour deux heures de dessin animé où la régression est vivement conseillée parce que niveau musique, ce n'est pas la joie. C'est très mou (même « Detroit Rock City » ne décolle pas), la voix d'airain de Paul Stanley s'est transformée en casserole couinante et puis, ça manque de tubes : ok, on a eu « Cold Gin », « Firehouse » (bof), « Deuce », « Calling Doctor Love » (bof), « I Love It Loud » (version faiblarde), « Love Gun », « Lick It Up » (pourri) et bien sûr « I Was Made For Loving You » chanté depuis la régie après le survol de la foule par Superman Paul et son câble d'acier, mais pas de « God Of Thunder » ni de « C'mon And Love Me » ni de « Strutter » et leurs nouveaux morceaux sont vraiment minables. Pied de nez aux politocards de bénitier, le Hellfest se termine par « God Gave Rock'n'Roll To You » après que les hardes de barbares satanistes et hirsutes ont chanté le premier couplet de la Marseillaise. C'est pas beau, ça ? Entre temps, on a été se refaire une santé avec **Bloodbath**, tribute-band au death metal suédois des 90's avec le chanteur d'Opeth, les guitaristes de Katatonia (étrange de les voir jouer aussi vite) et le batteur d'Edge Of Sanity. Ambiance très décontractée, mais grosse décharge d'énergie, très belle animation offensive, gras et viril comme les vieux Entombed chargés au Dismember, parfait pour se requinquer. Excellent concert (leur sixième seulement en dix années d'existence). **(T.S)**

Imperial State Electric

Rock'n'Roll will never die !

Le 26 octobre 2008, les Hellacopters s'auto-sabordent sur scène avec quatre ultimes concerts sur deux jours. Moins d'une semaine plus tard, leur leader Nicke Andersson enregistre les premières pistes témoins de son nouveau projet, Imperial State Electric. Alors faux groupe ou vrai projet solo ? Est-ce la nouvelle incarnation à peine voilée des Hellacopters (les mêmes influences jaillissent ici) ou un nouveau départ ? À écouter le principal intéressé, ISE n'est rien de tout ça sinon la suite logique des aventures de ce grand vétéran de seulement trente-huit ans.

En 1997 lorsque tu as quitté Entombed pour te consacrer définitivement aux Hellacopters, tu disais que tu étais fatigué du metal. Le split des 'copters signifie-t-il que tu en as assez du rock n'roll ?
Non. J'ai toujours adoré ce style de musique et je ne vois pas comment j'aurais pu me réveiller un matin en me disant « *En fait ça me gonfle de faire du rock n'roll !* » D'ailleurs, pour beaucoup de gens, Imperial State Electric ressemble pas mal aux Hellacopters. Je crois juste que nous avions fait le tour de la question en tant que groupe, et puis, à bientôt quarante ans, j'en avais un peu marre de devoir consulter quatre personnes pour pouvoir faire quoi que ce soit. Je pense que la démocratie a fait son temps (*rires*).
Au moment de votre séparation, vous aviez justement annoncé avoir enregistré des concerts en vue de sortir un double live testamentaire. Un an et demi après, on ne voit toujours rien arriver. Est-ce que le projet a été abandonné ?
Non c'est toujours d'actualité. Le problème c'est que j'ai un bébé maintenant et entre l'album d'Imperial State Electric et l'ouverture de mon propre studio avec mon vieil ami Fred Estby (ex-Dismember), je n'ai pas le temps de m'occuper du reste. Et puis j'avoue qu'avant le live, j'aimerais sortir un autre volume – voire deux si possible – de la compilation *Cream Of The Crap* qui réunit tous nos titres sortis uniquement en 45 tours. Donc ça arrivera. J'espère juste que t'es pas pressé parce qu'on a enregistré un paquet de concerts et qu'il va falloir que je les écoute un par un avant de choisir les titres !
Pour en revenir à Imperial State Electric, c'est un peu le point d'orgue de deux années d'intense activité après le split des Hellacopters : entre Death Breath, ton projet death old-school, le 45-tours sorti sous le nom The Point et ton groupe de reprises Cold Ethyl, tu n'as pas chômé.
Tu sais, ces projets sont très spontanés ou naissent de rencontres impromptues. Par exemple, le désir de refaire du death metal est venu de la lecture du livre *Choosing Death* du journaliste Albert Mudrian sur la genèse de cette scène. Cela m'a rappelé tellement de bons souvenirs que j'ai eu envie de me remettre au metal, pour le fun. Pour ce qui est du 7" de The Point, nous avons enregistré ces morceaux il y a plus de trois ans maintenant ! Je l'ai réalisé avec un Canadien du nom de Neil Leyton, un super musicien qui vit aujourd'hui au Portugal et que j'ai rencontré à Stockholm où il était venu enregistrer quelques chansons. Quant à Cold Ethyl, c'est juste un truc que j'ai monté avec quelques potes pour jouer le genre de musique que j'aimerais entendre le samedi soir quand je vais boire des coups : ça va de Sweet à The Damned, en passant par les Ramones et Alice Cooper. D'ailleurs, notre nom vient d'un titre de *Welcome To My Nightmare* d'Alice Cooper.
À quel moment as-tu mis Imperial Electric State sur les rails ?
Là non plus, rien n'était planifié, surtout que je suis le genre de gars qui compose tout le temps. En fait, ça faisait déjà quelque temps que j'accumulais des morceaux qui ne convenaient pas vraiment aux Hellacopters. Et comme j'étais en train de monter mon propre studio et que j'avais besoin de le tester, j'ai enregistré ces morceaux et c'est devenu Imperial State Electric.
Ça veut dire que tu joues de tous les instruments sur ce disque ?
Sur huit des douze morceaux, oui. Quelques potes m'ont filé un coup de main pour le reste. Il y avait deux ex-membres des Hellacopters, Dregen des Backyard Babies et Bobba Fett de Diamond Dogs.
Tu avais déjà sorti deux 45-tours solo en 2001 et 2005 sous le pseudo Nick Royale (*Burt Ward Law* et *I Don' Wanna Go Outside*). Pourquoi ne pas l'avoir réutilisé pour sortir ces nouveaux morceaux ?
Parce que je voulais qu'Imperial State Electric reste un concept ouvert, une entité plus qu'un groupe ou un projet solo. Ça veut dire que je peux en faire ce que j'en veux : jouer de tous les instruments sur le prochain disque ou bien dégotter un groupe. Ça me donne plus de liberté d'action.
À l'heure où je te parle, tu as déjà fait trois concerts sous le nom d'Imperial State Electric. Qui sont les musiciens qui t'accompagnent ?
Les mêmes gars qui se sont amusés dans Cold Ethyl avec moi : Dolf De Borst des Datsuns à la basse, Thomas Eriksson de Captain Murphy à la batterie et Tobias Egge à la deuxième guitare. C'est déjà comme si nous jouions ensemble depuis toujours. Alors on verra bien mais qui sait ? Peut-être que je tiens déjà le line-up définitif d'Imperial State Electric…
Un mot sur le très attendu deuxième album de Death Breath ?
En gros, toute la musique est déjà en boîte. Par contre, le chant n'est pas encore enregistré, tout simplement parce que je n'ai encore écrit aucune parole ! En fait, autant je n'ai aucun problème pour pondre des riffs, autant je suis un parolier assez besogneux. En fait, comme pour *Stinking Up The Night* et l'EP *Let It Stink*, Scott Carlson de Repulsion joue sur le disque et mon plan est de le convaincre de s'en charger.
Il y a quatre ans, lorsque les membres de ton ancien groupe Entombed préparaient *Serpents Saints*, leur guitariste Alex Hellid m'avait avoué qu'il aurait aimé que tu participes de façon symbolique à sa composition. Pourquoi ça ne s'est pas fait ?
Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ! J'aimais bien l'idée, donc je leur ai « donné » un morceau, composé spécialement pour l'occasion. Sauf qu'il fallait écrire des paroles et comme Alex est assez fainéant, il n'a jamais su trouver le temps de s'en charger et le titre est passé à la trappe. (*Soupir*)

IMPERIAL STATE ELECTRIC
Imperial State Electric
(Psychout/SoundPollution/SeasonOfMist)
www.myspace.com/imperialstateelectric

Artiste néerlandais, Khomatech signe de nombreux visuels d'albums pour le label drum'n' bass/dub, Ohm Resistance, notamment ceux du dernier Scorn et du premier Blood Of Heroes, supergroupe réunissant le boss du label, Submerged, Enduser, Justin Broadrick, Dr Israël et Bill Laswell. Mais le jeune homme, qui commence sérieusement à faire parler de lui dans le milieu, a d'autres cordes à son arc.

Electron libre

Khomatech

MON TRAVAIL A ATTERRI DANS LES BUREAUX DE *PLAYBOY*. J'AI BOSSÉ AVEC EUX PLUSIEURS FOIS ET J'ESPÈRE CONTINUER, CAR ILS ME LAISSENT UNE LIBERTÉ ARTISTIQUE ÉNORME.

Qui se cache derrière Khomatech ?
Je m'appelle Karol Lasia, j'ai 24 ans et je vis à Amsterdam. Je crée des images.
Comment en es-tu venu au graphisme, à la photo et à la peinture ?
Je ne crois pas que devenir graphiste, illustrateur ou artiste visuel – peu importe comment on appelle ça – ait été mon ambition au départ. Je me suis mis à Photoshop lorsque j'avais quinze ans et je n'ai jamais arrêté depuis, ça s'est fait comme ça.
As-tu un maître à penser dans le domaine ?
Une de mes plus grandes influences pendant toutes ces années a été Dennis Sibeijn (www.damnengine.net), autant en ce qui concerne le choix des sujets que la technique d'exécution. Longtemps, ce qu'il faisait me paraissait irréalisable, c'était tellement impressionnant. Puis je me suis mis à m'intéresser à Andrei Tarkovsky, Wiesław Wałkuski, Zdzisław Beksinski, Chris Cunningham, Sam Weber… Il y en a trop pour tous les citer.
Tu mélanges photographie, peinture, dessin, comment procèdes-tu ? Tu travailles uniquement sur ordinateur ?
En général je mélange des éléments faits main, des peintures, avec de la photographie numérique, en scannant. Parfois je rajoute de la 3D, mais mes compétences dans ce domaine sont encore très limitées. En tout cas, tout prend forme dans Photoshop, toujours.
Tu es totalement autodidacte, même en ce qui concerne la photographie ?
J'ai pratiquement tout appris tout seul. J'ai juste étudié la photographie dans une école des Beaux-arts, mais ça consistait surtout en de la parlotte théorique à propos d'art abstrait ou alambiqué. Je voulais juste prendre de belles photos, et donc les profs ont eu du mal avec moi.
Quel a été ton premier travail de commande ?
La pochette pour une mixtape drum 'n' bass d'un DJ local. Je ne me rappelle pas avoir été payé, mais j'étais extrêmement content quoi qu'il en soit !
Tu sembles travailler beaucoup avec le label Ohm Resistance, comment s'est faite la connexion ?
J'ai rencontré Submerged, le boss du label, tout à fait par hasard lors d'un concert aux Pays-Bas il y a longtemps. Nous sommes restés en contact et lors de ma première visite aux USA, il m'a invité chez lui. Jusque-là, il faisait tous ses artworks lui-même, puis je pense qu'il a eu envie que quelqu'un d'autre prenne le relais et j'ai donc rejoint l'équipe. Je dois dire que c'est vraiment l'idéal : j'ai une totale liberté artistique, je travaille pour des artistes reconnus et je suis payé. Pas mal de projets bien excitants se profilent du côté d'Ohm,

DES ÉMOTIONS, UNE ATMOSPHÈRE. C'EST TOUT CE QUE DOIT DÉGAGER UNE BONNE ŒUVRE D'ART SI TU VEUX MON AVIS.

je suis bien content d'être de la partie.

Tu travailles avec d'autres labels ?

Le seul avec lequel je travaille régulièrement aussi, c'est Warm Communications, un label drum 'n' bass basé au Texas. Ils s'adressent à une niche encore plus spécifique du marché musical, mais ce qu'ils sortent est vraiment terrible, j'adore travailler avec eux.

Tu as aussi illustré des articles dans *Playboy*.

Je me suis retrouvé cité dans le *Lurzer's Archive*'s *200 best illustrators worldwide* il y a un an. C'est un gros catalogue bisannuel et je considère comme un grand accomplissement personnel le fait d'y figurer. Il est envoyé à quelques centaines de directeurs artistiques partout dans le monde et c'est grâce à ça que mon travail a atterri dans les bureaux de *Playboy*. J'ai bossé sur quatre projets avec eux jusqu'à présent et j'espère continuer, car ils me laissent une liberté artistique énorme.

On trouve des ambiances très science-fiction dans nombre de tes œuvres, ce genre t'inspire-t-il ?

Absolument, mais plus sur le plan de l'atmosphère que de celui des lasers et des vaisseaux spatiaux. Mais ceci dit, *Alien* couvre à la perfection tous les aspects du genre science-fiction à mon avis, et je pense donc que ce film a eu une influence sur mon travail…

Oui, il y a aussi de nombreuses ambiances rêveuses, contemplatives, froides…

Bien sûr. Après tout, *Stalker* de Tarkovsky, c'est de la science-fiction aussi.

D'où vient le surnom Khomatech ?

Oh, c'est vieux ! Avec un ami, nous avions l'idée un peu floue d'un projet artistique réunissant site web, galerie, et je ne sais plus quoi d'autre. Et pour lui trouver un nom, nous avons joué avec des mots au hasard pendant un quart d'heure. Le projet n'a jamais abouti, car mon ami a intégré un collectif drum 'n' bass qui commençait à avoir pas mal de succès à l'international, et j'ai donc gardé le nom sur lequel nous nous étions arrêtés pour signer mon propre travail. J'ai pensé l'abandonner plusieurs fois, car il n'a aucun sens et me semble même stupide quand j'entends des gens le prononcer. Mais bon, on me connait sous ce nom maintenant, donc je vais le garder encore un peu.

Que veux-tu exprimer par le biais de tes visuels ?

C'est la question qu'on m'a posée pendant cinq ans à l'école des Beaux-arts, et je n'ai jamais pu leur donner une réponse claire. Des émotions, une atmosphère. C'est tout ce que doit dégager une bonne œuvre d'art si tu veux mon avis.

Est-ce que tes visuels utilisés pour des pochettes sont des représentations d'images que t'inspire l'écoute des albums ?

Parfois oui, mais c'est surtout le titre de l'album qui m'inspire en premier lieu.

Écoutes-tu de la musique quand tu travailles, même si ce n'est pas pour une œuvre qui a rapport avec elle ?

Toujours.

Tu écoutes essentiellement de la drum 'n' bass, de l'electro et du dub ?

Pas vraiment. L'ambient et l'IDM constituent 75% de mes playlist actuelles. J'ai écouté énormément de drum 'n' bass pendant longtemps, mais aujourd'hui j'ai l'impression que le genre a atteint ses limites.

Pour quels artistes ou groupes rêverais-tu de réaliser un visuel d'album ?

Wahou, par où commencer ? Aphex Twin, Eluvium, Deathprod, MF Doom, Burial, Murcof, Nine Inch Nails, Radiohead, Marilyn Manson (en souvenir du bon vieux temps). Voilà, j'espère qu'ils savent où me trouver maintenant s'ils sont intéressés. (*Rires*)

Tu vis de ton art ?

Il le faut, c'est la seule chose pour laquelle je sois doué et sur laquelle j'adore passer du temps tous les jours.

Quels sont tes prochains projets ?

Je ne peux pas trop en parler pour l'instant, mais jetez un œil sur mon site web et vous en saurez plus bientôt. Voilà, j'ai même réussi à éviter de faire de l'autopromotion honteuse ici.

WWW.KHOMATECH.COM
contact : khoma@khomatech.com

À la question « *Quel est le chaînon manquant entre Black Flag et le hardcore dit moderne, celui de Converge, Botch et consorts ?* », une seule réponse : Rorschach, dont les membres créeront ensuite les non moins excellents Kiss It Goodbye, Deadguy et Playing Enemy. Actif de 1989 à 1993, Rorschach sort deux albums, l'alors très prometteur et atypique *Remain Sedate* puis l'époustouflant *Protestant.* En 2009, parce que ça fait vingt ans et parce que de vieux amis finissent toujours par se retrouver, Rorschach s'offre une semaine de concerts aux États-Unis ainsi qu'une double réédition bienvenue (chroniquée dans notre précédent n°). Thomas Rusnak, l'interviewé du jour, est bassiste de Rorschach depuis 1991, mais aussi de Kiss It Goodbye et Playing Enemy, entre autres. Il y a tant à dire… Rorschach est et restera l'un des plus grands groupes (hardcore) de l'histoire.

Hardcore 2.0

Rorschach

JUSQU'À LA NAISSANCE DE MON PREMIER FILS, JE ME SÉPARAIS RÉGULIÈREMENT DE TOUS MES BIENS MATÉRIELS. JE N'Y POSSÈDE DONC PLUS RIEN DU TEMPS DE RORSCHACH. JE N'AI MÊME PAS D'EXEMPLAIRE DES DISQUES SUR LESQUELS J'AI JOUÉ…

L'an dernier, vous avez fêté les 20 ans de Rorschach avec une petite tournée américaine et la réédition de vos deux albums, depuis longtemps épuisés, *Remain Sedate* et *Protestant*. Ça fait quoi d'être de retour ?!
Quel plaisir de trainer avec certains de mes meilleurs potes, de jouer une musique que j'aime, qui me pète la tronche ! C'était exactement ce que nous devions faire. J'ai passé les dix dernières années de ma vie à m'investir à 100% dans mon rôle de père de famille, de mari et de salarié. J'aime toujours autant cette musique, mais je pourrais compter sur les doigts d'une main le nombre de concerts que j'ai donnés pendant ces dix ans. Alors, sincèrement, entendre à nouveau d'excellents groupes sur scène, sentir les odeurs et les sensations d'une salle… j'avais oublié à quel point je m'y sentais chez moi, à quel point j'aimais ça. C'est génial d'être de retour.

L'an passé, j'ai entendu une autre rumeur, parlant d'un retour de Kiss It Goodbye ou Playing Enemy, pour les premières parties de vos shows. Qu'en est-il ?
Aucune n'était fondée. En revanche, Tim Singer (*Ndlr : chanteur de Kiss It Goodbye*) a bien chanté « My War » avec Rorschach à Philadelphie, ce qui n'était pas vraiment prévu. J'aimerais que Tim embarque un groupe pour l'Europe (avec moi à la basse, évidemment) pour jouer des trucs de No Escape, Deadguy et Kiss It Goodbye. À vrai dire, nous avons réellement parlé de ça.

Plutôt que de rééditer *Autopsy*, qui reprenait toute votre discographie (*1995*), vous avez choisi de réunir vos deux albums sur un double LP/CD, remasterisé et remixé. Pourquoi ?
J'ai deux arguments. D'abord, je voulais absolument écouter *Protestant* remixé par Chris Pierce (*Ndlr : le son original est de David Locke, qui a ensuite bossé sur le* Come To Grief *de Grief. Pierce avait déjà été crédité pour le son de* Protestant *aux côtés de Locke, sur* Autopsy. *Plus récemment, on l'a aperçu aux manettes de Gridlink, sorti chez Hydra Head en 2008*). Ensuite, je voulais que le public puisse repartir de nos concerts avec quelque chose de spécial sous le bras, définitivement lié à ces événements.

En effet, je crois que vous n'étiez pas satisfaits du son de *Protestant*. Pourquoi avoir attendu si longtemps ?
Je n'irai pas jusqu'à dire que je n'étais pas satisfait du son ou du mix. Il était très brut, et j'aime ça. Concernant le temps écoulé depuis l'enregistrement, je crois que nous avons été particulièrement occupés par nos propres vies… à l'époque, nous étions tous extrêmement investis dans sa création. Tout le monde dans Rorschach est comme ça, passionné, quel que soit le sujet. Donc, après *Protestant*, nous étions déjà en train de bosser comme des dingues sur quelque chose d'autre. L'an passé, le moment était venu de s'y replonger. Peut-être bien que les étoiles et les planètes étaient enfin idéalement alignées…

Dans le livret d'*Autopsy*, vous avez écrit : « *Rorschach a vécu de mai 1989 à août 1993. Leur premier concert fut donné en août 89, au Pipeline à New Jersey, avec Chain Of Strength, Insight, Turning Point et Poor Excuse. 25 personnes ont assisté à ce concert. 247 concerts, trois tournées et 31 chansons plus tard, Rorschach a donné son dernier concert, le 31 juillet 1993, au Basement of Mama Joe's Pizza, à Kent, Ohio, avec Spork et Splinter. 20 personnes ont assisté à ce concert.* » En 2009, avez-vous joué devant plus de 30 personnes ?
L'histoire de Rorschach peut être assimilée à un parcours de montagnes russes. Sans que ce soit mieux, ou pire, certains concerts ne ressemblaient à aucun autre, certaines nuits, nous jouions même devant des foules plutôt denses. Tu dois toujours garder à l'esprit que nous avons ouvert pour des groupes excellents qui, au contraire de Rorschach, ne glandaient pas. L'une des choses cool dans Rorschach était qu'il nous importait peu de jouer devant 50 ou 500 personnes : nous avons toujours donné tout ce que nous avions. Alors, ces chansons fonctionnaient autant dans des lieux intimes que dans de grandes salles.

À propos, avez-vous eu de quelconques propositions pour venir en Europe ?
Ce n'est pas impossible, mais ce serait vraiment, VRAIMENT difficile à concrétiser. Nous vivons tous dans différents coins opposés des États-Unis, nous avons tous des journées de travail chargées et une vie de famille remplie. Et ce n'est que le début de la liste des obstacles…

En un sens, si Rorschach avait joué quelques années supplémentaires, peut-être auriez-vous eu le temps de récupérer les lauriers que vous méritiez. Un groupe comme Deadguy a eu son petit succès, même si post-mortem ou seulement d'estime, et Rorschach paraît encore aujourd'hui moins populaire que d'autres, pourtant de la même époque. Bref… penses-tu parfois que vous êtes passés à côté de quelque chose ?
Pour le meilleur ou pour le pire, j'ai accompli tout ce que j'ai un jour entrepris. Mais la réalité est que Rorschach n'a jamais tenté d'être populaire. Nous avions notre propre mission : faire la musique que nous voulions entendre. Une musique qui nous semblait belle et qui, à l'image de nos standards, n'avait pas à se soucier du niveau de popularité. C'était peut-être une façon étroite de voir les choses, mais ça nous correspondait. Au final, je suis tellement heureux de cette vie que je ne peux m'imaginer changer quoi que ce soit. Peut-être que je vais bosser tous les jours dans mon boulot rigide, mais j'y trouve quelque chose de gratifiant, puis je suis chez moi à élever mes enfants et câliner mon adorable épouse. Et, c'est le summum, j'ai encore du temps pour bosser avec Rorschach et mon groupe actuel.

Puisqu'on parle de « revival » : est-ce que certaines choses te manquent ? Te perds-tu parfois dans une flopée de souvenirs ?
Vraiment, je ne pense que très rarement au passé. Ça me revient habituellement quand quelqu'un m'en parle ou quand je réponds à une interview. Aussi loin que remontent ces souvenirs, jusqu'à la naissance de mon premier fils, je me séparais régulièrement de tous mes biens matériels. Je ne possède donc plus rien du temps de Rorschach. Je n'ai même pas d'exemplaire des disques sur lesquels j'ai joué…

En gros, Kiss It Goodbye était Rorschach sans Charles Maggio (*Ndlr : chanteur, fondateur du label Gern Blandsten*) ni Nick Forte (*guitariste*), et musicalement, une sorte de Rorschach 2.0. N'était-ce pas bizarre ?
Je peux accepter le statut de Rorschach 2.0, mais ça n'avait rien de bizarre. En fait, ça ressemblait plutôt à : « *Oui, ça sonne parfaitement bien. C'est exactement comme ça que je veux jouer.* » C'était clairement une sorte de Rorschach, mais ce n'était pas exactement CE groupe.

Ces groupes parents étaient incroyables, tous des références pour certains. Rorschach, Deadguy, Kiss It Goodbye, Shai Hulud, Playing Enemy… vous devriez réclamer des royalties, vous deviendriez peut-être plus riches que Hatebreed. As-tu un jour été conscient de ce statut ? Ça doit être un drôle de sentiment pour un musicien, quand ses groupes n'ont jamais eu de réel succès, mais une belle estime, posthume…
Ça n'a jamais été une histoire de pognon. Je fais de la musique, puis quand elle me quitte et fait le tour de la planète, elle trouve sa propre place. À ce moment, la chanson ne m'appartient plus. Enfin, plus vraiment… je veux dire que quiconque a acheté ces chansons sur amazon aurait pu m'envoyer un email, je lui aurais envoyé gratuitement les fichiers digitaux ! Si d'autres groupes qui font un petit peu de fric ont été inspirés par ce que j'ai pu faire, eh bien j'en suis flatté…

À propos de Rorschach 2.0 : d'autres groupes des années 90, notamment les Allemands d'Acme puis Systral, ou d'autres, étaient en partie influencés par vous. À cette époque, tu étais en Allemagne et jouais dans Ambush. Que penses-tu de ces groupes reproduisant votre son ? As-tu l'impression d'avoir apporté Rorschach dans ta valise jusqu'en Allemagne ?
Je ne sais rien des groupes cherchant à nous imiter, je n'en ai jamais entendu qui m'ait fait penser quelque chose comme : « *ces mecs essaient de sonner comme Rorschach*. » Et si quelqu'un s'en inspire, c'est juste génial. Concernant le fait d'amener Rorschach en Allemagne, je pense surtout que certaines personnes étaient très déçues de ne pas me voir essayer de reproduire le son de Rorschach, ni même de m'en approcher. D'ailleurs à cette époque, je m'exerçais surtout à copier Black Sabbath…

À l'écoute de *Protestant*, il est évident que ce disque a inspiré Converge et Coalesce. Y a-t-il eu une prise de conscience particulière avant l'enregistrement de ce LP ?
Dans mon esprit, le point le plus important, pour *Remain Sedate* comme pour *Protestant*, reste l'écriture de Huckins (*Ndlr : Keith Huckins, guitariste de Rorschach, Kiss It Goodbye, Deadguy, etc.*). Mais c'est sur *Protestant* qu'il a réellement trouvé sa voie, que son style a mûri, qu'il a pu sérieusement affiner sa vision des choses. Pour moi, une partie de la beauté de Rorschach réside dans cette guitare, elle fonctionne comme l'œil du cyclone, tordue, malade, enragée, centrale. Tout le reste se mettait en mouvement autour d'elle.

Vous avez la réputation d'être des mecs sympas, soit une réputation différente de celle de pas mal de groupes de hardcore dits « haineux ». Je pense à Gehenna et leur haine brute.
Je ne peux pas parler pour les autres, ni des autres. Je ne peux même pas te dire ce qu'est être hardcore ou ne pas l'être. Je peux en revanche te dire que tout le monde dans Rorschach est adorable.

J'aimerais brièvement aborder un point : au début de Rorschach, Charles est tombé gravement malade. Comment va-t-il aujourd'hui ? En quoi la maladie de Hodgkin (*Ndlr : soit un cancer*) a pu influencer le son du groupe et les textes ? Dans ces conditions, n'était-ce pas compliqué de faire des tournées toujours aussi dingues ? Ou est-ce que ça l'a surtout aidé à prendre le dessus ?
Charles est désormais en pleine forme, tout va bien. Il pratique les arts martiaux, a une riche vie professionnelle et fait un excellent père et mari. Je crois que la maladie de Charles a activement contribué à resserrer encore plus fortement les liens entre nous tous. Je sais aussi que cette épreuve s'exprime très clairement dans ce que Rorschach a pu créer. Dans quelle mesure, ça, je laisse d'autres y répondre…

Vous vous êtes attachés à sortir vos disques sur le label de Charles (*Ndlr : qui aura ensuite signé des groupes plus ou moins éloignés du hardcore : Dälek, Liars, Oddateee, Radio 4, The Van Pelt, Rye Coalition…*).
C'est ce qui fait la pureté de Rorschach. Le groupe n'a jamais tenté d'être signé, ne s'est jamais mis en tête de remplir un quelconque objectif de carrière. Nous faisons de la musique. C'est la tribu, la famille, et c'est pur.

J'aimerais finir comme j'ai commencé : aujourd'hui, où en est ta motivation, penses-tu que Rorschach ou d'autres ont de l'avenir ou que tout a été dit ?
Aujourd'hui même, je n'aurais jamais passé trois heures à jouer avec mon nouveau groupe si je ne pensais pas qu'il y avait encore quelque chose à dire…

RORSCHACH
Remain Sedate/Protestant
(Gern Blandsten)
www.gernblandsten.com

Retour aux affaires pour le collectif canadien après un album ayant divisé en son temps, suivi d'une période de silence assez longue. Toujours menés d'une main de maître par le charmant et pince-sans-rire Carl Newman que nous avons croisé lors de leur venue française au printemps dernier, The New Pornographers délivrent ces jours-ci leur sixième opus, *Together*. Soit une merveille de power-pop collégiale confirmant que si rien ne change vraiment du côté de Vancouver, l'excellence semble toujours être le leitmotiv inscrit au-dessus du fronton de leur cabane. Précisions ci-après en compagnie d'une star du X.

All Star bande the New Pornographers

Dan Bejar n'est pas avec vous pour cette tournée ?
Non, tu sais Dan n'aime pas spécialement tourner. Que ce soit ici ou en Amérique d'ailleurs. Il a dû venir jouer en Europe à peine deux fois en l'espace de dix ans.
N'est-ce pas un peu étrange de vous voir présentés par certains critiques comme un « all-star band » alors que vous n'étiez au départ qu'un side-project de vos principales carrières ?
Oui, ça m'a toujours semblé un peu spécial mais je m'y suis habitué avec le temps et puis ce n'est pas un terme, disons, inconfortable, même si je ne l'aime pas trop. Que puis-je y faire ? Je ne peux quand même pas interdire aux gens de l'utiliser. Je pense que ce terme a plus de sens aujourd'hui, puisque nous sommes désormais tous clairement installés au sein de nos propres carrières alors qu'auparavant nous avions tout à prouver. Enfin, tout ça pour dire que je nous considère avant tout comme un groupe classique, pas comme un all-star band ; Them Crooked Vultures en est un, pas nous.
J'imagine que Dan et toi chantez vos propres chansons, mais comment attribuez-vous celles chantées par d'autres comme, par exemple, « Crash Years » chantée par Neko Case ?
Celle-ci c'est moi qui l'ai écrite. En règle générale, je n'ai personne de précis en tête quand je compose, mais là, pour le coup, je l'ai proposée à Neko pour la simple raison que la ligne de chant est bien trop haute pour moi, je n'arrivais pas à la tenir (*rires*).
Je suppose que le titre de l'album et son artwork (*Ndlr : plusieurs personnages flottant dans les airs au bord d'un précipice*) représentent l'idée que vous vous faites du groupe ?
J'adore notre artwork, on ne sait pas trop si ces personnages sont en lévitation ou s'ils vont se jeter dans le vide. Il y a du vrai dans ce que tu dis puisque je pense à nous de manière collective. Je veux que l'on puisse entendre distinctement la participation de chacun d'entre nous sur toutes nos chansons, et que toutes et tous donnent de la voix. Je ne nous vois pas comme Coldplay où chacun a un rôle clairement défini et Chris Martin en est l'unique chanteur. Donc oui, *Together* est une référence au groupe en tant que groupe d'individus à part entière. L'autre raison pour laquelle nous avons nommé l'album ainsi est liée à une chanson d'un groupe new-yorkais de la fin des 60's, The Illusion, qui s'appelait justement « Together ». Lorsque nous avons fondé The New Pornographers, ce fut l'une des toutes premières chansons que nous avons jouée ensemble, notamment lors de nos premiers shows. C'était un peu l'occasion de rendre hommage à nos jeunes années (*rires*).
Et puis ça nous convient très bien, je trouve.
Les différentes scènes canadiennes sont actuellement assez exposées. Penses-tu que vous ayez apporté votre propre contribution à ce phénomène ?
J'aime à nous voir comme les représentants du son west-coast canadien (*rires*). Arcade Fire représenterait la scène de Montréal, Broken Social Scene celle de Toronto et nous Vancouver, avec Black Mountain bien sûr.
Votre album précédent, *Challengers*, n'avait pas été épargné par la critique, et certaines chroniques furent plutôt mauvaises. Doit-on voir avec *Together* et son retour à un son plus classique, une espèce de réaction à cela ?
Je ne sais pas, peut-être. J'essaie de ne pas trop prêter d'attention à ce que disent les gens ou, tout du moins, aux choses négatives car je ne veux pas que mon travail de compositeur en soit affecté. Si tu prends en compte l'avis des critiques, tu leur accordes plus de pouvoir qu'ils n'en ont en réalité. Nous étions parfaitement conscients à l'époque où nous enregistrions *Challengers* que cet album diviserait et que certains ne l'aimeraient pas. C'était différent de ce que nous avions fait jusqu'à présent, moins évident, plus lent... nous voulions prendre des risques. Je préfère que les gens nous détestent puisque nous changeons plutôt qu'ils nous détestent parce que l'on ne change pas. Il y aura toujours des gens pour te haïr alors autant que cela soit pour de bonnes raisons (*rires*). Avec *Together* nous avions la volonté de revenir au son de nos débuts. À l'époque de l'enregistrement, je l'avais même surnommé, notre « *get back album* ». Disons que nos deux premiers albums, *Mass Romantic* et *Electric Version* étaient purement power-pop, après cela nous avons voulu grandir un peu artistiquement et essayer de nouvelles choses, ce qui a donné les deux disques suivants. Puis donc *Together* avec lequel nous avons souhaité offrir un pur album de rock'n roll.
Il y a toujours eu chez New Pornographers une ambiance épique qui n'existe dans aucun de vos travaux en solo.
J'ai toujours voulu ça, sans pour autant écrire trop de chansons épiques non plus, afin de ne pas aliéner nos auditeurs (*rires*). J'adore écrire ce type de chansons, très développées, très longues, avec plein de passages différents.
Mais d'où te viennent ces envies d'épique ?
Je ne sais pas. J'adore le songwriter Jimmy Webb et ses chansons les plus bizarres, notamment la version chantée par Richard Harris de « Mc Arthur Park » qui faisait huit minutes avec tant de parties différentes. Il y a aussi « Under Pressure » par Queen et David Bowie ou encore « The Better You Bet » par The Who.
Pas mal d'Anglais donc. Votre son me rappelle également celui du mouvement glam, dans la façon dont vous mixez conjointement guitares électriques et acoustiques.
Je suis absolument dingue du mouvement glam anglais des 70's. Pour moi, c'est la meilleure période musicale qui soit : T-Rex, Bowie, Queen, ELO, Kevin Ayers. Même les Wings ! Et puis Roxy Music, je raffole de Roxy Music !
Même Gary Glitter (*rires*) ?
Hum... bon allez, seulement quelques chansons alors (*rires*) ! Et puis plus tard et même s'ils ne sont pas anglais, The Cars. Leur premier album était mon préféré lorsque j'étais gamin et il m'a marqué pour toujours, c'est certain. Lorsque tu entends mes riffs et ceux de chansons telles que « My Best Friend's Girl » ou « Just What I Needed », c'est évident.
Il y a pas mal d'invités sur *Together* : Will Sheff d'Okkervil River, Anna Clark de Saint Vincent, Zack Cordon de Beirut et la section cuivres des Dap-Kings. Comment attribuez-vous son rôle à chacun ?
Seule l'intervention des Dap-Kings était prévue et planifiée à l'origine. Nous souhaitions absolument une partie avec des cuivres et il se trouve que notre manager connaît très bien les Dap-Kings, ça s'est donc fait tout simplement. Pour les autres, disons que ce sont des auditions de dernières minutes (*rires*). En fait, après avoir fini de créer les squelettes des chansons, on s'est aperçu que l'on souhaitait un solo de guitare ici, une intervention de trompette là. Comme j'habite à New York et qu'une grande partie de l'enregistrement de l'album a eu lieu là-bas, c'est bien plus simple pour nous. Anna Clark vit à Brooklyn, donc tu l'appelles et elle se pointe le lendemain avec sa guitare, et ainsi de suite.
Tu dis qu'une grande partie de l'enregistrement a eu lieu à New York, mais j'imagine que de par vos emplois du temps respectifs, il est quasi impossible de réunir tout le monde en même temps et que le disque a dû être enregistré en plusieurs sessions ?
Oui, une partie fut enregistrée à Vancouver, une autre à Brooklyn et une dernière toujours à New York dans un studio que l'on avait mis à notre disposition pendant un mois. Ça nous a pris quatre mois mais pas de manière continue, par petits tronçons.
Vous avez aussi participé à la compilation caritative *Dark Was The Night* en reprenant une chanson de Destroyer, l'autre groupe de Dan Bejar. Qui en a eu l'idée ?
C'est moi qui l'ai proposé. J'adore cette chanson « Hey Snow White ». Elle est tirée de *This Night* qui est le disque de Destroyer qui a reçu sûrement les plus mauvaises chroniques. Je crois qu'avec lui Dan souhaitait offrir un pur disque de rock'n roll sombre. C'est tout simplement la chanson que je préfère sur cet album.
Un collectif de fortes personnalités tel New Pornographers : vous n'avez jamais de conflits d'ego ?
Pas vraiment, même s'il nous arrive de nous prendre la tête. C'est normal : ça discute, ça argumente. C'est comme dans un couple, ce n'est pas parce que tu es amoureux que tu pourras couper court au conflit.
Tu partages donc le travail de composition avec Dan. Est-ce la même chose avec les textes ?
Non, c'est moi qui écris toutes les paroles et les autres n'ont généralement pas d'avis à ce sujet (*rires*).
Ils s'en foutent (*rires*) ?
Je pense qu'ils n'osent pas et c'est mieux ainsi, sinon ce serait l'anarchie (*rires*).
J'ai pu lire que vos vidéos sont financées par le gouvernement canadien, c'est vrai ?
Bien sûr ! Mais vous avez la même chose, non ?
Non, pas vraiment, il existe des aides publiques mais elles sont plutôt destinées à des œuvres cinématographiques.
Ah ok. Chez nous, nous avons le Video FACT (Foundation to Assist Canadian Talent). Le gouvernement a imposé que 30% des programmes de notre chaine musicale, Much Music, soient constitués d'œuvres canadiennes et il a mis en place ce fonds pour nous permettre de réaliser des vidéos.
C'est du socialisme non ?
Oui et c'est très positif, ça nous aide. Si la scène canadienne est aussi visible sur le plan international, il est évident que tout cela y a contribué.
Dernière question, tu as participé à Guest List pour Pitchfork et j'étais étonné de lire avec quelle application tu te prêtais au jeu. C'est quelque chose d'important pour toi de rester connecté à l'actualité musicale ?
Évidemment. Je trouve passionnant de parler de choses que j'aime. J'ai écrit pour *Rolling Stone* sur leur site ainsi que sur des blogs. Je ne perds jamais de vue qu'avant d'être musicien, je suis un fan de musique. Je l'ai toujours été et je le serai toujours, même à 70 ans. Même si je n'en jouais pas, je pense que je porterais la même attention à ce qui se passe autour de moi. Et contribuer au monde musical est pour moi un véritable privilège, sincèrement.

THE NEW PORNOGRAPHERS
Together
(Beggars/Naïve)
www.myspace.com/thenewpornographers

ABONNE-TOI À NOISE
pour le meilleur et pour le pire
MAIS PAS POUR LA VIE, NON.
Juste pour 6 ou 12 numéros.
Avec en cadeau d'abonnement*

THE FALL
Your Future, Our Clutter
(Domino/PIAS)

THE NATIONAL
High Violet
(4AD/Beggars/Naïve)

I LOVE UFO
Dirty Animals
(Asphalt Duchess)

SUMA PYRAMIDO
split 12"
(Head records)

(*) Offre valable dans la limite des stocks disponibles, uniquement en France métropolitaine et pour les abonnements de particuliers.

JE M'ABONNE

Classez par ordre de préférence les cadeaux en numérotant de 1 à 4 les cases correspondantes.
☐ **THE NATIONAL** - ***High Violet*** (4AD/Beggars/Naïve)
☐ **I LOVE UFO** - ***Dirty Animals*** (Asphalt Duchess)
☐ **SUMA/PYRAMIDO** - ***split 12"*** (Head records)
☐ **THE FALL** - ***Your Future, Our Clutter*** (Domino/PIAS)

OUI, je m'abonne à NOISE pour :
☐ **12 numéros + 1 cadeau*, pour 49 Euros.**
☐ **6 numéros + 1 cadeau*, pour 29 Euros.**

Ci-joint mon règlement par chèque
À renvoyer accompagné de votre règlement (par chèque uniquement, à l'ordre de «Noise») à cette adresse :
Noise • service abonnement • 93 RUE DE MÉNILMONTANT 75020 PARIS
Email : abonnement@noisemag.net

EN MAJUSCULES
Nom ..... Prénom .....
Adresse .....
Code Postal ..... Ville .....
Pays .....
E-mail .....

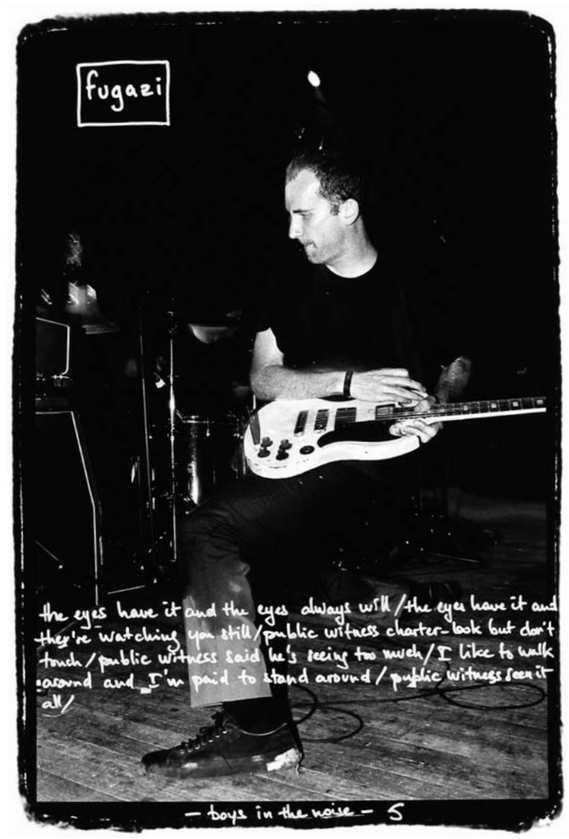
MENTIONS LÉGALES
Offre valable pour la France Métropolitaine uniquement jusqu'au 15 octobre 2010, dans la limite des stocks disponibles. Tarifs pour les DOM-TOM et le reste du monde, veuillez nous contacter directement par e-mail à abonnement@noisemag.net. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et ne sont destinées qu'aux destinataires la traitant. En application de l'art. 27 de la loi du 6 janvier 1978, elles donnent lieu au droit d'accès et de rectification auprès de Noise magazine. Sauf opposition de votre part, ces informations pourront être utilisées par des tiers.

Nous avions laissé notre antihéros début 1984, en pleine déconfiture de la première vague de groupes de Washington DC. Minor Threat et Faith splittés, concerts transformés en combats de gladiateurs par les skinheads, la créature enfantée par Ian Mac Kaye et ses camarades leur a échappé.

IanMacKaye

30 ans de démonstration par l'exemple part. 2

« *J'ai eu une discussion tendue avec Lefty, une skin black assez célèbre à DC lors d'un concert de Rites Of Spring/Beefeater/Embrace à Baltimore. Il y avait eu de grosses bastons, qui s'étaient étendues à l'extérieur. Je lui demandais pourquoi elle se bagarrait et elle me répondit :* "Avant, toi tu défendais la scène, mais maintenant tu ne te bas plus. Alors on est obligés de le faire !" » Puis H.R. (Bad Brains), une nouvelle fois, enfonce le clou et fait prendre conscience à Ian de la réalité. « *Tu as créé cela, cette violence* » lui dira-t-il lors d'un concert où des kids se comportent comme des déments. Mac Kaye avouera plus tard que ce fut le déclic final pour tourner la page. Au sein du Dischord crew, les avis divergent. Certains souhaitent reprendre le contrôle sur leur scène, la récupérer en se débarrassant des fauteurs de troubles. D'autres estiment que la cause est entendue et qu'il n'y a plus rien à gagner à poursuivre le label, les concerts et les groupes. Entre les deux postures, une voie médiane, que défend Ian, mais aussi la plupart des musiciens actifs. Il s'agit désormais de passer à autre chose tout en poursuivant l'activité, voire désormais l'activisme. Fait à peu près unique dans l'histoire du rock, c'est une décision collective qui tente de créer de toutes pièces un mouvement, tout simplement à base de groupes et d'une attitude. S'affranchir des stéréotypes violents et machos qui ont gangréné le hardcore et en prendre le contrepied. « *Nous décidâmes qu'octobre 84 serait le Good Food October, ce qui signifiait que nous formions tous de nouveaux groupes ce mois-là et que nous créions notre propre scène. Au lieu d'essayer de reprendre notre scène initiale, on la laissait juste poursuivre sa route, tandis que nous formions une nouvelle communauté et qu'on prenait un second départ.* » Bien évidemment, les choses ne furent pas aussi simples. Et en octobre de cette année-là, aucun groupe n'était vraiment formé. Par contre, d'autres formations toutes neuves assuraient déjà la transition vers le post-hardcore, Beefeater, Lunchmeat, Marginal Man, Dag Nasty et surtout Rites Of Spring, avec son guitariste chanteur charismatique, Guy Picciotto. Même si Beefeater introduit une musique qui rompt avec une certaine idée du « style Dischord », que Marginal Man ou Dag Nasty développent des aspects mélodiques dans le hardcore en poussant plus loin les tentatives de 7 Seconds ou Bad Religion, c'est véritablement Rites Of Spring qui va bouleverser la donne. Formé au printemps 84, avec Brendan Canty à la batterie, le bassiste Mike Fellows et l'ancien Faith Eddie Janney, le quatuor instaure des règles liées à sa réalité. Pas trop de temps disponible, donc peu de répétitions, de rares concerts (quatorze dans sa carrière d'une petite année), mais le tout contrebalancé par une intensité scénique hors normes, un happening total. En fait, Picciotto ne chante que lors des concerts. Histoire de préserver une expression inédite et la capacité à habiter ses textes, empreints de mélancolie, de désespoir, de colère et de doute. Dès leurs premières apparitions, un public très différent de celui du hardcore se mobilise. Beaucoup de filles. Qui prennent l'habitude de recouvrir la scène de fleurs et mettent un point d'honneur à être présentes à chaque concert. L'Emo, pour « emotionnal post-hardcore » vit ses premières heures. Ian Mac Kaye est là. Ultra fan, comme souvent avec les groupes de Washington. Il connait tous les textes, participe au premier rang et s'improvise même roadie. Même s'ils s'attachent à l'aspect émotionnel des choses, Rites Of Spring sont loin d'être fleur bleue, et c'est avec une sauvagerie toute rock'n'roll qu'ils détruisent à chaque show, par pure excitation, une grande partie de leur matériel, malgré leur précarité financière. Explication évidente du petit nombre de prestations qu'ils offriront, pour la grande majorité à DC. De son côté, Beefeater attaque à l'été 84, par un concert au Food For Thought, lieu qui devient central. Leur mix punk, jazz, funk déroute sérieusement et rebute même carrément le public straight-edge classique. Par contre, Ian adore le groupe, qu'il produira pour ses deux albums, chez Dischord of course ! Galvanisés par Rites Of Spring et Beefeater, les sécessionnistes décident d'une nouvelle date pour l'avènement de leur conspiration musicale. Une réunion a lieu début 85 à la Dischord House. Il est décidé que l'été serait baptisé *Revolution Summer* et qu'une série d'actions et d'événements inaugureraient cette nouvelle ère du punk de Washington DC. La grosse question est alors de savoir ce que vont faire Mac Kaye et Jeff Nelson. À l'été, après avoir tenté de jouer avec son ancien acolyte, Ian déboule au final avec les ex-musiciens de Faith (prenant ainsi la place de son frère Alec, cf. vol 1 de cette saga). Nouveau projet baptisé Embrace. Très proche du *Salad Days* qui avait clôturé la carrière de Minor Threat, mais n'était sorti que début 85. Les titres du quatuor rompent avec la vitesse et l'agressivité du hardcore, tout en conservant une énergie et une urgence typiquement punk. Outre le coup de frein sur les tempos et la plus grande complexité des compositions (loin du prog-rock, malgré tout), le plus significatif est l'évolution des textes de Mac Kaye. Plus question d'histoires entre ados tentant de se construire un avenir au travers d'une communauté de garçons en colère, tous unis contre le monde entier. On aborde désormais les problématiques intimes de l'individu qui doit avant tout affronter ses démons, dépasser ses propres aliénations pour pouvoir s'attaquer à l'ordre établi et générer un champ politique inédit. Cette nouvelle approche va de pair avec une prise de conscience militante de la tribu Dischord. Longtemps très critiques face aux groupes affichant un discours radical d'extrême gauche ou anarchiste, les Washingtoniens révisent leurs positions. En premier lieu, face à la dérive nationaliste et raciste d'une partie de la scène, liée à l'émergence des skinheads (pour le coup bien éloignés du mouvement originel et anglais des 60's). Réaction également devant les ravages sociaux de la politique libérale (au sens économique) de Ronald Reagan, et l'explosion de l'extrême pauvreté dans les cités américaines. Enfin, dernier facteur, qui concerne plus précisément Ian Mac Kaye, la rencontre avec Crass, les activistes et idéologues de l'anarcho-punk, lors d'un voyage en Angleterre. « *Ce fut vraiment une inspiration de les rencontrer, ils étaient si normaux et agréables, pas du tout ce que j'imaginais. Je m'attendais à des gens secs, enclins à juger les autres, très politiques et dogmatiques, mais ils furent attentionnés, amicaux et très simples et je me sentis remarquablement bien chez eux.* » « *En 85, mêler art et politique a fait sens*



DISCOGRAPHIE Ian MacKaye

The Teen Idles *Minor Disturbance* EP :

L'un des disques fondateurs du hardcore, 1981. Aujourd'hui accessible en version originale aux seuls possesseurs d'un compte en banque fourni, comme tous les singles Dischord de l'époque. Figure dans la compilation LP de quatre singles du label, *Four Old 7"* (1984) toujours dispo, rééditée en CD sous le nom *The Year in 7"* avec les deux premiers Minor Threat en prime. La classe !

Minor Threat *Complete Discography* CD :

Minor Threat sur disque, c'est deux EP de 1981, ressortis en 12" avec la fameuse pochette au skinhead en 1984, un mini album, *Out Of Step* (1983), quelques titres sur la compilation *Flex Your Head* et le single final *Salad Days*. En vinyle, le 12", *Out Of Step* et *Salad Days* sont toujours édités. Le CD regroupe tout ce qui a été sorti. Tout est indispensable, alors...

Embrace *Embrace* LP ou CD :

Sorti en 1987, un an après le split du groupe. Embrace a eu en un an le temps de marquer les esprits et est associé comme Rites Of Spring et Beefeater au *Revolution Summer.* Ian est au chant, les musiciens de Faith à la bande-son. La tension du hardcore sans sa violence frénétique et des titres qui dépassent tous les deux minutes. Le post-hardcore pointe son nez.

Egg Hunt 7" :

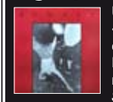
1986. Ian et Jeff Nelson en goguette à Londres sont invités à Southern Studio pour enregistrer. Un titre écrit pour Embrace mais jamais enregistré (« We All Fall Down »), un second que les deux musiciens jouent depuis Minor Threat (« Me And You »). Pour les complétistes.

Pailhead *Treat* EP et *No Bunny* 7" :

La rencontre avec Al Jourgensen, mais aussi Eric Spicer de Naked Raygun. L'homme de Ministry vient de découvrir le hardcore et ajoute donc des guitares et une batterie à sa mixture pop synthétique. On bascule dans la brutalité electro-industrielle et c'est bon ! Le chant de Mac Kaye se prête impeccablement à l'exercice.

Concernant Fugazi, toute la discographie est impeccable, il est donc impossible de faire des choix d'albums. On signalera juste les titres phares pour ceux/celles qui veulent alimenter des lecteurs mp3. Tout a été remasterisé et réédité en vinyle en 2009. Toujours à des prix ultra accessibles. Que du bonheur !

Fugazi *7 Songs* EP 12" :



Un manifeste des nouveaux temps à venir avec une série de titres fabuleux : « Waiting Room », « Bulldog Front », « Bad Mouth », « Suggestion ». Pochette parfaite avec une photo live de Picciotto en invraisemblable posture. Fugazi plante le décor, les compositions sont encore assez *in your face*, mais d'une totale originalité. On est en 1988. La version CD est intitulée *13 Songs* et comprend le EP *Margin Walker*.

Fugazi *Margin Walker* EP 12" :

1989. Dans la même veine que *7 Songs*, mais avec des préoccupations plus politiques. « Lockdown » traite du système pénitentiaire, « Provisionnal » de l'idéologie sécuritaire et le terrible « Burning Too » aborde une vision écologiste tendance décroissante. En version CD avec *7 Songs*.

Fugazi *Repeater* LP ou CD-3 :

Considéré par beaucoup comme le chef-d'œuvre du groupe, c'est en tout cas la plus grosse vente et peut-être l'album le plus évident. Paru en 1990, c'est un uppercut pour tous ceux qui suivent les scènes underground. Puissamment produit sans perdre en virulence, le groupe déroule onze titres d'anthologie livrant une critique de la civilisation consumériste en fil conducteur. Le CD inclut l'excellent trois titres sorti dans le Singles Club de Sub Pop en 89 et réédité par Dischord en 90. « Merchandise », « Turnover », « Blueprint ».

pour nous, et nous nous sommes investis. Apartheid, situation des femmes, problème des sans-abris, tout ça nous a galvanisés. » Le coup d'envoi du *Revolution Summer* est ainsi une manifestation devant l'ambassade d'Afrique du Sud, avec le Punk Percussion Protests, collectif dans lequel figurent la plupart des musiciens des groupes Dischord, et tous les punks qui le souhaitent. Nous sommes le 21 juin. La soirée se termine au Club 9:30 bondé (plus de 1000 personnes), avec un concert d'anthologie de Rites Of Spring, Guy Picciotto livrant à la foule la clé de l'époque à venir : « *Avec le punk il s'agit de construire des choses, pas de les détruire !* » L'été révolutionnaire voit l'implication de nombreuses autres formations. Ainsi Dag Nasty et Scream, à l'époque les deux plus gros groupes de Washington, issus du hardcore. Un show Beefeater, Scream, Bad Brains a même lieu le 24 août, qui démontre qu'au sein du public la fracture entre les deux scènes n'existe que pour les plus bornés. On trouve aussi Marginal Man, Gray Matter, Black Market Baby (pionniers du punk de DC), Mission Impossible (avec Dave Grohl), Lunchmeat (qui deviendra Soulside). Sur scène, les musiciens des nouveaux groupes préservent certains aspects positifs de l'esprit hardcore, notamment les prestations physiques et débridées, sauts spectaculaires à l'appui. Suit une période des plus fertiles, hyperactive. Les groupes se font et se défont, les side-project se succèdent. Rites Of Spring splitte début 86. Émerge alors One Last Wish (3 R.O.S + Hampton d'Embrace) puis Happy Go Licky qui est une réincarnation de Rites Of Spring en mode encore plus improvisé. Côté Mac Kaye, Embrace s'est détruit en vol, les embrouilles entre les trois ex-Faith n'ayant pas pu être surmontées. L'album sortira donc de façon posthume, mais reste une pierre angulaire de cette nouvelle ère. Ian retrouve alors Jeff Nelson pour quelques mois au sein d'Egg Hunt, qui ne laissera à la postérité qu'un 7". Mais ce n'est pas encore le projet qu'il attend. Dans l'intermède, c'est l'activisme politique qui prend le dessus. Les manifestations se succèdent, les soutiens financiers à diverses associations ou groupes également. Le travail au sein du label nécessite aussi une grosse implication. 1985 : « This Side Up » de Scream, « Plays For Lovers » de Beefeater, Rites Of Spring « Rites Of Spring », 1986 : Split Mission Impossible/Lunchmeat (avec Shimmy Rds, label « soeur » puisque géré par la frangine de Ian, Amanda), « Can I Say » de Dag Nasty, Egg Hunt, « Take It Back » de Gray Matter. Et comme Mac Kaye est la plupart du temps producteur de ce qui s'enregistre à Inner Ears, son emploi du temps est, c'est une constante, de l'ordre de celui d'un ministre.

Malgré tout, le 24 septembre 86 a lieu la première répétition d'un trio. Mac Kaye à la guitare et au chant, Colin Sears batteur de Dag Nasty et un certain Joe Lally à la basse. Ce dernier n'a jamais joué dans un groupe de DC, il a juste officié comme roadie pour Beefeater le mois précédent. Mais son jeu de basse, comme du reggae joué par Joy Division, percute instantanément Ian. Sears est remplacé assez vite par Brendan Canty, toujours batteur de Happy Go Licky. Picciotto s'intéresse alors à ce qui se trame. Il assiste à une répétition avec la ferme intention de proposer ses services, mais ne voit pas comment caser sa guitare à côté de celle de Mac Kaye. La nouvelle entité est baptisée par son chanteur. Ce sera Fugazi, terme d'argot militaire pour désigner une situation irrémédiablement pourrie. « *C'est ainsi qu'on perçoit le monde* » expliquera Ian. Premier concert en septembre 87 au Wilson Center. En live, le groupe laisse la porte ouverte à l'imprévu en prévoyant de l'espace pour Charlie, un danseur travesti, mais également toutes sortes de participants, percussionnistes, trompettiste ou performers. Les premiers concerts de Fugazi se transforment ainsi quasiment en happenings. Si le stage-diving est désormais mal vu (« *On n'est pas sur MTV !* »), l'espace scénique reste ouvert et non sacralisé. Picciotto se voit alors proposer d'assurer une voix additionnelle, à la fois pour des chœurs, mais également, dans l'esprit hip-hop, des réponses à la voix lead de Ian. Le truc fonctionne et Guy se met à répéter avec le groupe, qui comprend désormais deux membres de Happy Go Licky. Qui splitte en janvier 88. Entre-temps, Mac Kaye est retourné à Londres. Rencontre avec Al Jourgensen de Ministry et proposition de collaboration. Ian est un peu circonspect, pas vraiment fan des premières réalisations du combo, à l'époque pas encore metallisé. À l'écoute, il se laisse tenter et pond un texte, « I Will Refuse », manifeste traitant de l'attitude à adopter face aux majors (Jourgensen est en passe de signer chez Sire/Warner). Cinq titres plus tard, c'est un single et un EP qui sortent chez Wax Trax, sous le nom de Pailhead. La fusion indus/hardcore tient là des pièces fondatrices, annonçant *Land Of Milk And Honey*. Jourgensen a trouvé son second souffle. À Washington, l'heure de la confrontation a sonné entre les tenants du post-hardcore et les gardiens du temple *tougher than you*. Beefeater n'hésite pas à jouer en acoustique à l'entrée d'une salle où les skinheads menacent le concert. Les hardcoreux traitent allègrement les nouveaux groupes de chochottes. Fugazi n'a toujours rien sorti, mais « le groupe de Ian Mac Kaye » attire nécessairement les fans de Minor Threat. Certains imaginent que quelques titres du groupe défunt pourraient être joués. Désappointement. Qui vire parfois à la violence. Fugazi déploie tout un arsenal de réponses destinées à désamorcer ces situations. Faire asseoir le public, s'arrêter net de jouer au moindre problème, désigner individuellement les emmerdeurs au micro et leur expliquer avec une extrême politesse en quoi ils sont à côté de la plaque, leur rembourser leur place et les raccompagner à la sortie s'ils ne veulent rien entendre. La philosophie défendue est celle de l'interaction entre public et musiciens, à base de respect mutuel, et la volonté de dépasser l'acte de consommation d'un concert. Il s'agit d'établir une communication, voire de susciter une communion, dans l'esprit du gospel. « *Il doit se passer quelque chose dont on se souviendra. Je pense que la musique est sacrée. Et je ne parle pas de rock-shows, mais du potentiel réel de personnes se rencontrant, certaines pour générer un joyeux bruit et d'autres pour réagir à ce bruit.* » Dès l'origine, Fugazi pose ainsi les fondations de sa conduite, de son éthique et, c'est ce qui fait l'extrême singularité du groupe, ne va pas en déroger. En premier lieu, l'accès à leur musique doit être permis au plus grand nombre. Dans la continuité des pratiques tarifaires de Dischord (10$ le CD, port compris), Fugazi décide que le prix d'une place pour leur concert est fixé à 5$. Selon les cas (grosses villes US ou Europe) et pour des raisons justifiées, le tarif atteindra parfois 8 à 10$. Mais en dix ans d'activité, le montant restera identique. Cette volonté implique une certaine frugalité en tournée, le moins d'hôtels possible, l'usage de lieux autres que les clubs ou salles traditionnels, et surtout d'autres activités plus lucratives. Fugazi ne sera pas un groupe de professionnels. Autre point, les concerts sont impérativement ouverts aux mineurs, ce qui n'est pas une évidence aux States, lois sur la consommation d'alcool oblige. Le groupe ne vend par ailleurs aucun merchandising en tournée, ni disques, ni t-shirts. Une personne en moins sur la route. Et surtout, le groupe garde un contrôle total sur chaque date, puisque Ian gère directement les tournées avec les organisateurs. Pour affirmer cette maitrise, les liens avec les médias sont volontairement restreints. Pas d'interview dans un journal qu'eux-mêmes ne liraient pas. Fugazi devient ainsi une complète anomalie, même dans le monde de la musique alternative, rebaptisée en cette fin des années 80 d'un *indie-rock* plus consensuel. C'est qu'en 1988, le punk et sa version hardcore ont été digérés, édulcorés, metallisés ou transformés en chapelles intégristes et figées. La tornade Seattle ne va pas tarder, les futures Riot Grrrl écoutent déjà L7 et Fugazi enregistre son premier EP, qui, de fait, crée un nouveau front de subversion punk. Le post-hardcore tient là son groupe emblématique. Le quatuor a sillonné les États-Unis pendant un mois au printemps, sans support discographique. Volonté d'aller chercher le public. Le groupe demande également que le nom de Ian Mac Kaye ne soit pas indiqué sur flyers et affiches. Peine perdue. Les audiences à travers le pays se révèlent hardcore et sont déroutées par cette musique. « *Les gens nous disaient : qu'est-ce que c'est, du reggae, de la funk ? C'est quoi ce bordel ? Les kids qui venaient aux concerts n'étaient pas éduqués à d'autres musiques, surtout celles du passé. Leurs racines premières c'était Minor Threat.* »

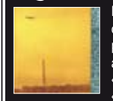
Ils retrouvent malgré tout un élément essentiel dans une partie des chansons de Fugazi (celles écrites par Mac Kaye), qui va permettre d'assurer une connexion : les refrains à chanter en chœur. Ian y tient, il est fasciné par la force collective et la ferveur qu'engendre cette communion par le chant. Le blues et la soul font partie de ses préférences ultimes. Les sept titres enregistrés en juin 88 et produits par Ted Nicely, s'ils ne sont ni blues ni soul, sont par contre empreints de l'intensité viscérale que possèdent ces musiques. Surtout, Fugazi ne sonne comme rien de connu. Fusion de multiples influences, le groupe propose une synthèse neuve d'un rock métis et virulent. Sachant ménager des moments de calme et construire des ambiances, les musiciens ont la capacité d'exploser soudainement, avec une intensité qu'on ne retrouve guère alors que chez Sonic Youth. Ce premier EP fonde un style, une identité que Fugazi va ensuite enrichir et approfondir au long des six albums à venir. Enregistrements et tournées vont se succéder. Le groupe traverse l'Atlantique et sillonne l'Europe plusieurs fois. Le vieux continent sur des scènes, c'est une première pour tous, et le choc culturel est réel. Les squats européens laissent notamment une empreinte durable mais ambivalente. Richesse des expériences collectives et de l'autonomie d'organisation. Enthousiasme plus mesuré pour ce qui concerne l'accueil. Au fil des ans, la bande visitera également le Japon, l'Australie et l'Amérique du Sud. Un an après le premier EP sort *Margin Walker.* L'enregistrement a eu lieu à Londres au Southern Studio de John Loder, base de la mouvance Crass. Cependant, enchaîné à une tournée européenne, la tâche se révèle trop ardue. De l'album initialement prévu il ne reste que six titres suffisamment aboutis au goût du groupe. Textes et chants sont partagés par Mac Kaye et Picciotto. Les morceaux sont plus vindicatifs et ouvertement politiques, tout en gardant une certaine finesse et un sens de l'ellipse. George Bush vient d'être élu et après huit années de reaganisme, le coup est rude. Il précipitera bientôt le pays dans la guerre du Golfe. Fugazi s'investira fortement contre ce conflit. « *S'il y a des gens qui font de la musique et se sentent concernés par le processus politique dans ce pays, alors ils doivent utiliser leur musique pour l'exprimer. (...) J'entends souvent dire à propos des musiciens,* que connaissent-ils de la politique, ce sont juste des entertainers ? *Mais putain, qu'est-ce que les mecs à la Maison Blanche connaissent de la politique, ce sont juste des businessmen !* » Nombre de concerts du groupe aux États-Unis seront donnés en soutien à une cause. À Washington, c'est Positive Force DC, organisation punk de type alter mondialiste avant la lettre, qui coordonne et assure la logistique des actions. En live, Picciotto assure souvent le rôle de porte-parole. Il est d'ailleurs devenu le principal point de focalisation des prestations du groupe. Comme électrisé dès qu'il monte sur les planches, il ne recule devant aucune outrance physique. Se roulant par terre, se contorsionnant, bondissant, il multiplie les chocs, sort rincé de chaque date mais galvanise l'auditoire. Ainsi que ses trois camarades, qui se mettent au diapason. Cela donne aux concerts de Fugazi de belles allures d'insurrection. Il s'empare bientôt d'une Rickenbacker et vient enrichir et complexifier le travail musical du groupe. La sortie de *Repeater* en janvier 90, premier album, est un séisme dans l'underground. L'onde de choc se propage bien au-delà, les 100 000 copies vendues sont dépassées en un an, sans aucun plan promo. Enregistré cette fois-ci à la maison avec Don Zientara, le disque est un classique instantané. Pour la première fois, le groupe entier a participé au processus d'écriture et les compositions ne sont plus seulement le fait de Mac Kaye. Les deux guitares se complètent à merveille, les giclées metalliques de Guy répondant aux staccatos de Ian. Joe Lally tisse des rythmiques de dub accéléré sur lesquelles Brendan Canty martèle des syncopes, réinvente l'art du break et des temps suspendus. Les tubes se succèdent, dont « Turnover », « Blueprint » et l'incroyable « Merchandise ». Les textes, portés par des voix plus hargneuses et rageuses que jamais, assurent le procès d'une civilisation au bord du gouffre, le caddie à la main. Course effrénée et aveugle à la satisfaction immédiate et matérielle, quel qu'en soit le coût social et environnemental. Dès lors, Fugazi fait partie des têtes de gondole de l'indie-rock, et *Repeater* voisine avec *Bossanova* ou *Goo.* Il sera la plus grosse vente de Dischord, avec la discographie CD de Minor Threat, atteignant en

DISCOGRAPHIE Ian MacKaye

Fugazi *Steady Diet Of Nothing* LP ou CD :

L'album de la confirmation. Sorti en 1991, l'année de *Nevermind*, il profite de circonstances propices aux groupes alternatifs et de la dynamique de *Repeater.* Fugazi est alors chroniqué largement dans les médias. En pleine guerre du Golfe, le propos est toujours féroce et l'atmosphère se fait plus lourde. « KEYO » pour Keep Your Eyes Open est à ce titre emblématique. Autres grands moments : « Reclamation », « Dear Justice Letter » ou « Exeunt ».

Fugazi *In On The Kill Taker* LP ou CD :



Deux ans depuis *Steady Diet Of Nothing*, soit 1993. Fugazi a tourné de façon intensive et souhaite enregistrer avec Steve Albini. Mauvaise pioche puisqu'il faut tout reprendre avec Ted Nicely à Inner Ears. Premier album à apparaître dans les charts officiels US. Encore une brassée de perles, « Public Witness Program », « Last Chance To Save A Slow Dance » ou « Cassavetes ».

Fugazi *Red Medicine* LP ou CD :

Même en relâchant un peu son effort (moins de concerts), le groupe reste redoutable. En 1995, *Red Medicine* marque une rupture et une franche évolution par ses tempos ralentis, l'accentuation des dissonances guitaristiques et des recherches d'atmosphères comme dans l'étonnant dub « Version » et ses cuivres, ou l'halluciné « Fell, Destroyed ». Point d'orgue plus fugazien, « Bed For The Scraping ».

Fugazi *End Hits* LP ou CD :

En 1998, Fugazi poursuit son évolution vers des contrées plus expérimentales et limites arty. Quelques notes de piano dans « Break », architectures harmoniques de plus en plus sophistiquées, compositions à tiroirs. Le tout reste pourtant d'une pertinence intacte avec toujours quelques tubes plus énervés, « Place Position » ou « Five Corporations ». Et un « Pink Frosty » entre John Cage et Syd Barrett.

Fugazi *Instrument* LP ou CD :

Bande-son du documentaire sorti en 99, *Instrument, Ten Years With The Band Fugazi* (voir DVD).
Des demos, des ébauches de titres d'*In On The Kill Taker* ou *End Hits* et quelques inédits incongrus. Pas indispensable en disque.

Fugazi *The Argument* LP ou CD :

Dernier album à ce jour et pour le coup le plus somptueux. Jerry Busher, road du groupe, assure une deuxième batterie et des percussions, Amy Domingues intervient au violoncelle. Les expérimentations bruitistes s'intègrent à merveille aux passages plus enlevés, même si l'impression de plus grande quiétude plane sur cet album. Pourtant Fugazi n'a renoncé à rien, n'a pas déposé les armes. « Cashout » s'élève contre la gentrification et les expulsions forcées, « Epic Problem » de l'aliénation au travail et la course contre le temps... Foncer aussi sur « Strangelight », « Life And Limb » et « Argument ». Et attendre fébrilement un retour...

Fugazi Live Series CDs :

En 2004, Joe Lally démarre un travail d'archéologue avec l'ambition de sortir tous les live de Fugazi. Remasterisés mais sans mixage, les enregistrements des concerts sont disponibles uniquement sur le site de Dischord, au prix de 8$. Une trentaine de shows déjà !

The Evens *s/t* LP ou CD :

Ian Mac Kaye et Amy Farina. Comme une version calme et féminisée de Fugazi. Un duo fusionnel comme on en a rarement entendu, aussi beau que John Doe et Exene Cervenka dans X. Sorti en 2005, l'album a séduit instantanément et presque fait oublier la longue absence de Fugazi. « Sara Lee », « All This Governors », « You Won't Feel A Thing ».

quelques années les 500 000 exemplaires. À l'aube du raz-de-marée Nirvana, du *Revolution Summer* ne subsiste que Fugazi. Mais la progéniture de l'emo (même si les Dischordiens ont toujours réfuté et détesté ce terme) et du post-hardcore pullule, à Washington avec Soulside, Ignition, Shudder To Think, Jawbox, Fireparty, Nation Of Ulysses voire Girls Against Boys, et plus loin, quand on songe à Samiam, Jawbreaker, Sunny Day Real Estate puis At The Drive-In. Dans une sphère voisine, les Riot Grrrls de Bikini Kill et Bratmobile ont trouvé asile à Washington et c'est en lien avec les gens de Dischord et Positive Force, sur les scènes avec Nation Of Ulysses et en studio avec Mac Kaye, qu'elles vont développer leur action. Un axe Washington/Olympia est formé. Désormais leader de fait de toute une nouvelle scène qui vire internationale, Fugazi est outrageusement courtisé. Mais rien ne fera dévier la ligne du quatuor. Pas de signature sur une major, aucun deal avec quelque tourneur, pas d'augmentation des tarifs, pas de plan de carrière. Et pourtant, le succès ne se dément pas. D'anomalie, le groupe devient l'exemple plébiscité de l'intégrité et de la droiture. Tout le monde se réclame d'eux, mais rares sont ceux qui suivent leur ligne de conduite, trop exigeante, pas assez glamour. Suivent six albums (dont la bande-son d'un doc haut de gamme consacré au groupe, *Instrument*) et rien à jeter. De disque en disque, l'extrême cohésion et l'osmose totale entre les musiciens génèrent un répertoire dans lequel on peut piocher indifféremment. Intégration d'éléments de musique concrète, de guitares plus dissonantes, voire de percussions (*The Argument*), rien n'a affadi ou dénaturé l'œuvre de Fugazi, toujours pertinente, surprenante, subversive... punk, en un mot ! Fait inédit supplémentaire pour Washington, la longévité du groupe. Quinze ans, lorsqu'en 2002, Brendan Canty et sa compagne accueillent leur troisième enfant. Le batteur décide alors de prendre du temps pour se consacrer à sa famille. Or, il est entendu que Fugazi existe de par les quatre entités qui le composent. Sans Canty, sans l'un des quatre, plus de groupe. La décision est donc de suspendre les activités. Chacun a également d'autres envies ou projets. Mac Kaye souhaite être près de sa mère, malade, qui décèdera en 2003. Mais pas de split. À ce jour, tout peut repartir dès qu'une volonté commune l'imposera. Pour Ian, l'action se poursuit, à travers Dischord notamment. Il produit ainsi entre autres Q And Not U, Ted Leo And The Pharmacists, French Toast ou Antelope. Le label résiste plutôt bien au développement du peer-to-peer, sa politique de prix bas n'y est pas pour rien et le *boss* (qui roule dans une vieille Honda depuis des années) décide finalement d'acheter la Dischord House. Côté création, dès 2001, lui et celle qui deviendra sa compagne, Amy Farina (ex-Warmers et Ted Leo) se sont associés au sein de The Evens pour un duo batterie, guitare baryton et chants. À nouveau, l'autonomie maximum est recherchée. Mais pour aller encore plus loin qu'avec Fugazi, le groupe ne se produit que dans des lieux non destinés aux concerts, pour des audiences de quatre cents personnes maximum et avec sa propre sono, adaptée à une telle jauge. Le duo a déjà tourné à travers le monde et sorti deux albums assez parfaits, début 2005 (*s/t*) et fin 2006 (*Get Evens*). Le talent de compositeur de Mac Kaye est intact, et la voix d'Amy associée à la sienne fait merveille. Plus posé que Fugazi, sonnant à la première écoute comme une version acoustique du quatuor, The Evens a malgré tout une identité propre, hybride post-hardcore/folk assez inédit. En mai 2008, la batteuse accouche du premier enfant du couple, Carmine Francis Farina MacKaye.

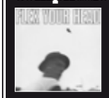
Trente années ont ainsi passé. Trente années de passion acharnée pour la musique et les aventures humaines, hors de l'emprise des marchands. La somme des apports de tout ce qui s'est joué à Washington pour le punk et ses descendances est impressionnante et notre background musical n'aurait pas du tout la même face sans Dischord, Minor Threat et Fugazi. Ian Mac Kaye n'a évidemment pas créé à lui seul tout ce qui a émergé de la ville, il a toujours œuvré au sein d'une communauté, dans une totale interaction. Mais il fut souvent le catalyseur par sa détermination et sa capacité à définir une ligne et y être fidèle. Par respect pour son humilité, on évitera d'en faire des tonnes et de le transformer en icône, et pourtant. Peu de personnes peuvent revendiquer un tel legs à la culture partagée de plusieurs générations de fans, de musiciens, de militants, quand les trois ne sont pas mêlés ! Il est de ceux qui ont donné envie, montré la voie, attisé la curiosité et forcé l'admiration. La valeur de l'exemple.

DISCOGRAPHIE Ian MacKaye

The Evens *Get Evens* LP ou CD :

Et rebelote fin 2006 ! Le couple remet ça et démontre que The Evens n'était pas un simple side-project ou une récréation. Avec Mac Kaye on s'en doutait, mais la confirmation est importante. Un poil plus folk que l'album de 2005, plus fouillé encore dans les harmonies de voix, même si le tout reste magnifiquement minimal. « Everybody Knows », « You Fell Down », « Eventually ».

Compilation *Flex Your Head* LP ou CD :



Si certains ne savent pas ce qu'était le hardcore originel de Washington DC, cette compil sortie en 82 a valeur d'archive ultime. Onze groupes, des inédits de Teen Idles et de Minor Threat (reprise de Wire « 1,2XU »), des trucs introuvables comme S.O.A ou Iron Cross.

Compilation *State Of The Union* CD :

Un des seuls trucs non disponible en vinyle. Pourtant, cet album, compilé par Mark Andersen de Positive Force DC, est une remarquable photographie de la scène du *Revolution Summer*. En soutien à des organisations travaillant avec les sans-abris. Contient entre autres merveilles un inédit de Fugazi, « In Defense Of Humans ».

DVD *Minor Threat Live* :

Sorti en 86 en VHS, le dernier concert de Minor Threat au Club 9:30. La réédition DVD de 2002 comprend en outre le second concert du groupe au DC Space en 80 et un autre show de 82 dans le New Jersey. Doit-on encore dire que c'est indispensable ?

DVD *Instrument, 10 Years With The Band Fugazi* :

Un film de 115 mn de Jem Cohen qui suit le groupe en tournée, dans les studios, en répétition. Interviews flash, scènes live mouvementées, le tout dans une esthétique très photographique (noir et blanc, film 8 et 16 mm). Un documentaire passionnant et frissonnant, limite magique.

Toutes ces références sont disponibles sur le site de Dischord, **www.dischord.com**

Au-delà, il faut impérativement découvrir les albums plus ou moins solo de Joe Lally (avec Picciotto, Mac Kaye, Farina et bien d'autres) sortis en 2006 et 2007, toujours chez Dischord.

Sacré Graal
the Sword

Ils le disent eux-mêmes : les gars de The Sword sont de gros nerds, le genre de mecs à lunettes abonnés à *Mad Magazine* et fans de *Star Wars* qui ont un jour décidé de mettre leur monde fantasmagorique en musique. Certains les ont accusés d'avoir pillé le coffre-fort de Sleep pendant que Matt Pike avait le dos tourné avec High On Fire. Et contrairement à leurs voisins anglais, les Français, éternels emmerdeurs, attendent toujours d'être convaincus. Malgré tout, les Texans ont quand même eu droit à un joli buzz avec *Age Of Winters* (2006) et sa pochette entre *Conan Le Barbare* et Art nouveau. Cette fois, avec *Warp Riders*, The Sword délaisse les bastons de loups dans la neige pour donner dans les voyages interstellaires. Toute une aventure….

On ne s'en rend peut-être pas bien compte ici en Europe, mais chez vous, aux USA, The Sword pèse maintenant assez lourd non ?

Trivett Wingo (batterie) : Tout est question de perspective. D'un point de vue underground, nous sommes ce qu'on pourrait appeler une grosse machine : on a tourné avec Metallica, nous sommes la plus grosse vente de notre label, on a participé au jeu *Guitar Hero*, etc. Mais d'un point de vue commercial, nous sommes encore relativement inconnus pour le grand public. On n'a pas encore les moyens de se payer des limousines ou des maisons avec piscine (*sourire*). En revanche, ce qui est marrant avec *Age Of Winters*, notre premier disque (2006), c'est qu'il continue à se vendre de façon honorable chaque semaine alors que traditionnellement, la plupart des groupes vendent une grande majorité de disques dans les deux ou trois mois après la sortie, et ensuite, plus grand-chose. Ça prouve peut-être que ce qu'on fait dépasse les modes.

Une partie du charme du groupe vient aussi de votre univers très *heroic fantasy,* pour ce qui est de vos deux premiers disques, puis science-fiction pour le dernier. Si vous aviez choisi de parler de jolies filles et de grosses voitures, je ne suis pas persuadé que vous auriez eu le même succès…

Je nous vois mal écrire sur des sujets qui ne nous concerne pas. Tu sais, j'adore le rock n'roll et Led Zeppelin justement parce qu'ils vont plus loin que le simple « *oh baby, j'ai envie de te faire l'amour toute la nuit.* » On n'est ni Mötley Crüe ni Van Halen et plutôt que d'écrire sur le sexe, je préfère en profiter dans la vraie vie. Ceci dit, je suis sûr que les mecs de Mötley Crüe et Van Halen se sont envoyés en l'air dix mille fois plus que nous, alors c'est peut-être nous qui n'avons rien compris…

Alors il faut peut-être chercher du côté de votre ville natale, Austin, « *la seule ville cool et ouverte d'esprit du Texas* », selon les Black Angels qui sont aussi originaires de là-bas.

Tu sais, nous sommes des types un peu spéciaux. On préfère rester enfermés chez nous et vivre en compagnie de notre imaginaire plutôt que sortir dans les bars branchés.

Tu es en train de me dire que vous êtes des *nerds* ?

Un peu oui. J'ai été prof de latin avant de jouer dans The Sword. Bryan, lui, est du genre à tripatouiller son ordinateur la majeure partie du temps et Kyle dépense toute son énergie et son argent dans les comics. Et d'ailleurs quand il va dans un bar, c'est pour participer à des quizz qu'il finit presque toujours par gagner ! En fait, si on n'écrit pas de chansons sur les groupies ou les grosses voitures, c'est que nous n'avons ni l'une ni l'autre. Avant, nos morceaux étaient effectivement plus violents, pleins de loups affamés (« Winter's Wolves »), de combats à l'épée (« Barael's Blade ») et d'invasions vikings (« Freya ») mais en tant que musiciens, on se considère surtout comme des observateurs. Et même si ces sujets nous fascinent, on ne se baladerait pas pour autant en peau de bête en traînant nos femmes par les cheveux.

Votre album *Warp Riders* paraît quand même un peu plus grand public, en tout cas moins « barbare » qu'avant.

Pour *God's Of The Earth* (2008), j'avais tendance à dire que les parties rock étaient encore plus rock et les plans metal encore plus metal. Mais cette fois-ci, sans que ça soit vraiment conscient, on a surtout accentué le côté rock. D'ailleurs, sur les dix morceaux de *Warp Riders,* seulement trois pourraient entrer dans la catégorie metal.

Qu'est-ce qui vous a poussés à faire un bond de plusieurs millénaires en avant avec ce nouvel album emprunt de science-fiction ?

Je ne suis pas tout à fait d'accord, rien n'indique qu'une histoire comme celle racontée sur *Warp Riders* ne se soit pas passée « *il y a longtemps, très longtemps dans une galaxie lointaine, très lointaine* » (*Ndlr : référence à peine cachée à* Star Wars *puisque cette phrase apparaît en préambule de chaque film*). En fait, nous avons surtout voulu changer d'univers mais cette thématique est intemporelle et aurait très bien pu s'appliquer à nos deux premiers albums.

En tout cas, la pochette avec son style très proche de Moebius est assez extraordinaire.

Au départ, nous pensions demander soit à Moebius justement, soit à l'Anglais Roger Dean qui réalise les pochettes de Yes depuis le début des années 70. On a fini par choisir Dan MacPharlin parce que son style se situe justement un peu entre les deux. Et puis nous avions peur que Roger Dean apporte une touche vraiment trop new age, à l'instar des pochettes de Yes justement.

En juillet, vous avez joué avec Ozzy Osbourne à Londres. C'était comment ?

On s'est bien marré. Par contre, on ne l'a pas rencontré personnellement alors que le groupe en toute première partie – qui n'a pas encore de contrat discographique et qui a gagné un concours pour participer à cette date – a eu le droit à une petite visite du Prince des Ténèbres. Merde !

Vous vous en foutez, vous êtes copains comme cochons avec Metallica maintenant, non ?

Oui. Et ces gars-là nous ont d'ailleurs bien aidés et nous ont beaucoup appris.

Appris quoi ? Comment gagner un million de dollars par concert ?

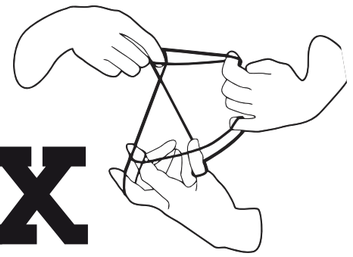
Oui mais pour ça, il faut avoir commencé à jouer du thrash en 83. Je crois que c'est un peu tard pour nous.

THE SWORD
Warp Riders
(Kemado/PIAS)
www.swordofdoom.com

À l'heure où le coq français a bien du mal à faire entendre sa voix, on est heureux de voir que parmi les labels qui comptent quelques-uns redorent le blason tricolore. En effet, après Ruralfaune (qui semble chaque mois recevoir les louanges de *The Wire*, et c'est bien mérité), voici Atelier Ciseaux, une structure qui fait son petit bout de chemin avec des sorties audacieuses donnant un bel aperçu d'une scène américaine (mais pas seulement) décalée et mouvante à souhait. Quelque part entre la France et le Québec, rencontre avec Rémi, à l'initiative du projet.

Label fait main

Atelier Ciseaux



CERTAINS, NOYÉS DANS UN OCÉAN DE MP3 SONT PRÊTS À PAYER UNE FORTUNE POUR UN PETIT COLLECTOR EN PLASTIQUE DESTINÉ À LA POUSSIÈRE.

Monter un label, c'est une envie qui remonte à quand ?
Rémi Laffitte : À 15 ans, je devais déjà griffonner – au Tipp-ex – un logo illisible sur le dos d'un blouson bariolé. À 17, j'imaginais un jour « signer » Pavement, rien que ça (*rires*) ! J'ai toujours eu envie de monter un label, A.C s'est fait simplement, naturellement, avec le temps.
Avant de lancer Atelier Ciseaux, tu gravitais déjà dans le « milieu » des zines, des concerts : comment s'est produit le déclic ?
Le point de non-retour date probablement de 2002, lorsque j'ai commencé à écrire pour un obscur webzine limougeaud. C'est pas nécessaire de le citer, j'imagine que certains ici, s'en souviennent sûrement encore (*rires*) (*Ndlr : No Brain No Headache, zine dont est issue une partie de la rédac de* Noise). Le label existe seulement depuis fin 2008 mais avec un peu de recul, je suis convaincu que c'est une bonne chose que ça se soit passé ainsi. Mes diverses expériences m'ont permis de savoir concrètement ce que je voulais faire et, surtout, ce que je ne voulais absolument pas faire.
Tu as lancé l'affaire tout seul ?
Non, on a commencé à deux avec Marine, et cette folle envie/impatience de sortir le LP de François Virot. Par la suite, j'ai continué seul et aujourd'hui on est à nouveau deux, avec Philippe (de feu-Sincabeza). C'est toujours difficile d'expliquer le « pourquoi » : je crois que je pourrais te donner dix fois plus de raisons pour lesquelles je n'imagine pas arrêter le label.
Tout commence avec le 12" de François Virot : à l'époque pensais-tu qu'il s'agissait d'un « one shot » ou avais-tu déjà une idée précise des suites que tu souhaitais donner à tout ça ?
C'est comme te laisser pousser une moustache de gangster : à 20 ans, tu es déterminé mais tu n'as aucune idée de la gueule que tu auras avec. Tout ce que je peux te dire, c'est que je savais déjà que ce n'était que le début. Même s'il fallait encore relier quelques points – avec un stylo indélébile – pour gribouiller un futur.
Et le choix du nom Atelier Ciseaux ?
L'origine d'un nom est souvent obscure. Ce dont je suis certain, c'est que je voulais un nom en deux mots et en français. Est-ce qu'il y a une notion d'identité géographique ? Sans doute, oui. C'est parfois surprenant, et amusant, de voir certains médias étrangers traduire le nom du label dans une chronique. Atelier Ciseaux est aussi souvent mal orthographié. Alors je m'autorise un petit message pour faire rectifier ça. Et quasi à chaque fois, j'ai le droit à quelques mots de français (*rires*). Pour certains, le nom du label fait référence à cette notion de « fait main », d'artisanal. Y'a de ça, c'est vrai ! Après je tiens à préciser qu'on ne grave pas chaque sillon d'un 45-tours à coups d'Opinel !
Perso, je croise le nom du label courant 2009, puis en début d'année je reçois un mail qui m'annonce la sortie d'un split entre Jeans Wilder et Best Coast, le nouveau projet de Bethany Cosentino de Pocahaunted – duo auquel on a consacré plusieurs pages dans *Noise*. Tout ça orchestré depuis Montréal par un petit gars de Romans ! Alors comment se retrouve-t-on à sortir des disques d'Américains au Québec ?
Ça me touche que tu évoques Romans parce que je suis toujours autant attaché à cette petite ville, bientôt fantôme, à deux pas des montagnes. Mais A.C. c'est Paris, un peu. La Drôme surtout. Et Bordeaux. Et Montréal. J'avais cette envie/obsession en tête depuis des années quand ma copine a eu cette proposition pour aller y étudier. Au revoir – gris – Paris.
Vivre sur le sol nord-américain pendant de longs mois a dû avoir un impact sur l'évolution d'Atelier Ciseaux je présume.
On vient de sortir un 7" avec Terror Bird – sombre Vancouver – et sur le second split 7" du label disponible cet été, figurera Mathemagic – Toronto plage – mais il n'y a pas vraiment de lien direct avec cette année passée là-bas. Ce sont davantage de belles rencontres comme par exemple celle de Meghan/U.S. Girls au bout de 9 heures – épiques – de route, en direction de Philadelphie. Une étrange soirée étudiante, en banlieue. Un chouette souvenir.
À l'instar de Ruralfaune dont on parlait récemment ici même, tu as choisi de sortir tes références en format limité (de 50 à 500 ex) : la frustration est-elle le meilleur remède pour vendre des disques à l'heure du tout numérique – du « tout disponible » ?
Frustration, excitation, consommation. On tient là, l'adage, usé, du monde d'aujourd'hui. C'est vrai que ces derniers temps, on assiste à cette frénétique bousculade pour l'objet limité. Être ou en avoir. Forcément cette tendance est favorable aux labels qui produisent de petites quantités. Pour le split Jeans Wilder/Best Coast on a dû stopper le pre-order : le disque allait être sold-out avant même sa sortie. Certaines copies circulent sur E-bay pour 90 dollars ! Au-delà de ça, il faut surtout ne pas oublier cette équation élémentaire qui prend en compte ton budget et l'accessibilité d'un disque : pourquoi presser 1000 copies, si la musique ne s'adresse pas à plus de 300 personnes ?
Si on écoute les gros médias, on se dit qu'il faut être fou pour se lancer aujourd'hui dans un tel projet.
Oui, il faut être – totalement – fou. Mentalement absent. Non, non, la vraie folie c'est de continuer à regarder le ciel à travers un mur. L'industrie du disque est en pleine mutation et au lieu de réagir, de se remettre en question, t'as l'impression que les principaux intéressés en sont encore à se demander pourquoi cela ne fonctionne plus comme dans les années 90. Le CD sera bientôt en voie d'extinction. Peut-être que ce sera la nouvelle hype, le truc collector, dans quelques dizaines d'années. Pour nous, « petits labels », la donne n'est pas la même. On s'adresse principalement à un public qui est encore très attaché à l'objet, à la matière.
Et financièrement, vous retombez sur vos pattes ?
L'argent investi pour le disque de François sert pour le moment à faire tourner le label. La vente d'un disque permet de réaliser le suivant. Les quelques euros supplémentaires permettent de moins espacer les sorties. J'imagine qu'on ne s'en sort pas si mal.
Et niveau temps, je suppose que c'est beaucoup plus difficile à quantifier ?
Au niveau du temps consacré, on me souffle – timidement – à l'oreille : « *trop, beaucoup trop* » !
Penses-tu sortir du CD à un moment ou préfères-tu te concentrer sur le vinyle ?
On n'a pas encore « saigné » de pacte « croix de bois, croix de fer, si je sors autre chose que du vinyle, j'irai en enfer. » Pas de coup de cutter, ni d'entaille au bout du doigt. L'année dernière, on a sorti le DVD-R d'Andy Roche et on avait un projet CD-R qu'on a dû abandonner à cause d'un disque dur ravagé par la chaleur.
Et les K7 : hype pas hype ?
Il y a deux ans, en parallèle d'A.C., je m'étais lancé dans l'aventure magnétique avec Atthletic Duddes, un non-label-noise-split-cassettes-recyclées ! En faire avec A.C. me semble évident. Après la cassette, hype ou non ? Sans doute. Peut-être. Je ne sais pas. C'est un bel objet, peu onéreux. Mais bon, certains, noyés dans un océan de mp3 sont prêts à payer une fortune pour un petit collector en plastique destiné à la poussière. C'est vrai que parfois, c'est n'importe quoi. On suit juste nos envies et celles des groupes. La hype d'aujourd'hui c'est déjà le truc obsolète de demain.
Comment qualifierais-tu la musique que tu sors ?
De la musique qui se chante… et qu'on n'arrive pas à chanter. De la folk bancale (François Virot), de la pop rugueuse emballée dans un sac en papier kraft (U.S. GIRLS), le bruit des vagues au milieu d'une forêt (Lucky Dragons), de la pop fantôme hantée par l'été (Best Coast/Jeans Wilder), de la pop romance, noire, noire, noire (Terror Bird). Les premières sorties sont plutôt variées. C'est sans doute un mélange compliqué d'hier et d'aujourd'hui, et peut-être de demain. J'écoutais certains groupes avant de créer le label. Les autres sont des découvertes plus récentes.
Parle-nous des sorties précédentes d'A.C.
Ce sont des projets assez différents musicalement. Je garde sans doute un peu plus de tendresse pour le *Yes Or No* de François Virot : c'était le premier, un peu compliqué. Et puis les autres ce sont uniquement des 45-tours, certains sérigraphiés, d'autres non mais toujours accompagnés d'un coupon pour télécharger les mp3. Le troisième projet est un peu différent et en images : le DVD-R qui regroupe trois courts-métrages d'Andy Roche, lequel joue également dans le duo Black Vatican (Locust Music). Esthétique du risque, chaque plan, chaque scène est un poster arraché dans la chambre d'un adolescent sous perfusion d'images télé-évangéliques. Enfin le Terror Bird est également un peu spécial puisque c'est notre première co-prod avec nos amis de la Station Radar.
Avec pas mal de sorties écoulées, as-tu déjà une idée de qui achète les disques d'Atelier Ciseaux ?
Des garçons et filles qui traînent une bonne partie de la journée sur des blogs, portent des baskets trouées et qui mangent mal. Non, je ne pense pas qu'il y ait un profil type, de visages uniformes. Enfin, je n'espère pas. Moi aussi, j'aimerais en savoir plus !
Des commandes en provenance d'endroits « exotiques » ?
Sans hésiter une commande depuis… la France. On vend assez peu ici. Parfois ça nous semble être le bout du monde (*rires*).
Est-ce que tu reçois des demos ou bien c'est plutôt toi qui contactes directement les artistes que tu découvres ?
On a très souvent fait le premier pas. Crié les premiers mots. Normal. Ces derniers temps, on reçoit de plus en plus de messages, de liens mediafire.
Un mot sur les sorties des prochains mois ?
Le second split 7" de la série sortira fin août : Mathemagic, enfants de la vague, plages de Toronto, d'un côté. Sur l'autre face, Young Prisms, shoegazy-lofi sauvage de San Franci/slow/sco. En août, toujours, une mystérieuse cassette avec C V L T S. Psychédélisme récent, sombre, sur fond de VHS.
Un peu plus tard, un split 45-tours entre Coasting, lo-fi(lles)-pop-wow de NYC et Reading Rainbow, mélodies-tornades-psych-pop de Philadelphie. Et puis peut-être un LP. Et le 4e split de la série. Il est encore un peu tôt pour en parler.
Est-ce que ton retour en France va changer quelque chose pour Atelier Ciseaux ?
Ça n'aura pas vraiment d'impact surtout que l'envie de repartir à Montréal est très très forte. On attend des réponses pour y retourner !
As-tu envie par exemple de faire venir certains artistes avec qui tu as bossé, les aider à tourner en Europe ?
On avait booké quelques dates/projections pour Andy Roche, en juin 2009, avec Sun Araw et Pocahaunted. J'espère qu'on pourra organiser d'autres choses de ce genre. Et très vite.
Enfin quelle est la meilleure façon de se procurer les disques Atelier Ciseaux ?
Le plus simple, rapide et direct c'est d'aller sur notre site en – éternelle – construction. On peut également y trouver tou(te)s les magasins/distros qui prennent soin de nos disques. On écrit régulièrement de longues newsletters. Pleines de mots, de liens. Vous pouvez facilement les recevoir en envoyant votre courriel à atelierciseaux@gmail.com.

LA PLAYLIST

PRINCE RAMA
Shadow Temple (Paw Tracks)
GAUNTLET HAIR
S/T 7" (Forest Family)
BLUE HAWAII
Blooming Summer (Arbutus)
V/A
Dark As Night (Bathetic)
ROY MONTGOMERY/GROUPER
Split EP (Root Strata)

En ce moment :
U.S. GIRLS
Lunar Life 7"
MATHEMAGIC/ YOUNG PRISMS
Split 7"
TERROR BIRD
Shadows In The Halls EP
ATELIER CISEAUX
www.atelierciseaux.com

Aller à la rencontre de Carl McCoy, c'est un peu comme rencontrer Cheyenne (*Il était une fois dans l'Ouest*) mélangé à Mad Max qui nous raconterait l'Ancien Testament et les mythes sumériens. Un illuminé qui ânonnerait quelque sabir babylonien sur fond d'harmonica lancinant et ballot de paille volant à travers un gymnase reconverti en point presse. Une vision surréaliste à laquelle on échappera fort heureusement pour la clarté de l'interview qui suit. Car si Carl McCoy est à n'en pas douter un personnage mystique, il est aussi un être poli et relativement affable, visiblement tout heureux d'être à l'affiche de ce Hellfest 2010.

Sumer Songs

Fields of the Nephilim

> JE NE ME SENS PROCHE DE L'UNIVERS DE PERSONNE.

Flashback. The Sisters Of Mercy, entité tutélaire de bon nombre de formations dark, sera longtemps resté comme une ombre portée sur l'univers de Fields Of The Nephilim. Une ombre pesante que le groupe de Stevenage nourrira certes quelque peu sur ces deux premiers travaux. Dirigés par le chant d'outre-tombe de Carl McCoy, l'EP *Burning The Fields* (85) et l'album *Dawnrazor* (87) ne peuvent en effet donner totalement tort au jugement hâtif porté par les détracteurs du groupe qui ne voient là qu'un clone de la Sœur supérieure. Pourtant leur musique se démarque déjà par l'utilisation d'une vraie batterie, de guitares autrement plus élaborées et de structures moins minimalistes bien que faisant elles aussi la part belle aux atmosphères crépusculaires. L'imagerie du groupe, mélangeant chamanisme post-nucléaire et look de cow-boys façon Sergio Leone, contribue à creuser le fossé entre détracteurs persuadés d'avoir à faire à des mini-Sisters grand-guignolesques et fans hardcore qui ont bien compris que FOTN avait bien plus à proposer qu'un simple goth rock sépulcral. De fait, McCoy et sa bande ne feront que s'éloigner d'un courant gothique qui ne porte pas encore ce nom en s'enfonçant paradoxalement dans une imagerie et une thématique occultes bien plus personnelles. Le second album en 1988, *The Nephilim*, reflète parfaitement la mutation en cours. Inspiré par Crowley, Lovecraft ou le Livre d'Enoch, il synthétise (et « syncrétise ») les aspirations de Carl et met en place tous les symboles et les codes de l'univers FOTN. Le son, plus nuancé, trouve lui aussi sa véritable incarnation. Album pivot dans la carrière du groupe, *The Nephilim* indique la voie, tant dans le fond que dans la forme aux travaux à venir, érigeant son leader en véritable gourou dont les visions et les fantasmes n'auront de cesse de nourrir une créature définitivement devenue sienne. Produit par Andy Jackson (Pink Floyd), *Elizium*, qui paraît en 1990, dévoile une facette plus atmosphérique et psychédélique. Reprenant la mécanique progressive et hypnotique de certains titres de *The Nephilim*, le groupe réalise là son album le plus abouti, dont les grandes lignes seront sublimées sur le somptueux live-testament *Earth Inferno* en 1991. Une année qui sera aussi celle du grand schisme voyant la section musicale partir fonder Rubicon laissant Carl McCoy à son mysticisme et à ses Nephilim. Ou plutôt son Nefilim. Car si le départ de ses portes-flingues oblige le ténébreux leader à recruter de nouveaux sbires, cette scission lui laisse par là même les pleins pouvoirs. Ainsi, « Chaocracy », premier titre composé sous le nom Nefilim en 1993, annonce-t-il sombrement les nouveaux auspices présidant à la future destinée du groupe ; une période de feu gouvernée par le chaos qui voit les nouvelles compositions baigner dans le plomb d'un metal extrême. Consigné trois ans plus tard dans le monumental *Zoon*, le style Nefilim, s'il peut apparaître comme un violent tournant dans la carrière de McCoy, se révèle finalement bien moins éloigné qu'on pourrait le croire du son propre à FOTN. « *À l'époque de l'enregistrement de* Zoon, explique Carl *j'ai dû faire d'énormes sacrifices afin de mener à bien ce projet. J'étais alors dans une période d'expérimentation et il m'a fallu trouver un autre moyen afin de recréer ma vision musicale. J'ai donc choisi cette orthographe alternative de Nefilim afin de ne pas semer la confusion chez les fans. Mais malgré le nom, cela restait de toute façon une évolution de Fields Of The Nephilim.* » Une évolution donc, plus qu'un virage à 360°. Si les océans léthargiques d'*Elizium* se sont transformés en Styx tumultueux, il existe donc bien un lien entre le mur de son de 1996 et le style Fields original. Sans parler du propos et de l'iconographie qui suivent l'encre mystique dessinée par ses prédécesseurs. « *Il est pour moi évident que* Zoon *était une étape supplémentaire dans le processus créatif, tout comme* Elizium *l'était par rapport à* The Nephilim*, dont il était déjà très différent. Voilà pourquoi je n'avais aucune raison au final de sortir* Zoon *sous un nouveau nom de groupe, attendu que cet album restait peu ou prou du Fields Of The Nephilim.* » Moins un side-project qu'une expérience à la dynamique nouvelle et à l'orthographe fantaisiste, Nefilim et son *Zoon* serait donc à placer au beau milieu de l'œuvre officielle du groupe. Pourtant, on peut encore se demander aujourd'hui s'il existe une véritable connexion entre le style death/black metal et le son Nephilim/Nefilim. Carl : « *Je pense qu'il s'agit simplement de formats légèrement différents. Beaucoup de groupes de metal tentent d'exprimer le même genre de choses, les mêmes formes d'émotions que nous et il est évident que nous sommes tous attirés par l'obscurité ; c'est là le véritable dénominateur commun entre ces groupes et nous. Mais en définitive, la musique reste la musique et la nôtre ne ressemble qu'à du Fields.* » À propos de dénominateur commun, on peut légitimement se demander de quelle nature est celui qui lie FOTN aux très putrides Watain (Carl a participé au titre « Waters Of Ain » sur leur dernier album *Lawless Darkness*). Un groupe dont le black metal, certes de haute volée, ne fait qu'actionner les leviers les plus grossiers d'un satanisme et d'un nihilisme classiques qui semblent à des années lumières de la finesse et du mystère qui caractérisent l'approche de l'occulte par McCoy. Quant à savoir s'il se sent proche de leur univers extrême et « pittoresque », ce dernier se contentera d'un

très lapidaire « *Je ne me sens proche de l'univers de personne.* » On n'en saura pas plus sur le sujet. En revanche il sera plus disert concernant le fameux faux-album *Fallen*, LA tache d'ombre dans l'œuvre des Fields. Après six années troubles qui verront Nefilim se désintégrer petit à petit tandis que réapparaît FOTN, le groupe donnera quelques signes de vie réguliers (concerts en 2000, nouveau deal, remixes et rééditions) entretenant l'espoir. Espoir confirmé par la sortie d'un nouvel album, *Fallen* en 2002. Un disque aux forts relents d'inachevé. Et pour cause : « *Fallen était un album en construction sur lequel je bossais avec Tony Petitt* (Ndlr : bassiste originel de 84 à 91) se souvient McCoy, amer. *Les relations durant la période de travail se sont dégradées entre nous et le label a alors craint pour l'issue du disque, l'argent mis en jeu, etc. Et nous avions tout juste terminé les demos lorsque les choses se sont complètement désagrégées. À ce moment-là je me suis détourné du projet pour commencer à travailler sur* Mourning Sun*. Et un jour je me suis rendu compte que* Fallen *avait fini par sortir dans sa version brute, c'est-à-dire incomplète… J'ai été énormément déçu car il restait beaucoup de travail à faire sur ces chansons qui étaient quand même les miennes. Que quelqu'un puisse exploiter la situation dans son propre intérêt – sans même rien nous reverser derrière qui plus est – m'a profondément attristé, sans compter que les fans et le public ont été induits en erreur par la sortie de ce disque. Et plus que tout, cet album ne représente pas ma vision finale…* » La vision finale, ce but ultime que recherche tout artiste impliqué jusqu'aux tripes dans son œuvre, Carl va employer les grands moyens pour se l'assurer. Il sera désormais l'unique moteur de FOTN, son alpha et son oméga, déléguant au mieux quelques rôles au gré de ses besoins artistiques. Une nouvelle démarche qui aboutira en 2005 à *Mourning Sun*. Neuf ans après *Zoon*, cet album re-tresse les liens invisibles avec un passé glorieux, mélangeant en son sein toutes les composantes passées et présentes de ce qui a pu structurer l'univers de l'entité Nephilim. « Mourning Sun *était une suite logique à* Elizium *puis à* Zoon. » reconnaît Carl. Pourtant, cinq ans après, on peut se demander si avec le recul, cet album, pourtant brillant, a bel et bien répondu à toutes ses attentes. Notamment après plusieurs années de remises en question dans un environnement tumultueux peu propice à l'introspection créatrice : « *J'ai travaillé seul sur cet album ce qui a nécessité beaucoup d'efforts et occasionné une certaine fatigue et aussi une certaine frustration. Mais avec le recul je trouve le résultat plutôt bon. Les choses se sont faites comme ça et je n'ai pas à revenir dessus. Je dirais plutôt que je me sers de cette expérience comme d'un jalon pour aller de l'avant, développer de nouvelles capacités et être plus créatif.* » Des regrets ? « Mourning Sun *exprime parfaitement ce que je ressentais à cette époque et où en étaient alors Fields Of The Nephilim. Évidemment on peut toujours se dire que la production aurait pu être meilleure, que tel instrument aurait pu être mixé plus en avant etc., mais à un moment il faut aller au-delà de ça et se dire qu'un disque n'est finalement rien d'autre qu'un instantané, un moment "capturé".* » Un « moment capturé », c'est également le leitmotiv qu'on pourrait appliquer à *Ceromonies*, DVD attendu pour la rentrée 2010 et qui retranscrit l'atmosphère quasi rituelle des deux concerts donnés au Sheperd's Bush Empire de Londres en juillet 2008. Deux dates clés aux airs de célébration censées témoigner d'un nouvel âge d'or des Nephilim, près de 19 ans après l'insurpassable live *Earth Inferno*. Il faut dire que la nature même de la mythique salle londonienne ne semble pas étrangère au poids de l'événement : « *Ça a été une sorte de consécration dans la carrière du groupe, ce qui nous a poussés à filmer ces performances. Ce furent deux concerts très spéciaux, c'est pourquoi nous avons apporté beaucoup de soin à la production, nous avons utilisé plusieurs caméras, etc. On a travaillé dur afin d'obtenir les effets visuels escomptés car nous ne voulions pas nous contenter de ce genre de captations live aseptisées qui se révèlent souvent très froides. Le but était d'épouser une approche plus qu'artistique de l'événement, bien qu'évidemment tout ait été enregistré live. Et je dois dire que je suis très satisfait du résultat.* » Un résultat dont on souhaite pouvoir profiter avant longtemps, tant les annonces de sorties repoussées ou avortées ont pu se succéder au fil des dix dernières années, comme le fameux EP *Sleepers*, promis au printemps 2009 et finalement resté au placard. « Sleepers *est un projet devenu secondaire dans la mesure où, au fur et à mesure du temps, il m'a semblé plus judicieux de travailler sur de nouveaux morceaux et pourquoi pas sur des trucs plus conséquents par la suite. Sans compter que le groupe a pas mal évolué et a changé de forme depuis l'enregistrement. Peut-être sortirai-je un jour* Sleepers*, qui sait ? Mais aujourd'hui ce sont les nouveaux titres qui sont ma priorité.* » Qui dit nouveaux titres dit donc nouvel album ? Mais Carl McCoy d'éluder : « *Je n'aime pas penser en termes d'album. Quand je commence un projet, j'aime le laisser évoluer jusqu'à ce qu'il soit terminé, après quoi je le regarde comme une composition, de quelle nature qu'elle soit. Cela pourra donc être un album ou bien une série d'EP, je ne sais pas et je ne veux pas avoir à réfléchir à ça maintenant. Souvent je commence un projet qui m'emmène vers quelque chose de très différent à la fin, donc…* » Fidèle aux cohortes de mystères qui entourent son groupe depuis plus de 25 ans, Carl laisse donc l'incertitude comme seul plan pour l'avenir rendant toutes projections et espoirs impossibles. Seule certitude, ce DVD, *Ceromonies*. La suite de l'Histoire repose, elle, sur un mirage entretenu par les doutes et le perfectionnisme extrême de son charismatique leader.

FIELDS OF THE NEPHILIM
www.fields-of-the-nephilim.com

Si Interpol avait emballé la critique avec son *Turn On The Bright Lights* (2002), premier album du genre à mêler mélancolie et urgence post-punk, *Our Love To Admire* (2007) révélait une autre facette des New-Yorkais, plus introspective. *Interpol*, quatrième livraison mixée par Alan Moulder, confirme la donne et s'écarte encore davantage de l'optique *single-istique*. Même si le bassiste Carlos Dengler les a quittés après l'enregistrement, c'est face à trois New-Yorkais détendus et sûrs d'eux que l'on se retrouve en cette chaude matinée de juin.

Enough said

Interpol

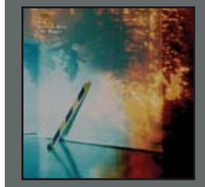
J'AIME ASSEZ L'IDÉE DE JOUER DEVANT 10 000 PERSONNES QUI NE NOUS CONNAISSENT PAS ET QUI POURRAIENT NOUS DÉTESTER.

Comment vous sentez-vous en tant que trio maintenant ?
Daniel Kessler (guitare) : Ce sont des choses auxquelles n'importe quel groupe doit s'attendre un jour. On se doit de l'accepter. La dynamique change et on doit avancer, s'ajuster en fait.
Paul Banks (voix, guitare) : C'est plus simple pour les sessions photo par contre (*sourire*).
Vous vous attendiez au départ de Carlos, non ?
Daniel : Ce n'était pas réellement une surprise, effectivement. Ça faisait un moment qu'il parlait de ses autres aspirations. Une fois sa participation au nouvel album terminée, on a forcément dû évoquer la suite : la promo, la tournée. C'est là qu'il a réalisé à quel point il voulait prendre une autre voie, qui ne soit pas associée à un groupe de rock. Et on a accepté sa décision.
C'est David Pajo qui va le remplacer sur la tournée, vous l'avez contacté après sa tournée l'année passée avec les Yeah Yeah Yeahs ?
Daniel : Yeah yeah yeah (*rires*).
Paul : C'est notre ingé-son qui nous l'a recommandé.
Le titre de cet album, *Interpol*, c'est une façon de redéfinir le groupe ?
Paul : Nous en avons eu l'idée pendant l'écriture. L'architecture de cet album est apparue clairement, le « corps » des morceaux m'a semblé entier et complet de façon plus évidente que par le passé… Difficile à expliquer car tous les albums sont censés l'être, mais je pense qu'auparavant nos titres d'albums étaient comme des panneaux indicatifs, des infos supplémentaires pour guider l'auditeur ou qu'il garde un mot en tête – comme « Antics » par exemple – tout au long de l'écoute. En un sens ça revient à diriger la façon dont il faudrait approcher la musique. Et ce disque, lui, reviendrait plutôt à un « *rien à ajouter* ».
Daniel : Je pense que choisir ça pour un premier album c'est facile, parce que tu n'as aucune prétention et que tu dois te présenter. Mais pour un quatrième album c'est une déclaration finalement, comme l'a dit Paul : « *on en a dit assez.* » On n'a plus à se présenter, c'est une décision consciente.
Daniel, alors que Sam travaillait pour Magnetic Morning (*Ndlr : un EP six titres avec Adam Franklin de Swervedriver*) et Paul pour son projet Julian Plenti, que faisais-tu ?
Daniel : Je me suis un peu mis en retrait des chemins musicaux. Le temps passe vite, tu sais...
Sam Fogarino (batterie) : Tu as écrit quelques morceaux pour Interpol (*sourire*).
Daniel : Oui j'ai continué quelques trucs, voyagé un peu. Ces types sont extraordinairement productifs parce qu'ils étaient sur la route, des moments où tu optimises ton temps…
Et pour vous deux, vous considériez l'aventure Interpol terminée ou vos projets étaient des parenthèses ?
Paul : Non, ce n'était pas la fin d'Interpol dans ma tête. J'ai toujours eu Julian Plenti comme projet en parallèle, ça a démarré il y a 10 ans… euh merde oui déjà… mais je n'ai eu l'opportunité de ne sortir un album que récemment (*Ndlr :* Skyscraper *cf. chronique* Noise *#12*).
Que peux-tu y exprimer que tu ne puisses pas dans Interpol ?
Eh bien je ne suis qu'une partie d'Interpol, donc je n'y apparais qu'à 25%. Alors que pour Julian Plenti c'est du 100%.
Il va y avoir une suite ?
Hmm, je ne sais pas, mais j'imagine que oui, après la tournée d'Interpol de toute façon.
Et comment ça s'est passé pour *Interpol* ? Vous vous êtes dit un jour « *tiens, remettons-nous y !* » ?
Daniel : Non, on a dû coordonner les choses, a fortiori puisque Paul et Sam avaient leurs albums respectifs, et des tournées. Donc il a fallu écrire en fonction de leur disponibilité aussi, et tout planifier.
Tu as rassemblé tout le monde en fait ?
Oui, enfin, c'est un peu comme pour tous les groupes je pense… on vieillit, la vie prend des chemins différents, on doit considérer de nouveaux aspects ; Sam ne vit pas à New York tout le temps, j'ai voyagé pas mal… donc il fallait tenir compte de tout ça. Carlos a commencé à travailler en amont et à fournir des demos en janvier 2009. On s'est alors mis à construire à partir de ces demos de janvier jusqu'à août.
Sam, on a pu lire sur le Net, il y a des mois de cela, certaines de tes déclarations annonçant que le nouvel album sonnerait comme *Turn On The Bright Lights*. Et force est de constater que ce n'est pas vraiment le cas.
Sam : (*Il ricane*) Eh bien oui, ce n'est pas le cas. (*Rires*). Je voulais dire que certains aspects d'*Interpol* faisaient allusion à *Bright Lights* ou *Antics*. Mais la plupart des gens n'ont pas eu accès à l'intégralité de mes propos et se sont donc contentés de rapporter seulement qu'on revenait au son de *Bright Lights* ! Yeah ! La pureté du son de guitare de Daniel ou la voix de Paul permettent d'identifier Interpol, ce sont des composants de notre identité, donc ils étaient fatalement déjà là au moment de l'écriture et de cette interview tronquée. Mais *Interpol* est bel et bien un tout nouvel album…
… Qui est tout de même bien dans la continuité d'*Our Love To Admire*…
Oui, tout à fait. Et comme pour tout groupe, il faut aller de l'avant mais il est aussi important de garder ce qui nous identifie. C'est un équilibre à atteindre et je pense qu'on a réussi.
Pour moi c'est la suite du précédent, mais plus épurée, même dans les orchestrations.
Oui je suis d'accord, ça l'est.
En tout cas, vous semblez fatigués des singles. C'est comme s'il y avait deux périodes chez Interpol : une plutôt énergique avec les deux premiers albums et pléthores de singles, et une plus calme, plus mature, avec des morceaux plus longs sur ces deux derniers…
Paul : Je pense qu'il y a vraiment plusieurs façons de voir ce nouveau disque. Un journaliste y a entendu quatre singles, mais la plupart l'appréhendent comme toi au départ : pas de single évident comme précédemment. Je pense qu'il est comme le troisième album : il faut l'écouter plusieurs fois avant de tout saisir. Et là tu découvres qu'il y a des morceaux plus « évidents », assez sortables en single, mais qui ne sont effectivement pas immédiats. Mais c'est intéressant de voir comment les gens réagissent et de voir combien la musique n'est pas si facilement accessible de prime abord.
Daniel : Les morceaux me semblent plus sophistiqués qu'accrocheurs. On ne décide jamais vraiment d'écrire un morceau « catchy ». Que ce soit « Slow Hands » ou « Evil » par exemple, ils sont sortis comme ça, immédiatement. Le seul truc vraiment important pour nous c'est que le disque nous intéresse, et qu'on ait avancé artistiquement parlant. La notion de single pour moi c'est un objectif à court terme, un truc de la vie moderne, contrairement à ce dont on se soucie là, qui nécessite d'y revenir avec plusieurs écoutes pour en capter l'essence mais qui restera peut-être plus dans le temps.
Et pour le clip de « Lights » fait par Charlie White (*déjà responsable de celui d'« Evil »*), vous avez imposé vos idées ?
Paul : Non, on l'a laissé faire. Il en a été de même avec Alan Moulder lors du mix : je ne lui ai jamais rien dit du tout. Je le respecte beaucoup donc je ne me voyais pas interférer dans sa vision des choses. Je me disais : « *Ce sont des chansons, c'est un artiste et donc je respecte ce qu'il en fera.* » Ça s'est passé de la même façon avec Charlie White donc, professeur aux Beaux-arts. J'ai eu une conversation au téléphone avec lui complètement dingue, il me disait être obsédé par le sexe, la mort, adorer le morceau, avoir telle et telle idée. J'ai juste dit « *ok ok !* » parce qu'il avait cette espèce d'énergie des chiens fous rivés à un truc, qu'ils ne lâchent qu'une fois mis en pièce et que tu laisses faire du coup. Il a eu cette idée intéressante de production de phéromones, appliquée à l'humain. J'ai aimé l'idée que l'artiste soit aussi enthousiaste. Et puis c'est le genre de personne qui a un tel ego qu'elle n'entend que ses propres idées et tient aussi à suivre le résultat, avec une attention envers tous les détails. D'où le fait, par exemple, que ce soit uniquement en HD pour que ça ne traine pas en résolution pourrie sur YouTube. Et c'est bien d'avoir quelqu'un qui du coup supervise le truc de bout en bout. Ça change du clip fait dans une cuisine (*sourire*). Je suis très satisfait du résultat.
Il est quand même assez spécial…
Daniel : Comment ça ?
Pas écœurant mais un peu dérangeant…
Daniel : Dérangeant, mais magnifique.
Paul : Oui, il a justement réussi à dépasser le grotesque pour aller vers la beauté, je trouve. Ça reste une histoire de fonction biologique, ça peut arriver, mais ce n'est pas dégoûtant du tout.
Daniel : Et puis ça n'est pas fait pour être diffusé en télé, on l'a fait pour nous et nos fans…
Huit ans après, comment voyez-vous *Bright Lights* ? L'écoutez-vous encore ?
Paul : Parfois, pour me remettre les textes que j'oublie en tête.
Sam : Avant une tournée oui, pour se rafraichir la mémoire…
Daniel : … et savoir comment jouer les morceaux (*rires*).
Sam : Je trouve que le premier album est excellent, qu'il est toujours d'actualité et c'est un bon instantané de l'« époque ». Mais il n'y a pas vraiment de raison de creuser davantage et d'essayer d'avoir une vue d'ensemble plus précise de ce disque maintenant. Comme on vient de sortir un nouvel album, on n'a pas vraiment envie de se repencher sur le passé, c'est trop frais. Mais on en est toujours fiers…
Daniel : Quand je tombe dessus dans un bar par exemple, je me dis quand même : « *Ho, ça sonne mieux que ce dont je me souvenais.* », ce qui est plutôt rassurant.
Sam : Ça me rappelle un jour où je me baladais dans Soho : je suis entré dans une boutique de fringues pas mal de l'extérieur mais qui, une fois dedans, diffusait un immonde truc techno. Et puis tout à coup ils ont mis « C'mere » et là je me suis dit que finalement je trouverais peut-être un truc bien à y acheter (*rires*).
Est-ce que vous percevez votre influence sur d'autres groupes ?
Je ne sais pas, c'est bizarre… Si l'artiste dit qu'il a été influencé par Interpol, oui là c'est magnifique. (*Il regarde la couverture* The Fall *de* Noise *#16*) Comme Mark E. Smith (*Ndlr : de The Fall*) pourrait le faire, tiens. Quoique lui, non, il s'en fout (*rires*). Par contre quand c'est constaté par un journaliste, je suis plutôt désolé pour le groupe concerné. La configuration d'un groupe de rock n'a rien d'original, c'est la même depuis les années 50 – guitare, basse, batterie, voix et quelques claviers – donc c'est difficile de contourner le truc et d'en faire quelque chose de nouveau. Mais c'est pénible pour un artiste de s'entendre dire « *Hey tu sonnes comme untel* » quand ce n'est pas l'intention de départ. Donc si c'est admis, là ok, c'est chouette, mais si c'est une étiquette qu'on impose à un groupe, là, ça m'attriste pour lui.
Concernant la tournée monstre que vous vous apprêtez à faire, il y a deux sortes de concerts : les « classiques », dans des salles moyennes, et ceux que vous allez assurer en première partie de U2. Vous avez un peu peur de vous confronter à ce public qui n'est pas forcément le vôtre ?
Daniel : On a joué une fois déjà avec U2 en Écosse et c'était bien, plutôt amical. On a déjà participé à beaucoup de festivals où le public n'était pas spécialement là pour nous, donc on est habitués à cette expérience un peu particulière. On est plutôt curieux des réactions qu'effrayés en fait.
Ça s'est passé comment concrètement avec U2 ?
Ils nous ont demandé ! Et on a dit « *oui* », comme pour un mariage (*rires*). On est conscients que nos fans ne viendront pas voir ces concerts a priori. Donc on va jouer pour d'autres gens.
Paul : C'est un moyen d'avoir de nouveaux fans. Et j'aime assez cette idée de jouer devant 10 000 personnes qui ne nous connaissent pas, qui pourraient nous détester. C'est plutôt exaltant comme challenge.
Sam : Et ça nous sort complètement de notre quotidien. Comme l'infrastructure massive que trimballe U2 nécessite plusieurs jours d'installation pour chaque date, on en profitera pour jouer entre temps, on en aura besoin.

INTERPOL
Interpol
(Coop/PIAS)
www.interpolnyc.com

PVT
Church With No Magic
(Warp/Discograph)

SYNTH POP



L'heure est au changement pour Pivot, ou plutôt… PVT. Changement d'alias, un brin forcé pour les trois musiciens, puisqu'un obscur groupe américain homonyme leur a fait connaître son existence en guise de *warning*. Puis Dave Miller et les deux frères Pike ont quitté Sydney et Perth pour s'installer à Londres. Et surtout, *Church With No Magic* est une tout autre bête qu'*O Soundtrack My Heart* (bien classé dans nos « découvertes 2008 », *Noise* # 8) qui, lui, présentait un trio electro-rock instrumental diaboliquement fourre-tout, obsédé par les synthétiseurs des années lasers et les polyrythmies. Si PVT n'a pas abandonné les claviers en surcharge, les rythmiques tribalo-breakbeat et les basses électroniques mutantes, il compose aujourd'hui des morceaux plus pop bien que radicalement non conventionnels dans leurs structures. C'est bien évidemment l'arrivée de la voix, sur neuf des dix titres, qui change totalement la donne. Une voix claire, souvent élancée, majestueuse, comme dans les chorales, à la recherche d'un ailleurs, là-haut, et qui évoquera tour à tour Marc Almond, Alan Vega ou Jacob Duzsik (Health). Tentant régulièrement l'impossible, PVT semble organiser des collisions improbables : Suicide, Nine Inch Nails et Vangelis sur « Church With No Magic » et son chant rockab-goth infusé au delay, ses basses saturées en mode ondulatoire et ses mélodies de synthétiseurs rétro futuristes. « Timeless », c'est un peu Depeche Mode soudainement aussi inventif que Portishead sur *Third* : un titre electro motorik gothique qui selon le groupe lui-même se termine tête baissée « *façon acid-rave à la Luke Vibert* ». De notre côté, on pense aussi beaucoup au « Through Time » de Zombi. Ailleurs, sur le single « Window », Animal Collective et Battles fusionnent pour donner le meilleur d'eux-mêmes. Beaucoup plus flippant, « Waves And Radiation », seule parenthèse instrumentale placée au milieu de l'album, évoque immédiatement Vangelis et sa B.O de *Blade Runner*, puisque joué sur un Yamaha SC80. Un type de sonorités synthétiques qui passionne Richard Pike et que l'on retrouve donc à maintes reprises notamment sur le glauquissime « Only The Wind Can Hear You », frisson final chargé de mélancolie. Surprenant au premier abord, *Church With No Magic* ne tarde pas à convaincre pleinement, car accessible en même temps qu'expérimental, transgenre et novateur. En un mot : unique. Weird And Rare Project, assurément.
O. DRAGO 9/10
www.myspace.com/pvt

HELMET
Seing Eye Dog
(Work Song/Differ-ant)

HELMET

L'un des rares avantages des *iplayers* et de la musique digitale compressée reste de permettre l'annihilation en un click de certaines chansons. On les efface d'un fichier répertoire comme si elles n'avaient jamais existé. Bien utile dans le cas du septième album d'Helmet qu'on brûle d'envie de purger de cette reprise du « And Your Bird Can Sing » des Beatles (fuck the sixties) et de cet interlude instrumental central, « Morphing », complètement hors-sujet car entièrement orchestral. Hamilton explique qu'après dix-sept ans à composer des musiques de film avec Elliott Goldenthal, il a eu envie d'intégrer cet autre aspect de son travail de musicien au sein d'Helmet. Ben, Page, fallait pas, car le break *envioloné* de « L.A Water» nous fait, lui, rêver d'un lecteur offrant la possibilité d'effacer certaines pistes d'un morceau. On reste loin des expérimentations jazz, bluegrass, etc., bien amenées de *Betty*. Hamilton s'est senti pousser des ailes, enfin libéré de toutes obligations envers un label, puisque Work Song est le sien. Et de toute évidence, les ailes ne mènent pas qu'au paradis. Bref, tout ça pour dire qu'après quatre ans d'absence, on attendait davantage que huit véritables nouvelles compositions. Une fois débarrassé du rebut, on peut apprécier le reste de l'album qui rappellera fortement *Aftertaste* et *Size Matters* : du Helmet globalement très mélodique et accrocheur. Les réfractaires à cet aspect de la personnalité d'Helmet continueront à cracher sur Hamilton comme ils le font depuis *Aftertaste* (voire depuis *Meantime* pour certains), les autres, indécrottables fans, malgré quelques réticences lors des premières écoutes (comme toujours depuis *Size Matters*), succomberont vite aux riffs, au son de guitare, à l'énergie, aux solos, aux mélodies (bien qu'un peu redondantes cette fois), bref à toutes les ficelles usées mais toujours solides utilisées par Page Hamilton et ses nouveaux compagnons (dont le revenant Chris Traynor). Pas de retour aux sources, juste sept titres efficaces, bien produits (Toshi Kasai, collaborateur attitré des Melvins derrière les manettes aux côtés d'Hamilton) plus axés sur la mélodie que le riff massif et anguleux et le groove syncopé. Ah, et Page est davantage en voix que sur *Monochrome*.
O. DRAGO 8/10
www.helmetmusic.com

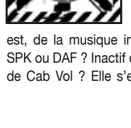
GROWING
Pumps!
(Vice Records)

PRÉMICES D'UNE MUE

C'est avec une certaine impatience qu'on attendait la nouvelle mouture de Growing, renforcé par Sadie Laska, batteuse touche-à-tout croisée il y a peu sur le projet I.U.D. Alors que le duo avait relevé le défi de transformer des débuts impeccables placés sous le signe de l'ambient contemplative (ses deux premiers longs pour Kranky) en évolution stylistique très personnelle et de plus en plus rythmique (*Color Wheel* en guise d'acte fondateur ; le récent *All The Way* pour définitivement enfoncer le clou), on était curieux – voire inquiet – de découvrir comment il comptait se surpasser et voguer vers de nouveaux horizons tout aussi surprenants. En ce sens, on peut déjà dire que *Pumps!* est une déception. En effet, là où la présence de Sadie aurait pu laisser imaginer un apport rythmique débridé, amenant pourquoi pas des éléments plus acoustiques à la musique hybride de Growing, ou bien une touche plus féminine à l'ensemble, force est de constater que ce nouvel album se place dans la continuité de son prédécesseur, sonnant presque trop sage par rapport à nos attentes. L'influence de Laska est d'ailleurs moins à chercher dans l'approche rythmique que dans sa façon de gérer les samples (vocaux pour la plupart et ce dès l'entame de « Short Circuit »). Bien plus que par le passé, le groupe semble avoir privilégié la post-prod, avec des morceaux reconstruits à partir de fragments d'improvisations, désincarnés, passés à la moulinette des effets, puis recollés pour aboutir à ces sculptures sonores qui paradoxalement conservent un sens de la mélodie et du beat davantage redevable à la pop-music qu'à la musique concrète (« Camera '84 » ou « Highlight » qui chacune à sa manière injecte des gimmicks catchy derrière des sonorités d'apparences moins accessibles). C'est là qu'il faut chercher l'originalité de Growing, qui nage toujours à contre-courant, s'invitant là où on ne l'attend pas, faisant par exemple preuve ici d'un regain d'intérêt pour les fréquences basses, comme pour gagner en puissance là où il ne parvient pas à convaincre complètement. Car on reste sur l'impression que le trio est parfois encore en rodage et ne sait pas encore trop dans quelle direction se lancer (pour la peine « Drone Burger » fait figure de coup d'œil dans le rétroviseur, pas désagréable ceci dit !). *Pumps!* conserve le brio des précédents albums du groupe, mais ne convainc pas de manière aussi tranchée. Tout juste place-t-il les repères qui serviront à l'avenir à affiner cette nouvelle formule.
A. LEMOINE 7,5/10
www.growingsound.com

WINDSOR FOR THE DERBY
Against Love
(Secretly Canadian/Differ-ant)

QUAI DES BRUMES



Peu de changement chez les vétérans de Windsor For The Derby (huitième album tout de même), toujours la même indie-pop shoegaze sur un mode toutefois un brin plus acoustique, les guitares claires et sèches faisant preuve d'une présence plus assidue qu'à l'accoutumée. Pour le reste, point d'innovation : le terrain de jeu est connu et clairement délimité, les règles sont peu ou prou les mêmes ; soit une section rythmique roborative, des larsens à foison ainsi que des codas qui se perdent dans de délicieux fondus vers l'infini. Au fur et à mesure que sa discographie s'allonge, le collectif paraît tendre vers un certain apaisement, l'inscrivant dans la lignée d'un Yo La Tengo dernière période. Et si tout n'est pas de valeur égale au sein d'*Against Love* (certains titres flirtent d'un peu trop près avec le *mainstream*), l'ensemble apparaît malgré tout très cohérent, la formation ayant à nouveau choisi l'option de l'imbrication. D'une orientation nettement plus pop qu'habituellement, cet opus voit également disparaître toute trace de relative tension et de stridence polie, au profit de courtes plages éthérées reliant entre elles chaque chanson. De fait, les accointances qu'on leur a jadis prêtées avec le mouvement post-rock et, notamment Tortoise, s'estompent et leur art semble plus évanescent encore. Les amarres sont désormais larguées, la côte est déjà à perte de vue, et à l'horizon pas l'ombre d'un rivage. Mais de cela, Windsor For The Derby s'en moque éperdument, puisque pour eux l'essentiel semble être davantage le voyage que la destination. Sur cet album tout du moins.
B. PINSAC 6,5/10
www.myspace.com/windsorforthederby

THE TIVOLI VS CABARET VOLTAIRE
National Service Rewind
(Shiva)

TECHNO

L'OVNI de l'été 2010. Lorsqu'on l'examine le packaging, il impose un attrait incroyable. Bon, The Tivoli, on ne connaît pas. Par contre, lorsque la mention Cabaret Voltaire y est associée, la curiosité s'aiguise. Doit-on encore présenter le mythique groupe 80's de Sheffield, pierre angulaire, s'il en est, de la musique industrielle aux côtés de Throbbing Gristle, SPK ou DAF ? Inactif depuis 25 ans, à quoi doit-on la résurrection de Cab Vol ? Elle s'explique par l'engouement soudain de son co-fondateur, Richard H. Kirk, pour les petits bleus de The Tivoli. L'investigation se poursuit. Le graphisme intrigue et là, paf ! The Designers Republic est aux commandes. Mais oui, tout cela est fort logique. Kirk en solo est la cheville ouvrière de cet album et il a inévitablement fait appel à d'autres collaborateurs de la vague musicale qu'il a contribuée à faire naître : l'IDM. Une histoire de famille. Et c'est là que tout devient incroyable. Car ce n'est pas seulement un groupe (enfin ça reste à prouver…), un collectif de graphistes mais également le son de Sheffield qui est exhumé. Avec *National Service Rewind*, c'est effectivement la techno d'il y a vingt ans qui ressurgit. Ce disque n'en est pas un, c'est une capsule-temps musicale. Des sons aux orchestrations, des samples aux boucles de voix, tout y est. On oscille entre les Happy Mondays et les débuts de Warp. Dans le déroulement du projet, The Tivoli semble être le prête-nom, Cabaret Voltaire, la caution morale. C'est insondable, inclassable, non évaluable. Parce qu'on est à la limite de l'imposture. Un pas de côté ou en arrière pour néophytes curieux.
M. MEYER ?/10
http://thetivoli.bandcamp.com/album/national-service-rewind-2/

HARMFUL
Cause
(PIAS/import Allemagne)

ROCK NOISE

L'annonce faite par le trio allemand avait pourtant été claire. On les croyait définitivement retirés du jeu après une tournée en 2008 pour l'album *7*. Disque correct mais de loin leur moins inspiré, flirtant d'un peu trop près avec la musicalité de QOTSA, comme une ultime solution pour tenter de stopper une série d'essais de moins en moins captivants et furibards depuis *Sanguine* en 2003. Tentative en partie ratée donc, et ce, malgré la participation très active de Billy Gould (Faith No More) qui en profita d'ailleurs pour signer le groupe sur son label, Koolarrow. Exit Billy Gould, bye bye Koolarrow, et c'est donc reparti pour un tour avec *Cause*, lequel débute de façon inespérée avec « Ordinary People », puissant, mélodique à souhait, légèrement noise. Convaincant. Puis « Cause » prend le relais de façon plus incisive par le biais de rythmiques belliqueuses et carrées doublées d'un chant hurlé. Le genre de titre qui valut au combo d'être comparé à Helmet voire à Unsane, toute proportion gardée. Même topo avec « Exhausted » dont l'impact est colossal, imparable. Un retour aux sources digne des excellents *Counterbalance* (2000) et *Wromantic* (2001), temporaire néanmoins, le trio préférant par la suite accorder une place plus importante à la mélodie, portée par le chant toujours aussi splendide d'Aren Emirze, irrésistible sur le lyrique « Decay », l'aérien « Passenger » et le ténébreux et conclusif « Fingertips ». Dans ces conditions favorables, on leur pardonnerait presque le très – trop – QOSTA, « Circles Of Lies » tant celui-ci s'avère une bonne copie qui n'entache en rien le plaisir de ce retour tout aussi inattendu que réussi.
J. ANDRÉ 8/10
www.harmfulweb.com

BROKEN SOCIAL SCENE
Forgiveness Rock Record
(Arts&Crafts/City Slang)

R.I.P. ROCK

Qu'ont-ils donc ces Canadiens méchés qui tendent entre l'équipe de Badmington et celle de Foot (de six à une vingtaine de membres). Mmmmh… Dans le genre, on se demande... Alors oui, ils n'en sont pas à leur coup d'essai, c'est leur quatrième album. Oui ils sont bien entourés, des membres de Cake, Tortoise, jusqu'à la fugace apparition de Feist pour des chœurs. Mais à l'instar de leur pochette, le disque de Broken Social Scene est un collage. Tous les genres rock, tous les artistes du genre s'y retrouvent bien malgré eux. De MGMT aux Bee Gees, de Beck à Phoenix, d'Everything But The Girl à Arctic Monkeys, tout y passe. Et l'écoute se fait de plus en plus pénible au fur et à mesure que le disque se déroule. Pour un peu, on renoncerait et l'exercice tendrait à s'apparenter à une figure imposée. La preuve par l'exemple : avec son affectation bouffie de minauderie pop fin 90's parsemée de touches electro, un morceau comme « All To All » parviendrait à hisser le groupe Saint Étienne au rang des Beatles. Au final, soit il s'agit de la plus obscure expression d'un génie iconoclaste prophétique… soit cet opus constitue un des rares exemples d'indigence musicale. Comme il est impossible de trancher, voilà la conclusion la plus probable : le meilleur disque de plage 2010 pour Anglaises juilletistes tonguées et parasolées, échouées sur le bord de mer de Cannes !
M. MEYER 3/10
www.brokensocialscene.ca

ROEL FUNCKEN
Vade
(Ad Noiseam/Differ-ant)

ELECTRONICA / IDM

Premier album de Roel Funcken (moitié de l'excellent Funckarma), *Vade* est une plongée au cœur même d'un éventail de styles aussi large que maitrisé. IDM, Dubstep et electronica sont les principaux ports d'attache auquel se réfère Roel Funcken au cours de ce périple de 73 minutes. Structures rythmiques complexes et mélodies brillantes sont les composantes d'une ambiance et d'un climat psychédélique et novateur (« Vertox Dreaming »). En perpétuel mouvement, les compositions de Roel Funcken, accompagné d'un certain nombre d'intervenants (Cor Bolten, TJ Dimoon, Kettel), évoluent lentement mais sûrement dans un enchevêtrement labyrinthique de glitchs, syncopes et autres cassures aussi entêtantes que fascinantes. Sans jamais lasser, les seize titres composant *Vade* nous entraînent dans un tourbillon sonique total. « Fiction Stubs » ou « Skarm Sfias » lorgnent du côté d'un dubstep massif, mais réinterprété, remodelé en une entité inclassable, insaisissable ou s'entremêlent et s'entrechoquent des résidus d'Autechre ou encore d'Aphex Twin, le tout enveloppé dans un univers aux sonorités singulières parfois assez old-school. Le livret nous renseigne d'ailleurs sur le parc de synthétiseurs utilisé par Roel Funcken et c'est avec peu de surprise que nous y retrouvons quelques monuments de la synthèse analogique (Jupiter, System 100, Korg Monopoly notamment…), lesquels confèrent à cet album un grain « retro futuriste » tout particulier. Émancipation réussie et prometteuse donc pour ce premier album, qu'on espère annonciateur d'une longue série.
T. PAPAY 7/10
www.roelfuncken.com

THE CHARLATANS
Who We Touch
(Cooking Vinyl/PIAS)

ELEGANT POP

Onze albums, déjà. On reste médusé devant le chiffre, comme si on venait de saisir à quel point le temps nous joue des tours, l'âge avançant. Ça doit être hormonal. The Charlatans existent depuis un bail, plus de vingt ans. Alors que la scène pop/néo-psyché 90's de Manchester (à laquelle on les rattache parfois en esprit) ne fait plus d'énormes vagues, ces gens dont on avait aimé le premier *Some Friendly* (ressorti récemment en version double obligatoire « XXth anniversary edition ») mais sur lesquels on n'aurait pas forcément misé sur le long terme, ont plutôt bien vieilli. Ils accouchent régulièrement de disques assez honorables, et le récent *You Cross My Path* (sorti d'abord, bien avant son édition physique sur Cooking Vinyl, en download digital sous le patronage de XFM) a confirmé en 2008 la vitalité du collectif. Moins marquante dans l'histoire de la pop anglaise de fin du XXe siècle que le par trop éphémère Stone Roses, mais constant et, surtout, vivante, la bande à Martin Blunt (initiateur du projet) et Tim Burgess (second chanteur historique, mais premier et dernier pour l'instant à apparaître sur les disques studio) ne faiblit toujours pas. C'est bien une histoire de longue haleine et de maintien (en dépit de quelques malheurs, comme la mort accidentelle du claviériste Rob Collins avant la fin de l'enregistrement de *Tellin' Stories*), The Charlatans s'inscrivant avec les honneurs dans l'histoire d'une pop distinguée et pleine d'esprit. Les petits d'Echo And The Bunnymen, pour citer le référentiel obligatoire. Or, The Charlatans reviennent en 2010 avec *Who We Touch*, un disque aéré produit par Youth, bassiste de Killing Joke, et, lui aussi, fort respectable. Si on en aime un peu moins les mélodies que celles de son prédécesseur direct, le groupe y maintient les aspects ludiques de son écriture. Il commence dans un fantaisiste bruitisme (« Love Is Ending ») mais la chose ne préfigure pas l'entièreté de l'album. C'est simplement le démarrage en petite trombe, histoire de permettre à l'auditeur de rentrer dans le disque avec ce sentiment, réjouissant, que ces gars en ont encore sous le capot. On n'en doutait pas. Après, il se passe d'autres choses. Une pop élaguée se fait jour, tour à tour incisive (« Sincerity »), encline aussi à l'intimisme (la sobre ballade « Oh ! », sixties et à la rythmique en déviance, l'hispano-américain et assez curieux final « You Can Swim », ou encore l'introduction de « Trust In Desire », qui prépare le terrain à une facture plus épique). Une certaine envie se manifeste donc encore à travers la chaloupe de cette nouvelle collection de titres (le groove romantique et un brin sexuel de « Your Pure Soul », petite beauté), pour un disque dont ces gens n'auront pas à rougir à terme, sans qu'on puisse affirmer non plus que voilà l'un de leurs meilleurs albums. Les honneurs, on vous dit, les honneurs. À la prochaine.
E. HENNEQUIN 7/10
www.thecharlatans.com

SCORN
Refuse; Start Fires
(Ohm Resistance)

DUB INDUS NARCOTIQUE/DOWN TEMPO HYPNOTIQUE

Il y a trois ans, *Stealth* faisait figure de retour gagnant pour Scorn et aujourd'hui *Refuse; Start Fires* enfonce le clou. Back to dub ! L'influence des producteurs de la musique jamaïquaine des 70's n'aura jamais été aussi prégnante depuis *Deliverance* en 1992. Sub-basses telluriques, beats coups de fouet et boucles vibrillonantes donnent le ton d'entrée de jeu, écoutez donc le break dub physique et lancinant de « LT94 ». Mick Harris a eu la bonne idée de s'associer avec le batteur Ian Treacy (Ex-Benediction et Meathook Seed) sur une bonne moitié des titres, en découle logiquement un groove plus organique. Le résultat est excellent, les boucles dub visqueuses et urticantes, les basses mouvantes et les sonorités vénéneuses se chargent d'une rythmique presque jazz et chaleureuse (« Boot It », « Shitwind's A-Coming ») qui permet de reprendre sa respiration entre deux passages en eaux troubles et en apnée, comme sur le sombre « Rained On Her Birthday » et son matelas de basses fantomatiques ou le superbe dub « Hands » où Treacy fait des merveilles. Les morceaux de Mick Harris en solo ont également pris du poil de la bête et ne se contentent plus d'un minimalisme mutique et tétanisant (les coups de jus de « Beaked Point », le ventilateur enrhumé et les crachats passés au filtre Dark Vador sur le terrible « Take Someone Eye Out », ou les sonorités indus crapoteuses du tout aussi terrassant « Bear Felt Now »). Les idées fusent en même temps que les métastases se développent, les sonorités poisseuses se déversent dans le lit d'un courant en béton armé, un recentrage on ne peut plus efficace et cohérent. Une réussite totale.
T. SKIDZ 9/10
www.myspace.com/mjhscorn

KNUT
Wonder
(Hydra Head/Conspiracy/Differ-ant)

METAL-SLUDGE-NOISE-CORE

Depuis 8 ans, beaucoup résument Knut à son œuvre la plus radicale, certainement la plus impressionnante, *Challenger* (2002), oubliant trop fréquemment que le groupe suisse ne sera jamais celui d'un seul album, que *Challenger* n'est rien d'autre que l'étape magistrale d'une discographie constamment en mouvement…du moins une fois tous les 4/5 ans. Il n'y aura jamais de *Challenger* bis. Avec *Wonder*, l'identité du groupe n'est pas chamboulée, mais sa forme continue à muer. Le chant reprend les rênes, toujours sous forme d'un violent hurlement, parfois porcin et sorti du fond des tripes, parfois plus étouffé ; la batterie jongle avec la frappe bûcheronne et les plans improbables. Le groupe nous revient avec des intentions nettement plus virulentes que sur l'hyper massif et quasi-instrumental *Terraformer* (2005), leur précédent opus. Le grand changement du son Knut provient des guitares, totalement affinées, fluidifiées, bien mises en avant, presque « rock n'roll », approchant plus volontiers les riffs accrocheurs de Taint ou Capricorns que la musique torturée de Deadguy ou Coalesce. *Wonder* est de loin l'album le plus abordable des Suisses. Le travail de fond reste admirable, joliment mis en forme par la production de Serge Morattel, percutante, chaude, puissante. Un premier quart d'heure laisse passer quatre titres dans cet esprit, jubilatoires car survoltés et facilement lisibles. Suivront quelques minutes aux airs de *Terraformer*, plus lentes, très appuyées, instrumentales, salvatrices. Puis, « Fast Forward Bastard » (déjà présent sur la première compil' *Falling Down*) résume en trois minutes toutes leurs influences, étonnant condensé de la quasi-intégralité de ce que le groupe aura développé en 15 ans, et forcément, un résumé des 40 minutes de cet album. *Wonder* s'équilibre ainsi, changeant la direction des titres avant qu'ils ne deviennent redondants, allant à l'essentiel tout en étant exigeant, renouant avec un certain passé (insistant ici et là sur *Terraformer*, épousant ailleurs les dissonances de *Bastardizer*) tout en se tournant vers du neuf (plus d'aération, un album moins « thématique » qu'à l'accoutumée donc plus varié, ces fameuses guitares…). Et en substance, Knut reste ce groupe capable de passer du coq à l'âne sans nous faire sourciller, ce groupe qui maîtrise l'art de la structuration comme peu. Il est depuis toujours l'alchimie parfaite entre des racines metal, noise, hardcore ou sludge, un mammouth danseuse étoile. Ce groupe continue d'impressionner, différemment à chaque album, toujours avec la même intensité. Knut joue du Knut, et boxe seul dans sa catégorie.
A. LAFFILLÉ 9/10
www.myspace.com/unknut

HIGH PLACES
Vs Mankind
(Thrill Jockey/PIAS)

BIDOUILLAGES POP INVENTIFS

Sur son premier album éponyme, le duo High Places nous conviait à un drôle de voyage au cœur d'une pop déglinguée, polyrythmique et morcelée, entre tropicalisme et groove psychédélique, le tout emmené par la douce voix de sa chanteuse Mary Pearson. Depuis leur premier disque, Mary et Rob Barber ont gagné en efficacité, du moins ont-ils décidé de focaliser leurs chansons sur davantage de mélodie, sans pour autant perdre ce côté imprévisible qui faisait le charme de leurs débuts. Avec un titre comme « On Giving Up », High Places démontre ses affections pour les beats dansants, et le groove obsessif : en 3'30" il parvient à pondre la pop-song qui dans un sens faisait défaut à son premier album. Mais alors qu'on aurait pu craindre de le voir succomber au même syndrome qui a touché ses consœurs de Telepathe, sacrifiant son originalité au profit d'effets de manche lui garantissant une reconnaissance rapide sur la scène indé, High Places parvient à maintenir ses envies d'altérité, sa part d'ombre en quelque sorte : ainsi avec l'enchainement « She's A Wild Horse » et « The Channon », on voit que le groupe ne cherche aucunement la facilité, avec d'abord une chanson aux parties vocales exigeantes et à la structure originale, qui débouche ensuite sur un instrumental électronique et atmosphérique. « Constant Winter » conserve par exemple ces motifs rythmiques parfois agressifs qui faisaient le charme des compos du premier album, mais les agrémente d'une guitare claire tendance afro (dans un métissage qui rappelle Foals), tout en ramenant le chant vers l'avant. Si parfois le duo paraît faire du sur place, du moins avance avec moins de pertinence (les bidouillages d'« On a Hill in a Bed… »), il parvient néanmoins à conserver l'attention de l'auditeur jusqu'au bout de son disque, grâce à sa capacité à créer la surprise, à se rendre insaisissable : comme avec l'instrumental « Drift Slayer » qui semble sorti d'une autre dimension, onirique à souhait. Avec *Vs Mankind,* High Places enrichit la formule qu'il tentait de mettre en place sur ses premiers enregistrements, gagne en maturité et s'invente un avenir prometteur. Dans sa manière de gérer les mélodies, de s'amuser avec les percussions et les effets, la paire de Brooklyn aura vite fait de rappeler Animal Collective : après un tel disque, reste à voir si elle gère la suite avec le même talent que la troupe du Maryland.
A. LEMOINE 7,5/10
www.myspace.com/hellohighplaces

OZZY OSBOURNE
Scream
(Epic/Sony)

HARD ROCK PRÉVISIBLE

Ozzy, au fil de récentes entrevues, dit qu'il se considère moins comme un bon chanteur que comme quelqu'un ayant un grain de voix (c'est évidemment la vérité) et qui a eu la chance de rencontrer les bonnes personnes au bon moment. Il semble être redescendu de ses mondes artificiels, et assez fort pour le coup. Pas totalement foutu, donc. Son nouvel album solo, *Scream*, a été produit par Osbourne lui-même, secondé par Kevin Churko, lequel a eu les premières idées et a assuré le stade « demo ». Ce onzième chapitre s'est ensuite bâti, c'est à noter, en compagnie d'un groupe refondu. Pour aider le Maître des Ténèbres, sont venus s'accrocher aux branches d'un passé à la gloire aléatoire un certain Gus G (ex-Nightrage, Arch Enemy / membre de Firewind), et une section rythmique composée de Tommy Clufetos (batterie) et Blasko (basse). Dans la presse, ça s'est répandu en éloges. On a pu lire que c'était là, par exemple, « le meilleur album depuis *No More Tears* ». Mouais. Bon, il y a bien quelques titres qui valent leur pesant de riffs : le refrain de « Let It Die », tiens. Mignon. Là au moins, c'est clair, on reste dans quelque chose qu'on aime bien chez Ozzy « solo » : ces rythmiques rock et grosses ; vues et revues mille fois certes, mais qui touchent la cible. Ça n'en reste pas moins, bon, hum, *ultra* produit… et on ne vous parle pas du traitement de la voix : lourd de chez lourd, sans doute parce qu'elle le vaut bien. Est-ce grave ? Non, pas trop. Ça n'en souffre en tout cas pas, ou pas plus qu'à l'époque d'*Ozzmosis*. Alors, même si on regrette un peu les guitares de l'historique Zakk Wylde, dont la présence a marqué le parcours solo de l'ex- (et futur ?) Black Sabbath, le disque s'en tire assez bien sur ce plan-là. Gus G fait son truc, tout en ne s'éloignant jamais très loin des canevas du passé récent. Il assure, et les autres musiciens aussi. Obligé. Ozzy a toujours eu « de la chance », on confirme. Ça tient donc la route sur les titres les plus hard rock (« Crucify », « Fearless », « I Want It More »). Mais voilà, il y a bien un ou deux trucs qui chiffonnent encore, un peu toujours les mêmes d'ailleurs. D'abord, Ozzy, on aimerait bien que tes mélodies soient, un jour enfin, un peu moins systématiquement *bateau* (« Let Me Hear You Scream », la fête au village)… bien que, pour être honnête, ça ne soit pas ce qui nous racle le plus le fond de la glotte. On s'habitue à tout, *a priori*. Non, le vrai truc est ailleurs. Alors voilà, Ozzy, surtout : par *pitié*, S'IL TE PLAIT, *arrête-nous ces ballades de m*rde*. Elles nous font ch**r, tes ballades. On n'a rien contre, sur le principe, mais les tiennes, elles sentent vraiment le sirop ; et le sirop, si on est triste ou malade, on en prendra, et du « qui guérit », pas qui nous fout le bide en vrac. Alors aux oubliettes ces mièvreries obligatoires genre « Life Won't Wait », « I Love You All » ou, petit pompon, « Time ». Arrête ça et pense à « l'époque de gloire », laisse ce genre de beautés à Jon Bon Guimauve & co, qui savent faire ça et bien, bien mieux que toi, pour notre plus grand malheur évidemment. Au final, *Scream* est un disque inégal : assez costaud parfois, ailleurs fort superflu. Où l'on en retire que la solidité de nouveaux musiciens, ça donne certainement de l'assise mais pas forcément, *o my loooord*, un super nouveau disque. Et alors ? Rien. Rien ne bouge. C'est vrai, quoi : les « incontournables », ça fait belle lurette qu'Ozzy évite soigneusement de nous en pondre un, alors... On s'habitue à tout, non ? Presque, oui. Presque.
E. HENNEQUIN 5/10
www.ozzy.com

WITCHSORROW
S/T
(Rise Above/La Baleine)

DOOOM OPTION GILETTE

L'avantage des groupes tels que Witchsorrow, c'est qu'ils facilitent un peu la vie de tout le monde. Du chroniqueur du dimanche que je suis, au fan de musiques metalliques que vous êtes (si, vous là au fond). Un inventaire même rapide des forces en présence devrait suffire : ils sont anglais, ils ont adopté la formule du power-trio, ils sont signés chez Rise Above (le label de Lee Dorrian de Cathedral), ils ont piqué à Gustave Doré (qui n'en est plus à ça près il faut dire) quelques-unes de ses illustrations réalisées pour *La Divine Comédie* de Dante, ils écrivent une fois sur deux des paroles sur les chasses aux sorcières du XVIIe siècle, etc. Ah oui, et puis leur chanteur/guitariste s'appelle (ahem) Necroskull et leur groupe préféré n'est autre qu'Electric Wizard. Je continue pour les trois retardés qui n'ont pas compris ou ça suffit ?! Alors oui, même s'il est aujourd'hui un peu facile de s'engouffrer dans le tunnel du doom avec une torche à la main après que Reverend Bizarre a fait tout le (sale) boulot en creusant pendant des années avec un cure-dent, Witchsorrow le font la tête haute et avec leurs vestes à patches tout juste sorties du pressing. Voilà donc des gars (enfin deux, plus, ô joie, une bassiste) qui assument pleinement, voire revendiquent, leur affiliation à une forme de doom on ne peut plus orthodoxe où, contrairement à ce que vous ont dit toutes ces dames, messieurs : oui seule la taille compte (celles des riffs, s'entend) et où des morceaux de neuf minutes s'appuyant sur quatre plans primitifs et un chant qui ferait passer Matt Pike pour un castrat de formation restent la norme. Du doom de brontosaure en somme, fait par des fans (poilus) pour des fans (aussi poilus).
O. Z. BADIN 7/10
www.myspace.com/witchsorrowdoom

LITTLE GREEN FAIRY
Stuck Out Of Time
(NOVA EXPRESS)

ROCK

Une rafale de fuzz (Eric), une coulée de wah-wah (Rauky), une avalanche de cymbales qui auraient dû rejoindre la fonderie il y a déjà dix ans (Clarisse), et une bouteille d'absinthe (La Fée Verte) descendue cul sec. Normalement, après ça, plus personne ne devrait tenir debout. Il arrive à point nommé ce troisième album de Little Green Fairy. Je ne sais pas exactement dans quelle période nos trois Sétois sont restés coincés, mais ils sont tellement à contre-courant de ce qui se fait actuellement que c'est un véritable bol d'air frais qu'on prend en pleine poire. Entre deux giclées de feedback. À une époque où les groupes font tout pour paraître plus gros que ce qu'ils sont en réalité et où les sessions d'enregistrement se résument à une performance informatique et trois coups de cut & paste, Little Green Fairy a fait ça à l'ancienne, chez le Kaiser (alias Lucas Trouble, alias l'ancien organiste des malheureusement un peu trop souvent oubliés Vietnam Veterans), avec les amplis à lampes qui fument et les aiguilles des VUmètres qui ont la stricte interdiction de sortir du rouge. Tout ce qui est rock et qui racle est bon à prendre dans une compo de Little Green Fairy, du psychédélisme endurci des Screaming Trees au punk sulfureux des Stooges et à tous leurs dignes descendants australiens : Radio Birdman, New Christs, Celibate Rifles, Screaming Tribesmen et les Saints*. Pour ceux qui connaissent Rauky et se souviennent de ses groupes précédents, Tabasko et Sonic Assassin, ce ne sera pas une énorme surprise que de retrouver ces influences provenant de l'autre hémisphère. Pourtant c'est vers d'autres groupes australoïdes que j'ai bien l'impression qu'ils se sont désormais tournés. Parce qu'il y a définitivement une dose de pop qui s'est glissée dans la tambouille et que le chant de Rauky n'hésite plus à être authentiquement mélodique, les morceaux les plus ramonesques d'Eastern Dark semblent également avoir eu leur mot à dire. Plus étrangement, j'ai aussi eu le temps de penser à d'autres wallabies qui mettent la trique, les Hard-Ons, comme sur ce « Love Is Gone », certainement la chanson de cet album qui en premier va se loger dans un endroit du cerveau où l'on ne pourra plus jamais l'en dénicher. Impossible de résister non plus aux chœurs de Clarisse et d'Éric sur les autres perles que sont « Dope City Girl » et « We Don't Need ». Autre titre complètement imparable, le « I Remember » final sur lequel Lucas Trouble a fait baver son orgue, avec comme petite surprise la participation vocale de Mark Embatta (lui aussi des Vietnam Veterans) pour quelques dégoulinures acides qui vont direct sous la langue. Attention de ne pas rester Stuck Out Of Time.
* J'ai dit les Saints ? Drôle de hasard : une reprise mordante de « This Perfect Day » déboule en piste 9 et c'est à l'intégralité d'*Eternally Yours* qu'on aimerait que ces trois bouffeurs de tielles s'attaquent un jour, car ça ne fait aucun doute, they know their product.
BIL 8/10
www.myspace.com/littlegreenfairyband

UNKIND
Yhteiskunnan Pikkuvikoja (LP+CD)
(Alerta Antifascista/Rinderherz Records)

PUNK / CRUST FINLANDAIS

Finlande pour le pays d'origine et Alterta Antifascista pour le label : on pourrait croire qu'Unkind est le nouveau porte-étendard des punks (crust, hardcore) finlandais. Encore mieux, parmi les membres fondateurs du groupe, on retrouve un certain Perttu (parti depuis), batteur d'une légende punk du pays, Riistetyt. Fausse route. Parmi les groupes récents du genre, Kieltolaki (j'en profite pour vous conseiller leur dernier LP, *Massahypnoosi*, manifeste de haine envers tout ce qui mérite d'être renversé) reste probablement intouchable. Mais, Unkind, sur ce quatrième album, est nettement plus cosmopolite. *Yhteiskunnan Pikkuvikoja* lorgne vers le crust scandinave, façon moins sale et plus aérée, mais tout aussi sombre, tout en incluant divers autres éléments, parfois un peu de metal et surtout des interludes acoustiques. Unkind maîtrise totalement ses parties furieuses, rappelant par instants l'appel à l'émeute que peut être Skitsystem, « crustcore » imparable. En face, les parties instrumentales (folkloriques parfois) créent un étrange contraste, faisant se rencontrer l'urgence urbaine et la paix sylvestre. Hormis le souci de faire différent (c'est déjà pas mal), on saisit mal le but de la manœuvre : ces deux ambiances sont antinomiques, ou au mieux difficilement conciliables. Finalement, d'un malin coup de zapping magique, on se contente des deux tiers rageurs du disque, pour le coup vraiment réussis.
A. LAFFILLÉ 7/10
www.myspace.com/unkindhardcore

DEVO
Something For Everybody
(Warner Bros)

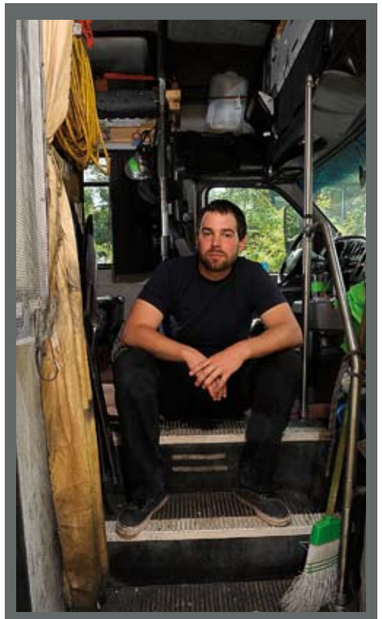
FILE UNDER: FERME LES YEUX, OUVRE LA BOUCHE, JEUNE DÉVOTE.

Chers Spuds, Inutile de nous voiler la face sous nos nouveaux Energy Domes désormais comestibles, car composés d'un Jell-o au bleu aphrodisiaque. La meilleure des mauvaises fois ne suffirait pas à nous convaincre du contraire : ce nouveau Devo est une fiente démesurée. La production hollywoodienne est insoutenable, les beats discoïdaux feraient tout juste chalouper ceux qui ont un chromosome de trop, celui qui les fait bouger, les mélodies sont d'une mièvrerie illimitée, et si l'on y repense, il ne pouvait décidément pas en être autrement. Vingt ans que l'on attend docilement de se faire éclabousser par cette bouse gélatineuse aux arrangements synthétiques d'une balourdise étourdissante ? L'album précédent, *Smooth Noodle Maps* (1990), disque que tout le monde a eu tôt fait d'oublier, était déjà un désastre total. Quant aux années 80 pour Devo ? Une vertigineuse dégringolade : c'était donc ça, la théorie de la dé-évolution ? S'enfoncer chaque fois un cran plus bas, de disque en disque ? Cette fois-ci, le fond est touché. En 1977, au public new-yorkais du Max's Kansas City, David Bowie, exceptionnellement lucide, présentait Devo comme le groupe du futur. Ce qu'on n'imaginait pas, c'est que le futur allait durer si longtemps. En 35 ans ou presque, Devo vient de réussir l'exploit de passer de 15 ans d'avance sur son temps à 20 ans de retard, et à un âge où les quatre akroniens (les éternelles deux paires de frères ; le batteur – ici le mercenaire Josh Freese – n'est qu'un embout interchangeable) devraient se contenter de se consacrer à une retraite dorée et bien méritée, ils nous gratifient d'une… attends encore un peu… tu pourrais me la repasser une fois de plus cette infâme merde ? C'est bien ce que je craignais. Ce morceau d'introduction (« Fresh ») est « si frais » qu'il est inutile d'y résister, « si frais » qu'il me donnerait presque envie de pleur-er-er-er-er-er. « Si frais » qu'il me fait soudain voir les choses d'une tout autre manière : il me rajoute ce chromosome excédentaire mais nécessaire à l'appréciation de Devo. Il y a quelque chose dans l'air qui me donne envie d'y retourner et encore d'y retourner, à ce disque minable, car maintenant je me souviens de cet attribut bien particulier à Devo : même quand ce groupe est ridiculement mauvais, il reste incroyablement génial, hautement inventif et subversif – politiquement comme sexuellement – et *Something For Everybody* n'échappe pas à cette règle essentielle. Ils font ce qu'ils font, et jamais décrépitude n'avait été aussi bien assumée. Par manque de place, je ne vous offrirai qu'un seul exemple parmi les milliers qui pourraient illustrer mon propos : le final de « No Place Like Home », chanson prophétique/pathétique qui parle de fin du monde sur une mélopée rondo-venezianesque, pire épisode, malgré la rude concurrence, de cet album minable, est une reprise instrumentale de celui de « Social Fools », petite bombe datant de 1976 qui n'a malheureusement jamais trouvé sa place sur un album et qui se terminait par ces mots : *That's all for now, that's all we know, this is the end*.
GÉNÉRAL BIL 7/10
www.clubdevo.com

THE BLOOD OF HEROES
S/T
(Ohm Resistance)

DUB METAL/BREAKCORE SHOEGAZE

Deux coups de maître coup sur coup pour Ohm Resistance avec les sorties simultanées du dernier Scorn et de cet excellent *Blood Of Heroes*. Les héros en question, prêts à verser leur sang pour le sacrifice ultime, se sont regroupés sous la houlette de Bill Laswell et du DJ drum'n'bass Submerged et ne sont autres que Justin Broadrick, Dr. Israel et End.user (producteur breakcore), rencontrés par les batteurs Balazs Pandi (collaborateur de Merzbow ou Otto Von Schirach) et KJ Sawka, connu sous le nom de The Human Jungle Drum Machine, ainsi que Gregor Filip, arrangeurs de musiques de film, aux bidouilles electro et à la seconde guitare. À supergroupe, rarement un super album, même si l'aimant Laswell est un vieil habitué du genre. Et là, c'est l'une des fameuses exceptions qui confirment la règle. Cet album tourne et retourne sur ma platine aussi souvent que le soleil se lève et c'est un bonheur renouvelé à chaque révolution. Analyse sanguine, top départ. « Blinded » ouvre les hostilités, tête en avant, boosté par une batterie sur programme breakcore et une guitare metal plombée qui renoue les liens entre Jesu et Godflesh (excellente nouvelle) et le Doc qui y va de son flow ragga hip-hop. Après cette entrée en matière déconcertante de prime abord, « Chains » libère la tension en se métamorphosant en remix electro de Jesu avec ses boucles lumineuses, sa rythmique tribale, la chape de plomb grondante de la basse et surtout cette superbe mélodie cold wave aérienne qui me replonge irrémédiablement dans « Somebody » de Depeche Mode. Addiction dès la première prise. Suit la culbute de « Salute To The Jugger » (autre titre du même film) entre drum'n'bass pesante, breakcore croustillant et ragga metal. Et alors que l'on croyait la vitesse de croisière atteinte, déboule l'ahurissant « Breakaway » et sa jungle metal transcendantale. Les différentes facettes de la mosaïque trouvent idéalement leur place dans un ensemble dynamique homogène et implacable. « Transcendent » retrouve le chemin de Jesu, mélodie planante, nappes lourdes, corps céleste de la guitare, beats electro et groove syncopé avant de passer le relais à Laswell sur le cosmique « Repositioned », entre drum'n'bass ambient et electro dub avec les trainées effilochées de guitares cirrus et une voix mixée comme celle d'Armstrong posant le pied sur la lune. Laswell repasse le témoin à Broadrick pour un autre magnifique morceau down tempo à l'auréole blafarde (Robert Smith en featuring ne nous aurait même pas surpris), riff raclure, basse d'enclume et perturbations jungle. Surgit « Wounds Against Wounds » avec son armure de metal, ses percus tribales, son breakcore nerveux et sa jungle en cascade. Monstrueux. J'ose à peine imaginer ce que pourrait donner ce genre de morceau sur scène. (Les espoirs sont permis puisqu'ils devaient jouer, sans Laswell, au Glade festival mi-juillet, mais le fest a été annulé). Le très dub « Descent Destroy » ressemble beaucoup à du Godflesh (in dub) ou du vieux Techno Animal voire à Dälek avec son riff granitique et ses feedback perçants. C'est Laswell qui reprend les commandes pour conduire le dub'n'bass de « Bound » vers la jungle endiablée après une intro au son d'une guitare japonaise qui va transmuter et se durcir ostensiblement sous les caresses d'un muezzin turgescent en pleine extase mystique. Final de voix fantomatiques, l'écho du Doctor sur un lit de percus nyabinghi. Croyez-moi, enfournez cette galette dans la fournaise de votre mange-disque, mettez le son dans le rouge, vos voisins vous en remercieront au centuple. J'en ai fait la belle expérience. Depuis on s'aime à la folie.
T. SKIDZ 9/10
www.myspace.com/realbloodofheroes



MOSE GIGANTICUS
Gift Horse
(Relapse/PIAS)

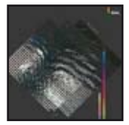
SYNTH-MASTODOMETAL

Longtemps, les synthétiseurs n'ont guère été tolérés dans la communauté metal. Pour être des vrais de vrais, des purs, des méchants à 100 %, il fallait à tout prix bannir l'instrument de son langage musical ou bien le cacher. C'était l'époque des stickers « no keyboard on this album », l'époque où les claviéristes jouaient depuis les backstages. Heureusement, elle semble loin. On ne sait pas si étant gamin Matt Garfield, l'homme derrière Mose Giganticus, a été traumatisé par « The Final Countdown » ou « Jump », mais son metal rayonne de mille mélodies sorties droit d'un Roland AX-7 keytar modifié. Si l'artwork de *Gift Horse* évoque Mastodon, la musique de Mose Giganticus aussi : un metal velu, dynamique et épique dans lequel le synthé se fond sans dépareiller. Enfin là aussi, tout dépend de son degré d'endurance face à ce genre de sonorités, la nôtre est absolument totale, et même plus : de Deep Purple à Genghis Tron en passant par Faith No More, on adore. Soi-disant le disque le plus heavy de cet ex-one-man band (on ne connait pas les précédents, décrits comme plus électroniques et moins heavy), *Gift Horse* se révèle extrêmement efficace, riche de mélodies entêtantes et de compositions hautes en couleurs. Ah, aussi : le multi-instrumentiste épate : bon chanteur dans un registre musclé et bon batteur. On est donc loin du groupe gimmick, encore plus du groupe guignol. Synthétiseur et vocoder (oui, oui, souvent sur la deuxième piste de voix) troubleront certainement les plus étroits d'esprit, mais intrigueront les autres qui bien vite tomberont sous le charme. Mais pourquoi seulement sept titres et à peine 30 minutes ?

O. DRAGO 8,5/10
www.myspace.com/mosegiganticus

ONEOHTRIX POINT NEVER
Returnal
(Ed. Mego/La Baleine)

REVIVAL SYNTHE VINTAGE



Après nous avoir ravis avec le dernier Emeralds (*cf. Noise#16*), Mego remet le couvert avec Oneohtrix Point Never, dont le *Returnal* revisite les mêmes sphères « cosmiques » que le trio de l'Ohio. Derrière cet obscur alias se cache Daniel Lopatin, un Américain adepte du synthétiseur vintage déjà aperçu au sein du duo Infinity Window ou bien aux côtés de Marc McGuire (le guitariste d'Emeralds) chez Skyramps, dont le *Days of Thunder* évoluait dans un registre electro nostalgique parsemé de références à Ash Ra Tempel ou Popol Vuh. C'est la parution de *Rifts* qui lui aura définitivement permis de toucher un plus large public, bénéficiant des louanges de la presse spécialisée et du bouche à oreille de la blogosphère. Si cette double compilation donnait un aperçu très large de son univers, quitte à submerger l'auditeur, elle semblait parfois se disperser et souffrir d'un certain manque d'homogénéité. Plus ramassé, *Returnal* présente un artiste en pleine possession de ses moyens bien loin de se reposer sur ses lauriers. Au contraire, OPN aime se mettre en danger, suggérant de nouvelles pistes musicales pleines d'espoir. Ainsi si les lignes de synthé arpégiées, marque de fabrique de ses précédentes productions, demeurent bien présentes, Lopatin prend ici soin de les nuancer en les noyant dans les nappes ambient (« Stress Waves »), ou les force à se répéter ad nauseam (« Where Does Time Go »). Mais c'est avant tout dans ses trouvailles que *Returnal* se démarque : dès son entame, « Nil Admirari » embarque l'auditeur dans un flot bouillonnant de saturations, de voix parasitées, de bourdonnements bruitistes (très en phase avec le catalogue Mego), qui soulignent une approche musicale bien moins frontale qu'auparavant. Plus loin, mêlé à l'ambient lumineuse des claviers, le résultat rappelle parfois Tim Hecker ou Christian Fennesz. OPN surprend encore sur « Returnal » ou « Preyouandi », en intégrant des voix, qui sans être sous-mixées, sont soumises à un tel traitement qu'elles se fondent parfaitement à l'ensemble (on pense aux chansons de Fever Ray dans la manière de bidouiller l'humain pour le rapprocher des machines). Sur le second morceau, Lopatin prend même l'initiative d'inclure des éléments rythmiques qui colorent sa musique d'étranges teintes tribales. Avec *Returnal*, Oneohtrix Point Never confirme le potentiel entrevu sur *Rifts* et ouvre un large horizon de possibilités qui laissent espérer le meilleur pour l'avenir.

A. LEMOINE 8/10
www.pointnever.com

MÖRSER
1st Class Suicide
(Bastardized)

PANZERCORE METAL

Un court album tous les quatre ans et un concert tous les six mois, le fleuron du hardcore metal estampillé Bremen sound avance aussi lentement que ses morceaux sont rapides. Ce qui ne l'empêche pas d'évoluer artistiquement, à peu près au même rythme. Le combo furieux aux deux basses et aux quatre chanteurs a laissé la place à une formation plus classique dans la forme, l'un des bassistes passant à la guitare. D'un point de vue musical, la différence est à peine perceptible car *1st Class Suicide* s'inscrit dans la continuité d'un *Pure Scum* débarrassé de ses quelques errances et longueurs, pour revenir au format simple et direct qui a fait la réussite de *10 000 Bad Guys Dead*. Parce qu'ils ont été programmés comme ça, les Allemands balancent du riff expéditif en rafale (« Miserable Failure ») et récitent tout leur petit Bolt Thrower illustré comme si leur vie en dépendait, appuyés par la vélocité de leur batteur à la frappe toujours aussi nerveuse. Panzer-metal qui ne s'embarrasse d'aucun détail, le style Mörser garde tout de même une simplicité hardcore/screamo dans son attaque qui le démarque légèrement de ses concurrents. La présence de trois chanteurs (dont la nouvelle recrue débauchée chez les doppelgängers Keitzer) ne fait qu'accentuer cette sensation de machine folle et meurtrière qui découpe tout sur son passage, à l'image des sangliers qui gambadent sur la pochette, cette fois d'une laideur à la hauteur de celle de leur logo. Bien sûr, ça fait longtemps qu'on connaît la blague et elle ne nous fait plus forcément autant marrer que la première fois, mais peu importe. Un nouvel album de Mörser, ça donne toujours autant envie d'envahir la Pologne, point final.

BHAINE 7,5/10
www.myspace.de/moerser1995

SLEEPY SUN
Fever
(ATP Recordings/La Baleine)

ROCK PSYCHÉDÉLIQUE & ACOUSTIQUE

Ah, San Francisco… Son Golden Gate Bridge, son île-prison d'Alcatraz, ses hippies, ses poètes beatniks, ses rues plongeantes, sa baie et ses célèbres « cable cars ». Une ville carte postale, loin, très loin de l'agitation effrénée de Los Angeles. Mais San Francisco ne se résume pas seulement à ces images d'Épinal, c'est aussi et surtout le berceau du psychédélisme. À la fin des années 60, c'est face au Pacifique que le Jefferson Airplane, de l'ère Volunteers, le Big Brother and The Holding Company de Janis Joplin ou Crosby, Still & Nash ont fait leurs premiers pas. Pas étonnant donc que les Américains de Sleepy Sun empruntent les mêmes sentiers que leurs illustres aînés. Une histoire de vibrations sans doute… Mais alors que beaucoup de combos s'accrochent sans convaincre aux racines du psychédélisme, le sextuor de San Francisco, à l'instar des Canadiens de Black Mountain, signe avec *Fever* un deuxième album unique, intense et personnel qui nous renvoie presque 50 ans en arrière. En fermant les yeux on s'imagine en train de déambuler au milieu d'une foule éparse et bariolée au cœur du mythique Fillmore. Eh oui, Sleepy Sun a le don de faire voyager ! En alternant les titres électriques et les morceaux acoustiques, les Américains, proches de leurs compatriotes d'Alberta Cross, établissent un fragile équilibre qui prend toute sa mesure au fil des neuf compositions de *Fever*. En jouant aussi sur la dualité des voix, féminine et masculine, le groupe élargit considérablement ses perspectives. Fort logiquement, des titres comme « Rigamarroo », « Ooh Boy » ou « Sandstorm Woman » entretiennent un mysticisme captivant et envoûtant. Mais n'allez pas croire que les Ricains ne savent pas, de temps à autre, remonter leurs manches pour envoyer du lourd. Steven Stills, Neil Young, en mode électrique, ou Led Zeppelin ne sont alors pas loin et dieu que c'est bon ! Ça vibre, ça frotte, on regretterait presque de s'être coupé les cheveux il y a dix ans. Reste plus alors qu'à se rouler un gros pétard pour accompagner Sleepy Sun dans sa traversée du désert.

A. CADOT 8,5/10
www.myspace.com/sleepysun

COLISEUM
House With A Curse
(Temporary Residence/Differ-ant)

POST-COLISEUM

Que peut-il bien se passer dans la tête (enfin les têtes) d'un groupe pour qu'il change radicalement de style d'un album à l'autre ? Passer d'un hardcore un brin crusty chez Relapse à une déclinaison post-hardcore musclé façon Quicksand/Fugazi pour routiers du Midwest chez Temporary Residence, c'est le genre de grand écart dans lequel on risque de laisser ses bijoux de famille. Bien sûr, le changement de batteur ne doit pas être étranger à l'affaire, mais il n'explique pas tout. Usée par des tournées pénibles et peut-être par un environnement qui ne leur correspond plus vraiment, la rage des Coliseum a dû évoluer en mélancolie tenace et aboutir à cette envie d'ailleurs. Et passé l'instant « on m'a pas mis le bon disque dans la pochette ou bien ? », cet ailleurs pluvieux ne manque pas de charme. Suintant le spleen, *House With A Curse* déstabilise autant qu'il ennuie et séduit, alternativement. Il déstabilise, car les quelques titres les plus proches du Coliseum d'avant font désormais un peu tache (« Punk/Money », « Everything To Everyone »). Il ennuie lorsque le groupe ne peut pas s'empêcher d'en faire des caisses niveau pathos à coups de violons pleurnicheurs (« Man Was Never Meant To Fly ») ou de céder à la tentation du refrain trop facile (« Statuary »). Mais il séduit aussi sur une poignée de chansons devant beaucoup à Fugazi et ses cousins de l'époque (« Lost In Groningen ») ou à ses plus jeunes frères tel Quicksand (« Perimeter Man »). Dans tous les cas, cette nouvelle orientation musicale ne mène à rien de totalement abouti, les incursions mélodiques ne se mariant pas harmonieusement aux anciens réflexes de bûcheron encore perceptibles, surtout au niveau du chant. Avec ce qui est certainement à considérer comme un album de transition, Coliseum prouve néanmoins qu'il en a sous la semelle d'un point de vue créatif et il faudra attendre le prochain LP pour savoir si ce n'est là qu'une parenthèse étrange ou le point de départ d'un nouveau cycle.

BHAINE 6/10
www.myspace.com/coliseum

SCOTT MORGAN
Scott Morgan
(Alive/Differ-ant)

DETROIT ROCK CITY

Lorsqu'on fait du rock n'roll depuis 1962, qu'on a joué pendant un temps dans les Rationals aux côtés d'un certain Jim Osterberg (pas encore connu sous le nom d'Iggy Pop), lorsqu'on a refusé la place de nouveau chanteur de Blood, Sweat & Tears et qu'on a – au milieu des 70s – incarné le Rock dans ce qu'il a de plus sauvage avec Sonic's Rendezvous Band, on ne survit pas jusqu'en 2010 pour donner dans le hip-hop bling bling. Avec son premier véritable album solo, Scott Morgan a choisi l'option Alive Energy, label de racailles aux cheveux poivre et sel et d'adeptes forcenés de l'analogue (Black Diamond Heavies, Radio Moscow, etc.). Et même si le vieux Morgan peut remercier Nicke Andersson (Hellacopters) de l'avoir remis sur le devant de la scène avec The Hydromatics et The Solution, il prouve, avec ce premier voyage en solitaire, qu'il n'a désormais besoin de personne. En onze titres, le disque résume toute l'histoire musicale de Détroit, sa ville natale. Évoluant dans son élément naturel grâce à une production chaude et roots à la façon d'un emballage de Chess Records circa 1960, Morgan y tacle reprises et morceaux originaux, entre soul music à la Otis Redding (« Since I Lost My Baby ») et rock vaudou (« Lucy May »), en passant par le blues nourri à l'alcool de pommes de terre et au mauvais tabac (« Do I Move You »). Du travail d'orfèvre au feeling incomparable qui balaye d'un revers de manche 25 ans de protools et de bouffonneries MTVisantes. Rock n'roll will never die baby!

O. Z. BADIN 8/10
www.scottmorganmusic.com

ENDUSER
1/3
(Ad Noiseam/Differ-ant)

DRUM AND BASS / BREAK

On en viendrait presque à s'inquiéter quand Enduser nous fait patienter plus de six mois avant de donner de ses nouvelles tant sa productivité est grande… (une douzaine d'albums depuis 2002, une dizaine d'EP…) C'est donc après une petite pause d'une année consacrée au live, que le Flamand revient sur Ad Noiseam avec *1/3*, un EP 4 titres. Et force est de constater que Lynn Standafer n'a pas perdu la main quand il s'agit d'allier mélodies entêtantes, breaks et samples toujours malicieusement callés (jusqu'à oser placer Tasmin Archer et son « Sleeping Satellite » sur « 2/3 », énorme titre aussi grandiloquent qu'efficace dans son déchaînement sonique.) De fait, aucune révolution à signaler ici : les compositions restent dans la lignée directe de ce à quoi Enduser nous a toujours habitués, soit une savante mixture de nappes synthétiques toutes en montées et d'ouvertures de filtres nerveuses nous emportant vers un dénouement consistant : une avalanche jouissive de rythmiques syncopées. Une recette certes éprouvée, une formule dont Enduser use et abuse depuis toujours et qui pourtant ne lasse pas tant l'équilibre entre les différentes influences – aussi variées que Swans, Young Gods, Godflesh, Skinny Puppy ou Peter Gabriel – reste juste et pertinent. Signalons un remix, honnête bien qu'assez classique et très dubstep exécuté par Cardopusher, ainsi qu'un artwork des plus réussis signé Byroglyphics (prenant toute son ampleur dans l'édition vinyle), qui ne manqueront pas de parfaire ce « comeback » décidément réussi.

T. PAPAY 7/10
www.myspace.com/enduser

ACTION DEAD MOUSE
Revenge Of Doormats And Coasters
(Greed Recordings)

MATH-ROCK/POST-ROCK MÉLODIQUE ORCHESTRÉ

Qu'on aime ou pas le math-rock, genre parfois qualifié de cérébral, difficile de ne pas s'extasier devant l'abondance d'idées, de riffs, de motifs et d'ambiances que propose le quatuor italien Action Dead Mouse. C'est bien simple, ça tire dans tous les sens ! C'est sûr, les Transalpins ont la détente facile, à l'image du tube de ce deuxième album « Dancing Paper Solo » riche en nuances et transitions parfois hallucinantes, mais toujours maîtrisées. Et que dire du colossal « Incredibilecrazyranetotale » et ses onze minutes de digressions instrumentales. Impossible aussi de ne pas scotcher sur « 2nd World Warhol », très proche des Australiens de So So Modern mais parfaitement représentatif de l'univers d'Action Dead Mouse. Car les Italiens évoluent loin des sentiers battus. Pour enrichir leurs titres, ils n'hésitent d'ailleurs pas à mélanger le traditionnel guitare-basse-batterie (et parfois un peu de chant) à des violons, trompettes et autres instruments à vent. Utilisés comme des nappes synthétiques ou des séquences hypnotiques (« Doormats And Coasters » ou « Room 121 »), ils ajoutent une dimension folklorique, presque ethnique. Ne manque finalement plus que le trublion Emir Kusturica est le tableau serait complet ! Les gars de Bologne sont doués et créatifs, c'est évident, mais à trop vouloir charger la bourrique il arrive parfois qu'elle cale en pleine ascension. Et il faut bien admettre que *Revenge Of Doormats And Coasters*, aussi dense qu'intense, est par moment difficile à suivre dans sa globalité. On tend l'oreille, tentant de saisir les moindres subtilités, on revient en arrière, on avance et finalement on a tôt fait de perdre le fil. Action Dead Mouse reste néanmoins plus abordable que leurs illustres aînés The Redneck Manifesto, Hella, Battles, l'aspect électronique en moins, ou Don Caballero, mais les Transalpins cultivent la même passion mathématique de l'arrangement.

A. CADOT 7/10
www.myspace.com/actiondeadmouse

ACID MOTHERS TEMPLE & THE MELTING PARAISO U.F.O
In 0 to ∞
(Important)

PSYCHÉ SOUS INFLUENCE DRONE PARFUM WASABI

Discographie ardue à suivre, du moins avec « *aciduité* », que celle de Kawabata Makoto et consorts : entre les changements de nom de son Acid Mothers Temple et ses multiples sorties, on ne sait plus trop où donner de la tête ! Groupe vénéré par certains, on peut tout de même en toute objectivité reconnaitre que parmi son impressionnante collection de références, il y a à boire et à manger ! Seule véritable constante des Nippons : un penchant affirmé pour le psychédélisme au sens large. Mais sur ce nouvel album *In 0 to ∞* (clin d'œil à peine déguisé à leurs potes de Gong), point de riffs délurés ni d'emballements rythmiques, AMT prend un chemin plus oblique qui rappelle son *In C* hommage à Terry Riley, paru à l'aube des années 2000. Il suffit d'écouter l'introduction de « In 0 » pour comprendre la démarche : pendant plus de 8 minutes hypnotiques, basse et oscillations électriques posent le décor sur un fond lancinant de synthé et de rythmes passés à l'envers. Et lorsque l'orchestre dans son ensemble rentre en piste, c'est avec beaucoup moins de folie qu'à l'accoutumée : les guitares sont reléguées au second plan, la rythmique est cantonnée à un rôle des plus « motorik » qui rappelle les grandes heures du krautrock. Sur le morceau suivant, « In A », elle n'existe plus, laissant le groupe expérimenter autour des hululements de Cotton Casino confirmant cette tendance drone incarnée cette fois par une basse saturée monolithique et un clavier monomaniaque. Il faudra en fait patienter jusqu'au final « In ∞ » pour retrouver la batterie sur une impro free-jazz qui lorgne du côté de Miles Davis (présence d'une trompette virevoltante et d'un orgue halluciné). Entre-temps les Acid Mothers Temple nous auront trimballés dans un bain à remous bruitiste mêlant ligne de basse répétitive, assauts électroniques noisy, et clochettes décalées, sur un « In Z » des plus obscurs et expérimentaux. Les Japonais se fendent ici d'un album on ne peut plus riche avec quatre pistes qui chacune approche les 20 minutes : l'écoute d'une seule traite peut parfois se révéler difficile, néanmoins *In 0 to ∞* constitue dans son ensemble un objet intrigant, capable de créer à tout moment la surprise (à l'image de cette interruption de quelques secondes au cœur du dernier titre, lorsque survient une espèce d'incantation sacrée, avant de repartir de plus belle), soulignant une nouvelle fois la richesse de la palette sonore du groupe.

A. LEMOINE 7,5/10
www.acidmothers.com

FEELING OF LOVE
OK Judge Revival
(Kill Shaman Records)

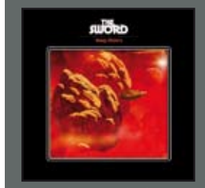
PSYCHÉ VINTAGE, COUNTRY PUNK & MACADAM BLUES

Les joyeuses Filles de l'Est remettent le couvert avec ce disque sorti ce printemps sur le label d'Oakland, Kill Shaman. Toujours aussi proto-punk régénéré et cow-blues dégénéré, la musique du trio messino-strasbourgeois enquille les tubes vintage d'une voix de hillbilly embourbonné qui mène à la transe sur des rythmes chers à Moe Tucker (secouée par une crise d'épilepsie sur les morceaux les plus endiablés). Ici on sait jouer de la guitare en fer blanc et on va te montrer comment changer les cordes par des fils de fer barbelés. On branche le blues punk dépenaillé sur secteur, tension 110v, et on atomise le synthé à pépé, martelé dans ta tête sur « Mechanical Lamb » (K. Dick, on t'aime). On sait encore faire des tubes comme d'autres les saucisses : avec un savoir-faire ancestral. J'ai pas assez de doigts pour tous les compter mais on citera « Night Cold Dance » (tout est dans le titre), « Goin' Back To the 90's », qui remonte bien plus loin, « (Am I) Fading Out », son gamelan et sa transe tropicold similaire à celle de leurs potes de The Dreams, la très belle prière de « God Willing » et leur excellente auto-cover de l'entêtant « Young Jesus ». Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Tel un Velvet de basse-cour ou un Spacemen 3 du blockhaus, le sentiment de l'amour progresse à l'hypnose, à l'usure, jusqu'au Suprême Pouvoir, au-delà de la paroi de nos crânes. Bonne continuation, la croix de Lorraine est avec vous.

T. SKIDZ 8,5/10
www.myspace.com/thefeelingoflove

THE SWORD
Warp Riders
(Kemado/PIAS)

HI-ENERGY HEAVY METAL



Tout roule pour le quatuor de Richmond, Virginie. En quatre ans, depuis son premier album *Age Of Winters*, The Sword est devenu la plus grosse vente de son label, a tourné en première partie de Metallica – qu'il compte désormais parmi ses plus grands fans –, a placé ses morceaux dans des jeux vidéos (divers *Guitar Hero*, *Mercenaries 2*), des films (*Jennifer's Body*), des séries télévisées (*American Dad!*) et dans les charts, tout en conservant sa crédibilité indé. Pourquoi eux, plutôt qu'un autre de ces groupes retro-metal à la Saviours, Skeletonwitch ou High On Fire ? Mystère, toujours est-il que leur metal fait preuve d'atouts certains pour séduire un public assez large. Chez The Sword, on aime en priorité les riffs énormes, on joue tout à l'énergie, on ne se frotte jamais aux extrêmes, on sait rester sobre sur le plan vestimentaire et on n'insiste pas du tout sur certains des particularismes de la musique du diable qui souvent rebutent : ici le chant ne s'envole jamais dans les aiguës et les solos ne servent pas qu'à lustrer l'ego des guitaristes. Du metal respectable en somme, du genre que l'on peut entendre aussi bien au Hellfest, qu'aux Eurockéennes ou au All Tomorrow's Parties. Avec ce troisième album, The Sword s'échappe des thématiques héroïc-fantasy des deux précédents, pour se diriger vers les étoiles, dans une galaxie très lointaine, comme l'illustre le magnifique artwork, qui à lui seul justifierait l'achat de *Warp Riders* même si son continu musical s'avérait des plus pitoyables. Ce qui est très loin d'être le cas, car sans révolutionner quoi que ce soit, les Américains offrent toujours à celui venu chercher ici sa ration XXL de stoner metal, du gros son et du riff titanesque d'inspiration seventies (de Black Sabbath à ZZ Top) mais au mordant thrash, comme chez High On Fire, (l'instrumental « Astraea's Dream », véloce, puissant et épique). Les compositions ont gagné en simplicité, plus directes et accrocheuses, plus proches d'un classic rock metallisé parfois, sans jamais basculer dans la putasserie (les énormes « Tears Of Fire », « Warp Riders », « Night City », « Lawless Lands »). Clairement, ce n'est pas *Warp Riders* qui va freiner leur ascension…

O. DRAGO 8,5/10
www.myspace.com/the_sword

RANGDA
False Flag
(Drag City/PIAS)

ROCK PSYCHÉ TOUR À TOUR HAUTEMENT EXPÉRIMENTAL ET PUREMENT CONVENTIONNEL

Éparpillement / Regroupement / Éparpillement / Regroupement. Et on recommence. Voilà les consignes que semblent s'être données les trois musiciens de Rangda avant d'entrer en studio pour cet album entièrement instrumental sur lequel flotte une forte odeur d'improvisations pandémoniaques, mais qui nage avec autant d'aisance sur un classic rock des plus conventionnels. Ça paraît déroutant au départ, mais ça fonctionne vite comme une entité à la fois belle et imprévisible. Psychédélique par-dessus tout. Le plus appréciable dans ces changements de guitare d'épaule, c'est qu'ils n'interviennent jamais au sein d'un même morceau ou toutes les trente secondes. Rangda ne joue pas au jeu vite lassant et hautement prévisible de la montée destinée à redescendre ou de la descente destinée à remonter, mais impose ses ambiances avec autorité, qu'elles soient meurtrières ou amicales. S'ils partent avec l'intention de nous éclabousser d'un free-form-freak-out jubilatoire, ils le font jusqu'à ce que les oreilles saignent, jusqu'à ce que les guitares pleurent à chaudes larmes et jusqu'à ce que les baguettes s'effritent au point de ne plus ressembler qu'à des cotons-tiges usagés. « First Family », en plein cœur de l'album, est plus proche d'un défouloir no-waveux de 8 minutes que d'un free-jazz pour instituteurs à lunettes rectangulaires. Même si les moments les plus cac(a)ophoniques de *False Flag* sont euphorisants, je crois cependant que j'ai plus été impressionné par l'autre face de Rangda, celle calme, aérée, et plus traditionnellement rock – même si on peut être persuadé que la part d'impro est presque aussi grande dans ces moments de paix qui suivent l'orage. Le meilleur exemple reste ce long final de 15 minutes, « Plain Of Jars », absolument magnifique de guitares cristallines qui pourront facilement faire penser au « Marquee Moon » de Television ou au « Third Stone From The Sun » de Jimi Hendrix. Rangda est un nouveau groupe américain composé de deux guitaristes qui vous sont peut-être familiers, Ben Chasny de Six Organs Of Admittance et de Comets On Fire, et Richard Bishop de Sun City Girls, et d'un jeune batteur chauve qui est actuellement dans tous les bons coups, Chris Corsano (avait déjà collaboré avec le Six Organs Of Admittance de Ben Chasny), et il ne reste plus qu'à souhaiter que ce premier album en appellera d'autres.

BIL 8,5/10
www.myspace.com/calonarang

PLEBEIAN GRANDSTAND
How Hate Is Hard To Define
(Basement Apes (CD)/Throatruiner/Lacrymal/Heckspoiler (LP))

HARDCORE CHAOTIQUE

Certains parmi les plus anciens saturent totalement de cette « scène ». Vous en avez trop souffert de tous ces fils de Converge, Botch & cie, petit-fils de Starkweather et Rorschach. Vous êtes à bout : hyper technique, saturé, radical, au bord du grind, au bord du screamo, plus mélodique, plus radical, rien n'y fait ; vous avez atteint le point de non-retour. Mes amis, je vous plains ! Car ce que réalise Plebeian Grandstand, vous allez probablement le détester autant que je l'aime. Hurleur affolant, guitares tendues, alternance entre passages mid-tempos magmatiques et parties chaotiques expéditives, son acéré, *How Hate Is Hard To Define* passe 35 minutes à brailler, cogner et mutiler. Quand il ne fait pas sauter la dynamite, il se fait un malsain, écoutez donc ces cris déchirés (surtout sur ce début de face B, immense !). Pas de Botcheries ici, mais plutôt un compromis entre Converge et Playing Enemy (sur les guitares, nettement plus fines que ne le laisse croire ce chaos ambiant), une approche similaire à celle de Celeste sur *Nihiliste(s)* (voir ces deux groupes tourner ensemble pourrait être jouissif), pour un résultat moins monolithique et oppressant, donc plus explosif. Décor planté : maintenant, je me moque des étiquettes, ce son prend aux tripes, cette violence apparaît tellement naturelle, brute, comme un exutoire. Je miserais bien sur le fait que ceux se reconnaissant dans les premières lignes de cet article pourraient se surprendre, eux aussi, à encaisser cette déflagration sans broncher – testez-les en live, vous ne serez pas déçus. Chapeau.

A. LAFFILLÉ 8/10
www.myspace.com/plebeiangrandstand

ROOM 204
Balloons
(Kythibong Records)

MATH-NOISE-ROCK

Trois ans sans nouvelles, c'est long ! Mais à l'arrivée, que c'est bon ! Et plus c'est long, plus c'est bon ? Trois ans donc, sans nouvelles du duo nantais Room 204 et voilà qu'un troisième album pointe le bout de son nez. Un opus dans la continuité des livraisons précédentes : brut, math, rock et particulièrement rugueux. Car si les compères de chambre ont pris leur temps pour sortir ce nouveau disque, ils n'ont pas égaré leur recette coup-de-poing en cours de route. Engagé dans de nombreux projets parallèles, notamment Papier Tigre pour le batteur, le binôme de Loire-Atlantique a semble-t-il gagné en pugnacité. « Race To Death », « Base Ball Party » ou « The Chinese Plot » sont des titres courts – de guère plus d'une minute –, incisifs et hargneux, mais parfaitement cohérents. Là où certains ont besoin de longues plages pour développer une idée, Room 204 condense ses motifs et fulgurances en quelques secondes. Difficile de faire mieux ! D'autant que les huit brûlots punk de *Balloons* ne manquent pas d'originalité, ni de rebondissements. Voilà du math-rock joué avec l'énergie et la hargne d'un punk défoncé à la colle. Bref, ça tangue, ça secoue, mais ça tient, rien ne bouge et tout défile à fond la caisse. Tant est si bien qu'à l'arrivée, on s'en ressert une pelletée, histoire de savourer. Autre plaisir à ne pas bouder : le son. Rêche comme des mains de paysan, mais à la fois net et précis, il sied à ravir au duo nantais. Enregistré avec Jay Pellicci (31 Knots), *Balloons* est d'une rare efficacité. Alors parfois, les gaziers calment le jeu (« Patrick Swayze ») ou complexifient leur production (« Dried Mangoes »), mais jamais au détriment d'une cohérence qui démontre, une fois encore, le talent et la qualité de ce duo pas comme les autres. Car si la forme a le vent en poupe, encore faut-il tenir la distance et assumer le fond sur un album entier. Depuis plus de dix ans, Room 204 est sur la brèche, tout en haut de la barricade, au combat. Rien que pour ça, on devrait tous s'incliner et saluer l'engagement des deux Nantais qui n'ont pas fini de nous épater !

A. CADOT 8/10
www.myspace.com/room204

MONDO GENERATOR
Dog Food
(Impedance Records)

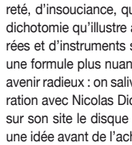
ACOUSTIQUE ÉNERVÉ

Oh non ! Pas encore Oliveri et sa guitare ! Il faut bien l'avouer, on était peu enthousiaste à l'idée d'un nouvel EP composé en majorité de reprises acoustiques, suite au franchement dispensable *Death Acoustic* sorti il y a quelques mois. Mais bonne nouvelle : le chauve barbu a eu la bonne idée d'accorder sa guitare. Alors quel est le prétexte de cet EP ? Une reprise du morceau d'Iggy Pop qui donne son titre à tout ça, que Nick a enregistrée pour la B.O. d'un film en compagnie de Dave Grohl, du Fresh Prince Of Darkness, des Dwarves et de Happy Tom, des maintenant défunts Turbonegro. Donc là, effectivement, on n'est pas du tout dans l'acoustique, et la reprise est franchement jouissive, avec un Grohl toujours aussi hystérique aux fûts et Michele Madden, la compagne à la ville comme à la scène de l'ex-bassiste de Kyuss et QOTSA, aux chœurs. Mais Oliveri ayant visiblement un mal fou à se contenter de sortir une seule chanson, rajoute deux morceaux inédits de Mondo Generator, peut-être issus de leur prochain album, *Time To Destroy* ainsi qu'une poignée de reprises enregistrées lors d'une session live (le « Back To Dungaree High » de Turbonegro, le « Endless Vacation » des Ramones, encore « Bloody Hammer » de Roky Erickson et surtout « Green Machine » de Kyuss, que Mondo joue ces temps-ci sur scène.) Alors oui, tout ça est follement sympathique, mais ne fait quand même pas avancer des masses le schmilblick (insérez ici un grand sentiment de surprise amusée à la constatation que « schmilblick » figure au dictionnaire de Word). On attend donc avec une certaine impatience le fameux nouvel album de Mondo Generator, car les dernières nouvelles live de Nick et de son touring band australien, cet EP pas si mal que ça et la preview du très bon morceau « The Last Train » sur le MySpace de Bradley Cook Castle Productions laissant penser que le bassiste fou a retrouvé l'inspiration et un minimum de discipline.

L. LENOIR 7/10
www.myspace.com/mondogenerator

IROHA+FRAGMENT.
Bittersweet
(Denovali)

COLLABORATION DRONE-METAL DOUCE-AMÈRE



Si l'on connaît déjà le potentiel de fragment., dont on louait récemment ici même les talents, peu de choses avaient en revanche filtré au sujet d'Iroha. Alors que son premier album devrait enfin voir le jour sur le label de Geoff Barrow en fin d'année, voici pour les plus impatients, alléchés par le CV du groupe (l'ex-Final Andy Swan allié à Diarmuid Dalton, fidèle collaborateur de Broadrick), un premier aperçu de sa musique avec *Bittersweet*, élaboré en compagnie de Thierry Arnal donc, qui s'installe décidément au fil des mois comme une référence incontournable de cette scène drone-metal shoegazante. Plus qu'un simple split, le disque propose 2 titres de chaque protagoniste, ainsi qu'une véritable collaboration et un remix. Alors que dire d'Iroha ? Eh bien ni franchement du mal, ni vraiment du bien : que ce soit sur « Wishing Upon A Star » ou « Something's Got to Give », on dodeline de la tête en ayant l'impression d'écouter le *Conqueror* de Jesu, dans une veine certes plus ramassée (format plus court et structure plus classique). Pour le reste pas grand-chose mais les amateurs du style devraient apprécier, les autres attendront l'album pour se faire un avis. C'est plutôt « Bittersweet », le titre sur lequel Arnal et Swan ont bossé d'arrache-pied qui retient l'attention avec ses lignes de synthé saturées et ses diverses pistes vocales en écho (les voix des deux hommes se marient à merveille). La chanson est un modèle du genre à la fois lourde et aérienne, claire et saturée, que sa version remix (signée fragment.) vient compléter à merveille, tant et si bien qu'il est difficile de choisir entre l'originale et la relecture. A contrario d'Iroha, fragment. paraît moins replié sur lui-même : le son devient de plus en plus varié et riche, s'affranchissant de l'image paternelle de Broadrick justement. Il suffit d'écouter l'intro de « Turning Around », touches sombres qui viennent se poser sur un disque jusqu'ici lumineux, pour s'en convaincre. Et quand Arnal ouvre vraiment le bal c'est avec une puissance de feu bien plus impressionnante que le combo britannique qui l'a précédé, sans pour autant renier ce qui fait le charme de son projet depuis les débuts : la façon dont sont agencées les parties vocales, chœurs et harmonies, qui ont certainement moins à voir avec le metal qu'avec d'autres genres plus discrets (on imagine parfaitement ces voix dans un registre slowcore façon Bedhead par exemple). Le titre du disque semble d'ailleurs parfaitement résumer ces deux chansons, tant il y a chez ce Lyonnais d'adoption autant de légèreté, d'insouciance, que de mélancolie rampante, de gravité. Une dichotomie qu'illustre à merveille cette confrontation de voix éthérées et d'instruments saturés. fragment. est en train de muer vers une formule plus nuancée, plus personnelle, qui laisse augurer un avenir radieux : on salive déjà à l'annonce d'une prochaine collaboration avec Nicolas Dick (Kill The Thrill). À noter que Denovali offre sur son site le disque en téléchargement libre, histoire de se faire une idée avant de l'acheter.

A. LEMOINE 7,5/10
www.myspace.com/irohamusic
www.myspace.com/fragmentmonolith

NACHTMYSTIUM
Addicts: Black Meddle Part II
(Century Media)

METAL PROG ET INDUSTRIEL

Ultime provocation à l'encontre de tous ceux qui digèrent encore mal le fait que Nachtmystium s'éloigne à chaque album un peu plus du black metal de ses débuts, le véritable premier titre de ce nouvel album « High On Hate », succédant à une intro bien vaine, engage une cavalcade typiquement black metal à la fois majestueuse et viking, quelque part entre Limbonic Art et Enslaved. Bref, du haut niveau dont il faut immédiatement faire le deuil car la suite se déroule ailleurs, en tout cas, bien plus loin que sur le précédent album, dont le rock psychédélique et progressif, parfois un brin démonstratif, élevait leur black vers des sphères inédites. Cette fois, il est évacué pour de bon, ne subsistent à la rigueur que le chant criard, de rares blast-beats, et surtout cette ambiance crade et poisseuse qui continue à coller à l'ossature des titres. Quant aux élans aussi bien psychédéliques que progressifs, ils sont désormais plus discrets et moins étalés, excepté le temps de « No Funeral » où le clavier délivré par Sandford Parker (Minsk, Buried At Sea, The High Confessions), n'est pas sans rappeler tant pour sa mélodie accrocheuse que pour son ampleur celui d'Amorphis, quand celui-ci avait viré vers un metal progressif. Ça ne monte donc pas bien haut, mais le résultat a au moins le mérite d'être inattendu et efficace. Pour le reste, quelques solos et bidouillages lunaires bien inspirés donnent encore l'illusion, l'illusion seulement, que la clique de Blake Judd garde encore quelques prétentions d'inspiration *floydienne*. Rien de surprenant à cela, étant donné que Judd a déclaré peut avant la sortie d'*Addicts* que celui-ci en appellerait davantage au rock'n'roll, tout en s'inspirant du post-punk et de l'indus, en citant par exemple Ministry et Killing Joke. On constate donc ici l'influence évidente – sans être prépondérante – du second, dans ce qu'il a pu faire de plus metal. Notamment au travers d'arpèges et de l'harangue de Judd assez proche de celle de Jaz Coleman sur « Addicts ». « Every Last Drop », avec Bruce Lamont (Yakusa) au chant clair, « Then Fires », « The End Is Eternal » et « Blood Transe Fusion », quant à eux, sont autant de titres qui font irrésistiblement songer à la pesanteur industrielle d'un Morgoth, époque *Feel Sorry For The Fanatic*, album rappelons-le aussi très marqué par KJ. Une excellente surprise donc, tout comme ces morceaux résolument rock, finement mélodiques et hautement fédérateurs que sont « Nightfall » et « Ruined Life Continuum ». Inattendus là encore et bluffants de réussite. On aurait apprécié que ce réel plaisir se prolonge avec l'écoute de « Macrocosmic », auquel participe Matt Johnsen (Pharaoh) et Russ Strahan (Pentagram) mais seuls les possesseurs de l'édition LP pourront en profiter. Voilà bien le seul point discutable.

J. ANDRÉ 8/10
www.myspace.com/nachtmystium

JAMES BLACKSHAW
All Is Falling
(Young God Records/Differ-ant)

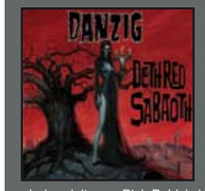
POST-FOLK ORCHESTRE

Œuvre quasi exclusivement instrumentale se décomposant en huit parties distinctes (« Part 1 », « Part 2 », etc. …), voici *All Is Fallling*, sobre et grave nouvel essai signé du multi-instrumentiste autodidacte britannique James Blackshaw, familier de David Tibet et chouchou de Michael Gira (Swans), boss du beau Young God Records qui sort cette chose. Cet opus a été réalisé en quatuor avec ses comparses Charlotte Glasson (violon, flûte, saxophone alto, glockenspiel), Fran Bury (violon, chant) et Daniel Madav (violoncelle). C'est une musique déviée du folk (si on doit circonscrire la chose, réflexe journaleux-stique oblige mais fort déplaisant, réducteur, au regard du contenu). *All Is Falling* déchante plus qu'il ne déprime (les cordes, poignantes, de « Part 3 »). L'œuvre décline un ensemble d'ambiances fondées sur la répétition, l'instauration de climats forts (« Part 8 »), mais aussi et surtout, un lyrisme certain ; et d'autant plus remarquable qu'il casse le moule de la « démonstrativité ». Il le jette et prend ce qui se trouve à l'intérieur. Le Graal : une technique, infaillible, mise au service d'une expression guidée uniquement par le ressenti (« Part 4 »). La nervure intime faisant se mouvoir l'ensemble est indiscutable. La guitare virtuose de Blackshaw se laisse alors enrober par un bois qui, non, ne calfeutre pas (le pizzicato épicant l'ambre de « Part 5 »), mais au contraire cisèle, favorisant au plus fort l'exergue émotionnel, notamment lorsque ce même bois prend domination pour un néo-classicisme senti (« Part 7 »). Blackshaw réitère alors un degré d'exigence et redéploie un savoir-faire que plus grand monde ne remet en cause, en même temps que l'homme nous dit, plus qu'avant, aimer l'étoffe. Le minimalisme a fait long feu.

E. HENNEQUIN 8/10
www.myspace.com/jamesblackshaw

DANZIG
Death Red Sabaoth
(Evilive/The End Records)

HEAVY ROCK SOMBRE



En écoutant la finesse, la variété et l'inspiration évidente du chant et des guitares sur « On A Wicked Night », « Ju Ju Bone » ou encore « Left Hand Rise Above » délivrés dans ce neuvième album, comment ne pas songer à cette glorieuse quadrilogie (produite par Rick Rubin) des débuts, à son hard-rock blues à la fois héroïque, sombre et crasseux, distillant ce « on ne sait quoi » de délétère, qui scellera pour toujours un style, un phrasé qui n'appartient qu'à Glenn Danzig (ex-Misfits/Samhain). Un authentique personnage de *comics* comme on les aime, ce Danzig, à la fois outrageusement viril, lunatique et caractériel. Ça plaît ou pas, mais il faut bien reconnaître que cette morphologie et cette attitude presque absurdes ont largement forgé ce style inimitable. Et curieux de voir qu'à mesure que le corps s'épaississait en muscle, la musique s'alourdissait en un heavy metal pondéreux, perdant par conséquent la subtilité et la diversité d'antan sans pour autant lâcher ce « on ne sait quoi », autrement dit l'essentiel. Un changement justement illustré tant visuellement que musicalement sur *6:66 Satans Child*. Cette charge pondérale s'est poursuivie moins brillamment avec *777 I Luciferi* mais *Circle Of Snakes*, autrement plus dynamique, a eu vite fait de nous faire oublier cette lourdeur devenue une impasse. Autant dire que le parcours musical de Danzig nous a rarement déçus, pas même à l'occasion de l'orientation rock-indus prise par *Blackacidevil*. Surprenante et excellente. Et ce n'est pas *Death Red Sabaoth* qui va changer la donne, nous servant l'alliance idéale car naturelle d'un son plus organique et d'une musicalité résolument plus rock. Un rock sombre, sale et épais (« Hammer Of The Gods », « Black Candy », « Night Star Hel »), très éloigné de la pesanteur metallique, rigide et contraignante des trois précédents albums, comme si Danzig avait trouvé une nouvelle expressivité ou tout au moins reconquis en partie celle des débuts. On en revient à ce que l'on disait plus haut. Le choix de Johnny Kelly en tant que batteur n'en est que plus pertinent, lui, l'habitué des atmosphères maussades et pesantes au sein de Type O Negative. Le mérite en revient également à Tommy Victor (Prong) qui a su se dégager de ses réflexes habituels – accords et groove qu'on ne lui connaît que trop bien – excepté néanmoins sur « The Revengeful » et son riff plaqué ponctué d'harmoniques. C'est signé. Et dans l'ensemble, écouté et largement approuvé. Ne reste qu'à espérer la pérennité de ce trio triomphant, lequel, accessoirement, a vraiment de la gueule.

J. ANDRÉ 8,5/10
www.danzig-verotik.com

CHROME HOOF
Crush Depth
(Southern Records/Differ-ant)

COSMIC-DISCO HIGH-ENERGY PROG

Ouch. Par où commencer ? Les présentations d'usage ? Allons-y, à l'attention des nouveaux venus : Chrome Hoof n'est autre que le projet délirant des frères Smee, Leo (bassiste du groupe stoner-doom Cathedral) et Milo. Un groupe-orchestre de musiciens en toges à paillettes argentées passé sorcier suprême dans l'art du métissage disco, funk, techno, jazz, prog, metal, etc. Ça, c'était la partie facile, maintenant, passons au cas *Crush Depth*, troisième album. Et là, les choses se corsent pour le pauvre chroniqueur, qui pour le coup pense très fort que « danser sur de l'architecture » est certainement beaucoup plus facile que d'« écrire sur la musique ». Celle de Chrome Hoof en l'occurrence. Quel album dense ! Une grosse bête tellement poilue et au pelage si bariolé qu'il est difficile de distinguer ce qu'il cache. *Pre-emptive False Rapture* comprenait son lot de bizarreries tubesques, ces « Pronoid » et « Tonyte » funky en diable qui sautaient aux oreilles. *Crush Depth*, lui, semble former un tout, gros big-bang cosmique de musique supra énergique. Il faut écouter les titres séparément à plusieurs reprises pour éviter la surcharge d'informations/émotions et là tout devient limpide, on parvient à échapper à l'attraction du vortex créée lors de l'écoute totale du disque. Et en définitive « Crystalline » et « Labyrinth » n'ont rien à envier à « Tonyte » : même disco-funk metal tronçonné par des mélodies de violoncelle survoltées et toujours chanté par la grande prêtresse afro Lola Olafisoye. « Toward Zero » fait la nique au prog le plus lunaire avec son featuring de Jean Pierre Massiera (producteur, compositeur, patron de studio, guitare héro psychédélico-disco) débloté-rant en français un texte hallucino-paranoïaque alors qu'à l'arrière-plan la musique installe petit à petit une ambiance de terreur zeuhl. « Third Sun Descendant » ne laisse planer aucun doute quant à ses intentions de domination par la violence : big riff heavy rejoint par un chant féminin hystérique, voilà bien le titre metal du lot. « Vaporise » et « Deadly Pressure » (en duo avec Cluster) versent dans l'electro-kraut pour dancefloor et on arrêtera là ce track by track éprouvant pour vous laisser découvrir le reste de l'anatomie de la bête, dont les organes (le Goblin, le Zappa, le Funkadelic, le Black Sabbath, le Daft Punk, le Magma) fonctionnent à l'unisson et à merveille. Ouf !
O. DRAGO 8,5/10
www.myspace.com/chromehoof

FAR
At Night We Live
(Vagrant)

EMOCORE

En plein dedans ! Exactement là où il ne fallait pas aller se fourrer. Autrement dit, ce cinquième album qui concrétise un retour annoncé en 2008 s'impose comme la suite logique et surtout fatale de *Water & Solutions* (1998). Toujours plus émo, plus pop, plus moelleux, plus désossé, renonçant plus que jamais à ce post-hardcore divin, inspiré par Quicksand, Jawbox et Sunny Day Real Estate, et dispensé sur les trois premiers albums (*Listening Game*, *Quick* et *Tin Cans with Strings to You*). *Water & Solutions* flirtait avec les limites, ce qui avait d'ailleurs précipité la séparation, certains membres du groupe refusant par la suite de les franchir. Il suffit d'écouter les projets suivants du chanteur Jonah Matranga (Onelinedrawing, New End Original) pour mieux comprendre que ce dernier voulait détourner Far de ses ressorts originels vers des terrains plus pop, pour faire simple. N'allez pas croire pour autant que Matranga est le seul responsable de cette bavure qu'est *At Night We Live*, car même ses projets, très honorables précisons-le tout de même, ne proposait pas un contenu aussi inconséquent et aussi peu crédible qu'ici. Entre les morceaux qui tentent de vous arracher des larmes comme on trait une vache (« At Night We Live », « The Ghost That Kept On Haunting », « When I Could See »), ceux dont le pseudo post-hardcore est d'une platitude totale, inoffensif au possible (« Deafening », « Dear Enemy ») et enfin ceux remplis jusqu'à la gueule d'une pop insoutenable de par sa niaiserie et sa balourdise (« Are You Sure », « Burns »), il n'y a aucune échappatoire, aucune lumière d'inspiration salutaire, rien à sauver. Un retour manqué en somme, non ?
J. ANDRÉ 3/10
www.thebandfar.com

GRAND MAGUS
Hammer Of The North
(Roadrunner/Universal)

HEAVY-METAL

Ami doomster, sèche tes larmes car il va bien falloir te faire une raison : Grand Magus est définitivement perdu pour la cause. Enfin, ça n'est pas vraiment une surprise car on le sentait venir depuis *Wolf's Return* en 2005, au moment où Thor, Odin et tous les super héros de la mythologie scandinave dont s'inspirait le power-trio ont commencé à se couvrir de cuir, de bracelets à clous et de patches NWOBHM. Et si en 2008 *Iron Will* enfonçait le clou, aujourd'hui, il n'y a plus photo : à entendre le cri d'introduction de « I, The Jury », on croirait que l'ex-Spiritual Beggars Janne Christoffersson a décidé de postuler chez Judas Priest. Ils y ont pourtant mis leur cœur, rien que dans les titres en hommage aux ancêtres vikings (« Hammer Of The North », « Northern Star », « Raven Be My Guide ») ou encore avec le cor de chasse de « Black Sails » qui annonce l'invasion à venir. Ils sont même allés jusqu'à déterrer Kristian « Necrolord » Wahlin, graphiste attitré de Bathory, pour pondre une pochette plus-cliché-tu-meurs (les corbeaux, le loup, la neige). Mais c'est bien vers l'Angleterre de la première moitié des années 80 et vers *British Steel* ou *Power & The Glory*, que leur regard de braise se tourne désormais. Et bien que le carrosse soit aussi blindé qu'un Panzer (nos voisins allemands, jusqu'à maintenant réfractaires au groupe, adorent déjà), on ne peut s'empêcher d'être un brin nostalgique de l'époque *Monument* (2003), lorsque leurs riffs plombés et leur sens de l'épique exacerbé nous emmenaient directement au Walhalla. C'est l'éternel débat Authenticité vs. Efficacité, mais on finira tout de même par charger ce *Hammer Of The North* sur l'Ipod, au cas où l'on ait besoin d'une bande-son pour un prochain jeu de rôle grandeur nature.
O. Z. BADIN 7/10
www.grandmagus.com

BLACK HELICOPTER
Don't Fuck With The Apocalypse
(Ecstatic Peace/Differ-ant)

INDIE ROCK 90'S

Formé sur les cendres de deux groupes cultes (pour une dizaine de personnes au moins) de la scène 90's de Boston, Green Magnet School (Sub Pop) et Kudgel, Black Helicopter fait revivre cette période faste où l'indie rock se déclinait au son des guitares malmenées mais mélodiques de Pavement, Buffalo Tom, Sebadoh, Pond et autres Sonic Youth. De ses débuts sur Traktor 7, le micro-label de Jonah Jenkins (Only Living Witness), jusqu'à ce troisième album, le second à sortir chez Ecstatic Peace, le quatuor poursuit son chemin sans faire de vagues, tranquille, certainement sans autres motivations que d'extérioriser rage et mélancolie via sa musique lors de concerts le week-end ou le temps de mini tournées sur la Côte Est. Mais à chaque nouvelle sortie d'album, c'est avec un plaisir renouvelé que l'on découvre une dizaine de compositions inspirées et touchantes. Sur *Don't Fuck With The Apocalypse*, on retrouve Black Helicopter tel que nous l'avions laissé en 2006 avec *Invisible Jet* : grosse voix, basse lourde issue d'un passé noise et guitares salement saturées mais souvent magnifiques lors de leurs divagations mélodiques, le tout au service de chansons indie rock lo-fi (prises live à coup sûr) classiques mais sincères et réussies. Au jeu des comparaisons, on imaginera Mark Oliver Everett (Eels) enregistrant en compagnie des membres de Pavement et Mission Of Burma. On retrouve d'ailleurs Roger Miller au clavier sur la ritournelle country-folk-rock « Record Player ». Voilà d'ailleurs les deux petites nouveautés du disque : des titres électriques mais taillés dans le bois dont on fait les guitares acoustiques et quelques arrangements très musique américaine (harmonica, slide, etc.) Le type même d'albums qui ne payent pas de mine mais s'éternisent sur la platine.
O. DRAGO 8/10
www.myspace.com/blackhelicopter

HIGH WOLF
Ascension
(NotNotFun)

TRANSE EXOTIQUE

On avait déjà remarqué cette mystérieuse entité avec des sorties K7 (*Animal Totem* déjà chez NNF) ou CD-R (*Incapulco* sur son propre label Winged Sun) sur lesquelles elle délivrait un mélange singulier d'ambient apaisée et de psychédélisme tribal. *Ascension* consacre ces excitants attributs au fil de cinq pistes vinyles. « Meeting Of The Three Seas » met de suite dans l'ambiance : fond lancinant à base de claviers et de voix travaillées, percussions frénétiques pour susciter la transe et lignes de guitares qui peu à peu s'imposent. On est quelque part entre Double Leopards et Amon Düül II, dans un univers particulier qui semble ne jamais vouloir choisir entre le drone sombre et la folie rythmique (un mélange de tablas et de percussions orientales). Tout le charme de High Wolf réside dans sa retenue (il suffit d'entendre ces voix chuchotées qui habitent « Diego »), tout juste les claviers s'autorisent-ils parfois quelques sorties plus extraverties (avec des sonorités proches de celles d'Emeralds d'ailleurs). Mais dans cette façon brumeuse d'évoquer les mélodies, d'amener des variations, le projet parvient à un effet singulier des plus remarquables : une technique qui culmine au cours des deux derniers titres de l'album amenant l'auditeur à un état de rêverie baigné dans un doux halo apaisant. Plongé dans cette lumière délicate, *Ascension* conserve un charme presque primitif, une vibration musicale qui s'affranchit de toute origine géographique ou culturelle, livrant un message universel et absolu. Et le plus fou, c'est que derrière tout ça se cache un ptit gars bien de chez nous ! Grande classe.
A. LEMOINE 8/10
www.myspace.com/highwolfmusic

PHILIPPE PETIT & PIETRO RIPARBELLI
The Haunting Triptych
(Boring Machines)

PHILIPPE PETIT & FRIENDS
A Scent of Garmambrosia
(Aagoo/Cargo)

DARK SOUNDSCAPE

Le convoyeur sonore est de retour avec deux projets distincts. Toujours aussi prolifique, il maintient son goût pour les collaborations. Toujours l'influence d'Otomo Yoshihide, toujours la recherche des textures, toujours cette même volonté de créer des bandes-sons hypothétiques. Pour ses plus récentes réalisations, il visite deux ambiances sonores distinctes. *The Haunting Triptych* explore les méandres inquiétants d'un paysage d'angoisse. Pour parvenir à un tel résultat, le Marseillais a fait appel aux expérimentations de l'Italien Pietro Riparbelli connu pour son utilisation particulières des ondes radio courtes. À cette occasion, il est à noter l'usage du verre manipulé pour créer une matière spécifique, tel que peut l'effectuer le noiser japonais Aube. Une certaine parenté se fait jour avec le travail du mythique Nurse With Wound mais également de Nadja. L'inquiétude est au centre des trois morceaux présents sur l'album. La continuité est réelle. *A Scent of Garmambrosia* réunit un nombre plus important de collaborateurs, certains déjà présents sur le projet *Strings of Consciousness* (Hervé Vincenti, Raphaelle Rinaudo…), d'autres proches de Philippe Petit à titre individuel (James Johnston, Bela Emerson…). Pour cet opus, l'ambiance est plus apaisée bien que portant intrinsèquement les germes d'un certain mal. En effet, le terme Garmambrosia implique cette nourriture de douleur et de souffrance qu'ingèrent les personnages du *Twin Peaks* de David Lynch. Telle l'ambroisie mythique, elle porte dans cette version mutante l'essence même de la mort des dieux et des humains. Mais ce nectar est doux-amer et pour en rendre toute la complexité, P. Petit a fait appel au son et à la technique spécifique de chaque invité (harpe pour Raphaelle Rinaudo, violoncelle pour Bela Emerson, violon pour James Johnston, trompette pour Andy Diagram…). Chaque interprète marque le morceau sur lequel il intervient mais maintient la cohérence de l'ensemble. Au final, ces deux projets, bien que forts différents tiennent leurs promesses. Toutefois, un certain hermétisme pourrait être évoqué par les néophytes en la matière. Dans une telle perspective, le second demeure largement plus accessible que le premier.
M. MEYER 7/10 BIS
www.myspace.com/philippepetit

PULLED APART BY HORSES
S/T
(Transgressive Records/Coop)

INDIE FURIEUX

Ces petits gars de Leeds avaient attiré l'attention critique l'année dernière avec un titre imparable, « I Punched A Lion In The Throat », très Biffy Clyro, que l'on retrouve aujourd'hui ainsi que d'autres titres de leurs EP précédents, sur ce premier album paru sur le prestigieux label Transgressive. Rien de bien surprenant donc pour ceux qui les connaissaient déjà, mais un album qui permettra probablement à PABH de toucher un nouveau public. S'éloignant du hardcore pur, cet album marie des influences plus diverses, avec toujours une voix limite screamo qui peut rebuter, même si plutôt bien maîtrisée. Du punk, du metal, de la pop, du stoner donc, bien mélangés dans un shaker hystérique, pour des morceaux qui méritent une nomination aux awards des titres et des textes les plus crétinement rigolos de l'année (genre « I've Got Guestlist To Rory O'Hara's Suicide » ou « Back To The Fuck Yeah »). Derrière la fureur, on sent tout de même une maîtrise assez impressionnante, similaire à celle d'un cow-boy de rodéo sur le dos d'un taureau au bord de l'explosion. La véritable bouilmie de concert des PABH – rien de mieux que la scène pour tester en direct l'efficacité de ses morceaux – n'est certainement pas étrangère à l'affaire. On en ressort les oreilles passées au rouleau-compresseur, avec une banane incroyable (car ils ont beau être très énervés, ils sont aussi très drôles), ravi d'avoir été chahuté par ces 35 minutes de brutalité absolue se terminant sur un morceau qui n'est pas sans évoquer Rage Against The Machine. Bref, de la violence, mais aussi de l'intelligence, un sens rare du tube méchant et de la brisure rythmique, en résumé, du tout bon pour ceux qui cherchent un album qui décrasse bien les conduits.
L. LENOIR 8/10
www.myspace.com/pulledapartbyhorses

AUN
VII
(Important)

DRONE METAL INSTRU AU SIROP D'ÉRABLE/VOIVOD RELATED

Autant le dire de suite : d'Aun on ne connaissait jusqu'à ce disque pas grand-chose. Le peu d'informations glanées sur la toile semblent s'accorder pour dire qu'il s'agit bien du septième album du groupe, dont certaines parties rythmiques ont été assurées par le batteur de Voivod. Dès l'écoute de « Drainbow », avec son intro inquiétante et ses déluges de guitares fuzz, on ne peut s'empêcher de rapprocher le projet de Nadja, autre formation canadienne évoluant dans les mêmes profondeurs drone-metal. C'est dans cette famille, celle des Jesu et autres A Storm of Light qu'Aun trouve sa place, comme le confirme « Broken Hill » avec ses guitares et sa basse sur-saturées desquelles émergent des mélodies arachnéennes. Aun parvient tout de même à tirer son épingle du jeu, principalement grâce à l'apport d'une véritable batterie (qui tient bien la baraque sur « Black Hole ») et du jeu de Michel Langevin, tour à tour surpuissant et délicat (le jeu de toms sur « Falcon »), ou volontiers répétitif et minimal (« Broken Hill »). Le climat général de *VII* reste noir mais prend soin de ne pas s'enfermer dans le glauque, en amenant justement des éléments perturbateurs pour briser une certaine monotonie qui parfois guette le genre (dans ce sens sa musique rappelle celle de Paik, époque *Satin Black* : saturations et noirceur, relevées par une section rythmique particulièrement affûtée). Si l'on a déjà manqué les six premiers opus de monsieur Martin Dumais, l'homme caché derrière Aun, gageons qu'après la découverte de son *VII*, on s'appliquera à l'avenir à garder un œil attentif sur sa production, voire être tenté d'aller fouiller dans son back-catalogue pour peut-être y trouver une nouvelle perle noire.
A. LEMOINE 7,5/10
www.myspace.com/aundrone

MOTHBOY
Bunny
(Ad Noiseam/Differ-ant)

IDM / HIP-HOP / JAZZ

Quatrième album de Mothboy à paraître sur Ad Noiseam, *Bunny*, met aussi un terme à l'existence de ce projet du londonien Simon Smerdon. Un disque à appréhender comme un ultime tour d'honneur, une dernière revue de l'étendue des explorations musicales de Mothboy depuis le début des années 2000. Il en ressort un patchwork assez hétéroclite recelant quelques titres brillamment composés et mêlant finement des influences jazz (« Drive Home Safely ») et grime/ hip-hop (« Move Too Close ») ou encore l'excellent « Motion control » auquel participe Sezrah Sylvan. À signaler également, le ciselage remarquable d'ambiances sombres et groovy sur « I Can't Wait Until Tomorrow Night (with Nonnon) », excellente ballade down tempo sublimée par une production impeccable. Une liberté stylistique plutôt appréciable, marque de fabrique de Mothboy, néanmoins ternie cette fois par des interludes qui dénotent par leur vacuité et leur absence totale d'originalité : « Cala Nova » et « Cala Martina » (bénéficiant pourtant de la prometteuse participation de Ted Parsons à la batterie) ou « Won't » par exemple, apparaissent bien fades et gâchent malheureusement en partie l'ensemble... Tout comme l'inopportun « My Love », ovni rock aussi improbable qu'ennuyeux, cassant de manière assez frustrante une ambiance dont aurait bien voulu profiter un peu plus. Bien que louable, la volonté de rassembler des pièces si disjointes confère au puzzle *Bunny* un caractère profondément bancal. Sans compter que ce grand écart entre genres se prête assez peu au concept d'album qui par définition requiert un minimum de cohérence. Souhaitons qu'avec la fin du projet Mothboy, et le souhait de Simon Smerdon d'explorer de nouveaux territoires, celui-ci retrouve le fil sans perdre pour autant de sa liberté.
T. PAPAY 5/10
www.myspace.com/simonmothboy

WOLF PARADE
Expo 86
(Sub Pop/PIAS)

KEYTAR VS GUIBOARD

Jamais pris à défaut dans ses intentions d'offrir une œuvre dense et exclusive, Wolf Parade ne sacrifie pas pour autant son penchant pour des mélodies foncièrement accrocheuses appuyées par un sens du rythme issu des dance-floors 80's. Mélange iconoclaste à la frontière de la discordance, *Expo 86* réussit pourtant, et une fois encore, à démontrer la singularité de la formation montréalaise. Creusant encore et toujours le même sillon au sein duquel clavier et guitare luttent à armes égales (merveilleux et inaugural « Cloud Shadow On The Mountain », « Pobody's Nerfect » musclé comme il se doit), Wolf Parade parvient à retrouver l'excellence qui fut la sienne sur son premier album *Apologies To The Queen Mary*, tout en parvenant même à franchir un palier supplémentaire sur le plan addictif. Aussi bigarrées soient-elles, ces onze nouvelles chansons se fredonnent toutes, exhalant un vicieux parfum de futurs classiques, à même de chasser aussi bien sur les terres de The Killers ou Franz Ferdinand (le racolage en moins, l'intelligence et le bon goût en plus) que sur celles de Modest Mouse ou Arcade Fire, en attestent les hold-ups orchestrés par le doublon « What Did My Lover Say? (It Alway Had To Go This Way) » /« Little Golden Age ». Pour autant, le style de Wolf Parade reste assez unique en son genre, reconnaissable entre mille par la grâce des voix si caractérisées de Krug et Boeckner et d'une certaine omniprésence du synthé se posant en architecte central des mélodies (« In The Direction Of The Moon »). Produit d'une main de maître par le tôlier de l'Hotel2Tango, Howard Bilerman, *Expo 86* puise également sa toute-puissance dans l'audacieux agencement du tracklisting, où peu de temps morts sont accordés, sans que l'on suffoque néanmoins. Cela a même toujours été un atout majeur des membres Wolf Parade, ici ou au sein de leurs autres projets respectifs (en vrac : Handsome Furs, Sunset Rubdown, Swan Lake pour les plus fameux) : mesurer parfaitement la disposition des titres, éviter les creux trop profonds et les lignes trop droites, onduler juste ce qu'il faut pour intriguer l'auditeur sans l'exténuer. Cette qualité (savoir se rendre passionnant sur la durée), peu la possèdent et il est proprement revigorant de retrouver de ce naïf enthousiasme, quelque peu juvénile, consistant à devancer chaque chanson, anticipant telle mélodie béate ou tel pont en apesanteur. Des sensations trop rares pour être traitées avec dédain ou inconsistance : rejoignez la meute, elle vous le rendra au centuple !
B. PINSAC 9/10
www.myspace.com/wolfparade

EELS
Tomorrow Morning
(Vagrant/Coop)

RETOUR DU JEDI

Mark Oliver Everett – l'homme qu'on appelle E – est le genre d'artiste dont les albums collent à l'existence comme une seconde peau. Et si l'Américain a cette propension à se renouveler à chaque nouvelle sortie, c'est notamment en partie parce qu'il a une vie plutôt merdique, jalonnée de maladies incurables, de suicides et de séparations diverses. En ressort une discographie aux humeurs en dents de scie, partagée entre périodes de dépression et espoirs de rémission. La première bonne nouvelle, c'est que Mr. E va beaucoup mieux ; il signe même ici son album le plus ouvertement « joyeux » depuis *Daisies Of The Galaxy* en 2000 (« I'm A Hummingbird », qui ouvre l'album, sonne d'ailleurs comme un clin d'œil lointain au « Flyswatter » de *Daisies*…). L'autre bonne nouvelle, c'est que ce *Tomorrow Morning* vient clore à merveille la trilogie entamée un an et demi plus tôt et qui compte – outre celui-ci – *Hombre Lobo* et *End Times*. Et lorsqu'au premier, charnel et carnassier, succéda le second, froid et larmoyant, difficile alors d'entrevoir à quoi allait ressembler le troisième. Même si « On My Feet » laissait déjà filtrer une lueur d'espoir en fin de course de l'assommant *End Times*, *Tomorrow Morning* surclasse tout ce que Eels a pu faire en matière d'optimisme. En fait, Everett va presque « trop mieux », et atteint carrément les frontières de la béatitude. Il faut l'entendre soliloquer tout au long du disque sur les innombrables qualités de cette « Spectacular Girl » à qui l'essentiel des titres de l'album est consacré (« Baby Loves Me », « That's Not Her way », « I Like Where This Is Going »…), c'en devient presque flippant. Aussi surprenant que ça puisse paraître, le bonheur – l'illumination ? – sied pourtant plutôt bien à Eels, qui double l'exploit d'une réussite musicale notable. Surtout qu'après le postulat lo-fi façon « chialer dans un quatre-pistes au fond de ma cave » d'*End Times*, *Tomorrow Morning* s'engage dans la voie (par définition plutôt casse-gueule) du combo boîte à rythmes/nappes de synthé sans tomber dans l'un des – très – nombreux écueils qu'il appelait d'office. On a même le droit à quelques expérimentations plutôt réussies, comme l'étrangement envoûtant « This Is Where It Gets Good ». Difficile de croire que ce neuvième album ne suit son prédécesseur que de six mois (et celui d'avant d'un an). En bouclant en dix-huit mois une trilogie concept solide et cohérente, Eels a réussi un sacré tour de force.
M. ROCHETTE 8,5/10
www.myspace.com/eels

KILLING JOKE
In Excelsis EP
(Spinefarm)

KILLING JOKE

Voilà déjà deux ans que le line-up originel de Killing Joke, réuni suite au décès de leur second bassiste Paul Raven, foule les planches un peu partout en Europe. Sur le plan discographique, à leur actif un document historique, *The Duende Sessions*, soit l'enregistrement de leurs premières répétitions-retrouvailles, et *The Gathering 2008*, un quadruple CD live qui, outre de monstrueuses versions de nombreux classiques, présentait aussi deux nouvelles compositions à tous ceux qui n'avaient pas pu (re)voir le phénomène post-punk en concert sur cette tournée reformation. Pas de trace de ces « Tomorrow's World » et « Time Wave » sur cet EP édition limitée (deux 10 pouces rouges + CD) annonciateur d'un nouvel album (prévu pour mars dernier et repoussé à septembre), mais quatre autres nouveaux titres produits crument et aux ambiances bien distinctes, comme un condensé de tous les savoir-faire du quatuor. Titre le plus faible du lot, « In Excelsis » met en avant une mélodie pop sur la brèche, ni assez bonne pour provoquer une grande émotion, ni assez simpliste et gnangnan pour rebuter, mais vite lassante tant le morceau s'avère répétitif. La voix de Coleman gagne en rage glaireuse sur « Endgame », plus proche du Killing Joke post-2003, un honnête titre punk vaguement metal aux entournures et qui relève le niveau. Mais le meilleur se trouve ailleurs, juste derrière : le très old-school « Kali Yuga », ses mélodies vocales irrésistibles et son rythme post-punk discoïde qui ne l'est pas moins. Sur « Ghost Of Ladbroke Grove », Killing Joke renoue avec un genre qu'il avait longtemps laissé de côté, le dub, jusqu'à en offrir son interprétation la plus franche. La guitare ferrailleuse de Geordie Walker tisse une mélodie électrique qui ligote la basse ronde et cotonneuse de Youth sur un lit de synthétiseurs en provenance directe de *Night Time*. Cool, pas d'autre mot. La version CD en propose ensuite un remix *dub²* quasi instrumental noyé dans les échos et signé Clive Goddard. Au final, un mise en bouche sympathique donc, qui semble annoncer un album varié, mais peut-être aussi inégal et un peu en deçà des deux précédents. Wait and hear.
O. DRAGO 7,5/10
www.killingjoke.com

ISOBEL CAMPBELL & MARK LANEGAN
Hawk
(V2/Cooperative Records)

DARK FOLK

C'est donc la troisième fois que l'ombrageux ex-vocaliste des Screaming Trees et de QOTSA retrouve – sur 8 morceaux des13 que compte l'album – la Belle (sans Sebastian) Isobel Campbell, laquelle se retrouve souvent à assurer les chœurs plutôt qu'à réellement chanter en duo, comme absolument phagocytée par le talent monstre de l'animal. On se demande d'ailleurs un peu pourquoi la chanteuse tient tant à collaborer avec Lanegan : en concert, ils ne semblent pas si bien s'entendre – doux euphémisme pour dire que la donzelle semble presque terrifiée par sa co-star. Alors oui, c'est beau, très beau. Deux reprises de Townes Van Zandt figurent au programme, l'une assurée par Willie Mason, jeune chanteur folk prometteur, l'autre par un Lanegan au top de sa forme vocale, la sobriété lui seyant particulièrement bien. Puis des slows de l'enfer qui auront un succès fou lors des quarts d'heure américains, un morceau plus Mazzy Star que Mazzy Star (« To Hell & Back Again »), le retour de James Iha sur « You Won't Let Me Down Again » – enfin, lui ou un autre pour le coup… –, mais quand même, on reste vraiment dans les eaux des deux opus précédents. Au point qu'on se demande un peu l'utilité de continuer dans cette veine dark-folk déjà bien rebattue par nos deux protagonistes, même si ici, les influences americana sont nettement plus présentes. Et quand bien même le rythme s'accélère légèrement, comme sur « Get Behind Me » ou l'instrumental « Hawk » (tous les deux très sixties), on se retrouve avec un morceau à l'intensité constante, sans le moindre crescendo, d'où une certaine monotonie. Bref, vous l'aurez compris, c'est beau certes, mais aussi un peu lassant. Probablement moins que les deux premiers albums, cela étant. En définitive, on n'attend qu'une seule chose : que le sieur Lanegan remonte en selle en solo et donne enfin un successeur au fabuleux *Bubblegum*, après six années de collaborations diverses et variées… En espérant que la ferveur absolue du public lors de sa récente tournée acoustique, basée principalement sur son travail solo, avec le concours de la guitare de Dave Rosser, l'aura convaincu du fort désir de ses fans de le voir faire son retour avec ses propres chansons.
L. LENOIR 6,5/10 (À CAUSE DE LA LASSITUDE, 7,5/10 SINON)
www.myspace.com/isobelcampbell

TWEAK BIRD
S/T
(Souterrain Transmissions)

STONER POP AVEC SAXO

« On roule des mécaniques, on est heavy, mais pas vraiment en fait, on n'a pas la haine » clame le duo dans une interview filmée par l'équipe de thedrone.com. Et effectivement, si les deux Américains ont dû s'abîmer les oreilles au son des Melvins, de Sleep, de Fu Manchu, de Jucifer et autres Big Business, ils font aussi certainement partie de ces gens rares et intelligents qui ne se passionnent pas pour un seul et unique sous-genre musical tout en crachant sur tout le reste. En atteste leur mélange heavy stoner basse/batterie et indie rock à vocalises ultra pop. « *On dirait du Sleep joué par des filles* », me lance ma colocataire au moment même où j'écris ces quelques lignes en écoutant le premier album de nos deux oiseaux. La voix androgyne de caleb, bassiste/chanteur au plumage de chef-indien (fan de Joey Belladona ?), laisse effectivement planer le doute quant à ce que cache son slip. Et lorsqu'il fait rugir son saxophone, c'est aussitôt le nom de Morphine qui surgit aux détours de nombreuses chroniques. Pourquoi pas ? Mais un Morphine poussé chez Big Business ou Beehoover pour une cure stoner-punk. Au détour d'autres titres plus chaloupés on pensera aussi fortement à Dead Meadow et on en terminera ici avec ce name-dropping affolant qui mine de rien vient de vous donner une idée ultra précise de la musique du duo. En ajoutant que leurs mélodies ne sont pas dégueulasses du tout, on finit donc de donner envie aux *heavy rockeurs open minded & hateless* de jeter une oreille à Tweak Bird. Mission accomplie.
O. DRAGO 7,5/10
www.myspace.com/tweakbird

BLITZEN TRAPPER
Destroyer Of The Void
(Sub Pop/PIAS)

FOLK-ROCK PLEINE CROISSANCE

Voilà la parfaite démonstration que l'appréciation que l'on peut avoir d'un artiste et de son œuvre tient parfois à peu de choses. Des choses pourtant essentielles : concernant Blitzen Trapper, il s'agit juste d'une écriture un peu plus resserrée (certes toujours aussi référencée mais bien moins révérencieuse) et de choix de production servant mieux la subtilité de leurs compositions. La formation nous était apparue jusqu'alors fort sympathique mais peu marquante de par l'aspect trop kaléidoscopique de ses précédents disques. Avec ce *Destroyer Of The Void*, pour la première fois l'ensemble se tient du début à la fin et ce, bien que l'univers musical du groupe n'ait qu'assez peu évolué (tout juste note-t-on quelques références supplémentaires au rock anglais, notamment dans les placements vocaux). On retrouve ici les marottes habituelles des Portlandais (Neil Young, la pop sixties, The Beatles et le rock West-Coast pour faire court et concis) mais mieux gérées et digérées. Blitzen Trapper a clairement franchi un cap, son identité musicale ayant, semble-t-il, pris l'ascendant sur ses influences inscrivant la formation au sein de son époque, la rapprochant même, ponctuellement et sur un mode mineur, de Wilco (« Love Leave Me drowning »). Fini également les références amusantes bien qu'encombrantes aux 90's, tenant plus du clin d'œil qu'autre chose. Cette nouvelle densité est à attribuer également au remarquable travail de Mike Coykendall, collaborateur régulier de M.Ward et Bright Eyes, qui a su apporter une cohésion à l'ensemble, donnant à l'album une unité de son cristallin mettant en lumière le bel ouvrage de composition du sextuor. Le soin apporté à l'instrumentation fait honneur aux chansons, leur offrant une orchestration idéale et inspirée, où les interventions de chacun ne sont jamais gratuites et ayant toujours pour objectif d'enrichir un peu plus les mélodies qu'elles développent. Fort de l'accumulation de tous ces bons points le constat est sans appel : on ne pensait pas l'écrire un jour mais il semblerait bien que Blitzen Trapper soit, en définitive, un groupe à suivre. Et c'est une bonne nouvelle !
B. PINSAC 7,5/10
www.myspace.com/blitzentrapper

DAMIEN JURADO
Saint Bartlett
(Secretly Canadian/Differ-ant)

INDIE-FOLK AU TOP

Sans faire l'affront à certains de rappeler l'importance du parcours d'un gars tel que Jurado, on se remémorera tout de même le fait que cet ancien pensionnaire de la maison Sub Pop a toujours eu l'extrême intelligence de renouveler plus qu'à son tour la garde-robe lui servant à habiller ses œuvres, tout en parvenant à conserver un sens de la mélodie unique et ce, quel que soit le style usité. Ainsi, après avoir touché le fond avec son avant-dernier disque (*And Now That I Am In Your Shadow* d'une poignante et contagieuse tristesse), et retrouvé goût à la vie via un *Caught In The Trees* tout en surprenante légèreté, le voilà de retour avec ce déjà neuvième album, où l'intéressé ose la luxuriance d'orchestrations quasi-Spectoriennes, lorsque cordes crissent et batteries réverbèrent. De fait, on ne sera nullement surpris de retrouver à la production un collègue de label, le grand et mésestimé Richard Swift (par ailleurs lui aussi adepte du changement d'humeur au gré de ses propres albums, mais dans un registre nettement plus pop lo-fi). Cependant, ses choix de productions ne courent pas tout le long de l'album, Jurado n'ayant semble-t-il pas encore décidé de couper le cordon avec ses artistes de chevet, en tête desquels trône Neil Young (au point de risquer le procès pour plagiat sur « Wallingford »). Dans ces instants plus traditionnels, on retrouve alors le son qui fut le sien sur nombre de ses albums antérieurs, offrant ainsi une belle alternance d'ambiances au disque tout en enrichissant sa palette de couleurs musicales. De même, les arrangements poursuivent cette même logique de mobilité, multipliant ou divisant la quantité de participants en fonction de leur nécessité, passant ainsi de titres presque dénudés en mode guitare/voix à d'autres emplis de field-recordings, de piano céleste, et de chœurs dramatiques. C'est par ce biais, que l'on mettra l'accent sur ce qui n'a de cesse de nous enthousiasmer chez Jurado, soit cette propension à équilibrer ces œuvres et à les unifier malgré (parfois) la diversité qui les habite. Ici donc, tout se tient et s'imbrique avec une fluidité qui laisse pantois d'admiration, sans que rien ne semble forcé, comme si la clé de voute de chacun de ses disques était encore et toujours l'interprétation. À un tel niveau d'excellence et d'aisance, on se dit, bien sûr, que c'est le métier qui parle, mais pas uniquement : Jurado reste un artiste à part au sein de la sphère des dépressifs se mettant en musique. Son statut d'artiste culte et l'absence de notoriété qui l'accompagne, il ne les mérite juste pas, cette nouvelle livraison n'en étant qu'une insolente preuve supplémentaire !
B. PINSAC 8,5/10
www.myspace.com/damienjurado

HAWKWIND
Blood Of The Earth
(Candlelight/Plastic Head/Season Of Mist)

SPACE-ROCK

Hawkwind en 2010, c'est presque devenu un problème. D'abord, les incessants changements de personnel autour de Dave Brock, dernier membre fondateur, commencent à décourager une bonne partie des fans, même les plus coriaces. Ensuite, parce qu'Hawkwind est toujours considéré comme « l'ex-groupe de Lemmy de Motörhead » alors que celui-ci est parti (ou s'est fait virer, c'est selon) il y a tout de même plus de trente-cinq ans. Enfin et surtout, en 2010 on ne sait plus vraiment qui est Hawkwind, la faute à de multiples virages stylistiques et à une avalanche indigeste de rééditions et de lives (leur propre label en liste plus d'une vingtaine !). Premier véritable album-studio depuis *Take Me To Your Leader* il y a cinq ans, *Blood Of The Earth* arrive donc directement d'Oméga du Centaure pour nous remettre les points sur les *i*. Et on se demande : était-ce bien nécessaire à l'heure où de jeunes gens prometteurs, tel Litmus par exemple, surpassent les maîtres eux-mêmes ? C'est certain, les albums de la période 1971-1975 restent intouchables malgré un caractère un peu daté. Mais les tentatives suivantes de changement ou d'évolution des space-rockers ont fait plus de dégâts qu'autre chose : *Blood Of The Earth* en est une nouvelle preuve. Partant du principe que les genres « trance » et « ambient » étaient les seuls dépositaires légitimes de son space-rock, Brock a développé un véritable talent pour s'enticher de sonorités plastiques bon marché affreusement vieillottes et envahissantes, qui auraient probablement fait sensation à Ibiza circa 1995 en bande-son d'une soirée mousse. Sans parler de la manie de Brock de vouloir absolument recycler ses vieux classiques dans une version qui n'apporte pas d'eau au moulin, comme ici avec « You'd Better Believe It » rescapé de *Hall Of The Mountain Grill* (1974). Et puis, décider de démarrer ce disque par deux titres atmosphériques ou de défigurer un morceau comme « Sweet Obsession », qui aurait pu passer sans les samples de trompettes qu'on pensait pourtant bannis à tout jamais de la surface de la planète depuis le règne de Stock, Aitken et Waterman dans le milieu des années 80 (vous savez, Rick Astley, Kylie Minogue, tout ça…), c'est le genre de fautes de goût qu'on a du mal à pardonner. Surtout que lorsqu'il fait un petit effort (sur « Prometheus » par exemple, avec utilisation de la cithare et retour au psychédélisme originel), Brock est capable de produire quelques pépites entêtantes qui donneraient presque envie de s'évader dans le Faucon Millénium. Enfin, il reste ce son *de l'espace* toujours aussi unique, qui flotte quelque part entre Pluton et Saturne, traversé de fulgurances cosmiques. Et finalement, on se dit que *Blood Of The Earth* est parfaitement à l'image de la carrière d'Hawkwind depuis trente ans : un joyeux bordel où le meilleur et le pire se côtoient.
O. Z. BADIN 6/10
www.hawkwind.com

MASTER
The Human Machine
(Pulverised)

DEATH METAL

Qu'entend-on le plus souvent au sujet de Master ? Deux choses : la première concerne sa contribution quant à l'origine du death metal. LA grande question qu'on laissera évidemment de côté mais qui a au moins le mérite de rappeler que le combo de Paul Speckmann existe depuis le début des années 80. Pas de la bleusaille donc. La seconde, à visée péjorative : que le groupe exécute inlassablement le même album et qui plus est, de la façon la plus élémentaire qui soit. Mauvaise fois quand tu nous tiens ! Dirait-on la même chose d'un groupe punk ? Et à bien y regarder, la grande majorité de la scène death – elle n'est pas la seule – nous sert invariablement les mêmes trucs, comme des gimmicks, quel que soit le degré de complexité, et c'est bien pour ça qu'on l'apprécie non ? Alors pourquoi pardonne-t-on tout à certains et pas à d'autres ? Peut-être que ceux-là justement, contrairement à Master, donnent souvent dans la surenchère crasse facilement grisante (technique, idéologique, esthétique), bref, plus c'est gros, plus ça marche. Élémentaire non ? Alors oui, c'est vrai, Master a fait le choix de conserver une ligne directrice immuable, influencée par le punk hardcore britannique (The Exploited, GBH, Discharge), à l'instar de Venom, autre source d'inspiration de Speckmann. Motörhead, on le sait aussi, a pas mal compté pour ce dernier. À la manière d'un Darkthrone dans le registre black, Master se sert des ressorts death pour alourdir, infecter, vicier encore davantage ses inspirations et ainsi aboutir à un phrasé qui n'appartient qu'à lui. Et le résultat est encore là : droit dans ses bottes, sans escales, d'une épaisseur aussi bien crasseuse, rugueuse que grondeuse, traversée à l'occasion de solos d'un académisme flamboyant. Tout aussi constant, le chant gras et singulièrement vomitif du leader, l'un des plus expressifs dans le genre, car dénué des boursouflures habituelles. Un grognement originel, fielleux contre la connerie humaine sous toutes ses formes. Au final, du grand classique, bien consensuel, mais crédible. Et dans l'ensemble, toujours ce même sentiment jouissif et débordant à l'écoute de ce death primitif, direct et bestial. Probablement un truc de l'enfance qui reste.
J. ANDRÉ 7,5/10
www.master-speckmetal.com

EMERALDS
S/T
(Hanson)

ÉCLAIRAGES COSMIQUES

Alors que son nouvel album *Does It Look Like I'm Here?* paru chez Ed.Mego n'a pas encore quitté nos platines, Emeralds voit enfin son disque éponyme réédité. Sorti l'an dernier sur le label du groupe, le vinyle était parti en très peu de temps provoquant la frustration de pas mal de fans. Néanmoins Mark McGuire et Steve Hauschildt, que nous avions croisés en France fin 2009 (*cf. Noise #14*), nous avaient confié que l'album re-sortirait prochainement en CD. C'est chose faite via Hanson, la structure montée par Aaron Dilloway (Wolf Eyes), qui nous gratifie d'un joli livret d'une vingtaine de pages colorées. Tracklist inchangée, c'est avec le même plaisir qu'on s'immerge dans ces quatre pistes enregistrées à peu près à la même époque que *What Happened*, œuvre avec laquelle elle partage pas mal d'ambiances et une filiation assumée avec la kosmische Musik des années 70. D'ailleurs « Overboard » qui ouvre le disque évoque le *Irrlicht* de Klaus Schulze dans ses résonances cosmiques intrigantes et ses plages synthétiques glaciales, tandis que « Geode » qui lui emboite le pas rappelle Tangerine Dream. Le jeu de McGuire est plus que jamais redevable à Manuel Göttsching, époque *Inventions for Electric Guitar*, une influence revendiquée selon l'intéressé. Si « Diotima » prend des allures plus apaisées, c'est surtout « Passing Away » (qui occupait la face B du LP) qui impressionne. Sur ce titre, Emeralds illustre la richesse de sa palette sonore, avec une entame contemplative qui semble échappée de son *Allegory of Allergies*, et un développement progressif qui laisse parler arpèges de synthés vintage et guitare virevoltante. Après un climax intense où les claviers lumineux semblent baigner tout le décor, le trio laisse place aux field-recordings aquatiques pour ramener la quiétude. En moins de 40 minutes, Emeralds livre un album complet qui confirme son sérieux potentiel à jouer avec le son autant que la lumière.
A. LEMOINE 8,5/10
www.hansonrecords.net

MOGWAI
Special Moves/Burning
(Rock Action/PIAS)
LIVE CD/DVD

Commençons par le moins convaincant : quel dommage que dès les premiers morceaux du CD, on se retrouve à s'interroger : sommes-nous bien face à un live ? Ces versions s'avèrent quasiment identiques à celles des albums, si ce n'est de vagues applaudissements, quelques cris du public et un amusant « *Hey, we're Mogwai from Scotland, It's nice to be here* » à moitié étouffé de ce *formidable orateur* qu'est Stuart Brathwaite. Cette production trop clean, trop axée sur le soundboard et pas assez sur l'ambiance, montre à quel point l'expérience live chez Mogwai est délicate à capturer, tant elle s'avère multi-sensorielle – ceux qui ont pu sentir leur plexus solaire vibrer sous les assauts sonores des Écossais savent que le toucher est aussi important que l'ouïe lors de leurs concerts. Bref, il manque toute une dimension, et c'est la (relative) déception de ce live. Cela étant, soyons honnêtes : c'est excellent, parfaitement exécuté (un « Mogwai Fear Satan » de quasiment 12 minutes d'anthologie, un « Cody » à la voix fragile et émouvante…), la setlist est proche de la perfection, et plus on avance dans l'écoute, plus le sentiment mitigé du début laisse place à l'admiration – à l'exception d'un petit couac au niveau de l'enchaînement « Like Herod » - « Glasgow Megasnake » un poil brutal. Mais le véritable intérêt de cette sortie, c'est le DVD *Burning*, réalisé par les talentueux Vincent Moon (l'un des artisans des géniaux Concerts à Emporter de la Blogothèque) et Nat Le Scouarnec, qui réussit à retranscrire de manière plus fidèle ce que le spectateur peut ressentir lorsque le groupe écossais prend ses oreilles, ses yeux et la globalité de son corps en otage entre ses murs de guitares et ses alternances calme/fureur. Un film impressionniste, au cœur du public, avec une caméra parfois chahutée par la violence de la musique, filmée dans un noir et blanc ultra contrasté, mariant séquences live au plus près des musiciens, superbes images (et sons) d'un public en transe et balades dans New York, laissant transpirer une joie véritable de jouer, et un petit bonus sympathique (« Mogwai Fear Satan » à la Cartonnerie de Reims) : c'est beau, c'est poétique, une grande réussite, un live qui entrera certainement au panthéon des meilleures restitutions de concert de l'histoire du rock.

L. LENOIR 7,5/10 (CD) / 9/10 (DVD)
www.myspace.com/mogwai

BLACK MOUNTAIN
Wilderness Heart
(Jagjaguwar/Differ-ant)
BIGGER MOUNTAIN, LOWER FLAGS

La déception est à hauteur de l'attente : le second album de Black Mountain, *In The Future* nous avait tant marqués que le peu d'inspiration dont fait preuve son successeur est d'autant plus dur à avaler. Pourtant, les ingrédients sont pour ainsi dire presque les mêmes, à une énorme nuance près cependant : fini les influences prog', place à un heavy-rock calibré se rêvant sans doute d'être joué dans des stades. On exagère, on grossit le trait, mais à peine. Ainsi, à quelques exceptions près (« Old Fangs », bien dans l'esprit du précédent disque, « Rollercoaster », vrai bon morceau de l'album lent et lourd, le Sabbatique « Let Spirits Ride » doté d'un beau solo digne de ce son), *Wilderness Heart* (produit par Dave Sardy & Randall Dunn) glisse sur nos oreilles sans laisser trop de traces. C'est le principal souci de ce troisième album, ni bon ni mauvais, juste fade. Car jusqu'ici, la force du groupe de Vancouver était justement de ne pas savoir choisir entre psyché, folk, heavy et prog' (voire free-rock pour l'album éponyme) pour offrir des œuvres très typées et personnelles. Évidemment les compositions tiennent debout, mais aucune ne possède la majesté ou le grain de folie de leurs illustres aînées. Au final, on se retrouve en présence d'un disque assez scolaire et trop appliqué à bien faire, alors que l'on attendait de la formation qu'elle poursuive sa quête d'un rock épique et d'une folk narcotique. Pas une catastrophe en soi, mais un album juste plaisant tandis que nous l'attendions grand.

B. PINSAC 6/10
www.myspace.com/blackmountain

METHOD OF DEFIANCE
Nihon
SOMMA
23 Wheels Of Dharma
DEATH CUBE K
Torn From Black Space
(Rare Noise Records)
DUB JAZZ/GLOOMY AMBIENT

Label d'Eraldo Bernocchi (Sigillum S, Ashes, SIMM, Black Engine…), Rare Noise sert sa cause electro au travers de ses propres productions et celles de ses amis en faveur de l'exploration métissée. Method Of Defiance entre dans cette catégorie puisque l'on y retrouve Bill Laswell, Dr. Israel, Bernie Worrel (Parliament/Funkadelic), le batteur Guy Licata et Toshinori Kondo, trompettiste japonais descendant en droite ligne de Miles Davis et membre de Charged avec Laswell et Bernocchi, dont le premier album est vivement recommandé. Ce *Nihon* est un live enregistré au Japon en 2007, compile de deux sets gravés sur DVD en plus du CD. Si Method Of Defiance était friand d'un dub mutant et d'une jungle calcinée sur ces deux premiers albums (enregistrés avec Submerged et une tripotée d'invités comme End.user sur le premier, Pharaoh Sanders, Buckethead, Herbie Hancock ou John Zorn et le Masada String Trio pour le second), il semble ostensiblement délaisser toute trace de drum'n'bass pétaradante au profit d'un dub jazz plan-plan.Liturgies souljazz, funk stellaire, explosion d'échos et quelques fulgurances au groove frénétique appuyé par une basse au son de mâchoires d'alligator parsèment les passages à vide entre deux tissages de toile free jazz et une reprise molle du « Cosmic Slop » de Funkadelic. Les musiciens assurent le minimum cégétiste, visent l'angle mou et peinent à dépasser l'intensité d'un festival jazz/musique du monde. On a l'impression qu'ils ne sont jamais au diapason, que la motivation passe de main en main comme une patate chaude. Dommage. Somma est un projet audio/vidéo d'Eraldo et Petulia Mattioli. Laswell y a souvent participé.On le retrouve sur ce live enregistré en 2007 à Milan en compagnie de Nils Petter Molvaer, Hamid Drake et plusieurs chanteuses et chanteurs dont Raiz de Alamamegretta et un chœur de moines tibétains comme lors de leur premier concert en 1996 ou pour la visite officielle du Dalaï-lama en 2001. Ce live était paru sur l'ancien label d'Eraldo, Verba Corrige, et fait plus que de l'ombre à celui de 2007 qui n'en est qu'une copie pâlotte, peut-être en raison de l'absence de Gigi, ensorcelante chanteuse éthiopienne à la voix de djinn des hauts plateaux.Le set démarre par une reprise de « Jerusalem » d'Alpha Blondy avant de naviguer entre les écueils ambient world paresseux, dub lascif et free musique au trouble mystique : les chants de gorge et les trompettes himalayennes font toujours leur petit effet.Le label sort également le nouvel album de Buckethead sous son alias Death Cube K qui s'enfonce toujours plus dans l'horreur à chaque sortie depuis l'initial *Dreamatorium* de 1995.À nouveau aidé dans sa tâche par Laswell et, pour cette fois également Submerged, le MF Doom de la guitare suit la piste du drone spectral pour descendre dans les catacombes d'une cathédrale enfouie au milieu d'une jungle nébuleuse grouillant d'insectes volants et rampants, les élytres en pleine action. On ne distingue quasiment plus que des nappes fuligineuses, bribes de guitare, de voix, de didgeridoo ou d'un bol tibétain jusqu'aux grognements de « Watchers ».On a failli réveiller la Bête qui sommeillait au fond des grottes.On continue la progression dans l'ambient cristalline et les drones perturbants transpercés à l'acide avant d'être soudainement attaqué par la décharge metal indus infernale du « Night Crawler » pour être finalement emporté dans la « Hidden Chamber ». Bonne progression narrative dans une ambiance faite de dissonances insistantes proches de certaines œuvres de Lull, Final ou Tribes Of Neurot.

T. SKIDZ 6/10, 5/10 & 7/10
www.myspace.com/methodofdefiance
www.myspace.com/sommaproject
www.rarenoiserecords.com

HALLUX VALGUS
Galle = Paranoia + Psychose + Frustration
(Gaffer/Down Boy/Maquillage et Crustacés)
PUNK NOISE

Après une première K7 en 2007, les deux pieds nickelés, Pi de Death To Pigs à la guitare et Frank Gaffer (Sheik Anorak, Socrates et une tripotée d'autres groupes) à la batterie font un grand pas en avant avec ce LP monoface à l'artwork de rideau de douche psychotrope. Groove à sec, répétitivité assumée et stridences à perforer les crânes, on danse sur la cage de Faraday, implorant toutes les nuisances et perturbations à venir se joindre à la transe noise. La guitare fraiseuse trempée dans l'acide de batterie cherche les angles ou cisaille des barres à mine et on pense toujours à Arab On Radar, mais également au Sonic Youth confus et sexuel sur le très bon « Licking Issue » ou à AH Kraken dans les faubourgs de Berlin sur le super bon « Dog Flesh » avec son intro fabuleuse aux baguettes cinglantes, riff tounicoti-torticolis et final battu à mort. L'introductif « Failed » n'a rien d'un ratage. On dirait Death To Pigs en plus straight, comme le très efficace « Watch Out ! It's Coming Your Way » et ses martèlements dance-squat entre Api Wizz et Flying Luttenbachers (diable de batteur). Mais c'est le dernier titre, le redoutable « Frozen Bald Babies », qui remporte le premier prix (et ça tombe bien, c'est le plus long) avec une no-wave punitive à la White Mice où l'on ne voit pas du tout où pourrait se faufiler un troisième larron. Un chouette disque, aussi punk que noise, par un beau duo de mousquetaires du bruit.

T. SKIDZ 8/10
www.myspace.com/halluxvalgus

KVELERTAK
S/T
(Indie)
TURBO-BLACK

Chez Kvelertak, tout est une question de chimie existentielle : est-ce que le hard-rock décadent de Turbonegro est soluble dans le black metal et le punk-rock ? Le jouissif premier album des six Norvégiens (trois guitaristes comme Iron Maiden… et Turbonegro) démontre de A à Z que la réponse est oui, mille fois oui. Jamais sérieux mais ne cédant aussi jamais à la vulgarité et la vacuité de la crasse parodie, Kvelertak balance dans un joyeux foutoir tous les ingrédients, toutes les composantes, tous les aspects des musiques à guitare dites extrêmes de manière outrancière et décomplexée. Hard rock ? Heavy metal ? Punk hardcore ? Black metal ? Un peu tout ça à la fois, juste la volonté d'amalgamer l'ensemble de façon extravagante et cohérente (niveau guitares, c'est vraiment costaud, bien aidé par une production encore une fois énorme et sans tache signée Kurt Ballou). Tenter de dégager quelques moments clefs ou représentatifs relève alors de l'absurdité. Ici, on piétine aussi bien les platebandes de Wolfmother, d'Enslaved, d'Immortal, de Baroness que de Jr Ewing... Avec en plus, quelques moments de crétinerie absolue dégainés comme autant de fiers majeurs en direction des dictateurs du bon goût (les gravissimes chœurs viking metal de « Liktorn », un exemple parmi d'autres) qui installent définitivement Kvelertak comme dignes héritiers des Turbonegro cités plus haut. Le buzz autour du sextuor montant en flèche (apparemment, c'est déjà un phénomène en Norvège) et les meilleures vannes restant les plus courtes, il risque de lasser vite et de très rapidement devenir insupportable. En attendant, ce premier album détonne dans un microcosme où les occasions de rigoler avec un groupe plutôt qu'à ses dépens sont rares. Trop con, trop bon.

BHAINE 8/10
www.myspace.com/kvelertak

MICAH P. HINSON
And The Pioneer Saboteurs
(Full Time Hobby/PIAS)
NEO-COUNTRY CRÉPUSCULAIRE

Sans dramatiser à outrance, il paraissait évident que le Texan devait redresser la barre, après un troisième album en mode pilotage automatique et un recueil de reprises à moitié raté. C'est chose faite avec ce quatrième album qui le voit reconsidérer son art sans se trahir. Mettant un bémol sur la saturation à foison qu'il avait coutume d'employer régulièrement, le songwriter se repose plus volontiers sur un admirable enchevêtrement de cordes apportant majesté et élégance à une série de chansons à la funeste noirceur. Moins d'explosions, plus d'implosions semble être le leitmotiv de Micah sur ce disque faussement sage, au sein duquel il paraît avoir pris conscience que la mise en son ne doit pas se faire au détriment de la composition. Solennelles comme une mise en bière, ces douze chansons révèlent une fois encore, mais avec plus d'à-propos qu'auparavant, tout le talent du jeune homme pour les arrangements pleins de retenue, ces derniers s'accordant merveilleusement avec son chant profond et monolithique. L'esthétique maison est conservée donc, mais comme transcendée par la concision dont fait preuve le tenancier des lieux. Comme à l'accoutumée, on retrouve nombre de chansons à trois temps guère éloignées du rythme binaire de la valse, lorsque celle-ci privilégie la lenteur, tout en leur apportant les montées anxiogènes nécessaires afin de les inscrire dans la catégorie alt-country (« She's Building Castles In Her Heart »). Fondamentalement, on reconnaît sans peine l'univers de Hinson avec, pourtant, cette sensation que tout est semblable en étant différent. Soit une brillante remise en selle tout en finesse pour un artiste qui l'on pensait lessivé.

B. PINSAC 7,5/10
www.myspace.com/micahphinson

FRANCISCO LOPEZ
Amarok
(Glacial Movements)
DARK AMBIENT MINIMALISTE

À moins d'avoir dérobé à la NASA l'un de ces casques utilisés par les ingénieurs pour capter d'éventuelles transmissions extra-terrestres, il se peut que vous n'entendiez absolument *rien* pendant les cinq premières minutes d'*Amarok*, tant les rares sons qui s'en échappent sont minimalistes et monocordes. Et en même temps, cinq minutes sur les soixante-cinq de l'album, ça n'est pas grand-chose finalement. Peu connu du grand public, Francesco Lopez est un peu le Robert Rich de la musique électroacoustique. Professeur de biologie dans le civil, le Madrilène a accumulé – depuis le début des années 80 – une masse de travail impressionnante, conceptuelle et basée avant tout sur la combinaison de textures sonores brutes de décoffrage. Il était donc assez logique qu'il atterrisse sur Glacial Movements, ce label italien d'ambient « *glaciale et isolationniste* », comme le décrit lui-même son fondateur, Alessandro Tedeschi. Rappelant la démarche d'un Sleep Research Facility (sur *Deep Frize*) ou d'un Troum, *Amarok* (le nom d'un loup géant dans la mythologie Inuit) est le fruit de deux années de travail passées à collecter des sons dans six villes différentes : Madrid et Murcia en Espagne, Belgrade en Serbie, Tel-Aviv en Israël, Amsterdam aux Pays-Bas et Riga en Lettonie. Et même si ces zones géographiques ne le laissent pas toutes présager, c'est bien les plaines glacées de l'Arctique battues par les vents et vides de toute trace de vie et d'humanité auxquelles on songe ici, au fil des dix mouvements de cette unique plage sonore qui vous paraîtra soit extrêmement pénible, soit absolument fascinante, au choix.

O. Z. BADIN 7/10
www.franciscolopez.net

FREEWAY & JAKE ONE
The Stimulus Package
(Rhymesayers)
HOLIDAY RAP IN GANGSTA'S PARADISE

Encore une preuve du retour en force du label de Minneapolis, ce *Stimulus Package* (nom du plan de relance de l'économie US annoncé par Barack début 2009) est le disque de hip-hop idéal pour passer l'été à lézarder sous le soleil brûlant de nos climats tempérés et s'écraser sur un matelas à eau. Ne serait-ce que pour le package, très stimulant, t'es obligé de l'acheter. La rondelle est insérée dans une poche d'un porte-feuille en cuir en carton, les lyrics sont imprimées sur deux liasses de billets verts aux effigies des deux compères et on trouve aussi une carte de crédit pour télécharger les versions instrumentales. Plaisir des yeux. Le contenu musical est tout aussi alléchant avec ses quinze titres de qualité supérieure. On connaissait le MC de Philly, Freeway, pour ses collaborations avec Jay-Z, sa participation à la BO de *8 Mile* et ses deux premiers albums sur Roc-A-Fella. Pour ce troisième Opus Dei, il s'acoquine avec Jake One, producteur affilié au gang de 50 Cent, qui nous avait déjà régalés en 2008 avec son album solo, également sorti sur Rhymesayers, où l'on pouvait retrouver MF Doom, M.O.P., Brother Ali, Slug, Busta Rhymes, Keak Da Sneak ou Pharaoh Monch, et déjà Freeway et son collègue Young Buck. Rien que l'intro vaut son pesant de cacahouètes grillées avec son instru souljazz 70's, si fresh, veloutée et chaude comme le sable au zénith, qui ressemble à la BO de Drôles de Dames utilisée sur l'excellent morceau « Angelz » de Doom et Ghostface. C'est son vieux pote Beanie Sigel qui prend la parole en premier de sa voix grave et ténébreuse qui pourra rappeler Guilty Simpson. Avec celle plus adolescente et nasillarde – dans le punk, on dirait « snotty » – de Freeway, plus proche de Talib Kweli, c'est le mariage parfait. Le tube de l'été « Throw Your Hand » déboule juste après avec ses beats handclaps et ses basses très Doom. Sexy en diable, « One Foot In » s'avance tout en ondulations félines avant l'approche funky de « She Makes Me Feel Alright », synthé en transe et basses langoureuses. Même si Freeway fait de son mieux, Beanie nous manque un peu. C'est Raekwon qui se tape l'incruste avec style sur le très Wu-Tang « One Thing » et son instru basse/batterie/chœur de voix samplé. Un autre gros tube vient frapper à la porte. C'est « Know What I Mean » et son sample d'une voix féminine impeccable aux côtés d'un Freeway au meilleur de sa forme sur une instru basse/batterie/synthé savamment bien troussée. C'est Young Buck qui débarque sur les bielles bien huilées de « Microphone Killa ». Ça tourne sans souci, les amortisseurs sur ressorts. On reste dans le tube avec l'excellent « Follow My Moves », son synthé Carpenterien, sa beatbox super old-school et un featuring de Birdman, grand pote de Lil Wayne, dont le flow narcotique rappelle ici Sensational. Retour dans la chambre à coucher, lumières tamisées et ambiance classée X pour « Freekin' The Beat » avant que l'album ne se termine par deux autres morceaux de première bourre : le soulful « Money » sur lequel Freeway, Omillio Sparks et Mr Porter (membre important du D-12 d'Eminem, producteur de son premier album et de quelques titres de *The Slim Shady*) font des merveilles, et « Free People » qui suinte le Michael Jackson par tous les pores. Chaudement recommandé.

T. SKIDZ 8,5/10
www.myspace.com/freeway
www.myspace.com/jakeone

SPECTRE
Death Before Dying
(WordSound)
DUB HIP-HOP/TRIP-HOP

Après son excellent album en compagnie de son pote Sensational l'été dernier, Skiz Fernando aka Spectre The Ill Saint revient en solo avec ce *Death Before Dying* pleinement maitrisé. Pas de révolution de style, à l'instar de Scorn, Spectre creuse toujours le même sillon dark dub/hip-hop mystique qu'il a largement contribué à façonner au début des 90's. Comme d'habitude, le disque est enregistré au Temple Of Smoke et toujours dédié à The Almighty Unseen Force That Makes All Things Possible pour son inspiration inébranlable. Les morceaux offrent une bonne dynamique d'ensemble faite de grosses basses et de beats hypnotiques traversés par des voix déformées et des effluves de mystique orientale (l'accueil à la poigne massive et les cordes soufies de « Death Trip », les percus ethniques de « The Dark Rift » qui s'entrechoquent avec fracas sur « Blaze Of Glory », rien à voir avec Bon Jovi), des samples de film noir (ou musique à la James Bond pour « El Dia De Los Muertos » et sa course poursuite en bagnole, *Matrix* pour « Savasana », son alarme lourde et le sifflement des balles traçantes) ou plus violemment striés de rayons laser à la *Bioman* comme sur « Love, Part 2 » ou le dub visqueux de « Step Inna Dub » et sa contamination electrotek parasitaire. Skiz semble avoir atteint une pleine maitrise de ses talents de producteur de beats et de réducteur de têtes en fusionnant ses alias (Slotek, The Eye…) et ses divers projets (Roots Control, Dubadelic, Scarab…) au sein de l'entité Spectre. Un recentrage qui fait du bien et qui permet d'apprécier ses multiples facettes au sein d'un même album. Rarement on aura entendu sur un disque estampillé Spectre des titres aussi ouvertement reggae/dub, comme le très réussi « Swagger » (à la fois dub aquatique et reggae western avec sa mélodie Morricionienne égrainée au pas tranquille du cheval), et jazz sur les superbes et vénéneux « Black Widow », sexy en diable, et « Follow The Smoke » au beat cha-cha-cha, avec toute la classe de la chanteuse souljazz trip-hop Laila. Ou les deux à la fois sur la très belle « Quiet Storm » avec son marimba étincelant entrecroisé à un sample de cuivres jazz ou ska 60's. Qu'importe si c'est un choix artistique délibéré ou juste une nécessité économique, le plaisir est là.

T. SKIDZ 8,5/10
www.myspace.com/spectretheillsaint

FRONT LINE ASSEMBLY

Improvised Electronic Device

(Dependent/Season Of Mist)

ELECTRO-INDUS

On croyait tenir avec *Artificial Soldier* (2006) le meilleur de Front Line Assembly au moins pendant les dix prochaines années, période nécessaire pour que Bill Leeb redonne à ce projet toute l'intention qu'il mérite, plutôt que de s'éparpiller dans plusieurs autres à l'intérêt plus que discutable (en tête, l'insoutenable Delerium) avec le plus souvent à la clef des sorties de FLA bien médiocres. Quatre ans seulement auront donc suffi, sans fausses notes entre temps, pour que ce présent album s'impose comme l'une des plus belles réussites des Canadiens, voire la meilleure. L'inspiration est encore là, vaste, subtile et débordante, insufflée dans chaque sample, mélodie et rythme, en un tout se révélant cohérent, aussi énergique que magnétique. Tout ici respire le métier, l'expérience considérable accumulée par ces chevronnés que sont Leeb et Chris Peterson, une nouvelle fois secondés par Jeremy Inkel (Noise Unit, Left Spine Down) et Jared Slingerland. Au point qu'aucune formation étiquetée electro-indus ne peut prétendre aujourd'hui à un tel degré de sophistication electro. Bon, d'accord, vu le niveau actuel, rien de plus normal (…) mais cela a au moins le mérite de souligner l'exigence intraitable qui anime encore FLA. Bref, vous aurez noté une absence de taille : celle de Rhys Fulber. Aucune incidence à signaler et, conséquence ou pas, *Improvised Electronic Device* fait preuve d'une agressivité retrouvée comme à la belle époque de *Hard Wire* (1995), et mieux encore, une hostilité plus organique notamment par l'ajout de vraies guitares et non pas samplées comme auparavant. Du sang neuf en somme qui propulse littéralement chaque titre concerné dans une dynamique implacable (« I.E.D », « Laws Of Deception », « Pressure Wave »), et ce, sans rien lâcher de sa finesse (l'imposant et grandiose « Angriff » est un sommet). Une volonté claire et nette de durcir le ton, qui trouve son paroxysme sur l'expéditif « Stupidity », titre braillé et produit par Al Jourgensen lui-même, avec Justin Hagberg (3 Inches Of Blood) à la guitare. Plus qu'un morceau qui n'aurait pas fait tache sur un des derniers albums de Ministry, un hommage au label Wax Trax! et plus particulièrement à son fondateur, Danny Flesher, décédé en début d'année. Rappelons que Ministry et FLA ont tous deux été signés sur ce label, reconnu pour avoir diffusé l'indus sous toutes ses formes aux US. Et sans qui, peut-être, FLA ne serait pas devenu ce qu'il est maintenant : absolument essentiel.

J. ANDRÉ 9/10

www.mindphaser.com

INTEGRITY

The Blackest Curse

(Deathwish)

HOLY ERROR

Sept ans après un *To Die For* synonyme d'agréable surprise (puisqu'il succédait à une palanquée de disques bien moisis), Dwid Hellion sort enfin un nouvel album d'Integrity. Un album concept, qui plus est, où se conjuguent nihilisme, misanthropie et fascination pour divers gourous satanistoïdes. Enfin ça, c'est l'enrobage. Le véritable concept derrière *The Blackest Curse*, c'est quatre musiciens fans du groupe depuis leur adolescence qui composent une dizaine d'instrus « à la manière de » puis attendent – deux ans quand même – que le capitaine de l'entreprise daigne y poser ses lignes de chant et ses lyrics. Le résultat ? Un disque sans âme et sans passion. Le backing band, pas manchot, concocte une mixture Integrity old-school / early Slayer qui, dans un autre contexte, pourrait se donner les moyens d'être potable. Là, on sent les gars bridés par cette mission absolument impossible : faire évoluer un groupe qui n'est pas le leur et qui malgré les années qui passent, ne le sera jamais. *To Die For* comportait deux ou trois titres qui sauvaient l'ensemble, débordants d'envie tout en se démarquant suffisamment du Integrity de la bonne/grande époque. Sur *The Blackest Curse*, en dehors de quelques rares passages atmosphériques insuffisant timidement une ambiance holy terror et un ou deux morceaux à peu près écoutables (« Learn To Love The Lie », « Simulacra »), rien à sauver. Même la voix se fait poussive et pénible. La déception est d'autant plus énorme que l'EP deux titres sorti l'année dernière s'avérait vraiment réussi et n'annonçait pas du tout ce qui est sans conteste le pire disque de la discographie du groupe (oui même le ratage *Integrity 2000* était plus intéressant). La seule chose que l'on peut espérer maintenant, c'est que ce soit le dernier.

BHAINE 3/10

www.holyterror.com

HERE WE GO MAGIC

Pigeons

(Secretly Canadian/Differ-ant)

KRAUT-POP CÉLESTE

D'abord un constat : Luke Temple a toujours été un artiste que l'on a pris plaisir à retrouver de par sa fantaisie et son audace. Ceci posé, on peut dire sans détour que cette quatrième œuvre-maison, soit la seconde sous l'identité Here We Go Magic et la toute première en compagnie d'un véritable groupe, est sa plus réussie. La principale raison à cela est qu'à l'audace, Temple et ses quatre nouveaux petits camarades (deux gars, deux filles, tous en provenance de Brooklyn) ajoutent une stabilité d'écriture et une rigueur dans l'exécution qui lui avaient un peu fait défaut auparavant, ne parvenant jamais vraiment à nous convaincre sur toute la durée de ses albums. On pourrait même dire qu'avec *Pigeons*, Temple prend enfin son envol, mais ce serait faire insulte à sa carrière passée et aux belles choses qu'il a su nous offrir jusqu'à présent. Mais c'est un fait indéniable, Here We Go Magic s'installe peu à peu au sein du paysage indie contemporain, se créant un petit nid aussi douillet qu'en équilibre. Tout comme pour le précédent album éponyme, celui-ci se scinde en deux parties plus ou moins distinctes, l'une plutôt très rythmée et l'autre plus vaporeuse, s'interpénétrant à l'envi. Picorant au sein de sa propre discographie, Temple inclut ici quelques mélodies ensoleillées et paresseuses (« Bottom Feeder ») qu'il n'avait plus ressorties depuis son premier album, tandis qu'il poursuit ses obsessions roboratives faites de boucles et de loops (« Moon »). Toujours très ancré dans une certaine tradition pop qu'il (mal)traite de façon kraut', le quintette crée des mélodies tour à tour aériennes (« Land Of Feeling ») et aquatiques (« Casual », « F.F.A.P »), abordant ponctuellement les côtes africaines (« Herbie I Love You, Now I Know »), mêlant guitares et synthés au sein d'un joyeux maelström d'où émerge la voix frêle et fragile de Temple. L'accent est mis également sur l'omniprésence d'une basse ronde à souhait apportant une certaine souplesse à des chansons pourtant rarement anguleuses, leur conférant un groove entraînant et hypnotique. Et c'est lorsque tous jouent à l'unisson, dans ces instants d'osmose musicale, que l'on perçoit le mieux la réelle plus-value qu'est la contribution de tout un groupe à l'univers de Temple. En plus d'une âme qui s'élève, on sent enfin un cœur qui bat, ajoutant de l'organique au spirituel. On ne saurait trop le remercier de cette saine initiative.

B. PINSAC 8/10

www.myspace.com/herewegomagic

FOL CHEN

Part II: The New December

(Asthmatic Kitty/Differ-ant)

AVANT-POP/R 'N' B/ELECTRO

Leur *Part I: John Shade, Your Fortune's Made* (2008) était passé on ne peut plus inaperçu ici, et il faut avouer que sans le concours de leurs vieux potes de Liars, notre curiosité n'aurait pas forcément été piquée par ce *Part II: The New December*. En effet, deux des membres de Fol Chen viennent d'être embauchés en tant que musiciens additionnels live par Angus Andrew et ses acolytes, lesquels ont aussi embarqué le groupe au grand complet pour assurer la première partie de leur tournée européenne en mai dernier. Sans compter que Fol Chen participe aussi à la compilation de réinterprétations accompagnant leur dernier album, *Sisterworld*. Échange de bon procédé, puisque Liars avait retravaillé un de leurs morceaux sur *The Longer U Wait,* collection de remixes disponible uniquement en version digitale. Bref, on pourrait encore allonger la liste de leurs collaborations. Mais si ce n'est dans leur approche polymorphe, furieusement rythmique et expérimentale de l'indie rock, les deux groupes restent foncièrement différents : les Angelenos masqués construisent des morceaux pop aux mélodies mignonnettes et entrainantes sur des rythmes hip-hop/r'n'b passés au concasseur electro. Instrumentation foisonnante (synthés, harmonica, flûte, violon, tout y passe), prises live coupées puis recollées : leurs petites chansons semblent droit sorties d'un atelier de bricolos azimutés mais appliqués. Tout bizarroïde qu'il puisse paraître, *Part II* est un album facile d'accès : les très efficaces « In Ruin » et « C/U », ersatz déviants et réussis de tubes r 'n' b pour poufiasses (Gwen Stefani en duo avec Battles ?), sont des portes toutes ouvertes vers l'univers pop dadaïste du collectif, où les morceaux sont chantés tour à tour par musiciens et musiciennes multi-instrumentistes. Malheureusement on se lasse très vite des titres les plus accrocheurs, sans avoir vraiment été emballés par certains autres, dés lors l'enthousiasme initial fait place à une indifférence polie.

O. DRAGO 6/10

www.myspace.com/folchen

NIVEAU ZERO

In_sect

(Ad Noiseam/Differ-ant)

DUBSTEP

Nouveau venu chez Ad Noiseam, Niveau Zero n'en est pas pour autant à son coup d'essai. Après divers maxis, notamment chez Expressillon et Destpub, Niveau Zero vient donc enfoncer le clou avec *In_sect*, véritable must have pour les amateurs de rythmiques lourdes et de basses fréquences massives. Onze titres d'un dubstep à la fois sombre et énergique, ponctués d'incursions hip-hop ravageuses (l'énorme « Revolution HXC »), de salves metal hardcore (« In_sect » ou « Gracilicornis ») et de samples cinématographiques cauchemardesques (« I Believe In… »). On pense bien sûr à Broken Note – un remix effectué pour leur compte agrémente d'ailleurs le disque –, Bong ra, Subvert, ou encore Exision, et pour faire court, à toute la vague sombre du dubstep issue du metal plus que de l'electro. Que ce soit bien clair, Niveau Zero n'a pas été convié à la fête pour trier les lentilles. On assiste donc à un déferlement de sons urbains et groovy composé, calibré, et brillamment produit dans un unique but : pulvériser le dancefloor et provoquer le head banging généralisé à grands coups de woobles, caisses claires réverbérées et kicks ultra compressés. Il faut bien admettre que Niveau Zero s'en sort très bien à ce petit jeu et les prestations live endiablées du Parisien témoignent à chaque fois de cette énergie à la fois débordante et sous contrôle. Le mélange d'influences s'étendant du grime au hip-hop en passant par le hardcore (style dans lequel Fred a fait ses armes en tant que bassiste) se révèle pertinent. C'est pourquoi *In_sect* est de ces albums qui, loin de se destiner aux seuls aficionados du genre, peuvent prétendre à conquérir un public large et varié comme ont su le faire en leur temps Techno Animal ou Scorn. Un petit mot sur la production impeccable signée Adrien Sauvaget dont le savoir-faire parvient presque à restituer totalement l'énergie live de Niveau Zero (la tâche était ardue), ainsi que sur Hecq qui signe un remix de « Evil League » d'excellente facture comme à son habitude.

T. PAPAY 8/10

www.myspace.com/niveau0

PSYCHIC ILLS

Catoptric

(The Social Registry)

PSYCHE LANCINANT EAST COAST

MAGIC LANTERN

Platoon

(NotNotFun)

PSYCHE FRÉNÉTIQUE WEST COAST

Autant annoncer d'emblée la couleur : si vous n'avez pas accroché à *Mirror Eye*, l'intrigant album des Psychic Ills paru l'an dernier, il y a peu de chance que *Catoptric* change la donne. En effet avec ce court effort (un peu plus de 25 minutes), les New-Yorkais referment la parenthèse ouverte après l'élaboration de *Dins*, leur remarqué premier opus dont les titres oscillaient entre shoegaze, psychédélisme déluré, mélodies fascinantes et drone languide. Car l'élaboration de son successeur, *Mirror Eye* donc, avait vu la formation évoluer – à commencer par son line-up – et choisir une voie bien plus abstraite mais complètement trippante, au risque de décevoir les amateurs de sa facette la plus « rock ». Pourtant Psychic Ills y faisait montre d'un incroyable talent d'hypnotiseur, insufflant à sa musique des vapeurs stupéfiantes aux relents d'Orient, capables d'amener l'auditeur vers la transe contemplative. C'est à cette période que *Catoptric* a été composé, recyclant les mêmes sonorités (à commencer par ce son de sitar provenant de la guitare de Tres Warren), cherchant les mêmes structures flottantes. Ainsi les notes qui ouvrent « Transmute » ravivent le souvenir de « Meta » (l'une des pistes marquantes de *Mirror Eye*), initiant une curieuse danse, attirant l'auditeur dans un labyrinthe captivant sous la houlette de la voix atone de Warren. Percussions répétitives et basse obsédante (« Secret Flower ») entourent les lentes progressions du clavier ou de la six cordes, dans une cadence moite qui procure une impression de temps en suspens, et ce quand bien même la rythmique s'accélère ou l'intensité du jeu se fait davantage ressentir : sur « Indus Echo », c'est toujours la répétition qui prévaut et qui assomme, quand bien même le groupe pousse le volume ! C'est la tête dans le sac que l'on termine le voyage, avec plus de dix minutes oppressantes et nauséeuses : « Outvocation » met un point final au trip malsain de Psychic Ills, sans que l'on puisse vraiment dire s'il s'agit d'une bonne ou mauvaise chose, tant on a pris un malin plaisir à se laisser malmener au gré de *Mirror Eye* autant que de ce troublant *Catoptric*. On attend avec impatience la suite. Moins dérangeant, mais tout aussi psychédélique, le nouvel album de Magic Lantern déboule ces jours-ci, alors que son guitariste, Cameron Stallones vient à peine de nous laisser reprendre nos esprits encore étourdis par *On Patrol* de son Sun Araw. Le groupe californien évolue dans une veine plus frontale que Psychic Ills : à l'instar de ses collègues de label, Eternal Tapestry, on nage ici en plein rock psyché emmené à gros coups de wah-wah, dans la pure tradition de ce qui se faisait à la fin des 60's sur la West Coast. Avec sa section rythmique hypnotique, Magic Lantern possède de solides bases sur lesquelles peuvent s'exprimer les guitares frénétiques dont s'extrait parfois un orgue farfisa, voire une trompette (l'intro de « Friendship » que ne renierait pas Sun Araw justement). On traverse *Platoon* avec le même air hagard qu'à l'écoute de *Catoptric*, même si ici c'est davantage la débauche sonore qui anesthésie plutôt que les sons planants. La version CD comprend en bonus le 45-tours *Showstopper* sur lequel figure la reprise éponyme d'Iron Knowledge, classique des années 70, dont Magic Lantern détourne le rock funky originel pour en donner une interprétation toute personnelle. Le rock psyché U.S. se porte décidément comme un charme et n'a pas fini de nous enivrer.

A. LEMOINE 7,5/10 ET 8/10

www.myspace.com/psychicills

www.myspace.com/magiclanternmako

CERTAIN GENERAL

Stolen Car

(Le Son du Maquis/Jean Davoust Etideur)

L'ESPRIT DU ROCK NEW-YORKAIS, INTACT.

« Hello My God » est le plus heureux accident qui soit jamais arrivé à Certain General. Le groupe, en studio, était en train de jammer sur ce thème à charmer des serpents. Kevin Tooley, le batteur (et producteur de l'album), a décidé de laisser tourner la bande, sait-on jamais, et ce qui a été capturé à moitié par hasard n'est rien d'autre qu'un moment de magie. « Hello My God » est un vieux morceau de Certain General qui parle autant de l'argent dans la religion que de la religion dans l'argent. Il est si vieux qu'il figurait déjà sur *Holiday Of Love*, le tout premier disque sorti en 1982 sur Labor Records (un mini album ou un maxi 5 titres, au choix), et cette nouvelle version, plus incantatoire que jamais grâce à l'intervention époustouflante du saxophoniste Robert Aaron (a joué avec James Chance, Richard Hell, David Bowie et tellement d'autres artistes de renom que cette liste pourrait ne jamais finir), remet Certain General en selle en 7 minutes 30. On pourra décidément toujours compter sur Certain General pour perpétuer l'esprit du rock new-yorkais. Cela fait exactement trente ans – une bagatelle – qu'ils font partie des groupes les plus cruciaux ayant émergé de Manhattan, et ce n'est pas demain qu'ils rendront les armes. Eux-mêmes surpris par la qualité et la spontanéité de cette semi-impro hindou-isante, les trois membres actuels de Certain General ont d'abord décidé de conserver cet enregistrement pour en faire une face B. Ils se sont ensuite dit que ce serait une bonne idée de l'inclure en ghost track sur le CD, puis qu'il ferait peut-être tout simplement un bon morceau de fin. Avant que l'évidence ne saute aux oreilles : « Hello My God » faisait une ouverture d'album idéale. Pour boucler la boucle d'une histoire déjà longue et riche en rebondissements ? Absolument pas, car Certain General n'est là ni pour astiquer les éclats du passé, ni pour décorner la carte de la nostalgie. Si Certain General existe toujours, c'est parce que le groupe a encore des choses à dire, du neuf à proposer : les douze titres qui font suite à « Hello My God », pour un album d'une rare authenticité, un disque qui est peut-être leur meilleur depuis… *November's Heat* ? *These Are The Days* ? Très certainement lorsqu'on se soumet à « Circus Everywhere », « Windup Toy », « Stolen Car » ou encore « Property Of Light », les plus sauvages et récalcitrants de la bande. Le jeu de guitare si particulier de Phil Gammage est aussi piquant que par le passé, ses petits phrasés vifs et mystérieux, parfois tournés vers des mélodies orientales, rappelant vite ce qui faisait une des forces majeures de *November's Heat*. Les baguettes de Kevin Tooley sont des masses en feu. Et Parker Dulany, désormais à la basse, pète la forme. Mais que dire de sa voix, cette putain de voix complètement incroyable qui fait que l'on ne peut pas « juste bien aimer » Certain General ? Elle est tout simplement fantastique, sublime sur chaque syllabe énoncée, et c'est elle, sur les morceaux de l'album qui semblent a priori en dedans car un peu mollassons – en réalité volontairement nonchalants –, qui porte le tout sur ses épaules, avec cette élégance légèrement décalée propre à Parker Dulany. Il suffit d'une seule écoute des petites perles que sont « In The Park », « One Of Your Kind » ou « Cemetery Row » pour se laisser convaincre qu'elles feront vite partie de ces chansons que l'on sera heureux d'avoir dans la caboche pendant des jours entiers, exactement comme à la grande époque de « Maximum G » ou « Lovelife ». Certain General, nous revoilà !

BIL 8,5/10

www.myspace.com/certaingeneral

DRUNKDRIVER

Self Titled Lp

(Autoprod)

NOISE ROCK

Je me doutais bien qu'on n'allait pas tarder à le prendre dans les dents cet album, mais je ne sais pas pourquoi, je m'imaginais qu'un autre groupe de cette scène de la Côte Est des U.S. – qui depuis trois ou quatre ans a remis le feu aux poudres de la noise – en serait responsable. Je voyais bien les Pissed Jeans s'en charger. Ou alors les Hawks d'Atlanta. Twin Stumps était une autre possibilité. Si les Clockcleaner avaient continué plus longtemps, peut-être qu'ils auraient pu le pondre un jour eux aussi : le disque le plus haineux que notre joli monde bien agencé ait connu depuis des lustres. Je me doutais bien que Drunkdriver n'allait pas faire dans la dentelle après avoir connu un certain succès auprès d'un public beaucoup plus large que celui qu'ils auraient un jour jamais espéré avoir, mais j'anticipais tout connement une suite logique à *Born Pregnant* – ce qui n'était déjà pas si mal –, pas une explosion atomique. Je ne voyais pas Drunkdriver capable de hausser le ton, et pourtant ils l'ont fait, de trois crans : ce LP sans nom (à moins qu'il ne s'intitule effectivement « Self Titled LP »), leur second, enterre tout ce qu'ils ont pu sortir jusqu'à présent, et dessus, oui, on peut effectivement planter la croix de la pochette du 7" « Firesale b/w It Never Happened ». Et par la même occasion mettre aussi Drunkdriver dans la tombe, car ce disque est posthume. Ils ont splitté en mars dernier pour d'assez sombres raisons – Jeremy, le batteur, accusé de violences sexuelles… via des messages sur des boards musicaux… pas très net ou si justement : purement Internet –, et ce disque est tellement radical et autodestructeur que de toute façon on aurait eu du mal à les imaginer aller plus loin dans ce domaine. Aucune seconde sur ce *Self Titled LP* n'est en dessous de l'autre. Drunkdriver ne relève jamais la tête, maintient celle des auditeurs sous l'eau sur toute la durée, et ce n'est pas un disque de noise urbaine qu'on déguste, ce n'est pas une violence calculée ou un mal-être feint pour que le blogger tatoué ait sa dose hebdomadaire de danger simulé, c'est un vrai disque de hardcore (Negative Approach ?) qui va vite, qui frappe fort, sans relâche, qui noue le bide et qui ne se préoccupe de rien d'autre que d'évacuer ce qui n'est pas loin de ressembler à du nihilisme pur. Mais ça pourrait également être ce petit moment d'euphorie assez rare qui survient lorsque dans un groupe on prend un plaisir pas possible à faire le plus de bruit possible et à se vider, trente minutes durant. Après une déflagration pareille, aucun doute à avoir, il ne reste plus rien, si ce n'est de mon côté un cratère de regrets de n'avoir pas vu ce groupe en concert plus tôt et plus souvent… Load Records, qui devait sortir ce disque en avril, s'est rétracté au moment de l'annonce du split, et c'est Drunkdriver qui a fini par le sortir sans l'aide de personne, mettant en vente les mille copies pressées sur son blog.

BIL 9/10

http://almostdust.blogspot.com

© Magali Boyer

TROY VON BALTHAZAR
How To Live On Nothing
(Third Side Records)

TEMPÊTE SOUS UN CRÂNE

Tout ce qui est rare n'est pas forcément précieux. Pourtant, les presque cinq années séparant son premier album en solitaire de cette nouvelle livraison viennent nous prouver exactement le contraire. Ceci étant, le frontman de Chokebore n'est pas resté inactif pour autant, apparaissant sur nombre de compilations, livrant EP exclusivement numériques et DVD live, sortant des versions alternatives de ses chansons et reformant enfin son éminente formation, avec à la clé un prochain album. Mais pour la première fois depuis des lustres, TVB occupe l'espace médiatique armé de toutes nouvelles compositions avec ce *How To Live On Nothing* qui à coup sûr devrait ravir celles et ceux toujours pas remis de la disparition d'Elliott Smith (« Wings »). Leurs univers sont certes différents, mais la mélancolie qu'ils épanchent tous deux est identique : ce même sentiment existentialiste, cette nécessité de ne pas tricher, de se dévoiler et de tout vivre pleinement sans pudeur ni faux-semblant. On reconnaît aisément la plume sensible et écorchée de l'un des généteurs d'*A Taste For Bitters* et *Black Black* à l'écoute de titres tels que « Communicate » ou « Santiago », deux versants (l'un sous forme de ballade électrique à fleur de peau et l'autre sous celle d'un rock saccadé) d'une seule entité musicale héritière d'un indie-rock 90's authentique et qui su, en son temps, séduire nombre d'amateurs de mélodies brisées. Le son des guitares et le chant sont certes semblables, mais la diversité des ambiances de ce nouvel opus inscrit TVB bien au-delà de son simple statut d'ancienne gloriole d'un groupe culte : il lui fait endosser celui d'artiste affranchi et autonome, en pleine possession de ses moyens. Et à Balthazar de nous le démontrer par un véritable tour de force, calé en deuxième position sur ce disque : « Very Very Famous », une chanson d'une pureté et d'une évidence mélodiques qui vous laisse ballant dans un premier temps, juste avant que n'explose un refrain absolument éblouissant et terrassant. Signalons aussi l'utilisation d'une boîte à rythmes qui, accompagnée de cette guitare aux accords fluides, apporte une délicieuse touche légèrement lo-fi à l'ensemble, tissant un peu plus le lien avec le génial suicidé précité. On ne manquera pas aussi de s'arrêter sur la judicieuse utilisation de claviers sur « Mt. Balthazar », sommet de spleen, ou encore « In Limited Light » sorte de comptine à l'humeur crispée perturbée par moult fréquences. Une immense réussite donc que ce disque qui se doit de rencontrer un minimum d'échos afin que son auteur n'attende pas à nouveau cinq longues années avant de lui donner une suite.

B. PINSAC 8,5/10
www.myspace.com/troyvonbalthazar

MONKEY 3
Beyond The Black Sky
(Headstrong)

PSYCHOSTONER INSTRUMENTAL

On a un peu honte de ne découvrir les Lausannois de Monkey 3 qu'en 2010, alors que le groupe existe depuis une petite dizaine d'années et a déjà sorti plusieurs albums et EP (et que *Noise* et ses précédentes incarnations en ont parlé à moult reprises). Mais bon, on ne peut pas toujours tout connaître, et le concert du Hellfest sera tombé à point pour faire découvrir à l'auteure de ces lignes cette musique principalement instrumentale (la voix sur « Through The Desert » semblant d'ailleurs un poil superflue) mariant une bonne grosse dose de stoner velu à des influences progressives et psychédéliques. Ce nouvel album semble donc marcher sur les traces des opus précédents, s'ouvrant et se fermant sur des morceaux de plus de neuf minutes, créant des atmosphères à la fois lourdes et aériennes, avec un son de guitare qui donne le frisson et des riffs imparables, le tout encadré par une section rythmique aussi pachydermique que sensuelle. Et à en juger par leur performance sous la Terrorizer Tent de Clisson, là-même où la légende John Garcia (qui a posé sa voix sur une des reprises de leur précédent EP *Undercover*) avait aux trois-quarts reformé Kyuss, ces Helvètes aiment profondément leur métier et on attend avec une certaine impatience de les voir sur scène dans nos contrées.

L. LENOIR 8/10
www.myspace.com/monkeythreecom

THE GOOD DAMN
I Can Walk With My Broken Leg
(PWL records)

SWAMP ROCK / I GOT THE BLUES

Né sur les cendres de Mary Poppers, combo noise qui en son temps en avait électrisé plus d'un, The Good Damn est un trio basé à Lyon et dont la musique, lente, majestueuse, parfois épique, oscillant entre l'acoustique et l'électrique, va être difficile à catégoriser. Et c'est tant mieux. Les amateurs du Gun Club comme ceux des Bad Seeds devraient pouvoir y trouver leur compte mais pas seulement : on imagine aussi que la grande diversité des atmosphères proposées – les ballades mortuaires (« B.L.U.E.S »), les digressions presque country (« Bankers », « Cowards ») comme les explosions soniques (l'excellent « The Hill », l'incroyable « Self Made Man ») – sauront convaincre de la réelle beauté d'une musique aussi dramatique que profonde… une musique sous la forme d'un poison insidieux mais violent. Les passages acoustiques occupent une bonne partie du disque mais que l'on ne s'y trompe pas, il y a toujours quelque chose qui couve là-dessous, une tension sous-jacente et un spleen poisseux qui vous prennent à la gorge. Le charme opère, on se brûle à cette musique salvatrice qui donne envie de chialer de bonheur tout en vous enserrant le cœur.Derrière un songwriting qui vous touche au plus près et derrière une interprétation bien en place (une voix, deux guitares et un batteur, oui il n'y a pas de basse), The Good Damn c'est aussi et surtout un son et donc un souffle vital. Les deux guitaristes jouent sur des vieux modèles (Hofner ou Getsch) et *I Can Walk With My Broken Leg* a été enregistré par l'un d'eux, dans son propre studio qu'il a entièrement aménagé lui-même avec du vieux matériel analogique, des amplis à lampes et toutes ces vieilleries presque oubliées… The Good Damn sonne granuleux et chaud, bien loin de l'efficacité froide et nivelée des standards actuels. Et comme le groupe a décidé de ne pas faire les choses à moitié, *I Can Walk With My Broken Leg* est disponible sous la forme d'un pack LP + CD, une présentation digne des grands seigneurs. Inutile de préciser que l'écoute du disque dans sa version vinyle est plus que conseillée. Elle est même obligatoire.

H. MODOFF 8,5/10
www.myspace.com/thegooddamn

1349
Demonoir
(Indie Recording)

BLACK METAL

Scénario rebattu : il est de ces groupes dont on sait qu'ils ne feront jamais mieux, dont l'inspiration et l'engagement ont été tels qu'il est parfois nécessaire pour eux de changer de voie sous peine de se rétamer. 1349 est l'un d'eux. Deux premiers albums en guise d'échauffement, histoire de prendre ses marques, puis, c'est la déflagration avec *Hellfire* (2006). Black metal maximal, grandiose, absolu, plus dévastateur et précis qu'un Marduk, la parade en moins, d'une inspiration puissamment mélodique proche d'Immortal, en moins pompeux, d'une âpreté singulière que l'on retrouve également chez Darkthrone ou Mayhem, d'une beauté froide, intensément sombre et dérangeante, aussi rare que celle d'un Funeral Mist ou d'un Hate Forest, en moins ambigu. Bref, une nouvelle référence en la matière était née sous le signe de la peste. On arrête là le lancée de roses et on en rattrape même au vol de peur qu'elles ne retombent malencontreusement sur le successeur qui n'en mérite pas autant, à savoir, *Revelations Of The Black Flame* (2009). L'intention était louable pourtant, celle de s'engager justement sur d'autres terrains, plus dark ambient, vers un black mid tempo massif, rampant et vicié, avec l'intention évidente d'aboutir au final à une condensation aussi obscure que celles savamment opérées par Celtic Frost tout le long de sa carrière. Mais n'est pas ce dernier qui veut, même avec l'aide précieuse de Tom Gabriel Fischer au mixage. Au final, plus de fadeur que de chair de poule. Tout était dit. Et nous en arrivons à *Demonoir*, qui, malgré ces intentions dark ambient, en guise d'interlude, respectables mais toujours aussi peu convaincantes, parvient néanmoins à réanimer le black qu'on lui connaît, autrement dit ultime dans ses ressorts. Aussi, fini la récrée, le glas a retenti, sonnant l'assaut continu, brutal et maîtrisé à l'extrême, variant ses attaques avec une dextérité sidérante. Et gare aux décélérations, non moins délétères, propices à instaurer des ambiances funestes, se propageant tel un gaz impur sous haute pression. Autant dire que tout est dans le rouge, sans que l'on ait à soupçonner la moindre volonté d'étaler quoi que ce soit. Ici, on fait ce qu'on a à faire, et tout s'impose de lui-même. Certes, dans une excellence déjà acquise, bien connue mais toujours aussi implacable. Et ce n'est pas rien.

J. ANDRÉ 8/10
www.legion1349.com

SOLACE
A.D
(Small Stone)

STONER CORE PROG & ÉPIQUE

Ouf, le voilà. *A.D* était en passe de devenir l'arlésienne du stoner rock : attendu depuis sept ans, plusieurs fois annoncé depuis 2005, pour que finalement sorte en 2007 un simple EP, *The Blackblack,* composé de quatre titres prétendument enregistrés pour figurer sur l'album, mais qu'on ne retrouve heureusement pas ici. Bref, un amuse-gueule que les fans ont largement eu le temps de digérer. On ne s'attardera pas sur le pourquoi du comment, Solace a toujours été de ces groupes poissards, ruinés par les changements de line-up (ici, valse des batteurs), les problèmes personnels ou logistiques voire les désastres du genre destruction accidentelle des masters d'un album en toute fin d'enregistrement (*13*). Bref, *A.D* (résultat de plusieurs sessions en studio) est bel et bien là, paru sur le label espagnol Small Stone, petite entreprise qui ne semble pas connaitre la crise si l'on se base sur le rythme élevé de ses sorties. Et en sept ans, rien n'a changé, on retrouve Solace, immuable, toujours excellent au petit jeu du heavy rock seventies joué avec une rage quasi hardcore. On retrouve ces titres épiques et riches en rebondissements, ce chant mélodique et clair qui pour tout osbournien qu'il puisse paraître, n'en est pas moins d'une assurance et d'une puissance dont jamais le madman n'a fait preuve. Pas de chevrotage ici, on préfère quelques cris hardcore bien sentis pour accompagner les riffs fulgurants de Tommy Southard (ex-Godspeed et Sugartooth) et Justin Daniel, tout aussi capables de verser dans le duel de soli épiques ou de faire hurler la wah-wah. Malgré une personnalité à la croisée des genres heavy rock, hardcore, punk, sludge et prog, Solace ressemble davantage à une version survoltée et débridée de The Obsessed (à qui il pique quelques riffs, écoutez donc celui de « Za Gamman ») qu'à tous les clones de Mastodon ou Baroness qui pullulent. Pas né de la dernière pluie, Solace sonne paradoxalement bien plus… vivace.

O. DRAGO 8/10
www.myspace.com/solacedoom

KINGDOM OF SORROW
Behind The Blackest Tears
(Relapse/PIAS)

CROWBREED

Kingdom Of Sorrow, pour ceux qui n'ont pas suivi dès le début (on en est déjà au deuxième album), c'est la rencontre de deux facettes du metal. Côté pile, la tendance sludge et marécageuse incarnée par Kirk Windstein de Crowbar/Down, et côté face, le versant hardcore et urbain personnifié par Jamey Jasta (Hatebreed). Soit deux types de virilité, velue et massive pour l'un, rasée de près et athlétique pour l'autre. Évidemment, le résultat ne peut être qu'aussi sévèrement burné que pas bien fin. Après tout, c'est ce que l'on vient chercher ici, il serait totalement crétin de s'en plaindre. KOS, c'est Crowbar + Hatebreed au Moyen-âge et absolument rien d'autre. Copropriété donc, mais l'influence de Windstein est cette fois prédominante. Les lignes de chant sont maintenant partagées à parts égales et il reste finalement très peu de plans typiquement mosh-metal à la Hatebreed. Pour dire les choses clairement, le premier album était une version sludgisante de Hatebreed là où *Behind The Blackest Tears* sonne davantage comme du Crowbar « hardcorisé ». L'ambiance guerrière décomplexée est par contre une constante dans les deux cas. Ce qui n'est pas sans provoquer quelques fous rires involontaires sur des morceaux tels que « From Heroes To Dust » et son intro larmoyante. On imagine bien les chevaliers Windstein et Jasta en armure de pied en cap, couverts du sang de leurs ennemis et pleurant un court instant leurs frères d'armes tombés au combat avant de se précipiter sur le champ de bataille pour les venger, masse sanglante à la main. Oui, on est à ce niveau-là de testostérone, ils ne rigolent pas. Nous un peu, quand même. Et pour un album et un groupe aussi obnubilés par le champ lexical des larmes et des sanglots, c'est aussi paradoxal qu'appréciable.

BHAINE 7/10
www.myspace.com/kingdomofsorrow

BANDINI
S/T
(Lausanne Records)

POST-ROCK/JAZZ

Pour être franc, ça a failli mal tourner. Ça aurait pu même dégénérer et tourner au règlement de compte. Graphiquement d'abord, car le visuel de l'album éponyme de Bandini se situe dans la droite lignée des formations instrumentales. Musicalement ensuite, et c'est bien là le plus important, avec deux titres d'ouverture maladroits et finalement très éloignés de l'âme du trio suisse. Sur « I Back » et « 23 », les trois compères de Bandini livrent deux complaintes lentes, progressives et linéaires. Tous les grands poncifs du post-rock sont passés en revue : accords cristallins, montées progressives, dissonances à vous retourner les ongles et mesures asymétriques. Rien de nouveau sous le soleil donc, on a presque fini par perdre patience. Puis le miracle, la révélation. Sur les quatre derniers morceaux de l'opus, « Bowie », « Phil Song », « IPGL » et « Sun », le trio s'ouvre et révèle enfin sa personnalité. Non, ce n'est pas du post-rock, c'est de l'indie-jazz, un cousin éloigné et déviant d'un math-rock classieux et envoûtant. Et encore, on est loin, très loin de la vérité. Mais au final, est-ce que ça change quelque chose ? Bandini est un combo rare, de ceux que l'on découvre par mégarde et dont on ne parvient plus ensuite à se défaire. À y regarder de plus près, les Suisses évoluent entre Karaté et Tortoise, entre digressions jazz et fulgurances indé. Après plusieurs écoutes, l'album prend tout son sens. À l'instar de leurs compatriotes Brazen, Shora ou Equus, les Helvètes, indépendants qu'ils sont, avancent sans se soucier des modes et des tendances. Et pour ne rien gâcher, la production du genevois Thierry Von Osselt se révèle, une fois de plus, parfaitement adaptée à l'univers du trio. Sèche, sans artifices, précise, elle abandonne tout l'espace sonore aux musiciens. Un album réussi et convaincant dont on ne regrettera finalement que les deux premiers titres, anecdotiques !

A. CADOT 7,5/10
www.myspace.com/bandiniswitzerland

RAMESSES
Take The Curse
(Ritual Productions/Southern)

SLUDGE-DOOM JUNKIE

Avec Ramesses, Sigmund Freud s'en serait donné à cœur joie. Car ces gars sont franchement masos, sur les bords et au milieu : plus leurs disques sont conçus dans la souffrance et plus ils éclaboussent les murs et rappellent de façon cinglante qu'il n'est pas nécessaire d'être maquillé comme un panda triste ou de jouer à vitesse superluminique pour faire de la musique qui fait peur. D'autant plus que l'enregistrement de *Take The Curse* semble avoir été plus proche, niveau ambiance, de *Voyage au bout de l'Enfer* que du *Village dans les nuages* (*cf. notre article*). Et de fait, ce disque va encore plus loin dans la dépravation et la perversion. Ça commence pourtant de façon anodine par un « Iron Crow » assez balisé, type sludge du dimanche après-midi entre la poire et le fromage même si, du grain fumant des guitares s'échappe un effluve nauséabond de décomposition avancée, dont on se dit qu'il s'en faut de peu pour qu'il empeste tout l'espace. Et ça ne rate pas. Car on progresse dans ce disque comme on mangerait un bout de viande avariée que l'on n'a pas encore identifié comme tel : ça commence par des picotements, puis la nausée, et enfin, l'évanouissement. Pas étonnant que Ramesses soit proche d'Unearthly Trance : la même crasse sous les ongles, le même plaisir sadique dans les incursions black metal (« Hand Of Glory »), surtout, la même noirceur d'âme insondable. À tel point que dans leur trip hippie aussi (« Khali Mist ») la marie-jeanne a un arrière-goût de mort au rat. Oui, Ramesses fait peur, quel que soit le costume, même avec un tutu rose et une plume dans le baba. Alors cintré dans l'habit de croquemort de *Take The Curse*, on vous laisse imaginer le carnage…

O. Z. BADIN 8/10
www.myspace.com/ramesses666

THE NEW PORNOGRAPHERS
Together
(Beggars/Naïve)

STARS DU X

La béatitude : un sentiment qui peut éteindre plus d'une âme sensible à l'attaque de « The Moves », chanson d'ouverture de *Together* et son introduction au violoncelle presque heavy. Toujours aussi instantanée, la musique du collectif canadien n'a rien perdu de son pouvoir d'attraction et se permet même de revenir à l'évidence qui fut la sienne sur ses deux premiers albums, les pas encore usés *Mass Romantic* et *Electric Version*. Retour aux affaires donc après une absence d'une durée raisonnable (trois années), pendant laquelle chacun a pu vaquer à ses occupations respectives, et faisant suite à *Challengers*, l'album qui divisa tant les fans que la critique. Centré autour du génial mélomane Carl Newman, on retrouve les précieux Dan Bejar (Destroyer, Swan Lake) et Neko Case, interprètes idéaux de refrains impériaux ayant la fâcheuse manie de vous trotter constamment dans la tête. Au point que l'on pourrait prendre The New Pornographers pour ce qu'il n'est nullement, à savoir une formation usant de grosses ficelles mélodiques afin de piéger l'auditeur peu regardant et facilement contenté : derrière l'évidence mélodique de toutes ces chansons se cache un savoir-faire architectural à même de faire taire nombre de formations persuadées d'atteindre les cimes de l'efficacité en enchaînant trois accords et un refrain racoleur. Il y a chez ces Canadiens un art consommé de l'exécution visant à rendre limpide et instantané ce qui est pourtant complexe et dense, de par le nombre d'intervenants et d'instruments, de séquences et de mélodies. En ce sens, jamais aucun album du groupe n'a aussi bien porté son nom (huit musiciens, tous au service d'une même cause, tapant des mains, sifflant, donnant de la voix, en canon ou en solo). Estampillées power-pop, les compositions puisent leur principale inspiration dans la scène anglaise des 70's, et plus précisément dans celle du mouvement glam. Pour se faire, sont convoqués duo de guitares electro-acoustiques et batterie ayant recours à de savoureuses descentes de toms dès que l'occasion se présente, mettant plus encore en valeur l'aspect épique de mid-tempi taillés pour le live. Ne dérogeant pas à la règle des précédents albums, l'essentiel des compositions incombe à la plume affûtée de Carl Newman, tandis que Dan Bejar a droit à ses trois morceaux réglementaires chantés, comme de coutume, par ses soins. Pas de bouleversement donc au pays du bon goût et du sirop d'érable pour un plaisir qui se prolonge, et ce, tant que tout ce petit monde trouvera le temps nécessaire pour se réunir et nous rassasier à intervalles réguliers.

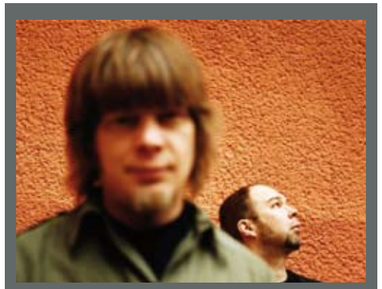
B. PINSAC 8,5/10
www.myspace.com/thenewpornographers

LAB°
Volume
(Mille Milliards)

DUB / POST-ROCK / EXPÉRIMENTAL

Cinq longues années après *Mûs*, Lab° est donc de retour avec *Volume*, dernier volet d'une discographie déjà riche de trois excellents albums. Explorant à nouveau les terres d'un dub electro mutant et polymorphe, le trio poursuit donc sa démarche exigeante clairement amorcée avec *Derrière la pluie* (2003) qui voyait déjà la formation s'orienter vers un son à la fois plus rock et plus sauvage, développant ainsi une identité sonore très singulière, caractérisée par un clivage permanent entre des ambiances feutrées et une rage électrique explosive. Lab° épanche ici un climat lourd et hypnotique malgré l'aspect parfois très hétéroclite des douze titres. Rythmiques massives, guitares tranchantes noyées de réverb aux relents post-rock (« Youngsters ») ou riffs garage rageurs et énergie punk rock (« Rock Saves Musicians »), Lab° navigue à vue à travers une pléthore d'influences, ici confrontées, mêlées et digérées dans un monstrueux magma sonique, habilement enrichi d'interventions diverses, notamment celle de Phoebe Killdeer sur l'incantatoire « Out In ». On pense à Ez3kiel pour les influences dub electro, mais également à Hint lors des passages rock les plus noisy et nerveux. Lab° confirme en effet son goût prononcé pour la saturation et les longues plages électriques purement instrumentales, en témoigne le magistral « Third Rush (To The Never Ending Tale) », épique conclusion d'une plongée définitivement réussie dans l'univers trouble d'une des formations hexagonales les plus atypiques et talentueuses de la décennie.

T. PAPAY 8,5/10
www.mille-milliards.com



PAN SONIC
Gravitoni

(Blast First Petite/Differ-ant)

LE CHANT DU SIGNAL

Pan Sonic, c'est fini. La séparation du duo finlandais qui, depuis 16 ans, trônait immuablement au sommet glacial de la sainte trinité estampillée IDM (à ce jour, on n'a pas encore trouvé d'expression plus nauséabonde pour parler de musiques électroniques expérimentales, ni plus condescendante au regard de la danse music) aux côtés d'Autechre et d'Aphex Twin, avait été annoncée dans le chaos à la fin 2009 puis suivie d'une tournée d'adieux. La désunion vient d'être définitivement entérinée par la sortie de cet album testamentaire monumental, épitaphe magistrale gravée au laser en plein cœur de la mécanique vibratoire. Pour tout dire, *Gravitoni* n'apporte rien de foncièrement nouveau à l'hostile édifice bâti méthodiquement par Mika Vainio & Ilpo Väisänen depuis *Panasonic EP* en 1994. Rien, sinon qu'en matière de maitrise absolue de la texture sonore et d'incompromission esthétique, ce disque fera sans doute autorité pour les siècles à venir, sans contestation possible. Jusqu'au bout, ces grands maniaques de l'analogique n'auront eu de cesse d'explorer les plus infimes recoins de la matière brute du son – sinusoïdes, souffles, fréquences, bruits blancs, grésillement, parasitages, perturbations, trous noirs, aspirations et vrombissements lâchés dans un vide infini – pour en faire germer des micro-symphonies technoïdes aussi hermétiques que suffocantes dans une vision extrémiste (ultra contemporaine, ultra minimaliste, ultra répétitive, ultra exigeante) de la musique concrète de Pierre Schaeffer et des acousmaticiens de l'après-guerre. Dans le même registre, quand certains utilisent des notes pour construire des mélodies, Pan Sonic crée l'illusion du mouvement et de la physique en donnant à entendre une musique tactile, quasiment palpable qui dans le détail s'apparente à peu de choses près à des phénomènes non-sonores tels que l'électricité, la chaleur (températures exclusivement négatives), la pression, la vitesse/statisme, la densité ou la lumière/anti-lumière. Et dans ce domaine, *Gravitoni* atteint une forme d'excellence inégalée. Peu importe le procédé, peu importe l'humeur, peu importe la forme ou plutôt les formes puisqu'elles oscillent ou s'écartèlent entre ambient électrostatique (« Hades » ou encore l'ultra-dark « Trepanointi/Trepanation »), techno minimale décharnée (« Pan Final » ou comme son l'indique, le grand final de l'album teinté de new wave et de vapeurs industrielles) et pur terrorisme sonique (« Corona »). Ultime album, album ultime, *Gravitoni* vient de mettre un terme à un parcours musical sans faute et fait rentrer, du même coup, Pan Sonic au panthéon des grands manipulateurs passés maîtres dans l'Art du son.

F. MASSACRE RIP/10

www.phinnweb.org/panasonic

ALAIN JOHANNES
Spark

(Rekords Rekords/Dangerbird)

FOLK-ROCK ÉLÉGIAQUE

Première sortie du nouveau label issu du mariage entre le Rekords Rekords de Josh Homme et Dangerbird, ce premier album solo de l'ex-bassiste des Queens Of The Stone Age, ancien Eleven et quatrième mousquetaire des Them Crooked Vultures, mais aussi collaborateur de Chris Cornell sur son *Euphoria Morning*, a pris son origine dans une tragédie : la mort de sa compagne, Natasha Shneider à l'été 2008. L'absence de protection sociale de l'ancienne claviériste des Queens avait poussé toute la famille desert rock (QOTSA, Eagles Of Death Metal, Brody Dalle mais aussi Tenacious D et PJ Harvey) à organiser un concert de soutien à Los Angeles, pour lequel Johannes avait composé le morceau d'ouverture de l'album, « Endless Eyes », une chanson qui laisse la gorge serrée par la tristesse infinie de cet homme (« *It's killing me that I must go on living / To fill this cup of promise with meaning / It's tearing me apart we're so connected / It's you in me again resurrected* ») mais dont l'écoute à répétition devient presque indispensable par l'optimisme débordant et l'espoir qui en ressortent au bout du compte – et dont la mélodie est légèrement modifiée pour un « Gentle Ghosts » qui lui apporte une nouvelle dimension, plus furieuse, moins désespérée. Armé d'un instrument improbable, une boîte de cigares transformée en guitare, avec un son incroyable, limpide, cristallin, Alain Johannes fait preuve d'une véritable virtuosité, mais c'est sa voix écorchée qui fait la différence. Écrit et composé sur les routes lors de la tournée des Vultures, cet album a ensuite été enregistré et mixé en quatre jours par Johannes lui-même dans son studio à domicile, sans l'aide de quiconque, non pas parce que personne ne voulait l'aider, mais car le musicien voyait sa musique comme une thérapie l'aidant à traverser les différents stades du deuil. Et ce n'est peut-être pas tout à fait un hasard si l'album a été terminé exactement vingt-cinq ans après sa rencontre avec Natasha : selon Johannes, la présence de sa défunte aimée était palpable lors de ces quatre jours d'enregistrement. En conclusion, un disque aussi triste que joyeux, aussi beau que simple, un grand disque qui fait du bien au cœur et qui, on l'espère, annonce de grandes choses pour ce nouveau label qui devrait voir les prochaines sorties des Queens et de nouvelles Desert Sessions.

L. LENOIR 8,5/10

www.myspace.com/alainjohannes

BRUME RETINA
Agresse Gueule (LP+CD)

(Recap Records)

ROCK & CORE

Brume Retina s'est formé sur les cendres de Gameness, trois de ses ex-membres s'adjoignant les services du batteur du groupe dub Lab°. C'était en 2006, l'album s'appelait *Linéaire des Libres* et il agressait déjà la gueule façon rock à tendance post-hardcore (dans sa version nerveuse et hurlée), un penchant net pour le screamo en plus. *Agresse Gueule* se détache de cette dernière facette, s'alourdit et s'exprime de façon plus rocailleuse. Plus brut, plus direct, plus agressif et, bizarrement, plus mélodique. *Agresse Gueule* tient sa cohérence d'un étrange contraste : ici, se mêlent des riffs plus massifs et nerveux, un ton grave, des airs rock n'roll, des saturations en pagaille, des mouvements chaotiques, une rythmique à la fois dynamique et appuyée à la sonorisation étrange (le son de caisse claire rappelle celui d'un groupe de grindcore, d'abord déroutant, et finalement extrêmement entraînant). Hormis sur quelques interludes calmes, Brume Retina garde de ses influences screamo une rage primale et une urgence (le chant, lui aussi sur un ton grave, est bien arraché) idéales pour compenser et dynamiter la lourdeur du tempo. Le rythme, voilà bien le maître mot d'*Agresse Gueule*. Chant, base rythmique, guitares : tous jouent parfaitement ces différents tempos, urgents, pesants, chaotiques, une variété à l'image de la durée des 14 compositions, s'étalant de 37 secondes à plus de 5 minutes. Cette musique est instinctive mais réfléchie. D'abord, cette décharge de sons et d'émotions prend à la gorge ; ensuite on la décompose, puis on lui découvre des subtilités. Brume Retina joue avec une sincérité et une rage évidentes une musique à multiples facettes, seulement « desservie » par un son trop plat, qu'on aurait aimé plus incisif. Un très léger défaut…

A. LAFFILLÉ 8/10

ww.myspace.com/brumecontact

BURNING LOVE
Songs For Burning Lovers

(Deranged)

PUNK'N'ROLL

Jamais inactif bien longtemps, le sarcastique Chris Colohan accouche déjà d'un LP de Burning Love, l'un de ses nouveaux groupes, alors que les cendres de Cursed sont encore chaudes. Projet purement créatif – monté en compagnie de plusieurs musiciens issus du sérail underground local dont l'un des terribles Vatican Chainsaw Massacre – et à l'ambition musicale et « commerciale » limitée, c'est l'occasion pour le front-man canadien de mettre sa voix de plus en plus râpeuse au service d'un style qui lui va comme un gant : le punk'n'roll basique et primal. La note d'intention de Colohan (rock joué dans un esprit punk hardcore) était claire dès la demo du groupe dont la plupart des titres sont repris ici. Ces derniers, efficaces et remplis de clichés amusants et rentre-dedans, ne tiennent cependant pas la comparaison avec les nouvelles compos, beaucoup plus travaillées et marquantes. Avec le single « Don't Ever Change » très Cursed option solo de guitare bluesy, l'enragé « Miserable Sound » ou le stoner « The Needle », Burning Love a fait un grand bond en avant en l'espace de six mois. En résulte un album dense au son très roots mais qui s'avère aussi assez inégal et pas très homogène. Quoi qu'il en soit, si vous vous attendez à un nouveau Cursed ou que ces Canadiens aux carnets de bal bien garnis proposent quelque chose d'un minimum innovant, vous en serez pour vos frais. Si par contre, vous recherchez un bon disque punk rock âpre et rude, *Songs For Burning Lovers* est loin d'être une mauvaise pioche.

BHAINE 7/10

www.myspace.com/burninglovers

BODUF SONGS
This Alone Above All Else In Spite Of Everything

(Kranky)

BLACK ON BLACK

Les funestes comptines de *How Shadows Chase The Balance* n'ont pas fini de nous hanter, et deux ans après la sortie de l'album de Boduf Songs, on reste toujours impressionné par les contrastes de sa musique : ses ambiances feutrées, sa voix murmurée mais râpeuse, tranchent par rapport à la noirceur du propos. On aurait pu croire Matthew Sweet apaisé par son récent mariage, partageant maintenant sa vie entre Southampton et Toledo dans l'Ohio (où s'est fixée Jessica Bailiff, sa talentueuse compagne), pourtant à l'écoute de ce *This Alone Above All Else In Spite Of Everything*, le doute est de rigueur ! Certes la forme de l'album surprend, proposant des arrangements bien plus extravertis qu'auparavant, mais l'ambiance générale n'en est pas moins trouble (même le son des marteaux du piano de l'introductif « Bought Myself A Cat o'Nine » mettent mal à l'aise) ! Annoncé comme une œuvre conceptuelle, le disque aura pourtant bien du mal à éclaircir tous ses mystères, du moins dans l'immédiat, puisqu'à l'heure où nous écrivons ces lignes l'objet définitif ne nous est pas encore parvenu. Seuls quelques mots de l'auteur ont filtré : « *il existe une trame commune à chaque chanson de l'album, et l'ordre des titres est capital.* » Après un glacial premier morceau, que même la voix de Jessica ne parvient pas à illuminer, Boduf Songs embraye sur un « Decapitation Blues » radical : alors qu'on pense avoir affaire à une nouvelle chanson minimaliste, on est confronté à des motifs rythmiques électroniques qui d'un coup se transforment en duo basse/batterie vrombissant. En retrait, la voix délavée continue son travail de sape. Difficile de se raccrocher à quoi que ce soit pour se sentir en sécurité : chez Sweet, la douceur recèle toujours un sentiment bien plus horrible, il y a toujours quelque chose tapi dans l'ombre (comme les cris étouffés qui hantent le slowcore languide d'« Absolutely Null And Utterly Void »). Parfois au détour d'une piste, on retrouve l'austérité des débuts (« The Giant Umbilical Cord… »), celle des deux premiers albums : à l'époque si la tendance n'était pas à la franche rigolade, on ne ressentait pas encore une telle oppression. Dorénavant Sweet prend soin de pourrir l'ambiance, même quand il se lance dans une sublime ballade mélancolique (« I Have Decided To Pass Through Matter » aux faux accents de Radiohead) : c'est en s'appliquant à la ternir d'assauts bruitistes ou d'éléments parasites effrayants. Pour corser un peu plus le mélange, il parvient à chasser sur les terres de Reznor avec un « We Get on Slowly » envoûtant, tissé sur les nappes synthétiques et la boîte à rythmes, montée en intensité qui laisse augurer de nouvelles pistes pour l'avenir, tout aussi sombres. On traverse *This Alone Above All Else In Spite Of Everything* pétrifié, subjugué par une telle maitrise, angoissé à l'idée d'en découvrir le dénouement. Non, décidément, marié ou pas, Matthew Sweet n'est pas du genre à se marrer…

A. LEMOINE 8,5/10

www.bodufsongs.com

BEST COAST
Crazy for You

(Mexican Summer)

CALIFORNIA DREAMIN' EN PLASTOC

Curieux de voir comment Bethany Cosentino a pris un virage à 180° depuis son départ de Pocahaunted. Souvenez-vous : fin 2008, le duo d'Eagle Rock jouit d'une réputation grandissante, s'attire les faveurs de groupes importants (Sonic Youth) et paraît capable de se renouveler à chaque nouvelle sortie, attirant autant les fans d'expérimentations bizarres que les amateurs de musiques plus conventionnelles. C'est à ce moment-là que Beth décide d'aller terminer ses études sur la Côte Est pour tout plaquer au bout de quelques mois, nostalgique de sa Californie natale. Tout semblait à l'époque indiquer qu'elle et Manda Brown allaient se revoir et enregistrer pour Poca. Que nenni : Bethany décide de donner libre cours à ses aspirations pop, et embarque pour l'occasion celui que la tribu NNF considèr(ait)e comme le « gourou d'Eagle Rock », le touche-à-tout Bobb Bruno, responsable de la plupart des prods récentes du label angelino ! Cosentino, une ancienne enfant star, elle-même gosse de musicien, revient dans la lumière des spotlights après avoir goûté le circuit plus obscur du drone et du psychédélisme. Alors bien sûr, avec des inflexions Spectoriennes et une prod lo-fi, les premiers EP de Best Coast détonnent et plaisent, mais vraisemblablement pas au même public. Qu'importe. Après l'imparable « When I'm With You » – sans doute l'un des meilleurs singles de l'année passée – et ses paroles insouciantes et ensoleillées, on était en droit d'attendre beaucoup de ce *Crazy For You*. Malheureusement force est de constater que la formule montre déjà ses limites. Certes « Boyfriend » ou « Crazy For You » sont catchy à souhait, avec leurs textes second degré, on croirait « Summer Mood » ou « Our Deal » échappés des 60's, et le tube suscité est bien là, mais le disque s'essouffle vite. Sur la longueur on a souvent l'impression d'entendre plusieurs fois le même morceau, dans ce sens seul le boosté « Happy » ou le plus lent « Honey » tirent leur épingle du jeu : ce dernier, un poil plus sombre, voit presque Bethany jouer les Courtney époque *Celebrity Skin*. Ensuite il y a la déception de la prod : là où auparavant ces sonorités lo-fi procuraient un charme particulier à la musique de Best Coast (cf. le split sur Atelier Ciseaux), on a dorénavant l'impression que tout a été soigneusement aseptisé pour toucher un plus large public. Il manque quelque chose, cette émotion indescriptible qui parcourait les disques de Pocahaunted, et qui semble prendre ici les mauvaises habitudes de L.A. : celles des sodas au corn syrup trop sucré et des décors en carton-pâte qui se cassent la gueule quand on y regarde d'un peu trop près. Disons que dans la même lignée, les Vivian ou les Dum Dum Girls, sans doute moins médiatisées, ont peut-être un peu plus à raconter. Reste qu'en guise de B.O. estivale, la pop de Best Coast possède assurément un fort potentiel mais une fois passés les beaux jours, y reviendra-t-on avec la même envie ?

A. LEMOINE 6,5/10

www.myspace.come/bestycoasty

HOW TO DESTROY ANGELS
S/T EP

(Autoprod)

NINE INCH NAILS LIGHT

Titre du premier 12" de Coil en 1984, le nom How To Destroy Angels ne pouvait qu'augurer du meilleur en matière d'expérimentation. Quand on apprenait en plus que derrière ce projet se cachaient Trent Reznor, Atticus Ross (producteur et/ou programmeur sur les quatre derniers albums de NIN) et Mariqueen Maandig (ex-chanteuse des obscurs West Indian Girl et Madame Reznor depuis peu), la curiosité ne pouvait qu'être aiguisée, même si les récentes productions d'un Nine Inch Nails extrêmement prolifique nécessitaient pas mal de tri et d'indulgence. Nouveau chapitre donc pour Reznor, mettant de côté pour le moment sa créature référence ? Que nenni. Car hormis le chant douçâtre et quasi transparent de Mariqueen (parfois doublé par Reznor en fond – sur « BBB » ou « Parasite »), bien souvent couvert d'effets, les six compositions de ce premier EP sont reconnaissables entre mille. Au point d'entendre ici l'écho de la boîte à rythmes d'« Only » (*With Teeth*) sur « Fur Lined », le piano de *Still* sur « A Drowning », tel ou tel son de *The Slip* (lui-même assez redondant), et les saturations diverses toujours efficaces certes, mais habituelles. Alors même si les titres sont plaisants, il n'y a rien de différent ou vraiment neuf chez HTDA, excepté sur « BBB », martial, assez dépouillé et fouillis sur la fin, ou « The Believers » où beats métronomiques et crissements electro indus s'entrechoquent avec des rythmiques ethno-exotiques. Le morceau de fin, « A Drowning », est en revanche à classer dans la lignée des « ballades » sombres et réussies de Reznor, école *The Fragile*. Mais globalement, on attendait de ce nouvel alias *autre chose* qu'un avatar à peine masqué de NIN : un espoir – ici déçu – de voir Reznor sortir un peu de ses gimmicks connus et reconnus. Mauvaise pioche.

C. FAGNOT 5/10

http://howtodestroyangels.com

INTERPOL
S/T

(Coop/PIAS)

ROCK CLASSIEUX

Pardonnera-t-on un jour à Interpol d'être l'auteur d'un aussi bon album que *Turn On The Bright Lights*, paru en 2002 ? Avec tous les suiveurs qui ont envahi les bacs pop rock cold depuis, calquant attitudes scéniques, gimmicks musicaux et vocaux sur des fantômes qu'ils semblaient découvrir (Ian Curtis en tête), le talent et la fraîcheur généralement en moins, la réponse semble être non. Et pourtant ces quatre New-Yorkais ont continué avec application leur parcours avec un second album, *Antics*, bourré de singles, deux ans plus tard, des tournées marathon, puis un troisième, *Our Love To Admire*, nouveau tournant en 2007, nettement moins immédiat. Première véritable prise de risque, première baisse de régime sensible aux yeux d'un public intransigeant, déroute par les quelques morceaux plus longs, la faible quantité de singles « so 80's », l'apparition d'arrangements orchestraux, de cordes, piano, de touches « néo-classiques », nouveaux ici pour ceux qui semblaient être les parangons d'une certaine hype. Damned ! Interpol n'avait plus grand-chose de son urgence post-punk dark passée, et osait faire dans le contemplatif, l'étiré (plus de 5 mn en rock, c'est interminable semble-t-il), le sensible peut-être trop affecté pour plaire aux masses. Qu'importe. En 2010, ils reviennent, ne se souciant plus guère des singles évidents, et imposent ce quatrième long format, balayant d'un revers de main les attentes des déjà nostalgiques. *Interpol*, éponyme quatrième album produit par Alan Moulder (Nine Inch Nails, Smashing Pumpkins, My Bloody Valentine…), poursuit donc dans la voie plus retenue d'*Our Love To Admire* et propose 10 titres avoisinant chacun les 5 minutes. Si le lumineux « Success », « Summer Well », l'intense « Lights » (dont le clip réalisé encore une fois par Charlie White transpire la beauté dérangeante) ou l'assez pompier « Barricade » – tous situés en première moitié d'album – dégagent des mélodies entêtantes, et se rapprochent de potentiels singles, c'est au bout de plusieurs écoutes qu'*Interpol* se révèle véritablement. Car tout est mesuré, quoiqu'emprunt d'emphase mélancolique savamment dosée : que ce soit « Melody Serves », le superbe « Always Malaise (The Man I Am) », son crescendo de cuivres et l'omniprésence du piano – assuré par Carlos Dengler, le bassiste d'origine, qui les a quittés après l'enregistrement, et déjà responsable des incursions orchestrales sur le précédent album –, « All Of The Ways », ou encore le final « The Undoing ». Plus épuré que le parfois soporifique ou tâtonnant *Our Love To Admire*, *Interpol* recèle une véritable finesse sombre, équilibrée, une élégance plus mûrie, exigeante et affirme s'il le fallait encore la personnalité d'un groupe sûr de lui. À raison.

C. FAGNOT 8/10

www.interpolnyc.com

HORSEBACK
Invisible Mountain

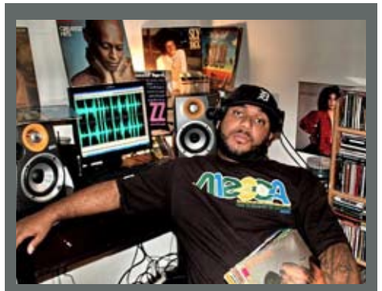
(Relapse/PIAS)

EVIL HYPNO-ROCK…

Après un bataillon de sorties grind/death sympathiques mais guère inoubliables, puis l'arrivée dans son giron de quelques *hybridoclones* (je viens de voir *Splice* au cinéma, sorry) de Mastodon/Baroness/Kylesa, Relapse revient à des projets un peu plus singuliers avec The High Confessions, Mose Giganticus et Horseback. Un one-man band étrange, à l'instar de Mose Giganticus donc, mais œuvrant dans un tout autre registre. *Invisible Mountain* (deuxième album, déjà paru sur Utech l'an dernier, à la thématique inspirée de *La Montagne sacrée* de Jodorowski), présente quatre pièces qui n'auraient pu n'en former qu'une. Le même thème mélodique – puissant, beau et hypnotique, heureusement – est ici décliné tout du long, mais l'instrumentation varie au fur et à mesure en partant d'un post-rock/stoner/desert-rock/dark-blues répétitif qui évoque vaguement Yawning Man, Earth, 5ive, Om voire Talk Talk ou Rhys Chatam sur les trois premières plages, pour évoluer vers une musique d'ambiance arythmique à base d'arpèges de guitare travaillés au delay que ne renierait pas Robin Guthrie, puis se terminer en mode synth-ambient. Jusque-là, on reste en terrain connu même si on apprécie déjà cette rencontre de genres pas si commune et le savoir-faire dont il est fait preuve ici : rythme cyclo-tribal entêtant sur la première plage, musclé sur la seconde pour appuyer une basse massive et hypnotique ainsi qu'une guitare blues qui va chercher au bon moment les notes justes, jusqu'au bout de l'orgasme auditif. Mais à cette base hypno-rock progressif, Jenks Miller (l'homme derrière Horseback, accompagné de musiciens additionnels parfois) ajoute des grognements maléfiques saturés monocordes, qui trahissent sa passion du black metal et autres musiques impures, pour un résultat se situant au creuset du monstrueux et du sublime. Very good trip !

O. DRAGO 8,5/10

www.myspace.com/horsebacknoise



APOLLO BROWN
The Reset
(Mello Music Group/Import)

TABLE RASE

Trimard de l'ombre au profil singulier (il cite aussi bien Gang Starr, Nas ou Mobb Deep que Journey parmi ses influences), Apollo Brown aura dû patienter pas moins de 14 ans pour que *The Reset* voie le jour. Soit presque autant que l'impérial Blacastan avec son désormais essentiel *Blac Sabbath*, mais pour des raisons tout autres : là où le sultan du Connecticut a attendu son heure en prison, où il purgeait une longue peine pour trafic de drogue, Apollo Brown aura, lui, été victime des années 2000, interminable décennie qui n'aura réussi qu'à élever de spectaculaires nouveaux standards en matière de cynisme et de médiocrité, emportant dans le sillage de sa progression hystérique le peu qu'il restait encore du hip-hop à la fin des 90's. Débouté par les nouveaux barons du rap, mis à l'écart d'une scène où il ne se reconnaît plus, Brown empruntera finalement la voie du Do It Yourself, éditant lui-même deux disques instrumentaux (*Skilled Trade* et *Make Do*) avant de reconnecter en 2009, avec l'avènement d'une nouvelle école hip-hop, radicalement indépendante et renouant avec les sonorités et les valeurs de l'âge d'or (1986-1994), et dont *The Reset* s'impose aujourd'hui comme l'un des indiscutables classiques. Brutal, princier, abondant, le premier album du paria de Motor City, loin de se limiter au break-out syndical (qui se résume souvent dans le cas de beat-makers comme Brown à une carte de visite flirtant plus ou moins ouvertement avec la pure démonstration technique) donne davantage dans la correction suprême et l'exécution solennelle. Posant dès le premier morceau (l'inespéré « Hungry », ping-pong électrique entre Rapper Big Pooh et Black Milk) les bases d'une herculéenne cathédrale sonique hantée par de seigneuriales interférences soul (la base du son de Brown, qui atteint des sommets sur « Beauty Of A Day » ou le sublime « Turn & Red »), *The Reset* balaye en 15 titres et un peu plus de 45 minutes les années de guigne de Brown, ne gardant de ces heures sombres que les plus beaux éclats de rage, l'album étant composé pour partie d'anciens morceaux retravaillés et complétés par les lyrics d'un casting sans faute laissant tout naturellement la part belle à Detroit (The Left, Magestik Legend, Black Milk) sans pour autant s'y restreindre (on retrouve parmi les autres MCs du disque le californien M.E.D. et les wonderkids de Washington DC, Diamond District et Oddisee). *« Dès que j'enregistre quelque chose, j'essaie d'en faire mon disque préféré de tous les temps »*, déclarait Brown il y a peu de temps dans une interview. Pour ce qui est de l'immortalité, l'Histoire fera son tri, en attendant, la mission est déjà largement accomplie : *The Reset* est clairement un des très grands disques de 2010.

LELO J. BATISTA 10/10
www.myspace.com/thevintagemovement

SUN KIL MOON
Admiral Fell Promises
(Caldo Verde)

FOLK

Ce nouvel album de Sun Kil Moon ressemble davantage à un disque solo de Mark Kozelek qu'à *April*, *Tiny Cities* ou *Ghosts Of The Great Highway*, les précédentes livraisons du projet de l'ancien leader des Red House Painters. En effet, ce dernier officie ici seul, à la guitare acoustique, sans aucune autre orchestration ou rythmique. Se laissant aller à des incartades tout en arpèges, dévoilant des influences hispaniques, il pousse jusqu'à ouvrir l'album par plus d'une minute de déambulations instrumentales. La voix, claire, nourrie d'écho, mélancolique et céleste complète toujours merveilleusement la six-cordes, les premiers mots qu'elle prononce évoquent d'ailleurs l'instrument *« Non ce n'est pas ma guitare, je l'apporte à un ami. Non, je ne chante pas, je fredonne. Là-haut dans l'air, je marmonne les nuages.* » On touche alors au sublime avec des titres comme « Third And Seneca » ou « Alesund », mais le dépouillement ne pardonne pas sur les chansons aux mélodies moins marquantes et donne au final une poignée de titres inégaux : contemplatifs et longs (sept minutes) sans être captivants. Même si on apprécie de retrouver l'univers du songwriter on regrette l'absence d'un son électrique et d'un véritable groupe pour le compléter, tel sur ses chefs-d'œuvre *Ghosts Of The Great Highway* et *April*.

EM. DENIS 6/10
www.myspace.com/sunkilmoon

SUN ARAW
On Patrol
(NotNotFun)

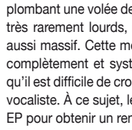
VIRÉE PSYCHÉDÉLIQUE MENÉE PAR LE SORCIER DE LONG BEACH

L'an dernier, *Heavy Deeds* ouvrait les portes d'autres dimensions sensorielles en brassant psychédélisme déluré, funk sous acide et drones exotiques. Sun Araw nous invitait alors à voyager sur ses « vaisseaux de l'esprit », escadrille d'une compagnie aérienne stupéfiante pilotée par Stevie Wonder, Bo Didley et Don Cherry. On avait pointé du doigt les vertus quasi magiques de la musique de Cameron Stallones, mais jamais aurait-on imaginé qu'il puisse revenir quelques mois plus tard avec un double-album aussi scotchant que cet *On Patrol*. Cette fois-ci il a troqué son avion contre une voiture – encore qu'on imagine moins le véhicule rouler que flotter dans les airs –, une embarcation futuriste façon *Blade Runner*, dérivant le long d'artères bigarrées, au rythme d'une bande-son encore plus hallucinée qu'auparavant. De prime abord, « Ma Holo » ne sort pas le grand jeu, et pourtant avec sa rythmique minimaliste enluminée de cloches ésotériques, ses motifs répétitifs sur lesquels dansent une guitare funambule ou un clavier ivre, le morceau annonce clairement la démarche de Sun Araw sur ce nouvel opus : un travail de sape hypnotique, au cours duquel la voix de son maitre de cérémonie finit par vriller le cerveau à coup de réverbérations et d'effets de distorsions. L'auditeur est confronté à un monde à la fois accueillant (dans ses couleurs chaudes) mais souvent flippant de par l'utilisation de nombreux gimmicks décalés (ces surprenantes bulles sonores qui remontent à la surface de « The Stakeout » par exemple). Parfois l'ambiance rappelle volontiers les plages plus sombres de *The Phynx* plutôt que le funk psyché de *Heavy Deeds* : ainsi « Conga Mind » est une plongée claustrophobe au cœur d'une jungle narcotique, un long drone psychotique qui s'étire à perte de vue avant de rameuter une basse fascinante et un orgue 70's. En arrière-plan, comme perdue dans la végétation touffue ou cherchant à s'extraire des vapeurs hallucinogènes, la voix de Stallones tente de mener la danse, quitte à parfois se perdre dans ce trip moite (« Holodeck Blues »). Mais *On Patrol* c'est surtout « Deep Cover » et son groove maladif, obsédant à souhait avec sa guitare flanger nauséeuse, ces boucles incessantes qui apaisent autant qu'elles finissent par écœurer, mettant en relief la maturité de Sun Araw capable de fédérer ses univers, synthétisant à merveille ses récents albums pour parvenir au mélange parfait, au soma ultime. Dans cet univers idyllique et spirituel, Cameron Stallones est l'incarnation du vaisseau, l'outil d'une force indescriptible, le sorcier de Long Beach venu sur terre pour servir d'intermédiaire entre le monde terrestre et les évanescences cosmiques. *On Patrol* apporte la bonne parole à ceux qui sauront l'écouter.

A. LEMOINE 9/10
www.myspace.com/sunaraw

AUTOLUX
Transit Transit
(ATP recording/La Baleine)

INDIE POP



Comment ce trio prometteur, formé d'Eugene Goreshter (basse, chant), Greg Edwards (guitare, ex-Failure) et Carla Azar (batterie), auteur d'un très bon premier album, *Future Perfect* en 2004, peut-il échouer à l'épreuve du deuxième disque, alors qu'il aura fallu l'attendre 6 ans ? Voilà une œuvre insipide et molle (voire chialeuse, cf « Spots ») avec seulement une poignée de titres à sauver, ce « Supertoys », à la mélodie marquante, qui fait d'ailleurs office de single, et « Audience no 2 ». Non pas que les protagonistes se soient tourné les pouces : Carla a frappé les fûts pour John Frusciante sur son superbe album *Curtains* ainsi que sur le médiocre *A Woman A Man Walked By* de PJ Harvey et John Parish. Enfin, les trois ont collaboré à plusieurs reprises avec Unkle. Mais c'est vraiment sur ce second disque qu'on les attendait, *Future Perfect* s'étant passablement usé sur nos platines. Si à l'époque, Autolux donnait l'impression d'avoir bien digéré tout un pan de la scène indie – noise pop, shoegaze, etc. – pour livrer un rock personnel et lumineux, son transit (transit) laisse maintenant à désirer et même les titres plus enlevés (« Census » avec ses airs de Sonic Youth) peinent à convaincre. Idem pour les chansons plus expérimentales où un piano fait parfois son apparition (« Highchair » construite autour d'une batterie électronique, « The Science Of Imagenary Solutions »). Finalement le disque, sans être foncièrement mauvais, ne provoque qu'ennui. Six ans pour ça…

EM. DENIS 4/10
www.myspace.com/autolux

TORCHE
Songs For Singles EP
(Hydra Head/La Baleine)

SUNSHINE-PUNK-METAL

« C'est un nouvel album de No Fx ? Ils ont gonflé leur son de guitare ? » Ah ah ah ! À l'écoute du couplet étonnamment guilleret de « U.F.O »*, entrée en matière de ce nouvel EP, on peut effectivement se poser la question de savoir si on a à faire à Torche ou à un affreux groupe punk mélodique. Non, c'est bel et bien du trio (depuis le départ du guitariste Juan Montoya en 2008) de Miami dont il s'agit. Pas de doute, on reconnait la voix de Steve Brooks, toujours bien en avant, surplombant une volée de riffs de plus en plus véloces et mélodiques, très rarement lourds, même si le son de guitare se fait toujours aussi massif. Cette même guitare qui en contexte live phagocyte complètement et systématiquement le chant de Brooks, si bien qu'il est difficile de croire en l'authenticité des prouesses studio du vocaliste. À ce sujet, le groupe a décidé de produire lui-même cet EP pour obtenir un rendu *« plus proche de ce qu'est Torche live »*. Eh bien les gars, on avait une solution toute trouvée, pas la peine de vous emmerder : enregistrez un disque totalement instrumental et le tour est joué. Passons, et revenons à *Songs For Singles*, soit six bombinettes punk pop metal – d'une à deux minutes – dont l'écoute vous propulse immédiatement sur un skateboard ou un BMX, les cheveux au vent : ça y est, vous avez de nouveau 18 ans, le soleil cogne et vous vous demandez comment vous avez pu écouter du black metal morbide, du sludge misanthrope, du post-rock déprimant et de la musique industrielle glauque toutes ces années. Passée la surprise initiale, l'écoute devient vite jouissive, l'énergie débordante est contagieuse. Puis, pour terminer (déjà), voilà deux autres titres magnifiques, plus longs et mid-tempo. Le premier, « Face The Wall », n'est pas sans rappeler « Hellion » sur leur EP *In Return* de par ses guitares metal shoegaze en vrille, alors qu'« Out Again » et sa longue outro mélodique terminent le disque sur une note toujours aussi lumineuse, mais façon coucher de soleil sur l'océan. On se demande maintenant si ces huit titres sont annonciateurs d'un album dans cette veine ou au contraire très différents, puisque le groupe a choisi de sortir cet EP en raison du trop-plein de morceaux à sa disposition, et souhaitait peut-être ainsi en écarter certains dans un souci de cohérence. * Titre déjà présent sur une compilation digitale d'Hydra Head dans une version instrumentale (à laquelle on avait maladroitement ajouté la voix de David Lee Roth chantant « Running With The Devil »).

O. DRAGO 8,5/10
www.myspace.com/torche

NO AGE
Everything In Between
(Sub Pop/PIAS)

NOISY PUNK SHOEGAZE

No Age : à peine trois ans d'existence et deux premiers albums en odeur de sainteté aux narines délicates de la presse musicale branchée (9,2/10 chez Pitchfork pour *Nouns*, l'équivalent d'un 16/10 pour le commun des mortels). Pourtant, Dean Allen Spunt (batterie/chant) et Randy Randall (guitare) méritent un tapis rouge à dérouler religieusement de leur nouveau missile à notre platine, leur vilain penchant arty élitiste à cheveux sales n'ayant jamais supplanté le talent et la sincérité qu'ils exhalent à chaque apparition. Aube d'*Everything In Between*, « Life Prowler » est comme un réveil engourdi, aux sons vaporeux du piano et de la guitare. Les Californiens, sorte de Liars irradiés, reviennent lumineux et mélancoliques. Encore plongé dans la torpeur, « Glitter » dissipe peu à peu la brume, autour d'une rythmique un rien plus agitée. Spunt chante d'une voix grave, inhabituelle, saisissante, les guitares s'étirent, se tordent, les larsens affleurent timidement. C'est beau, oui, mais un doute affreux nous frôle : No Age aurait-il remisé définitivement sa *punkitude* comme le laissait augurer leur dernier EP ? « Fever Dreaming » nous rassure illico en déployant l'énergie qui se faisait désirer, et on se repait du chant adolescent discordant et de la course effrénée *matraquante* de la batterie. Non pas qu'on conspue l'inclination du duo à l'égard de l'expérimentation shoegaze bruitiste, mais s'ils se restreignaient à des titres instrumentaux aux seuls nappes et samples atmosphériques surmontés de quelques geignements de guitare, on aurait tôt fait de se servir de leur disque comme d'un cale-meuble. Dans cette veine neurasthénique, « Dusted », « Katerpillar », et « Positive Amputation », nous causeront les seuls pénibles coups de barre de l'album. Pour le reste, la fièvre sonore du duo DIY reprend ses droits, entre déferlements électriques et égosillements feutrés, même si le son terreux s'est doucement fait la malle pour faire place à une production plus lisse et propre. C'était inévitable, le duo a muri, et leur facette pop prend de l'ampleur, tant et si bien que – on en reste encore tout médusé – No Age a écrit rien de moins qu'un tube, un vrai : « Skinned », débordant d'enthousiasme, moins dissonant, mais sans perdre en fragilité, du genre que l'on peut chanter sous la douche. Jamais jusqu'ici, les petits gars de Los Angeles n'avaient atteint un tel équilibre entre leur personnalité noisy punk et leur don de mélodistes. Dans une moindre mesure, les power pop « Depletion », et « Valley Hump Crash » témoignent, eux aussi, de l'émergence progressive d'un No Age moins obscur, plus enclin aux compromis, ce qui, d'un côté, risque de faire pester nombre de puristes, mais pourrait également ouvrir des horizons musicaux inespérés à bien des frileux.

P. DÉBIAS 8/10
www.myspace.com/nonoage

CRIPPLED BLACK PHOENIX
I, Vigilante
(Invada/Differ-ant)

ENDTIME BALLADS

Sur sa page MySpace, Crippled Black Phoenix établit le top 5 des idées reçues à son sujet : 1) CPB serait un groupe de Bristol. 2) CBP serait un side-project de membres de Mogwai et Portishead. 3) CBP serait un groupe post-rock. 4) CBP serait un collectif. 5) CBP signifierait Crippled Bastard Phoenix, Crippled Black Penis ou Canadian Border Patrol. Concernant certaines d'entre elles, il est vrai que l'erreur est permise. Car si aujourd'hui CBP se compose de huit musiciens fixes, ils ne sont pas moins d'une vingtaine à avoir collaboré au projet, dont Dominic Aitchison, bassiste de Mogwai. Sans compter que tous les albums de CBP sont sortis sur Invada, label de Geoff Barrow de Portishead, et que le premier, *A Love Of Shared Disasters*, entièrement instrumental, ne pouvait guère échapper à l'étiquette post-rock, même s'il versait déjà dans le rock progressif et le folk-rock. CBP, projet initié par Justin Greaves, ex-batteur d'Iron Monkey et Electric Wizard, s'était rappelé à notre bon souvenir par le biais de deux morceaux (dont l'un en duo avec David Eugene Edwards de Wovenhand) parus sur un récent – et excellent – album hommage à Jeffrey Lee Pierce l'an dernier. De quoi attiser notre curiosité concernant *I, Vigilante*, nouvel EP qui constitue certainement l'œuvre la plus aboutie et la moins dispersée des Anglais : cinq titres d'un rock progressif et cinématographique tout en spleen suave (des *« ballades de fin du monde »* : ils se plaisent à les décrire ainsi et on ne les contredira pas) comme une version de Pink Floyd, tantôt musclé par des saturations heavy rock (« Troublemaker »), tantôt enlacé par des orchestrations post-rock dignes d'un Godspeed You Black Emperor! (« We Forgotten Who We Are) avec piano virevoltant, cuivres dramatiques, solo de guitare en pleurs et envolées de cordes. Soit précisément un peu tout ce qui nous écœurerait chez d'autres. Mais pas ici, grâce à ces mélodies magnifiques, à la voix délicate et pure de Joe Volk (songwriter folk, chanteur du groupe stoner Gonga) et globalement au talent de composition et d'arrangement dont CBP fait preuve. La violoncelliste Charlotte Nicholls assure aussi le chant sur le final « Of A Lifetime », reprise d'un morceau de Journey bien dans la lignée des quatre titres précédents, le kitsch des guitares en plus, l'atmosphère americana en moins.

O. DRAGO 8/10
www.myspace.com/crippledblackphoenix

HARLEM
Hippies
(Matador)

GARAGE ROCK

Se baptiser Harlem lorsqu'on débarque d'Austin – Texas, et choisir pour nom d'album « Hippies » malgré un parti pris stylistique on ne peut plus garage, voilà le genre de jeu de piste suffisamment aventureux pour nous intriguer, d'autant plus si les gus en question sont labellisés « Matador » (Pavement, Catpower, Sonic Youth, Jay Reatard, etc. : anoblissement inclus dans les clauses du contrat). Avant toute chose, un conseil à l'attention de ceux que seuls les métissages néo-rock-noisy-baroque-electro-pouêt-pouêt font frissonner : veuillez observer un demi-tour sec et rapide, et tracer votre route, cette came ne vous fera pas frémir un sourcil. Harlem a arrêté son choix monomaniaque sur The Kinks et The Sonics (voire Nirvana pour lequel ils clament une dévotion aussi radicale que débile : « *The only band we like is Nirvana. The only album we like is* Nevermind*. The only song we like is « Smells Like Teen Spirit »).* La moindre qualité qu'on puisse concéder à *Hippies* est la cohérence pour ne pas dire l'uniformité, tant il semble au premier abord ardu de distinguer un morceau d'un autre (17 plages ! less is more, oserait-on leur souffler). Les arrangements sonnent lo-fi et vont à l'essentiel : basse, batterie, chant/braillements (rayez la mention inutile) et riffs de guitare cuisants à la pelle. Pas d'enjolivure, de couches d'instruments cache-misère mélodiques, ni de matériel d'enregistrement HD dolby bidule, faudrait pas encombrer le hangar désaffecté, pardon, le studio. Le choix d'une orchestration cheap ne tolère pas la pauvreté mélodique, et « Hippies » y survit, preuve indéniable d'un véritable talent d'écriture. Qu'elles se complaisent, pour la plupart, dans le garage rock dératé (« Faces », « Friendly Ghosts », et « Torture Me » parmi les plus crunchy), ou se risquent à côtoyer un blues rock du désert (« Stripper Sunset », « Prairie My Heart »), les chansons de Harlem, pour peu que l'on s'y attarde, s'insinuent, et mordent sans prévenir. Outre les monstres légendaires précités, on songe beaucoup aux Black Lips dans cette manière de nous dézinguer la tête tout en passant pour des branleurs notoires (« Pissed » et « Poolside », digne de n'importe quels missiles des fêlés d'Atlanta), mais aussi dans cette affligeante incapacité à tenir une note plus d'une seconde, en particulier dans la ballade débilo-romantique « Three Legged Dog », à faire déprimer un diapason. Du très bon garage rock, en somme, à posséder, s'approprier, user, et surtout à suivre.

P. DÉBIAS 8/10
www.myspace.com/harlemduh

BLACK BUG
S/T
(FDH/Import)

SYNTH-PUNK TERMINAL

Après une dizaine d'écoutes de ce très attendu premier album du duo synth-punk suédois, il semble désormais évident que les premiers singles de Black Bug, ceux avec lesquels on avait découvert le groupe il y a maintenant plus de deux ans, étaient bel et bien de ces détails anodins qui annoncent les plus fabuleux désastres. Pourtant, c'était sans vraiment y croire qu'on les avait placés dans les « groupes à suivre » de notre bilan 2008. Certes, leur premier 7" (« I Don't Like You » sorti conjointement sur deux labels italiens, Avant! et Disordered) était effectivement prometteur mais le problème est que tout semblait trop beau dans ce disque, fantasme punk ultime où une voix électrique et rocailleuse agonisait dans l'hystérie avant de succomber sous de bouillantes nappes de terreur synthétique. Le 45-t qui avait suivi (« Life Is A Whore »), sans vraiment décevoir non plus, montrait déjà les limites de la formule, visiblement condamnée à se répéter sans jamais retrouver la flamboyance originelle. Alors forcément, quand le premier album débarque, avec pas moins de 15 titres (tous inédits, excepté « Run » et « Fell In Love With », déjà présents sur la première demo du groupe, qui avait largement circulé sur le Net en 2007), on craint de tenir le triste et douloureux épilogue du cinglant projet de Lily (chant/claviers) et Ruslav (guitares). Grossière erreur. Black Bug vient tout simplement de sortir le disque punk qu'on n'osait plus espérer : sale, haineux, sec, aveuglant. Quelque part entre une version moderne, mixte et décomplexée des Screamers (« Razor Face »), un Blank Dogs qui aurait mis de côté neurasthénie et paranoïa pour se lancer dans un raid meurtrier au cran d'arrêt le long des caniveaux lardés de néon d'une mégalopole rongée par le vice et la névrose (« Inside Out »), un Trans Am trisomique qui aurait composé la B.O. d'un improbable mash-up entre *Blade Runner* et *Rue Barbare* (« Mental Ray »). Noyé dans un terrifiant écho traversé d'inhumains riffs de guitare (mais est-ce encore une guitare ? Parce qu'à ce niveau, les Mummies à côté c'est Dire Straits) et de hurlements terminaux (« Beating Your Heart Out », énorme), le premier LP de Black Bug réussit l'exploit de s'imposer aussi bien sur le terrain de LiveFastDie ou des Brutal Knights que sur celui des Crystal Castles ou de Salem. Inespéré, intouchable, indispensable.

LELO J. BATISTA 10/10
www.myspace.com/theblackbug

THE EIGHTIES MATCHBOX B-LINE DISASTER

Blood & Fire

(Black Records)

RETURN OF THE LIVING DEAD DISASTER

On les avait laissés dans un piteux état, si bien qu'on pensait ne plus jamais en entendre parler. Il faut dire que les Eighties Matchbox B-Line Disaster d'il y a trois ans ne laissaient pas présager d'une éventuelle résurrection : sans label, sans manager, rongés par la came et la picole, leur *In The Garden* avait laissé le souvenir d'un groupe usé et dépassé par les événements. C'est donc avec une grande surprise – et un poil d'appréhension – qu'on a vu débarquer il y a quelques semaines ce *Blood & Fire*. Après une première écoute, force est de constater que le groupe de Brighton est revenu au sommet de sa forme, profitant d'une certaine sérénité glanée dans la campagne française. Une mise au vert forcée pour trouver l'inspiration et renouer avec la fougue et l'originalité de ses précédents albums. Et dès l'écoute du single « Love Turns To Hate », on est ravi de retrouver les guitares agressives (ici boostées à la wah), la section rythmique qui pulse, et la voix polymorphe de Guy McKnight pour un morceau au refrain accrocheur dans la lignée d'un « Mister Mental ». Si le McKnight live impressionne par son jeu outrancier mais sincère, sur disque c'est son registre qui en impose : il hurle, grogne (« Riptin »), crache (« Mission To God », déjà un classique), murmure, joue au crooner (« Don't Ask Me To Love You ») avec une aisance désarmante. On est à peine surpris de (re)découvrir son coffre sur « Are You Living » ou l'entendre en faire des tonnes dans l'emphase sur l'intro de « So Long Goodnight », la première ballade du groupe. S'ils tentent parfois d'adoucir le propos, les Eighties n'ont pas pour autant renié leurs racines les plus sauvages, en témoignent le pilonnage en règle exercé par la batterie de Diamantopoulo sur « Monsieur Cutts » et les hurlements de possédé de Guy qui s'y prend pour Jaz Coleman ! De même, les comparaisons au psychobilly ne cesseront pas, avec des titres tels « Homemade » ou « I Hate The Blues », aux cadences chaloupées et aux guitares acérées : on est quelque part entre The Damned, The Cramps et une B.O. de film d'horreur au rabais (on imagine bien « Never Be The Same » au générique d'une séquelle à la *Nuit en enfer* de Rodriguez !). McKnight harangue la foule, s'amuse avec les références à un univers décalé et coloré façon comics (« Man For All Season » qui reprend la réplique classique du Joker « *avez-vous déjà dansé avec le Diable au clair de lune ?* »), redouble ses parties vocales pour créer des effets dramatiques délicieux, le tout soutenu par un orchestre au taquet. *Blood & Fire* est à l'image des Eighties, un mélange iconoclaste, une série B grand-guignolesque qui parvient tout de même à mettre quelques pains pas piqués des vers : un disque à savourer à fond la caisse, les cheveux dans le vent, les yeux révulsés et la bave aux lèvres !

A. LEMOINE 8,5/10

www.myspace.com/eightiesmatchboxblinedisaster

TY SEGALL

Melted

(Goner)

GARAGE PUNK PSYCHÉ

On pardonnera d'office à Ty Segall cette pochette d'album particulièrement atroce, puisque, primo, il sort tout juste de la puberté (je suis jeune et rebelle, j'ai délibérément mauvais goût, histoire d'emmerder mes parents), mais surtout parce que ses antécédents discographiques (dont il est difficile d'établir une liste exhaustive, le sale gosse s'amusant à changer de label tous les quarts d'heure) lui valent nombre de comparaisons, plutôt justifiées, avec le très regretté prodige garage punk Jay Reatard, parallèle on ne peut plus flatteur à l'heure de la canonisation posthume de ce dernier. En bref, Segall peut largement se dispenser de soigner l'emballage, deux de ses premières livraisons (*Ty Segall* et *Lemon*) dégainées à six mois d'intervalle, l'ayant d'ores et déjà catapulté en confortable place dans le nouveau panthéon de la hype rockeuse made in San Francisco, aux côtés de ses poteaux Thee Oh Sees et Sic Alps (formations dont deux membres, Mike Donovan et John Dwyer, apparaissent sur cet album). Ne ménageons pas le moindre suspense, *Melted* est une succession de titres efficaces et collants comme un canapé en skaï un jour de canicule. L'heure est au lo-fi crasseux et vrombissant, pas de flagrant changement de cap donc, si ce n'est un tempo plus lent que d'ordinaire. Le batteur brutalise ses fûts à petit feu et joue au fond du temps : pour le coup, il fait lourd, très lourd à l'orée des enceintes. Les guitares, tantôt acoustiques, tantôt grassement fuzzées, escortent la voix injectée de saturation et de réverb de Segall, sorte de croisement cradingue rêvé entre Lennon et Lux Interior. Fin mélodiste, il passe au papier de verre pop Beatlesienne sous ganja (« Sad Fuzz », « Alone »), surf rock disjoncté (« Imaginary Person »), garage rock sixties (« Girlfriend »), psychédélisme hurlant (« My Sunshine »), et moiteur grunge (« Finger », « Melted »). Loin de vulgairement égrainer son chapelet, il s'est approprié à profaner ses influences, les écraser, les truffer de clous rouillés, les malaxer, pour finalement recracher 11 titres insolents, hargneux, romantiques, et désespérés, au parfum de bitume en fusion. Alors certes, *Melted* ne brille pas par sa longueur, tout juste trente minutes, mais vous savez ce qu'on dit : ce n'est pas la taille qui compte, c'est ce qu'en fait Ty.

P. DÉBIAS 8,5/10

www.myspace.com/tysegall

SECRET CHIEFS 3

Satellite Supersonic Vol. 1

(Web Of Mimicry/Orkhêstra)

JAZZ METAL ORIENTAL/SURF MYSTIQUE

En attendant l'album *Book Of Souls* annoncé depuis des lustres et encore repoussé à la fin de l'année, Secret Chiefs 3 nous fait patienter avec cette compilation composée de sept morceaux enregistrés par trois de ses groupes satellites (UR, Ishraqiyyun et Electromagnetic Azoth) pour une série de 45-tours sortie en 2007, un morceau inédit d'UR, un autre tiré de *Book Of Horizons*, plus un mystérieux titre bonus datant de 2000, issu d'un CD offert avec le magazine *Bananafish* n°14 et alors intitulé « The Secret Mausoleum Of Mankind: Fetish Miniatures Of The Suicided Races ». Le disque débute par un live d'UR : surf cosmique aux fractales orientales puis plongeons plus en avant dans la transe des toupies soufies d'Ishraqiyyun et son jazz de giallo persan. Morceau expérimental au sample effervescent, percus et clochettes ésotériques et dissonances métalliques, l'« Ubik » d'Electromagnetic Azoth sonne presque la rencontre des Residents et Mr Bungle, avant un final de voix occultes. Sur « Kulturvultur », c'est des Boredoms dont se rapprocherait le plus UR : rythmique motorik, hoquets de basse, arc-en-ciel à la harpe et farandole de guitares endiablées se lançant dans les chinoiseries. Ishraqiyyun repart dans sa transe soufie sur une variation d'une mélodie folk afghane, basse qui se gondole, glissandos au violon, guitare surf et saz en folie. Avec « The Left Hand Of Nothingness » et les halètements de Jesse Quatro (?!), Electromagnetic Azoth creuse le caveau giallo comme Secret Chiefs 3 sur son précédent disque *Le Mani Destre Recise Degli Ultimi Uomini*. C'est UR qui signe le meilleur morceau de cette compilation avec « Anthropomorphosis: Boxleitner » tiré du *Book Of Horizons* de 2004, bourré de chausse-trappe et de riches détours à la Bungle. Bien que légèrement surannée, la mélodie s'avère extrêmement efficace, à l'instar des attaques metal de la guitare surf. Le titre caché offre quelques minutes supplémentaires de bruitages divers et autres expérimentations electro parasitaire nourries à l'orgue cheesy se terminant sur une BO de souk dont l'origine pourrait s'étendre de Tanger à Peshawar.

T. SKIDZ 8/10

www.webofmimicry.com

EFFI BRIEST

Rhizomes

(Blast First Petite/Differ-ant)

SIOUXSIE TAKES PILS

Effi Briest (du nom de l'héroïne d'un roman de Fontane) s'inscrit dans une tradition toute new-yorkaise de groupes arty qui digèrent l'héritage classique (ici, Siouxsie, The Slits…) pour l'accommoder à la sauce post-punk et donc à des rythmes à la force tribale ou dansants, se forgeant ainsi un son hybride et personnel. Liars, Excepter ou Black Dice sont déjà passés par là, pour un résultat autrement plus expérimental que ce que l'on entend ici. Le style de ce collectif prend l'aspect de longs morceaux lancinants et ténébreux à la manière d'un HTRK, trio lui aussi issu du giron Blast First Petite. Les musiciennes semblent concevoir des mantras d'un autre temps, qui par endroits ne sont pas sans rappeler Warpaint, un autre all-girls band, lui originaire de la Côte Ouest. On retrouve en effet chez Effi Briest la même volonté d'intégrer l'improvisation au sein de morceaux structurés et de facture pop certes, mais empreints de certains particularismes cold wave (la réverb des guitares) ou dub (façon P.I.L, la basse donc, tenue par une échappée de Psychic Hills). Mais *Rhizomes* aussi référencé soit-il, captive et happe l'auditeur dans un univers de noirceur féminine. Ainsi, des années après *Garlands* des Cocteau Twins ou *The Word And The Flesh* de Band Of Susans on retrouve avec plaisir cette même fragilité spectrale, complètement envoûtante. Devant la qualité de ce premier album (un split hommage à Suicide partagé avec Peaches et Alan Vega est aussi paru), on se dit qu'on tient là un groupe un peu plus passéiste que certains de ses contemporains certes, mais certainement promis à un bel avenir.

EM. DENIS 8/10

www.myspace.com/effibriest

CEPHALIC CARNAGE

Misled By Certainty

(Relapse/PIAS)

PET FOIREUX

Cephalic Carnage tourne en rond, devient si gentil, si lisse, si… Quel est donc le problème chez ces types depuis le départ de leur bassiste Jawsh Mullen (en 2006) ?! Même en oubliant les premiers albums, on ne comprend pas. Anomalies (2005), disque du renouveau pour ces techno-grindeux défoncés, recelait de petites merveilles, parfaite définition d'un death/grind aussi clairement intelligent qu'il peut paraître immature. Ça a toujours été ça, Cephalic : jouer une musique furieuse et pointue avec l'état d'esprit de lycéens : fumer, picoler, fumer, tout en faisant preuve d'une technique digne des plus impressionnants groupes metal. Et aujourd'hui, l'intelligence des compos de Cephalic diminue proportionnellement à son avancée dans l'âge adulte. Et on s'ennuie ferme, on ne rit pas. *Misled By Certainty*, sixième disque, est l'album de trop. *Xenosapien*, le précédent, sorti en 2007 et depuis lors oublié, avait parfaitement préparé le terrain : Cephalic entre dans le rang, plus proche du deathcore et du death/grind moderne que de n'importe quelle formation à caractère grindcore et (ou) metal technique. Ho oui, il faut s'accrocher pour jouer de telles compositions, ho oui, les guitares virevoltent. Mais dans la semoule. *Xenosapien* avait au moins pour lui d'être, à défaut d'un grand Cephalic, un grand disque extrême. Au mieux, *Misled By Certainty* fait dans le commun, au pire, il vire au n'importe quoi mélodique, ersatz foiré du premier descendant d'Atheist venu. Zac Joe, guitariste d'origine (soit depuis 1992) a quitté le navire en début d'année. De là à lier cet événement à l'échec que constitue ce disque, il n'y a qu'un pas.

A. LAFFILLÉ 3/10

www.myspace.com/cephaliccarnage

CYANOTIC

MED:GEN

(Bitriot Records/WTII Records/Glitch Mode Recording)

METAL-INDUS

Notre passion monomaniaque, proche du TOC, pour tout ce qui touche de près au metal-indus, et dont les premiers symptômes sont apparus à la découverte du catalogue de Wax Trax!, a eu tendance ces derniers temps à nous conduire vers des sommets de médiocrité, à croire que faire mumuse avec de grosses guitares saturées couplées à des sonorités electro était désormais devenu l'ultime mobile. Une fin en soi, autrement dit, l'exacte inverse de tous ces groupes qui ont contribué à la genèse de ce genre, et pour qui cet amalgame sonore n'était qu'un moyen pour exprimer au plus juste un état d'esprit audacieux aussi bien marqué par les expérimentations du mouvement industriel des 80's, l'EBM, le punk, et bien sûr, le metal. Ceci étant dit, on ne va pas vous faire le coup de vous dire que Cyanotic nous ramène en plein âge d'or du metal-indus, car bien qu'il soit l'un des rares combos récents à nous proposer enfin du matériel digne de ce nom, quelque chose s'est néanmoins perdu en route, relatif à l'état d'esprit cité plus haut. Quelque chose en lien à une réelle radicalité, que l'on a trouvée par exemple chez des groupes comme Ministry, Peace Love & Pitbulls, NIN, Optimum Wound Profile, Cubanate, Bile ou encore Punish Yourself par chez nous. Une radicalité que le trio peine encore à dégobiller, les doigts fourrés au fond de la gorge, et ce, malgré une incroyable et émérite débauche de riffs lourds et ultra saturés, de samples puissants et de rythmes trépidants. On y est presque pourtant. Il ne faudrait pas grand-chose pour que le talent incontestable de Cyanotic s'impose en totalité sur un troisième album. De la bile, bon sang !

J. ANDRÉ 8/10

www.cyanotic-online.com

FAUST

Faust Is Last

(Klangbad)

KRAUTROCK

Faust Is Last, but not least. Très bonne surprise en effet que ce double LP de Faust (et pourtant en 2010, la nouvelle pouvait faire peur) sorti il y a quelques mois sur Klangbad, le propre label de Hans Joachim Irmler. Rappelons que, le schisme débuté dans les années 90 ayant été définitivement consommé, coexistent aujourd'hui deux entités Faust bien distinctes (qui au passage n'hésitent pas à se tirer gentiment dans les pattes par interviews interposées) : celle de Jean-Hervé Perron et « Zappi » Diermaier et, parallèlement, celle menée par Hans Joachim Irmler, également membre de la formation originale, plus radical et moins fanfaron que ses deux ex-bandmates et qui nous intéresse ici. Annoncé comme le chant du cygne de Faust (du moins, tant que l'autre incarnation du groupe ne vient pas contrecarrer les plans d'Irmler), *Faust Is Last* est emballé dans un artwork qui renvoie directement au tout premier album des teutons, sans doute pour Irmler une façon d'affirmer la descendance légitime de *son* Faust avec celui des origines. Mais cette fois, la radiographie est celle d'une main ouverte (sur ce qui est probablement un cœur), et non d'un poing fermé sur le néant comme sur la version éponyme de 1971. Tout un symbole. Il n'empêche que passés ces petits conflits d'ego bien inoffensifs, il faut bien reconnaître la supériorité d'Irmler et se rallier aux côtés de celui qui vient de pondre l'enregistrement de Faust le plus réussi depuis très longtemps. Le plus ambitieux aussi : deux disques, quatre faces, pas moins de 22 titres sans nostalgie enregistrés entre 2006 et 2008 puis triturés en studio et finalement, très peu de longueurs. La bande à Irmler semble avoir été piquée par la muse de l'inspiration dans ce qui ressemble plus à une déclinaison de trips expérimentaux hétéroclites parfaitement maîtrisés (dans la grande tradition formelle du krautrock) et en perpétuelle métamorphose qu'à une série de morceaux figés et isolés. L'ambient pour slasher qui fait office d'introduction s'éclaire de tonalités majeures, amorce idéale pour un grand virage space rock atmosphérique que ne tarde pas à polluer le sacro-saint attirail indissociable de tout bon jam psyché : guitares fuzz et claviers vintage. Et quand on commence à penser à Hawkwind ou à Hendrix, voilà qu'Iggy et les frères Asheton déboulent sans crier gare pour une superbe partie de garage sixties bien trempée dans la sauce lo-fi (« Dolls And Brows » puis un peu plus tard « I Don't Buy your Shit No More »). Plus dépaysantes encore, les escales electro-indus à consonance bruitiste, du genre de celles qui ne lésinent pas sur l'épaisseur de la rythmique. On savait que la frange industrielle canal historique s'était toujours revendiquée de Faust, on s'attendait moins à ce que Faust fasse du plat à Ministry ou (dans un genre moins agressif) à Lustmord et surtout, le fasse si bien. Enfin, on passe sur l'hommage faiblard « Cluster für Cluster » et sur les indispensables collages, cut-ups et foutoir improvisé sans lesquels Faust ne serait pas Faust. Selon Irmler, le second disque aurait été conçu comme une sorte de remix du premier volet. La base de sons et de textures reste la même et c'est l'assemblage, l'articulation et le traitement de ces éléments qui diffèrent (avec en sus une apparition du musicien/poète mystique Z'Ev). Au programme, toujours de l'ambient, du space rock et des percées post-industrielles inquiétantes. Mais il y a une chose à laquelle on ne pouvait pas s'attendre, c'est au triomphe inopiné de l'Extrême : en 2010, Faust aura cédé, à sa façon, aux funestes sirènes du black metal. À marquer d'une pierre blanche.

F. MASSACRE 7,5/10

http://faust-pages.com/index.html

THE RESIDENTS

The UGHS!

Ten Little Piggies: Tunes From Future Projects

(Cryptic Corp/Orkhêstra)

DARK AMBIENT ETHNIQUE & JAZZ DEVIANT

En 2007, The Residents se créent un alter ego en la personne de The Ughs, histoire de remuer la sauce et secouer le shaker, et enregistrent l'album *The Voice Of Midnight*, adaptation du livre *Le Marchand de sable* de Hoffmann. Deux ans plus tard, ils redécouvrent la musique initialement créée en accompagnement de la voix du narrateur, Nate, et nous servent ces versions brutes pour un nouvel album de « *free jazz primitif et rituel* », comme ils disent. Bruitages divers, guimbarde sous flanger, flûtiaux andins, onomatopées en boucle, ocarina fugace, guitares cristallisées, escalades d'oud, halètements sous asphyxie, coassements d'homme-grenouille, boîte à vache, chorus de grillons, xylophone métronome, percus sur rondins, tuyaux en métal ou couteaux aiguisés s'offrent en pâture sur de l'ambient tribale tirée du plus profond de la forêt amazonienne (arrosée d'une ballade médiévale sur le branquignole morceau-pivot « The Horns Of Haynesville », bon condensé de l'album) ou des ritournelles folk psychotiques à l'ambiance typiquement Residentielle comme « The Lonely Lotus ». Avec leur sens de l'humour inoxydable, ça ne m'étonnerait pas que les violons lancinants du final « In The Dark », sous la pluie diluvienne de la forêt tropicale, soient une parodie de la musique de *Requiem For A Dream*. Sous-titré *A Futurist Compilations Of Ten Projects From 2009-2010*, ces dix petits cochons se divisent en quatorze morceaux issus albums (*The UGHS!*, *Arkansas*, *Talking Light*, version instrumentale de *Tweedles*) ou extraits de divers projets (*Duck Stab Re-Imagined* pour une galerie d'art, version instru de *The Voice Of Midnight*, bande-son du film *Strange Culture* de 2007, *Hades* composé pour l'ouverture d'une galerie d'art mais jamais diffusé, comme la musique composée pour le film *Haeckel's Tale*, *The Bunny Boy Live* enregistré par une télévision française et censé refaire surface en 2010) sortis ces dernières années ou à sortir prochainement. Tout aussi diversifiée mais à peine mieux rangée que le carambolage ethnique composite de The UGHS!, cette compilation offre un bon panorama du monde parallèle des Residents en 2010, entre relecture de classiques (le très dada « Semolina » de *Duck Stab*, brouillage rythmique, clochettes en rut et percus tintinnabulantes qui fleurent bon le Current 93), virées jazz cinématique, ambient mortuaire (« The Graveyard », « My Brother's Skin » et sa guitare guillerette), collages immersifs (l'agonie d'un fer à souder dans le ventre d'une guitare sur fond de bérimbau dans l'extrait de *Tweedles* ou ce « Sad Saint John » pas si éloigné de Guided By Voices) et paysages sonores hésitant entre l'étrange et le fantastique, le rêve et le cauchemar, le merveilleux et l'inquiétant. Comme à peu près tout ce qu'ont pu faire ces inclassables iconoclastes de la musique expérimentale depuis quarante ans, en somme.

T. SKIDZ 8/10 & 7/10

www.residents.com

KODE9

DJ-Kicks

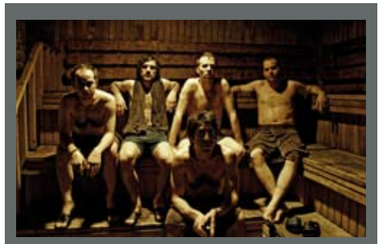
(!K7/PIAS)

2010, WHAT THE FUCK IS GOING ON?

En pilotage automatique depuis près d'une dizaine d'années, la série *DJ-Kicks* aurait-elle enfin décidé de faire à nouveau honneur à son statut de souveraine référence ? Après le vertigineux grand-huit house de Juan MacLean (ex-guitariste de Six Finger Satellite) en début d'année (de très loin la sélection la plus sauvage, excessive et hédoniste qui soit disponible à l'heure actuelle dans le genre), les légendaires mixes du label !K7 assènent le coup de grâce avec cette aveuglante démonstration de force signée Kode9. Mais attention, là on parle classique, on parle référence, on parle signature définitive et coup de machette brutal sur l'échelle temporelle. Noir, rageur, animal, veiné de basses pandémoniaques, le set du boss d'Hyperdub concentre en un peu plus d'une heure les plus orageux chapitres du South London sound. Dubstep athlétique (Terror Danjah, Ramadanman), breaks primitifs (Ill Blu), fractales horrifiques (Zomby, Digital Mytikz), crack house hystérique (Sticky), tout semble ici n'exister que pour irriguer un hystérique volcan babylonien au cœur duquel une nation animée par la rage et la fièvre danserait sous des murs de lave avec de brusques et féroces mouvements hérités d'ancestrales techniques de ski. Plus qu'indispensable, absolument obligatoire.

LELO J. BATISTA 9/10

www.myspace.com/kode9



!!!
Strange Weather, Isnt' It?
(Warp/Discograph)

RETOUR EN GRÂCE

« *Strange weather, isn't it?* » soit l'équivalent anglophone de notre « *Fait pas chaud, hein ?* ». On ne pouvait rêver titre plus adéquat pour le quatrième album de !!! que cet encombrant lieu commun, partenaire privilégié de toutes les rencontres inopinées, approches maladroites et autres retrouvailles gênées. Parce qu'il faut bien admettre qu'on n'attendait plus vraiment ce disque et que pour tout dire, on n'avait pas spécialement envie de l'attendre non plus. Après un gigantesque premier LP en 2000, providentiel typhon dance-punk qui a provoqué dégoût et incompréhension chez les obéissantes petites armées du hardcore (le disque était sorti chez Gold Standard Laboratories, cultissime label de San Diego qui a hébergé tout le gotha underground, de The Locust à Arab On Radar en passant par les Chromatics), confirmé quatre ans plus tard par le blockbuster *Louden Up Now* (qui marquera l'arrivée du groupe sur Warp en Europe et chez Touch And Go aux USA), !!! avait fini par atteindre les limites de son panzer-funk pandémoniaque avec le poussif *Myth Takes*, rutilant assemblage de grooves sans âme où le groupe finissait par sonner comme une machine certes terriblement impressionnante, mais désespérément vide. Les mois qui suivront la sortie de *Myth Takes* verront le départ de pas moins de trois piliers du groupe (John Pugh, Justin Vandervolgen, et Tyler Pope, tous partis se consacrer à leurs projets solos respectifs) ainsi que le tragique décès de Jerry Fuchs (dernier batteur en date de la formation, tombé dans une cage d'ascenseur en 2009). Une série d'événements qui n'a fait qu'assombrir chaque jour davantage le très incertain futur de !!!, jusqu'à l'arrivée aussi salutaire qu'inopinée de *Strange Weather, Isn't It?*, quatrième LP en forme de flamboyante renaissance et assurément leur tout meilleur disque à ce jour. Exit les aspirations démesurées et les fresques alambiquées, dès les premières mesures de « AM/FM », !!! revient à ce qu'il sait faire de mieux, à savoir une mise à jour aussi puissante que jubilatoire du meilleur des Happy Mondays et d'A Certain Ratio. Jungle-beats incandescents (« The Most Certain Sure », « Even Judas Gave Jesus A Kiss »), zouks célestes (« Steady As The Sidewalk Cracks », qui cite ouvertement le « Funky » des Chamber Brothers), basses éléphantesques (« Hollow », « Jamie, My Intentions Are Bass »), et charges triomphales (« Wannagain Wannagain », tube énormissime), *Strange Weather* renvoie clairement à l'insouciance et à la force de frappe du premier album du groupe en alignant huit titres aussi imparables et resserrés qu'insaisissables et inespérés. Un indiscutable retour en grâce qui replace !!! au sommet, tout en ouvrant largement le champ de leurs possibles (comme le prouvent le heavy-RnB de « Hollow » ou l'excellent « The Hammer », tentative réussie de techno organique). Il fait chaud tout d'un coup, non ?
LELO J. BATISTA 9,5/10
www.chkchkchk.net

TRICKY
Mixed Race
(Domino/PIAS)

YOU GOTTA GIVE ACTION TO GET ACTION

Si l'on part du principe que plus on donne et plus on reçoit, je vais donc me limiter au strict minimum pour cette chronique du nouvel album de Tricky, nouvelle preuve parfaitement désolante de la pathétique dérive de l'ange noir des 90's. À vrai dire, pour être totalement raccord avec le contenu de *Mixed Race*, il aurait fallu que je ne dépasse pas les 3 lignes, que je laisse de côté verbes et adjectifs et que je rédige le tout en langage SMS, mais la conscience professionnelle l'emportant, je me suis finalement résolu à une composition plus académique en décidant de lister 10 choses que j'estime plus intéressantes à faire que d'écouter ce disque :
01. Suivre la tournée européenne de Muse
02. Se masturber avec un gant de toilette rempli de verre pilé
03. Écouter les demos du prochain Dyonisos avec Xavier Bertrand
04. Réaliser que Gérard Holtz et Sophie Davant ont eu un enfant ensemble et qu'il va falloir le tuer car c'est l'Antéchrist
05. Écouter Juliette Binoche chanter devant un piano
06. Regarder un porno crypté dans un Formule 1 avec Julien Lepers
07. Écouter le dernier Devo
08. Se réveiller avec la coupe de cheveux de David Pujadas
09. Se faire cracher dans la bouche par Fréderic Lefebvre et Nadine Morano à l'anniversaire de Christian Audigier
10. Regarder la filmographie entière de Bill Murray en compagnie d'un fan de Sonic Youth
LELO J. BATISTA 0/10
www.myspace.com/trickola

NECRO
Die! Die! Die!
(Psycho+ Logical Records)

DIABOLIC
Liar & A Thief
(Viper)

DEATH RAP/HIP-HOP NEW SCHOOL

Fini le rap metal avec Cro-Mags ou Hatebreed et retour aux fondamentaux du hip-hop pour le poupin gonflé du death rap, Ron Braunstein, aka Necro. Pour son sixième album solo, il s'est chargé de la production de tous les instrumentaux et aucun featuring ne vient troubler sa prose porno gore pur jus. Les instrus assurent pépère. On retiendra celle de « First Blood » et sa trompette funèbre mais on est quand même loin de l'efficacité cruelle de ses premiers albums. Quelques bonnes surprises viennent tout de même briser la routine en piochant dans la Blaxploitation sur « Pit », la soul jazz stylée sur « Set It », le porno-funk sur « The King Panther » ou la BO western sur « Asshole Anthem » et le très bon « Thugcore Cowboy ». Déblatérant sa provoc habituelle avec plus ou moins de conviction, le flow de Necro mange du speed frelaté, incapable de maintenir la tension sous pression malgré quelques tracks bien vénères comme « asBESTos », « DIE! » et « Sorcerer Of Death's Construction » avec le retour du synthé clavecin typique des prods Necro et son refrain piqué sur « War Pigs » du Sabbath. Dommage que sur « DIE! » l'instru orientale soit mal assortie, comme celle quasi abstract et pourtant très cool de « Thin Line Between Love & Hate ». C'est le contraire sur le ridicule « Viva Necro » et son fabuleux sample de révolution mexicaine honteusement traîné dans la bouse par un refrain pitoyable et un risible gimmick piqué au « Master Of Puppets » de Metallica. Comme d'habitude mais peut-être pour la dernière fois, on entend quelques mots de sagesse de son Uncle Howie, ex-junky touche-à-tout mort pour de bon ce printemps : « *Je suis mort plusieurs fois dans ma vie. Il y a quelques mois, ils ont dû me ramener deux fois de suite. Quand tu meurs, tu ne peux rien emporter, ni ton portefeuille, ni même tes sous-vêtements.* » Proche d'Immortal Technique, Diabolic n'est pas franchement un nouveau venu, juste un peu lent à la détente peut-être. Après dix ans de battles et une mix-tape en 2007, sort enfin son premier album au titre emprunté à La Fontaine. Avec son flow rappelant aussi bien Goretex et Ill Bill à l'époque de Non-Phixion qu'Eminem parfois (surtout sur « Not Again »), l'autre poupin joufflu du rap new-yorkais convainc sans souci. Le gros bémol est plutôt à mettre sur le dos des prods monotones d'Engineer qui tentent de maintenir l'oppression en recyclant la même recette sur tous les morceaux : beats en bois, basses orageuses, piano pluvieux, cordes d'enterrement et grandes orgues des synthés sur de vaines reconstitutions d'opérettes Hollywood chewing-gum dont la grandeur d'âme tiendrait plus des B.O. de films de Michael Bay ou Roland Emmerich que d'œuvres de Beethoven ou Wagner. Seules sortent du lot les instrus bluesy du coolos « Modern Day Future » et de « 12 Shots » mais là, c'est le refrain calamiteux, façon Nick Cave de foire, de Nate Augustus qui se charge de plomber l'ambiance en faisant son. Heureusement, on trouve aussi des featurings de qualité avec Immortal Tech, Ill Bill, Canibus, Vinnie Paz de Jedi Mind Tricks ou Deadly Hunta et John Otto de Limp Bizkit (ahem) sur le ragga metal « Riot ».
T. SKIDZ 6,5/10 x 2
www.necrohiphop.com
www.viperrecords.com

M.I.A
Maya
(XL/Beggars/Naïve)

GHETTO-POP

Voilà du pain béni pour la presse musicale en manque de personnalité forte sujette à controverse : Mathangi Arulpragasam, alias M.I.A, musicienne militante chevronnée, en guerre contre les injustices, mais résidant désormais à Beverly Hills en compagnie de l'héritier Warner. Passée du statut de phénomène hype à celui d'artiste mainstream à résonnance planétaire suite au succès de « Paperplane », produit par son ex-boyfriend Diplo et présent sur la B.O de l'oscarisé *Slumdog Millionaire,* elle enchaîne les couvertures de magazines et les interviews où se succèdent les questions à caractère sociopolitique, gênantes parfois, mais la jeune Anglaise d'origine sri-lankaise connaît son sujet et ne manque pas de répartie. Quid de ce troisième album ? Un beau fourre-tout encore une fois : sur les traces de Fun-Da-Mental, Asian Dub Foundation ou Consolidated, M.I.A carbure toujours au hip-hop, à l'electro pas bien fine – explosion de beats déchainés et de samples agressifs –, mais aussi au reggae et à la dance, etc. Douze ou quinze titres donc (suivant les versions), où le bric & broc génial côtoie le vide intersidéral. M.I.A n'est vraiment efficace que lorsqu'elle *tabasse*, donne dans le vulgaire sans concession. Exemple parfait : le single « Born Free » qui ne doit sa réussite qu'au riff de synthé samplé du « Ghostrider » de Suicide. Autour, M.I.A brode un brouhaha de rythmes *boum boum* parmi les plus grossiers et pose un flow hip-hop mollasson. Et ça fonctionne encore, évidemment, ce type d'énergie primitive est contagieuse. Idem pour les morceaux les plus extrêmes ou entrainants relevant davantage du foutoir jouissif qu'autre chose : le hip-hop industriel de « Steppin Up », « XXXO », son refrain dance-pop aussi putassier qu'imparable et ses sonorités eurodance, « Meds And Feds » sur lequel rugissent des guitares hard-rock mal dégrossies, l'hypnotique et chaotique « Teqkilla », etc. Dès qu'elle calme le jeu ou la joue plus minimaliste (« It Iz What It Iz », « Space », « It Takes A Muscle», « Internet Connection », « Caps Lock ») la faiblesse des compositions ne pardonne pas, l'énergie bordélique manque cruellement pour faire illusion.
O. DRAGO 6/10
www.myspace.com/mia

HUNX AND HIS PUNX
Gay Singles
(Born Bad/PIAS)

ANTHOLOGIE GAYRAGE

Ex-claviériste du cultissime commando hystéro-queer Gravy Train!!!!, Seth Bogart a posé il y a deux ans les bases d'un petit raz-de-marée underground en sortant une série de 45-t aussi crétins qu'indispensables sous le nom de Hunx And His Punx. Véritables chefs-d'œuvre de bubblegum pop sous haute influence Ramones (« Hey Rocky », absolument sublime), les cinq singles se sont arrachés au terme d'une lutte fratricide sur le Net et aux abords des distros de la Côte Ouest, avant de se retrouver compilés l'an dernier sur vinyle chez True Panther. Cette incontournable anthologie gayrage (complétée par l'inédit « Do The Make Up ») est aujourd'hui disponible en CD chez les décidément omniprésents Born Bad, qui en ont profité pour y ajouter en bonus les exceptionnels clips du groupe, outrageantes saynètes trash et lo-fi renvoyant aux plus chaudes heures de Jon Moritsugu et John Waters. 29 minutes de bonheur absolu, sans complexes ni limites et vierges de tout bullshit, à l'image du génialissime refrain de « You Don't Like Rock 'n' Roll » (« *You like Morrissey, you like U2/ What the fuck is wrong with you?* »). Totalement jubilatoire et parfaitement nécessaire, pour ne pas dire obligatoire.
LELO J. BATISTA 8,5/10
www.myspace.com/hunxsolo

RAMLEH
Valediction
(Second Layer)

POWER ELECTRONICS

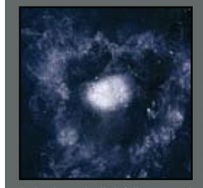
La réédition récente de *Hole In The Heart* nous a rappelé que Gary Mundy (ex-Skullflower) avait mené Ramleh dans un registre drone puissamment magnétique avant une orientation résolument noise-rock, marquée par la participation récurrente de Philip Best (Whitehouse) et Stuart Dennison (Skullflower). Premier véritable album depuis douze ans, *Valediction*, lui, rompt le silence pour mieux le pulvériser en opérant un retour aux sources, au cœur même de ce que Whitehouse exécute et a étiqueté sous l'appellation ampoulée, mais assez juste, de power electronics. Autrement dit, vingt-cinq ans que la musique de Ramleh n'avait pas autant grésillé, craché, crissé jusqu'à l'extrême, au moyen de fréquences haut perchées, bourdonnantes et sifflantes. C'est comme se trouver sous la menace d'un poinçon dans une oreille, votre bourreau vous braillant dans l'autre, dans une soufflerie de la NASA. Expérience musicale sévère et cassante, purement physique car excluant tout rythme ou mélodie. Rapport direct et sans détour donc avec cette densité grouillante et critique. Un traitement pas aussi radical et obscène que celui de son illustre aîné, mais le boulot abattu pour accoucher d'une telle masse est exceptionnel et, quand on veut bien s'y frotter, très expressive. Et c'est pas la joie, cela va sans dire. En guise de final, un brin de mélodie exécuté par le chant toujours aussi déchiré, qui scande sur des riffs ultra saturés d'un duo basse-guitare. Un excellent titre noise rock, minimaliste et répétitif. Un bol d'air.
J. ANDRÉ 8/10
www.myspace.com/ramleh

Chronique imposée

Combien de fois nous a-t-on reproché le côté « école des fans » de notre rubrique Sélection de Disques ? Trop de bonnes notes tuent la note, mais comment faire autrement quand ce sont les rédacteurs eux-mêmes qui choisissent librement les disques dont ils ont envie de parler ? Pour casser un peu cet état de fait, nous avons demandé à notre bienheureux rédacteur en chef de nous donner à chroniquer le disque de son choix. Figure imposée, par pur masochisme.

SWANS
My Father Will Guide Me Up A Rope To The Sky
(Young God/Differ-ant)

SWANS (OF) LIGHT



Michael Gira décidait de mettre fin aux Swans en 1997, après un double album ambitieux, *Soundtracks For The Blind*, sur lequel se côtoyaient post-rock précurseur, ambient minimal et folk gothique. « Helpless Child », tout en crescendo, reste emblématique de ce mélange unique ouvrant un champ des possibles certain. Loin du rock d'obédience goth et folk du chef-d'œuvre *The Great Annihilator* (1995), des honnêtes *Love Of Life* (1991) et *White Light From The Mouth Of Infinity* (1991). À des années lumière du proto indus noise abrasif des débuts du groupe dans les années 80 (*Filth/Body To Body, Job To Job*, *Cop/Young God – 1983 et 1984*) et plus expérimental encore que l'album tournant *Greed/Holy Money* (1986), le magistral *Children Of God* (1987) et le moins inspiré *The Burning World* (1989), ce dernier disque laissait présager un renouveau intéressant. Il n'en fut rien. Gira et Jarboe s'en allèrent vaquer à leurs projets respectifs. The Body Lovers, instrumental ambiancé dans la lignée de *Soundtracks For The Blind* puis une folk lugubre pour le premier, sous son nom ou sous le patronyme Angels Of Light ; gothique, electro, indus pour la deuxième. Deux facettes présentes dans le son de la dernière période en définitive. Si Jarboe collaborait régulièrement avec des artistes se réclamant de son ancien groupe : Neurosis, Justin Broadrick entre autres, laissant ainsi penser qu'elle n'en avait pas tout à fait fini avec le son Swans, Gira, lui, semblait définitivement s'ancrer dans une folk expurgée de tout élément indus ou noise, accompagné ces derniers temps par les néo-folkeux d'Akron/Family (signés sur son label Young God records). L'annonce de sa décision de reformer le groupe culte en 2009, sans son ancienne acolyte, avait donc de quoi surprendre. Si bien qu'on ne savait à quoi s'attendre. Aurait-on droit à un album d'Angels Of Light déguisé en cygne ou un vrai virage artistique allait-il s'opérer ? Quels membres seraient de la partie ? Il paraissait juste évident que Gira ne reviendrait pas aux déflagrations soniques brutales initiales. À l'écoute de *My Father Will Guide Me Up A Rope To The Sky*, force est de constater que la différence entre les Swans 2010 et Angels Of Light ne tient pas à grand-chose : aux arrangements des titres en fait. Car oui *Gira est les Swans, les Swans sont Gira* et le leader n'a en rien changé sa façon de composer, en témoigne la compilation des demos de l'album parue sous le titre *I Am Not Insane* et vendue pour le financer. Ces versions premières, en effet, n'auraient pas dépareillé sur un disque d'Angels Of Light, idem pour les versions finales de « Reeling The Liars In », « Jim », ou « Little Mouth », titres les plus faibles du lot. La différence ne réside donc pas dans les mélodies mais dans les éléments qui les habillent et l'interprétation : batterie martiale (sur l'introductif « No Word/No Thoughts » qui sonne comme un rappel à l'ordre et l'excellent « My Birth ») guitares vrillées rappelant les débuts, montées épiques et sonorités folk orientales (un « Eden Prison » magistral) emblématiques de la période 90. Celles mêmes qui ornaient les titres épiques de *Children Of God* ou *The Great Annihilator*. Exit les bidouillages divers (samples de voix à la *Love Of Life* ou plans ambient à la *Soundtracks For The Blind*), l'album, très organique, se construit autour d'une folk cathartique passée à tabac par des rythmiques martiales, avec bien évidemment la voix de baryton de Gira, seul fil rouge de la discographie du groupe. Une paire de titres, « Inside Madeline » et « You Fucking People Make Me Sick » (le plus barré, avec la participation de la fille de Gira, et Devendra Banhart dont le label Young God a sorti les premiers albums), présentent d'ailleurs une particularité amusante : leur structure même marque cette opposition en alternant des moments de folk pastorale façon Angels Of Light et d'autres plus expérimentaux ou martelés, comme des « morceaux dans le morceau ». Norman Westberg (guitariste quasi permanent), Christoph Hahn (guitare, *White Light From The Mouth Of Infinity* et Angels Of Light), Phil Puleo (batterie sur l'ultime tournée de Swans et Angels Of Light), Chris Pravdica (basse) et Thor Harris (Angels Of Light, Shearwater) apportent donc leur contribution aux huit compositions de Gira dont les deux tiers seulement enthousiasment vraiment. Si les titres les plus frondeurs et massivement arrangés remportent notre adhésion, les plus dépouillés (à la Angels Of Light) nous passionnent beaucoup moins : l'album étant assez court on reste donc un peu sur sa faim. Gageons que les concerts du groupe la feront disparaître.
EM. DENIS 7/10
http://swans.pair.com

CASTEVET
Mounds Of Ash
(Profound Lore)
GREEN METAL

Dans la lignée verte du black metal des bois de Wolves In The Throne Room et Altar Of Plagues, ce trio new-yorkais rend hommage à Mère Nature et ses forces déchaînées. Cavalcades rythmiques, tourbillon de guitares épineuses quand le vent se lève, nappes nuageuses quand il retombe, on connaît la chanson. Ces épopées mélodiques et musquées, un peu math, un peu post, un peu compost, nous sont contées par une voix aboyée cherchant à imiter un grizzly, mais faute de coffre, elle se rabattra vite sur Aaron Turner. Sans surprise, si l'on excepte l'apparition d'une belle trompette (de la mort) au détour d'une clairière au petit matin sur « Breathed In Smoke ». De la musique pour bûcheron contemplatif, enregistrée par Colin Marston.
T. SKIDZ 6,5/10
www.myspace.com/castevet

FISTULA
Goat
(Crucial Blast)
DEATH-SLUDGE

Revenu à la formule trio avec Corey à la batterie, Fistula s'est inspiré, pour composer ces cinq nouveaux titres, de l'histoire d'un serial killer local, Anthony Sowell, arrêté en octobre 2009 après la découverte d'une dizaine de corps et d'une tête de femme dans sa baraque de Cleveland suite aux plaintes répétées de voisins à l'odorat délicat. Aucune glorification du personnage en vue, les membres de Fistula lui réservent le pire au son de leur gros sludge métallique à la Mugwart défoncé au death primitif d'Autopsy dont la tonalité ne variera pas d'un iota jusqu'à « Mission Accomplished » et la mort du « *sac à merde* », dixit Corey, prévue dès le second titre « One Chair And An Electrical Cord ». Violent, crasseux, granuleux, tous les voyants sont au rouge. La voix haineuse dégobille sa bile, le son écrasant style parpaing lancé du 10e étage crisse sous la dent dans un big crunch effroyable retrouvant la fureur de vivre sur des accélérations punk surgonflé pied au plancher (Moho style). Vivement que ce groupe vienne infester nos contrées.
T. SKIDZ 8/10
www.myspace.com/fistula666

VIOLENT SOHO
S/T
(Ecstatic Peace/Differ-ant)
JUKE BOX GRUNGE

Si Geffen a signé Nirvana, c'est entre autres sur les conseils de Sonic Youth. Pourtant Thurston Moore n'a rien d'un bon directeur artistique. Preuve en est son label Ecstatic Peace, repère de disques le plus souvent médiocres, au mieux corrects et en de très rares exceptions, bons. Et sans même parler de potentiel commercial, juste de qualité artistique. Le premier album des Australiens Violent Soho ne va pas relever le niveau. Ce jeune quatuor de chevelus emprunte à Nirvana, à Mudhoney, aux Smashing Pumpkins, aux Pixies, s'inspirant un peu plus de l'un ou de l'autre suivant ses titres, efficaces et nerveux pour certains (le début de l'album), insipides pour d'autres (la fin de l'album), mais une production lourdingue et bien propre sur elle les gâche ou les enterre tous. Silverchair bis quinze ans après la bataille ? Manque juste un peu de Pearl Jam dans la marmite.
O. DRAGO 4/10
www.myspace.com/violentsoho

HOWL
Full Of Hell
(Relapse)
SLUDGE MODERNE GÉNÉRIQUE

Sludge/doom américain. Relapse Records. Vous vous êtes peut-être déjà endormis, moi je lutte. Guitares grasses et épaisses, tempo lourd. Son pachydermique et voix gutturale pleine d'écho. Pochette et logo tout vilains. Quelques plans un peu prog et une bonne touche 70's. Une fille à la guitare que l'on reconnaît facilement, car c'est la seule qui se rase la barbe. Rien d'autre à ajouter si ce n'est que la chanson « The Scorpion's Last Sting » s'élève au-dessus de la moyenne – pas très élevée – du reste de la galette et que c'est la seule qui mérite à la limite que l'on y jette une oreille. À noter que le magazine *Decibel* entend chez Howl du Fudge Tunnel et du Mastodon et trouve le disque super génial, ce qui confirme que l'abus de weed au sein d'une rédaction, c'est encore plus moche qu'un glam rockeur qui passe la cinquantaine.
BHAINE 4/10
www.myspace.com/howlheavymetal

THESE ARE END TIMES
We Have Come So Far, It Is Over
(Antigen Records)
POST-ROCK

Pendant que Phil Vane continue de vociférer pour Extreme Noise Terror et dernièrement pour Death Dealers, les autres gus d'Optimum Wound Profile – excellent projet metal-indus bardé de hardcore et de crust, récemment reformé –, se sont engagés quant à eux dans un registre nettement plus tranquille, post-rock, repoussant donc à plus tard la sortie du *Cult Of Saints* d'OWP, dans les cartons depuis maintenant une quinzaine d'années. Et à en croire les dernières nouvelles, il faudra probablement attendre encore un an ou deux. On n'est plus à ça près hein !? Un peu frustrant toutde même, d'autant que ce premier essai de These Are End Times s'avère étonnamment formel et sans trop de relief. Pas mauvais, bien exécuté mais maintes fois entendu. Seule la trompette de l'ex-OWP, Mark Schorah, s'échappe un peu de cet académisme. Une voie de garage en somme, alors demi-tour les gars et retournez vite à ce vous savez faire de mieux et à cet album qui n'a que trop traîné.
J. ANDRÉ 6/10
www.myspace.com/theseareendtimes

ION DISSONANCE
Cursed
(Basick)
CHAOS DEATHCORE

Leurs principaux rivaux (mais amis) Despised Icon s'étant tout juste fait hara-kiri après une ultime tournée européenne, la voie est désormais libre pour Ion Dissonance qui vient de se réveiller après trois années de sommeil forcé. Si l'on se base sur ce quatrième album, ils se sont levés du pied gauche (dès les premières secondes, ça tabasse) et font désormais preuve d'une précision de chirurgien. Mais même après ces trois années d'absence, leurs influences restent toujours aussi visibles qu'un éléphant rose au milieu de la tondra canadienne. Peu importe, car au moins, de tous les groupes québécois qui tentent l'hybridation Meshuggah/The Dillinger Escape Plan/Cryptospy, Ion Dissonance demeure le meilleur comme le prouve *Cursed,* dont on apprécie aussi le magnifique artwork signé Paul Romano (Mastodon).
O. Z. BADIN 7/10
www.myspace.com/iondissonance

HERO DESTROYED
Throes
(Relapse/PIAS)
NOISECORE/METAL

Premier morceau, première salve furibarde : Hero Destroyed n'a pas changé depuis son premier EP autoproduit réédité par Relapse il y a trois ans. Le quintette applique à la lettre les règles du noisecore telles qu'établies par Coalesce, Botch et consort à la fin des années 90. Moins massif que le premier, moins majestueux que le second, son style s'intercale entre ceux de ces deux ténors du genre. Riffs rythmiques metalliques incisifs pour la première guitare, guirlandes de notes tourbillonnantes pour la seconde, basse chromée mais agile, polyrythmies, chant éructé dans la grande tradition Sean Ingram, mais d'une voix moins impressionnante tout de même, tout y est. Rien de foncièrement original ici (si ce n'est un morceau instrumental mélodique assez bien senti) donc, mais une interprétation juste et une puissance de feu impressionnante et constante. Un disque solide mais par trop scolaire qui ne fera se relever la nuit que les aficionados du genre.
J. SWAN 7/10
www.myspace.com/herodestroyed

MASTODON
Jonah Hex: Revenge Gets Ugly digital EP
(Warner Bros)
MASTODON INSTRUMENTAL (ENTRE COWBOYS ET INDIENS)

Uniquement disponible au format digital (quatre titres + 2 versions alternatives), ce nouvel EP du groupe d'Atlanta sert de B.O au blockbuster *Jonah Hex*, adaptation – très libre à ce qu'il semble – du comic DC du même nom racontant les aventures d'un flingueur demi-défiguré dans l'Ouest-américain du 19e siècle. Fan de Mastodon, le réalisateur Jimmy Hayward fait donc appel au groupe, qui compose alors ces quelques morceaux en s'inspirant d'extraits du film, de manière très spontanée en studio. Jamais avare en longues échappées instrumentales très cinématographiques, nul doute que Mastodon n'a eu aucun mal à venir à bout de ces compositions qui évoquent l'Ouest sauvage, la poussière, les plaines désertiques et tout le décorum Western via des guitares en arpèges pleines de réverb et autres mélodies fatalistes et répétitives sans abandonner du tout son style prog metal si particulier. Absolument trippant.
O. DRAGO 8,5/10
www.myspace.com/mastodon

DEAD POP CLUB
Home Rage
(Kicking Records/Anticraft)
POWER POP PUNK

Comptant parmi les derniers survivants d'une scène française pop-punk (Second Rate, Homeboys, Sexypop), adulée par certains et conspuée par d'autres, n'en finissant plus de crever à petit feu, les Parisiens de Dead Pop Club ne sont pas encore bons pour le cimetière. On applaudit leur détermination tant *Home Rage* semble être leur album le plus abouti (pour une fois qu'une feuille de presse ne nous ment pas). Mélodies power pop efficaces, interprétation punk, production puissante et frontale (confiée à l'ex-Baby Chaos, Chris Gordon), rien à redire. Un soin tout particulier a été apporté aux refrains fédérateurs en diable, rageurs comme jamais auparavant chez le quatuor parisien. Sans plus aucun concurrent direct au sein d'un pays qui n'a jamais vraiment fêté ce style musical à quelques exceptions près (Weezer et Foo Fighters), Dead Pop Club peut s'enorgueillir d'offrir un album très solide et mature.
B. PINSAC 7,5/10
www.myspace.com/deadpopclub

Peel it UP

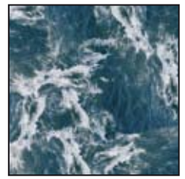
Magnifique objet que ce 10" transparent (rangé dans une solide pochette plastique non moins translucide, qui sur plusieurs épaisseurs dévoile en plan de coupe un bout d'anatomie de tête humaine, duquel on retire l'œil en enlevant le vinyle), premier enregistrement d'**Hydroze Plus** soit la collaboration entre Jim G. Thirlwell et le français Fred Bigot (Electronicat, divers albums solos). Du côté des sillons, quatre compositions flippantes d'une electro-tech minimale austère aux résonnances hypno-industrielles programmée par Bigot alors que Thirlwell pose sa voix, tantôt robotisée, tant vocoderisée, tantôt à nue, toujours malsaine. Excellent, et à l'exact opposé des récents travaux symphoniques de Mr Foetus. Disponible chez Optical Sound Records. Split EP 12" sous

le signe du rock-noise matheux chez Head Records maintenant, avec les Français de **Pneu** et les Italiens de **Nervous Kid**. Le duo guitare/batterie, toujours aussi explosif, signe trois nouveaux titres intenses, mélodiques juste ce qu'il faut pour tempérer une frénésie qu'ils n'hésitent pas non plus à plomber au bon moment, quitte à virer sludge/doom le temps de quelques plans. La musique est souvent une affaire de dynamique, et Pneu l'a bien compris. Nervous Kid, eux, n'ont pas l'air d'y avoir pigé grand-chose par contre. African Tape et Lausanne Records se sont associés pour qu'enfin puissent être gravés sur vinyle les deux

morceaux fruits du travail commun de **David Yow** et **Ventura**, collaboration dont nous vous avons déjà parlé en long en large et en travers sur www.noisemag.net ainsi que dans l'interview des Lausannois de notre précédent n°. En face A, « It's Raining On My Islands » s'impose comme l'un des meilleurs morceaux de Ventura : lourd mais souple et puissant, beau comme du God Machine et avec cette mélodie qui ne cesse de trotter dans la tête. En face B « Le Petit Chaperon Beige » évoque davantage les ambiances noise rock survoltées chères à Jesus Lizard, en plus chaotique. Beau souvenir d'une rencontre. **(O.D)**
On ne pourra pas dire que le paysage discographique récent aura été encombré par les excentricités solitaires de Joe Preston, l'ex préféré de la scène heavy underground (ex-Earth, Melvins, High On Fire, Harvey Milk, etc.). Entre sa participation éclair à la compilation *Triskaidekaphobia* en 2008 (215 artistes, 215 morceaux de 13 secondes) et *Cerberic Doxology,* un CD/DVD en collaboration avec Daniel Mench l'année dernière, le bilan « fraîcheur » de ces 5 dernières années est plutôt maigre pour **Throne**. De là à le soupçonner d'avoir raclé ses fonds de tiroirs

pour sortir ce *Wage War b/w Trmph Lfe* 7"chez Conspiracy (le single s'appelait *Late For Dinner* à l'origine) juste à temps pour sa tournée avec Nadja, il n'y a qu'un pas. Armé de sa boîte à rythmes préprogrammée (avec brio), de sa basse saturée et de sa patte franchement lo-fi, Preston ne livre rien que du relativement convenu dans la catégorie « riffage doom/sludge massif, cradingue et corpulent », chanté (Face A) ou instrumental (eh oui, la B). Pas mauvais, mais loin, très loin d'être essentiel. **(F.M)**
On avait croisé Atelier Ciseaux l'an dernier à l'occasion des concerts du plateau Sun Araw/Pocahaunted/Andy Roche pendant lesquels le label proposait son DVD-R des expérimentations visuelles de ce dernier. Depuis les choses se sont accélérées, et la petite structure a multiplié les sorties, à commencer par une série de splits 7", donnant à son catalogue des allures de panorama d'une scène américaine au sens large, décalée et rêveuse. Première référence,

celle qui convie les Californiens **Jeans Wilder** et **Best Coast**. Sur *Antiques*, Andrew Caddick, alias Jeans Wilder, donnait dans un minimalisme mélancolique, un slowcore lo-fi pour bande magnétique cradingue, où chaque instrument semblait prêt à s'écrouler, chaque note disparaissait comme mise à l'épreuve de l'oxydation façon *Disintegration Loops* de Basinski. C'est donc avec surprise qu'on découvre son « Tough Guys » ensoleillé, parcouru d'un clavier aux accents reggae, agrémenté d'une voix bien plus présente qu'auparavant. Harmonies croisées, quelque part entre Panda Bear et Ariel Pink, voilà de quoi se laisser porter tout l'été. À l'instar de l'autre face hantée par la guitare de Best Coast qui nous invite à une virée sur Ocean Ave pour aller flâner sur la plage de Santa Monica. Si Bethany Cosentino a décidé de quitter Pocahaunted c'est pour voler de ses propres ailes et succomber à ses envies de pop sixties insouciante en connexion directe avec ses racines californiennes. « Up All Night » n'est donc en ce sens aucunement une surprise : prod lo-fi, accords simples, voix légèrement saturée, et structure de pop-song parfaite. Ceux qui avaient craqué pour le tubesque « When I'm With You » paru l'an dernier, ne seront pas dépaysés, même s'ils risquent d'être un poil déçus de constater que le refrain de cette ballade s'avère bien moins contagieux. Qu'importe, le 45-t est tout à fait cohérent et permet de s'évader en moins de 10 minutes ! C'est d'ailleurs la même impression qui prévaut à l'écoute du



second volume de la série. Avec **Mathemagic** et **Young Prisms**, on baigne en plein rêve, allongé sur une plage imaginaire qui s'étirerait de Toronto à San Francisco. Si le « Breaststrokes » du duo canadien n'est pas vraiment inconnu (il figurait déjà sur l'EP éponyme paru plus tôt cette année chez Paper Bag), il procure toujours cette délicieuse impression de flotter sur les pulsations synthétiques, de se laisser fondre sous le souffle des voix éthérées. Et si chez les Américains de Young Prisms, on préfère les guitares dénuées de beats, on n'en est pas moins dans le même domaine d'évocation vaporeuse. « Chillwave, hypnagogic pop » qu'importe l'étiquette : on ne saurait bouder son plaisir avec ces deux titres impeccables, suffisants pour avoir envie de se pencher plus attentivement sur ces deux groupes. En attendant la suite de ces disques partagés, A.C. nous propose deux autres galettes, à commencer par un trois

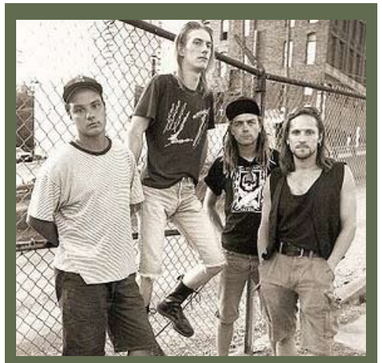
titres (*Lunar Life* 7") de Meghan Remy, alias **U.S. Girls**. Si avec ses premiers disques (*Gravel Days* ou le single sur NNF *Me+Yoko*) l'Américaine suivait les mêmes sentiers que ses consœurs Liz Harris (Grouper) ou Eva Saelens (Inca Ore), on la retrouve cette année dans un registre plus affirmé (*Go Grey* sur Stiltbreeze). Mais bien souvent avec ce genre d'artistes, c'est sur la longueur que la musique prend tout son sens, au fil des titres que l'on finit par trouver ses marques dans un univers fragmenté et parfois austère. Il est donc ici bien délicat d'apprécier en moins de 10 minutes U.S. Girls à sa juste valeur. Contrairement aux deux références abordées ci-dessus, le néophyte risque donc d'en être pour ses frais et rebrousser chemin. Ce serait bien dommage, et on lui recommandera chaudement les longs formats de Ms Remy avant de revenir vers ce 45-t. Dernière sortie chez Atelier Ciseaux, le 4 titres (*Shadows In The Halls* 7") de **Terror Bird**, projet de la Canadienne Nikki Nevver, parfois accompagnée à la batterie par son époux Jer Haywood,

membre de Twin Crystals. On quitte les univers lumineux de Best Coast ou Mathemagic, pour découvrir des atmosphères en clair-obscur hantées par une chanteuse charismatique – dont le timbre évoque parfois Amber Webber de Lightning Dust. Les ambiances 80's de « Shadows In The Halls » ou « I Love No » inscrivent Terror Bird dans la même mouvance que Zola Jesus, même si le propos se veut ici volontiers moins bruitiste. Le magnifique « We Were Monsters », mélancolique à souhait, hésite entre dream pop nostalgique dans la lignée de Julee Cruise et synthpop lo-fi, tandis que la reprise des Twin Crystals, « Lament » qui referme le disque, joue la carte du minimalisme. Un clavier spectral accompagne les parties vocales croisées de Nevver, laissant augurer de nouvelles pistes musicales pour Terror Bird. De quoi attendre avec impatience une nouvelle rencontre avec ce drôle d'oiseau ! **(A.L)**
Avec ce split EP paru chez Emergence, on ne s'attardera pas sur la face des Portugais d'**Adorno** dont l'emo popisant s'avère inécoutable, la faute à un chant haut perché et barré absolument insupportable. Même deux titres, c'est trop. Côté **Sugartown Cabaret**, c'est beaucoup plus intéressant car si leur premier album était prometteur mais perfectible, il est évident qu'ici le quintette nor-

mand a franchi un palier. Le très long « Den » démarre sur un riff plombé et la voix emo/screamo pleine d'écho se fait grave, renforcée par les mugissements du guitariste/chanteur de Karysun. Alors que l'on avait enfin accepté le fait que le groupe ait basculé du côté lourd et sludge de la scène française, virage à 180° : il revient à son post-hardcore/emo originel puissant et enlevé. Mélodique, fin et énergique (bien joué le sing-along old school), ça fonctionne merveilleusement. Le deuxième titre est dans la même veine, confirmant la maîtrise grandissante du Cabaret et de son emo-core freestyle ne demandant qu'à s'épanouir. Ce split **Gehenna / California Love** (A 389 records) est le cas d'école de l'EP qu'on achète pour la face A

mais qu'on va garder pour la face B. Le morceau hardcore/proto-thrash de Gehenna est du niveau de ceux de l'EP *Land Of Sodom* (donc aussi bon que les deux LP, mais inévitablement deux tons en dessous de l'indépassable compilation *War Of The Sons*…) mais se fait littéralement enterrer par celui de California Love. Sales, radicales et entêtantes, les deux minutes de « Feuersturm » (avec en prime un solo de guitare totalement portnawak) démontrent que pour faire du grind intéressant, il vaut mieux être un clochard californien inconnu des adeptes du style qu'un pompeur de Nasum/Napalm adulé sur quatre forums Internet. Amis amateurs de borborygmes et de chaos sonore, il n'est pas trop tard pour bien faire. Voilà *Nevermind The Bombings, Here's Your Six figures* (Deathwish) : artwork parodique, line-up mystérieux (membres de Glassjaw, Converge, Thursday…), screamo enfiévré, **United Nations** reprend les choses là où il les avait laissées avec son premier album ravageur.

Les deux voix chantées/hurlées, les plans de guitare malins et la frénésie emo-violence à la Swing Kids/Orchid sont au rendez-vous pour quatre titres que l'on remarque tout de même comme étant plus structurés et moins instantanés que ceux de leur premier jet. Mais l'effet de surprise a beau être passé et l'ensemble plus léché, le projet emmené entre autres par l'intense Daryl Palumbo de Glassjaw confirme sa place dans le tout haut du panier screamo-chaos. **(B.R)**



GRUNTRUCK
Inside Yours/Push
(Roadrunner/Metal Mind Productions)

GRUNGETRUC

1989. Voilà déjà plusieurs années que Ben McMillan, Scott McCullum, Tommy Niemeyer et Tim Paul, traînent leurs Docs montantes au sein de la scène underground de Seattle. Les deux premiers dans le groupe proto-grunge Skin Yard, le deuxième avec The Accüsed, combo thrashcore culte, le troisième au sein de Napalm Beach et Final Warning, obscures formations punk hardcore. Mc Millan, bien décidé à monter un nouveau projet en parallèle à Skin Yard réunit donc tout ce petit monde pour former Gruntruck. L'année suivante paraît sur le label local Empty records un premier album, *Inside Yours,* produit par Jack Endino lui aussi membre de Skin Yard. Gruntruck se présente d'ailleurs comme une version plus énergique et efficace de ce dernier – Niemeyer et un solide riffeur – et rappelle fortement le Soundgarden de l'époque. Le groupe ne tarde pas à être repéré par Roadrunner qui réédite *Inside Yours* en 1991 et sort *Push* l'année suivante. Moins cru, bien que toujours produit par Endino, plus puissant et mélodique, on s'explique mal le manque de succès d'un tel disque paru pile-poil au bon moment, en pleine déferlante grunge, un « genre » qu'il illustre on ne peut mieux, si on se réfère à sa frange la plus metallique personnifiée par Alice In Chains ou Soundgarden. Si Gruntruck conserve du passé hardcore de ses membres un mordant indéniable – Page Hamilton ne renierait pas quelques riffs syncopés ici présents –, il aligne aussi des mélodies accrocheuses notamment sur « Crazy Love », single incroyablement groovy, « Tribes » ou « Follow », et globalement *Push* ne souffre d'aucun temps mort. Si on ajoute que Mc Millan est un bon chanteur au timbre personnel et que Niemeyer sait tenir une scène mieux que quiconque, les raisons pour lesquelles le groupe sombrera dans l'anonymat restent un mystère. Même le soutien actif de leurs potes d'Alice In Chains ou leur tournée en première partie de Pantera n'y feront rien, un peu comme si Gruntruck avait été condamné à l'oubli dès le départ. Le groupe disparait de la circulation un temps, suite à des déboires d'ordre juridico-légaux avec son label, enregistre en 1996, *Shot*, un EP trois titres aujourd'hui introuvable, donne quelques concerts en 2000 et se sépare officiellement deux ans plus tard. Ben McMillan décède du diabète en 2008. Cette double réédition (les deux albums donc, plus les deux titres bonus « Melt » et « Broken ») permettra certainement à quelques-uns de réévaluer l'œuvre de ce groupe considéré à tort comme un vulgaire suiveur archétypal.
O. DRAGO
www.myspace.com/gruntruck

ROBERT WYATT
His Greatest Misses
(Rykodisc/Domino Records)

DISHARMONIE MON AMOUR

Curieuse idée que de ressortir cette compilation vieille de six ans maintenant, disponible jusqu'alors exclusivement au Japon, sans même l'agrémenter de certains des travaux les plus récents du septuagénaire (ne serait-ce que pour le fabuleux *Comicopera* de 2007) ou offrir le moindre inédit. Tout juste a-t-on droit à quelques reprises, plutôt bien senties, issues de la compilation *Nothing Can Stop Us* de 1982 et de la *Singles Box Set* parue en 1999, mais rien d'autre. Les néophytes seront donc les seuls concernés par l'acquisition d'un tel objet permettant tout de même de faire le point sur l'étendue du talent de Wyatt et la variété musicale dont il a sans cesse su faire preuve (pop, jazz, prog', trad' médiéval, expérimental, le plus souvent joyeusement mélangés). Car, si chez ce multi-instrumentiste la disharmonie semble avoir toujours été une règle d'art, il semblerait qu'il ait également appliqué ce principe au tracklisting de cette étrange mosaïque musicale. Aucune logique dans la chronologie de l'œuvre explorée si ce n'est celle, supposée, de l'enchaînement mélodique des titres. Pour le reste, prenant en compte le fait que l'on revisite une carrière sur presque trente ans (de *Rock Bottom* en 1974 à *Cuckoo Land* en 2003), on se heurte fatalement à de curieux changements de textures sonores, dus principalement aux différents choix de production des albums dont les chansons sont extraites. Peut-être aurait-il été plus judicieux de conserver l'ordre des sorties de Wyatt afin de mieux appréhender et apprécier son évolution. Dixit l'artiste lui-même, partie prenante dans la conception de cette compilation (au point d'offrir un de ses dessins d'enfant en guise d'artwork), *His Greatest Misses* serait « *comme un rappel ou une porte d'entrée* ». À défaut de le contredire, et sans remettre en cause la qualité des chansons ici présentes, libre à nous de penser qu'il serait peut-être plus approprié afin de pénétrer son monde si riche et spécifique de l'aborder directement via son premier album, l'essentiel *Rock Bottom*.
B. PINSAC
www.disco-robertwyatt.com

MATS/MORGAN BAND
The Music Or The Money?
(Cuneiform/Orkhêstra)

VIRTUOSE(S)

D'abord, on vous situe rapidement le décor : Mats Öberg, pianiste et claviériste ; Morgan Ågren, batteur. En 1997 sort *Sol Niger Within*, album solo de Fredrik Thordendal, guitariste de Meshuggah, cette fois épaulé par Morgan Ågren (Tomas Haake, l'habituel comparse de Thordendal, a de quoi devenir vert de jalousie devant le jeu de Morgan… c'est dire). Le metalleux fan de Meshuggah possède par définition quelques prédispositions à tolérer la mathématique musicale ; *Sol Niger Within* vient de lui ouvrir les portes du prog et du jazz sous sa forme expérimentale, d'une fusion aussi pure qu'illisible. Mats et Morgan jouent ensemble à peu près depuis le berceau : ils se comprennent parfaitement. En 1997 sort ce *Music Or The Money?*, leur deuxième album, un double. Le premier disque est composé par Mats, plus « musical » car sous forme de chansons, dans l'esprit d'un Zappa, jazz/prog chanté sous couvert de structures hyper complexes, mais savamment fluidifiées. Le second est composé par Morgan, instrumental, expérimental, complètement dingue, fusion de genres, de types de rythmiques, de structures complexes et mélodies d'accroche. Sur un concept casse-gueule, ils signent un chef-d'œuvre. Dans la composition comme dans le jeu en lui-même (et là, personne autour du duo n'est à blâmer, ils savent parfaitement s'entourer), Mats et Morgan sont des dieux vivants. Ici, plus que jamais, cette phrase de Charles Mingus prend sens : « *N'importe qui peut* compliquer *ce qui est simple. La créativité consiste à* simplifier *ce qui est* compliqué. » *(« Anyone can make the simple complicated. Creativity is making the complicated simple »)*. La musique de Mats & Morgan est extrêmement compliquée, polymétrique, poli-mathématico-réfléchie, inimitable et à peu près incompréhensible. Pourtant, elle est mélodiquement accessible, émotionnellement sensée, souvent douce. C'est là que réside leur génie. Impressionner le curieux lambda, conscient d'être face à du lourd, sans l'écœurer, tout en impressionnant ceux qui pratiquent la musique. Fusionner l'inaccessible et l'accessible, rendre simple le compliqué, en lui donnant la forme d'une musique presque cinématographique, dans laquelle le *synclavier* tient souvent le premier rôle (synthétiseur numérique des années 70. On vous passe la fiche technique : comprenez simplement que la musique de Mats & Morgan baigne souvent dans un certain kitsch). Fusionner le passé (l'histoire de la musique, de Zappa à Yes en passant par les ténors du jazz), le présent, et le futur. Cette réédition propose 45 minutes de musique supplémentaire et les titres des deux disques sont mélangés. À l'époque, certains semblaient regretter ce choix conceptuel, sous prétexte que la partie Morgan devenait très difficile à suivre, et que l'aspect chansons de la partie Mats pouvait vite lasser. Aujourd'hui, s'il est vrai que les compos de Mats auraient à gagner en étant espacées entre deux folies instrumentales, celles de Morgan perdent légèrement de leur effet « problème mathématique insoluble » (le second disque restant très majoritairement instrumental). Il en va de même pour les 45 minutes inédites, intégrées à l'album, et non simplement ajoutées en fin de disque. *Music Or The Money?* en ressort totalement transformé, pour le meilleur ou le moins bon, clairement pas pour le pire.
A. LAFFILLÉ
www.myspace.com/matsmorganband

MANHUNTER
S/T
(Intrada)

BANDE-ORIGINALE

On l'a tellement attendue qu'on ne l'attendait plus. Sortie à l'origine en 1986, la bande originale de *Manhunter* (rebaptisé bêtement en français *Le Sixième Sens*, à ne pas confondre avec celui réalisé par M. Night Shyamalan) n'avait jamais été rééditée, qui plus est officiellement et en CD, faisant ainsi de cette BO, un objet extrêmement rare et donc hors de prix à la revente. Précisons que malgré l'échec du film au box-office, celui-ci a néanmoins suscité une sorte de culte qui tient tout autant de l'histoire*, adaptée du roman de Thomas Harris (*Red Dragon*), que de la réalisation de Michael Mann (*La Forteresse Noire, Heat, Ali*), impeccablement esthétique et clinique. Féru de musique et fort de son expérience en tant que producteur de la série *Miami Vice*, où il a pu alterner à loisir les compos synthétiques de Jan Hammer avec celles d'artistes aussi divers que variés (pour le meilleur : Cure, Depeche Mode, PIL, Public Enemy, The Jesus And Mary Chain, Ministry, ZZ Top, The Smiths, Iggy Pop, Brian Eno, etc.) en plein avènement de MTV – ceci expliquant cela –, Mann recruta pour la bande-son du film le compositeur Michel Rubini (*Les Prédateurs*, *Le Voyageur*) ainsi qu'un obscur mais néanmoins excellent groupe post-punk influencé par Can, Brian Eno et Peter Gabriel, The Reds, dont les qualités expérimentales et atmosphériques n'avaient pas échappé au réalisateur. D'ores et déjà, avouez que ça nous change de Jerry Goldsmith (…). Les ambiances ainsi générées complétées par celles de morceaux tout aussi aériens empruntés à Shriekback (composé à l'époque de l'ex-XTC Barry Andrews et de l'ex-Gang Of Four Dave Allen), Kitaro (« Seiun ») et Klaus Schulze (« Freeze ») soulignèrent et accentuèrent remarquablement les ambiances aussi bien oppressantes, tendues, sensuelles qu'oniriques de *Manhunter*. Le hic, c'est que ces deux derniers titres n'ont pas été retenus pour la BO, de même que certaines compos de Rubini et des Reds au bénéfice sans doute des hits de l'époque qu'étaient « Heartbeat » de Red 7 et « Strong As I Am » de Prime Movers, purs reflets mode des années 80, donc kitsch et désuets, mais se révélant, et c'est tout le talent de Mann, bien appropriés, tout comme l'incontournable « In-A-Gadda-Da-Vida », qui lui par contre passe les décennies sans problème. Aussi est-il dommage que cette réédition ne nous offre qu'un seul inédit, le brillant « Jogger's Stakeout » par les Reds, car tout comme l'édition originale, elle ne rend pas hommage à l'étonnante diversité des atmosphères de cet excellent et troublant long métrage.
* Celle d'un profiler du FBI (William Peterson) traquant un tueur en série (Tom Nooman) sur les conseils sournois d'Hannibal Lecter (Brian Cox), rôle repris plus tard par Anthony Hopkins dans *Le Silence des agneaux*.
J. ANDRÉ
www.intrada.com

BIG AUDIO DYNAMITE
This Is Big Audio Dynamite
(Sony/BMG)

HOUSE-PUNK

Août 1975. Fan absolu de Mott The Hoople (qu'il suit régulièrement en tournée à travers le Royaume-Uni), Mick Jones persuade Guy Stevens, leur producteur et mentor, de réaliser la demo de Little Queenie, le groupe qu'il vient de monter avec Kelvin Blacklock, Jim Brown, Eunan Brady et Jim Hyatt sur les cendres de sa précédente formation, The Delinquents. À l'issue de la première session d'enregistrement, Stevens (qui, totalement alcoolique et dépressif, n'est alors plus que l'ombre du gourou fantasque et visionnaire qu'il a été) annonce à Blacklock qu'il va devoir se débarrasser de Jones qu'il considère comme un frein à la progression du groupe. Jones, effondré, écrira dans une lettre adressée à son ami d'enfance Robin Banks (alors en prison) : « *J'ai été poignardé dans le dos pour mon amour du rock 'n' roll.* » Août 1983. Bernie Rhodes, manager illuminé et incontrôlable de Clash, réintègre le groupe après en avoir été mis à l'écart pendant plusieurs années. Personnage aussi radical que virulent, qui a monté le Last Gang In Town de toutes pièces (du recrutement de ses membres – qui s'étaient à peine adressé la parole avant la première répétition – à sa dimension politique – qu'il a directement inculquée à Strummer), Rhodes a désormais pour projet d'éloigner le Clash du rock pour lui faire prendre une nouvelle direction : celle du Zydeco et du jazz de La Nouvelle-Orléans. Une décision aussi absurde qu'incongrue qui va sérieusement envenimer l'ambiance au sein du groupe, déjà extrêmement tendue depuis quelques mois. Jones, qui s'était fermement opposé au retour de Rhodes, désertera peu à peu les répétitions avant d'être définitivement exclu du groupe par Joe Strummer. Le soir de son éviction, il n'écrira pas de lettre à son vieil ami et lâchera pour toute déclaration à la presse un légendaire « *ça ne me fait ni chaud ni froid*. » En fait, il a déjà donné rendez-vous chez lui à Tony James (ex-Generation X et futur Sigue Sigue Sputnik), Digby Cleaver (son technicien guitare) et Leo Williams (roadie des Slits) avec qui il va sans plus attendre poser les bases d'un nouveau projet, baptisé TRAC, qui prendra forme quelques semaines plus tard autour du bassiste Leo « E-Z-Kill » Williams et de Topper Headon, ex-batteur de Clash, lui aussi limogé du groupe en raison de son addiction à l'héroïne. Ce n'est qu'un an plus tard que TRAC deviendra Big Audio Dynamite, avec le départ forcé de Headon (totalement ingérable), et l'arrivée de Greg Roberts, Dan Donovan et de Don Letts (cinquième membre de Clash, qui a notamment réalisé tous leurs clips). C'est sous cette formation que le groupe enregistrera son premier album qui, là où ce qu'il reste de Clash tente misérablement de revenir au punk originel avec le calamiteux *Cut The Crap*, va transformer l'essai des titres les plus modernes et ambitieux de *Sandinista!* et *Combat Rock* en délaissant guitares et slogans au profit des sonorités encore balbutiantes du hip-hop et de la house. Le résultat, terriblement immédiat (« E=MC2 », « Sony », « Sudden Impact », « The Bottom Line » : on pourrait citer les 8 titres du disque, tous sont des tubes évidents) et foncièrement en avance sur son temps (de l'avalanche de samples de « The Medicine Show » au rap cagneux de « BAD », tout annonce déjà ici les disques à venir de Coldcut, M/A/R/R/S, Justified Ancients Of Mu Mu ou Pop Will Eat Itself) s'il sonne aujourd'hui terriblement daté (sans que l'on sache vraiment si c'est davantage en raison de la production que des refrains idiots de Jones) garde néanmoins toute la fraîcheur et la naïveté qui faisaient son charme en 85 et qui est ravivée ici à son point maximum grâce à un deuxième CD incluant, outre les faces B et versions maxi des 3 singles de l'album, plusieurs remixes et versions inédites mixées en 85 par un jeune producteur qui commençait tout juste à faire parler de lui : Rick Rubin.
LELO J. BATISTA

REFUSED
The Shape Of Punk To Come
(Epitaph)

SITUATIONNISTE HARDCORE VS PUNKROUTINE

« *Can I scream?* » demandait Dennis Lyxzén toute gorge déployée en ouverture de « New Noise ». Et l'audience de répondre par l'affirmative, s'embrasant comme un fétu de paille à l'écoute de ce qui restera comme le morceau phare des Suédois. Puis rideau, plus un son. Car, après tout, que restait-il à dire, et à hurler lorsque l'on a poussé la logique du refus de tout conformisme que le hardcore induit, jusqu'à le rejeter lui-même, transcendant ses codes et son esthétisme, citant plus volontiers Foucault que Miret, Debord que Raybeez. McKaye, Biafra ou Rollins étaient passés par là, mais chacun avait préféré voir sa formation historique se dissoudre plutôt que de chercher à la faire évoluer, préférant repartir de zéro, faisant table rase du passé. Refused, eux, ont pris en main leur carrière et avec elle, leur destin, décidant de s'affranchir de tout carcan artistique. Et de proposer avec cet ultime album de sublimer leur art, en lui offrant une bouffée d'air frais qui se matérialisait par une écriture intégrant toutes les idées qui leur passaient par la tête, pour peu qu'elles soient dissidentes dans la forme et politiques dans le fond. Nous sommes donc en 1998, et le mouvement punk et hardcore vit pour ainsi dire ses dernières heures de gloire médiatique avant l'avènement du metalcore braillard et de l'emo-punk débraillé. Refused est de retour chez Burning Heart après avoir passé ces dernières années chez le plus underground (et excellent) Startracks Records. Deux ans auparavant ils sortaient le très bon *Songs To Fan The Flames Of Discontent* où figure la bombe noise-core « Rather Be Dead » et enchaînaient une série de tournées des deux côtés de l'Atlantique avec Snapcase, Fireside, Madball et Entombed. Ce sera le moment que choisira le groupe pour radicaliser sa mue, intégrant à son hardcore des éléments jazz, techno et pop aboutissant à une œuvre mutante qui deviendra rapidement le mètre étalon de toute une scène hardcore'n roll. De fait, à l'échelle d'un underground mondialisé, *The Shape Of Punk To Come* fut accueilli comme ce qu'il est (et reste depuis maintenant douze ans) : un classique instantané et intemporel. En toute logique, comme tout grand disque, celui-ci ressort ces jours-ci pour la seconde fois, dans une version agrémentée d'un live inédit de cette même époque au son un peu rêche, ainsi que du fameux DVD *Refused Are Fucking Dead* réalisé par leur guitariste et basiste Kristofer Steen. Un documentaire où chaque membre revient sur les derniers jours de la formation et cette ultime tournée, jusqu'à l'implosion lors d'un concert à Harrisonburg (Virginie) stoppé net au bout de trois morceaux par l'arrivée de la police. Tant d'aigreur et de colère rentrées nous confortant dans l'idée que leur split était inévitable. Mieux : vital et nécessaire.
B. PINSAC
www.myspace.com/refused

GODFLESH
Streetcleaner
(Earache/PIAS)

METAL INDUSTRIEL

Quelle est belle et classieuse cette réédition de *Streetcleaner*. On s'y attendait, on l'espérait, on savait que Justin Broadrick bossait très sérieusement dessus, et pas de déception quant au résultat. Cette énième version, remasterisée et augmentée, évidemment, est bien à la hauteur du premier grand chef-d'œuvre de Godflesh datant tout de même de 1989. Et Earache a mis les petits plats dans les grands : alors que les précédentes rééditions (*Pure*, *Songs Of Love And Hate*…) assemblaient les disques du groupe par pack de deux, voire trois, *Streetcleaner* – et sa célèbre pochette tirée du film *Altered States* de Ken Russell – a droit à un traitement « deluxe » en bénéficiant d'une publication à lui seul, et sur deux CD s'il vous plait. Premier disque : l'album tel qu'on le connait depuis des années, incluant les quatre mêmes titres bonus déjà présents sur les précédentes éditions CD – ces quatre morceaux de facture très moyenne auraient dû constituer le EP *Tiny Tear*, jamais paru. Le tout a été nettoyé pour l'occasion, mais pas trop non plus. Deuxième disque : des mix inédits, du live, des enregistrements captés dans le local de répétition, des demos, c'est-à-dire un programme encore et toujours sélectionné par Broadrick, avec tout ce qu'il faut pour ravir le fan, mais rien d'inoubliable, juste le nécessaire habituel pour satisfaire la soif d'histoire des musicologues entomologistes. Faut-il réellement revenir sur *Streetcleaner* ? Il n'y a aucun doute là-dessus, ce disque est le maître étalon du metal industriel à venir – dans sa frange la plus dure – et il influencera nombre de musiciens. Broadrick, encore très jeune musicien (il a tout juste 20 ans et a déjà participé très activement à plusieurs groupes dont Final, Napalm Death, Head Of David, Fall Of Because…) est aussi un grand fan de musique, et de Killing Joke en particulier. Flagrant à l'écoute de ce son de guitare très influencé par celui de Geordie Walker, mais les influences du duo sont diverses et parfois inattendues : post-punk, industriel, dub, metal et hip-hop. Lorsqu'il lui vient cette idée d'allier des guitares ultra plombées et métalliques à une basse mastodonte et surtout à une boîte à rythmes que l'on jurerait piquée à Big Black, c'est un vrai coup de génie. Lequel prend d'abord la forme d'un EP éponyme paru en 1988 sur Swordfish Records – réédité deux ans plus tard par Earache avec quelques bonus inutiles – et qui d'emblée confère au duo un statut à part. Or, *Streetcleaner* lui est bien supérieur. Que ce soit dans le registre de la charge frontale (« Like Rats », « Christbait Rising », « Streetcleaner ») ou celui du lent et du lourd (« Mighty Trust Krusher », « Locust Furnace ») qui donne à Godflesh un air de lointain cousin métallique des Swans. Mais le meilleur, ou en tout cas le plus novateur, ce sont ces titres tordus avec boîte à rythmes qui s'affole (« Pulp », terrifiant, ou « Head Dirt », tribal) et surtout le très sombre et ironique « Life Is Easy », un morceau qui malheureusement semble raccourci. La remasterisation n'est pas du type stéroïdée ou étouffante, elle remet par contre la basse de G.C. Green à sa juste place, tout comme elle rééquilibre le volume sonore des deux faces du disque. La première (titres 1 à 5) était légèrement en deçà de la seconde (titres 6 à 9), enregistrée il est vrai avec l'aide d'un second guitariste, Paul Neville, lequel avait déjà joué avec Broadrick et Green au sein de Fall Of Because et qui s'en ira fonder Cable Regime. Paru à la toute fin des années 80, et alors que metal extrême rime avec concours de vitesse, *Streetcleaner* sera le disque associé au genre le plus terrifiant et le plus perturbant de toutes les années 90. Broadrick et Green auront l'intelligence de ne pas se complaire dans la redite, en explorant de nouvelles voies, via de nouvelles collaborations parfois, notamment avec Robert Hampson (Loop) sur *Pure* en 1992, un autre chef-d'œuvre....
H. MODOFF
www.avalancheinc.co.uk

NEU!
Neu! 86 (CD/DVD)
(Grönland)

KRAUT ODER NICHT

Klaus Dinger et Michael Rother n'aiment pas le mot « krautrock ». Sur ce point, cette réédition améliorée de leur *Neu! 4* (dont la sortie a engendré en 1986 un désaccord entre les deux hommes ; différend réglé bien plus tard, trop tard malheureusement) met les choses au clair. Ils s'expriment en effet au sujet du kraut, à deux reprises au moins, dans les contenus du DVD *EPK* présent en bonus dans ce format coffret. L'« EPK » (comprenez « electronic press kit ») complète l'album lui-même, sérieusement retouché par Rother (avec l'accord des ayants-droits de Klaus, décédé en 2008) qui dédie la chose à son collègue. Ce *Neu! 86* se présente donc dans un ordre différent de la trame originellement offerte au public. Sur les films d'entretiens figurant au menu de l'EPK, Dinger paraît en proximité avec son acolyte. Les regards se croisent, sourires fugaces et entendus. Dinger est abîmé, parfois absent. Mais lorsqu'il prend la parole dans ces entrevues en date de 2000 (l'une avec le timide Albert Koch, l'autre en compagnie d'Andy Gill), il remet sommairement les choses en perspective et rappelle, à un moment, que le krautrock est une étiquette, un « emballage » qu'a choisi de pousser une certaine presse britannique. Eux, les Allemands de Neu!, ne voyaient certainement pas leur musique comme quelque chose d'aussi cosmique que le supposé kraut mais, au contraire, comme un travail très « terrien », ce dont atteste la curiosité expérimentale, electro et dansante du son présent sur la partie audio de la réédition. Avec des titres tels que « Dänzing », « La Bomba », Neu! dissout l'austérité ayant pu marquer certains de ses travaux antérieurs. Il se rappelle ici aux mémoires des clubs, leur dit qu'il pouvait être ludique tout en gardant distance vis-à-vis de toute vulgarité ou facile grosseur. Ayant impliqué d'autres musiciens que le seul duo fondateur, cette nouvelle version de l'album (dont le contenu n'est pas identique à l'original, au gré de versions remixées et de différences notables dans le tracklisting) permet de revenir au son d'une époque de laquelle on gardera, surtout, l'idée qui fit se mouvoir ce minimalisme allemand : celle d'une création autonome, détachée de tout référent trop voyant, une isolation du reste du monde dont parlent dans l'EPK les deux acteurs principaux de la pièce. Alors, Neu! a sa postérité, voire mieux, est aujourd'hui devenu un référentiel dont se gargarisent moult groupes actuels. Pourtant, à l'époque, ils en ont chié, Neu!, ils n'ont pas vendu grand-chose. C'est aussi et souvent le malheur du « culte ». Heureusement, la musique reste et cette réédition n'en gagne qu'une plus forte valeur. Au bout d'une voie empruntée comme par magie, sort enfin ce quatrième album officiel des ex-Kraftwerk. Le *vrai* quatrième, si on veut et si on accepte les logiques tumultueuses de cette petite histoire d'avant-garde née et morte dans les bas-fonds industrialisés de la vieille Europe.
E. HENNEQUIN
www.myspace.com/neu1

UNDERDOG
Matchless
(Bridge Nine)

WHITE BRAINS

On ne rabâchera pas ici l'histoire du hardcore new-yorkais, né avec l'arrivée des Bad Brains dans la grosse pomme. Certains, comme les futurs Cro-Mags, ont été marqués à vie par la musique des cerveaux méchants. D'autres ont été littéralement traumatisés, notamment les membres d'Underdog, groupe aussi excellent que méconnu. En deux demos et un LP (tous présents sur cette réédition), Underdog s'est imposé comme le meilleur rip-off des rastafaris punk. Fondé par le bassiste Russ Iglay et le chanteur Richie Birkenhead, le combo n'a été actif que quatre ans, mais a suffisamment marqué les esprits pour acquérir le statut mérité et souvent galvaudé de formation culte. Personne d'autre à l'époque, ni même maintenant, n'a réussi à aussi bien intégrer les gimmicks Bad Brains à un New York hardcore pour skateurs puissant et habité. La première demo ne s'éloigne pourtant pas des canons d'alors, quand les Youth Of Today et autres jeunes straight edge débordant de vigueur adolescente avaient supplanté les skinheads d'Agnostic Front et Warzone au sein de la scène locale. Mais leur deuxième demo-tape, elle, comporte une poignée de chansons s'inscrivant parmi ce qui s'est fait de mieux là-bas entre 1985 et 1990. « Over The Edge », « A Lot To Learn », « The Vanishing Point »,... autant de titres magistraux où la voix et les lignes de chant de Birkenhead tiennent la dragée haute à celles de HR. Pas un mince exploit mais pas leur plus grand morceau de bravoure, puisqu'Underdog ose carrément s'aventurer avec « Mass Movement » sur un terrain des plus minés et casse-gueule : celui du reggae. Là encore, sans toutefois parvenir à se hisser au niveau de leurs maîtres, les New-Yorkais s'en sortent brillamment. Ils rééditent ensuite la performance sur l'album *The Vanishing Point* qui reprend essentiellement les chansons de cette deuxième demo agrémentées de quelques nouveautés dont un nouveau titre reggae punk blanc parfaitement maitrisé. À part quelques tics de studios très datés, rien à redire sur ce NYHC deuxième génération classique, dont seuls le *Start Today* des Gorilla Biscuits et le *Looking Back* du Bold période Tom Capone supportent la comparaison. Quoi qu'il en soit, en rééditant avec ce CD/2XLP complet et définitif leur discographie épuisée depuis des lustres, Bridge Nine a fait mieux que rendre hommage à un groupe méritant plus de reconnaissance. C'est véritablement au genre tout entier que le label fait honneur.
BHAINE
www.myspace.com/underdognyc

JAWBREAKER
Unfun
(Blackball Records)

EMO-PUNK

Fut une époque, où le terme emo était uniquement usité par une poignée de *happy few* issus des scènes punk et hardcore américaines et qui, par cette appellation mettait à distance toute tentation de politiser leur message, l'orientant plutôt vers des sujets plus intimes et personnels. Introspectifs, en somme. Puis, nous le savons tous désormais, une horde de précieuses ridicules à la mèche rebelle et aux regards rimmellés s'approprièrent illégitimement cette dénomination. Ainsi, dans l'inconscient collectif aussi inculte que pontifiant, le terme n'est plus désormais que synonyme de pseudo-descendance du mouvement punk et gothique en mode teletubbies : soit des individus à qui, en d'autre temps, on aurait jeté des pierres. À des miles de toute cette ménagerie, et au tournant des années 80's, apparaissait ce qui allait devenir l'un des mètres étalons du mouvement punk de la décennie à suivre : Jawbreaker. Avec ce premier album, *Unfun*, paru à l'origine en 1990, le trio emmené par l'immense Blake Schwarzenbach (qu'on retrouvera par la suite au sein des très pop et très bons Jets To Brazil) redéfinissait un son et un style qui allaient faire école et ce jusqu'à la caricature, puis bientôt l'overdose. L'esthétique était punk, les mélodies pop et l'ambition semblait être de créer un point de jonction entre la scène californienne et celle de Washington, soit un équilibre entre le fun de l'une et le sérieux de l'autre. Outre son sens supérieur de la mélodie, Jawbreaker se distinguait du tout-venant par une approche plus complexe du genre exécuté. Souscrivant à la règle d'or, communément acquise à l'époque, qui était de baser une énorme partie de ses riffs sur des accords barrés et de tout jouer en mode up-tempo, le trio innova pourtant en incluant à l'ensemble des structures évolutives truffées de breaks et de contre-temps, offrant la sensation que la musique filait droit tout en... zigzaguant. En ce sens, Jawbreaker cherchait à ce que ses compositions soient limpides sans qu'elles paraissent complaisantes, qu'elles soient fluides sans nécessairement être simples. *Unfun* donc, premier album d'une série de quatre, d'avant le split, condensé de ce que cette scène emo-punk us avait encore à offrir de bon et d'intéressant : soit un lot de chansons estampillées pop-punk ne cherchant jamais à devenir des hits, jouées avec le plus grand sérieux par une formation aussi soudée qu'atypique. De tout cela, peu se souviennent ; la faute au fait qu'*Unfun* demeura introuvable pendant une grosse quinzaine d'années. L'initiative de sa réédition est donc un heureux événement, d'autant que la remasterisation signée John Golden est impeccable et que l'on retrouve couplés à l'album le 45-tours « Busy » et le EP *Whack & Blite,* deux cerises sur le gâteau. Aurons-nous droit, par la suite, à la ronde des desserts, soit les trois œuvres restantes des Franciscains (avec notamment l'essentiel *24 Hour Revenge Therapy*, qui fut produit par Steve Albini et demeure le sommet artistique du trio) ? Ces considérations ne sont certes pas à l'ordre du jour mais comme dit l'adage : patience est mère de toutes les vertus.
B. PINSAC
www.blackballrecords.com

BIG STAR
#1 Record
Radio City
(Fantasy/Universal)

LES 10 COMMANDEMENTS DE LA POWER-POP

Étonnant déroulé chronologique de l'actualité et des sorties qui voit les deux premiers albums de la formation de Memphis rééditées quelques semaines après le décès de leur immense frontman, Alex Chilton. Ajoutons à cela la parution il y a quelques mois du coffret-somme *Keep An Eye On The Sky* regroupant en son sein, peu ou prou, tout ce qui fut enregistré par le groupe sous ses différentes entités, limitant par là même l'intérêt de ces rééditions. De prime abord du moins. Car l'essentiel n'est pas là, mais se trouve dans l'immense plaisir de pouvoir écouter à nouveau ces œuvres fondatrices du mouvement power-pop et de les redécouvrir telles qu'à leurs sorties respectives en 1972 et 1973. Soit à une époque où la notion d'album était essentielle, et l'agencement du tracklisting un des éléments clés de tout disque, alors pensé et conçu en tant qu'œuvre. Depuis des années, il n'était possible d'écouter ces albums que dans une version CD « *deux en un* », mis vulgairement bout à bout et ne reprenant pas les artworks d'origine, sans parler du fait qu'une remasterisation devenait grandement nécessaire. Début 2010 débarquait donc *Keep An Eye On The Sky* et ces chefs-d'œuvre recouvraient enfin un son digne de ce nom, mais se retrouvaient disséminés au sein d'un tracklisting éclaté, ne prenant en compte que la chronologie par époque et non par album. De fait, ces rééditions remasterisées s'adressent avant tout aux puristes (les derniers à acheter de la galette, vinyle ou numérique ?), et pour eux les choses ont été faites élégamment, rendant enfin justice à des classiques intemporels qui marquèrent, marquent et continueront de marquer nombre d'apprentis mélodistes. Sans elles, peu probable en effet que des formations telles The Nerves/The Beat, Foo Fighters, Fountain Of Wayne, Weezer, Teenage FanClub, The Replacements et évidemment The Posies (Ken Stringfellow et Jon Auer allant même jusqu'à participer à une reformation-fantôme de Big Star durant les 00's) auraient vu le jour. S'inspirant grandement du rock anglais des 60's, avec en tête le trio infernal Kinks/Who/Beatles auquel il conviendra d'ajouter le père fondateur américain The Byrds, Alex Chilton et Chris Bell eurent l'idée aussi géniale que toute bête d'insuffler des mélodies pop tuantes au sein de compositions parfaitement rock jamais avares en riffs saignants et en solo hi-energy. Présenté ainsi et de nos jours, c'est d'une banalité absolue. Mais remis dans son contexte l'affaire prend tout son sens : jamais auparavant n'avait été osée une telle rencontre, un tel métissage (sauf peut-être chez les anglais The Move – futur ELO). Chaque style nourrissant l'autre, les influences se mêlaient harmonieusement, pour un résultat dépassant les querelles de chapelles. Qu'écrire de plus qui ne fut pas déjà écrit et réécrit au sujet de ce groupe bien malchanceux de son vivant (maudit même avec le décès prématuré de Chris Bell, guitariste-chanteur et co-compositeur présent seulement sur le premier album) et devenu culte post-mortem ? Plus grand-chose, le tour de la question ayant été fait depuis longtemps (le décès de Chilton a même radicalement soldé les comptes). Tout juste saluera-t-on la remarquable remasterisation desdits disques (agrémentés chacun d'un seul petit titre bonus soit les single-mix de « In The Street » pour *#1 Record* et « O My Soul » pour *Radio City*) en croisant les doigts pour que leur troisième album, le magnifiquement déprimant *Third/Sister Lovers* fasse lui aussi l'objet d'un tel traitement.
B. PINSAC
http://bigstarband.com

GOATSNAKE
Flower Of Disease
(Southern Lord/Differ-ant)

STONER/DOOM

En 1996, la dernière section rythmique en date de The Obsessed, soit le bassiste Guy Pinhas (ex-Beaver) et le batteur Greg Rogers, s'associe au guitariste Greg Anderson pour former Goatsnake. Ils trouvent bientôt le formidable chanteur Pete Stahl. Le bonhomme a de la bouteille : co-fondateur avec son frère Franz du combo hardcore culte Scream, aussi connu pour avoir été l'un des premiers groupes de Dave Grohl. Il chantera ensuite au sein de Wool (avec Peter Mofett de Government Issue et Burning Airlines puis Chris Bratton de Drike Like Jehu à la batterie) dont le seul album *Box* – faisant suite au six-titres *Budspawn* et paru en 1994 sur London Records – n'est pas sans évoquer les Foo Fighters. Il participera ensuite à certains albums des collectifs desert-rock Earthling ? et Orquesta Del Desierto et aux Volumes 3 et 4 des Desert Sessions en compagnie de Josh Homme, Dave Grohl, Molly McGuire, Dave Catching, etc., etc., etc. C'est lui qui magnifie les compositions du trio d'instrumentistes sur *Flower Of Disease*, un second album bien supérieur à l'inaugural *Vol.1* sorti un an auparavant en 1999 sur Man's Ruin. Pinhas s'en est déjà allé rejoindre Acid King, laissant sa place à Stuart Dahlquist issu de Burning Witch éphémère projet d'Anderson et Stephen O'Malley (Sunn o)))) avec lequel Goatsnake partage un EP commercialisé par Hydra Head la même année. Le contraste entre le stoner rock plus plombé et plus sombre que la moyenne (ce qui le désolidarise de la frange hard-blues du genre) et le chant mélodique très fluide, pur et élancé de Stahl fait des merveilles, d'autant plus que le chanteur montre une aisance peut commune dès lors qu'il s'agit d'associer à des riffs terrestres des mélodies vocales majestueuses. Sur les titres les plus enlevés on pourrait rapprocher Goatsnake de Kyuss, si ce n'est ce son de guitare plus massif et l'absence totale de dérives psychédéliques. Goatsnake se veut racé, mais lourd. Point. Et c'est très bien comme ça, comme en atteste la totalité de ce disque, recueil de compositions intouchables, classique underground indispensable pour tout fan du genre. Suivront un premier split puis une reformation en 2004 avec à la clef un excellent EP enregistré par un nouveau line-up (Stahl + Anderson + l'ex-Kyuss Scott Reeder et JR de Cave In), une seconde séparation puis une reformation du line-up originel pour un concert au Roadburn en avril dernier. Maintenant, quant à savoir si Goatsnake se conjugue au futur…
O. DRAGO
www.southernlord.com

SKIN CHAMBER
Wound/Trial
(Roadrunner/Metal Mind)

DOOM INDUSTRIEL/CONTROLLED BLEEDING RELATED

Paul Lemo et Chris Moriarty n'en sont pas à leur coup d'essai lorsque paraît le premier album de Skin Chamber en 1991. Les deux musiciens jouent déjà ensemble au sein de Controlled Bleeding groupe expérimental *protéïgenre* (power electronic, ambient, illbient, musique concrète, electro-rock) fondé en 1978 à Boston par Lemo et alors signé chez Wax Trax au début des années 90. Des formations telles que Ministry et Godflesh viennent de paver la voie pour toute une scène metal industriel et s'en inspirant fortement le duo monte Skin Chamber, bientôt repéré puis signé par Roadrunner. Boîte à rythmes meurtrière, riffs aux bordures du doom et du thrash, un goût prononcé pour la dissonance, des soli de guitare si bruitistes qu'ils font passer ceux de Kerry King pour du Santana et un chant hurlé/enroué, démoniaque et distordu. À l'écoute de *Wound*, les amateurs de Godflesh ne seront pas dépaysés, si ce n'est au détour de ces déflagrations punk/hardcore tombant comme une poutre dans une cuve de metal en fusion, ou bien encore de ce final symphonique, martial comme du early-Swans. Sur *Trial* en 1993, le duo resserre les vis, plus massif et lent, toujours dans le sillage de Godflesh tout en versant dans le power-electronic le plus insoutenable sur le final « Swallowing Scrap Metal » véritable tronçonneuse harsch-noise de 16 minutes qui n'est pas sans rappeler certains travaux de Controlled Bleeding, forcément. Vingt ans plus tard, la musique de Skin Chamber ne dépareille pas dans le paysage actuel des musiques extrêmes, toujours pertinente comparée à celles de P.H.O.B.O.S et autres Red Harvest.
O. DRAGO
www.myspace.com/skinchamber2

OBSCURA
Retribution
(Relapse/PIAS)

DEATH-BLACK

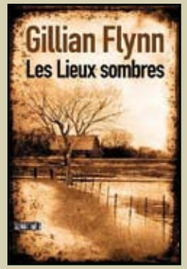
Aujourd'hui, Obscura est peut-être l'un des meilleurs espoirs d'une certaine scène death, exigeante à la fois sur le plan mélodique et sur le plan technique (merci Mr Schuldiner). Mais si en 2004 le groupe avait dû se résoudre à sortir *Retribution* en autoproduction, ce n'était peut-être pas pour rien. Car sans être mauvais, ce premier album est un joyeux bordel comparé au très ciselé *Cosmogenesis* (2009). Les Teutons hésitaient encore entre death et black, et les plans de basse fretless ainsi que les solos ébouriffants n'étaient pas encore de la partie. On pourrait presque parler d'un autre groupe, surtout que de ce line-up originel ne subsiste aujourd'hui que le guitariste/chanteur Steffan Kummerer. Pour cette réédition, l'artwork initial (hideux) est remplacé par un livret tout nouveau tout beau avec un trou circulaire (!) au beau milieu. Mais, plus important, elle contient trois titres bonus, soit trois reprises enregistrées en 2006, à l'époque où Obscura se résumait à Kummerer en solo, aidé ici par son ami V. Santura (Dark Fortress et Triptykon) au chant et à la production. Trois réinterprétations très (trop ?) proches des versions originales et donc à considérer simplement comme un hommage aux trois groupes au sein desquels s'est nourri Kummerer : Death (« Lack Of Comprehension »), Suffocation (« Synthetically Revived ») et Morbid Angel (« God Of Emptiness »). En somme, un petit apéritif sans conséquence en attendant le plat de résistance : le troisième album prévu pour février 2011.
O. Z. BADIN
www.obscura-metal.com

WIRE
Send Ultimate
(Pink Flag/Differ-ant)

POST-PUNK INDUSTRIEL

Disparu de la circulation durant la majeure partie des années 90, Wire ressurgissait en 2002, deux EP sous le bras, *Read And Burn 1* et *Read And Burn 2,* soit une douzaine de titres fulgurants. Le groupe plongeait alors la tête la première dans un enfer techno-industriel/dance/trance-punk né des retrouvailles de Colin Newman, Bruce Gilbert et Graham Lewis. Le premier s'était orienté depuis une dizaine d'années vers des projets plus « dancefloor », le second s'était enticé des musiques noise extrêmes au contact d'artistes du label Mego alors que le troisième avait collaboré en Suède avec divers artistes des scènes electro-acoustique/ambient. Armés de nouveaux savoir-faire et familiarisés avec les technologies modernes, les trois musiciens allaient redonner vie à l'entité Wire, pour le coup revigorée. Saturations ferrailleuses dans la grande tradition Killing Joke/Big Black, rythmes electro-techno, voix trafiquées, ambiances apocalyptiques industrielles, Wire tapait fort. Mais le véritable exploit résidait dans la qualité des compositions fortes de mélodies impeccables et de riffs immédiats (« The Agfers Of Kodack », imparable, « In The Art Of Stopping », etc.), avec toujours le plaisir de retrouver la voix de Newman tour à tour mélodique et hargneuse : dandy new wave vs punk à chiens (même s'il n'est aucun des deux, surtout pas). À plusieurs reprises, le trio renouait même avec ses origines au travers de morceaux punk minimalistes incisifs ne dépassant guère les deux minutes (« 1st Fast », « Germ Ship », « Raft Ants », « Read And Burn »). Rien d'étonnant dès lors d'apprendre que l'élément déclencheur de ce retour fut une paire de remixes de leur classique « 12XU » par Newman. Épatés par cette « réactualisation » de leur son originel, et trouvant là un bon moyen d'enrayer la « *muséification* » qui guettait le groupe (dont la trilogie initiale *Pink Flag/154/Chairs Missing* était déjà devenue culte) tout en le projetant dans le présent, les trois musiciens se sont aussitôt remis au travail pour obtenir le résultat protéiforme décrit plus haut. Colin Newman et Bruce Gilbert surtout, passant des journées entières en studio alors que Lewis envoyait sa contribution via CD-R depuis la Suède. Quid du quatrième larron, Robert Grey, bel et bien crédité ici ? Eh bien, toutes les rythmiques de l'album sont assemblées à partir d'anciennes prises studio du batteur, lequel, d'après les notes du livret inclus dans cette nouvelle version, aura eu bien du mal à reproduire live les parties de son « moi virtuel » par la suite. Wire utilisait les méthodes modernes – pro-tools, le cut & paste, les boucles – habituellement associées aux musiques électroniques pour construire ses nouveaux morceaux et par là même se réinventer – une habitude – en post-punk-machine redoutable. Et contre toute attente le résultat, brut de décoffrage, déborde d'énergie et de tension. *Send* n'est pas un album à proprement parler, puisqu'il regroupe sept titres des deux EP auxquels s'ajoutent trois nouvelles compositions. Cette réédition *ultimate* propose tous les enregistrements finalisés de cette période, soit *Send* sur un premier CD, les titres des deux EP non retenus sur celui-ci, plus les deux remixes de « 12XU » et des versions premières inédites de « Desert Diving » et « Our Time » (finalisées sur le EP *Read And Burn 3* de 2007) sur le second. Deux disques convaincants de A à Z qui mine de rien réunissent toutes les personnalités débridées de Wire, du punk arty raide et primitif de ses débuts au rock électronique robotique et répétitif de *The Drill* (1991), en passant par la (dance) pop d'*A Bell Is A Cup... Until It Is A Struck* (1988), le bruit et la fureur modernes en plus. Violent.
O. DRAGO
www.pinkflag.com

LES LIEUX SOMBRES
Gillian Flynn
(Sonatine Éditions)



« En dépassant un champ de vaches qui se tenaient immobiles, j'ai repensé à mon enfance, toutes les rumeurs sur les mutilations de bétail. Les gens juraient que c'était un coup des satanistes. Le Diable n'était jamais loin, dans notre petite ville du Kansas (...) Dans toutes les villes où j'ai vécu, il y avait toujours "Les jeunes satanistes" et "les maisons du diable", exactement comme il y avait toujours un clown tueur qui sillonnait la campagne dans une fourgonnette blanche. » Janvier 1985, Ben Day a quinze ans. Adolescent taciturne, solitaire, amateur de metal et issu d'une famille d'agriculteurs monoparentale au bord de la faillite, il est le coupable tout désigné le soir où sa mère et deux de ses trois sœurs sont froidement assassinées. Vingt ans plus tard, Ben Day moisit toujours en prison. Sa petite sœur, Libby, seule survivante du massacre, tente, quant à elle, de garder la tête hors de l'eau malgré le poids des crimes qui pèse sur ses épaules et le rôle qu'elle a tenu, enfant, dans le procès de son frère. Un jour, sa route croise celle de Lyle, membre du Kill Club, un pathétique groupe de personnes qui se passionnent pour les grandes affaires de meurtres irrésolus. Tous convaincus de l'innocence de Ben, les membres du Kill Club décident de payer Libby, seule légitimement capable de mener une enquête alternative en reprenant contact avec tous les protagonistes de l'affaire.
Je ne sais pas où Gillian Flynn a appris à écrire (si tant est qu'on puisse « apprendre à écrire »), mais je ne serais pas étonné un jour de lire qu'elle a suivi durant un temps les fameux « ateliers d'écriture » de Chuck Palahniuk. À moins que la mère Gillian ait si profondément décortiqué les romans du père Chuck qu'elle ait fini par en adopter inconsciemment une grande partie des mécanismes narratifs. Si son style est bien plus classique et moins tape-à-l'œil que celui de Palahniuk, on y retrouve pourtant des traces indélébiles, autant dans la structure globale du livre (cette manière de faire avancer la narration à la manière d'un compte à rebours) que dans les détails (cette idée du Kill Club – idée Palahnukienne par excellence –, le misérabilisme héroïque des personnages principaux). Thriller rural de haute volée, Whodunit campagnard, *Les Lieux sombres* se déploie humblement, mais très efficacement dans les étroites frontières qui sont les siennes et réussit le tour de force de scotcher son lecteur d'une intensité quasi égale aux deux récits racontés en parallèle (la journée du meurtre racontée d'heure en heure, et la vie de Libby Day aujourd'hui). C'est aussi une surprenante plongée dans les années 80, dans cette période où l'Amérique était prise de « Panique satanique ». Une maladie qui refera étrangement surface dans le Pays de la Loire au début du siècle suivant.
F. THÉVENOT

BATMAN N°1
Neil Gaiman & Andy Kubert & Divers
(DC/Panini)

Malgré leur popularité universelle, les personnages du giron DC Comics (Superman, Wonder Woman...) peinent à intéresser un lectorat français plutôt acquis à la cause de la maison Marvel pour tout ce qui concerne les super-héros en pyjamas. Panini Comics s'accroche tout de même et lance une énième revue consacrée à Batman en profitant de la refonte éditoriale menée par l'éditeur de Broadway autour du chevalier noir. Et ce n'est pas moins que le très beau récit *Whatever Happened To The Caped Crusader* qui ouvre les hostilités. Une œuvre poignante et nostalgique où Neil Gaiman (*Coraline*, *Sandman* et on en passe...) et Andy Kubert (*X-Men*) célèbrent superbement la mort du plus torturé des encapés en mettant en scène sa veillée funèbre. Devant le cercueil du dark knight, chaque protagoniste important du bat-universe y va de son petit laïus et de son flash-back teinté d'onirisme, dévoilant autant de facettes de l'homme chauve-souris qu'il a connu d'époques et de changements de style en 70 ans. Poétique, malin et sobrement illustré, *Whatever...* s'inscrit parmi les meilleures prestations super-héroïques du romancier, dont c'est pourtant loin d'être la spécialité. S'il va falloir ensuite se coltiner le très oubliable *Battle For The Cowl* du médiocre Tony Daniel, le meilleur est à venir au sommaire de la revue avec la série *Batman & Robin* des surdoués Grant Morrison et Frank Quitely. Les deux Écossais timbrés y relatent les aventures survoltées d'un nouveau Batman pas encore taillé pour le costume et d'un tout frais et psychotique Robin élevé par des ninjas terroristes. Moins abscons que d'habitude, Morrison a dû arrêter d'écrire sous LSD, mais cela ne l'empêche pas d'avoir par moments de violentes remontées d'acide et de faire basculer le titre dans la bizarrerie à laquelle il nous a habitués. Le très lent Quitely, lui, torche franchement ses planches mais reste sans conteste le dessinateur de super-héros le plus puissant de l'univers depuis Jack Kirby. Le résultat : 100% jouissif.
BHAINE

ABC WARRIORS TOME 1
Pat Mills & Clint Langley
(Soleil)

La BD anglo-saxonne ne se limite pas à la production made in USA, même si ça fait bien longtemps que l'autrefois populaire *Judge Dredd* n'est plus publié en France. Soleil tente le coup avec les ABC Warriors, l'un des fleurons du célèbre et plus que trentenaire magazine *2000 AD* (qui a vu démarrer la grande majorité des stars anglaises de la BD, aussi bien au dessin qu'à l'écriture). Aux manettes de cette bande SF martiale mettant en scène des robots soldats qui feraient passer les Transformers pour des poupées Barbie, le prolifique et passionnant Pat Mills, l'un des auteurs les plus importants de la perfide Albion. *The Marshal Law*, *Nemesis The Warlock*, *Slaine*, *Requiem le Chevalier Vampire* sont quelques-unes des innombrables séries qu'il a créées, toutes teintées d'ironie, d'attitude punk et baignant dans une violence aussi exacerbée que désabusée. Créés en 1979, les ABC Warriors ne font pas exception. L'éditeur toulonnais a choisi de démarrer sa traduction par une histoire récente et mise en images par Clint Langley dont les designs de Mécha sont tout bonnement fabuleux. Dommage que l'utilisation exclusive du numérique et du photo-réalisme donne davantage l'impression de lire un roman-photo qu'une véritable BD. Pas désagréable à regarder mais très figé, on est très loin des débuts du titre illustrés par Kevin O'Neill. L'histoire guerrière est en elle-même sans grand intérêt, mais les affrontements entre ABC Warriors et Méchas géants à tête de Staline restent amusants à suivre tant ils tournent au carnage. Croisons maintenant les doigts pour que la collection fonctionne assez bien, on nous propose peut-être ensuite quelques-uns des grands classiques tirés des pages de *2000 AD*. Avec les centaines et les centaines d'excellentes histoires publiées en trente ans, il y a franchement de quoi faire.
BHAINE

MANCHESTER MUSIC CITY : 1976-1996
John Robb
(Rivages)

« Manchester a toujours été une ville où on se faisait chier », disait Mark E. Smith dans le dernier *Noise*, et s'il le dit, on veut bien le croire, même si on se demande bien où est-ce que le leader de The Fall ne se serait pas fait chier. Avis tranché que tout le monde, d'ailleurs, ne partage pas. Oui, c'est vrai, Manchester est à la mode. Eh oui, c'est vrai, ça semble en gaver certains. Mais bon, il y en a, dont moi, que ça intéresse, dont acte. Et s'il faut lire un seul document qui raconte l'essor puis le déclin de la scène mancunienne, c'est bien celui de John Robb. Chanteur dans le groupe 80's post-punk The Membranes, Robb a écumé ses souvenirs et les bars de sa cité afin de nous en dresser la chronologie musicale. Il restitue l'arbre généalogique de la famille, avec dans le rôle des aïeux les Buzzcocks qui ont engendré toute une flopée de marmots plus ou moins respectueux de leur héritage, pour aboutir aux morveux insolents d'Oasis. Comme dans toutes les dynasties, on découvre les tensions, les instants magiques de communion, et toujours la solidarité indéfectible des membres les uns envers les autres. Ce que Robb a parfaitement réussi à faire, c'est retranscrire cette idée de communauté. Il a laissé traîner son micro, et au travers d'interviews uniquement, il a reconstruit le fil de l'histoire. Manchester est une ville fière et ouvrière ; musicalement parlant, c'est un petit monde, un petit monde qui se bouleverse au gré des transformations urbaines. Tout est lié, limpidement. Le rock est violence, une réponse à la colère sociale, l'expression des prolos, et Manchester, ce décor en friche, ce cauchemar post-industriel colle parfaitement à l'ambiance. Quoi de plus naturel pour le punk de s'épanouir dans cet environnement interlope ? (Si vous voulez savoir, pour l'anecdote, d'où vient le nom des Buzzcocks, vous n'avez qu'à lire). Chaque époque voit émerger de nouveaux groupes qui se confondent avec les évolutions économiques et politiques. Joy Division/New Order, les Happy Mondays, autant de groupes estampillés Factory, qui n'auraient pas vu le jour sans l'influence du breakdance dont la popularité témoigne du caractère multiracial de la ville. La dance, la house, et l'Hacienda, symboles du phénomène Madchester doivent leur existence à l'émergence de l'ecstasy dans une cité habituée à se défoncer aux dernières drogues. L'Hacienda, ce club démentiel, issu de la folie de Tony Wilson, découle de l'attitude DIY de *Spiral Scratch* et de l'abandon par les autorités de quartiers entiers, laissant des squats immenses, et donc des possibilités immenses... Jusqu'au déclin de la brit pop, à la fin des 90's, Manchester a enfanté une liste considérable de groupes majeurs en Grande-Bretagne : A Certain Ratio, les Chameleons, les Stone Roses, les Smiths, The Fall, les Chemical Brothers, The Verve... John Robb a poursuivi son enquête jusqu'en 2008 ; il va falloir attendre pour connaître la suite... dommage !
M. PEYRONNET

the Pack
La Meute

Comme certains le savent probablement, Franck Richard, le réalisateur de *La Meute*, a longtemps fait partie du noyau dur de la rédaction de *Noise*, notamment au travers de ses précédentes incarnations *Versus* et *Velvet*. Il pourra donc se révéler extrêmement difficile pour une partie de l'équipe du magazine (à commencer par Olivier Drago, les jumelles Denis ou Françoise Massacre, tous amis proches de Franck Richard et d'ailleurs remerciés nommément au générique du film) de parler de *La Meute* sans qu'on ne vienne sévèrement remettre en question leur nécessaire impartialité. Ce sera en revanche nettement plus simple pour moi. Déjà parce que, même si l'on se croise ou que l'on s'échange des mails de temps à autre, je connais assez peu Franck. Ensuite parce que je n'ai pas exactement été emballé par *La Meute*, ce qui devrait logiquement me préserver de toute condamnation pour copinage aggravé. Que les choses soient claires, *La Meute* n'est pas un mauvais film. À vrai dire, le premier long-métrage de Franck Richard est même très clairement une des meilleures choses qui soit jamais sortie du purulent sillon de terror-flicks francophones qui ravage la terre des justes depuis le début des années 2000 et qui, entre le pathétique *Haute Tension* (et son twist COTOREP) et le très judicieusement nommé *Calvaire* (tellement forcé qu'on croirait du Wes Anderson) n'avait cela dit pas mis la barre très haut à la base. En fait, *La Meute* est juste un gâchis monumental. Un anarchique terreau de fausses bonnes idées, de purs moments de fulgurance, de personnages insupportables, de révélations aveuglantes, de dialogues pitoyables et de répliques cinglantes, sous lequel se cache un film magistral, ambigu et désabusé, qu'on n'entrevoit malheureusement que le temps d'éclairs aussi fugaces qu'impériaux. Plus que son titre malheureux, qui lui vaudra d'être fatalement confondu avec l'impardonnable bouffonnerie de Yannick Dahan et Benjamin Rocher (*La Horde*, en gros une partie de *Resident Evil* filmée comme un clip de K-Maro), ou sa désolante propension à la *citationnite* aiguë (maladie typiquement française qui touche la totalité des réalisateurs locaux et qui se manifeste systématiquement par une avalanche de références lourdingues et de clins d'œil appuyés à des classiques ici, en vrac : *Massacre à la tronçonneuse*, *Evil Dead*, *La Nuit du chasseur* et *La Nuit des morts-vivants*, pour ne citer que les plus évidents – histoire de bien nous rappeler qu'ils sont de toute évidence incapables de se hisser à leur niveau), ce qui traîne définitivement *La Meute* vers le bas, c'est avant tout son scénario confus, bourré de trous d'air et de détours hasardeux où tentent d'exister une poignée de personnages souvent pénibles, comme ce gang de bikers à faire passer les mongolos post-nuke de Castellari et Martino pour des théologiens calabrais férus de thé noir, ou l'héroïne, punkette badass littéralement assommante durant les 15 premières minutes du film. Sauf que voilà, passé cet agaçant quart d'heure, l'héroïne en question va finalement s'avérer des plus attachantes (preuve s'il en fallait de l'impressionnante étendue des ressources d'Émilie Dequenne), au fur et à mesure de ses sanglantes pérégrinations sur le limoneux domaine de La Spack (Yolande Moreau, égale à elle-même, autrement dit parfaite) où elle échoue après avoir pris en stop le flegmatique Max, interprété avec une classe inespérée par Benjamin Biolay, qui va immédiatement s'imposer comme un des très gros atouts du film. Car, même s'ils ont bien du mal à contrebalancer ses innombrables ratés, *La Meute* en possède une pleine et venimeuse poignée. Outre la prestation de Biolay, on citera pêle-mêle l'inattaquable photographie qui plonge le métrage tout entier dans un âpre et cotonneux bain d'acier liquide et de tourbe détrempée ; les longiligne goules du film, cinégéniques au possible ; une paire de scènes qui frisent le sublime (la première apparition des goules sous la pluie et la désespérante poursuite finale tout en terreur mélancolique, qui renvoie à celle du génial *La Noche Del Terror Ciego* d'Armando De Ossorio) et une B.O. absolument irréprochable (du moins pour ce qui est de l'excellent score composé par Chris Spencer d'Unsane et Ari Benjamin Meyers d'Einstürzende Neubauten, et du morceau des trop rares Death To Pigs). Et c'est précisément au détour de ces brefs moments de triomphe que se terre l'essentiel, à savoir la voix du film, ou plus exactement celle de Franck Richard, qui malgré un scénario cageux et un évident manque d'expérience, réussit à imposer une indiscutable singularité, faite de tristesse ordinaire et de nonsense rural, de cadrages méthodiques et de beignes fondamentales. Rien que pour ça – surtout pour ça – on sait qu'on pourra attendre, confiants, la transformation de ce hasardeux coup d'essai. Parce qu'on sait désormais qu'elle est possible, pour ne pas dire inévitable. Et c'est là finalement la plus grande qualité de *La Meute* : elle donne salement envie de voir le prochain film de Franck Richard.

LA MEUTE (THE PACK)
Réalisateur : Franck Richard
Acteur : Émilie Dequenne, Yolande Moreau, Benjamin Biolay, Philippe Nahon...
Production : La Fabrique de films
SORTIE le 29 septembre 2010

Mondo CARNE Gagaku

La première fois que j'ai entendu du Gagaku, c'était dans l'*Œdipe Roi* de Pasolini. Chaque scène liée au caractère irrévocable du destin d'Œdipe (l'enfant abandonné dans le désert sur ordre de ses parents, la prédiction de l'oracle, etc.) était accompagnée par cette musique étrange et fascinante dont le temps semblait quasiment suspendu. J'appris plus tard que ce sentiment d'indolence se rattachait probablement à la représentation confucéenne d'un empire en paix et en harmonie, puisque le Gagaku (musique de la Cour impériale japonaise datant de la période antique qui débute au milieu du VIIe siècle) provient d'une assimilation de différents genres venus du continent, principalement de Chine et de Corée. Bien qu'ayant subi quelques modifications et réformes, le Gagaku japonais a très peu changé depuis 1300 ans. C'est donc la plus ancienne forme orchestrale à avoir perduré jusqu'à nos jours.

Gagaku signifie « musique raffinée », « juste » ou « noble », par opposition au répertoire folklorique. Aujourd'hui, le terme désigne à la fois la musique issue du culte Shintoïste et la musique profane savante, qui se divisent elles-mêmes en trois répertoires principaux : le répertoire instrumental (Kangen), dansé (Bugaku) et chanté (Uta-Mono). L'enregistrement d'Ocora présente uniquement des pièces issues des deux premiers répertoires.

Un ensemble de Gagaku compte généralement une petite vingtaine de musiciens répartis entre vents, cordes et percussions, chaque instrument ayant une fonction bien définie : les flûtes (Komabue ou Ryûteki) et les hautbois au timbre nasillard (Hichiriki) jouent la partie mélodique en *hétérophonie* (un procédé courant dans les traditions musicales orientales : les instruments exécutent ensemble le même parcours mélodique, chaque exécutant apportant cependant quelques variantes ou ornementations à la mélodie principale au hasard de l'improvisation, ce qui crée des intervalles, des frottements et des tensions, ou au contraire, des moments de détente lorsque les voix se rejoignent. Pour simplifier, on pourrait parler de « faux unisson ». Dans l'hétérophonie, le concept de hiérarchie des sons et des rôles n'existe pas.) ; les orgues à bouche (Shô) assurent le bourdon harmonique continu dans les aigus, les Biwas et Kotos (respectivement luth et cithare) égrènent lentement de courtes formules mélodiques ; enfin le Taiko (un grand tambour suspendu) donne la périodicité tandis que le gong (Shôko) et le tambour Kakko à deux faces (frappé aux baguettes par le chef d'orchestre) signalent les divisions à l'intérieur de cette période.

En fait, le Gagaku est en partie une musique de *drone*. Mais contrairement à la tradition occidentale dans laquelle le drone, généralement dans les graves, sert de soubassement aux autres instruments, le bourdon qui émane des orgues à bouche plane bien au-dessus, très loin dans les aigus, comme une mince voute sonore accrochée tout en haut et vers laquelle convergerait la mélodie principale. Il en résulte une musique extrêmement contemplative en état de suspension, dont l'une des principales splendeurs réside dans sa lenteur, une lenteur presque décourageante au premier abord pour peu que l'on cède à sa propre impatience. Mais en fait de statisme ou d'immobilité, le Gagaku est une musique qui progresse, continuellement, sans heurts, qui reflue insensiblement au point qu'elle semble distendue entre les silences et l'emphase, entre le caractère céleste des vents, le glissando ascendant des mélodies et le côté terrien (presque terrassant) des quelques coups de tambour qui ponctuent chacune des pièces. Et justement, c'est cette dimension d'étirement du temps qui fascina de nombreux compositeurs contemporains, de Pierre Boulez (*Éclat-Multiples*) à La Monte Young (*Trio For Strings*) en passant par Olivier Messiaen (le mouvement central de *Sept Haï-kai*), Henri Cowell (*Ongaku*) ou Toru Takemitsu (*In An Autumn Garden*). Plus généralement, c'est tout un pan de la musique du XXe siècle, habituée au temps musical linéaire et directionnel, qui tirera des enseignements de cette musique « *qui ne commence ni ne finit* ».

Note : Les 6 pièces de l'édition Ocora sont exécutées par la Société Ono Gagaku Kai et ont été enregistrées en 1979 à la Maison de Radio France sous la direction artistique d'Akira Tamba. Cette édition n'étant plus disponible, le disque est en écoute sur http://mondocarne.bandcamp.com/

V/A
Japon : Gagaku
(Ocora/Radio France, 1987)

distributed by Differ-Ant

NE DRY • CONDORS

"Nedry's post-dubstep, shoegazy brilliance will make them stand out from the crowd in 2010"
– Huw Stephens, Radio One

"A futuristic sonic collage of dreamy glitch-folk, shimmering electronica and weapons-grade Dubstep percussion" ★★★★ – Uncut

MONO-46 Midas Fall
eleven. return and revert
out now

MONO-44 Picastro
Become Secret
out now

MONO-47/MONO-47VNL
Fops Yeth Yeth Yeth
coming September 27

MONOTREME RECORDS
www.monotremerecords.com
www.nedrymakesmusic.com
www.midasfall.com
www.picastro.net
www.myspace.com/fopsyethyethyeth

THE NEW LOUD
MEASURES MELT

+ 'Measures Melt' available at Bandcamp as a pick your price download - *even FREE*
THE NEW LOUD on tour in the EU in Winter 2010/2011 dates coming soon!

+ http://www.newloud.com
http://thenewloud.bandcamp.com

BLACK MOUNTAIN

Wilderness Heart

Deux ans après *In the Future*, disque salué unanimement à la fois par la presse et le public voici le troisième album du quintet, aidé à la production par Randall Dunn (SunnO))), Boris) à Seattle et du légendaire D.Sardy (Rolling Stone, Oasis, Johnny Cash…) à L.A..
Un disque qui joue avec le chaud et le froid, entre digressions heavy « Sabbathien » 70's et envolées pop !

Disponible le 13/09.

En concert:
09/09 Tourcoing, Festival RADAR, Le Grand Mix
04/10 Paris, La Maroquinerie

ALIAS ROCK·FOLK JAGJAGUWAR

NEUROSIS *Enemy Of The Sun*

Pour célébrer le 25 ème anniversaire de Neurosis, retrouvez la rééditon de ce mytique album. L'artwork a été retravaillé par Josh Graham et le disque est désormais présenté dans un fourreau.

NEUROSIS
Live at Roadburn 2007

Cet album live capture l'essence des performances scéniques dévastatrices de Neurosis. Artwork signé Josh Graham.

US CHRISTMAS *Run Thick In the Night*

Nouvel album de US Christmas qui a change son line-up et gagne en dynamique pour proposer un mélange unique de post-rock et blues noyé dans des effets psychédéliques.

NEUROT RECORDINGS DIFFER-ANT

HELMET *Seeing Eye Dog*

Nouvel album produit Page Hamilton lui-même, Toshi Kasai (Big Business) et Mark Renk.
Inclus un disque bonus live !

En concert:
05/12: **Annecy,** Le Brise Glace
06/12: **Strasbourg,** La Laiterie
10/12: **Paris,** L'Elysée Montmartre
11/12: **Orleans,** Astro Lab
12/12: **Tourcoing,** Le Grand Mix

work song